

LACAN

La relation d'objet

1956-57

Table des séances

Leçon 1	21 novembre	1956	LeLeçon 12	06 mars	1957
Leçon 2	28 novembre	1956	LeLeçon 13	13 mars	1957
Leçon 3	05 décembre	1956	LeLeçon 14	20 mars	1957
Leçon 4	12 décembre	1956	LeLeçon 15	27 mars	1957
Leçon 5	19 décembre	1956			
Leçon 6	09 janvier	1957	LeLeçon 16	03 avril	1957
Leçon 7	16 janvier	1957	LeLeçon 17	10 avril	1957
Leçon 8	23 janvier	1957	LeLeçon 18	08 mai	1957
Leçon 9	30 janvier	1957	LeLeçon 19	15 mai	1957
			LeLeçon 20	22 mai	1957
Leçon 10	06 février	1957			
Leçon 11	27 février	1957	LeLeçon 21	05 juin	1957
			LeLeçon 22	19 juin	1957
			LeLeçon 23	26 juin	1957
			LeLeçon 24	03 juillet	1957

[Sigmund Freud : Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben \(Hans\)](#)

[Sigmund Freud : Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci](#)

Ce document de travail a pour sources principales :

- [La relation d'objet](#), sur le site [E.L.P.](#) (sténotypie pdf).
- *La relation d'objet* : photocopies reliées au format « *thèse universitaire* ».

Les références bibliographiques privilégient les éditions les plus récentes. Les schémas sont refaits.
N.B. Ce qui s'inscrit entre crochets droits [] n'est pas de Jacques LACAN.

([Contact](#))



Gmunden



Hans et sa mère

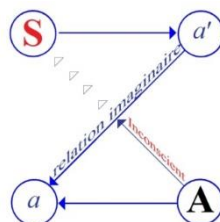
Nous parlerons cette année d'un sujet qui n'est pas, dans ce qu'on appelle *l'évolution historique de la psychanalyse*, sans prendre - d'une façon articulée ou non - une position tout à fait centrale dans *la théorie et la pratique*. Ce sujet, c'est *La relation d'objet*.

Pourquoi ne l'ai-je pas choisi, ce sujet déjà actuel, déjà premier, déjà central, déjà critique, quand nous avons commencé ces séminaires ? Précisément pour la raison qui motive la deuxième partie de mon titre, c'est-à-dire parce qu'il ne peut être traité qu'à partir d'une certaine idée, d'un certain recul pris sur la question de ce que FREUD nous a montré comme constituant les structures dans lesquelles l'analyse se déplace, dans lesquelles elle opère, et tout spécialement la structure complexe de la relation entre les deux sujets en présence dans l'analyse : l'analysé et l'analyste.

C'est ce à quoi par ces trois années de commentaires des textes de FREUD, de critiques, portant :

- la 1^{ère} année sur ce qu'on peut appeler les éléments mêmes de la conduite technique, c'est-à-dire de *la notion de transfert* et *la notion de résistance*,
- la 2^{ème} année sur ce qu'il faut bien dire être le fond de l'expérience et de la découverte freudienne, à savoir ce qu'est à proprement parler *la notion de l'inconscient*, dont je crois vous avoir assez montré dans cette deuxième année que cette notion de *l'inconscient* est cela même qui a nécessité pour FREUD l'introduction des *principes littéralement paradoxaux sur le plan purement dialectique* que FREUD était amené à introduire dans *l'au-delà du principe de plaisir*
- Enfin au cours de la 3^{ème} année, je vous ai donné un exemple manifeste de l'absolue nécessité d'isoler cette articulation essentielle du *symbolique* qui s'appelle *le signifiant*, pour comprendre - *analytiquement* parlant - quelque chose à ce qui n'est autre que *le champ* proprement *paranoïaque des psychoses*.

Nous voici donc armés d'un certain nombre de termes qui ont abouti à certains schémas, dont la spatialité n'est absolument pas à prendre au sens intuitif du terme de schéma, qui ne comportent pas de *localisation* mais qui comportent d'une façon tout à fait légitime une spatialisation, au sens où *spatialisation* implique rapport de lieu, rapport *topologique*, interposition par exemple, ou succession, séquence.



Un de ces schémas où culmine tout ce à quoi nous avons abouti après ces années de critique, c'est le schéma que nous pourrions appeler par définition, par opposition à celui qui inscrit le rapport du sujet à l'Autre en tant qu'il est au départ dans le rapport « naturel » tel qu'il est constitué *au départ de l'analyse* : rapport *virtuel*, rapport de *paroles virtuelles*, par quoi *c'est de l'Autre [A] que le sujet [S] reçoit* - sous la forme d'une parole inconsciente - *son propre message*.

Ce « *propre message* » qui lui est interdit, est pour lui déformé, arrêté, capté, profondément méconnu par cette interposition de *la relation imaginaire* entre *a* et *a'*, c'est-à-dire de *ce rapport* qui existe précisément *entre ce moi et cet autre* qu'est *l'objet* typique *du moi*, c'est-à-dire en tant que *la relation imaginaire [a↔a']* interrompt, ralentit, inhibe, inverse le plus souvent, et profondément *méconnaît* - *par une relation* essentiellement *aliénée* - *le rapport de parole entre le Sujet et l'Autre, le grand Autre* en tant qu'il est un autre sujet, en tant que par excellence il est sujet capable de tromper.

Voici donc à quel schéma nous sommes arrivés, et vous voyez bien que ce n'est pas quelque chose qui n'est pas [...] au moment où nous l'avons reposé à l'intérieur analytique, tel que, de plus en plus, un plus grand nombre d'analystes la formulent, alors que nous allons remettre en cause cette prévalence dans la théorie analytique, de *la relation d'objet*, si l'on peut dire non commentée, de *la relation d'objet* primaire, de *la relation d'objet*,

- comme venant prendre, dans la théorie analytique, la place centrale,
- comme venant recentrer toute la dialectique du *principe de plaisir*, du *principe de réalité*,
- comme venant fonder tout le progrès analytique autour de ce que l'on peut appeler *une réification du rapport du sujet à l'objet*, considéré comme une relation duelle, *une relation* - nous dit-on encore quand on parle de la situation analytique - *excessivement simple, cette relation du sujet à l'objet* qui tend de plus en plus à occuper le centre de la théorie analytique.

C'est cela même que nous allons mettre à l'épreuve. Nous allons voir si on peut, à partir de quelque chose qui dans notre *schéma* se rapporte précisément à *la ligne a_a'*, construire d'une façon satisfaisante *l'ensemble des phénomènes* offerts à notre observation, à notre expérience analytique, si cet instrument à lui tout seul peut permettre de répondre des faits, si en d'autres termes le schéma plus complexe que nous avons proposé doit être négligé, voire écarté.

Que *la relation d'objet* soit devenue - au moins en apparence - l'élément théorique premier dans l'explication de l'analyse, je crois que je vous en donnerai un témoignage suivi. Non pas précisément en vous indiquant de vous pénétrer de ce qu'on peut appeler une sorte d'ouvrage collectif récemment paru¹, pour lequel en effet le terme « *collectif* » s'applique particulièrement bien. Vous y verrez d'un bout à l'autre la mise en valeur, d'une façon peut-être pas toujours particulièrement satisfaisante dans le sens de l'articulé, mais assurément dont la monotonie, l'uniformité est tout à fait frappante, vous y verrez promue cette *relation d'objet* donnée expressément dans un des articles qui s'appelle « *Évolution de la psychanalyse* », et comme dernier terme de cette évolution vous y verrez dans l'article « *Clinique psychanalytique* » une façon de présenter la clinique elle-même, toute entière centrée sur cette *relation d'objet*.

Peut-être même en donnerai-je quelques idées auxquelles peut parvenir une telle présentation. Assurément, l'ensemble est tout à fait frappant, c'est autour de *la relation d'objet* que ceux qui pratiquent l'analyse essaient d'ordonner leurs esprits, la compréhension qu'ils peuvent avoir de leur propre expérience. Aussi ne nous semble-t-elle pas devoir leur donner une satisfaction pleine et entière.

Mais d'un autre côté, ceci n'oriente, ne pénètre très profondément leur pratique, que de concevoir que leur propre expérience dans ce registre ne soit quelque chose qui n'ait vraiment des conséquences dans les modes mêmes de leur intervention, dans l'orientation donnée à l'analyse, et du même coup dans *ses résultats*. C'est ce que l'on peut méconnaître à simplement lire, commenter, alors qu'on a toujours dit que la théorie analytique et la pratique ne peuvent se séparer, se dissocier l'une de l'autre.

Dès lors *qu'on la conçoit dans un certain sens*, il est inévitable *qu'on la mène également dans un certain sens*, si le sens théorique et les résultats pratiques ne peuvent être de même qu'aperçus. Pour introduire la question de *la relation d'objet*, de la légitimité, du non fondé de sa situation comme centrale dans la théorie analytique, il faut que je vous rappelle, brièvement tout au moins, ce que cette notion doit ou ne doit pas à FREUD lui-même.

Je le ferai non seulement parce que c'est là en effet une sorte de guide, presque de limitation technique que nous nous sommes imposés ici de partir du commentaire freudien, et de même ai-je senti cette année quelques interrogations, sinon inquiétudes, de *savoir si j'allais ou non partir des textes freudiens*, mais il est très difficile de partir à propos de *la relation d'objet* des textes de FREUD eux-mêmes, parce qu'elle n'y est pas - je parle bien entendu de quelque chose qui est très formellement affirmé ici, comme une déviation de la théorie analytique - il faut donc bien que je parte de textes récents, et que du même coup je parte d'une certaine critique de ces positions.

Mais que nous devions nous référer en fin de compte aux *positions freudiennes*, par contre ceci n'est pas douteux et du même coup nous ne pouvons pas ne pas évoquer, ne serait-ce que très rapidement, ce qui dans *les thèmes* proprement *freudiens fondamentaux*, tourne autour de la notion même d'*objet*. À notre départ nous ne pourrions pas le faire d'une façon développée, je vais essayer de le faire aussi rapidement que possible. Bien entendu, ceci implique que c'est précisément ce que nous devrions *de plus en plus*, à la fin, reprendre, développer, retrouver et articuler. Je veux donc simplement vous rappeler d'une façon brève, et qui ne serait même pas concevable s'il n'y avait pas derrière nous ces trois années de collaboration d'analyse de textes, si vous n'aviez pas déjà avec moi rencontré sous des formes diverses ce thème de l'*objet*.

Dans FREUD

- on parle bien entendu d'objet, la division des *Trois essais sur la sexualité* s'appelle précisément *la recherche*, ou plus exactement *la trouvaille* de l'*objet*,
- on parle de l'objet d'une façon implicite chaque fois qu'entre en jeu la notion de réalité,
- on en parle encore d'une 3^{ème} façon chaque fois qu'est impliquée l'ambivalence de certaines relations fondamentales, à savoir le fait que le sujet se fait *objet* pour l'autre, qu'il y a un certain type de *relation* dans lequel la réciprocité pour le sujet d'un *objet* est patente et même constituante.

Je voudrais mettre l'accent d'une façon plus appuyée sur *les trois modes* sous lesquels nous apparaissent *ces notions relatives à l'objet*.

C'est pourquoi je fais allusion à l'un des points où dans FREUD nous pouvons nous référer pour prouver, articuler, la notion d'objet. Si vous vous reportez à ce chapitre des « *Trois essais sur la sexualité* », vous y verrez quelque chose qui est déjà là depuis l'époque où ceci n'a été publié que par une sorte d'accident historique - FREUD non seulement ne tenait pas à ce qu'on le publie, mais qui a été en somme publié contre sa volonté - néanmoins nous trouvons la même formule à propos de l'objet dès cette première *Esquisse* de sa psychologie [cf. « *Esquisse d'une psychologie scientifique* », in *Lettres à W. Fliess*].

1 Cf. « *La psychanalyse d'aujourd'hui* », PUF 1956, (la P.D.A.)

FREUD insiste sur ceci : que toute façon pour l'homme de trouver l'objet est - et n'est jamais que - la suite d'une tendance où il s'agit d'*un objet perdu*, d'un objet qu'il s'agit de retrouver. L'objet n'est pas considéré, comme dans la théorie moderne, comme étant pleinement satisfaisant :

- l'objet typique,
- l'objet par excellence,
- l'objet harmonieux,
- l'objet qui fonde l'homme dans une réalité adéquate, dans la réalité qui prouve la maturité, le fameux *objet génital*.

Il est tout à fait frappant de voir qu'au moment où FREUD fait la théorie de l'évolution instinctuelle telle qu'elle se dégage des premières expériences analytiques, il nous l'indique comme étant saisie par la voie d'une recherche de *l'objet perdu*. Cet objet correspond à un certain stade avancé de la maturation des instincts, *c'est l'objet retrouvé du premier sevrage*, l'objet précisément qui a été d'abord le point d'attache des premières satisfactions de l'enfant, c'est un objet retrouvé.

Il est bien clair que :

- *la discordance instaurée* par le seul fait, que ce terme de *la répétition* : ce terme d'une nostalgie qui lie le sujet à l'objet perdu et à travers laquelle s'exerce tout l'effort de la recherche et qui marque la retrouvaille du signe d'*une répétition impossible*, puisque précisément ce n'est pas le même objet, ça ne saurait l'être
- *la primauté de cette dialectique* qui met au centre de la relation sujet-objet une tension foncière qui fait *que ce qui est recherché n'est pas recherché au même titre que ce qui sera trouvé*, que c'est à travers la recherche d'une satisfaction passée et dépassée que le nouvel objet est recherché et trouvé et saisi ailleurs qu'au point où il est cherché,
- *la foncière distance* qui est introduite par l'élément essentiellement conflictuel qu'il y a dans toute recherche de l'objet, c'est la première forme sous laquelle dans FREUD apparaît cette notion de la relation d'objet.

Je dirais que c'est à mal l'articuler dans les termes qui seraient philosophiquement élaborés, qu'il faudrait ici nous résoudre, pour donner son plein accent à ce qu'ici je souligne...

je ne le fais pas intentionnellement, je le réserve pour notre retour sur ce terme,
pour ceux pour qui ces termes ont déjà un sens de par certaines connaissances philosophiques

...toute « *la distance* » de la relation du sujet à l'objet dans FREUD, par rapport à ce qui le précède dans une certaine conception de l'objet comme étant *l'objet adéquat*, comme étant *l'objet attendu* d'avance, coapté à la maturation du sujet, toute cette distance est déjà impliquée dans ce qui oppose une perspective platonicienne...

celle qui fonde toute appréhension, toute reconnaissance sur la réminiscence d'*un type* en quelque sorte *préformé* ...à une notion profondément différente, de toute la distance qu'il y a entre l'expérience moderne et l'expérience antique, celle qui est donnée dans KIERKEGAARD ² sous le registre de « *La répétition* », cette *répétition* toujours cherchée, essentiellement jamais satisfaite en tant qu'elle est de par sa nature non point *jamais réminiscence, mais toujours répétition comme telle*, donc impossible à assouvir. C'est dans ce registre que se situe la notion de retrouver *l'objet perdu* dans FREUD.

Nous retiendrons ce texte, il est essentiel qu'il suffise dans le premier rapport que FREUD fait de la notion d'objet. Bien entendu, c'est essentiellement sur une notion d'un rapport profondément conflictuel du sujet avec son monde, que les choses se posent et se précisent. Comment en serait-il autrement puisque déjà à cette époque c'est essentiellement de l'opposition entre *principe de réalité* et *principe de plaisir* qu'il s'agit ?

Que si *principe de réalité* et *principe de plaisir* ne sont pas détachables l'un de l'autre, je dirais plus : s'impliquent et s'incluent l'un à l'autre dans un rapport dialectique, si bien que comme FREUD l'a toujours institué, le *principe de réalité* n'est constitué que par ce qui est imposé pour sa satisfaction au *principe de plaisir*, il n'en est en quelque sorte que le prolongement.

Si inversement le *principe de réalité* implique dans sa dynamique et dans sa recherche fondamentale la tension fondamentale du *principe de plaisir*, il n'en reste pas moins *qu'entre les deux* - et c'est l'essentiel de ce qu'apporte la théorie freudienne - *il y a une béance* qu'il n'y aurait pas lieu de distinguer s'ils étaient l'un simplement à la suite de l'autre :

- que le *principe de plaisir* tend à se réaliser en formation profondément irréaliste,
- que le *principe de réalité* implique l'existence d'une organisation, d'une structuration autonome différente et qui comporte que *ce qu'elle saisit peut être justement quelque chose de fondamentalement différent de ce qui est désiré*.

² Soren Kierkegaard : *La répétition*, in Œuvres complètes, t.5, trad. Tisseau ; éd. de L'Orante, 1972.

La reprise, trad. Viallaneix, Coll. GF, Flammarion, 1990.

La reprise, in « Soren Kierkegaard », trad. Tisseau, Coll. Bouquins, éd. Robert Laffont, 1993.

C'est dans ce rapport, qui lui-même introduit dans sa dialectique même du sujet et de l'objet, un autre terme, un terme qui est ici posé comme irréductible :

- de même que l'objet, tout à l'heure, était quelque chose qui était fondé dans ses exigences primordiales comme quelque chose qui est toujours voué à un retour, et par là même voué à un retour impossible,
- de même dans l'opposition *principe de réalité* et *principe du plaisir*, nous avons la notion d'une opposition foncière entre *la réalité* et ce qui est recherché par *la tendance*.

En d'autres termes la notion que *la satisfaction du principe de plaisir*, en tant qu'elle est toujours *latente*, sous-jacente à tout exercice de la création du monde, est quelque chose qui toujours plus ou moins *tend à se réaliser dans une forme plus ou moins hallucinée*. Que la possibilité *fondamentale* de cette organisation - qui est celle sous-jacente au *moi*, celle de la tendance du sujet comme tel - est de se satisfaire dans une réalisation irréaliste, dans une réalisation *hallucinatoire*, voilà l'autre terme sur lequel FREUD met puissamment l'accent, et ceci dès la *Science des rêves*, dès la *Traumdeutung*, dès la première formulation pleine et articulée de l'opposition du *principe de réalité* et du *principe du plaisir*.

Ces deux positions ne sont pas comme telles *articulées* l'une avec l'autre. C'est précisément du fait qu'elles se présentent dans FREUD comme distinctes, que ceci est bien marqué, que ce n'est pas autour de la relation du sujet à l'objet que se centre le développement. Chacun de ces deux termes trouve sa place en des points différents de la dialectique freudienne pour la simple raison qu'en aucun cas la relation sujet-objet n'est centrale, elle n'apparaît que d'une façon qui peut apparaître comme se soutenant d'une façon directe et sans béance.

C'est dans cette relation d'ambivalence, ou dans celle d'un type de relations qui sont appelées depuis « *prégénitales* », qui sont les relations « *voir-être vu* », « *attaquer-être attaqué* », « *passif-actif* », que le sujet vit ces relations qui toujours, plus ou moins implicitement, d'une façon plus ou moins manifeste, implique son identification au partenaire de cette relation, c'est à savoir que ces relations sont vécues dans une réciprocité - le terme est valable ici - d'*ambivalence* de la position du sujet et du partenaire.

Ici s'introduit *cette relation entre le sujet et l'objet* qui elle, est non seulement directe, sans béance, mais qui est littéralement *équivalence* de l'un à l'autre et c'est celle-là qui a pu donner le prétexte à la mise au premier plan de la relation d'objet comme telle.

Mais qu'allons-nous voir ? Cette relation qui en elle-même déjà annonce, précise, mérite le terme de « *relation en miroir* » qui est celle de *la réciprocité* entre le sujet et l'objet, ce quelque chose qui pose en lui-même déjà tellement de questions que c'est pour essayer de les résoudre que moi-même j'ai introduit dans la théorie analytique cette notion de « *stade du miroir* »...

qui est bien loin d'être purement et simplement cette connotation d'un phénomène dans le développement de l'enfant, c'est-à-dire du moment où l'enfant reconnaît sa propre image, à savoir : c'est que tout ce qu'il apprend dans cette captivation par sa propre image et tout précisément de la distance qu'il y a de ses tensions internes à celles-là même qui sont évoquées dans ce rapport à la réalisation, à l'identification à cette image

...c'est là pourtant quelque chose qui a servi de thème, de point central à la mise au premier plan de cette relation sujet-objet comme étant, si on peut dire, l'échelle phénoménale à laquelle pouvait être rapporté d'une façon satisfaisante et valable ce qui jusque là s'était présenté dans des termes, non seulement pluralistes, mais à proprement parler conflictuels, comme introduisant un *rapport* essentiellement *dialectique* entre les différents termes.

À ceci qu'on a cru pouvoir...

et un des premiers à y avoir mis l'accent - mais non pas si tôt qu'on le croit - est ABRAHAM

...essayer de recentrer tout ce qui est introduit jusque là dans l'évolution du sujet, d'une façon qui est toujours vue par *reconstruction*, d'une façon rétroactive, à partir d'une expérience centrale qui est celle de *la tension conflictuelle entre conscient et inconscient*, de la tension conflictuelle créée par ce fait fondamental que ce qui est cherché par *la tendance* est obscur, que ce que la conscience en reconnaît est d'abord et avant tout méconnaissance, que *ce n'est pas dans la voie de la conscience que le sujet se reconnaît*. Il y a autre chose et *un au-delà*, et *cet au-delà* pose du même coup et par là même la question de sa structure, de son principe et de son sens, étant fondamentalement *méconnu* par le sujet, *bors de portée* de sa connaissance.

Ceci est abandonné par l'initiative même d'un certain nombre : d'abord de personnalités, puis de courants significatifs à l'intérieur de l'analyse, en fonction d'un objet dont le point terminal n'est pas le point dont nous partons : nous partons en arrière pour comprendre comment est atteint ce point terminal, qui d'ailleurs n'est jamais observé, *cet objet idéal* qui est littéralement *impensable*.

Il est au contraire conçu comme une sorte de *point de mire*, de *point d'aboutissement* auquel vont concourir toute une série d'expériences, d'éléments, de notions partielles de l'objet à partir d'une certaine époque, et tout spécialement à partir du moment où ABRAHAM³ en 1924 le formule dans sa *théorie du développement de la libido*, et qui fonde pour beaucoup la loi même de l'analyse, de tout ce qui s'y passe.

3 Karl Abraham : « *Esquisse d'une histoire du développement de la libido...* », in *Œuvres complètes*, T. II, Payot 2000, p.170.

« *Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Libido* », Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1924.

Le système de coordonnées à l'intérieur desquelles se situe toute l'expérience analytique, est celui du point d'achèvement de ce fameux *objet idéal*, terminal, parfait, adéquat, de celui qui est proposé dans l'analyse comme étant celui qui marque par lui-même le but atteint, la normalisation si l'on peut dire, terme qui déjà à lui tout seul introduit un monde de catégories bien étranger à ce point de départ de l'analyse, la normalisation du sujet.

Pour vous illustrer ceci, je crois ne pas pouvoir mieux faire que vous indiquer que de la formulation même, et du même coup de l'aveu de ceux qui sont engagés dans cette voie - c'est assurément là quelque chose qui se formule dans les termes très précis

- ce qui est considéré comme *le progrès de l'expérience analytique* c'est d'avoir mis au premier plan *les rapports du sujet à son environnement*. Cet accent mis sur « *l'environnement* », cette réduction que donne toute expérience analytique à quelque chose qui est une sorte de retour à la position bel et bien objectivante qui pose au premier plan l'existence d'un certain individu et d'une relation plus ou moins adéquate, plus ou moins adaptée à son environnement, c'est quelque chose qui, de la page 761 à la page 773 de l'ouvrage collectif [la P.D.A.] dont nous parlions, est articulé dans ces termes.

Après avoir bien marqué que c'est l'accent mis sur les rapports du sujet à son environnement dont il s'agit dans le progrès de l'analyse, nous apprenons incidemment que ceci est « *particulièrement significatif* » dans l'observation du petit Hans : dans l'observation du petit Hans, les parents apparaissent - nous dit-on - sans personnalité propre.

Nous ne sommes pas forcés de souscrire à cette opinion, mais l'important est ce qui va suivre, ceci tient à ce que nous étions :

« ...avant la guerre de 1914, à l'époque où la société occidentale, sûre d'elle-même, ne se posait pas de questions sur sa propre pérennité. Au contraire depuis 1926 l'accent est mis sur l'anxiété et l'interaction de l'organisme et de l'environnement, c'est aussi que les assises de la société ont été ébranlées, l'anxiété d'un monde changeant est vécue chaque jour, les individus se reconnaissent différents. C'est l'époque même où la physique se cherche, où relativisme, incertitudes, probabilisme, semblent ôter à la pensée objective, sa confiance en elle-même. »

Cette référence à *la physique moderne* comme le fondement d'un nouveau rationalisme me paraît devoir se passer de commentaire. Ce qui est important c'est simplement qu'il y a là quelque chose qui est curieusement avoué d'une façon indirecte : c'est que la psychanalyse est envisagée comme une sorte de remède social, puisque c'est cela qu'on met au premier plan comme caractéristique de l'élément moteur de son progrès.

Il n'y a pas besoin de savoir si ceci est ou non *fondé*, ce sont des choses qui nous paraissent de peu de poids, c'est simplement le contexte des choses qui sont admises là avec une très grande légèreté qui en lui-même peut nous être d'une certaine utilité.

Ceci n'est pas unique, car le propre de cet ouvrage collectif communiquant à l'intérieur de lui-même d'une façon bien plus - semble-t-il - faite d'une sorte de curieuse homogénéisation que d'une articulation à proprement parler, c'est celui aussi qui dans le premier article auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, marque d'une façon délibérée, par la notion vraiment formulée, qu'en fin de compte ce qui nous donnera la conception générale nécessaire à la compréhension actuelle de la structure d'une personnalité, c'est l'angle de vision que l'on dit être le plus pratique et le plus prosaïque qui soit : celui des *relations sociales du malade* (souligné par l'auteur) [P.D.A. pp. 761-773].

Je passe sur d'autres termes qui, à propos de la nature de *l'aveu*, nous disent que l'on conçoit, que l'on puisse voir comme *movante, artificielle*, une telle conception de l'analyse. Mais ceci ne dépend-il pas du fait que *l'objet* même d'une telle discipline ait - ce que personne ne songe à contester - marqué des variations dans le temps ?

C'est en effet une explication pour le caractère tant soit peu *foudroyant* des différents modes d'approche donnés dans cette ligne, mais ce n'est peut-être pas une explication qui doit entièrement nous satisfaire, je ne vois pas quels sont les objets d'aucune discipline qui ne soient pas également sujets à des variations dans le temps.

Sur *la relation du sujet au monde* nous verrons affirmé et accentué une sorte de parallélisme entre l'état de maturation plus ou moins assuré des activités instinctuelles, et la structure du *moi* chez un sujet à un moment donné. Pour tout dire, à partir d'un certain moment cette structure du *moi* est considérée comme la doublure, et très exactement en fin de compte comme le représentant de l'état de maturation des activités instinctuelles. Il n'y a plus aucune différence, ni sur le plan dynamique, ni sur le plan *génétique* entre les différentes étapes du progrès du *moi* et les différentes étapes de *la progression instinctuelle*.

Ce sont des termes qui peuvent à certains d'entre vous ne pas paraître en eux-mêmes très essentiellement critiquables, peu importe, la question n'est pas là, nous verrons dans quelle mesure nous pourrions ou non les retenir. La conséquence en est leur instauration au centre de l'analyse d'une façon tout à fait précise qui se présente comme une topologie : il y a les « *prégénitaux* » et les « *génitaux* ».

Les « *prégénitaux* » sont des individus faibles, et la cohérence de leur *moi* « *dépend étroitement de la persistance de certaines relations objectales avec un objet significatif* ». Ceci est écrit et articulé.

Ici nous pouvons commencer à poser des questions. Nous verrons peut-être tout à l'heure au passage, à lire les mêmes textes, où peut aller la notion de ce « *significatif* » non expliqué. C'est à savoir le manque absolu de différenciation, de discernement dans ce « *significatif* ». La notion technique que ceci implique est la mise en jeu, et du même coup la mise en valeur à l'intérieur de la relation analytique, des relations prégénitales, celles qui caractérisent le rapport de ce « *prégénital* » avec son monde dont on nous dit que ces relations à leur objet sont caractérisées par quelque déficit :

« ... la perte de ces relations, ou de leur objet, ce qui est synonyme puisque ici l'objet n'existe qu'en fonction de ses rapports avec le sujet, certains entraînant de graves désordres de l'activité du moi, tels que phénomènes de dépersonnalisation, troubles psychotiques. »

Ici nous trouvons le point dans lequel est recherché le test du témoignage de cette fragilité profonde des relations du *moi* à son objet :

« ... le sujet s'efforce de maintenir ses relations d'objet à tout prix, en utilisant toutes sortes d'aménagements dans ce but – changement d'objet avec utilisation du déplacement ou de la symbolisation qui, par le choix d'un objet symbolique arbitrairement chargé de la même valeur affective que l'objet initial, lui permettra de ne pas se trouver privé de relation objectale. »

Pour cet objet sur lequel est déplacé la valeur affective de l'objet initial, le terme de « *moi auxiliaire* » est pleinement justifié, et ceci explique que :

« ... Les génitiaux au contraire possèdent un Moi qui ne voit pas sa force et l'exercice de ses fonctions dépendre de la possession d'un objet significatif. Alors que pour les premiers la perte d'une personne importante subjectivement parlant pour prendre l'exemple le plus simple, met en jeu leur individualité, pour eux cette perte, pour si douloureuse qu'elle soit, ne trouble en rien la solidité de leur personnalité. Ils ne sont pas dépendants d'une relation objectale. Cela ne veut pas dire qu'ils peuvent se passer aisément de toute relation objectale, ce qui d'ailleurs est pratiquement irréalisable, tant les relations d'objet sont multiples et variées, mais que simplement leur unité n'est pas à la merci de la perte d'un contact avec un objet significatif. C'est là ce qui du point de vue du rapport entre le Moi et la relation d'objet les différencie radicalement des précédents. »

« Si comme dans toute névrose une évolution normale semble avoir été stoppée par l'impossibilité où s'est trouvé le sujet de résoudre le dernier des conflits structurants de l'enfance, celui dont la liquidation parfaite, si l'on peut s'exprimer ainsi, aboutit à cette adaptation si heureuse au monde que l'on nomme la relation d'objet génitale et qui donne à tout observateur le sentiment d'une personnalité harmonieuse et à l'analyse la perception immédiate d'une sorte de limpidité cristalline de l'esprit, ce qui est, je le répète, plus une limite qu'une réalité, cette difficulté de résolution de l'Œdipe bien souvent n'a pas tenu au seul problème qu'il posait. »

Limpidité cristalline... Nous voyons également où cet auteur avec la perfection de la relation objectale, peut nous porter, c'est encore à ceci :

« Les pulsions dont il s'agit nous feront aboutir à cette notion, alors que les formes prégénitales marquent ce besoin de possession incoercible, illimité, inconditionnel, comportant un aspect destructif, (dans les formes génitales), elles sont véritablement aimantes, et si le sujet ne s'y montre pas pour autant oblatif c'est-à-dire désintéressé, et si ses objets sont aussi foncièrement des objets narcissiques que dans le cas précédent, il est ici capable de compréhension, d'adaptation à la situation de l'autre. D'ailleurs la structure intime de ses relations objectales montre que la participation de l'objet à son propre plaisir à lui, est indispensable au bonheur du sujet. Les convenances, les désirs, les besoins de l'objet sont pris en considération au plus haut point. »

Ceci suffit à nous montrer, à ouvrir un problème fort grave qui est celui de savoir ce qu'il importe de distinguer dans la maturation qui n'est ni une voie, ni une perspective, ni un plan sur lequel nous ne puissions pas en effet poser la question :

« Qu'est-ce que signifie l'issue d'une enfance et d'une adolescence et d'une maturité normales ? »

Mais la distinction essentielle entre l'établissement de la réalité avec tout ce qu'elle pose de problèmes d'adaptation :

- à quelque chose qui résiste,
- à quelque chose qui se refuse,
- à quelque chose qui est complexe,
- à quelque chose qui implique en tout cas que la notion d'objectivité, comme l'expérience la plus élémentaire nous montre : que c'est une chose *distincte* de ce qui est visé dans ces textes mêmes sous la notion plus ou moins implicite et couverte par le terme différent d'objectalité, de plénitude de l'objet.

Cette confusion qu'il y a, est d'ailleurs articulée parce que le terme d'objectivité se trouve dans le texte comme étant caractéristique de cette forme de relation achevée. Il y a une distance assurément entre :

- ce qui est impliqué par une certaine construction du monde considérée comme plus ou moins satisfaisante à telle époque, en effet déterminée certainement hors de toute relativité historique,

- et d'autre part cette relation même à l'autre comme étant ici son registre affectif, voire sentimental, comme de la prise en considération des besoins, du bonheur, du plaisir de l'autre.

Assurément ceci nous porte beaucoup plus loin puisqu'il s'agit de la constitution de l'autre en tant que tel, c'est-à-dire en tant qu'il parle, c'est-à-dire en tant qu'il est un sujet. Nous aurons à revenir sur cela. C'est là quelque chose qu'il ne suffit pas de citer, même en formulant les remarques humoristiques qu'ils suggèrent suffisamment par eux-mêmes, sans pour autant avoir fait le progrès qui s'impose.

Cette conception extraordinairement primaire de la notion d'*évolution instinctuelle* dans l'analyse est quelque chose qui est loin d'être reçu universellement. Il est certain que la notion des textes comme ceux de GLOVER par exemple, vous fera retourner à une notion bien différente de l'exploration des « relations d'objet », même nommées et bien définies comme telles.

Vous verrez à aborder les textes de GLOVER, qu'essentiellement ce qui me paraît caractériser les stades, les étapes de l'objet aux différentes époques du développement individuel, c'est l'objet conçu comme ayant une toute autre fonction. L'analyse insiste à introduire de l'objet une notion fonctionnelle d'une nature bien différente de celle d'un pur et simple correspondant, d'une pure et simple cooptation de l'objet avec une certaine demande du sujet.

L'objet a là un tout autre rôle, il est si l'on peut dire placé sur fond d'angoisse. C'est pour autant que l'objet est instrument à masquer, à parer, sur le fond fondamental d'angoisse qui caractérise aux différentes étapes du développement du sujet, le rapport du sujet au monde, qu'à chaque étape le sujet doit être caractérisé.

Ici je ne peux pas, à la fin de cet entretien d'aujourd'hui, ne pas ponctuer, illustrer d'un exemple quelconque qui donne son relief à ce que je vous apporte à propos de cette conception, vous faire remarquer que *la conception classique* fondamentale freudienne de la phobie n'est exactement pas autre chose que ceci.

FREUD et tous ceux qui ont étudié la phobie avec lui et après lui, ne peuvent manquer de montrer qu'il n'y a aucun rapport direct de la prétendue *peur* qui colorerait de sa marque fondamentale cet *objet* en le constituant comme tel comme un *objet primitif*. Il y a au contraire une distance considérable de la peur dont il s'agit et qui peut bien être dans certains cas, et qui peut bien aussi dans d'autres cas ne pas être une peur tout à fait primitive, et *l'objet* qui, par rapport à elle, *est très essentiellement constitué pour la maintenir à distance, pour enfermer le sujet dans un certain cercle, dans un certain rempart*, à l'intérieur duquel il se met à l'abri de ces peurs.

L'objet est essentiellement lié à l'issue d'un signal d'alarme, l'objet est avant tout un poste avancé contre une peur instituée qui lui donne son rôle, sa fonction à un moment, à un point déterminé d'une certaine *crise du sujet* qui n'est pas pour autant fondamentalement *ni une crise typique, ni une crise évolutive*.

Cette notion moderne si l'on peut dire, de la phobie, est quelque chose qui peut être plus ou moins légitimement affirmé. Nous aurons également à la critiquer, à l'origine de la notion d'objet telle qu'elle est promue dans les travaux et dans le mode de conduire l'analyse qui est caractéristique de la pensée et de la technique d'un GLOVER. Qu'il s'agisse d'une angoisse qui est l'angoisse de castration nous dit-on, c'est quelque chose qui a été jusqu'à une époque récente peu contesté.

Il est néanmoins remarquable que les choses en sont venues au point que le désir de reconstruction dans le sens génétique ait été jusqu'à cette tentative de nous faire déduire la construction même de l'objet paternel de quelque chose qui viendrait comme la suite, l'aboutissement, le fleurissement des constructions phobiques objectales primitives. Il y a un certain *Rapport* paru sur la phobie et qui va exactement dans ce sens par une sorte de curieux renversement du chemin qui dans l'analyse nous avait en effet permis de remonter de la phobie à la notion d'un certain rapport avec l'angoisse, d'une fonction de protection que joue l'objet de la phobie par rapport à cette angoisse.

Il n'est pas moins remarquable dans un autre registre, de voir ce que devient également *la notion de fétiche* et *la notion de fétichisme*. Je l'introduis également aujourd'hui pour vous montrer que *le fétiche* se trouve - si nous prenons la chose dans la perspective de « *la relation d'objet* » - remplir une fonction qui est bel et bien dans la théorie analytique articulée comme étant lui aussi une certaine protection contre l'angoisse et contre - *chose curieuse* - la même angoisse, c'est-à-dire *l'angoisse de castration*.

Il ne semble pas que ce soit par le même biais que le fétiche serait plus particulièrement relié à *l'angoisse de castration* pour autant qu'elle est *liée à la perception de l'absence d'organe phallique chez le sujet féminin*, et à la négation de cette absence. Qu'importe ! Vous ne pouvez pas ne pas voir qu'ici aussi l'objet a une certaine fonction de *complémentation* par rapport à quelque chose qui ici se présente comme un trou, voire comme un abîme dans la réalité, et que la question de savoir s'il y a un rapport entre les deux, s'il y a quelque chose de commun entre cet *objet phobique* et ce *fétiche* se pose.

Mais à poser les questions dans ces termes, peut-être faut-il, sans nous refuser à aborder les problèmes à partir de la relation d'objet, trouver dans les phénomènes mêmes l'occasion, le départ d'une critique qui, même si nous soumettons à l'interrogation qui nous est posée concernant l'objet typique, l'objet idéal, l'objet fonctionnel, toutes les formes d'objet que vous pourrez supposer chez l'homme, nous amène à aborder en effet la question sous ce jour.

Mais alors, à ne pas nous contenter d'explications uniformes pour des phénomènes différents, et à *centrer* par exemple notre question au départ sur ce qui fait la fonction essentiellement différente d'une phobie et d'un fétiche, pour autant qu'elles sont centrées l'une et l'autre sur le même fond d'angoisse fondamentale, sur lequel l'une et l'autre seraient appelées comme une mesure de protection, comme une mesure de garantie de la part du sujet. C'est bien là en effet que j'ai pris la résolution de prendre mon point de départ pour vous montrer de quel point nous partions dans notre expérience pour aboutir aux mêmes problèmes.

Car il y a effectivement à poser - non plus d'une façon mythique, ni d'une façon abstraite, mais d'une façon directe, telle que les objets nous sont proposés - à nous apercevoir qu'il ne suffit pas de parler de l'objet en général, ni d'un objet qui aurait, par je ne sais quelle vertu de communication magique, la fonction de régulariser les relations avec tous les autres objets. Comme si le fait d'être arrivé à être un « *génital* » suffisait à nous poser et à résoudre toutes les questions, à savoir par exemple si ce que peut être pour un « *génital* » un objet qui ne me paraît pas ne pas devoir être moins énigmatique du point de vue essentiellement biologique qui est ici mis au premier plan, qu'un des objets de l'expérience humaine courante, à savoir une pièce de monnaie, ne pose pas par elle-même la question de sa valeur objectale.

Le fait que dans un certain registre nous la perdions en tant que moyen d'échange, ou toute autre espèce de prise en considération pour l'échange de n'importe quel élément de la vie humaine transposé dans sa valeur de marchandise, ne nous introduit-il pas de mille façons la question de ce qui effectivement a été résolu par un terme très voisin, mais non pas synonyme de celui que nous venons d'introduire dans la notion de « *fétiche* », dans la théorie marxiste [cf. Marx : *fétichisme de la marchandise*, *Le Capital*]. Bref... *la notion d'objet*, *la notion* aussi si vous le voulez, *d'objet écran*, et du même coup la fonction de cette constitution de la réalité si singulière sur laquelle dès le début FREUD a apporté cette lumière véritablement saisissante et à laquelle nous nous demandons pourquoi on ne continue pas à accorder sa valeur : *la notion de « souvenir-écran »* comme étant tout spécialement constituante du passé de chaque sujet comme tel ?

Toutes ces questions méritent d'être prises en effet par elles-mêmes et pour elles-mêmes, analysées dans *leurs rapports réciproques*, puisque c'est de ces rapports que peuvent ressurgir les distinctions de plan nécessaires qui nous permettront de définir d'une façon articulée pourquoi « *une phobie* » et « *un fétiche* » sont deux choses différentes, et s'il y a en effet quelque rapport avec l'usage général du mot « *fétiche* » dans l'usage particulier qu'on peut en faire à propos de la forme précise, et l'emploi précis, qu'a ce terme pour désigner une perversion sexuelle.

C'est donc ainsi que nous introduirons le sujet de notre prochain entretien, il sera sur *la phobie* et « *le fétiche* », et je crois que ce retour à ce qui est effectivement l'expérience, est la voie par laquelle nous pourrions restituer et redonner sa valeur véritable au terme de relation d'objet.

J'ai fait cette semaine à votre intention, des lectures de ce qu'ont écrit les psychanalystes sur ce sujet qui sera le nôtre cette année,

à savoir *l'objet*, et plus spécialement cet objet dont nous avons parlé la dernière fois, qui est *l'objet génital*.

L'objet génital, pour l'appeler par son nom, c'est *la femme*, alors pourquoi ne pas l'appeler par son nom ?

De sorte que c'est en somme un certain nombre de lectures sur *la sexualité féminine* dont je me suis gratifié.

Il serait plus important que ce soit vous qui les fassiez que moi, cela vous rendrait plus aisé à comprendre ce que je vais être amené à vous dire à ce sujet, et ensuite ces lectures sont fort instructives à d'autres points de vue encore, et principalement en celui-ci que, si l'on pense à la phrase bien connue de RENAN : « *La bêtise humaine donne une idée de l'infini* ». Je dois ajouter que s'il avait vécu de nos jours il aurait ajouté : « *...et les divagations théoriques des psychanalystes - non pas du tout que je sois en train de les assimiler à la bêtise - sont un ordre de ce qui peut donner une idée de l'infini* ». »

Car en effet il est extrêmement frappant de voir à quelles difficultés extraordinaires les esprits des différents analystes sont soumis, après les énoncés eux-mêmes si abrupts, si étonnants de FREUD. Mais FREUD, *toujours tout seul* [sic], a apporté sur ce sujet - car c'est probablement à cela que se limitera la portée de ce que je vous dirai aujourd'hui : c'est qu'assurément s'il y a *quelque chose* qui doit au maximum contredire l'idée de cet objet...

que nous avons désigné tout à l'heure comme un objet harmonique,

un objet achevant de par sa nature la relation du sujet à l'objet

...s'il y a *quelque chose* qui doit le contredire, c'est je ne dirais pas même l'expérience analytique, car après tout l'expérience commune, les rapports de l'homme et de la femme, n'est pas une chose non problématique : si ce n'était pas une chose problématique il n'y aurait pas d'analyse du tout mais les formulations précises de FREUD sont ce qui apporte le plus la notion d'un pas, d'une béance, de quelque chose qui ne va pas.

Cela ne veut pas dire que ça suffise à le définir, mais l'affirmation positive que ça ne va pas est dans FREUD :

- elle est dans le *Malaise dans la civilisation*,
- elle est dans la leçon des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*.

Ceci nous ramène donc à nous questionner sur *l'objet*. Je vous rappelle que l'oubli qui est fait communément de la notion d'*objet* n'est point si accentué dans le relief dont l'expérience et l'énoncé de la doctrine freudienne situent et définissent cet *objet* :

- objet qui d'abord se présente toujours dans une quête de *l'objet perdu*,
- et de l'objet comme étant toujours *l'objet retrouvé*.

Les deux s'opposent de la façon la plus catégorique à la notion de *l'objet* en tant qu'*achevant*, pour opposer la situation dans laquelle le sujet par rapport à l'objet est très précisément l'objet pris lui-même dans une quête, alors que c'est à la notion d'un sujet autonome qu'aboutit l'idée de *l'objet achevant*. J'ai déjà également souligné la dernière fois cette notion de *l'objet halluciné*, de *l'objet halluciné* sur un fond de réalité angoissante, qui est une notion de l'objet tel qu'il surgit de l'exercice de ce que FREUD appelle le système primaire du désir.

Et tout opposée à cela *dans la pratique analytique*, la notion d'*objet* en fin de compte qui se réduit au *réel*. Il s'agit de retrouver le *réel*. *L'objet* se détache, non plus sur fond d'*angoisse*, mais sur fond de réalité commune si on peut dire, *le terme* de la recherche analytique étant de s'apercevoir qu'il n'y a pas de raison d'en avoir peur, autre terme qui n'est pas le même que celui d'*angoisse*.

Et enfin le troisième terme dans lequel il nous apparaît à le voir et à le suivre dans FREUD, c'est ce terme de *la réciprocité imaginaire*, à savoir que dans toute relation avec l'objet la place de termes en rapport est occupée simultanément par le sujet, que *l'identification à l'objet est au fond de toute relation à l'objet*.

À la vérité, ce dernier point n'est pas oublié, mais c'est évidemment celui auquel la pratique de la relation d'objet dans la technique analytique moderne s'attache le plus avec comme résultat ce que j'appellerai « *cet impérialisme de la signification* ». Puisque tu peux t'identifier à moi, puisque je peux m'identifier à toi, c'est assurément de nous deux le moi qui a la meilleure adaptation à la réalité qui est le meilleur modèle.

En fin de compte c'est à *l'identification au moi de l'analyste* que se ramènera dans une épure idéale *le progrès de l'analyse*.

À la vérité, je voudrais illustrer ceci pour y montrer l'extrême déviation qu'une telle partialité dans le maniement de la relation d'objet peut conditionner, en vous rappelant ceci par exemple, parce que ça a été plus particulièrement illustré par la pratique de *la névrose obsessionnelle*.

Si *la névrose obsessionnelle* est - comme le pensent la plupart de ceux qui sont ici - cette notion structurante quant à *l'obsessionnel* qui peut s'exprimer à peu près ainsi « *Qu'est-ce qu'un obsessionnel ?* » : *c'est en somme un acteur qui joue son rôle, assure un certain nombre d'actes comme s'il était mort, c'est une façon de se mettre à l'abri de la mort*. Ce jeu auquel il se livre en quelque sorte est *un jeu vivant* qui consiste à montrer qu'il est invulnérable. Pour ceci il s'exerça une sorte de domptage qui conditionne toutes *ses approches à autrui*. On le voit dans une sorte d'*exhibition* pour montrer jusqu'où il peut aller dans l'exercice.

Il y a *tous les caractères d'un jeu*, y compris les caractères illusoire : jusqu'où peut aller ce *petit autre* qui n'est que son *alter-ego*, le double de lui-même, et ceci devant un *Autre* qui assiste au spectacle dans lequel il est lui-même spectateur, car tout son plaisir du jeu et sa possibilité, résident là.

Mais par contre il ne sait pas *quelle place* il occupe, et c'est ce qu'il y a d'*inconscient* chez lui. Ce qu'il fait, il le fait à des fins d'alibi, cela il peut l'entrevoir, il se rend bien compte que *le jeu ne se joue pas là où il est*, et c'est pour cela que presque *rien de ce qui se passe n'a pour lui de véritable importance*, mais pas qu'il sache d'où il voit tout cela, et en fin de compte qui est-ce qui mène le jeu. Assurément nous savons que c'est lui-même, mais nous pouvons faire aussi mille erreurs si nous ne savons pas où il est mené, ce jeu, d'où la notion d'objet, et d'objet significatif pour ce sujet.

Il serait tout à fait erroné de croire que c'est en termes quelconques de *relation duelle* que cet objet peut être désigné, bien sûr avec la notion de la relation d'objet telle qu'elle est élaborée chez l'auteur. Vous allez voir où cela mène...

Mais sans doute il est bien clair que dans cette situation très complexe, la notion de l'objet n'est pas donnée immédiatement puisque ce n'est très précisément qu'en tant qu'il participe à un jeu illusoire que ce qui est à proprement parler l'objet, à savoir le jeu de rétorsion agressif, ce jeu de riche, ce jeu d'aller aussi près que possible de la mort, et en même temps d'être hors de la portée de tous les coups *en tuant* en quelque sorte à l'avance chez lui-même, et *en mortifier* si l'on peut dire *le désir*. La notion d'objet là est infiniment complexe et mérite d'être accentuée à chaque instant pour que nous sachions au moins de quel objet nous parlons.

Nous tâcherons de donner à cette notion d'objet un emploi uniforme qui permette pour nous, dans notre vocabulaire, de nous y retrouver. C'est une notion, non pas qui se dérobe, mais qui se propose comme absolument difficile à cerner. Pour renforcer notre comparaison, il s'agit de démontrer une certaine chose qu'il a articulée pour cet autre spectateur qu'il est sans le savoir, et à la place duquel il nous met à mesure que le transfert avance.

Qu'est-ce que va faire l'analyste par cette notion de la relation d'objet ? Je vous prie de reprendre l'analyse de la lecture des observations comme représentant le progrès de l'analyse d'un obsédé dans le cas dont je parle, chez l'auteur dont je parle⁴.

Vous y verrez que la façon de manier *la relation d'objet* dans ce cas, consiste très exactement à faire quelque chose qui serait analogue de ce qui se passerait si, assistant à une scène de cirque où l'un et l'autre s'administrent une série de *paires de claques alternées*, ceci consisterait à descendre dans l'arène et à s'efforcer d'avoir peur de recevoir des gifles. Au contraire c'est en vertu de son agressivité qu'il en donne et que la relation de l'entretien avec lui est une relation agressive. Là-dessus, « Monsieur Loyol » arrive et dit :

« *Voyons tout ceci n'est pas raisonnable, lâchez, avalez donc votre bâton mutuellement, comme cela vous l'aurez à la bonne place, vous l'aurez intériorisé.* »

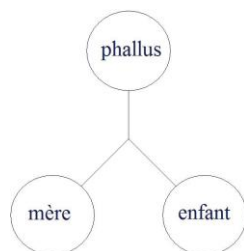
Ceci est en effet une façon de résoudre la situation et de lui donner son issue. On peut l'accompagner d'une petite chanson, celle vraiment impérissable d'un nommé [...] qui était une sorte de génie. On ne comprendra absolument jamais rien, ni à ce que j'appelle dans cette occasion le caractère en quelque sorte *sacré* en quelque sorte *d'exhibition*, d'*office* à laquelle on assisterait dans cette occasion, si noire apparut-elle, mais on ne comprendra pas non plus peut-être ce que veut dire à proprement parler « *la relation d'objet* ».

Apparaît en filigrane le caractère et l'arrière-fond profondément oral de la relation d'objet imaginaire qui en quelque sorte nous permet de voir aussi ce que peut avoir d'étroitement, de rigoureusement *imaginaire* une pratique qui ne peut pas échapper bien entendu aux lois de l'*imaginaire*, de cette relation duelle qu'il prend pour réelle, car en fin de compte ce qui est l'aboutissement de cette relation d'objet c'est le fantasme d'*incorporation phallique*. *Phallique* pourquoi ?

L'expérience ne suit pas la notion idéale que nous pouvons avoir de son accomplissement, elle se présente forcément en mettant d'autant plus en relief *ses paradoxes*, et vous le verrez, c'est aujourd'hui ce que j'introduis par le pas que j'essaye de vous faire faire, tout l'accomplissement que la relation duelle comme telle fait - à mesure qu'on s'en approche - surgir au premier plan comme un objet privilégié *quelque chose* qui est cet *objet imaginaire* qui s'appelle *le phallus*.

4 Cf. Maurice Bouvet, in « *La psychanalyse d'aujourd'hui* », PUF, 1956, ou « *La relation d'objet* », PUF 2006.

Toute la notion d'*objet* est *impossible* à mener, *impossible* à comprendre, *impossible* même à exercer, si l'on n'y met pas comme un élément, je ne dis pas médiateur car ce serait faire un pas que nous n'avons pas fait encore ensemble, un tiers élément qui est un élément... *le phallus* pour tout dire. Ce que je rappelle aujourd'hui au premier plan dans ce schéma qu'à la fin de l'année précédente je vous avais donné comme à la fois une conclusion à l'élément de l'analyse du *signifiant* à laquelle avait mené l'exploration de la psychose, mais qui était aussi une introduction, en quelque sorte le schéma inaugural de ce que cette année je vais vous proposer concernant *la relation d'objet*.



La relation imaginaire, quelle qu'elle soit, est modulée sur un certain rapport qui lui est effectivement fondamental, qui est le rapport « *mère-enfant* », bien entendu avec tout ce qu'il a en lui de problématique et assurément bien fait pour donner l'idée qu'il s'agit là d'une relation réelle. En effet c'est là le point vers lequel se dirige actuellement toute l'analyse de *la situation analytique* qui essaye de se réduire dans les derniers termes à quelque chose qui peut être conçu comme *le développement* des relations « *mère-enfant* » avec ce qui s'en inscrit et ce qui dans la suite, dans la genèse, porte les traces et les reflets de cette position initiale.

Il est impossible par l'examen d'un certain nombre de points de *l'expérience analytique* d'exercer, de donner son développement, même chez les auteurs qui en ont fait le fondement de toute la genèse analytique à proprement parler, de faire intervenir cet élément *imaginaire*, sans qu'au centre de la notion de la relation d'objet quelque chose que nous pouvons appeler « *le phallicisme de l'expérience analytique* » ne se montre comme un point clé.

Ceci est démontré par l'expérience, par l'évolution de la théorie analytique et en particulier par ce que j'essaierai de vous montrer au cours de cette conférence, à savoir les impasses qui résultent de toute tentative de réduction de ce *phallicisme imaginaire* à quelque donnée réelle que ce soit, par l'absence de la trinité des termes : *symbolique*, *imaginaire* et *réel*.

On ne peut, en fin de compte, que chercher - pour retrouver l'origine de tout ce qui se passe, de toute la dialectique analytique - on ne peut que chercher à se référer au *réel*. Pour donner un dernier trait et une dernière touche à ce but, cette façon dont est conduite la relation duelle dans une certaine *orientation*, une *théorisation de l'expérience analytique*, je ferai encore tout un rappel, car cela vaut la peine d'être noté, sur un point qui est précisément l'en-tête de *l'ouvrage collectif* dont je vous ai parlé [La P.D.A.].

Quand l'analyste, entrant dans le jeu *imaginaire* de *l'obsessionnel*, insiste pour lui faire reconnaître son agressivité, c'est-à-dire lui faire situer l'analyste dans *la relation duelle*, dans *la relation imaginaire*, celle que j'appelais tout à l'heure *celle des réciproques*, nous avons dans le texte quelque chose qui donne comme *un témoignage du refus*, de *la méconnaissance* que le sujet a de la situation, le fait que par exemple le sujet ne veut jamais exprimer son agressivité et ne l'exprime que comme un léger agacement provoqué par la rigidité technique.

L'auteur avoue ainsi qu'il insiste et qu'il ramène le sujet perpétuellement à ce thème, comme si c'était là le thème central, significatif, et l'auteur ajoute d'une façon significative : « *Car enfin tout le monde sait bien que l'agacement et l'ironie sont de la classe des manifestations agressives* », comme si c'était évident que *l'agacement* fût typique et caractéristique de la relation agressive comme telle, on sait que l'agression peut être provoquée par tout autre sentiment, et que par exemple un sentiment d'amour n'est pas du tout exclu comme étant au principe d'une réaction d'agression. Quant à qualifier comme étant, de par sa nature, agressive, une réaction comme celle de *l'ironie*, cela ne me paraît pas compatible avec ce que tout le monde sait, à savoir que *l'ironie n'est pas une réaction agressive*, *l'ironie* est avant tout une façon de questionner, un mode de question, s'il y a un élément agressif, c'est secondairement à la structure de l'élément de question qu'il y a dans l'ironie.

Ceci vous montre à quelle réduction de plan aboutit une *relation d'objet* dont, après tout, je prends la résolution sous cette forme de ne plus jamais, à partir de maintenant ni autrement, vous parler. Par contre nous voilà amenés à la question : quels sont les rapports entre quiconque ? Et c'est la question à la fois *première* et *fondamentale* dont il nous faut bien partir parce qu'il nous faudra y revenir, c'est celle à laquelle nous aboutirons. Toute l'ambiguïté de la question soulevée autour de *l'objet* se résume à ceci : « *L'objet est-il ou non le réel ?* ». La notion de *l'objet*, son maniement à l'intérieur de l'analyse doit-il ou non... mais nous y arrivons à la fois par la voie de notre vocabulaire élaboré dont nous nous servons ici, *symbolique*, *imaginaire* et *réel*, et aussi bien par l'intuition la plus immédiate de ce que cela peut en fin de compte représenter pour vous spontanément, à la lecture de ce que d'emblée la chose représente pour vous quand on vous en parle... *L'objet est-il ou non le réel*. Quand on parle de *la relation d'objet*, parle-t-on purement et simplement de l'accès au *réel*, cet accès qui doit être la terminaison de l'analyse ? Ce qui est trouvé dans le *réel*, est-ce *l'objet* ?

Ceci vaut la peine qu'on se le demande, car après tout sans même aller au cœur de la problématique du phallicisme, de celle que j'introduis aujourd'hui, c'est-à-dire sans nous apercevoir d'un point vraiment saillant de l'expérience analytique par lequel un objet majeur autour duquel tourne la dialectique du développement individuel, comme aussi bien toute la dialectique d'une analyse, c'est-à-dire un objet qui est pris comme tel, car nous verrons plus en détail qu'il ne faut pas confondre *phallus* et *pénis*.

S'il a fallu faire la distinction, si autour des années 1920-1930 la notion du *phallicisme* et de la *période phallique* s'est ordonnée autour d'un immense interloque qui a occupé toute la communauté analytique, c'est pour distinguer

- le *pénis en tant qu'organe réel* avec des fonctions que nous pouvons définir par certaines coordonnées réelles,
- et le *phallus dans sa fonction imaginaire*.

N'y aurait-il que cela, cela vaut la peine que nous nous demandions ce que la notion d'*objet* veut dire.

Car on ne peut pas dire que cet *objet* ne soit pas, dans la dialectique analytique, un objet prévalent et un objet dont l'individu a l'idée comme telle, dont l'isolement...

pour n'avoir jamais été formulé comme étant, à proprement parler, *uniquement concevable sur le plan de l'imaginaire* ...n'en représente pas moins, depuis ce que FREUD en a apporté à une certaine date et ce qu'a répondu tel ou tel, et en particulier JONES, comment la notion de phallicisme implique de dégagement de cette catégorie de *l'imaginaire*. C'est ce que vous verrez surgir à toutes les lignes.

Mais avant même d'y entrer, posons-nous la question de ce que veut dire la relation, la position réciproque de l'objet et du *réel*. Il y a plus d'une façon d'aborder cette question, car dès que nous l'abordons nous nous apercevons bien que *le réel a plus d'un sens*.

Je pense que certains d'entre vous ne peuvent pas manquer de pousser un petit soupir d'aise :

« Enfin il va nous parler du fameux *réel* qui était jusqu'à présent resté dans l'ombre ».

En effet nous n'avons pas à nous étonner que le *réel* soit quelque chose qui soit à la limite de notre expérience. C'est bien que ces conditions si artificielles, contrairement à ce qu'on nous dit - que c'est une *situation* si simple - c'est une position par rapport au *réel* qui est bien suffisamment expliquée par notre expérience, néanmoins nous ne pouvons faire que nous y référer quand nous théorisons. Il convient alors d'appréhender ce que nous voulons dire quand en théorisant nous invoquons le *réel*.

Il est peu probable qu'au départ nous ayons tous de ceci la même notion, mais il est vraisemblable que nous pouvons tous accéder à certaine distinction, à certaine dissociation essentielle à apporter quant au maniement de ce terme de réel ou de réalité, si nous regardons de près quel usage en est fait. Quand on parle du « *réel* » on peut viser *plusieurs choses*. D'abord l'ensemble de ce qui se passe effectivement, c'est la notion de « *réalité* » qui est impliquée dans le terme allemand qui a là l'avantage de discerner dans la réalité une fonction que la langue française permet mal d'isoler, la *Wirklichkeit*. C'est ce qu'implique en soi toute possibilité d'effets, de *Wirkung*, de l'ensemble du mécanisme.

Ici je ne ferai que quelques réflexions en passant pour montrer à quel point les psychanalystes restent prisonniers de cette catégorie extrêmement étrangère à tout ce à quoi leur pratique pourtant devrait pouvoir sembler-t-il les introduire, je dirais d'aise, à l'endroit de cette notion même de la « *réalité* ».

S'il est concevable qu'un esprit de la tradition mécano-dynamiste...

de la tradition qui remonte à la tentative du XVIII^{ème} siècle de l'élaboration de « *L'homme-machine* » dans la science ...s'il est concevable que d'une certaine perspective tout ce qui se passe au niveau de la vie mentale exige que nous le référions à quelque chose qui se propose comme « *matériel* », en quoi ceci peut-il avoir le moindre intérêt pour un analyste en tant que le principe même de l'exercice de sa technique, de sa fonction, joue dans une succession d'effets dont il est admis par hypothèse, s'il est analyste, qu'ils ont leur ordre propre et que c'est très exactement la perspective qu'il doit en prendre s'il suit FREUD, s'il conçoit ce qui dirige tout l'esprit du système, c'est-à-dire *une perspective énergétique* ?

Laissez-moi illustrer ceci par une comparaison, pour vous faire bien comprendre la fascination de ce qu'on peut trouver dans la matière, le *Stoff* primitif de ce qui est mis en jeu par quelque chose de tellement fascinant pour l'esprit médical, qu'on croit dire quelque chose quand on l'affirme d'une façon gratuite que nous autres, comme tous les autres médecins, nous mettons à la base, au principe, de tout ce qui s'exerce dans l'analyse, une réalité organique, quelque chose qui, en fin de compte, doit se trouver dans la réalité.

FREUD l'a dit aussi simplement, il faut se reporter là où il l'a dit et voir quelle fonction ça a. Mais ceci reste au fond une espèce de besoin de réassurance qu'on voit les analystes, au cours de leurs textes, reprendre sans cesse comme *on touche du bois*. En fin de compte il est bien clair que nous ne mettons pas là en jeu autre chose que des mécanismes qui sont superficiels et que tout doit se référer au dernier terme, à quelque chose que nous saurons peut-être un jour, qui est la matière principale qui est à l'origine de tout ce qui se passe.

Laissez-moi faire une simple comparaison pour vous montrer l'espèce d'absurdité, ceci pour un analyste, si tant est qu'il admette l'ordre dans lequel il se déplace, l'ordre d'effectivité, c'est cela la première notion de réalité : c'est à peu près comme si quelqu'un qui a à s'occuper d'une usine hydroélectrique qui est en plein milieu du courant d'un grand fleuve, le Rhin par exemple, prouvait que pour comprendre, pour parler de ce qui se passe dans cette machine...

dans la machine s'accumule ce qui est au principe de l'accumulation d'une énergie quelconque, en l'occasion cette force électrique qui peut ensuite être distribuée et mise à la disposition des consommateurs ...c'est très précisément quelque chose qui a le plus étroit rapport avec la machine avant tout, et que non seulement on ne dira rien de plus, mais qu'on ne dira littéralement rien du tout en rêvant au moment où le paysage était encore vierge, où les flots du Rhin coulaient d'abondance. Mais dire qu'il y a quelque chose en quoi que ce soit qui nous avance de dire que « *L'énergie était en quelque sorte déjà là à l'état virtuel dans le courant du fleuve* », c'est dire quelque chose qui ne veut à proprement parler rien dire.

Car l'énergie ne commence à nous intéresser dans cette occasion qu'à partir du moment où elle est accumulée, et elle n'est accumulée qu'à partir du moment où les machines se sont mises à s'exercer d'une certaine façon, sans doute animées par une chose qui est une sorte de propulsion définitive qui vient du courant du fleuve.

Mais la référence au courant du fleuve comme étant l'ordre primitif de cette énergie ne peut venir précisément qu'à l'idée de quelqu'un qui serait entièrement fou, et à une notion à proprement parler de l'ordre du *mana* concernant cette chose d'un ordre bien différent qu'est *l'énergie*, et même qu'est la *force*, et qui voudrait à toute force retrouver la permanence de ce qui est à la fin accumulé comme l'élément de *Wirkung*, de *Wirklichkeit* possible avec quelque chose qui serait là en quelque sorte *de toute éternité*. En d'autres termes cette sorte de besoin que nous avons de penser, de confondre le *Stoff* ou la *matière primitive* ou *l'impulsion* ou le *flux* ou la *tendance* avec ce qui est réellement en jeu dans l'exercice de la *réalité analytique*, est quelque chose qui ne représente rien d'autre qu'une méconnaissance de la *Wirklichkeit symbolique*.

C'est à savoir que c'est justement dans *le conflit*, dans *la dialectique*, dans *l'organisation et la structuration d'éléments* qui se composent, qui s'édifient, que cette composition et cette édification donnent à ce dont il s'agit une toute autre portée énergétique. C'est méconnaître la réalité propre dans laquelle nous nous déplaçons que de conserver ce besoin de parler de la réalité dernière comme si elle était ailleurs que dans cet exercice même.

Il y a un autre usage de la notion de réalité qui est fait dans l'analyse, celui-là beaucoup plus important n'a rien à faire avec cette référence que je peux vraiment qualifier dans cette occasion de *superstitieuse*, qui est une sorte de *séquelle*, de postulat dit « *organiciste* » qui ne peut littéralement dans la perspective analytique avoir aucun sens. Je vous montrerai qu'il n'a plus aucun sens dans cet ordre là où FREUD apparemment en fait état, l'autre question, dans la relation d'objet, de la réalité, est celle qui est mise en jeu dans le double principe : *principe de plaisir*, et *principe de réalité*. Il s'agit là de quelque chose de tout à fait différent car il est bien clair que le *principe de plaisir* n'est pas quelque chose qui s'exerce d'une façon moins réelle, je pense même que l'analyse est faite pour démontrer le contraire. Ici l'usage du terme de *réalité* est tout autre.

Il y a quelque chose d'assez frappant, c'est que cet usage qui s'est révélé au départ si fécond, qui a permis les termes de *système primaire* et de *système secondaire* dans l'ordre du psychisme, à mesure qu'avancait le progrès de l'analyse s'est révélé plus problématique, mais d'une façon en quelque sorte très fuyante. Pour s'apercevoir de la distance parcourue entre le premier usage qui a été fait de l'opposition de ces deux principes et le point où nous en arrivons maintenant avec un certain glissement, il faut presque se référer à ce qui arrive de temps en temps : l'enfant qui dit que « *le roi est tout nu* » est-il un benêt, est-il un génie, est-il un luron, est-il un féroce ?

Personne n'en saura jamais rien. C'est assurément quelqu'un d'assez libérateur de toute façon, et il arrive des choses comme cela, des analystes reviennent à une espèce d'*intuition primitive* que tout ce qu'on était en train de dire jusque là n'expliquait rien.

C'est ce qui est arrivé à D.W. WINNICOTT⁵, il a fait un petit article pour parler de ce qu'il appelle le « *transitional object* ». Pensons transition d'objet ou phénomène transitionnel. Il fait simplement remarquer qu'à mesure que nous nous intéressons plus à la fonction de la mère comme étant absolument primordiale, décisive dans l'appréhension de la réalité par l'enfant, c'est-à-dire à mesure que nous avons substitué à l'opposition dialectique et impersonnelle des deux principes, *le principe de réalité* et *le principe de plaisir*, quelque chose à quoi nous avons donné des acteurs, des sujets, sans doute sont-ce des sujets bien idéaux, sans doute sont-ce des acteurs qui ressemblent beaucoup plus à une sorte de figuration ou de *guignol imaginaire*, mais c'est là que nous en sommes venus :

- ce *principe de plaisir* nous l'avons identifié avec une certaine relation d'objet, à savoir le sein maternel,
- ce *principe de réalité* nous l'avons identifié avec le fait que l'enfant doit apprendre à s'en passer.

5 Donald Woods Winnicott : « *Transitional objects and transitional phenomena* », 1953, ou « *Les objets transitionnels* », Payot 2010.

Très justement Monsieur WINNICOTT fait remarquer qu'en fin de compte si tout se passe bien...

car il est important que tout se passe bien, nous en sommes à faire dériver tout ce qui va mal dans une anomalie primordiale, dans *la frustration*, le terme de *frustration* devenant dans notre dialectique le terme clé

...WINNICOTT fait remarquer qu'en somme tout va se passer comme si au départ, pour que les choses se passent bien, à savoir pour que l'enfant ne soit pas traumatisé, il fallait que la mère opère en étant toujours là au moment qu'il faut, c'est-à-dire précisément en venant placer à l'endroit - au moment de *l'hallucination délirante* - l'objet réel qui le comble.

Il n'y a donc au départ aucune espèce de distinction dans *la relation « mère-enfant » idéale* entre :

- *l'hallucination* surgie par principe de la notion que nous avons du système primaire, *l'hallucination* surgie du sein maternel,
- et l'accomplissement réel, la rencontre de l'objet réel dont il s'agit.

Il n'y a donc au départ, si tout se passe bien, aucun moyen pour l'enfant de distinguer :

- ce qui est de l'ordre de la satisfaction fondée sur *l'hallucination*, qui est celle qui est liée à l'exercice et au fonctionnement du *système primaire*,
- et l'appréhension du *réel* qui le comble et le satisfait effectivement.

Tout ce dont il va s'agir, c'est que progressivement la mère apprend à l'enfant à subir ces *frustrations*, du même coup à percevoir, sous la forme d'une certaine tension inaugurale, la différence qu'il y a entre *la réalité* et *l'illusion*. Et la différence ne peut s'exercer que par la voie d'un désillusionnement, c'est-à-dire que de temps en temps *la réalité ne coïncide pas avec l'hallucination surgie du désir*.

WINNICOTT fait simplement remarquer que le fait premier c'est qu'il est *[le désir]* strictement inconcevable à l'intérieur d'une telle dialectique ceci : comment quoi que ce soit pourrait s'élaborer qui aille plus loin que la notion d'un objet strictement correspondant au désir primaire, et que l'extrême diversité des objets, tant instrumentaux que fantasmatiques, qui interviennent dans le développement du champ du désir humain sont strictement impensables dans une telle dialectique à partir du moment où on l'incarne en deux acteurs réels, la mère et l'enfant.

La deuxième chose est un fait strictement d'expérience : c'est que même chez le plus petit enfant, nous voyons apparaître ces objets qu'il appelle « *transitionnels* » dont nous ne pouvons dire de quel côté ils se situent dans cette dialectique, cette dialectique réduite, cette dialectique incarnée de *l'hallucination* et de *l'objet réel*, c'est à savoir ce qu'il appelle *les objets transitionnels*. Nommément pour les illustrer : tous ces objets du jeu de l'enfant, les jouets à proprement parler - l'enfant n'a pas besoin qu'on lui en donne pour qu'il en fasse avec tout ce qui lui tombe sous la main - ce sont *les objets transitionnels* à propos desquels il n'y a pas de question à poser s'ils sont plus subjectifs ou plus objectifs, ils sont d'une autre nature dont WINNICOTT ne franchit pas la limite.

Pour les nommer, nous les appellerons tout simplement *imaginaires*. Nous serons tout de suite tellement bien dans *l'imaginaire* que nous voyons à travers les travaux certainement très hésitants, très plein de détours, très plein de confusion aussi des auteurs, nous voyons que c'est quand même toujours à ces objets que sont ramenés les auteurs qui par exemple cherchent à s'expliquer l'origine d'un fait comme l'existence du *fétiche*, du *fétiche sexuel*, comment ils sont amenés à faire autant qu'ils le peuvent, à voir quels sont les points communs qu'il y a avec le fétiche, qui vient occuper le premier plan des exigences objectives pour la satisfaction majeure qu'il peut y avoir pour un sujet, à savoir *la satisfaction sexuelle*.

Ils sont amenés à chercher, à épier chez l'enfant le maniement un tant soit peu privilégié d'un menu objet, d'un mouchoir dérobé à sa mère, d'un coin de drap de lit, de quelque part accidentelle de la réalité mise à la portée de la prise de l'enfant et qui apparaît dans cette période qui, pour être appelée ici « *transitionnelle* », ne constitue pas une période intermédiaire mais une période *permanente* du développement de l'enfant, ils sont amenés là à presque les confondre sans se demander la distance qu'il peut y avoir entre l'érotisation de cet objet et la première apparition de cet objet en tant qu'*imaginaire*.

Ici ce que nous voyons, c'est ce qui est oublié dans une telle dialectique, oubli qui bien entendu oblige à ces formes de supplémentation sur lesquelles je mets l'accent à propos de l'article de WINNICOTT, ce qui est oublié, c'est qu'un ressort des plus essentiels de toute l'expérience analytique - et ceci depuis le début - c'est la notion du *manque de l'objet*, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Et je vous rappelle que les choses sont allées dans un certain sens, que jamais dans notre exercice concret de la théorie analytique nous ne pouvons nous passer d'une *notion* de *manque de l'objet* comme centrale, non pas comme d'un négatif, mais comme du *ressort même de la relation du sujet au monde*.

L'analyse commence dès son départ - l'analyse de la névrose - commence par la notion - *si paradoxale* qu'on peut dire qu'elle n'est pas encore complètement élaborée - *de la castration*. Nous croyons que nous en parlons toujours, comme on en parlait au temps de FREUD, c'est tout à fait une erreur, nous en parlons de moins en moins, nous avons tort d'ailleurs parce que ce dont nous parlons beaucoup plus c'est de la notion de *frustration*. Il y a encore un tiers terme dont on commence à parler, ou plus exactement dont nous verrons comment nécessairement la notion a été introduite, et dans quelle voie et par quelle exigence, c'est la notion de *privation*. Ce ne sont pas du tout trois choses équivalentes. Pour les distinguer je voudrais vous faire quelques remarques qui sont simplement pour essayer d'abord de vous faire comprendre ce que c'est.

Bien entendu il faut commencer par ce qui nous est le plus familier de par l'usage, c'est-à-dire la notion de *frustration*. Quelle *différence* y a-t-il entre *une frustration* et *une privation* ? Il faut bien partir de là puisqu'on en est à *introduire* la notion de *privation* et à dire que dans le psychisme ces deux notions sont éprouvées de la même façon.

C'est quelque chose de très hardi, mais il est clair que la *privation*, nous aurons à nous y référer pour autant que si le phallicisme, à savoir *l'exigence du phallus*, est comme le dit FREUD, le point majeur de tout *le jeu imaginaire* dans le progrès conflictuel qui est celui que décrit l'analyse du sujet, on ne peut parler, à propos de tout autre chose que de *l'imaginaire*, à savoir le *réel*, on ne peut parler dans son cas que de privation. Ce n'est pas par là que *l'exigence phallique* s'exerce. Car une des choses qui apparaît des plus problématiques, c'est *comment un être présenté comme une totalité peut se sentir privé de quelque chose que par définition il n'a pas* ? Nous dirons que la *privation* c'est essentiellement quelque chose qui, dans sa nature de *manque*, est *un manque réel*, c'est *un trou*.

La *notion* que nous avons de la *frustration* simplement en nous référant à l'usage qui est fait effectivement de ces notions quand nous en parlons, c'est *la notion d'un dam*. C'est une lésion, un dommage. Ce dommage tel que nous avons l'habitude de le voir s'exercer, la façon dont nous le faisons entrer en jeu dans notre dialectique, il ne s'agit jamais que d'*un dam imaginaire*. La *frustration* est par essence le domaine de la *revendication*, la dimension de quelque chose qui est désiré et qui n'est pas tenu, mais qui est désiré sans aucune référence à aucune possibilité, ni de satisfaction, ni d'acquisition.

La *frustration* est par elle-même le domaine des exigences effrénées, le domaine des exigences sans loi. Le centre de la notion de *frustration*, en tant qu'elle est une des catégories du manque, est *un dam imaginaire*. C'est sur *le plan imaginaire* que se situe *la frustration*.

Il nous est peut-être plus facile à partir de ces deux remarques de nous apercevoir que *la castration*, dont je vous répète la nature, à savoir la nature essentielle de drame, *la castration* a été beaucoup plus abandonnée, délaissée, qu'elle n'a été approfondie. Il suffit pour l'introduire pour nous - et de la façon la plus vive - de dire que c'est d'une façon absolument coordonnée à la notion de la *loi primordiale*, de ce qu'il y a de *loi fondamentale* dans *l'interdiction de l'inceste* et dans la structure de l'œdipe, que *la castration* a été introduite par FREUD, sans doute par quelque chose qui représente en fin de compte, si nous y pensons maintenant, le sens de ce qui a été d'abord énoncé par FREUD.

Ceci a été fait par une espèce de saut mortel dans l'expérience. Qu'il ait mis quelque chose d'aussi paradoxal que *la castration* au centre de la crise décisive, de la crise formatrice, de la crise majeure qu'est l'œdipe, c'est quelque chose dont nous ne pouvons que nous émerveiller après coup, car c'est certainement merveilleux que nous ne songions qu'à ne pas en parler.

La castration est quelque chose qui ne peut que se classer dans la catégorie de *la dette symbolique*. La distance qu'il y a entre :

- *dette symbolique*,
- *dette imaginaire*,
- *et trou, absence réelle*,

est quelque chose qui nous permet de situer ces trois éléments, ces trois éléments que nous appellerons *les trois termes de référence du manque de l'objet*. Ceci sans doute peut-être paraître à certains ne pas aller sans quelque réserve. Ils auront raison parce qu'en réalité il faut se tenir fortement à la notion centrale qu'il s'agit de catégories de *manque de l'objet*, pour que ceci soit valable. Je dis de *manque de l'objet* mais non pas « *d'objet* », car si nous nous plaçons au niveau de l'objet nous allons pouvoir nous poser la question de : qu'est-ce que l'objet qui manque dans ces trois cas ?

C'est au niveau de la castration que c'est tout de suite le plus clair : ce qui manque au niveau de *la castration* en tant qu'elle est constituée par *la dette symbolique*, le quelque chose qui sanctionne la loi, le quelque chose qui lui donne son support et son inverse, ce qui est la punition, il est tout à fait clair que dans notre expérience analytique ce n'est pas un objet réel. Il n'y a que dans *la loi de Manou* qu'on dit que celui qui aura couché avec sa mère se coupe les génitoires et - les tenant dans sa main - s'en aille tout droit vers l'ouest jusqu'à ce que mort s'ensuive. Nous n'avons jusqu'à nouvel ordre observé ces choses que dans des cas excessivement rares qui n'ont rien à faire avec notre expérience, et qui nous paraissent mériter des explications qui restent d'ailleurs d'un bien autre ordre que celui des mécanismes structurants et normalisants ordinairement mis en jeu dans notre expérience. L'objet est *imaginaire*, la castration dont il s'agit est toujours un objet *imaginaire*.

Ce qui nous a facilités à croire que *la frustration* était quelque chose qui devait nous permettre d'aller bien plus aisément au cœur des problèmes, c'est cette communauté qu'il y a entre le caractère *imaginaire* de *l'objet de la castration* et le fait que *la frustration* est un *manque imaginaire de l'objet*. Or il n'est pas du tout obligé que *le manque* et *l'objet* et même un troisième terme que nous allons appeler *l'agent*, soient du même niveau dans ces catégories. En fait *l'objet de la castration* est un *objet imaginaire*, c'est ce qui doit nous faire poser *la question de ce qu'est le phallus* que l'on a mis tant de temps à *identifier* en tant que tel.

Par contre *l'objet de la frustration* est bel et bien - toute *imaginaire* que soit *la frustration* - dans sa nature un *objet réel*, c'est toujours de quelque chose de *réel* que pour l'enfant, par exemple que pour le sujet élu de notre dialectique de *la frustration*, c'est bel et bien un *objet réel* qui est en mal.

Ceci nous aidera parfaitement à nous apercevoir ce qui est une évidence, pour laquelle il faut un peu plus de maniement métaphysique des termes, que l'on a l'habitude de le faire quand on se réfère précisément à ces critères de réalité dont nous parlions tout à l'heure, c'est qu'il est bien clair que *l'objet de la privation*, lui, n'est jamais qu'un *objet symbolique*. Ceci est tout à fait clair.

Ce qui est de l'ordre de *la privation*, ce qui n'est pas à sa place ou justement, ce qui ne l'est pas du point de vue du *réel*, ça ne veut absolument rien dire. Tout ce qui est *réel* est toujours et obligatoirement *à sa place*, même quand on le dérange. Le *réel* a pour propriété d'abord de porter *sa place* à la semelle de ses souliers, vous pouvez bouleverser tant que vous voudrez le *réel*, il n'en reste pas moins que nos corps seront après leur explosion encore à leur place, à leur place de morceaux.

L'absence de quelque chose dans le *réel* est une chose purement *symbolique*, c'est-à-dire pour autant que nous définissons par la loi que ça devrait être là, c'est qu'*un objet manque à sa place*. Pensez comme référence qu'il n'y en a pas de meilleure que celle de penser à ce qui se passe quand vous demandez un livre dans une bibliothèque, on vous dit qu'il manque à sa place, il peut être juste à côté, il n'en reste pas moins qu'en principe il manque à sa place, il est par principe invisible, cela ne veut pas dire que le bibliothécaire vit dans un monde entièrement symbolique. Quand nous parlons de *privation*, il s'agit d'objets *symboliques* et de rien d'autre.

Ceci peut paraître un peu abstrait, mais vous verrez combien cela nous servira dans la suite pour détecter ces sortes de *tours de passe-passe* grâce à quoi on donne des solutions qui n'en sont pas à des problèmes qui sont de faux problèmes. Autrement dit, grâce à quoi dans la suite, dans la dialectique de ce qui se discute pour arriver à rompre avec ce qui paraît intolérable, qui est l'évolution complètement différente de ce qu'on appelle la sexualité dans les termes analytiques chez l'homme et chez la femme, les efforts désespérés pour ramener les deux termes à un seul principe alors que peut-être dès le départ il y a quelque chose qui permet d'expliquer et de concevoir d'une façon très simple et très claire pourquoi leurs évolutions seront très différentes.

Je veux simplement y ajouter quelque chose qui va trouver également sa portée, c'est *la notion d'un agent*. Je sais qu'ici je fais un saut qui nécessiterait que j'en revienne à la triade imaginaire de la mère, de l'enfant et du *phallus*, mais je n'ai pas le temps de le faire, je veux simplement compléter le tableau. L'*agent* lui aussi va jouer son rôle dans ce *manque de l'objet*, car pour la frustration nous avons la notion prééminente que c'est la mère qui joue le rôle.

Qu'est-ce que *l'agent de la frustration* ? Est-il *symbolique*, *imaginaire* ou *réel* ? Qu'est-ce que *l'agent de la privation* ? C'est-à-dire en fin de compte *est-ce quelque chose qui n'a aucune espèce d'existence réelle* comme je l'ai fait remarquer tout à l'heure ? Voilà des questions qui méritent tout au moins qu'on les pose.

Je vais laisser - à la fin de cette séance - ouverte cette question, car s'il est bien clair que la réponse pourrait peut-être ici s'amorcer, voire se déduire d'une façon tout à fait formelle, elle ne saurait en aucun cas, au point où nous en sommes, être satisfaisante parce que précisément la notion de l'agent est quelque chose qui sort tout à fait du cadre de ce à quoi nous nous sommes limités aujourd'hui, à savoir d'une première question comportant les rapports de l'objet et du réel.

L'agent est manifestement ici quelque chose qui est d'un autre ordre. Néanmoins vous voyez que la question de *la qualification de l'agent* à ces trois niveaux est une question qui manifestement est suggérée par le commencement de la construction du *phallus*.

Mesdames, Messieurs, vous avez entendu hier soir des interventions sur un sujet : *L'image du corps*. Les circonstances ont voulu que sur certaines d'entre elles je n'ai pas dit autre chose que l'affirmation générale du bien que j'en pensais, et si j'avais dû en parler c'eût été pour le situer par rapport à ce que nous faisons ici, c'est-à-dire en somme pour faire de l'enseignement. C'est une chose à laquelle je répugne dans un contexte de travail scientifique qui est vraiment d'une toute autre nature, et je ne suis pas fâché de n'avoir pas eu à en parler.

Mais enfin, pour partir de *cette image du corps* comme elle nous a été présentée hier soir, je pense que pour la situer par rapport à ce que nous faisons, vous savez tous suffisamment cette chose évidente au premier chef : qu'*elle n'est pas un objet*. On y a parlé d'*objet* pour tenter de définir les stades, et en effet la notion d'*objet* est importante, mais non seulement *cette image du corps* telle que vous l'avez vue présentée hier soir *n'est pas un objet*, mais je dirais que ce qui permettra le mieux de la situer à l'encontre d'autres formations imaginaires, c'est qu'*elle ne saurait* elle-même *devenir un objet*.

C'est une très simple remarque qui n'a été faite directement par personne, si ce n'est d'une façon en quelque sorte indirecte. Car si nous avons affaire, dans l'expérience analytique, à des *objets* à propos desquels nous pouvons nous poser la question de leur nature *imaginaire* - je n'ai pas dit qu'ils l'étaient, je dis que c'est justement la question que nous nous posons ici - si c'est le point central d'où nous nous plaçons pour introduire au niveau de la clinique ce qui nous intéresse dans la notion de *l'objet*, cela ne veut pas dire non plus que c'est un point où nous nous tenons, à savoir que nous partons de *l'hypothèse de l'objet imaginaire*. Nous en partons même si peu que c'est la question que nous nous posons.

Mais cet *objet* possiblement *imaginaire* tel qu'il nous est donné en fait dans l'expérience analytique, est déjà pour vous connu : pour fixer les idées j'ai déjà pris deux exemples sur lesquels j'ai dit que j'allais me centrer : la phobie et le fétiche. Voilà des objets qui sont loin jusqu'à présent - vous auriez tort de le croire - d'avoir révélé leur secret.

À quelque exercice, acrobatie, contorsion, genèse fantasmatique, qu'on se soit livré, il reste quand même assez mystérieux qu'à certaines époques de la vie des enfants, mâles ou femelles, ils se croient obligés d'avoir peur des lions, ce qui n'est pas un objet rencontré d'une façon excessivement commune dans leur expérience. Il est difficile d'en faire surgir la forme d'une espèce de donnée primitive par exemple inscrite dans *l'image du corps*.

On peut tout faire, *il reste quand même un résidu*. Ce sont toujours *les résidus* dans les explications scientifiques qui sont ce qu'il y a de plus fécond à considérer, en tout cas ce n'est sûrement pas en les escamotant qu'on fait progresser. De même vous avez pu remarquer qu'il reste tout de même partout assez clair que le nombre de fétiches sexuels est assez limité. Pourquoi ?

Quand vous êtes sorti des *chaussures* qui tiennent là un rôle tellement étonnant qu'on peut se demander comment il se fait qu'on y prête pas plus d'attention, on ne trouve guère plus que les *jarretières*, les *chaussettes*, les *soutien-gorges* et autres. Tout cela tient d'assez près à la peau, mais le principal est la chaussure, là aussi il y a *résidu*.

Voilà des objets à propos desquels nous nous demandons si ce sont des objets imaginaires, et si on peut concevoir leur valeur cinétique dans l'économie de la libido, sur la seule indication de ce qui peut sortir d'une *genèse*, c'est-à-dire en fin de compte toujours la notion d'une *ectopie* dans un certain rapport typique de quelque chose de surgi d'un autre rapport typique, dit de *stades*, succédant aux précédents. Peu importe !

Quoiqu'il en soit, les objets...

si ce sont des objets auxquels vous avez eu affaire hier soir

...il est tout à fait clair qu'ils représentent quelque chose à propos de quoi nous sommes fort embarrassés, qui est certainement extrêmement fascinant : il n'y a qu'à voir l'intérêt soulevé dans l'assemblée et l'importance de la discussion.

Mais ces objets sont, au premier abord, si nous voulions les rapprocher, nous dirions que ce sont des constructions qui ordonnent, organisent, articulent, comme on l'a dit, un certain vécu, mais ce qui est tout à fait frappant c'est l'usage qui en est fait par l'opératrice, M^{me} DOLTO en l'occurrence : il s'agit là d'une façon très certaine de quelque chose qui ne se situe d'emblée et d'une façon parfaitement compréhensible, qu'à partir de la notion du *signifiant*.

Madame DOLTO en use comme du *signifiant* :

- c'est comme *signifiant* qu'il entre en jeu dans son dialogue,
- c'est comme *signifiant* qu'il représente quelque chose.

Et ceci est particulièrement évident dans le fait qu'aucun d'entre eux ne se soutient par soi-même : c'est toujours par rapport à une autre de ces images que chacun prend sa valeur cristallisante, orientant, pénétrant de toute façon le sujet à qui elle a affaire, c'est à savoir le jeune enfant.

Nous voilà donc ramené une fois de plus à la notion du *signifiant*, et pour ceci je voudrais - puisqu'il s'agit d'un enseignement et qu'il n'est rien de plus important que les malentendus - vous dire que j'ai pu constater d'une façon directe et indirecte que certaines des choses que j'ai dites la dernière fois n'ont pas été comprises.

Quand j'ai parlé de la notion de réalité, quand j'ai dit que les psychanalystes avaient une notion de la réalité, *scientifique*, qu'elle rejoint celle qui depuis des décades a entravé le progrès de la psychiatrie, et justement c'est l'entrave dont on aurait pu croire que la psychanalyse la délivrerait, à savoir *d'aller chercher la réalité dans quelque chose qui aurait le caractère d'être plus matériel*.

Et pour me faire entendre j'ai donné l'exemple de l'usine hydroélectrique, et j'ai dit comme si quelqu'un ayant affaire aux différents accidents qui peuvent arriver à l'usine hydroélectrique, étant compris dans les accidents sa réduction, sa mise en veilleuse, ses agrandissements, ses réparations, comme si quelqu'un croyait toujours pouvoir raisonner d'une façon valable concernant ce qu'il y a à faire avec la dite usine en se reportant à la matière primitive qui entre en jeu pour la faire marcher, à savoir en l'occasion la chute d'eau.

À quoi l'on est venu me dire :

qu'allez-vous chercher là, imaginez bien que pour l'ingénieur cette chute d'eau est tout, et puisque vous parlez d'énergie accumulée dans cette usine, cette énergie n'est pas autre chose que la transformation de l'énergie potentielle qui est donnée d'avance dans le site où nous avons installé l'usine, et quand l'ingénieur a mesuré la hauteur de la nappe d'eau par exemple par rapport au niveau où elle va se déverser, il peut faire le calcul. Tout est déjà donné de l'énergie potentielle qui va entrer en jeu, et la puissance de l'usine est d'ores et déjà donnée précisément par les conditions antérieures.

À la vérité, il y a là plusieurs remarques à faire. La première est celle-ci : c'est qu'ayant à vous parler de la réalité, et ayant commencé par la définir par la *Wirklichkeit*, par l'efficacité de tout le système, dans l'occasion le système psychique, qu'ayant d'autre part voulu vous préciser le caractère mythique d'une certaine façon de concevoir cette réalité, et l'ayant située par cet exemple, je ne suis pas arrivé au troisième point qui est encore celui sous lequel peut se présenter ce thème du réel, c'est à savoir justement *ce qui est avant*, nous y avons constamment affaire.

Bien entendu c'est encore justement une façon de considérer la réalité, *ce qui est avant* qu'un certain fonctionnement *symbolique* se soit exercé, et bien entendu c'est là ce qu'il y a de plus solide dans le mirage qui repose dans l'objection que l'on m'a faite. Car à la vérité je ne suis pas du tout en train de nier ici qu'il y ait *quelque chose qui soit avant* : avant par exemple que « je » advienne du « soi » ou du « ça », il y avait quelque chose dont le « ça » était, bien entendu. *Il s'agit simplement de savoir ce que c'est que ce « ça »*.

On me dit que dans le cas de l'usine, ce qu'il y a avant c'est en effet l'énergie. Je n'ai justement jamais dit autre chose, mais entre l'énergie et la réalité naturelle il y a un monde, car l'énergie ne commence à entrer en ligne de compte qu'à partir du moment où vous la mesurez, et vous ne songez à la mesurer qu'à partir du moment où *des usines fonctionnent*, à propos desquelles vous êtes obligés de faire des calculs nombreux parmi lesquels, entre en effet l'énergie dont vous pourrez avoir à disposer.

Mais cette notion d'énergie est très effectivement construite sur la nécessité d'une civilisation productrice qui veut se retrouver dans ses comptes à propos du travail qu'il est nécessaire de dépenser pour obtenir d'elle cette rétribution disponible d'efficacité. Cette énergie vous la mesurez toujours, par exemple entre deux points de repère. Il n'y a pas d'énergie absolue du réservoir naturel, il y a une énergie de ce réservoir par rapport au niveau inférieur où va se porter le liquide en flux quand vous aurez adjoint à ce réservoir un déversoir, mais un déversoir ne suffira pas, à lui tout seul, à permettre aucun calcul d'énergie, c'est par rapport au plan, au niveau d'eau inférieur que cette énergie sera calculable.

La question d'ailleurs n'est pas là, la question est qu'il faut certaines conditions naturelles réalisées pour que ceci ait le moindre intérêt à être calculé, car il est toujours aussi vrai que n'importe quelle différence de niveau dans l'écoulement de l'eau, qu'il s'agisse de ruisselets ou même de gouttelettes, aura toujours potentiellement une certaine valeur d'énergie en réserve, simplement n'intéressera strictement personne.

Il faut, pour tout dire, qu'il y ait déjà quelque chose dans la nature qui présente les matières qui entreront en jeu dans l'usage de la machine d'une certaine façon privilégiée, pour tout dire : « *signifiante* », qui se présente comme *utilisable*, comme *signifiante*, comme *mesurable* en l'occasion pour permettre d'installer une usine. Sur le plan d'un système pris comme *signifiant*, c'est quelque chose bien entendu *qui n'est point à contester*.

L'important, le rapprochement avec le psychisme, nous allons voir maintenant *comment il se dessine*. Il se dessine en deux points : FREUD porté par la notion énergétique précisément, a désigné quelque chose comme étant une notion dont on doit user dans l'analyse d'une façon *comparable* à celle de l'énergie.

C'est une notion qui tout comme l'énergie est entièrement abstraite et consiste uniquement à pouvoir poser, et encore d'une façon virtuelle, dans l'analyse une simple pétition de principe destinée à permettre un certain jeu de la pensée, l'énergie strictement de celle qu'a introduit la notion d'équivalence, c'est-à-dire la notion d'une commune mesure entre des manifestations qui se présentent comme qualitativement fort différentes. Cette notion d'énergie est justement la notion de *libido*, il n'y a rien qui soit moins fixé à un support matériel que la notion de *libido* en analyse.

On s'émerveille que dans les « *Trois essais sur la sexualité* », FREUD n'ait eu qu'à peine à modifier un passage à propos duquel pour la première fois en 1905 il avait parlé du support physique de la libido dans des termes tels que la découverte, la diffusion ultérieure de la notion d'hormones sexuelles l'avait amené à n'avoir presque pas à modifier ce passage.

Il n'y a là nulle merveille. Cela veut dire que dans tous les cas cette référence à un support chimique à strictement parler est sans aucune importance quelconque. Il le dit :

- qu'il y en ait une,
- qu'il y en ait plusieurs,
- qu'il y en ait *une pour la féminité* et *une pour la masculinité*, ou deux ou trois pour chacune,
- ou qu'elles soient interchangeables,
- ou qu'il n'y en ait qu'une et qu'une seule comme il est en effet fort possible que ce soit,

...ceci n'a - dit-il - aucune espèce d'importance, car de toute façon l'expérience analytique nous donne comme une nécessité de penser qu'il n'a qu'une seule et unique *libido*.

Il situe donc tout de suite la *libido* sur un plan, si je puis dire, neutralisé. Si paradoxal que le terme vous paraisse, la *libido* est ce quelque chose qui va lier entre eux le comportement des êtres, par exemple, d'une façon qui leur donnera la position active ou passive, mais nous dit-il, dans tous les cas nous ne la prenons cette *libido*, que pour autant qu'elle a des effets qui sont de toute façon, même dans la position passive, des effets actifs, car en effet il faut une activité pour adopter la position passive.

La *libido* - en vient-il même à indiquer - de ce fait prend un aspect qui fait que nous ne pouvons la voir que sous cette forme efficace, active, et donc toujours plutôt parente de la position masculine. Il va jusqu'à dire qu'il n'y a que la forme masculine de la *libido* qui soit à notre portée.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Et combien tout cela serait paradoxal s'il ne s'agissait pas simplement d'une notion qui n'est là que pour permettre d'incarner, de supporter la liaison d'un type particulier qui se produit à un certain niveau, et qui à proprement parler est justement le niveau *imaginaire*, celui qui lie le comportement des êtres vivants en présence d'un autre être vivant par ce qu'on appelle les liens du désir, toute l'envie qui est un des ressorts essentiels de la pensée freudienne pour organiser ce dont il s'agit dans tous les comportements de la sexualité.

Le *Es* donc, celui que nous avons l'habitude de considérer lui aussi à sa manière comme quelque chose qui a le plus grand rapport avec les tendances, avec les instincts et avec en quelque sorte justement la *libido*, qu'est-ce que c'est ? Et à quoi cette comparaison nous permet-elle justement de le comparer ?

Il nous est permis, le *Es* de le comparer à quelque chose qui est très précisément l'usine, à l'usine pour quelqu'un qui la voit et qui ne sait absolument pas comment elle marche, à l'usine comme vue par un personnage inculte, qui pense en effet que c'est peut-être le génie du courant qui à l'intérieur se met à faire des farces et à transformer l'eau en lumière ou en force.

Mais le *Es*, que veut-il dire ? Le *Es*, c'est-à-dire ce qui dans le sujet est susceptible de devenir je, car c'est cela encore la meilleure définition que nous puissions avoir du *Es*. Ce que l'analyse nous a apporté, c'est qu'il n'est pas une réalité brute, ni simplement « *ce qui est avant* », il est quelque chose :

- qui est déjà organisé comme est organisé le *signifiant*,
- qui est déjà articulé comme est articulé le *signifié*.

C'est vrai comme pour ce que produit la machine, déjà toute la force pourrait être transformée, à cette différence près tout de même, qu'elle est non seulement transformée, mais qu'elle peut être *accumulée*, c'est même là l'intérêt essentiel du fait que l'usine soit une usine hydroélectrique et non pas simplement par exemple une usine hydromécanique.

Il est vrai bien entendu qu'il y a toute cette énergie, néanmoins personne ne peut contester qu'il y a une différence sensible - et pas simplement dans le paysage, mais dans le réel - quand l'usine est construite, l'usine ne s'est pas construite par l'opération du *Saint-Esprit* - seulement le *Saint-Esprit* - si vous en doutez vous avez tort. C'est précisément pour vous rappeler la présence du *Saint-Esprit*, absolument essentielle au progrès de notre compréhension de l'analyse que je vous fais cette théorie du *signifiant* et du *signifié*.

Reprenons cela à un autre niveau, avons-nous dit.

Le *principe de réalité* et le *principe de plaisir*, tant que vous opposez les deux systèmes : *primaire* et *secondaire*...

qui représentent l'un et l'autre, en ne vous tenant qu'à ce qui les définit pris du dehors, à savoir

- que ce qui se passe au niveau du *système primaire* est gouverné par le *principe de plaisir*, c'est-à-dire par la *tendance à revenir au repos*,
- que ce qui se passe au niveau du *système de réalité* est défini purement et simplement par ce qui force le sujet dans la réalité comme on dit, extérieure, à la conduite du détour

...rien ne peut donner à soi tout seul le sentiment de ce qui dans la pratique va ressortir du caractère conflictuel, dialectique, de l'usage de ces deux termes.

Simplement dans son usage concret tel que vous le faites tous les jours, jamais vous ne manquerez d'en user avec chacun de ces systèmes, pourvus d'un indice particulier qui est en quelque sorte pour chacun son propre paradoxe souvent éludé, mais quand même jamais oublié dans la pratique, qui est celui-ci : que ce qui se passe au niveau du *principe de plaisir* c'est quelque chose qui se présente en effet tel que cela vous est indiqué comme lié à *la loi du retour au repos* et à *la tendance du retour au repos*.

Il en reste néanmoins qu'il est frappant - et c'est bien pour cela que FREUD a introduit, et il le dit formellement dans son texte, la notion de libido - que paradoxalement le plaisir au sens concret...

le *Lust* en allemand, avec son sens *ambigu* en allemand, comme il le souligne, *le plaisir* et *l'envie*, c'est-à-dire en effet deux choses qui peuvent paraître *contradictoires*, mais qui n'en sont pas moins efficacement liées dans l'expérience

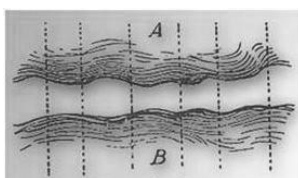
...que le plaisir est lié non pas au *repos*, mais à *l'envie* ou à l'érection du désir.

Inversement *qu'un non moindre paradoxe se trouve au niveau de la réalité*, c'est qu'il n'y a pas que *la réalité* contre laquelle on se cogne, il y a dans cette réalité quelque chose - de même qu'il y a le principe en somme du *retour au repos*, mais aussi *l'envie* - à ce niveau, de l'autre côté aussi, il y a le principe du *contour*, du *détour de la réalité*.

Ceci apparaît donc plus clair si nous faisons intervenir, corrélativement à l'existence de *ces deux principes : de réalité et de plaisir*, l'existence corrélatrice de deux niveaux qui sont précisément les deux termes qui les lient d'une façon qui permette leur fonctionnement dialectique : ce sont *les deux niveaux de la parole* tels qu'ils s'expriment dans la notion de *signifiant et de signifié*.

J'ai déjà mis dans une sorte de *superposition parallèle* :

- ce *cours du signifiant* ou du *discours concret* par exemple,
- et ce *cours du signifié* en tant qu'il est ce dans quoi, et comme quoi se présente la continuité du vécu, le flux des tendances chez un sujet et entre les sujets.



Voici donc *le signifiant* [A], et ici *le signifié* [B], représentation d'autant plus valable que rien ne peut se concevoir, non seulement dans la parole ni dans le langage, mais dans le fonctionnement même de tout ce qui se présente comme phénomène dans l'analyse, si ce n'est que nous admettions essentiellement comme possible de perpétuels *glissements du signifié sous le signifiant*, du *signifiant sur le signifié*, que rien de l'expérience analytique ne s'explique sinon par *ce schéma fondamental* que ce qui est *signifiant* de quelque chose peut devenir à tout instant *signifiant* d'autre chose, et que tout ce qui dans l'envie, la tendance, la libido du sujet se présente, est toujours marqué de l'empreinte d'un *signifiant*.

Pour autant que cela nous intéresse, il n'y en a aucun autre : il y a peut-être autre chose dans la pulsion et dans l'envie qui ne soit aucunement marqué de l'empreinte du *signifiant*, mais nous n'avons aucun accès à cela. Rien ne nous est accessible que marqué de cette empreinte du *signifiant* qui en somme introduit dans le mouvement naturel, dans le désir ou dans le terme anglais *demand* particulièrement expressif qui recourt à cette expression primitive de l'appétit, de l'exigence, rien qui ne soit pas marqué des lois propres du *signifiant*.

C'est pour cela que l'envie vient du *signifiant* et de même il y a quelque chose dans l'existence et dans *cette intervention du signifiant*, il y a quelque chose qui pose en effet un problème tout à l'heure posé en vous rappelant ce qu'est *le Saint-Esprit* en fin de compte dont nous avons vu l'avant dernière année ce qu'il était pour nous, et ce qu'il est justement dans la pensée, dans l'enseignement de FREUD. Ce *Saint-Esprit* dans son ensemble est la venue au monde, l'entrée dans le monde de signifiants.

Qu'est-ce que c'est ?

C'est très certainement ce que FREUD nous apporte sous le terme d'*instinct de mort*, c'est cette limite du signifié qui n'est jamais atteinte par aucun être vivant, qui n'est même pas atteinte, sauf cas exceptionnel, mythique probablement, puisque nous ne la rencontrons que dans les écrits ultimes d'une certaine expérience philosophique qui est tout de même quelque chose qui virtuellement se trouve à la limite de cette réflexion de l'homme sur sa vie même, qui lui permet d'en entrevoir la mort comme sa limite, comme la condition absolue, indépassable comme s'exprime HEIDEGGER, de son existence.

C'est très précisément à cette possibilité de suppression, de mise entre parenthèse de tout ce qui est vécu, qu'est liée l'existence dans le monde en tout cas de rapports possibles de l'homme avec le signifiant dans son ensemble.

Ce qui est au fond de l'existence du *signifiant*, de sa présence dans le monde, c'est quelque chose que nous allons mettre là, et qui est cette surface efficace du *signifiant* comme quelque chose où le *signifiant* reflète en quelque sorte ce qu'on peut appeler « *le dernier mot du signifié* », c'est-à-dire de la vie, du vécu, du flux des émotions, du flux libidinal.

C'est *la mort* qui est le support, la base, l'opération du *Saint-Esprit* par laquelle le *signifiant* existe. Que ce *signifiant* - qui a ses lois propres qui sont ou non reconnaissables dans un phénomène donné - *que ce signifiant soit là* ou non *ce qui est désigné dans le Es*, c'est là la question que nous nous posons et que nous résolvons en posant que pour comprendre quoi que ce soit à ce que nous faisons dans l'analyse, il faut répondre : oui, c'est-à-dire que *le Es dont il s'agit dans l'analyse, c'est du signifiant qui est là déjà dans le Réel*.

Du *signifiant incompris est déjà là*, mais c'est du *signifiant*, ce n'est pas je ne sais quelle propriété primitive et confuse relevant de je ne sais quelle *harmonie préétablie* qui est toujours plus ou moins l'hypothèse à laquelle retournent ceux que je n'hésite pas à appeler dans cette occasion « *les esprits faibles* », et au premier rang desquels se présente Monsieur JONES, dont je vous dirai ultérieurement comment il aborde le problème par exemple du développement premier de la femme et des fameux complexes de castration chez la femme, qui posent un problème insoluble à tous les analystes à partir du moment où ceci vient à jour, et qui part de l'idée que puisqu'il y a, comme on dit, *le fil* et puis *l'aiguille*, il y a aussi *la fille* et *le garçon*, qu'il peut y avoir entre l'un et l'autre la même *harmonie préétablie* et qu'on ne peut pas ne pas dire que si quelque difficulté se manifeste ce ne peut être :

- que par quelque désordre secondaire,
- que par quelque processus de défense,
- que par quelque chose qui est là purement accidentel et contingent.

La notion de l'*harmonie primitive* est en quelque sorte supposée, ceci à partir de la notion que l'inconscient est quelque chose par quoi ce qui est dans le sujet est fait pour deviner ce qui doit lui répondre dans un autre, et ainsi à s'opposer à *cette chose si simple* dont parle FREUD dans ses *Trois essais sur la sexualité* concernant ce thème si important du développement de l'enfant quant à ses images sexuelles, c'est à savoir que c'est bien dommage que ça ne soit pas en effet ainsi, d'une façon qui en quelque sorte d'ores et déjà montre les rails construits de *l'accès libre de l'homme à la femme*, et d'une rencontre qui n'a d'autre obstacle que les accidents qui peuvent arriver sur la route.

FREUD pose au contraire que *les théories sexuelles infantiles*, celles qui marqueront de leur empreinte tout le développement et toute l'histoire de la relation entre les sexes, sont liées à ceci : c'est que la première maturité du stade à proprement parler génital qui se produit avant le développement complet de l'œdipe, est la phase dite « *phallique* » dans laquelle il n'y a cette fois-ci, non pas au nom d'une réunion d'une sorte d'égalité énergétique fondamentale et uniquement là pour la commodité de la pensée, non pas du fait qu'il y a une seule libido, mais cette fois-ci sur le plan imaginaire, qu'il y a *une seule représentation imaginaire primitive* de l'état et du stade génital, c'est *le phallus* en tant que tel...

le phallus qui n'est pas à lui tout seul simplement l'appareil génital masculin dans son ensemble, c'est *le phallus* exception faite, dit-il par rapport à l'appareil génital masculin, de son complément : les testicules par exemple ... *l'image érigée du phallus* est là ce qui est fondamental. Il n'y a pas d'autre choix qu'*une image virile* ou *la castration*.

Je ne suis pas en train d'entériner ce terme de FREUD, je vous dis que c'est là le point de départ que FREUD nous donne quand il fait cette reconstruction, qu'il ne me paraît pas quant à moi [*si naturel que ça*], encore que bien entendu par rapport à tout ce qui antécède, les *Trois essais sur la sexualité* consistent à aller en effet chercher des références naturelles à cette idée découverte dans l'analyse, mais justement ce qu'elle souligne c'est qu'il y a une foule d'accidents dans ce que nous découvrons dans l'expérience, qui sont loin d'être « *si naturel que ça* ».

De plus si nous posons ce que je vous mets là - ici - au principe, c'est à savoir que toute l'expérience analytique part de la notion qu'il y a du *signifiant déjà installé, déjà structuré, déjà une usine faite et qui fonctionne...*

ce n'est pas vous qui l'avez faite, c'est le langage qui fonctionne là depuis aussi longtemps que vous pouvez vous en souvenir, littéralement que vous ne pouvez pas vous souvenir au-delà, je parle dans l'histoire d'ensemble de l'humanité ... depuis qu'il y a là des *signifiants* qui fonctionnent, les sujets sont organisés dans leur psychisme par le jeu propre de ce *signifiant*, et c'est là ce qui fait précisément que le *Es* de ce donné, que ce quelque chose que vous allez chercher dans les profondeurs, est lui, encore moins que les images, quelque chose de « *pas si naturel que ça* », car c'est très précisément le contraire même de la notion de nature que l'existence dans la nature de l'usine hydroélectrique, c'est précisément ce scandale de l'existence dans la nature de l'usine hydroélectrique, une fois qu'elle a été faite par l'opération du *Saint-Esprit*, c'est en ceci que gît la position analytique.

Quand nous abordons le sujet nous savons qu'il y a déjà dans la nature quelque chose qui est son *Es* et qui de ce fait est structuré selon le mode d'une articulation signifiante marquant de ses empreintes, de ses contradictions, de sa profonde différence d'avec les cooptations naturelles, tout ce qui s'exerce chez ce sujet.

J'ai cru devoir rappeler ces positions qui me paraissent fondamentales. Je fais remarquer que si je vous ai mis *derrière le signifiant*, cette réalité dernière mais complètement voilée au signifié, et d'ailleurs l'usage du signifiant également, qui est la possibilité que rien de ce qui est dans le signifié n'existe, ce n'est pas autre chose que l'*instinct de mort* que de nous apercevoir que la vie est complètement caduque, improbable, toutes sortes de notions qui n'ont rien à faire avec aucune espèce d'*exercice vivant*, l'*exercice vivant* consistant précisément à *faire son petit passage dans l'existence* exactement comme tous ceux qui nous ont précédés dans la même lignée typique. L'existence du signifiant n'est pas liée à autre chose qu'au fait, car c'est un fait, que quelque chose existe qui est justement que ce discours est introduit dans le monde sur ce fond plus ou moins connu, plus ou moins méconnu.

Mais il est tout de même curieux que FREUD ait été porté par l'expérience analytique à ne pas pouvoir faire autrement qu'articuler autre chose, de dire que si le signifiant fonctionne, c'est sur le fond d'une certaine expérience de la mort...

...car s'il y a quelque chose qu'a pu montrer notre commentaire du texte de FREUD ⁶ là-dessus il y a deux ans, c'est qu'il ne s'agit pas d'autre chose que d'une reconstruction sur le fait de certains paradoxes, autrement dit inexplicables dans l'expérience, c'est-à-dire du fait que le sujet est amené à se comporter d'une façon essentiellement signifiante en répétant indéfiniment quelque chose qui lui, est à proprement parler mortel.

Inversement, de même que cette mort, qui est là reflétée au fond du signifié, de même il y a toute une série de choses dans le signifié qui sont là, mais qui sont empruntées par le signifiant, et c'est justement ces choses dont il s'agit, à savoir certains éléments qui sont liés à quelque chose d'aussi profondément engagé dans le signifié, à savoir le corps. Il y a un certain nombre d'éléments, d'accidents du corps qui sont donnés dans l'expérience. De même qu'il y a dans la nature déjà certains réservoirs naturels, de même il y a dans le signifié certains éléments qui sont pris dans le signifiant pour lui donner si on peut dire ses armes premières.

À savoir des choses extrêmement insaisissables et pourtant très irréductibles :

- dont justement *le terme phallique, la pure et simple érection, pierre dressée* est un des exemples,
- dont la notion du corps humain en tant qu'héritier est un autre,
- dont ainsi un nombre d'éléments tous liés plus ou moins à la stature corporelle et non pas purement et simplement à l'expérience vécue du corps,

forment les éléments premiers et qui sont effectivement empruntés, pris à l'expérience, mais complètement transformés par le fait qu'ils sont symbolisés, c'est-à-dire toujours quelque chose qui s'articule selon des lois logiques.

Si je vous ai ramenés aux premières de ces lois logiques en vous faisant jouer au moins au *jeu de pair et d'impair* à propos de l'*instinct de mort*, c'est pour vous rappeler que la dernière réductible de ces lois logiques, c'est-à-dire du (+) ou (-), et du *groupement par deux ou trois dans une séquence temporelle* ⁷, c'est qu'il y a des lois dernières qui sont les lois du signifiant, bien entendu implicites, dans tout départ, mais impossibles à ne pas rencontrer.

Revenons-en maintenant au point où nous avons laissé la dernière fois les choses, c'est à savoir *au niveau de l'expérience analytique*. La relation centrale d'objet, celle qui est créatrice dynamiquement, est celle du *manque, findung, de l'objet* - nous dit FREUD - qui est une *Wiederfindung*, dès le départ des « *Trois essais sur la sexualité* », comme si c'était un ouvrage écrit d'un seul jet.

« Die Objektfindung ist eigentlich eine Wiederfindung Sexualobjekte der Säuglingszeit. [Fußnote] Die Psychoanalyse lehrt, daß es zwei Wege der Objektfindung gibt, erstens die im Text besprochene, die in Anlehnung an die frühinfantilen Vorbilder vor sich geht, und zweitens die narzißtische, die das eigene Ich sucht und im anderen wiederfindet. Diese letztere hat eine besonders große Bedeutung für die pathologischen Ausgänge, fügt sich aber nicht in den hier behandelten Zusammenhang. (5 : Die Objektfindung) »

Il n'y a justement pas d'ouvrage de FREUD qui non seulement n'ait été sujet à révision, car tous les ouvrages de FREUD ont eu des notes ajoutées, mais des modifications de textes extrêmement peu, la *Traumdeutung* s'est enrichie sans que rien ne soit changé à son équilibre original. Par contre la première des choses que vous devriez vous mettre dans la tête, c'est que si vous lisiez la première édition des « *Trois essais sur la sexualité* », vous n'en reviendriez pas, si je puis m'exprimer ainsi, car vous ne reconnaîtriez en rien ce qui pour vous semble les thèmes familiers des « *Trois essais sur la sexualité* » tels que vous les lisez d'habitude, c'est-à-dire *avec les additions* qui ont été faites principalement en 1915, c'est-à-dire plusieurs années après.

C'est-à-dire que tout ce qui concerne le développement prégénital de *la libido* n'est concevable qu'après l'apparition de *la théorie du narcissisme*, mais en tout cas n'a jamais été introduit dans les *Trois essais sur la sexualité* avant que tout ce qui était *théorie sexuelle de l'enfant* - avec ses malentendus majeurs, lesquels consistent nommément dit FREUD, dans le fait que l'enfant n'a aucune notion du coït ni de la génération, et que c'est là leur défaut essentiel - n'ait été modifié.

⁶ Commentaire de l'« *Au-delà du principe de plaisir* », lors du séminaire 1954-55 : *Le moi*...

⁷ Cf. l'« *Introduction* » du *séminaire sur la lettre volée*, *Écrits* p. 44, ou *La psychanalyse* n° 2, PUF 1956, pp. 1-14.

Que ceci soit également donné après 1915 est essentiellement lié à la promotion de cette notion qui n'aboutira que juste après cette dernière édition en 1920 dans l'article sur *Die infantile Genital-organisation*, élément crucial de la génitalité dans son développement et qui reste en dehors des limites des *Trois essais sur la sexualité* qui n'y aboutissent pas tout à fait, mais qui ne s'expliquent dans leur progrès, à savoir dans cette recherche de la relation pré-génitale comme telle, que par l'importance des théories sexuelles et de *la théorie de la libido* elle-même.

Le chapitre de *la théorie de la libido*, celui qui à ce titre très précisément est un chapitre concernant la notion narcissique comme telle, la découverte et l'origine, de là l'idée même de la théorie de la libido, FREUD nous le dit, nous pouvons le faire depuis que nous avons la notion proposée d'une *Ich Libido* comme du réservoir, constituante de la libido des objets. Et il ajoute : « *Sur ce réservoir, nous ne pouvons - dit-il - que jeter un petit regard par dessus les murailles* ».

C'est en somme dans la notion de *la tension narcissique* comme telle, c'est-à-dire d'un *rapport de l'homme à l'image*, que nous pouvons avoir l'idée de la commune mesure et en même temps du centre de réserve à partir duquel s'établit toute *relation objectale* en tant qu'elle est fondamentalement *imaginaires*. Autrement dit, qu'une *de ces articulations essentielles* est la fascination du sujet par l'*image* : il est une *image* qui en fin de compte n'est jamais qu'une *image* qu'il porte en lui-même. C'est là le dernier mot de la théorie narcissique comme telle.

Tout ce qui donc s'est orienté par la suite dans la direction d'une valeur organisatrice des fantasmes est quelque chose qui suppose derrière soi, non pas du tout l'idée d'une harmonie préétablie, d'une convenance naturelle de l'objet au sujet, mais au contraire de quelque chose qui suppose d'abord et premièrement une expérience...

celle que nous donnent les « *Trois essais sur la sexualité* » dans leur version simple, première et originale ... tournant toute entière autour du développement en deux temps, des étagements en deux temps du développement de la sexualité infantile, qui fait que la retrouvaille de l'objet sera toujours marquée du fait que, de par le fait de la période de latence, de la mémoire latente qui traverse cette période, FREUD l'articule, et ce qui fait que l'objet premier précisément, celui de la mère est remémoré d'une façon qui n'a pas pu changer, qui est dit-il : *verbunden war*, irréversible, l'objet *Wiedergefunden*, l'objet qui ne sera jamais qu'un *objet retrouvé*, sera marqué du style premier de cet objet qui introduira une division essentielle, fondamentalement conflictuelle dans cet objet retrouvé, et le fait même de sa retrouvaille.

C'est autour donc d'une première notion de la discordance de l'objet retrouvé par rapport à l'objet recherché que s'introduit la première dialectique de la théorie de la sexualité dans FREUD. C'est à l'intérieur de cette expérience et par l'introduction de la notion de *libido* que s'installe le fonctionnement propre à l'intérieur de cette expérience fondamentale qui, elle, suppose essentiellement la conservation dans la mémoire à l'insu du sujet, c'est-à-dire la transmission *signifiante* à l'intérieur, pendant la période de latence d'un objet qui vient ensuite se diviser, entrer en discordance, jouer un rôle perturbateur dans toute relation d'objet ultérieure du sujet.

C'est à l'intérieur de ceci que se découvrent les fonctions proprement imaginaires *dans certains moments, dans certaines articulations élues, dans certains temps* de cette évolution, et tout ce qui est de la relation pré-génitale est pris à l'intérieur de la parenthèse, est pris dans l'introduction de la notion de la couche *imaginaires* dans cette dialectique qui est d'abord essentiellement dans notre vocabulaire une dialectique du *symbolique* et du *réel*.

Cette introduction de l'*imaginaires* qui est devenue si prévalente depuis, est quelque chose : qui ne se produit qu'à partir de l'article sur le narcissisme, qui ne s'articule dans la théorie sur la sexualité qu'en 1915, qui ne se formule à propos de la phase phallique qu'en 1920, mais qui ne se formule que d'une façon catégorique, qui, dès l'époque, a paru perturbante, a plongé dans la perplexité toute l'audience analytique et qui très exactement s'exprime ainsi [...] Les choses en sont telles que c'est par rapport à l'éthique que se situe cette dialectique dite, à l'époque, « *pré-génitale* », et je vous ferais remarquer, non pas pré-œdipienne.

Le terme « *pré-œdipien* » a été introduit à propos de la sexualité féminine et a été introduit *dix ans plus tard*. À ce moment là, il s'agit de la relation pré-génitale qui est ce quelque chose qui se situe dans le souvenir des expériences préparatoires, mais qui ne s'articule que dans l'expérience œdipienne. C'est à partir de l'articulation signifiante de l'Œdipe que nous voyons dans le matériel signifiant ces images, ces fantasmes qui eux-mêmes viennent bien en effet de quelque chose, d'une certaine expérience au contact du signifiant et du signifié dans lequel le signifiant a pris son matériel quelque part dans le signifié, dans un certain nombre de rapports exercés, vivants, vécus et dans lesquels ils nous ont permis de structurer, d'organiser, dans ce passé saisi après coup, cette *organisation imaginaires* que nous rencontrons avec, avant tout, ce caractère d'être paradoxal.

Elle est paradoxale, elle s'oppose - encore bien plus qu'elle ne s'accorde - à toute idée d'un développement harmonique régulier, c'est au contraire un développement critique dans lequel, même dès l'origine, les objets - comme on les appelle - des différentes périodes *orales* et *anales*, sont pris déjà pour autre chose que ce qu'ils sont, sont déjà travaillés.

Ces objets sur lesquels on opère d'une façon dont il est impossible d'extraire *la structure signifiante*, c'est précisément ceux qu'on appelle par toutes les notions *d'incorporation* qui sont celles qui les organisent, les dominent et permettent de les articuler.

Nous trouvons, après ce que je vous ai dit la dernière fois, que c'est autour de la notion du *manque de l'objet* que nous devons organiser toute l'expérience.

Je vous en ai montré trois niveaux différents qui sont essentiels à comprendre tout ce qui se passe chaque fois qu'il y a eu crise, rencontre, action efficace de cette *recherche de l'objet* qui est essentiellement en elle-même une notion de recherche critique :

- *castration*,
- *frustration*,
- *privation*.

Leurs structures centrales, ce qu'ils sont comme manque, sont *trois choses* essentiellement différentes.

Dans les leçons qui vont suivre nous allons très précisément nous mettre exactement au même point où se met dans la pratique, dans notre façon de concevoir notre expérience, la théorie moderne, la pratique actuelle, les analystes tels qu'ils réorganisent l'expérience analytique à partir non plus de la notion de *castration* qui a été l'expérience, la découverte originale de FREUD avec celle de l'œdipe, mais au niveau de *la frustration*.

La prochaine fois je partirai d'un exemple que j'ai pris au hasard dans les *psychoanalytiques*, dans les volumes 3-4 parus en 1949, une conférence de M^{me} SCHNURMANN, élève d'Anna FREUD, qui a vu pendant un court temps se produire chez une des enfants qui étaient confiées à la garde d'Anna FREUD, *une phobie*.

Cette observation, une entre mille autres, nous la lirons et nous verrons ce que nous y comprendrons, nous tâcherons aussi de voir ce qu'y comprend celle qui la rapporte avec toute l'apparence d'une fidélité exemplaire, c'est-à-dire quelque chose qui n'exclut pas un certain nombre de catégories préétablies, mais qui les *recueille* à cet effet pour que nous ayons la notion d'une succession temporelle.

Nous verrons comment autour d'un certain nombre de points et de références *la phobie* va apparaître puis disparaître. Nous verrons chez ce sujet *une phobie*, une création *imaginaire* privilégiée, prévalente pendant un certain temps, et qui a toute une série d'effets sur le comportement du sujet.

Nous verrons s'il est possible à l'auteur d'articuler ce qui est essentiel dans cette observation, simplement en partant de la notion de frustration telle qu'elle est donnée actuellement comme simplement quelque chose qui se rapporte à la privation de l'objet privilégié qui est celui du stade de l'époque où le sujet se trouve au moment de l'apparition de la privation, c'est un effet plus ou moins régressif qui peut même être progressif dans certains cas. Pourquoi pas ?

Nous verrons si c'est dans ce registre que d'aucune façon un phénomène par sa seule apparition, sa seule situation dans un certain ordre chronologique, peut se comprendre.

Nous verrons d'autre part si par la référence à *ces trois termes* - je veux simplement souligner ce qu'ils veulent dire - qui veulent dire :

- que dans *la castration* il y a fondamentalement *un manque* qui se situe *dans la chaîne symbolique*,
- que dans *la frustration* il y a *quelque chose* qui ne se comprend que *sur le plan imaginaire, comme dans imaginaire*,
- que dans *la privation* il n'y a que purement et simplement que *quelque chose qui est dans le réel, limite réelle, béance réelle*, mais assurément qui n'a d'intérêt qu'à ce que nous, nous y voyons que ça n'est pas du tout quelque chose qui est dans le sujet. Pour que le sujet accède à *la privation* il faut qu'il *symbolise* déjà le *réel*, qu'il conçoive le *réel* comme pouvant être autre chose qu'il n'est.

La référence à *la privation* telle qu'elle est donnée ici, consiste à poser, avant que nous puissions dire des choses sensées, dans l'expérience que tout ne se passe pas à la façon d'un rêve idéaliste où nous voyons ce sujet en quelque sorte obligé. Dans la genèse qui nous est donnée du psychisme, dans notre psychogenèse courante de l'analyse, le sujet est comme une araignée qui devrait tirer tout le fil à elle-même, à savoir chaque sujet est là à s'envelopper de soie dans son cocon, toute sa conception du monde il doit la sortir de lui-même et de ses images.

C'est là que va, tout ce que je vous explique avec cette préparation qui fera tenir pendant un certain temps la question qui est celle-ci : est-il ou non concevable de faire cette *psychogenèse* qu'on nous fait actuellement, à savoir le sujet secrétant de lui-même ses relations successives au nom de je ne sais quelle *maturation préétablie* avec les objets qui arriveront à être les objets de ce monde humain qui est le nôtre. Ceci malgré toutes les apparences que l'analyse livre de l'impossibilité de se livrer à un exercice semblable, parce qu'on n'aperçoit que les aspects éclairants et que chaque fois que nous sommes en train de nous embrouiller, ceci ne nous paraît simplement qu'une difficulté de langage.

C'est simplement une manifestation de l'erreur où nous sommes, à savoir qu'on ne peut correctement poser le problème des relations d'objets qu'en posant un certain cadre qui doit être fondamental à la compréhension de cette relation d'objet, et que le premier de ces cadres c'est que dans le monde humain la structure, le départ de l'organisation objectale c'est *le manque de l'objet*, et que ce *manque de l'objet* il nous faut le concevoir à ses différents étages. C'est-à-dire non pas simplement dans le sujet au niveau de *la chaîne symbolique* qui lui échappe dans son commencement comme dans sa fin, et au niveau de la frustration dans laquelle il est en effet installé dans un vécu par lui-même pensable, mais que *ce manque* il nous faut aussi le considérer dans le *réel*.

C'est-à-dire bien penser que quand nous parlons de *privation* ici il ne s'agit pas d'une *privation* ressentie dans le sens d'une *référence* à ce dont nous avons besoin tellement que tout le monde s'en sert, simplement l'astuce consiste à un certain moment - et c'est ce que fait Monsieur JONES - à faire de cette *privation* l'équivalent de *la frustration*.

La privation n'est pas l'équivalent de *la frustration*, c'est quelque chose qui est dans le *réel* mais qui est dans le *réel* tout à fait hors du sujet, pour qu'il l'appréhende il faut d'abord qu'il le *symbolise*. Comment le sujet est-il amené à symboliser ?

Comment *la frustration* introduit-elle *l'ordre symbolique* ? C'est là la question que nous poserons et c'est la question qui nous permettra de voir que là-dessus le sujet n'est pas isolé, n'est pas indépendant, ce n'est pas lui qui introduit *l'ordre symbolique*.

Une chose tout à fait frappante c'est qu'hier soir personne n'a parlé d'un passage majeur de ce que nous a apporté M^{me} DOLTO, à savoir que ne deviennent phobiques selon elle, que les enfants de l'un et l'autre sexe dont la mère se trouve avoir eu à supporter un trouble dans la relation objectale avec son parent à elle, la mère, du sexe opposé.

Nous voilà introduits à une notion qui assurément fait intervenir tout autre chose que les relations de l'enfant et de la mère, et en effet si je vous ai posé le trio de la mère, de l'enfant et du *phallus*, c'est assurément pour vous rappeler que plus ou moins toujours à côté de l'enfant il y a chez cette mère l'exigence du *phallus*, que l'enfant symbolise ou réalise plus ou moins, que l'enfant lui, qui a sa relation avec sa mère, l'enfant n'en sait rien car à la vérité il y a une chose qui a dû aussi vous apparaître hier soir quand on a parlé *d'image du corps* à propos de l'enfant, c'est que cette *image du corps* si elle est accessible à l'enfant, est-ce comme cela que la mère voit son enfant ? C'est une question qui n'a point été posée.

De même à quel moment l'enfant est-il en mesure de s'apercevoir que ce que sa mère désire en lui, sature en lui, satisfait en lui, c'est son image phallique à elle la mère, et quelle est la possibilité pour l'enfant d'accéder à cet élément relationnel ? Est-ce quelque chose qui est de l'ordre d'une effusion directe, voire d'une projection qui semble supposer que toute relation entre les sujets est du même ordre que sa relation à elle avec son enfant.

Je suis étonné que personne ne lui ait demandé que si elle voit toutes ces *image du corps*, est-ce qu'il y a quiconque en dehors d'un ou d'une analyste - et encore, de son école - qui se trouve voir chez l'enfant ces éléments et ces images ? C'est là le point important. La façon dont l'enfant mâle ou femelle est induit, introduit à cette discordance imaginaire qui fait que pour la mère l'enfant est loin d'être seulement l'enfant puisqu'il est aussi *le phallus*, comment pouvons-nous la concevoir ?

C'est quelque chose qui est à la portée de l'expérience car il peut se dégager de l'expérience certains éléments qui nous montrent par exemple qu'il faut qu'il y ait déjà une époque de *symbolisation* pour que l'enfant y accède ou que dans certains cas, c'est d'une façon en quelque sorte directe que l'enfant a abordé le *dam imaginaire*, non pas le sien, mais celui dans lequel est *la mère* par rapport à cette privation du *phallus*. Si elle est vraiment essentielle dans le développement, c'est autour de ces *points cruciaux*, à savoir de savoir *si un imaginaire ici est reflété dans le symbolique*, ou au contraire *si un élément symbolique apparaît dans l'imaginaire*, que nous nous posons la question de *la phobie*.

Pour ne pas vous laisser complètement sur votre faim, et pour d'ores et déjà éclairer ma lanterne, je vous dirai que dans ce triple schéma de la mère, de l'enfant et du *phallus*, ce dont il s'agit c'est pourquoi dans le fétichisme l'enfant vient plus ou moins occuper cette position de la mère par rapport au *phallus*, ou au contraire dans certaines formes très particulières de dépendance, certaines anomalies peuvent se présenter avec toutes les apparences de la normale, il peut venir aussi occuper la position du *phallus* par rapport à la mère. Pourquoi en est-il amené là ?

C'est une autre question, mais assurément c'est une question qui nous mènera loin, car il semble bien que ce ne soit pas d'une façon spontanée et directe, que ce rapport mère-*phallus* ne lui est pas donné à l'enfant...

...tout se fait simplement parce qu'il regarde sa mère et qu'il s'aperçoit que c'est un *phallus* qu'elle désire... que par contre la phobie quand elle se développe n'est pas du tout de l'ordre de cette liaison que l'enfant établit entre le *phallus* et la mère, en mettant du sien et jusqu'à quel point. Nous tâcherons de le voir.

La phobie c'est autre chose, c'est un autre mode de solution de ce problème difficile introduit par les relations de l'enfant et de la mère. Je vous l'ai déjà montré l'année dernière pour vous montrer que pour qu'il y ait ces trois termes, c'était un espace clos, il fallait une organisation du monde *symbolique* qui s'appelle le père.

La phobie est plutôt de cet ordre là, de ce lien cernant, c'est-à-dire de l'appel à la rescousse à un moment particulièrement critique qui n'a ouvert aucune voie d'une autre nature à la solution du problème, de l'appel à *un élément symbolique* dont la singularité est d'apparaître toujours comme extrêmement *symbolique*, c'est-à-dire extrêmement éloigné de toutes les appréhensions *imaginaires*, où le caractère véritablement mythique de ce qui intervient dans la phobie est quelque chose qui est appelé à un moment au secours de la solidarité essentielle à maintenir dans la béance introduite par l'apparition du *phallus* entre la mère et l'enfant, dans cette orientation entre la mère et l'enfant.

Voici le tableau auquel nous étions arrivés afin d'articuler *le problème de l'objet* tel qu'il se pose *dans l'analyse*.

Agent	Manque	Objet
Père réel	Castration symbolique	Phallus imaginaire
Mère symbolique	Frustration imaginaire	Sein réel
Père imaginaire	Privation réelle	Phallus symbolique

Je vais tâcher aujourd'hui de vous faire sentir par quelle sorte de confusion, de manque de rigueur dans cette matière, on aboutit à ce glissement curieux qui fait qu'en somme l'analyse fait partie d'une sorte de notion que j'appellerai scandaleuse, des relations affectives de l'homme.

À la vérité, je crois l'avoir déjà plusieurs fois souligné, ce qui a provoqué au départ tellement de scandale dans l'analyse, qui a mis en valeur *le rôle de la sexualité* - pas toujours quand même, l'analyse a joué un rôle dans le fait que ce soit *un lieu commun*, et personne ne songe à s'en offenser - c'est bien précisément qu'elle introduisait en même temps que cette notion, et bien plus encore qu'elle, la notion de paradoxe, de difficulté essentielle interne si on peut dire, à l'approche de *l'objet sexuel*. Il est en effet singulier qu'à partir de là nous ayons glissé à cette notion *harmonique* de l'objet dont, pour mesurer la distance avec ce que FREUD lui-même articulait avec la plus grande rigueur, je vous ai choisi une phrase dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*.

Les gens les plus mal renseignés, concernant *la relation d'objet*, remarquent qu'on peut très bien voir que dans FREUD il s'agit de beaucoup de choses concernant l'objet, le choix de l'objet par exemple, mais que la notion par elle-même de relation d'objet n'y est nullement mise en valeur ni cultivée, ni même mise au premier plan de la question.

Voilà la phrase de FREUD qui se trouve dans l'article des *pulsions et de leur destin*⁸ :

« L'objet de la pulsion est celui à travers lequel l'instinct peut atteindre son but. Il est ce qu'il y a de plus variable dans l'instinct, rien qui lui soit originairement accroché, mais quelque chose qui lui est subordonné, seulement par suite de son appropriation à la possibilité de son apaisement, sa satisfaction. »

[« Das Objekt des Triebes ist dasjenige, an welchem oder durch welches der Trieb sein Ziel erreichen kann. Es ist das variabelste am Triebe, nicht ursprünglich mit ihm verknüpft, sondern ihm nur infolge seiner Eignung zur Ermöglichung der Befriedigung zugeordnet. »]

La notion donc est articulée : qu'il n'y a pas d'*harmonie* préétablie entre l'objet et la tendance, que l'objet n'y est littéralement lié que par les conditions qui sont avec l'objet. On s'en tire comme on peut, ce n'est pas une *doctrine*, c'est une citation, mais c'est une citation parmi d'autres et une des plus significatives.

Ce qu'il s'agit de voir c'est quelle est cette conception de l'objet, par quel détour elle nous mène pour que nous arrivions à concevoir son instance efficace ? Et nous sommes arrivés à mettre ce premier plan en relief grâce à plusieurs points, eux autrement articulés dans FREUD, à savoir : la notion que l'objet n'est jamais qu'un objet retrouvé à partir d'une *Findung* primitive, et donc en somme une *Wiederfindung* qui n'est *jamais satisfaisante*, l'accent est mis là-dessus avec la notion de *retrouvailles*, que d'autre part nous avons vu à d'autres caractéristiques, que cet objet est d'une part inadéquat, d'autre part même se dérobe partiellement à la saisie conceptuelle.

⁸ Sigmund Freud : « Pulsions et destins des pulsions », in *Métapsychologie*, Gallimard, coll. Idées, p. 19 : « L'objet de la pulsion est ce en quoi ou par quoi la pulsion peut atteindre son but. Il est ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion, il ne lui est pas originairement lié : mais ce n'est qu'en raison de son aptitude particulière à rendre possible la satisfaction qu'il est adjoint. »

Et ceci nous mène à essayer de serrer de plus près les notions fondamentales, en particulier à dissocier la notion mise au centre de la théorie analytique actuelle, cette notion de *frustration*, une fois entrée dans notre dialectique - encore que je vous ai souligné maintes fois combien elle est marginale par rapport à la pensée de FREUD lui-même - à essayer de la serrer de plus près, de la revoir, et de voir dans quelle mesure elle a été nécessitée, dans quelle mesure aussi il convient de la rectifier, de la critiquer, pour la rendre utilisable, et pour tout dire cohérente avec ce qui fait le fond de *la doctrine analytique*, c'est-à-dire ce qui reste encore fondamentalement l'enseignement et la pensée de FREUD. Je vous ai rappelé ce qui se présentait d'emblée dans la donnée : *la castration, la frustration et la privation*, comme trois termes dont il est fécond de marquer les différences.

Que *la castration* soit essentiellement liée à *un ordre symbolique* en tant qu'institué, en tant que comportant toute une *longue cohérence* de laquelle en aucun cas le sujet ne saurait être donné, ceci est suffisamment mis en évidence, autant par toutes *nos réflexions antérieures* que par la simple remarque que *la castration* a été dès l'abord liée à la position centrale donnée au *complexe d'Œdipe* comme étant l'élément d'articulation essentiel de toute l'évolution de la sexualité, le *complexe d'Œdipe* comme comportant d'ores et déjà en lui-même et fondamentalement *la notion de la loi qui est absolument inéliminable*.

Je pense que le fait que *la castration* soit au niveau de *la dette symbolique* nous paraîtra suffisamment affirmé et suffisamment même démontré par cette remarque appréciée et supportée par toutes nos réflexions antérieures. Je vous ai indiqué la dernière fois qu'assurément ce qui est en cause, ce qui est mis en jeu dans cette *dette symbolique* instituée par *la castration*, c'est *un objet imaginaire*, c'est *le phallus* comme tel. Du moins est-ce là ce que FREUD affirme, et c'est là le point d'où je vais partir et d'où nous allons essayer aujourd'hui de pousser un peu plus loin la dialectique de *la frustration*.

La frustration, elle - même, bien entendu, prise comme position centrale sur ce tableau - est quelque chose qui n'a rien non plus qui soit même pour jeter de par soi un désaxement ni un désordre : si la notion de désir a été mise par FREUD au centre de la conflictualité analytique, c'est bien entendu quelque chose qui nous fait assez saisir qu'en mettant l'accent sur la notion de *frustration*, nous ne dérogeons pas beaucoup à cette notion centrale dans la dialectique freudienne. L'important est de saisir ce que cette *frustration* veut dire, comment elle a été introduite, et ce à quoi elle se rapporte.

Il est clair que *la notion de frustration* pour autant qu'elle est mise au premier plan de la théorie analytique, est liée à l'investigation des traumas, des fixations, des impressions d'expériences en elles-mêmes pré-œdipiennes, ce qui n'implique pas qu'elles soient extérieures à l'*œdipe* mais qu'elles en donnent en quelque sorte le terrain préparatoire, la base et le fondement, qu'elles modèlent d'une façon telle que déjà certaines inflexions sont préparées en lui et donneront le versant dans lequel le conflit de l'*œdipe* sera amené à s'infléchir d'une façon plus ou moins poussée, dans un certain sens plus ou moins atypique ou hétérotypique.

Cette notion de *frustration* est donc liée au 1^{er} âge de la vie et à un mode de relation qui par lui-même introduit manifestement la question du *Réel* dans le progrès de l'expérience analytique. Nous voyons - mises au premier plan dans le conditionnement, le développement du sujet - nous voyons introduites avec la notion de *frustration*, ces notions qu'on appelle - traduites dans un langage plus ou moins de métaphore quantitative - des satisfactions, des gratifications d'une certaine somme de bienfaits adaptés, adéquats aux étapes du développement du jeune sujet, et dont en quelque sorte la plus ou moins *saturation* - ou au contraire *carence* - est considérée comme un élément essentiel.

Je crois qu'il suffit de faire cette remarque pour que ceci nous éveille à des preuves, à se reporter aux textes, à voir quel pas a été franchi dans l'*investigation*, guidé par l'analyse du fait du simple déplacement d'intérêt dans la littérature analytique. Ça se voit déjà assez facilement, tout au moins pour ceux qui sont assez familiarisés avec ces trois notions pour les reconnaître aisément. Vous verrez que dans un morceau de littérature analytique où se reconnaît facilement cet élément d'articulation conceptuel de la chose, le sens sera mis sur certaines conditions réelles que nous repérons, que nous sommes supposés repérer à l'expérience dans les antécédents d'un sujet. Cette mise au premier plan de cet élément d'intérêt est quelque chose qui, dès les premières observations analytiques, nous apparaîtra dans l'ensemble absente en ce sens qu'elle est articulée différemment.

Nous voilà remis au niveau de la *frustration* considérée comme une sorte d'élément d'impressions réelles, vécues dans une période du sujet où sa relation à cet *objet réel* quelqu'il soit est centrée d'habitude sur l'image dite primordiale du sein maternel. Et que c'est essentiellement par rapport à cet objet primordial que vont se former chez le sujet ce que j'ai appelé tout à l'heure ses premiers versants et ses premières fixations qui sont celles devant lesquelles ont été décrits les types des *différents stades* instinctuels, et dont la caractéristique est de nous donner *l'anatomie imaginaire du développement* du sujet.

C'est là que sont arrivées à s'articuler ces relations du *stade oral* et du *stade anal* avec leurs subdivisions diversement *phallique*, *sadique* etc. Et toutes marquées par cet élément d'ambivalence par quoi le sujet participe dans sa position même de la position de l'autre, où il est deux, où il participe toujours à une situation essentiellement duelle sans laquelle aucune assumption générale de la position n'est possible. Voyons donc où tout ceci nous mène, simplement à nous en limiter là.

Nous voilà donc en présence d'un *objet* que nous prenons dans cette position, qui est position de *désir*. Prenons-le comme on nous le donne, pour être sein, en tant qu'*objet réel*. Nous voilà portés au cœur de la question de :

« *Qu'est-ce que ce rapport le plus primitif du sujet avec l'objet réel ?* »

Vous savez combien là-dessus les théoriciens analystes se sont trouvés dans une sorte de discussion qui pour le moins semble manifester toutes sortes de malentendus. FREUD nous a parlé du stade vécu d'*auto-érotisme*, cet *auto-érotisme* a été maintenu comme étant rapport primitif entre l'enfant et cet *objet maternel primordial*. Il a été maintenu au moins par certains. D'autres ont remarqué qu'il était difficile de se rapporter à une notion qui semble être fondée sur le fait que le sujet qu'il implique ne connaît que lui-même, quelque chose dont bien des traits d'observation directe, de ce que nous concevons comme nécessaire à expliquer le développement des relations de l'enfant et de la mère, bien des traits semblent contredire qu'en cette occasion il n'y a pas de relations efficaces avec un objet : et quoi est plus manifestement extérieur au sujet que ce quelque chose dont il a en effet le besoin le plus pressant, est ce qui est par excellence la première nourriture ?

À la vérité, il semble qu'il y ait là un *malentendu* né essentiellement d'une sorte de *confusion*, et à travers laquelle cette discussion s'avère tellement piétinante, aboutit à des formulations diverses, assez diverses d'ailleurs pour que ça doive nous mener assez loin, de les énumérer, et c'est pourquoi je ne peux pas le faire tout de suite puisqu'il nous faut faire un certain progrès dans la conceptualisation de ce dont il s'agit ici. Mais remarquez simplement que quelque chose dont nous avons déjà parlé qui est la théorie d'Alice BALINT, qui cherche à concilier la notion d'*auto-érotisme*, telle qu'elle est donnée dans FREUD, avec *ce qui semble s'imposer à la réalité de l'objet* avec lequel l'enfant est confronté au stade tout à fait primitif de son développement, aboutit à cette conception tout à fait articulée et frappante qui est celle qu'elle appelle le « *primary love* ».

La seule forme - disent M. et M^{me} BALINT - d'amour dans laquelle l'égoïsme et le don sont parfaitement conciliables, à savoir d'admettre comme fondamentale une parfaite réciprocité

- dans la position de ce que l'enfant exige de la mère,
- et d'autre part de ce que la mère exige de l'enfant,

une parfaite complémentarité des deux sortes, des deux pôles du besoin, qui est quelque chose de tellement contraire à toute expérience clinique, justement dans la mesure où nous avons affaire perpétuellement à l'évocation dans le sujet de la marque de tout ce qui a pu survenir de *discordances* et de *discordances* vraiment *fondamentales* que je vais avoir tout à l'heure à rappeler en vous disant que c'est un élément excessivement simple, dans le couple qui n'est pas un couple, quelque chose de tellement discordant de la signature donnée dans l'énoncé même de la théorie de ce soi disant *primitif amour* parfait et complémentaire, simplement par la remarque que ceci, nous dit Alice BALINT⁹, que ces choses - là où les rapports sont naturels, c'est-à-dire chez les sauvages - ça s'est fait depuis toujours : là où l'enfant est bien maintenu au contact de la mère.

C'est-à-dire toujours ailleurs, au pays des rêves, là où comme chacun le sait, la mère a toujours l'enfant sur son dos.

C'est évidemment là une sorte d'évasion peu compatible avec une théorisation tout à fait correcte qu'en fin de compte doit se formuler l'aveu que donc c'est dans une position tout à fait idéale, sinon idéaliste, que peut s'articuler la notion d'un amour aussi strictement complémentaire en quelque sorte destiné par lui-même à trouver sa réciprocité.

Je ne prends cet exemple à la vérité que parce qu'il introduit à ce que nous allons tout de suite faire remarquer, et qui va être l'élément moteur de la critique que nous sommes en train de faire à propos de la notion de *frustration*. Il est clair que ça n'est pas tout à fait l'image de représentation fondamentale que nous donne une théorie par exemple comme la théorie kleinienne. Il est amusant là aussi de voir par quel biais est attaquée cette reconstruction théorique qui est celle de la théorie kleinienne, et en particulier puisqu'il s'agit de relation d'objet, il s'est trouvé qu'est tombé sous ma main un certain bulletin d'activité qui est celui de *l'Association des Psychanalystes de Belgique*.

Ce sont des auteurs que nous retrouverons dans le volume sur lequel j'ai reporté mes notes de ma première conférence, et dont je vous ai dit que ce volume est proprement centré sur une vue optimiste, sans vergogne et tout à fait contestable de la relation d'objet, qui lui donne son sens. Ici dans un bulletin un peu plus confidentiel il me semble que les choses sont attaquées avec plus de nuance, comme si à la vérité c'est du manque d'assurance qu'on se faisait un peu honte pour aller l'émettre dans des endroits où assurément il apparaît quand on en prend connaissance, qu'il est plus *méritoire*.

Nous pouvons voir qu'un article de Messieurs PASCHE et RENARD fait la reproduction d'une critique qu'ils ont apportée au congrès de Genève concernant les positions kleinienne. Il est extrêmement frappant de voir dans cet article reprocher à Mélanie KLEIN d'avoir une théorie du développement qui en quelque sorte - au dire des critiques et des auteurs - mettrait *tout* à l'intérieur du sujet, mettrait en somme d'une façon préformée *tous les types de développement possibles* inclus déjà dans le donné instinctuel, et qui serait en somme la sortie, d'après les auteurs, des différents éléments, et déjà en quelque sorte potentiellement articulés à la façon dont les auteurs demandent d'en faire la comparaison, et donc pour certains dans la théorie du développement biologique : *le chêne tout entier* serait déjà contenu *dans le gland*.

Que rien ne viendrait à un tel sujet en quelque sorte de l'extérieur, et que ce serait par ses primitives pulsions agressives nommément au départ - et en effet la prévalence de l'agressivité est manifeste quand on la comprend dans cette perspective chez Mélanie KLEIN - et puis par l'intermédiaire de chocs en retour de ces *pulsions agressives* ressenties par le sujet de l'extérieur, à savoir du champ maternel, *la progressive construction* - quelque chose qui, nous dit-on, ne peut être reçu que comme une sorte de chêne préformé - *de la notion de la totalité de la mère* à partir de laquelle s'instaure cette soi-disant « *position dépressive* » qui peut se présenter dans toute expérience.

9 Alice Balint : « *Love for the Mother and Mother's Love* », *International Journal of Psycho-Analysis*, 1949, n°30 : pp. 251-259.

Toutes ces critiques, il faut les prendre les unes après les autres pour pouvoir les apprécier à leur juste valeur, et je voudrais simplement ici vous souligner à quoi paradoxalement l'ensemble de ces critiques aboutissent. Elles aboutissent à une formulation qui est celle-ci et qui fait le cœur et le centre de l'article, c'est qu'assurément les auteurs paraissent ici fascinés par la question de savoir en effet comment ce fait d'expérience, ce qui dans le développement est apporté de l'extérieur, ce qu'ils croient voir dans Mélanie KLEIN, ceci nous est déjà donné dans une constellation interne au départ, et qu'il ne serait pas étonnant de voir par la suite mise au premier plan, et d'une façon si prévalente la notion de l'objet interne.

Et les auteurs arrivent à la conclusion qu'ils pensent pouvoir sortir l'apport kleinien en mettant au premier plan la notion de « *schème préformé* » - dont ils disent qu'il est très difficile de se le représenter - préformé héréditairement.

« *Donc - disent-ils - l'enfant naît avec des instincts hérités, en face d'un monde qu'il ne perçoit pas, mais dont il se souvient et qu'il aura ensuite non pas à faire partir de lui-même ni de rien d'autre, non pas à découvrir par une suite de trouvailles insolites, mais à reconnaître.* »

Je pense que la plupart d'entre vous reconnaissent le caractère *platonicien* de cette formulation qui ne peut pas échapper. Ce monde dont on n'a qu'à se *souvenir*, ce monde donc qui *s'instaurera* en fonction d'une certaine *préparation imaginaire*, auquel le sujet se trouve d'ores et déjà adéquat, est quelque chose qui assurément représente une critique d'opposition, mais dont nous aurons à voir si à l'épreuve elle ne va pas non seulement à l'encontre de tout ce qu'a écrit FREUD, mais si nous ne pouvons pas entrevoir d'ores et déjà que les auteurs sont eux-mêmes bien plus près qu'ils ne le croient de la position qu'ils reprochent à Mélanie KLEIN, à savoir que c'est eux qui indiquent d'ores et déjà chez le sujet l'existence à l'état de « *schème préformé* » et prêt à apparaître à point nommé, tous les éléments qui permettront au sujet de se compter à une série d'étapes qui ne peuvent être dites idéales que pour autant que c'est précisément les souvenirs, et très précisément *les souvenirs phylogénétiques* du sujet qui en donneront le type et la norme.

Est-ce cela qu'a voulu dire M^{me} Mélanie Klein ? Il est strictement impensable même de le soutenir, car s'il y a justement quelque chose dont M^{me} Mélanie KLEIN donne idée, et c'est d'ailleurs le sens de la critique des auteurs, c'est assurément que *la situation première est beaucoup plus chaotique, véritablement anarchique au départ, que le bruit et la fureur des pulsions est caractéristique à l'origine*. Ce qu'il s'agit justement de savoir, c'est comment *quelque chose comme un ordre* peut s'établir à partir de là.

Qu'il y ait dans la conception kleinienne quelque chose de mythique, ce n'est absolument pas douteux.

Il est bien certain que la contradiction - si elle apporte *un mythe* qu'ils ne retrouvent pas, bien qu'il ressemble au *fantasme kleinien* - est tout à fait parfaite. Ces *fantasmes* n'ont en effet bien entendu qu'un caractère rétroactif, c'est dans la construction du sujet que nous verrons se reprojeter sur le passé à partir de points qui peuvent être très précoces qu'il s'agit de définir, et pourquoi ces points peuvent être si précoces, pourquoi dès deux ans et demi nous voyons déjà M^{me} Mélanie KLEIN lire...

en quelque sorte comme la personne qui lit n'importe quel *miroir mantique, miroir divinatoire*

...elle lit *rétroactivement* dans le passé d'un sujet extrêmement avancé, elle trouve un moyen de lire rétroactivement quelque chose qui n'est rien d'autre que la structure œdipienne. Il y a à cela quelque raison, car bien entendu il y a quelque manière de mirage.

Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas de la suivre quand elle nous dit que l'œdipe était en quelque sorte déjà là sous les formes mêmes morcelées du pénis se déplaçant au milieu de différentes sortes, des frères, des sœurs à l'intérieur de l'ensemble de cette sorte de champ défini de l'intérieur de corps maternel, mais que cette articulation soit décelable, articulable dans un certain rapport à l'enfant, et ceci très précocement, voilà quelque chose qui assurément nous pose une question féconde : que toute articulation théorique qui est en quelque sorte purement *hypothétique*, nous permet de donner au départ quelque chose qui peut mieux satisfaire notre idée des *harmonies naturelles*, mais n'est pas conforme avec ce que nous montre l'expérience.

Et en effet je crois que ceci commence à vous indiquer le biais par où nous pouvons introduire quelque chose de nouveau dans cette confusion qui reste au niveau du rapport primordial mère-enfant. Je crois que ceci tient au fait que ne partant pas d'une notion centrale, à savoir de *la frustration* qui est le vrai centre, ce n'est pas de *la frustration* qu'on part, ce n'est pas de ce qu'elle ne devrait pas être, il s'agit de savoir comment se posent, se situent les relations primitives de l'enfant.

Beaucoup peut être éclairé si nous abordons les choses de la façon suivante, qui est que dans cette « *frustration* » il y a dès l'origine deux versants dont nous retrouvons d'ailleurs jusqu'au bout l'accolade.

Il y a *l'objet réel* - et comme on nous dit, il est bien certain qu'un *objet* peut commencer à exercer son influence dans les relations du sujet, bien avant d'avoir été perçu comme objet - *l'objet réel*, la relation directe. Et c'est uniquement en fonction de cette périodicité - où peuvent apparaître des trous, des carences - que va s'établir un certain *mode de relation* du sujet dans lequel nous pouvons introduire quelque chose qui pour l'instant ne nécessiterait absolument pas pour nous d'admettre même, que pour le sujet il y ait distinction d'un *moi* et d'un *non-moi*, par exemple la position *auto-érotique* au sens où ceci est entendu dans FREUD à savoir qu'il n'y a pas à proprement parler constitution de l'autre et d'abord de la relation tout à fait concevable.

La notion, dans ce rapport fondamental - qui est rapport de *manque* - à quelque chose qui est en effet *l'objet*, mais *l'objet* en tant qu'il n'a d'instance que par rapport au *manque*, la notion de *l'agent* est quelque chose qui doit nous permettre d'introduire une formulation tout à fait essentielle dès le départ de la façon dont se situe la position générale.

L'*agent* dans l'occasion est la mère. Et qu'avons-nous vu dans notre expérience de ces dernières années, et nommément de ce que FREUD a articulé concernant la position tout à fait principale de l'enfant vis-à-vis des *jeux de répétition* ?

La mère est autre chose que cet objet primitif et qui d'ailleurs, conformément à l'observation, n'apparaît pas en tant que tel dès le départ, dont FREUD nous a bien souligné qu'elle apparaît à partir de ce premier jeu qui est celui saisi et attaqué d'une façon si fulgurante dans le comportement de l'enfant, à savoir ce jeu de prise d'un objet en lui-même parfaitement indifférent, d'un objet sans aucune espèce de valeur biologique, qui est la balle dans l'occasion, mais qui peut être aussi bien n'importe quoi par lequel un petit enfant de six mois le fait passer par dessus le bord de son lit pour le rattraper ensuite.

Ce couplage « *présence-absence* » articulé extrêmement précocement par l'enfant, est le quelque chose qui caractérise, qui connote la première constitution de l'agent de *la frustration*, à l'origine la mère, en tant qu'agent de cette frustration, de la mère en tant qu'on nous en parle comme introduisant cet élément nouveau de totalité à une certaine étape du développement, qui est celui de la « *position dépressive* » et qui est en effet *caractérisé* moins par l'opposition d'une totalité par rapport à une sorte de chaos d'objets morcelés qui serait l'étage précédent, mais dans cette caractéristique de la « *présence-absence* », non seulement objectivement déposée comme telle, mais articulée par le sujet comme telle, centrée par le sujet autour de quelque chose qui est - nous l'avons déjà articulé dans nos études de l'année précédente - ce quelque chose qui fait que « *présence-absence* » est quelque chose qui pour le sujet est articulé :

- que l'objet maternel est ici *appelé quand il est absent*,
- *rejeté* selon un même registre qu'est l'appel, à savoir par une vocalise, *quand il est présent*.

Cette scansion essentielle de l'appel est quelque chose qui ne nous donne pas bien entendu, loin de là, dès l'abord tout *l'ordre symbolique*, mais qui nous montre l'amorce et qui nous montre, qui nous permet de dégager comme un élément distinct de *la relation d'objet réel*, quelque chose d'autre qui est très précisément ce qui va offrir pour la suite la possibilité du rapport, de ce rapport de l'enfant à un objet réel avec sa scansion, les marques, les traces qui en restent, qui nous offrent la possibilité du rapport de cette relation réelle avec *une relation symbolique* comme telle.

Avant de le montrer d'une façon plus manifeste, je veux simplement mettre en évidence ce que comporte le seul fait que dans les rapports de l'enfant soit introduit par cette relation à la personne constituant le couple d'opposition « *présence-absence* », ce qui est par là introduit dans l'expérience de l'enfant et ce qui au moment de *la frustration* tend naturellement à s'endormir. Nous avons donc l'enfant entre la notion d'un agent qui déjà participe de *l'ordre de la symbolique*, nous l'avons vu, nous l'avons articulé la dernière année, c'est le couple d'opposition « *présence-absence* », la connotation +/-, qui nous donne le premier élément.

Il ne suffit pas à lui tout seul à constituer un *ordre symbolique* puisqu'il faut une séquence ensuite, et une séquence groupée comme telle, mais déjà dans l'opposition « *plus et moins* », « *présence et absence* » il y a virtuellement l'origine, la naissance la possibilité, la condition fondamentale, d'un *ordre symbolique*.

Comment devons-nous concevoir *le moment de virage où cette relation primordiale à l'objet réel peut s'ouvrir à quelque chose d'autre* ? Qu'est-ce à la vérité que *le véritable virage*, le moment tournant où la dialectique mère-enfant s'ouvre à une relation plus complexe, s'ouvre à d'autres éléments qui vont y introduire à proprement parler ce que nous avons appelé dialectique ?

Je crois que nous pouvons le formuler de façon schématique en posant la question, si ce qui constitue l'*agent symbolique* - la mère comme telle - essentiel de la relation de l'enfant à cet *objet réel* : qu'est-ce qui se produit si *elle ne répond plus* ? Si à cet appel *elle ne répond plus* ?

Introduisons la réponse nous-même : qu'est-ce qui se produit si *elle ne répond plus*, si elle déchoit ? Cette *structuration symbolique* qui la fait « *objet présent-absent* » en fonction de l'appel, elle devient *réelle* à partir de ce moment-là, elle devient *réelle* pourquoi ?

Qu'est-ce que veut dire cette notion que, sortie de cette structuration qui est celle même dans laquelle jusque là elle existe comme agent, nous l'avons dégagée de l'objet réel qui est l'objet de la satisfaction de l'enfant, elle devient réelle, c'est-à-dire qu'*elle ne répond plus*, *elle ne répond plus* en quelque sorte qu'à son gré, elle devient quelque chose où entre aussi l'amorce de la structuration de toute la réalité, pour la suite elle devient une puissance.

Par un renversement de la position, cet objet, le sein, prenons le comme exemple, on peut le faire aussi enveloppant qu'il soit, peu importe puisqu'il s'agit là d'une relation réelle, mais par contre à partir du moment où la mère devient puissance et comme telle réelle, c'est d'elle que pour l'enfant va dépendre, et de la façon la plus manifestée, l'accès à ces objets qui étaient jusque là, purement et simplement *objets de satisfaction*, ils vont devenir, de la part de cette puissance, *objets de don*, et comme tels de la même façon - mais pas plus que n'était la mère jusqu'à présent - susceptibles d'entrer dans une connotation « *présence-absence* », mais comme dépendante de cet objet réel, de cette puissance qui est la puissance maternelle, bref, les objets en tant qu'objets au sens où nous l'entendons, non pas métaphoriquement, mais les objets *en tant que saisissables, en tant que possédables*.

La notion de « *not me* », de *non moi*, c'est une question d'observation de savoir si elle entre d'abord par l'image de l'autre ou par *ce qui est possédable, ce que l'enfant veut retenir auprès de lui d'objets* qui eux-mêmes à partir de ce moment là n'ont plus tellement besoin d'être objets de satisfaction que d'être objets qui sont la marque de la valeur de cette puissance qui peut ne pas répondre et qui est la puissance de la mère. En d'autres termes, *la position se renverse* : la mère est devenue *réelle* et l'objet devient *symbolique*, l'objet devient avant tout témoignage du don venant de la puissance maternelle. L'objet à partir de ce moment là a deux ordres de propriétés satisfaisantes, il est deux fois possiblement objet de satisfaction :

- pour autant qu'il satisfait à un besoin, assurément comme précédemment,
- mais pour autant qu'il symbolise une puissance favorable, non moins assurément.

Ceci est très important parce qu'une des notions les plus encombrantes de toute la théorie analytique telle qu'elle se formule depuis qu'elle est devenue, selon une formule, une « *psychanalyse génétique* », c'est la notion d'*omnipotence* soi-disant de la pensée, de *toute-puissance* qu'on impute à tout ce qui est le plus éloigné de nous. Comme *il est concevable que l'enfant ait la notion de la toute-puissance*, il en a en effet peut-être l'essentiel, *mais il est tout à fait absurde*, et il aboutit à des impasses, *de concevoir que la toute-puissance dont il s'agit c'est la sienne*. La *toute-puissance* dont il s'agit c'est le moment que je suis en train de vous décrire de réalisation de la mère, c'est la mère qui est *toute-puissante*, ça n'est pas l'enfant, le moment décisif, le passage de la mère à la réalité à partir d'une symbolisation tout à fait archaïque, c'est celui-là, c'est le moment où la mère peut *donner n'importe quoi*.

Mais il est tout à fait erroné et complètement impensable de penser que l'enfant a la notion de sa *toute-puissance*, rien non seulement n'indique dans son développement qu'il l'ait, mais à peu près tout ce qui nous intéresse et tous les accidents sont pour nous montrer que cette *toute-puissance* et ses échecs ne sont rien dans la question, mais comme vous allez le voir, *les carences, les déceptions* touchant à la *toute-puissance maternelle*.

Cette investigation peut vous paraître un peu théorique, mais elle a tout au moins l'avantage d'introduire des distinctions essentielles, les ouvertures qui ne sont pas celles qui sont effectivement mises en usage. Vous allez voir maintenant à quoi cela nous conduit, et ce que nous pouvons d'ores et déjà en indiquer. Voilà donc l'enfant qui est en présence de quelque chose qu'il a réalisé comme puissance, comme quelque chose qui tout d'un coup est passé d'un plan de la première connotation « *présence-absence* » à quelque chose qui peut se refuser et qui détient tout ce dont le sujet peut avoir besoin, et aussi bien même s'il n'en a pas besoin, et qui devient *symbolique* à partir du moment où cela dépend de cette puissance.

Posons la question maintenant tout à fait à un autre départ. FREUD nous dit : il y a quelque chose qui dans *ce monde des objets* qui a une fonction tout à fait décisive, paradoxalement décisive, c'est *le phallus, cet objet* qui lui-même est défini comme *imaginaire*, qu'il n'est en aucun cas possible de confondre avec le pénis dans sa réalité, qui en est à proprement parler *la forme, l'image érigée*. Ce *phallus* a cette importance si décisive que *sa nostalgie, sa présence, son instance* dans *l'imaginaire* se trouve plus importante semble-t-il encore pour les membres de l'humanité auxquels il manque - à savoir la femme - que pour celui qui peut s'assurer d'en avoir réalité, et dont toute la vie sexuelle est pourtant subordonnée au fait qu'imaginativement bel et bien il assume et il assume en fin de compte comme licite, comme permis l'usage, c'est-à-dire l'homme. C'est là une donnée.

Voyons maintenant *notre mère* et *notre enfant* en question, confrontons-les comme d'abord je confronte à ce que Michael et Alice BALINT, selon eux, de même que dans les époux MORTIMER à l'époque de Jean COCTEAU n'ont qu'un seul cœur, la mère et l'enfant - pour Michel et Alice BALINT - n'ont qu'une seule totalité de besoins. Néanmoins, je les conserve comme *deux cercles extérieurs*.

Ce que FREUD nous dit, c'est que la femme a, *dans ses manques d'objets essentiels*, le *phallus*, que non seulement cela a le rapport le plus étroit avec sa relation à l'enfant pour une simple raison, c'est que si la femme trouve dans l'enfant une satisfaction, c'est très précisément pour autant qu'elle sature à son niveau, qu'elle trouve en lui ce quelque chose qui la calme plus ou moins bien, ce pénis, ce besoin de *phallus*. Si nous ne faisons pas entrer ceci, nous méconnaissons, non seulement l'enseignement de FREUD, mais quelque chose qui se manifeste par l'expérience à tout instant. Voilà donc la mère et l'enfant qui ont entre eux un certain rapport : l'enfant attend quelque chose de la mère, il en reçoit aussi quelque chose dans cette dialectique dans laquelle nous ne pouvons pas ne pas introduire ce que j'introduis maintenant : l'enfant, en quelque sorte, peut - disons d'une façon approximative à la façon dont M. et M^{me} BALINT le formulent - se croire aimé pour lui-même.

La question est celle-ci :

- dans toute la mesure où cette image du *phallus* pour la mère n'est pas complètement ramenée à l'image de l'enfant,
- dans toute la mesure où cette diplopie, cette division de *l'objet primordial*, désiré soi-disant, qui serait celui de la mère en présence de l'enfant est en réalité doublée par, d'une part le besoin d'une certaine saturation imaginaire, et d'autre part par ce qu'il peut avoir en effet de relations réelles efficaces, instinctuelles, à un niveau primordial qui reste toujours mythique avec l'enfant,
- dans toute la mesure où pour la mère il y a *quelque chose* qui reste *irréductible* dans ce dont il s'agit, en fin de compte si nous suivons FREUD,

...c'est dire que *l'enfant, en tant que réel, symbolise l'image*.

S'il est important que l'enfant, en tant que *réel*, pour la mère, prenne pour elle la fonction *symbolique* de son besoin *imaginaire*, *les trois termes y sont*, et toutes sortes de variétés vont là pouvoir s'introduire. L'enfant mis en présence de la mère, toutes sortes de situations déjà structurées existent entre lui et la mère, à savoir à partir du moment où la mère s'est introduite dans le *réel* à l'état de *puissance*, quelque chose pour l'enfant ouvre la possibilité d'un *intermédiaire* comme tel, comme *objet de don*.

La question est de savoir à quel moment et comment, par quel mode d'accès l'enfant peut être introduit directement à la structure *Symbolique-Imaginaire-Réel*, telle qu'elle se produit pour la mère ? Autrement dit à quel moment l'enfant peut entrer, assumer d'une façon nous verrons plus ou moins *symbolisée*, la situation *imaginaire, réelle* de ce qu'est le *phallus* pour la mère, à quel moment l'enfant peut jusque dans une certaine mesure, se sentir dépossédé lui-même de quelque chose qu'il exige de la mère en s'apercevant que *ce n'est pas lui qui est aimé, mais* quelque chose d'autre qui est *une certaine image*.

Il y a quelque chose qui va plus loin, c'est que cette *image phallique*, l'enfant la réalise sur lui-même, c'est là qu'intervient à proprement parler la relation narcissique.

- Dans quelle mesure, au moment où l'enfant appréhende par exemple la différence des sexes, cette expérience vient-elle s'articuler avec ce qui lui est offert dans la présence même et l'action de la mère, à la reconnaissance de ce tiers terme *imaginaire* qu'est le *phallus* pour la mère ?
- Bien plus, dans quelle mesure la notion que *la mère manque de ce phallus*, que la mère est elle-même *désirante*, non pas seulement d'autre chose que de lui-même, mais *désirante* tout court, c'est-à-dire atteinte dans sa puissance, est-il quelque chose qui, pour le sujet peut être, va être, plus décisif que tout ?

Je vous ai annoncé la dernière fois l'observation d'une phobie. Je vous indique tout de suite quel va être son intérêt : c'est une petite fille, et nous avons - grâce au fait que c'est la guerre et que c'est une élève d'Anna FREUD - toutes sortes de bonnes conditions : l'enfant sera observée de bout en bout, et comme c'est une élève de Madame Anna FREUD, dans toute cette mesure elle sera *une bonne observatrice* parce qu'elle ne comprend rien, elle ne comprend rien parce que la théorie de Madame Anna FREUD est fautive et que par conséquent cela la mettra devant les faits dans un état d'étonnement qui fera toute la fécondité de l'observation. Et alors on note tout, au jour le jour.

La petite fille s'aperçoit que les garçons ont un « *fait-pipi* » comme on s'exprime dans *l'observation du petit Hans*. Pendant tout un moment elle se met à fonctionner en position de rivalité - elle a deux ans et cinq mois - c'est-à-dire qu'elle fait tout pour faire comme les petits garçons.

Cette enfant est séparée de sa mère, pas seulement à cause de la guerre, mais parce que sa mère a perdu au début de la guerre son mari. Elle vient la voir, les relations sont excellentes, la « *présence-absence* » est régulière, et les jeux d'amour, de contact, avec l'enfant sont des jeux d'approche, elle s'amène sur la pointe des pieds, et elle distille son arrivée, on voit *sa fonction de mère symbolique*. Tout va très bien, elle a les objets réels qu'elle veut quand la mère n'est pas là, quand la mère est là elle joue son rôle de *mère symbolique*.

Cette petite fait donc la découverte que les garçons ont un « *fait-pipi* », il en résulte assurément quelque chose, à savoir qu'elle veut les imiter et qu'elle veut manipuler leur « *fait-pipi* », il y a un drame, mais qui n'entraîne absolument rien comme conséquences.

Or *cette observation* nous est donnée pour être celle *d'une phobie*, et en effet une belle nuit elle va se réveiller *saisie d'une frayeur folle*, et ce sera à cause de la présence d'un chien qui est là, qui veut la mordre, qui fait qu'elle veut sortir de son lit et qu'il faut la mettre dans un autre. Cette observation de *phobie* évolue un certain temps. Cette *phobie* suit-elle la découverte de *l'absence de pénis* ? Pourquoi posons-nous la question ? Nous posons la question parce que ce chien - nous le saurons dans toute la mesure où nous analyserons l'enfant, c'est-à-dire où nous suivrons et comprendrons ce qu'elle raconte - ce chien est manifestement un chien qui mord, et qui mord le sexe.

La première phrase - car c'est une enfant qui a un certain retard - vraiment longue et articulée qu'elle prononce dans son évolution, est pour dire que les chiens mordent les jambes des méchants garçons, et c'est en plein à l'origine de sa phobie. Vous voyez aussi *le rapport* qu'il y a entre *la symbolisation* et *l'objet de la phobie*. Pourquoi *le chien*, nous en parlerons plus tard. Mais ce que je veux maintenant vous faire remarquer, c'est que ce chien est là comme *agent qui retire* ce qui d'abord a été plus ou moins admis comme *absent*.

Allons-nous court-circuiter les choses et dire qu'il s'agit simplement dans la phobie d'un passage au niveau de la loi, c'est-à-dire que quelque chose - comme je vous le disais tout à l'heure - pourvu de puissance, est là pour intervenir et pour justifier ce qui est *absent*, « *d'être absent parce que* » : pour avoir été enlevé, mordu ? C'est dans ce sens que je vous indiquais que j'ai essayé d'articuler aujourd'hui comme *schéma* ce qui nous permet de faire le franchissement, de voir cette chose qui paraît très sommaire.

On le fait à chaque instant, Monsieur JONES nous dit très nettement : pour l'enfant après tout *le surmoi n'est peut-être qu'un alibi*, les angoisses sont primordiales, primitives, imaginaires, et en quelque sorte là il retourne à une sorte d'artifice : c'est la contre-partie ou la contravention morale, en d'autres termes c'est toute la culture et toutes ses interdictions, c'est quelque chose de caduc à l'abri de quoi ce qu'il y a de fondamental, à savoir *les angoisses* dans leur état incontenu, vient prendre en quelque sorte son repos.

Il y a là-dedans quelque chose de juste, c'est *le mécanisme de la phobie*, mais *le mécanisme de la phobie est le mécanisme de la phobie* et l'étendre, comme le fait Monsieur PASCHE à la fin de cet article dont je vous ai parlé, au point de dire que *ce mécanisme de la phobie* c'est ce quelque chose qui explique au fond l'instinct de mort par exemple, ou encore que les images du rêve c'est une certaine façon que le sujet a d'habiller ses angoisses, de les personnaliser comme on peut dire, c'est-à-dire de revenir toujours à la même idée, qu'il n'y a pas là méconnaissance de l'ordre symbolique, mais l'idée que c'est là une espèce d'habillement et de prétexte de quelque chose de plus fondamental. Est-ce cela que je veux vous dire en amenant cette observation de phobie ? Non !

L'intérêt de ceci c'est de s'apercevoir que *la phobie* ait mis bien plus d'un mois pour éclater, elle a mis bien plus de temps, mais un temps marqué entre la découverte de son aphallie ou *aphallicisme* pour cette enfant et l'éclosion de *la phobie*, *il a fallu qu'il se passe dans l'intervalle quelque chose qui est que d'abord la mère a cessé de venir parce qu'elle était tombée malade et qu'il a fallu l'opérer*. La mère n'est plus *la mère symbolique*, la mère a manqué. Elle revient, elle rejoue avec l'enfant, il ne se passe encore rien. Elle revient appuyée sur une canne, elle revient faible, elle n'a plus ni la même présence ni la même gaieté, ni les mêmes relations d'approche, d'éloignement, qui fondaient tout l'accrochage avec l'enfant, suffisant, qui se passaient tous les huit jours.

Et c'est à ce moment donc, dans un troisième temps très éloigné, que naît la découverte que grâce aux observateurs nous pouvons savoir, que l'œdipe vient non pas de l'*aphallicisme*, de la deuxième rupture dans le rythme de l'alternance de « *venue-être venue* » de la mère comme telle, *il a fallu* encore que la mère apparaisse comme quelqu'un qui pouvait manquer. Et son manque s'inscrit dans la réaction, dans le comportement de l'enfant, c'est-à-dire que l'enfant est très triste, *il a fallu* l'encourager. Il n'y avait pas de phobie. C'est quand elle revoit sa mère sous une forme débile, appuyée sur un bâton, malade, fatiguée, qu'éclate le lendemain *le rêve du chien* et le développement de la phobie.

Il n'y a qu'une seule chose dans l'observation plus significative et plus paradoxale que cela - nous reparlerons de cette phobie, de la façon dont les thérapeutes l'ont attaquée, ce qu'ils ont cru comprendre - je veux simplement vous marquer dans les antécédents de la phobie, c'est qu'au moins cela pose la question de savoir à partir de quel moment c'est en tant que la mère, elle, manque de *phallus* que le quelque chose qui se détermine et qui s'équilibre dans la phobie a rendu la phobie nécessaire. Pourquoi elle est suffisante, c'est une autre question que nous aborderons la prochaine fois.

Il y a un autre point non moins frappant, c'est qu'après la phobie, la guerre cesse, la mère reprend son enfant, elle se remarie. Elle se trouve avec un nouveau père, et avec un nouveau frère, le fils du monsieur avec lequel la mère se remarie, et à ce moment-là le frère qu'elle a acquis d'un seul coup et qui est nettement plus âgé qu'elle, environ cinq ans de plus qu'elle, se met avec elle à se livrer à toutes sortes de jeux à la fois adoratoires et violents, parmi lesquels la requête de se montrer nus, et manifestement le frère fait précisément sur elle quelque chose qui est entièrement lié à l'intérêt qu'il porte à cette petite fille en tant qu'elle est « *a-pénienne* », et là la psychothérapeute de s'étonner : ç'aurait dû être une belle occasion de rechute de *sa phobie* puisque dans la théorie de l'« *environmental* » qui est celle sur laquelle se fonde toute la thérapeutique d'Anna FREUD, c'est à savoir que c'est dans la mesure où le *moi* est plus ou moins bien informé de la réalité que les discordances s'établissent.

Est-ce à ce moment là, de nouveau représentifié avec son manque, avec la présence d'homme-frère, de personnage non seulement phallique, mais porteur du pénis, est-ce qu'il n'y aurait pas là *une occasion de rechute* ? Bien loin de là, elle ne s'est jamais portée si bien, il n'y a pas trace à ce moment de trouble mental, elle se développe parfaitement bien.

On nous dit d'ailleurs exactement pourquoi. C'est qu'elle est manifestement préférée par sa mère à ce garçon, mais néanmoins le père est quelqu'un d'assez présent pour introduire précisément un nouvel élément, l'élément dont nous n'avons pas encore parlé jusqu'à présent, mais qui tout de même est essentiellement lié à la fonction de la phobie, un *élément symbolique* au delà de la relation de *puissance* ou d'*impuissance* avec la mère, le père à proprement parler, lui-même comme dégageant de ses relations avec la mère la notion de puissance, bref ce qui au contraire nous paraît avoir été saturé par la phobie, à savoir ce qu'elle redoute en l'animal castrateur comme tel qui s'est avéré de toute nécessité avoir été l'élément d'articulation essentiel qui a permis à cette enfant de traverser la crise grave où elle était entrée devant l'impuissance maternelle.

Elle retrouve là son besoin saturé par la présence maternelle et par surcroît par le fait que *quelque chose...*

...dont justement c'est la question de savoir si la thérapeute voit si clair que cela

...à savoir qu'il y a peut-être toutes sortes de possibilités pathologiques dans cette relation où elle est déjà fille du père, car nous pouvons nous apercevoir sous une autre face à ce moment là, qu'elle est devenue, elle toute entière, *quelque chose* qui vaut plus que le frère. En tout cas elle va devenir assurément la sœur *phallus* dont on parle tellement et dont il s'agit de savoir dans quelle mesure pour la suite elle ne sera pas impliquée dans cette fonction imaginaire.

Mais pour l'immédiat nul besoin essentiel n'est à combler par l'articulation du phantasme phallique, le père est là, il y suffit, il suffit à maintenir entre les trois termes de la relation *mère-enfant-phallus*, l'écart suffisant pour que le sujet n'ait à donner de soi, à y mettre du sien d'aucune façon pour maintenir cet écart.

Comment cet écart est-il maintenu, par quelle voie, par quelle identification, par quel artifice ? C'est ce que nous commencerons la prochaine fois d'essayer d'attaquer en reprenant un peu cette observation, c'est-à-dire en vous introduisant par là même à ce qu'il y a de plus caractéristique dans la relation d'objet pré-œdipienne, à savoir la naissance de l'objet fétiche.

La conception analytique de *la relation d'objet* a déjà une certaine réalisation historique. Ce que j'essaie de vous montrer la reprend dans un sens partiellement différent, partiellement aussi le même, mais qui ne l'est tout de même, bien entendu, que pour autant qu'elle s'insère dans un ensemble différent qui lui donne une signification différente.

Il convient, au point où nous en sommes parvenus, de bien ponctuer d'une façon accusée comment cette *relation d'objet* est mise, par le groupe de ceux qui en font de plus en plus état - et j'ai pu m'en apercevoir récemment aux relectures de certains articles - au centre de leur conception de l'analyse. Il convient de bien marquer en quoi cette formulation qui se précipite, qui s'affirme, et même jusqu'à un certain point qui s'affirme en même temps au cours des années, aboutit à quelque chose de maintenant très fermement articulé.

Il est arrivé que dans certains articles j'ai souhaité *ironiquement* que quelqu'un donne vraiment la raison de *la relation d'objet* telle qu'elle est pensée *dans une certaine orientation* [PDA]. Mon vœu a été amplement comblé depuis, c'est plus d'un qui nous a donné cette formulation, et plus spécialement une formulation qui a été plutôt en s'amollissant de la part de celui qui l'avait introduite à propos de la névrose obsessionnelle [Bouvet], mais pour d'autres on peut dire qu'il y a eu un effort de précision dans la conception dominante.

Et dans l'article sur « *La motricité dans la relation d'objet* » dans le numéro de Janvier-Juin 1955 de la [Revue Française de Psychanalyse](#), Monsieur Michel FAIN nous donne un exemple vivant et, je pense, répondant en tout au résumé que je vais vous en faire. Les choses certainement vous paraîtront même aller beaucoup plus loin, à la lecture de l'article, que l'idée que je pourrai vous en donner d'une façon forcément raccourcie dans ces quelques mots.

Enfin j'espère que vous verrez à quel point il est exact que la relation entre l'analysé et l'analysant est conçue au départ comme celle qui s'établit entre un sujet (*le patient*) et un objet extérieur (*l'analyste*), et pour nous exprimer dans notre vocabulaire, l'analyste est là conçu comme *réel*. Toute la tension de la situation analytique est conçue sur cette base que c'est ce « *couple* » qui à lui tout seul est un élément animateur du développement analytique, qu'entre un sujet couché ou non sur un divan et *l'objet extérieur* qui est l'analyste, il ne peut en principe s'établir, se manifester que ce qui est appelé *la relation pulsionnelle primitive*, celle qui doit normalement - c'est le présupposé du développement de la relation analytique - se manifester par *une activité motrice*.

C'est du côté des petites traces soigneusement observées des époques de réaction motrice du sujet que nous trouvons le dernier mot de ce qui se passe au niveau de la pulsion qui sera là en quelque sorte localisée, sentie vivante par l'analyste : c'est pour autant que le sujet *contient* ses mouvements, qu'il est *forcé* de les contenir dans la relation telle qu'elle est établie par la convention analytique, c'est à ce niveau là qu'est localisé dans l'esprit de l'analyste ce dont il s'agit de manifester, c'est à dire la pulsion en train d'émerger.

En fin de compte la situation est à la base conçue comme ne pouvant s'extérioriser que dans une *agression érotique*, qui ne se manifeste pas parce qu'il est convenu qu'elle ne se manifestera pas, mais dont en quelque sorte il est souhaitable que l'érection surgisse, si l'on peut dire, à tout instant.

C'est précisément dans la mesure où à l'intérieur de *la convention analytique*, la position de la règle, *la manifestation motrice de la pulsion* ne peut pas se produire, qu'il nous sera permis de nous apercevoir que ce qui interfère dans cette situation - elle, considérée comme constituante - nous est très précisément formulé en ceci : qu'à la relation avec l'objet extérieur se superpose une relation avec un objet intérieur.

C'est ainsi qu'on s'exprime dans l'article que je viens de vous citer. C'est pour autant que le sujet a une certaine relation avec un objet intérieur qui est toujours considéré comme étant la personne présente, mais prise en quelque sorte dans les mécanismes imaginaires déjà institués dans le sujet, c'est en tant qu'une certaine *discordance* s'introduit entre cet *objet imaginaire* et *l'objet réel*, que l'analyste va être à chaque instant apprécié, jaugé, et qu'il va modeler ses interventions à chaque instant dans la mesure de la discordance entre :

- cet *objet intérieur* de cette relation fantasmatique à quelqu'un qui est en principe la personne présente puisqu'il n'est personne d'autre que ceux qui sont là à entrer en jeu dans la situation analytique
- et la notion mise en valeur par *l'un de ces auteurs* - suivi dans cette occasion par tous les autres - qui est celle de « *la distance névrotique* » que le sujet impose à *l'objet*, se réfère très précisément à cette *situation analytique*.

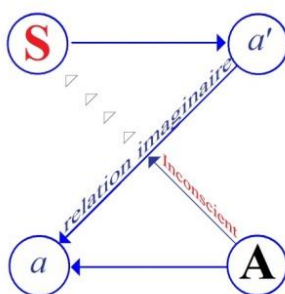
C'est dans toute la mesure où à un moment *l'objet fantasmatique*, *l'objet intérieur* sera enfin - au moins dans cette position suspendue et de cette façon vécue par le sujet - réduit à la distance réelle qui est celle du sujet à l'analyste, c'est dans la mesure où le sujet réalisera son analyste comme « *présence réelle* ».

Ici les auteurs vont très loin. J'ai déjà fait plusieurs fois allusion au fait qu'un de ces auteurs - il est vrai alors dans une période postulante de sa carrière - avait parlé comme du tournant crucial d'une analyse le moment où - et ce n'était pas une métaphore - son analysé avait pu le sentir : il ne s'agissait pas qu'il puisse le sentir psychologiquement, où il avait perçu son odeur.

Cette sorte de mise au premier plan, d'affleurement de la relation de subordination est, je dois dire, une des conséquences mathématiques d'une conception semblable de la relation analytique. Il est bien certain que dans une position réfrénée à l'intérieur de laquelle doit peu à peu se réaliser *une distance* qui est conçue comme *la distance* ici active, présente, réelle, vis-à-vis de l'analyste, il est bien certain qu'un des *modes des relations* les plus directes dans cette position qui est une position réelle et simplement réfrénée, doit être ce mode d'appréhension à *distance* qui est donné par la subordination. Je ne prends pas là un exemple, ceci a été répété à plusieurs reprises, et il semble que dans ce milieu on tende de plus en plus à donner une importance pivot à de tels modes d'appréhension.

Voici donc comment la position analytique est pensée à l'intérieur de cette situation qui est une situation de rapport réel de deux personnages dans un enclos à l'intérieur duquel ils sont séparés par une sorte de barrière qui est une barrière conventionnelle, et quelque chose doit se réaliser. Je parle de la formulation théorique des choses, nous verrons après où ceci mène quant aux conséquences pratiques.

Il est bien clair qu'une conception aussi exorbitante ne peut pas être poussée jusqu'à ses dernières conséquences. Il est bien clair d'autre part que si ce que je vous enseigne est vrai, cette situation n'est même pas réellement cela, il ne suffit pas de la concevoir comme telle, bien entendu pour qu'elle soit ainsi qu'on la conçoit. On la mènera de travers en raison de la façon dont on la conçoit, mais ce qu'elle est réellement reste tout de même qu'elle est ce quelque chose que j'essaie de vous exprimer par ce schéma :



qui fait intervenir et s'entrecroiser *la relation symbolique* et *la relation imaginaire*, l'une servant en quelque sorte de *filtre* à l'autre, et il est bien clair que cette situation n'est pas réelle pour autant qu'on la méconnaît, c'est donc quelque chose qui se trouvera manifester l'insuffisance de cette conception. Mais inversement *l'insuffisance de cette conception* peut avoir quelques conséquences sur la façon de mener à bonne fin l'ensemble de la situation.

C'est un exemple d'espèce que je vais mettre en valeur aujourd'hui devant vous pour vous montrer effectivement à quoi cela peut aboutir. Mais d'ores et déjà voici donc une situation conçue comme une situation réelle, comme une situation de *réduction* de *l'imaginaire* au *réel*, opération de *réduction* à l'intérieur de laquelle se passent un certain nombre de phénomènes qui permettront de situer les différentes étapes où le sujet est resté plus ou moins adhérent ou fixé à cette *relation imaginaire*, et de faire ce qu'on appelle l'exhaustion des diverses positions, *positions* essentiellement *imaginaires* comme on l'a montré, au premier plan de la relation prégénitale comme devenant de plus en plus l'essentiel de ce qui est exploré dans l'analyse.

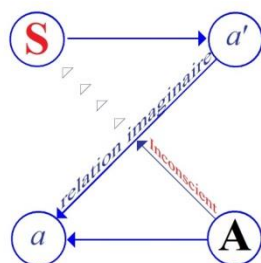
La caractéristique d'une telle conception est assurément que la seule chose - et ce n'est pas rien puisque *tout est là* - la seule chose qui n'est aucunement élucidée, on peut l'exprimer ainsi : c'est que l'on ne sait pas pourquoi l'on *parle* dans cette situation, on ne le sait pas assurément, cela ne veut pas dire qu'on pourrait s'en passer, rien n'est dit quant au fait de la fonction à proprement parler *du langage et de la parole* dans cette position.

Aussi bien d'ailleurs ce que nous verrons venir au jour c'est la valeur toute *spéciale* qui est donnée...

ceci encore vous le trouverez chez les auteurs et dans les textes cités, ponctuée de la façon la plus précise ...que seule la verbalisation impulsive, les espèces de *cris* vers l'analyste du type « *Pourquoi ne me répondez-vous pas ?* » représentent en fin de compte ce quelque chose qui est valable pour autant qu'il s'agit là de mots impulsifs, et signaler une verbalisation n'a d'importance qu'autant qu'elle est impulsive, qu'autant qu'elle est manifestation *motrice*.

Dans cette opération du réglage si l'on peut dire de la distance de l'objet interne à laquelle toute la technique en quelque sorte se soumettra, à quoi allons-nous aboutir ? Qu'est-ce que notre schéma nous permet de concevoir de ce qui peut se passer ? Cette relation [a' → a] concerne la relation imaginaire, la relation du sujet - en tant que plus ou moins discordant, décomposé, ouvert au morcellement - à une image unifiante qui est celle du petit autre, qui est une image narcissique.

C'est très essentiellement sur cette ligne que s'établit la relation imaginaire [a' → a].



De même que c'est sur cette ligne [A → S], qui n'en est pas une puisqu'il convient de l'établir, que se produit cette relation à l'Autre... qui n'est pas simplement l'Autre qui est là, qui est littéralement le lieu de parole : c'est en tant qu'il y a déjà structuré dans la relation parlante cet au-delà, cet Autre au-delà même de cet autre que vous appréhendez imaginairement, cet Autre supposé qui est le sujet comme tel, le sujet dans lequel votre parole se constitue, parce qu'il peut comme parole, non seulement l'accueillir, la percevoir, mais y répondre... c'est sur cette ligne [A → S] que s'établit tout ce qui est de l'ordre transférentiel à proprement parler, l'imaginaire y jouant précisément un rôle de filtre, voire d'obstacle. Bien entendu dans chaque névrose, le sujet a déjà, si l'on peut dire, son propre réglage :

- c'est à quelque chose que lui sert en effet de réglage par rapport à l'image,
- c'est à quelque chose que cela lui sert, pour à la fois entendre et ne pas entendre ce qu'il y a à entendre au lieu de la parole.

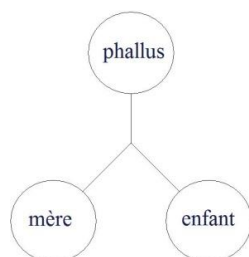
Ne disons rien de plus que ceci :

- si tout notre effort, tout notre intérêt porte uniquement sur ce qui est là [a' → a] dans cette position transverse par rapport à l'avènement de la parole [A → S],
- si tout est méconnu de la relation entre la tension imaginaire [a' → a] et ce qui doit se réaliser, venir au jour du rapport symbolique inconscient [A → S], parce que précisément c'est là toute la doctrine analytique qui est là à l'état potentiel, qu'il y a quelque chose qui doit lui permettre de s'achever, de se réaliser autant comme histoire que comme aveu,
- si nous abandonnons la notion de la fonction de la relation imaginaire par rapport à cette impossibilité de l'avènement symbolique qui constitue la névrose, si nous ne les pensons pas sans cesse chacun en fonction de l'Autre, ... ce qu'on peut s'attendre en principe qu'il y ait à dire est ce que précisément ces auteurs, les tenants de cette conception, appellent la relation d'objet, et cette distance à l'objet est précisément réglée dans une certaine fin.

Si nous ne nous intéressons à elle que pour en quelque sorte l'anéantir, si tant est que ce soit possible en ne s'intéressant qu'à elle nous arrivions à quelque chose, à un certain résultat, qu'il suffise de savoir que nous en avons déjà, des résultats : il nous est déjà venu en mains des sujets qui ont passé par ce style d'appréhension et d'épreuve.

Il y a quelque chose d'absolument certain, c'est qu'au moins dans un certain nombre de cas, et précisément de cas de névrose obsessionnelle, cette façon tout entière de situer le développement de la situation analytique dans une poursuite de la réduction de cette fameuse « distance » qui serait considérée comme caractéristique de la relation d'objet à la névrose obsessionnelle, nous obtenons ce qu'on peut appeler des réactions perverses paradoxales.

Par exemple l'explosion qui est tout à fait inhabituelle et qui n'existait guère dans la littérature analytique avant que fût mis au premier plan ce mode technique, la précipitation d'un attachement homosexuel pour un objet en quelque sorte tout à fait paradoxal qui dans la relation du sujet reste même là à la façon d'une sorte d'artéfact, d'une espèce de gélification d'une image, d'une chose qui s'est cristallisée, précipitée autour des objets qui se trouvent à la portée du sujet, et qui peut manifester pendant un certain temps une assez durable persistance. Ceci n'est pas étonnant si nous prenons la relation de la triade imaginaire mère-enfant-phallus.



Au point où j'ai poussé les choses la dernière fois vous avez vu s'ébaucher une ligne de recherche, c'est assurément pour nous en tenir au prélude de la mise en jeu de *la relation symbolique* qui ne se fera qu'avec la *quarte* fonction qui est celle du père, qui est introduite par la dimension de l'œdipe.

Nous sommes ici dans un triangle qui en lui-même est pré-œdipien, je le souligne, il n'est là isolé que d'une façon abstraite. Il ne nous intéresse dans son développement que pour autant qu'il est ensuite repris dans le *quatuor* avec l'entrée en jeu de la fonction paternelle à partir de cette, disons *déception fondamentale de l'enfant* reconnaissant non seulement *qu'il n'est pas l'objet unique* de la mère - nous avons laissé ouverte la question de savoir comment il le reconnaissait - mais s'apercevant que *l'objet possible* - ceci plus ou moins accentué selon les cas - *de l'intérêt de la mère, est le phallus*.

Première question de la reconnaissance de la relation mère-enfant. S'apercevant en second lieu que *la mère* est justement *privée, manque* elle-même de cet objet, voilà le point où nous en étions parvenus la dernière fois. Je vous l'ai montré en évoquant le cas transitoire d'une phobie chez une très jeune enfant, qui nous permettait de l'étudier, en quelque sorte d'une façon très favorable parce que c'est la limite de la relation œdipienne que nous pouvions voir à la suite de quelque double déception :

- déception imaginaire, repérage par l'enfant lui-même du *phallus* qui lui manque,
- puis ensuite dans un deuxième temps de la perception qu'à la mère, à cette mère qui est *à la limite du symbolique et du réel*, à cette mère manque aussi le *phallus*.

Et l'éclosion, l'appel par l'enfant pour soutenir en quelque sorte cette relation insoutenable, et l'intervention de cet être fantasmatique qui est le chien qui intervient ici comme celui qui est en quelque sorte à proprement parler le responsable de toute la situation, celui qui *mord*, celui qui *châtre*, celui grâce à quoi est *pensable, est vivable symboliquement* l'ensemble de cette situation, au moins pour une période provisoire.

Que se passe-t-il donc, quelle est la position possible quand cet attelage des trois objets imaginaires dans l'occasion est rompu ? Il y a plus d'une solution possible, et la solution est toujours appelée dans une situation normale ou anormale. Que se passe-t-il dans la situation œdipienne normale ?

C'est par l'intermédiaire d'une certaine rivalité ponctuée d'identification, dans une alternance des relations du sujet avec le père, que quelque chose pourra être établi, qui fera que *le sujet se verra* - en quelque sorte diversement, selon sa position lui-même de fille ou de garçon - *conférer* si l'on peut dire - pour le garçon c'est tout à fait clair - *conférer* dans certaines limites, celles précisément qui l'introduisent à la relation symbolique, *conférer* cette puissance phallique.

Et d'une certaine façon, quand je vous ai dit l'autre jour que pour la mère l'enfant comme être réel était pris comme *symbole* de son *manque d'objet*, de son appétit imaginaire pour le *phallus*, l'issue normale à cette situation peut se concevoir comme étant ceci précisément réalisé au niveau de l'enfant, c'est à dire que l'enfant reçoit *symboliquement* ce *phallus* dont il a besoin, mais dont pour qu'il en ait besoin il faut qu'il ait été préalablement menacé par l'instance castratrice qui est originalement et essentiellement l'instance paternelle. C'est dans une constitution sur le plan *symbolique*, sur le plan d'une sorte de *pacte*, de droit au *phallus* que s'établit pour l'enfant cette *identification virile* qui est au fondement d'une relation œdipienne normative.

Mais rien qu'ici je vous fais une remarque en quelque sorte latérale. Qu'est-ce qui résulte de ceci ? Il y a quelque chose d'assez singulier, voire de paradoxal dans les formulations originaires qui sont sous la plume de FREUD de la distinction entre

- la relation *anaclitique*,
- et la relation *narcissique*.

Dans l'œdipe cette relation libidinale... Chez l'adolescent, FREUD nous dit qu'il y a deux types d'objet d'amour :

- *l'objet d'amour anaclitique* qui porte la marque d'une dépendance primitive à la mère,
- *l'objet d'amour narcissique* qui est modelé sur *l'image*, qui est *l'image* du sujet lui-même, qui est *l'image narcissique*.
C'est *cette image* que nous avons essayé ici d'élaborer en montrant la racine dans *la relation spéculaire* à l'autre.

Le mot « *anaclitique* » - encore que nous le devons à FREUD - est vraiment bien mal fait car en grec il n'a vraiment pas le sens que FREUD lui donne qui est indiqué par le mot allemand *Anlebung, relation*, c'est une *relation d'appui contre*. Ceci d'ailleurs prêtant encore à toutes sortes de malentendus, certains ayant poussé cet *appui contre* jusqu'à être quelque chose qui est une sorte finalement de réaction de défense. Mais laissons cela de côté, en fait si on lit FREUD on voit bel et bien qu'il s'agit de ce besoin d'appui et de quelque chose qui en effet ne demande qu'à s'ouvrir du côté d'une relation de dépendance.

Si on pousse plus loin on verra qu'il y a de singulières contradictions dans la formulation opposée que FREUD donne de ces deux modes de relations : *anaclitique* et *narcissique*. Très curieusement il est amené à parler dans la relation anaclitique d'un besoin d'être aimé beaucoup plus que d'un besoin d'aimer. Inversement et très paradoxalement le narcissique apparaît tout d'un coup sous un jour qui nous surprend, car à la vérité certainement il est attiré par un élément d'activité inhérent au comportement très spécial du narcissique, il apparaît actif pour autant justement qu'il méconnaît toujours jusqu'à un certain point l'autre.

C'est du besoin d'aimer que FREUD le revêt et dont il lui donne l'attribut, ce qui en fait tout à fait paradoxalement et soudain une sorte de lieu naturel de ce que dans un autre vocabulaire nous appellerions *oblatif*, et qui ne peut que déconcerter. Je crois qu'il y a là-dessus à revenir, mais qu'une fois de plus c'est dans la méconnaissance de la position des éléments intrasubjectifs que ces perspectives paradoxales prennent leur origine, et du même coup leur justification.

Ce qu'on appelle *la relation anaclitique* là où elle a de l'intérêt, c'est-à-dire au niveau de sa *persistance* chez l'adulte, est toujours conçue comme une sorte de pure et simple survivance, prolongation de ce qu'on appelle une position infantile.

Si effectivement le sujet qui a cette position...

et qu'ailleurs dans l'article sur les types libidinaux, FREUD n'appelle ni plus ni moins

que *la position érotique*, ce qui montre bien que c'est effectivement la position la plus ouverte

...ce qui en fait méconnaître l'essence, c'est précisément de ne pas s'apercevoir que pour autant que le sujet *acquiert* dans la relation *symbolique*, *se voit investi du phallus* comme tel, comme lui appartenant et comme étant pour lui d'un exercice si l'on peut dire légitime, il devient par rapport à ce qui succède à l'objet maternel...

à cet objet retrouvé, marqué de la relation à la mère primitive qui sera dans la position normale de l'œdipe, toujours en principe, ceci dès l'origine de l'exposé freudien, l'objet pour le sujet mâle

...c'est à dire qu'il devient le porteur de cet objet de désir pour la femme.

La position devient anaclitique en tant que c'est de lui, du *phallus* dont il est désormais le maître, le représentant, le dépositaire, c'est en tant que la femme dépend de lui que la position est *anaclitique*. La relation de dépendance s'établit pour autant que s'identifiant à l'autre, au partenaire objectal, il est indispensable à ce partenaire, que c'est lui qui la satisfait, et lui seul parce qu'il est en principe le seul dépositaire de cet objet qui est l'objet du désir de la mère.

C'est en fonction d'un achèvement de la position œdipienne que le sujet se trouve dans la position que nous pouvons qualifier d'*optima* dans une certaine perspective par rapport à l'objet retrouvé qui sera le successeur de l'objet maternel primitif, et par rapport auquel il deviendra lui, l'objet indispensable, et que se sachant indispensable, une partie de la vie érotique précisément des sujets qui participent de ce versant libidinal soit toute entière conditionnée par le besoin une fois expérimenté et assumé de l'autre, de *la femme maternelle* comme ayant besoin en lui de trouver son objet qui est *l'objet phallique*. Voilà ce qui fait l'essence de *la relation anaclitique* en tant qu'opposée à *la relation narcissique*.

Ceci n'est qu'une parenthèse destinée à montrer l'utilité de mettre toujours en jeu cette dialectique de la relation, ici des trois objets premiers, autour de laquelle reste pour l'instant, sauf dans la notion générale de quelque chose qui les embrasse tous et les lie dans *la relation symbolique*, autour de laquelle reste pour l'instant localisé le quatrième terme qui est le père en tant qu'il introduit ici *la relation symbolique*, la possibilité de la transcendance de *la relation de frustration* ou de *manque d'objet*, dans *la relation de castration* qui est tout autre chose, c'est à dire qui introduit ce *manque d'objet* dans une dialectique, dans quelque chose qui prend et donne, qui institue, investit, confère la dimension du pacte d'une interdiction, d'une loi, de *l'interdiction de l'inceste* en particulier, dans toute cette dialectique.

Revenons à notre sujet : *que se passe-t-il si c'est la relation imaginaire qui devient la règle et la mesure de toute la relation anaclitique ?*

Il en adviendra exactement ceci : c'est qu'au moment où entrent dans le désaccord, dans le non-lien, dans la destruction des liens pour une raison quelconque évolutive des incidences historiques de la relation de l'enfant à la mère par rapport au tiers objet, *objet phallique* qui est à la fois ce *qui manque à la femme* et ce que l'enfant a découvert *qui manque à la mère*, il y a d'autres modes de rétablissement de cette cohérence.

Ces modes sont *des modes imaginaires*, ce sont *des modes imaginaires* qui, *non typiques*, consistent dans *l'identification de l'enfant à la mère*, par exemple à partir d'un *déplacement imaginaire de l'enfant par rapport à son partenaire maternel*, le choix à sa place, l'assomption pour elle de ce manque vers *l'objet phallique* comme tel. Le schéma que je vous donne là n'est rien d'autre que le schéma de *la perversion fétichiste*. Voilà un exemple de solution si vous voulez, mais il y a une voie plus directe.

En d'autres termes d'autres solutions existent d'accès à ce *manque d'objet* qui est déjà sur le plan *imaginaire* la voie humaine d'une réalisation qui est le rapport de l'homme à son existence, c'est à dire à quelque chose qui peut être mis en cause, qui déjà fait quelque chose de différent de l'animal et de toutes les relations animales possibles sur le plan *imaginaire*, c'est à dire à l'intérieur de certaines conditions qui seront des conditions en quelque sorte ponctuées, extra-historiques, telles que se présente toujours le paroxysme de la perversion.

La perversion a cette propriété de réaliser un certain mode d'accès à cet au delà de l'image de l'autre qui caractérise la dimension humaine, mais elle le réalise simplement dans un moment comme en produisent toujours les paroxysmes des perversions, qui sont en quelque sorte des moments syncopés dans l'intérieur de l'histoire du sujet.

Il y a une somme de convergence ou de montée vers le moment qui est peut-être très significativement qualifié de *passage à l'acte*, et pendant ce *passage à l'acte* quelque chose est réalisé :

- qui est fusion,
- qui est accès à cet au-delà,
- qui est à proprement parler *cette dimension trans-individuelle* que la théorie anacritique freudienne formulait comme telle, et nous apprend à appeler l'*éros*, cette union de deux individus chacun étant arraché à lui-même et pour un instant plus ou moins fragile, transitoire, voire même virtuel, constituant cette *unité*. Cette *unité* est réalisée à certains moments de la perversion, et ce qui constitue la perversion est précisément qu'elle ne peut être jamais réalisée que dans ces moments non ordonnés *symboliquement*.

Le sujet finalement trouve son objet, et son objet *exclusif*, et il le dit lui-même, d'autant plus *exclusif* et d'autant plus parfaitement plus satisfaisant qu'il est *inanimité*, du moins comme cela il sera bien tranquille de ne pas avoir de déception de sa part. Quand le sujet aime une pantoufle voilà le sujet qui a vraiment, si on peut dire, l'objet de ses désirs à sa portée, c'est plus sûr, un objet lui-même dépourvu de propriété *subjective*, *intersubjective*, voire *trans-subjective*. La solution fétichiste est incontestablement, pour ce qui est de réaliser la condition de manque comme tel, une des conditions les plus concevables dans cette perspective, et elle est réalisée.

Nous savons aussi que le propre de *la relation imaginaire* étant d'être toujours parfaitement réciproque, puisque *c'est une relation en miroir* nous devons nous attendre à voir apparaître chez *le fétichiste* de temps en temps la position non pas d'*identification à la mère*, mais d'*identification à l'objet*. C'est effectivement ce que nous verrons se produire au cours d'une analyse de fétichiste, car cette position comme telle est toujours ce qu'il y a de plus non satisfaisante.

Il ne suffit pas que pour un court instant *l'illumination fascinante de l'objet* qui a été l'objet maternel soit quelque chose qui satisfasse le sujet, pour qu'autour de cela puisse s'établir tout un équilibre érotique, et effectivement pour le moment si c'est à l'objet qu'il s'identifie, il perdra on peut dire son *objet primitif*, à savoir la mère, il se considérera lui-même pour la mère comme un objet destructeur, c'est ce perpétuel jeu, cette sorte de profonde diplopie qui marque toute l'appréhension de la manifestation fétichiste dans laquelle nous aurons à entrer plus tard.

Mais c'est tellement visible et manifeste que quelqu'un comme Phyllis GREENACRE qui a cherché à approfondir sérieusement le fondement de *la relation fétichiste*, nous dit qu'il semble qu'on soit en présence d'un sujet qui vous montrerait avec une excessive rapidité sa propre image dans deux miroirs opposés. Ça lui est sorti comme cela sans qu'elle sache très bien à ce moment là pourquoi, car cela vient *comme les cheveux sur la soupe*, mais elle a eu tout d'un coup le sentiment que c'est cela, il n'est jamais là où il est pour la bonne raison qu'il est sorti de sa place, qu'il est passé dans une *relation spéculaire* de la mère au *phallus*, et qu'il est alternativement l'un et l'autre, position qui n'arrive à se stabiliser que pour autant qu'est saisi cette sorte de *symbole unique*, privilégié et en même temps impermanent qu'est *l'objet précis du fétichisme*, c'est à dire *le quelque chose qui symbolise le phallus*.

C'est donc sur le plan de relations analogues - tout au moins que nous pouvons concevoir comme étant essentiellement de nature perverse - que doivent se manifester les résultats au moins transitoires, au moins en face d'une certaine manière de manier *la relation anacritique*, si nous la centrons toute entière sur la relation d'objet en tant que ne faisant intervenir qu'*imaginaire* et *réel*, et réglant sur un prétendu réel de « *la présence de l'analyste* » toute l'accommodation de *la relation imaginaire*.

Dans mon *Rapport de Rome* j'ai fait quelque part allusion à ce mode de relation d'objet en le comparant à ce que j'appelais une sorte de *bundling* poussé à ses limites suprêmes en fait d'épreuve psychologique. Ce petit passage a pu passer inaperçu, mais par une note j'éclaire le lecteur et spécifie que le *bundling* est quelque chose de très précis qui concerne certaines coutumes qui existent encore dans ces sortes d'îlots culturels où persistent de vieilles coutumes.

Mais nous en trouvons déjà dans STENDHAL qui raconte cela comme une espèce de particularisme des fantaisistes suisses ou du sud de l'Allemagne, dans différents endroits qui ne sont pas indifférents au point de vue géographique.

Ce *bundling* consiste très exactement dans la conception des relations amoureuses d'une technique, d'un *pattern* de relations entre mâle et femelle qui consiste en ceci qu'on admet que dans certaines conditions pour un autre partenaire par exemple qui aborde le groupe d'une façon privilégiée, quelqu'un de la maison - la fille généralement - peut, au cours d'une relation qui est essentiellement fondée comme un type de relation d'hospitalité, lui offrir de partager son lit, et ceci étant lié à la condition que le contact n'aura pas lieu, et c'est de là que vient *bundling*. La fille est très fréquemment dans ces modes d'usages enveloppée d'un drap, de sorte qu'il y a toutes les conditions de l'approche, mise à part la dernière.

Ceci qui peut passer pour être simplement une heureuse *fantaisie de mœurs* dont nous pouvons peut-être regretter de n'être pas participants, cela pourrait être amusant, mérite une certaine attention, car en fin de compte il n'y a rien de forcé à dire que la situation analytique 17 ou 18 ans après la mort de FREUD est paradoxale et aboutit à être conçue, et formalisée ainsi.

Il y a là le rapport d'une séance, noté en 1933 ou 1934, avec tous les mouvements de la patiente pendant la séance, orientés pour autant qu'elle manifeste quelque chose qui est l'élan plus ou moins manifeste à plus ou moins de distance par rapport à l'analyste qui est là, derrière son dos. Il y a là tout de même quelque chose d'assez *frappant*, encore que ce texte ait paru depuis que j'ai écrit mon rapport, et cela prouve que je n'ai rien forcé en disant que c'est à ce but et à ces conséquences psychologiques que se réduisait la pratique de l'analyse dans une certaine conception.

Je vous indique que si nous trouvons ces paradoxes dans les us et les coutumes de certains îlots culturels, il y a une secte protestante sur laquelle quelqu'un a fait des études assez avancées¹⁰ : c'est une secte d'origine hollandaise qui a conservé dans ses relations d'une façon très précise *les coutumes locales* liées à une unité religieuse, c'est la secte des AMISH.

Mais il est bien clair que tout ceci ressortit à des restes incompris bien entendu, mais dont nous trouvons *la formulation symbolique* tout à fait coordonnée, délibérée, organisée dans toute une tradition qu'on peut appeler religieuse, symbolique même. Il est clair que tout ce que nous savons de la pratique de l'amour courtois et de toute la sphère dans laquelle il s'est localisé au Moyen-Âge, implique cette sorte d'élaboration technique très rigoureuse de l'approche amoureuse qui comportait de longs stages réfrénés en la présence de l'objet aimé, et qui visait à la réalisation en effet de cet *au-delà* qui est cherché dans l'amour, cet au-delà proprement érotique, et que ces techniques, toutes ces traditions à partir du moment où on en a la clé, on en retrouve d'une façon tout à fait formulée, dans d'autres aires culturelles, les points d'émergence.

C'est un ordre de recherche dans *la réalisation amoureuse* qui, à plusieurs reprises, est posé dans l'histoire de l'humanité de façon tout à fait consciente.

Ce qui est ordonné, ce qui est effectivement atteint, nous n'avons pas ici à le poser en question, que cela visât quelque chose qui essayât d'aller au-delà du court-circuit physiologique si on peut s'exprimer ainsi, il n'est également pas douteux que ça ait un certain intérêt. Ce n'est pas là quelque chose qui est introduit ici en dehors d'une certaine référence qui nous permet de situer exactement, et cette métaphore, et en même temps la possibilité d'intégrer à divers niveaux, c'est-à-dire d'une façon plus ou moins consciente, ce qu'on fait de l'usage de *la relation imaginaire* comme telle...

peut-être elle-même employée *d'une façon délibérée*

...l'usage si on peut dire de pratiques qui peuvent paraître aux yeux d'un naïf être des *pratiques perverses*, et qui en réalité ne le sont pas plus que n'importe quel règlement de l'approche amoureuse d'une sphère définie des mœurs et des *patterns*, comme on s'exprime. C'est quelque chose qui mérite d'être signalé comme point de référence pour savoir où nous nous situons.

Maintenant prenons un cas qui est développé dans cette revue citée la dernière fois qui rapporte les questions sincères des membres d'un certain groupe à propos de *la relation d'objet*. Nous avons là sous la plume d'une personne qui a pris rang dans la communauté analytique, l'observation de ce qu'elle appelle à juste titre un sujet *phobique*¹¹. Ce sujet phobique se présente comme quelqu'un dont l'activité a été assez réduite pour arriver à une sorte d'inactivité presque complète, le sujet a comme symptôme le plus manifeste la crainte d'être trop grand, il se présente toujours dans une attitude extrêmement penchée, presque tout est devenu *impossible* de ses relations avec le milieu professionnel, il mène une vie réduite à l'abri du milieu familial, néanmoins non pas sans qu'il ait une maîtresse - *qui lui a été fournie par sa mère* - elle-même plus âgée que lui.

Et c'est dans cette constellation que l'analyste femme en question s'empare de lui et commence à aborder avec lui la question. Le diagnostic du sujet est fait d'une façon fine, et le diagnostic de *phobie* ne souffre pas de difficulté malgré le paradoxe du fait que l'objet phobogène au premier aspect n'a pas l'air d'être extérieur. Il l'est pourtant en ceci qu'à un moment nous voyons apparaître un rêve répétitif qui est le modèle d'une anxiété extériorisée.

Dans ce cas particulier l'objet n'est découvert qu'à un second abord, c'est précisément l'objet lui-même phobique que nous savons parfaitement reconnaissable, il est le substitut de l'image paternelle qui est tout à fait carente dans ce cas, c'est l'image d'un homme en armure, au reste pourvu d'un instrument particulièrement agressif qui n'est autre qu'un tube de *fly-tox* qui va détruire tous les petits objets phobiques, des insectes, qui est là merveilleusement illustrée.

Et c'est d'être traqué et étouffé dans le noir par cet homme en armure que le sujet se révèle avoir la crainte, et cette crainte n'est pas rien dans l'équilibre général de cette structure phobique. On obtient au bout d'un certain temps l'émergence de cette image. L'analyste femme qui a charge du sujet nous donne là une observation intitulée : *D'une réaction perverse ou de l'apparition d'une perversion au cours d'un traitement analytique*. Ce n'est pas forcer les choses - perversion sexuelle transitoire - de ma part que d'introduire cette question de réaction perverse puisque l'auteur met l'accent sur l'intérêt de l'observation comme étant cet intérêt, et en effet l'auteur n'est pas tranquille, non seulement l'auteur n'est pas tranquille, mais l'auteur s'est très bien aperçu que la réaction qu'elle appelle perverse - bien entendu c'est une étiquette - est apparue dans des circonstances précises.

10 Ammon Monroe Aurand : « *Little Known Facts about the Amish and the Mennonites : A Study of the Social Customs and Habits of Pennsylvania's Plain People* ».

11 Ruth Lebovici : « *Perversion sexuelle transitoire au cours d'un traitement psychanalytique* », in *Bulletin d'activité* n° 25, association des psychanalystes de Belgique, 1956.

En tout cas, le fait que l'auteur pose la question autour de ce moment prouve qu'elle a conscience que la question est là, à partir du moment où ayant enfin vu venir au jour *l'objet phobogène* - l'homme en armure - elle l'interprète comme étant *la mère phallique*. Pourquoi *la mère phallique* alors que c'est vraiment l'homme en armure avec tout son caractère héraldique. Pourquoi *la mère phallique* ?

Pendant toute cette observation sont rapportées avec je crois une fidélité incontestable et en tout cas assez bien soulignée, les questions que se pose l'auteur.

L'auteur se pose la question suivante : n'ai-je pas fait là une interprétation qui n'est pas la bonne puisque tout de suite après est apparue cette réaction perverse, et que nous avons été engagés ensuite dans rien moins qu'une période de trois ans où par étapes le sujet a d'abord développé un fantasme pervers qui consistait à s'imaginer :

- vu urinant par une femme, qui très excitée venait alors le solliciter d'avoir avec elle des relations amoureuses,
- puis ensuite *une réversion de cette position*, c'est-à-dire lui le sujet observant en se masturbant ou en ne se masturbant pas, une femme en train d'uriner,
- puis dans une troisième étape la réalisation effective de cette position, c'est à dire la trouvaille dans un cinéma d'un petit local qui se trouvait providentiellement pourvu de lucarnes grâce auxquelles il pouvait effectivement observer des femmes dans les W.C. d'à côté pendant que lui-même était dans son propre cagibi.

Nous avons donc là quelque chose à propos de quoi l'auteur lui-même s'interroge sur la valeur déterminante d'un certain mode d'interprétation par rapport à la précipitation d'une chose qui d'abord a pris l'allure d'une cristallisation fantasmatique de quelque chose qui fait évidemment partie des composantes du sujet, à savoir non pas de la mère phallique, mais de la mère dans son rapport avec le *phallus*.

Mais l'idée qu'il y a dans le coup *une mère phallique*, l'auteur lui-même nous en donne la clé. L'auteur s'interroge, à un moment, sur la menée générale du traitement, et elle observe qu'elle-même a été en fin de compte beaucoup plus interdisante ou interdicienne que ne l'avait jamais été la mère. Tout fait apparaître que l'entité de *la mère phallique* est là produite en raison de ce que l'auteur appelle elle-même ses propres *positions contre-transférentielles*.

Si on suit l'analyse de près on n'en doute absolument pas, car cependant que se développait cette relation imaginaire, bien entendu dans toute la mesure où elle avait été développée par le faux pas analytique, nous voyons :

1) l'analyste intervenir à propos d'un rêve où le sujet se trouvant en présence d'une personne de son histoire passée, vis-à-vis de laquelle il prétend avoir des impulsions amoureuses, se prétend empêché par la présence d'un autre sujet féminin qui a joué également un rôle dans son histoire, une femme qu'il a vue dans son enfance uriner devant lui à une période beaucoup plus avancée de son enfance, c'est à dire passé l'âge de 13 ans.

L'analyste intervient de la façon suivante :

« Sans doute vous aimez mieux vous intéresser à une femme en la regardant uriner que de faire l'effort d'aller à l'assaut d'une autre femme qui peut vous plaire mais qui se trouve être quelqu'un de marié. »

Par cette intervention l'analyste pense réintroduire la vérité d'une façon un peu forcée, car le personnage masculin n'est indiqué dans le rêve que par des associations, à savoir le mari prétendu de la mère. Le mari qui vient réintroduire le *complexe d'œdipe* intervient d'une façon qui a tous les caractères de la provocation, surtout si on sait que c'est le mari de l'analyste qui a envoyé le sujet à celle-ci. À ce moment là, c'est précisément quelque chose qui est un virage, c'est à ce moment là que se produit le retournement progressif du fantasme d'observation, du sens d'être observé à celui d'observer soi-même.

2) comme si ce n'était pas assez, l'analyste, à une demande du sujet de ralentir le rythme des séances, lui répond :

« Vous manifestez là vos positions passives parce que vous savez très bien que de toute façon vous ne l'obtiendrez pas. »

À ce moment là le fantasme se cristallise complètement, ce qui prouve qu'il y a quelque chose de plus.

Le sujet qui comprend pas mal de choses dans ses relations d'impossibilité d'atteindre l'objet féminin, finit par développer ses fantasmes à *l'intérieur du traitement* lui-même : crainte d'uriner sur le divan, etc. Il commence à avoir de ces réactions qui manifestent un certain rapprochement de la distance à l'objet réel, il commence à épier les jambes de l'analyste, ce que l'analyste note d'ailleurs avec une certaine satisfaction. Il y a en effet quelque chose qui est au bord de la situation réelle, de la constitution de la mère non pas phallique mais aphallique.

S'il y a quelque chose qui est en effet le principe de l'institution de *la position fétichiste*, c'est très précisément en ceci que le sujet s'arrête à un certain niveau de son investigation et de son observation de la femme en tant qu'elle a ou n'a pas l'organe qui est mis en question. Nous nous trouvons donc là devant une position qui fait aboutir peu à peu le sujet à dire :

« Mon Dieu il n'y aurait de solution que si je couchais avec mon analyste ». Il le dit.

À ce moment là l'analyste commence à trouver que ça lui tape un peu sur les nerfs et lui fait cette remarque à propos de laquelle elle s'interroge ensuite anxieusement « *Ai-je bien fait de dire cela ?* » :

« *Vous vous amusez pour l'instant - lui dit-elle - à vous faire peur avec quelque chose dont vous savez très bien que ça n'arrivera jamais.* »

N'importe qui peut s'interroger sur *le degré de maîtrise* que comporte une intervention comme celle-là, qui est un rappel un peu brutal des conventions de la situation analytique. C'est tout à fait en accord avec la notion que l'on peut se faire de la position analytique comme étant une position réelle. Voilà donc les choses remises au point.

C'est très précisément après cette intervention que le sujet passe définitivement à l'acte et trouve l'endroit parfait, l'endroit élu dans le réel, à savoir l'organisation de la petite pissoire des Champs Elysées où il se trouvera cette fois réellement à la bonne distance réelle, séparé par un mur, de l'objet de son observation, qu'il pourrait cette fois observer bel et bien, non pas comme mère phallique, mais très précisément comme *mère aphasique*, et suspendre là pendant un certain temps toute l'activité érotique qui est tellement satisfaisante qu'il déclare que jusqu'au moment de cette découverte il a vécu comme un automate, mais que maintenant tout est changé. Voilà où les choses en sont.

Je voulais simplement vous faire toucher du doigt qu'assurément la notion de distance de l'objet, l'analyste en tant qu'objet réel, et la notion dite de référence, peut être quelque chose qui n'est pas sans effet, ce ne sont peut-être pas les effets les plus désirables en fin de compte. Je ne vous dis pas comment se termine ce traitement, il faudrait l'examiner minutieusement tant chaque détail est riche d'enseignement. La dernière séance est éludée, le sujet se fait également opérer de quelque varice, tout y est, la tentative timide d'accès à la castration et une certaine liberté qui peut en découler y est même indiquée.

On juge après cela que c'est suffisant, le sujet retourne avec sa maîtresse, la même qu'il avait eu au début, celle qui a 15 ans de plus que lui, et comme il ne parle plus de sa grande taille on considère que la phobie est guérie. Malheureusement à partir de ce moment-là il ne pense plus qu'à une chose, c'est *la taille de ses souliers* : ils sont tantôt *trop grands*, il perd l'équilibre, ou ils sont *trop petits* et ils lui serrent le pied, de sorte que le virage, la transformation de la phobie est accomplie.

Après tout, pourquoi pas considérer cela comme la fin du travail analytique ?

De toute façon, du point de vue expérimental il y a quelque chose qui n'est assurément pas dépourvu d'intérêt.

Le sommet bien entendu de l'accès à la prétendue bonne aisance, à l'objet réel est donné comme s'il y avait là presque un signe de reconnaissance - je parle entre initiés - au moment où le sujet a la perception en présence de son analyste d'une odeur d'urine, ceci étant considéré comme le moment où la distance à l'objet réel...

...tout au long de l'observation il nous est indiqué que c'est là le point par où toute la relation névrotique pèche... où la distance est enfin exacte, ceci bien entendu coïncidant avec le sommet, l'apogée de la perversion.

Quand je dis « *perversion* », dites-le vous bien - pas plus d'ailleurs que l'auteur ne se le dissimule - il ne faut pas considérer à proprement parler ceci comme une perversion, mais bien plutôt comme *un artefact*. Ces choses, encore qu'elles puissent être permanentes et très durables, sont tout de même *des artefacts* susceptibles de rupture, de dissolution quelque fois assez brusques.

Au bout d'un certain temps le sujet se fait surprendre par une ouvreuse. Le seul fait d'être surpris par cette ouvreuse fait tomber du jour au lendemain la fréquentation de l'endroit particulièrement propice que le réel était venu lui offrir à point nommé : *le réel* offre toujours à point nommé tout ce dont on a besoin, quand on a été enfin réglé par les bonnes voies, à la bonne *distance*.

Nous allons aujourd'hui faire un saut dans un problème que, si nous avions procédé pas à pas, nous aurions dû normalement rencontrer beaucoup plus avant dans notre discours, c'est celui de *la perversion* la plus problématique qui soit dans la perspective de l'analyse, à savoir *l'homosexualité féminine*. Pourquoi procéderai-je ainsi ? Je dirais qu'il y a là-dedans une part de *contingence*.

Il est certain que nous ne pourrions pas procéder cette année à un examen de la relation d'objet sans rencontrer l'objet féminin, et vous savez que le problème n'est pas tellement de savoir comment nous rencontrons l'objet féminin dans l'analyse...

là dessus l'analyse nous en donne assez pour nous édifier quand le sujet de cette rencontre n'est pas naturel, je vous l'ai assez montré dans la première partie de ces séminaires du trimestre dernier, en vous rappelant que le sujet féminin est toujours appelé dans sa rencontre à une sorte de retrouvaille qui le place d'emblée par rapport à l'homme, dans cette ambiguïté des rapports naturels et des rapports symboliques qui est bien ce dans quoi j'essaye de vous démontrer toute la dimension analytique

...le problème est assurément de *savoir ce que l'objet féminin en pense* - et *ce que l'objet féminin en pense* c'est encore moins naturel que la façon dont le sujet masculin l'aborde - *ce que l'objet féminin en pense*, à savoir quel est son chemin depuis ses premières approches de l'objet naturel et primordial du désir, à savoir le sein maternel. Comment *l'objet féminin* entre dans cette dialectique ?

Ce n'est pas pour rien que je l'appelle aujourd'hui *objet*, il est clair qu'il doit entrer à quelque moment en fonction, cet *objet*, seulement il prend cette position fort peu naturelle d'*objet*, puisque c'est une position au second degré qui n'a d'intérêt à se qualifier comme telle que parce que c'est une position qui est prise par un sujet.

L'homosexualité féminine a pris dans toute l'analyse une valeur particulièrement exemplaire dans ce qu'elle a pu révéler des étapes, du cheminement et des arrêts dans ce cheminement qui peuvent marquer le destin de la femme dans ce rapport naturel, biologique au départ, mais qui ne cesse de porter sur *le plan symbolique*, sur *le plan de l'assomption à ce sujet* en tant qu'il est pris lui-même dans la chaîne symbolique.

C'est bien là qu'il s'agit de la femme, et c'est bien dans toute la mesure où *elle a à faire un choix* - qui doit, par quelque côté que ce soit, être, comme l'expérience analytique nous l'apprend, un compromis entre ce qui est à atteindre et ce qui n'a pas pu être atteint - que *l'homosexualité féminine* se rencontre chaque fois que la discussion s'établit sur le sujet des étapes que la femme a à remplir dans son achèvement *symbolique*.

Ceci doit mener, pendant cet intervalle, à épuiser un certain nombre de textes, nommément ceux qui s'étagent, pour ce qui est de FREUD, entre 1923 que vous pouvez noter comme la date de son article sur *L'organisation génitale infantile*¹² où il pose comme un principe le primat de l'assomption phallique comme étant à la fin de la phase infantile de la sexualité, d'une phase typique pour le garçon comme pour la fille.

L'organisation génitale est atteinte pour l'un comme pour l'autre, mais sur un type qui fait de la possession, ou de la non possession, du *phallus* l'élément différentiel primordial dans lequel à ce niveau l'organisation génitale des sexes s'oppose.

Il n'y a pas à ce moment, nous dit FREUD, de réalisation du *mâle* et de la *femelle*, mais

- de ce qui est *pourvu* de l'attribut phallique,
- et ce qui en est *dépourvu* est considéré comme équivalent à châtré.

Et j'ajoute pour bien préciser sa pensée, que cette organisation est la formule d'une étape essentielle et terminale de la première phase de la sexualité infantile, celle qui s'achève à l'entrée de la période de latence. Je précise la pensée : c'est que ceci est fondé, pour l'un comme pour l'autre sexe, sur *une maldonne*, et cette *maldonne* est fondée sur *l'ignorance*, il ne s'agit pas de *méconnaissance* mais d'*ignorance* du rôle fécondant de la semence masculine, et de l'autre côté de l'existence comme telle de l'organe féminin. Ce sont des affirmations absolument énormes, et qui demandent pour être comprises une exégèse, car nous ne pouvons pas nous trouver là en présence de quelque chose qui puisse être pris au niveau de l'expérience réelle.

Je veux dire que - comme l'ont soulevé, d'ailleurs dans la plus grande confusion, les auteurs qui à partir de là sont entrés en action à la suite de cette affirmation de FREUD - un très grand nombre de faits montre que, sur un certain nombre de plans vécus, toutes sortes de choses admettent que se révèle la présence, sinon du rôle mâle dans l'acte de la procréation, assurément de l'existence de l'organe féminin, au moins dans la femme elle-même.

¹² S. Freud : « *Die infantile Genitalorganisation* », 1923. « *L'organisation génitale infantile* » in *La vie sexuelle* p. 113.

Qu'il y ait dans l'expérience précoce de la petite fille quelque chose qui corresponde à la localisation vaginale, qu'il y ait des émotions, voire même une masturbation vaginale précoce, je crois que c'est ce qui ne peut guère être contesté, au moins comme étant réalisé dans un certain nombre de cas. Et on part de savoir si effectivement c'est à l'existence du clitoris que doit être attribué cette prédominance de la phase phallique, si c'est du fait que comme on le dit, la libido - faisons de ce terme le synonyme de toute expérience érogène - est primitivement et exclusivement à l'origine concentrée sur le clitoris, et si ce n'est peut-être qu'à la suite d'un déplacement qui doit être long et pénible, et qui nécessite tout un long détour.

Je crois qu'assurément ce ne peut pas être dans ces termes que peut être comprise l'affirmation de FREUD.

Trop de faits d'ailleurs confus, permettent là-dessus d'élever toutes sortes d'objections.

Je ne fais allusion qu'à l'une d'entre elles en vous rappelant que nous devons admettre, si nous voulons concevoir d'une façon qui paraît exiger par un certain nombre de prémisses qui sont justement ces prémisses réalistes qui considèrent que toute espèce de méconnaissance suppose dans l'inconscient une certaine connaissance de la coaptation des sexes, qu'il ne saurait y avoir chez la fille cette prévalence précisément de l'organe qui ne lui appartient pas comme tel et en propre, que sur le fond d'une certaine dénégation de l'existence du vagin, et qu'il s'agit d'en rendre compte.

C'est à partir de ces hypothèses admises comme *a priori* que la fille s'efforce de retracer une genèse de ce terme *phallique*. Chez la fille nous entrerons dans le détail et nous verrons cette sorte de nécessité empruntée à un certain nombre de prémisses, en partie exprimées d'ailleurs par l'auteur FREUD lui-même, et il montre bien que par l'incertitude même du fait dernier auquel elle se rapporte - car les faits sur lesquels elle s'appuie, cette « *primordiale expérience de l'organe vaginal* », sont très prudents, même réservés - il ne s'agit bien chez elle que d'une sorte de reconstruction exigée par des prémisses qui sont des prémisses théoriques qui relèvent précisément d'une fausse voie dans la façon dont il convient de comprendre l'affirmation de FREUD, fondée sur son expérience, avancée par lui d'ailleurs avec prudence, voire cette part d'incertitude qui est si caractéristique de sa présentation de cette découverte, mais qui n'en est pas moins affirmée comme *primordiale*, et même comme devant être prise comme point fixe, comme pivot autour duquel l'interprétation théorique elle-même doit se développer.

C'est ce que nous allons essayer de faire à partir de cette affirmation paradoxale sur le terme du *phallicisme*, entre ces affirmations de FREUD au point de son œuvre où elles se produisent, et les prolongements qu'il lui donne quand huit ans plus tard, en 1931, il écrit sur la sexualité féminine¹³ une chose encore plus énorme.

Dans l'intervalle une discussion extrêmement active s'élève, une moisson de spéculations, d'autant que le fait est rapporté par [...] et par JONES aussi. Et il y a là tout un véritable progrès d'approximations qui est bien celui auquel j'ai dû me dévouer pendant ces vacances, et dont je dirais qu'il m'a paru extrêmement difficile, sans le fausser, d'en rendre compte, parce que ce qui le caractérise est assurément son caractère immaîtrisé.

Nous allons avoir à épuiser ce caractère profondément immaîtrisé des catégories mises en jeu, et pour en rendre compte et se faire entendre il n'y a pas moyen de procéder autrement qu'en le maîtrisant, et le maîtriser c'est déjà le changer complètement d'axe et de nature, et c'est quelque chose qui même jusqu'à un certain point, ne peut pas donner véritablement une juste perspective de ce dont il s'agit, car ce caractère est vraiment essentiel à tout ce problème, il est vraiment corrélatif de ce qui est ici le second but de notre examen théorique de cette année nous montrer comment parallèlement et inflexiblement la pratique analytique elle-même s'engage dans une déviation immaîtrisable.

Et je dirais qu'une fois de plus, pour revenir à cette incidence précise qui fait l'objet de ce que je vous expose au milieu de tout cet amas de faits, il m'apparaissait ce matin qu'il pouvait être retenu comme une sorte d'image exemplaire ce petit fait simplement recueilli au cours d'un de ces articles - il s'agit de quelque chose admis par tous - c'est que pour la petite fille au détour de cette évolution et au moment où elle entre dans l'œdipe, c'est bien comme substitut de ce *phallus* manquant qu'elle se met à désirer un enfant du père. Et l'un de ces auteurs citait comme exemple une analyse d'enfant.

Et pour montrer combien il y a là quelque chose qui peut entrer en jeu avec une incidence présente dans la précipitation du mouvement de l'œdipe...

à savoir que la déception de ne pas recevoir un enfant du père est quelque chose qui va jouer un rôle essentiel pour faire revenir la petite fille de ce dans quoi elle est entrée dans l'œdipe, à savoir par ce chemin paradoxal d'abord de l'identification au père, pour qu'elle reprenne la position féminine, tous les auteurs en principe l'admettent, par la voie de cette privation de l'enfant désiré du père

...et exemplifiant ce mouvement qui nous est donné comme étant toujours essentiellement inconscient par un cas où en somme une analyse avait permis à une enfant de mettre au jour cette image de la petite fille qui, d'avoir été en cours d'analyse et se trouvant avoir de ce fait plus de lumière qu'une autre à la suite de quelque éclaircissement sur *ce qui se passait dans son inconscient*, se levait tous les matins, en demandant si le petit enfant du père était arrivé, et si c'était pour aujourd'hui ou pour demain.

Et c'est avec colère et pleurs qu'elle le demandait chaque matin.

13 S. Freud : « *Über die weibliche Sexualität* », 1931 ; « *Sur la sexualité féminine* », in *La vie sexuelle* p.139.

Cet exemple me paraît une fois de plus exemplaire de ce dont il s'agit dans cette *déviatio*n de la *pratique analytique* qui est celle qui est toujours l'accompagnement de notre exploration théorique cette année, concernant la relation d'objet, car à la vérité nous touchons là du doigt la façon dont un certain mode de comprendre, d'attaquer les frustrations est quelque chose qui dans la réalité, mène l'analyse à un mode d'*intervention* dont les effets, non seulement peuvent apparaître douteux, mais manifestement à l'opposé de ce qui est en jeu dans ce qu'on peut appeler le procès de l'interprétation analytique.

Il est tout à fait clair que la notion que nous pouvons avoir qu'à un moment donné dans l'évolution, l'enfant apparaisse comme un *objet imaginaire*, comme substitut de ce *phallus* manquant qui joue dans l'évolution de la petite fille un rôle essentiel, est quelque chose qui n'a littéralement d'intérêt, qui ne peut être mis en jeu légitimement pour autant qu'ultérieurement, ou même à une étape contemporaine, l'enfant, le sujet a affaire à lui, entre dans le jeu d'une série de résonances symboliques qui vont intéresser dans le passé, qui vont mettre en jeu ce que l'enfant a expérimenté à l'état phallique, à savoir tout ce qui peut être lié pour lui de réactions possessives ou destructives au moment de la crise phallique, avec ce qu'elle comporte de véritablement problématique dans l'étape de l'enfance à laquelle elle correspond.

C'est en somme « *après coup* » que tout ce qui se rapporte à cette prévalence ou prédominance du *phallus* à une étape de l'évolution de l'enfant, prendra ces incidences, et pour autant qu'il entre dans la nécessité à tel ou tel moment de symboliser quelque événement qui arrivera, soit la venue tardive d'un enfant pour quelqu'un qui est en relation immédiate avec l'enfant, ou bien que pour le sujet effectivement la question de possession de l'enfant, la question de sa propre maternité se posera. Mais que faire intervenir, si ce n'est à ce moment ou au moment où cela se produit, non pas quelque chose qui intervient dans la *structuration symbolique du sujet*, mais dans un certain *rapport de substitution imaginaire* précipité à ce moment là par la parole dans le plan symbolique, ce qui à ce moment là est vécu d'une façon tout à fait différente par l'enfant, c'est lui donner en quelque sorte déjà la sanction d'une organisation, l'introduction dans une sorte de légitimité qui littéralement consacre la *frustration* comme telle, l'instaure au centre de l'expérience, alors qu'elle n'est légitimement introduite comme *frustration* que si elle s'est passée effectivement au niveau de l'inconscient, comme la théorie juste nous le dit.

Cette *frustration* n'est qu'un moment évanouissant et aussi un moment qui n'a d'importance et de fonction que - pour nous *analystes* - sur le plan purement théorique d'articulation de ce qui s'est passé. Sa réalisation par le sujet est par définition *exclue*, parce qu'elle est extraordinairement instable. Elle n'a d'importance et d'intérêt que pour autant qu'elle débouche dans quelque chose d'autre qui est l'un ou l'autre de ces deux plans que je vous ai distingués, de la *privation* et de la *castration*, celui de la *castration* n'étant rien d'autre que :

- ce qui instaure justement dans son ordre vrai la nécessité de cette *frustration*,
- ce qui *transcende* et l'instaure dans quelque chose qui est une loi qui lui donne une autre valeur,
- et ce qui de là, d'ailleurs consacre l'existence de la *privation*, parce que sur le plan du *réel* aucune espèce d'idée de *privation* n'est concevable que pour un être qui articule quelque chose dans le plan *symbolique*, et c'est uniquement à partir de là qu'une *privation* peut être conçue effectivement.

Nous le saisissons dans les interventions qui sont en quelque sorte *des interventions de soutien, des interventions de psychothérapie* comme celle par exemple que je vous évoquais rapidement à propos de la petite fille qui était aux mains d'une élève d'Anna FREUD, et qui avait cette ébauche de phobie à propos de l'expérience qu'elle avait d'être effectivement privée de quelque chose, dans des conditions différentes de celle à laquelle l'enfant se trouvait contrainte, et dont je vous ai montré que ce n'est pas du tout dans cette expérience que gît vraiment le ressort du déplacement nécessaire de la phobie, mais bien dans le fait, non pas qu'elle n'ait pas ce *phallus*, mais *que sa mère ne pouvait pas le lui donner*, et bien plus encore *qu'elle ne pouvait pas le lui donner parce qu'elle ne l'avait pas elle-même*.

L'intervention que fait la psychotérapeute qui consiste à lui dire - et elle a bien raison - que toutes les femmes sont comme ça, peut laisser penser qu'il s'agit d'une *réduction au réel*. Ce n'est pas une *réduction au réel* parce que l'enfant sait très bien qu'elle n'a pas de *phallus*, elle lui apprend que la règle, c'est en tant qu'elle le fait passer sur le *plan symbolique de la loi* qu'elle intervient d'une façon qui en effet se discute du point de vue de l'efficacité, car à la vérité elle ne fait que s'interroger sur le fait que son intervention a pu être efficace, ou pas, dans une certaine réduction de la phobie. À ce moment là il est clair qu'elle n'est efficace que d'une façon extrêmement momentanée, et que la phobie repart de plus belle.

Elle ne se réduira que lorsque l'enfant aura été réintégrée dans une famille complète, c'est à dire au moment où en principe sa frustration devrait lui apparaître encore plus grande que précédemment, puisque la voici confrontée avec un beau-père, c'est à dire avec un mâle qui entre dans le jeu de la famille - sa mère étant jusque là veuve - et avec un grand frère, seulement à ce moment là la phobie se trouve réduite parce que littéralement elle n'en a plus besoin pour suppléer à cette absence dans le circuit symbolique, de tout élément proprement phallophore, c'est à dire des mâles.

Le point essentiel de ces remarques critiques sur l'usage que nous faisons du terme de « *frustration* »...

qui bien entendu est d'une certaine façon légitimé par le fait que ce qui est essentiel dans cette dialectique, c'est plus *le manque d'objet*, que l'objet lui-même, d'une certaine façon la *frustration* répond fort bien en apparence à cette notion conceptuelle

...porte sur l'instabilité de la dialectique même de la *frustration*.

Frustration n'est pas privation. Pourquoi ? La *frustration* est quelque chose dont vous êtes privés par quelqu'un d'autre, dont vous pouviez justement attendre ce que vous lui demandiez. Ce qui est en jeu dans la *frustration*, c'est ce quelque chose qui est moins l'objet que *l'amour* de qui peut vous faire ce don, si cela vous est donné. L'objet de la *frustration* c'est moins l'objet que *le don*. Nous nous trouvons là à l'origine d'une dialectique qui est l'écart symbolique, elle-même d'ailleurs à chaque instant évanouissante puisque ce don est un don qui n'est pas encore apporté que comme dans une certaine gratuité.

Le don vient de l'Autre. Ce qu'il y a derrière l'Autre, à savoir toute la chaîne en raison de quoi vous vient ce *don*, est encore inaperçu, et ce sera à partir du moment où c'est aperçu, que le sujet s'apercevra que le *don* est bien plus complet que cela n'apparaît d'abord, à savoir que ça intéresse toute la chaîne humaine.

Mais au départ de la dialectique de la *frustration*, il n'y a que cela, cette confrontation avec l'Autre, ce *don* qui surgit, mais qui, s'il est apporté comme un *don*, fait s'évanouir l'objet lui-même en tant qu'objet.

- Si en d'autres termes, la demande était exaucée, l'objet passerait au second plan.
- Par contre si la demande n'est pas exaucée, l'objet aussi dans ce cas là s'évanouit et change de signification.

Si vous voulez soutenir le mot « *frustration* » - car il y a *frustration* si le sujet entre dans la revendication que ce terme implique - c'est en faisant intervenir l'objet comme quelque chose qui était exigible en droit, qui était déjà de ses appartenances. L'objet à ce moment rentre dans ce qu'on pourrait appeler l'ère narcissique des appartenances du sujet.

Dans les deux cas, quoi qu'il arrive, le moment de la *frustration* est un moment évanouissant qui débouche sur quelque chose qui nous projette dans un autre plan que le plan du pur et simple désir.

La demande en quelque sorte a quelque chose que l'expérience humaine connaît bien, c'est qu'elle a en elle-même quelque chose qui fait qu'elle ne peut jamais comme telle, véritablement être exaucée. Exaucée ou non, elle s'annihile, s'anéantit à l'étape suivante, et elle se projette tout de suite sur autre chose :

- ou sur l'articulation de la chaîne des dons,
- ou sur ce quelque chose de fermé et d'absolument inextinguible qui s'appelle *le narcissisme*, et grâce à quoi l'objet pour le sujet est à la fois quelque chose *qui est lui* et *qui n'est pas lui*, dont il ne peut jamais se satisfaire, précisément en ce sens que *c'est lui* et que *ce n'est pas lui* à la fois.

C'est uniquement pour autant que la frustration entre dans une dialectique qui en la légalisant, lui donne aussi cette dimension de la gratuité, la situe quelque part, que peut s'établir aussi cet *ordre symbolisé du Réel* où le sujet peut instaurer, par exemple comme existantes et admises, certaines *privations* permanentes.

Ceci est quelque chose qui, d'être méconnu, introduit toutes espèces de façons de reconstruire tout ce qui nous est donné dans l'expérience, comme effet lié au fondamental *manque d'objet*, qui introduit toute une série d'impasses toujours liées à l'idée de vouloir détruire - à partir du désir considéré comme un élément pur de l'individu, du désir avec ce qu'il entraîne comme contrecoup dans sa satisfaction comme dans sa déception - de vouloir tenir, de reconstruire toute la chaîne de l'expérience qui ne peut littéralement s'élaborer, se concevoir que si nous posons d'abord en principe que rien ne s'articule, que rien ne peut s'échafauder dans l'expérience, si nous ne posons pas comme *antérieur* le fait que rien ne s'instaure, ne se constitue comme conflit proprement analysable, si ce n'est à partir du moment où le sujet entre :

- dans *l'ordre légal*,
- dans *l'ordre symbolique*,
- entre dans un ordre qui est *ordre de symbole, chaîne symbolique, ordre de la dette symbolique*.

C'est uniquement à partir de cette entrée dans quelque chose qui est préexistant à tout ce qui arrive au sujet, à toute espèce d'événement ou de déception, c'est à partir de ce moment-là que tout ce par quoi il l'aborde - à savoir son vécu, son expérience, cette chose confuse qui est là avant qu'elle s'ordonne - s'articule, prend son sens et seulement comme telle peut être analysée.

Nous ne pouvons *nulle part mieux* entrer naïvement dans ces références, on ne peut *nulle part mieux* vous faire voir le bien-fondé de ce rappel, qui ne devrait être qu'un rappel, qu'à partir de quelques textes de FREUD lui-même.

Hier soir quelques uns ont parlé d'un certain côté *incertain*, quelquefois paradoxalement *sauvage* de quelques textes, ils ont même parlé d'éléments *d'aventure*, ou encore on a même dit *de diplomatie* - on ne voit d'ailleurs pas pourquoi - c'est pourquoi je vous en ai choisi *un des plus brillants*, je dirais même presque *des plus troublants*, mais il est concevable qu'il puisse apparaître comme vraiment archaïque, voir démodé. Il s'agit d'une *psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine*¹⁴. Je voudrais simplement vous en rappeler les articulations essentielles. Il s'agit d'une fille d'une bonne famille de Vienne, et pour une bonne famille c'était franchir un assez grand pas que d'envoyer quelqu'un chez FREUD, cela se passe en 1920.

14 S. Freud : « *Über die Psychogenese eines Falles von weiblicher Homosexualität* » (1920), « *Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine* », in *Némose psychose et perversion* PUF 1973 p. 245.

C'est que quelque chose de très singulier était arrivé, c'est-à-dire que la fille de la maison, 18 ans, belle, intelligente, classe sociale très élevée, est un objet de souci pour ses parents parce qu'elle court après une personne qu'on appelle « *dame du monde* », de 10 ans son aînée, et dont il est précisé par toutes sortes de détails qui nous sont donnés par la famille, que cette *dame du monde* est peut-être d'un monde qu'on pourrait qualifier de « *demi-monde* » dans le classement régnant à ce moment là à Vienne et considéré comme respectable.

La sorte d'attachement - dont tout révèle, à mesure que les événements s'avancent, qu'il est véritablement passionnel - qui l'attache à cette dame est quelque chose qui la met dans des rapports assez pénibles avec sa famille.

Nous apprenons par la suite que ces rapports assez pénibles ne sont pas étrangers à l'instauration de toute la situation, pour tout dire, le fait que ça rende le père absolument enragé est certainement un motif, semble-t-il, pour lequel la jeune fille d'une certaine façon, non pas soutient cette passion, mais la mène. Je veux dire l'espèce de *défi tranquille* avec lequel elle poursuit ses assiduités auprès de la dame en question, ses attentes dans la rue, la façon dont elle affiche partiellement son affaire sans en faire étalage, tout cela suffit pour que ses parents n'en ignorent rien, et tout spécialement son père.

On nous indique aussi que la mère n'est pas quelqu'un de tout repos, elle a été névrosée et elle ne prend pas cela tellement mal, en tout cas pas tellement au sérieux.

On vient demander à FREUD d'arranger cela, et il remarque fort pertinemment les difficultés de l'instauration d'un traitement quand il s'agit de satisfaire aux exigences de l'entourage. FREUD fait très justement remarquer que l'on ne fait pas une analyse sur commande. À la vérité ceci ne fait qu'introduire quelque chose d'encore plus extraordinaire, et qui va dans un sens qui est bien celui qui nous fera apparaître des considérations de FREUD vis-à-vis de l'analyse elle-même, qui à certains paraîtront bien dépassées. À savoir ce que FREUD nous a dit, pour expliquer que son analyse n'a pas été à son terme, qu'elle lui a permis de voir très très loin - et c'est pour cela qu'il nous en fait part - mais qu'assurément elle ne lui a pas permis de changer grand chose au destin de cette jeune fille.

Et pour l'expliquer il introduit cette *idée*, qui n'est pas sans fondement, bien qu'elle puisse paraître désuète, c'est une idée schématique qui doit plutôt nous inciter à revenir sur certaines données premières, qu'à nous trouver *plus maniable*, à savoir qu'il y a deux éléments dans une analyse :

- le premier étant en quelque sorte le ramassage de tout ce qu'on peut savoir.
- ensuite on va faire fléchir les résistances qui tiennent encore parfaitement, où le sujet sait déjà beaucoup de choses.

Et la comparaison qu'il introduit là n'est pas une des moins stupéfiantes : il compare cela au *rassemblement des bagages* avant un voyage qui est toujours une chose assez compliquée, puis il s'agit de s'embarquer et de parcourir le chemin. Cette référence chez quelqu'un qui a une phobie des chemins de fer et des voyages, est tout de même assez piquante ! Mais ce qui est bien plus énorme encore, c'est que pendant tout ce temps là, il a le sentiment qu'effectivement rien ne se passe. Par contre il voit très bien ce qui s'est passé et il met en relief un certain nombre d'étapes.

Il voit bien que dans l'enfance il y a eu *quelque chose* qui semble ne s'être pas passé tout seul au moment où de ses deux frères elle a pu appréhender, à propos de l'aîné précisément, la différence qui la faisait, elle, consister en quelqu'un *qui n'avait pas* d'objet essentiellement désirable, *l'objet phallique*, et ça ne s'est pas passé tout seul. L'un de ces deux frères, lui, est plus jeune. Néanmoins, jusque-là - nous dit-il - la jeune fille n'a jamais été névrosée, aucun *symptôme hystérique* n'a été apporté à l'analyse, rien dans l'histoire infantile n'est notable du point de vue des conséquences pathologiques.

Et c'est bien pour cela qu'il est frappant dans ce cas - au moins cliniquement - de voir éclore aussi tardivement le déclenchement d'une attitude qui paraît à tous franchement anormale, et qui est celle de cette position singulière qu'elle occupe vis-à-vis de cette femme un tant soit peu décriée, et à laquelle elle marque cet attachement passionné qui la fait aboutir à cet éclat qui l'a amenée à la consultation de FREUD. Car s'il a fallu en venir à s'en remettre à FREUD, c'est qu'il s'était produit quelque chose de marquant, à savoir qu'avec ce *doux flirt* que la jeune fille faisait avec le danger, c'est à dire qu'elle allait quand même se promener avec la dame presque sous les fenêtres de sa propre maison, un jour le père sort, voit cela et - se trouvant en face d'autres personnes - leur jette un regard flambant et s'en va. Par contre la dame demande à la jeune fille :

- « *Qui est cette personne ?* »
- « *C'est papa.* »
- « *Il n'a pas l'air content !* »

La dame prend alors la chose fort mal. Il nous est indiqué que jusque là, elle a eu avec la jeune fille une attitude très réservée, voire plus que froide, et qu'assurément elle n'a pas du tout encouragé ces assiduités, qu'elle n'avait pas spécialement de désir d'avoir des complications, et elle lui dit : « *Dans ces conditions là on ne se revoit plus !* ». Il y a dans Vienne des espèces de *petits chemins de fer de ceinture*, on n'est pas très loin d'un de ces petits ponts, et voilà la fille qui se jette en bas de l'un de ces petits ponts, elle choit, *niederkommt*. Elle se rompt un peu les os, mais s'en tire.

Donc nous dit FREUD, jusqu'au moment où est apparu cet attachement, la jeune fille avait eu un développement non seulement normal, mais dont tout faisait penser qu'il s'orientait très bien : n'avait-elle pas à 13 ou 14 ans, quelque chose qui faisait espérer le développement le plus sympathique de la vocation féminine, celle de la maternité ?

Elle pouponnait un petit garçon des amis des parents et tout d'un coup cette sorte d'amour maternel, qui semblait en faire d'avance le modèle des mères, s'arrête subitement, et c'est à ce moment là, nous dit FREUD, qu'elle commence à fréquenter - car l'aventure dont il s'agit n'est pas la première - des femmes qu'il qualifie de « *déjà mères* », c'est-à-dire des sortes de substituts maternels d'abord, semble-t-il. Tout de même ce schéma ne vaut pas tellement pour la dernière personne, celle qui vraiment a incarné l'aventure dramatique au cours de laquelle va tourner le déclenchement de l'analyse, et également la problématique d'une homosexualité déclarée, car le sujet déclare à FREUD qu'il n'est pas question pour elle d'abandonner quoi que ce soit de ses prétentions, ni de son choix objectal.

Elle fera tout ce qu'il faudra pour tromper sa famille, mais elle continuera à assurer ses liens avec la personne pour laquelle elle est loin d'avoir perdu le goût, et qui s'est trouvée assez émue par cette extraordinaire marque de dévotion pour être devenue beaucoup plus traitable pour elle depuis. Cette relation donc *déclarée*, maintenue par le sujet, est quelque chose à propos de quoi FREUD nous apporte de très frappantes remarques. Il y en a auxquelles il donne valeur de sanction :

- soit explicative de ce qui s'est passé avant le traitement, par exemple la tentative de suicide,
- soit explicative de son échec à lui.

Les premières paraissent très pertinentes, les secondes aussi, peut-être pas tout à fait comme il l'entend lui-même, mais c'est le propre des observations de FREUD de nous laisser toujours beaucoup de clarté extraordinaire, même sur les choses qui l'ont en quelque sorte lui-même dépassé.

Je fais allusion à l'observation de Dora où FREUD y a vu clair ultérieurement, il était intervenu auprès de Dora alors qu'il méconnaissait l'orientation de sa question vers son propre sexe, à savoir l'homosexualité de Dora. Ici on constate une *méconnaissance* d'un ordre analogue, mais beaucoup plus instructif parce que beaucoup plus profond.

Puis, il y a aussi des choses qu'il nous dit, et dont il ne tire qu'un parti incomplet, et qui ne sont certainement pas les moins intéressantes sur le sujet de ce dont il s'agit dans cette tentative de suicide, qui en quelque sorte se couronne dans *un acte significatif*, une crise dont on ne peut certainement pas dire que le sujet n'est pas intimement lié à la montée de la tension, jusqu'au moment où le conflit éclate et arrive à une catastrophe.

Il nous explique ceci de la manière suivante : c'est dans le registre d'une *orientation* en quelque sorte normale, vers un désir d'avoir un enfant du père, qu'il faut concevoir la crise originaire qui a fait s'engager ce sujet dans quelque chose qui va strictement à l'opposé, puisqu'il nous est indiqué qu'il y a eu un véritable renversement de la position, et FREUD essaye de l'articuler. Il s'agit d'un de ces cas où la déception par l'objet du désir se résume par un renversement complet de la position, qui est identification à cet objet, et qui de ce fait - FREUD l'articule exactement dans une note - équivaut à *une régression au narcissisme*.

Quand je fais de la dialectique du narcissisme essentiellement ce rapport « *moi ↔ petit autre* », je ne fais absolument rien d'autre que de mettre en évidence ce qui est implicite dans toutes les façons dont FREUD s'exprime. Quelle est donc cette déception, ce moment vers la quinzième année où le sujet...

engagé dans la voie d'une prise de possession de cet *objet imaginaire*, de cet *enfant imaginaire*, elle s'en occupe assez pour que ça fasse une date dans les antécédents du patient

...opère ce renversement ?

À ce moment-là sa mère a *réellement* un enfant du père, autrement dit la patiente fait l'acquisition d'un 3^{ème} frère. Voici donc *le point clé*, le caractère également en apparence *exceptionnel* de cette observation à la suite de quelque chose qui s'est passé. Il s'agit maintenant de voir où cela s'interprétera le mieux, parce qu'enfin ce n'est pas banal non plus qu'il résulte de l'intervention d'un petit, tard venu comme celui-là, un retournement profond de l'orientation sexuelle d'un sujet.

C'est donc à ce moment-là que la fille change de position, et il s'agit de savoir ce qui arrive. FREUD nous le dit : c'est quelque chose qu'il faut considérer comme assurément *réactionnel* - le terme d'ailleurs n'est pas dans le texte, mais il est impliqué puisqu'il continue de supposer que le ressentiment à l'endroit du père continue de jouer - c'est là *le rôle majeur, une cheville* dans la situation, celle qui explique toute la façon dont l'aventure est menée.

Elle est nettement agressive à l'endroit du père, et il ne s'agirait dans la tentative de suicide, à la suite de la déception produite par le fait que l'objet de son attachement homologue en quelque sorte la contrecarre, que de la contre-agressivité du père, d'un retournement de cette agression sur le sujet lui-même, combiné avec quelque chose, nous dit FREUD, qui satisfait symboliquement ce dont il s'agit. À savoir que par une sorte de *précipitation*, de *réduction* au niveau des objets véritablement en jeu, une sorte d'effondrement de toute la situation sur des données primitives, quand la fille *niederkommt*, *choit* au bas de ce pont, elle fait *un acte symbolique* qui n'est autre chose que le *niederkommen* d'un enfant dans l'*accouchement*, c'est le terme employé en allemand pour dire qu'on est « *mis bas* ».

Il y a là quelque chose qui nous ramène au sens dernier et originaire d'une *structure* de la situation.

Dans le deuxième ordre des remarques que nous fait FREUD, il s'agit d'expliquer en quoi la situation a été sans issue à l'intérieur du traitement, et il nous le dit. C'est pour autant *que la résistance n'a pas été vaincue*, que tout ce qu'on a pu lui dire n'a jamais fait que l'intéresser énormément, sans qu'elle abandonne ses positions dernières, à savoir qu'elle a maintenu tout cela, comme on dirait aujourd'hui, sur le plan d'un intérêt intellectuel. Il compare la personne dans ses réactions, à peu près à la dame à qui on montre des objets divers, et qui à travers son face-à-main dit « *comme c'est joli !* ».

C'est une métaphore. Il dit que néanmoins on ne peut pas dire qu'il y ait eu absence de tout *transfert*, et il dénote cette présence du *transfert* avec une très grande perspicacité dans quelque chose qui est les rêves de la patiente, rêves qui en eux-mêmes...
 et parallèlement aux déclarations, même non ambiguës, que la patiente lui fait de sa détermination de ne rien changer à ses comportements à l'endroit de la dame
 ...annoncent tout un *refleurissement* étonnant de l'orientation la plus sympathique, à savoir de la venue de quelque beau et satisfaisant époux, non moins que l'attente de l'évènement d'un objet, fruit de cet amour.

Bref quelque chose de tellement presque forcé dans le caractère idyllique de cet époux annoncé par le rêve [en réponse] aux efforts entrepris en commun, que quiconque ne serait pas FREUD s'y serait trompé, en aurait pris les plus grands espoirs. FREUD ne s'y trompe pas, il y voit un *transfert* dans le sens où c'est la doublure de cette espèce de jeu de *contre-leurre* qu'elle a mené en réponse à la déception, car assurément avec le père elle n'a pas été uniquement agressive et provocante, elle a fait aussi des concessions : il s'agissait seulement de *montrer au père qu'elle le trompait*.

Et FREUD reconnaît qu'il s'agit de quelque chose d'analogue et que c'est là la signification transférentielle de ces rêves : il s'agit de reproduire avec lui, FREUD, la position fondamentale de jeu cruel qu'elle a mené avec le père. Ici nous ne pouvons pas ne pas rentrer dans cette espèce de relativité foncière qui est l'essentiel de *la formation symbolique*, je veux dire pour autant que c'est la ligne fondamentale de ce qui constitue pour nous *le champ de l'inconscient*. C'est ce que FREUD exprime d'une façon très juste, et qui n'a que le tort d'être un peu trop accentuée. Il nous dit :

« Je crois que l'intention de m'induire en erreur était un des éléments formateur de ce rêve. C'était aussi une tentative de gagner mon intérêt et ma bonne disposition, probablement pour plus tard me désillusionner d'autant plus profondément. »

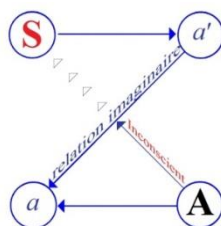
Ici la pointe apparaît de cette intention imputée au sujet de venir dans cette position de le captiver, de le prendre lui, dit FREUD, pour *le faire tomber de plus haut, pour le faire choir d'autant plus haut qu'il est jusque là quelque chose* où en quelque sorte lui-même, peut-on dire, est pris dans la situation, car il n'apparaît absolument pas douteux à entendre l'accent de cette phrase, qu'il y a ce que nous appelons une action contre-transférentielle.

Il est juste que le rêve soit trompeur, et il ne va retenir que cela. Tout de suite après il va entrer dans la discussion à proprement parler de ce qu'il est passionnant de trouver sous sa plume, à savoir que la manifestation typique de l'inconscient peut être une manifestation trompeuse, car il est certainement vrai qu'il entend d'avance les objections qu'on va lui faire : « *Si l'inconscient aussi nous ment, alors à quoi nous fier ?* ». Que vont lui dire ses disciples ? Il va leur faire une longue explication, d'ailleurs un tant soit peu tendancieuse, pour leur expliquer que ça ne contredit en fin de compte en rien, pour leur montrer comment ça peut arriver.

Il n'en reste pas moins que ce qui est le fond, ce qui nous est mis là au premier plan par FREUD en 1920, c'est exactement l'essentiel de ce qui est dans l'inconscient, c'est ce rapport du *sujet à l'Autre* comme tel, qui implique très précisément à sa base la possibilité de la tromperie, à ce niveau. Nous sommes dans l'ordre du mensonge et de la vérité.

Mais si ceci est très bien vu par FREUD, il semble qu'il lui échappe que c'est un vrai transfert, à savoir que c'est dans l'interprétation du *désir de tromper* que la voie est ouverte, au lieu de prendre cela pour quelque chose qui est - disons les choses d'une façon un peu grosse - dirigé contre lui.

Car il a suffi qu'il ait fait cette phrase de plus : « *C'est aussi une tentative de m'embobiner, de me captiver, de faire que je la trouve très jolie.* » - et elle doit être ravissante cette jeune fille - pour que, comme pour Dora, il ne soit pas complètement libre dans cette affaire, et ce qu'il veut éviter c'est justement qu'il affirme qu'il lui est promis le pire, c'est-à-dire quelque chose où il se sentira lui-même désillusionné, c'est-à-dire qu'il est tout prêt à se faire des illusions. À se mettre en garde contre ces illusions, déjà il est entré dans le jeu, il réalise *le jeu imaginaire* [a ↔ a'].



À partir de ce moment-là il le fait devenir *réel* puisqu'il est dedans, et d'ailleurs ça ne rate pas car dans la façon dont il interprète la chose, il dit à la jeune fille que son intention à elle est bien de le tromper comme elle a coutume de tromper son père. C'est-à-dire qu'il coupe court tout de suite à ce qu'il a réalisé comme *le rapport imaginaire*, et d'une certaine façon *son contre-transfert* là aurait pu servir, *à condition que ce ne fût pas un contre-transfert*, à condition que lui-même n'y croie pas, c'est-à-dire qu'il n'y soit pas.

Dans la mesure où il y est et où il interprète trop précocement, *il fait rentrer dans le réel ce désir de la fille*, qui n'est qu'un désir, qui n'est pas une intention de le tromper, *il lui donne corps*, il opère avec elle exactement comme la personne intervenue avec la petite fille, comme une statue [?] et comme *la chose symbolique* qui est au cœur de ce que je vous explique quand je vous parle de ce glissement dans *l'imaginaire* qui devient beaucoup plus qu'un piège, une plaie, à partir du moment où il s'est instauré en quelque sorte en doctrine. Là nous en voyons un exemple limite, transparent, nous ne pouvons pas le méconnaître, il est dans le texte : c'est pour autant qu'avec son interprétation, à ce moment là FREUD fait éclater le conflit, lui donne corps, alors que justement comme il le sent lui-même, c'est de cela qu'il s'agissait, de révéler ce discours menteur qui est là dans l'inconscient, en effet il ne s'agit pas d'autre chose. Au lieu de cela, FREUD sépare en voulant réunir : il lui dit que tout cela est fait contre lui, et en effet le traitement ne va pas beaucoup plus loin, c'est à dire qu'il est interrompu.

Mais il y a *quelque chose* de beaucoup plus intéressant qui est accentué par FREUD, mais qui n'est pas interprété par lui, c'est ceci qui est absolument énorme et qui ne lui a pas échappé : c'est la nature de la passion de la jeune fille pour la personne dont il s'agit, ce n'est pas une relation homosexuelle comme les autres. Le propre des relations homosexuelles est de présenter exactement toute la variété, et peut-être même quelques autres, des variations hétérosexuelles.

Or, ce que FREUD souligne d'une façon absolument admirable, c'est ce qu'il appelle « *ce choix objectal du type proprement masculin* » et qu'il explique ce qu'il veut nous dire par là, *il l'article d'une façon qui a un relief extraordinaire : littéralement c'est l'amour platonique* dans ce qu'il a de plus exalté, c'est quelque chose qui ne demande aucune autre satisfaction que *le service de La dame*, c'est vraiment *l'amour sacré* si on peut dire, ou *l'amour courtois* dans ce qu'il a de plus dévotieux.

Il y ajoute quelques mots comme « *exalt* », qui a un sens très particulier dans l'histoire culturelle de l'Allemagne [cf. Minnesänger], c'est cette exaltation qui est au fond de la relation à proprement parler. Bref, il nous dresse quelque chose qui situe ce rapport amoureux au haut degré de la relation amoureuse symbolisée, posée comme service, comme institution, comme référence, et pas simplement comme quelque chose de subi, comme quelque chose qui est une attirance ou un besoin.

C'est quelque chose qui en soi, non seulement se passe de satisfaction, mais vise très précisément cette non satisfaction. *C'est l'institution du manque dans la relation à l'objet comme étant l'ordre même dans lequel un amour idéal peut s'épanouir.* Ne voyez-vous pas alors qu'il y a là quelque chose qui conjoint en une sorte de nœud les trois étages de ce que j'essaie de vous faire sentir dans ce qui est au nœud de tout ce procès qui va s'y trouver, disons de *la frustration au symptôme*, si vous voulez bien prendre le mot *symptôme* pour l'équivalent - puisque nous sommes en train de l'interroger - de l'*énigme*.

Voilà comment va venir s'articuler le problème de cette situation exceptionnelle, mais qui n'a d'intérêt que d'être prise dans un registre qui est le sien, à savoir qu'elle est exceptionnelle parce qu'elle est particulière. Nous avons la référence vécue d'une façon innocente à *l'objet imaginaire*, cet enfant, que l'interprétation nous permet de concevoir comme *un enfant reçu du père*.

On nous l'a déjà dit, les homosexuelles contrairement à ce qu'on pourrait croire, sont celles qui ont fait à un moment une très forte fixation paternelle. Que se passe-t-il ? Pourquoi y a-t-il vraiment crise ? C'est parce qu'intervient à ce moment là *l'objet réel, un enfant donné par le père*, c'est vrai, mais justement à quelqu'un d'autre, et à la personne qui lui est la plus proche. À ce moment se produit un véritable renversement : on nous en explique le mécanisme. Je crois qu'il est de haute importance de voir que dans ce cas, ce quelque chose était déjà institué *sur le plan symbolique*, car c'est *sur le plan symbolique* qu'elle se satisfait de cet enfant comme d'un enfant qui lui était donné par le père pour qu'elle soit, par la présence de cet objet réel, ramenée pour un instant au plan de la frustration.

Il ne s'agit plus de quelque chose dont elle se satisfaisait dans *l'imaginaire*, c'est-à-dire de quelque chose qui la soutenait déjà dans le rapport entre femmes, avec toute l'institution de la présence paternelle comme telle, comme étant

- *le père* par excellence,
- *le père* fondamental,
- *le père* qui sera toujours pour elle toute espèce d'homme qui lui donnera un enfant,

...voici quelque chose qui pour l'instant la ramène au plan de la frustration parce que l'objet est là pour un instant réel, et qu'il est matérialisé par le fait que c'est sa mère qui l'a à côté d'elle.

Qu'y a-t-il de plus important à ce moment là, est-ce uniquement cette sorte de retournement qui fait qu'à ce moment-là elle s'identifie au père ? Il est entendu que ça a joué son rôle. Est-ce qu'elle devient elle-même cette sorte d'enfant latent qui va en effet pouvoir *niederkommen* quand la crise sera arrivée à son terme ?

Et je pense que l'on pourrait peut-être savoir au bout de combien de mois cela est arrivé si on avait les dates comme pour Dora.

Ce qui est plus important encore, c'est que *ce qui est désiré est quelque chose qui est au-delà de cette femme*, cet amour qu'elle lui voue c'est quelqu'un qui est autre qu'elle, cet amour qui vit purement et simplement dans l'ordre de ce dévouement, qui porte au suprême degré l'attachement, l'anéantissement du sujet dans la relation, c'est quelque chose que - et ce n'est pas pour rien - FREUD semble réserver au registre de l'expérience masculine.

Car en effet c'est à une sorte d'épanouissement institutionnalisé d'une *relation culturelle* très élaborée où ces choses sont observées, sont soutenues [cf. *amour courtois*]. Le passage, la réflexion à ce niveau de la déception fondamentale, l'issue que le sujet trouve, pose la question de savoir : *qu'est-ce qui est dans le registre amoureux, dans la femme, aimé au-delà d'elle-même ?* Cela met en cause exactement tout ce qu'il y a de vraiment fondamental dans les questions qui se rapportent à l'amour dans son achèvement.

Ce qui est à proprement parler désiré chez [par] elle, c'est justement ce qui lui manque, et ce qui lui manque dans cette occasion c'est le retour à *l'objet primordial* dont le sujet allait trouver *l'équivalent, le substitut imaginaire, dans l'enfant*. C'est précisément *le phallus*. Ce qui - à l'extrême, dans l'amour le plus idéalisé - est cherché dans la femme, c'est ce qui lui manque, ce qui est cherché au-delà d'elle c'est *le phallus* comme objet central de toute l'économie libidinale.

Nous avons terminé notre entretien la fois dernière en tentant de résumer le cas présenté par FREUD, *d'homosexualité féminine*. Je vous avais ébauché au passage en même temps que les péripéties, quelque chose qu'on peut appeler la structure, puisque si ce n'était pas sur le fond de l'analyse structurale que nous le poursuivions, ce n'aurait pas beaucoup plus d'importance qu'un cas pittoresque. Il convient de revenir sur cette analyse structurale, car ce n'est qu'à condition de la faire progresser, et aussi loin qu'il est possible, qu'il y a intérêt dans l'analyse à s'engager dans cette voie.

Qu'il y ait *un manque* dans la théorie analytique, c'est ce qu'il me semble voir surgir à chaque instant. Il n'est pas mauvais d'ailleurs de rappeler que *c'est pour répondre à ce manque* effectivement, qu'ici nous poursuivons notre effort. Bien entendu ce manque est sensible partout, je le voyais récemment encore se réactiver dans mon esprit à voir se confronter les propos de M^{lle} Anna FREUD avec ceux de Mélanie KLEIN.

Sans doute M^{lle} Anna FREUD a-t-elle mis beaucoup d'eau dans son vin depuis, mais elle a fondé les principes de son analyse des enfants sur des remarques telles que celle-ci :

- que par exemple il ne pouvait pas se faire de *transfert*, tout au moins pas de *névrose de transfert*, parce que les enfants étant encore inclus dans la situation créatrice de la tension névrotique, il ne pouvait pas y avoir à proprement parler de *transfert* pour quelque chose qui était en train de se jouer.
- Que d'autre part, le fait qu'ils puissent être encore en rapport avec les objets de leur attachement inaugural - autre remarque de même nature en somme, mais différente - devrait changer la position de l'analyste qui ici interviendrait en quelque sorte en tiers sur le plan actuel, qui pour autant devrait profondément modifier sa technique.
- Sa technique d'autre part, fut en quelque sorte profondément modifiée, et en ceci M^{lle} Anna FREUD rend hommage à quelque chose qui est *comme un pressentiment de l'importance de la fonction essentielle de la parole dans le rapport analytique*.
- Assurément l'enfant pourra être, lui, dans un rapport différent, dit-elle, de celui de l'adulte à la parole pour, en d'autres termes, devoir être pris à l'aide des moyens de jeu qui sont la technique de l'enfant, qui devrait également se trouver dans une position qui ne permet pas à l'analyste de s'offrir à lui dans la position de neutralité ou de réceptivité qui cherche avant tout à accueillir, à permettre de s'épanouir, et à l'occasion de faire écho à *la parole*.

Je dirais donc que l'engagement de l'analyste dans une autre nature que le rapport de la parole, pour n'être pas développé, même pas conçu, est pourtant indiqué.

M^{me} Mélanie KLEIN dans ses arguments, fait remarquer que rien au contraire n'est plus semblable que l'analyse d'un enfant, que même à un âge extrêmement précoce déjà, ce dont il s'agit dans l'inconscient de l'enfant n'a rien à faire - contrairement à ce que dit M^{lle} Anna FREUD - avec les parents réels.

Que déjà entre deux ans et demi et trois ans la situation est tellement modifiée par rapport à ce qu'on peut constater dans la relation réelle, qu'il s'agit déjà tellement de quelque chose qui est toute une dramatisation profondément étrangère à l'actualité de la relation familiale de l'enfant, qu'on a pu constater chez un enfant qui avait par exemple été élevé à titre d'enfant unique, chez un personnage qui habitait fort loin des parents, une vieille tante en somme, ce qui le mettait dans un rapport tout à fait isolé, duel avec une seule personne, on a pu constater que cet enfant pour autant n'en avait pas moins reconstitué tout un drame familial avec père, mère, et même avec frère et sœurs rivaux, je cite.

Il s'agit donc bien d'ores et déjà de révéler dans l'analyse quelque chose qui, dans son fond, n'est pas dans le rapport immédiat pur et simple avec le *réel*, mais est quelque chose qui déjà s'inscrit dans une *symbolisation* dont à partir de ce moment...

je veux dire si nous admettons les affirmations de Mélanie KLEIN, ses affirmations reposent sur son expérience, et cette expérience nous est communiquée dans des observations qui poussent les choses quelquefois à l'étrange, car à la vérité on ne peut pas ne pas être frappé de voir cette sorte de « *creuset de sorcière* » ou de devineresse, au fond duquel s'agitent dans un monde imaginaire global, l'idée du contenant du corps maternel

... tous les fantasmes primordiaux présents - et ceci en quelque sorte dès l'origine - tendent à se structurer dans un drame qui paraît préformé, et pour lequel il faut susciter à tout instant le surgissement des instincts primordiaux les plus agressifs, pour faire en quelque sorte mouvoir la machine.

Nous ne pouvons pas ne pas être frappés, à la fois par le témoignage d'une adéquation entre toute cette fantasmagorie et les données uniques que M^{me} Mélanie KLEIN manie ici, et en même temps nous demander en présence de quoi nous sommes.

Qu'est-ce que peut vouloir dire cette symbolisation dramatique qui semble se retrouver plus comblée à mesure qu'on remonte plus loin, comme si à la fin on pouvait admettre que plus nous nous rapprochons de l'origine, plus le complexe d'œdipe est là comblé, articulé, prêt à entrer en action.

Ceci mérite au moins qu'on se pose une question, et cette question rejaillit partout, par ce chemin précis par lequel j'essaye de vous mener pour l'instant, qui est celui de la perversion. Qu'est-ce que la perversion ? À l'intérieur d'un même groupe on entend là-dessus les voix les plus discordantes :

- les uns, croyant suivre FREUD, diront qu'il faut revenir purement et simplement à la notion de la persistance d'une fixation portant sur une *pulsion partielle* et qui traverserait, en quelque sorte indemne, tout le progrès, toute la dialectique qui tend à s'établir de l'œdipe, mais qui n'y subirait absolument pas les avatars qui tendent à réduire les autres pulsions partielles dans un mouvement qui en fin de compte les unifie et les fait aboutir à *la pulsion génitale*. C'est la pulsion idéale essentiellement unifiante. Que donc il s'agit dans *la perversion* d'une chose qui est une sorte d'accident de l'évolution des *pulsions*. Mais traduisant d'une façon classique la notion de FREUD que « *la perversion est le négatif de la névrose* » ils veulent purement et simplement faire de *la perversion* quelque chose où *la pulsion* n'est pas élaborée.
- D'autres, pourtant - qui ne sont pas d'ailleurs pour autant les plus perspicaces ni les meilleurs, mais avertis par l'expérience et par quelque chose qui s'impose véritablement dans la pratique de l'analyse - essaieront de montrer que la perversion est bien loin d'être ce quelque chose de pur et qui persiste, et que pour tout dire la perversion fait bien partie elle aussi de quelque chose qui s'est réalisé à travers toutes les crises, fusions et dé-fusions dramatiques, qui présente la même richesse dimensionnelle, la même abondance, les mêmes rythmes, les mêmes étapes qu'une névrose. Ils tenteront alors d'expliquer que c'est « *le négatif de la névrose* », en poussant des formules telles que celle-ci : qu'il s'agit là de l'érotisation de la défense, comme en effet tous ces jeux à travers lesquels se poursuit une analyse de la réduction des défenses.

Je veux bien, cela *fait image*, mais à vrai dire *pourquoi cela peut-il être érotisé ?* C'est bien là toute la question : *d'où vient cette érotisation ?* Où est situé le pouvoir invisible qui projetterait cette coloration qui paraît venir là comme une sorte de superflu, de changement de qualité, à mettre sur la défense ce qui est à proprement parler à considérer comme satisfaction libidinale ? La chose à la vérité n'est pas impensable, mais le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle n'est pas pensée.

En fin de compte, il ne faut pourtant pas croire qu'à l'intérieur de l'évolution de la théorie analytique, FREUD se soit avisé d'essayer là-dessus de nous donner une notion qui s'élabore. Je dirais même plus : nous en avons dans FREUD même, un exemple qui prouve qu'assurément quand il nous dit que « *la perversion est le négatif de la névrose* », cela n'est pas une formule à prendre comme on l'a prise longtemps, c'est à savoir qu'il faudrait tout simplement entendre que dans la perversion, ce qui est *caché* dans l'inconscient quand nous sommes en présence d'un cas névrotique, est là *à ciel ouvert* et en quelque sorte *libre*.

C'est bien autre chose qu'il nous propose. Peut-être après tout faut-il le prendre comme de nous être donné sous ces sortes de formules resserrées auxquelles notre analyse doit trouver son véritable sens, et c'est en essayant d'abord de le suivre et de voir par exemple comment il conçoit le mécanisme d'un phénomène qu'on peut qualifier de *pervers*, voire d'une *perversion* catégorique, que nous pourrions en fin de compte nous apercevoir de *ce qu'il veut dire quand il affirme que « la perversion est le négatif de la névrose »*.

Si nous regardons les choses d'un peu plus près, si nous prenions cette étude qui devrait être célèbre : « *Contribution à l'étude de la genèse des perversions sexuelles* »¹⁵, nous remarquerions que l'attention de FREUD est caractéristique...

et non moins caractéristique qu'il choisit comme titre ceci, il y insiste dans le texte, c'est quelque chose qui n'est pas simplement une étiquette, mais une phrase extraite directement de la déclaration des malades quand ils abordent ce thème de leurs fantasmes, en gros : sado-masochiste, quels que soient le rôle et la fonction qu'ils prennent dans tel et tel cas particulier

...FREUD nous dit qu'il centre son étude tout spécialement sur 6 cas qui sont tous plus ou moins *des névroses obsessionnelles*, 4 de femmes et 2 d'hommes, et que derrière il y a toute son expérience de tous les cas sur lesquels il n'a pas lui-même une aussi grande compréhension. Aussi, semble-t-il, il y a là *une sorte de résumé, de tentative d'organiser* une masse considérable d'expériences.

Quand le sujet déclare mettre en jeu dans *le traitement* ce quelque chose qui est *le fantasme*, il l'exprime ainsi sous cette forme remarquable, par cette imprécision ces questions qu'elle laisse ouvertes et auxquelles il ne répond que très difficilement, et à la vérité auxquelles il ne peut pas donner d'emblée de réponse satisfaisante, il ne peut guère en dire plus pour se caractériser non sans cette sorte d'*aversion*, voire de *vergogne* ou de *honte*, qu'il y a non pas à la pratique de ces fantasmes plus ou moins associés, oratoires...

et qui dans leur exercice sont en général pris par les sujets comme des *activités* qui n'entraînent pour eux aucune espèce de charte de culpabilité

15 Sigmund Freud : « *Ein Kind wird geschlagen* », « *On bat un enfant* », trad. H. Hoesli, in *Revue Française de Psychanalyse*, 1933, n° 3-4, Paris, pp. 274-297.

...mais qui par contre présentent - c'est là quelque chose d'assez remarquable - très souvent non pas seulement de grandes difficultés à être formulés, mais provoquent chez le sujet une assez grande aversion, répugnance, culpabilité à être articulés. Et déjà on sent bien là quelque chose qui doit nous faire dresser l'oreille, entre l'usage *fantasmatique* ou *imaginaire* de ces images et leur formulation parlée. Déjà ce signal dans le comportement du sujet est quelque chose qui marque une limite : ce n'est pas du même ordre d'en jouer mentalement ou d'en parler.

À propos de ce fantasme : « *On bat un enfant* », FREUD va nous dire ce que son expérience lui a montré, ce que cela signifiait chez les sujets. Nous n'arriverons pas au bout de cet article aujourd'hui, je veux simplement mettre en relief certains éléments tout à fait manifestes, parce qu'ils concernent directement le chemin sur lequel je vous ai engagés la dernière fois, abordant le problème par le cas de la *psychogénèse de l'homosexualité féminine*.

FREUD nous dit : le progrès de l'analyse montre qu'il s'agit dans ce fantasme de quelque chose qui s'est substitué par une série de transformations, à d'autres fantasmes, lesquels ont eu un rôle tout à fait compréhensible au moment de l'évolution du sujet.

C'est la structure de ces états que je voudrais vous exposer, pour vous permettre d'y reconnaître quelque chose qui semble tout à fait manifeste à la seule condition d'avoir les yeux ouverts, au moins sur cette dimension dans laquelle nous essayons de nous avancer, et qui se résume sous ce titre de *la structure subjective*.

Autrement dit, c'est ce contre quoi nous essayons de nous tenir toujours pour essayer de donner leur véritable position à ce qui dans la théorie, se présente souvent comme une ambiguïté, voire une impasse, voire une diplopie. C'est voir à quel niveau de la structure subjective se passe un phénomène. Nous constatons que c'est dans trois étapes où FREUD nous dit que se scande l'histoire à mesure qu'elle s'ouvre sous la pression analytique, et qui permet de retrouver l'origine de ces fantasmes.

Il dit d'ailleurs *qu'il va se limiter...*

dans ce qui lui permet cette première formulation typique du fantasme

...qu'il va se limiter...

pour des raisons qu'il précisera par la suite, mais que nous laisserons de côté nous-même aujourd'hui, dans la première partie de son exposé que nous ne mettrons pas au premier plan cette fois-ci

...qu'il va se limiter à ce qui se passe précisément chez les femmes.

La forme que prend *le premier fantasme*, celui que l'on peut, nous dit-il, y retrouver quand on analyse le fait, est celui-ci :

« Mon père bat un enfant qui est l'enfant que je hais. »

Il s'agit d'un *fantasme* plus ou moins lié dans l'histoire à l'introduction d'un frère ou d'une soeur, d'un rival qui à un moment se trouve, par sa présence, par les soins qui lui sont donnés, frustrer l'enfant de l'affection des parents.

Ici il s'agit tout spécialement du père. Nous n'insisterons pas ici sur ce point, mais nous n'omettrons pas de remarquer qu'il s'agit d'une fille prise à un certain moment déjà où s'est constitué *le complexe d'Œdipe*, où la relation au père s'est instituée. Nous laisserons donc pour le futur l'explication de *cette prééminence dans un fantasme tout à fait primitif de la personne du père*, étant bien entendu que ce ne doit pas être sans rapport avec le fait qu'il s'agisse *d'une fille*. Mais laissons de côté ce problème.

L'important est ceci : nous touchons là au départ dans une perspective historique qui est rétroactive. C'est du point actuel où nous sommes dans l'analyse que le sujet formule pour le passé, organise une situation primitive dramatique, d'une façon qui s'inscrit pourtant dans sa parole actuelle, dans son pouvoir de symbolisation présent, et que nous retrouvons par le progrès de l'analyse comme *la chose primitive*, l'organisation primordiale la plus profonde. C'est quelque chose qui a cette complexité manifeste d'avoir trois personnages :

- *il y a l'agent du bâtiment,*
- *il y a celui qui subit,* et qui est un autre que *le sujet*, nommément un enfant que le sujet hait et qu'il voit par là déchu de cette *préférence parentale* qui est en jeu, il se sent lui-même privilégié par le fait que l'autre choisit de cette préférence,
- *il y a quelque chose qui,* si l'on peut dire, *implique une dimension et une tension triple* qui suppose le rapport à un sujet avec deux autres dont les rapports eux-mêmes entre eux, sont motivés par quelque chose qui est centré par le sujet :

« Mon père - peut-on dire, pour accentuer les choses dans un sens - bat mon frère ou ma soeur, de peur que je croie qu'on ne me le préfère. »

Une causalité ou une tension, une référence au sujet pris comme un tiers, en faveur de qui la chose se produit, est quelque chose qui anime et motive l'action sur le personnage second, celui qui subit. Et ce tiers qu'est le sujet, est lui-même ici invoqué, présentifié dans la situation comme celui aux yeux de qui ceci doit se passer, dans l'intention de lui faire savoir que quelque chose à lui, lui est donné, qui est le privilège de cette préférence, qui est cette présence, cet ordre, cette structure qui d'une façon réintroduit - de même que tout à l'heure il y avait la notion de peur - c'est-à-dire une sorte d'anticipation, de dimension temporelle, de tension en avant qui est introduite comme motrice à l'intérieur de cette situation triple.

Il y a référence au tiers en tant que sujet, en tant qu'il a à le croire ou à inférer quelque chose d'un certain comportement qui se porte sur l'objet second qui dans cette occasion est pris comme instrument de cette communication entre les deux sujets, qui est en fin de compte une communication d'amour, puisque c'est aux dépens de ce second que se déclare pour celui qui est le sujet central, ce quelque chose qu'il reçoit à cette occasion, et qui est l'expression *de son vœu, de son désir d'être préféré, d'être aimé*.

Formation bien entendu déjà elle-même dramatisée, déjà réactionnelle en tant qu'elle est issue d'une situation complexe. Mais cette situation complexe suppose cette référence intersubjective triple avec tout ce qu'elle nécessite et introduit de référence temporelle, de temps, de scansion, qui suppose l'introduction du second sujet qui est nécessaire. Pourquoi ? Ce qui est à franchir d'un sujet à l'autre, il en est l'instrument, le ressort, le médium, le moyen. En fin de compte nous nous trouvons devant une structure intersubjective pleine, au sens où elle s'établit dans le franchissement achevé d'une parole. Il ne s'agit pas que la chose ait été parlée, il s'agit que la structure intersubjective elle-même dans cette situation ternaire qui est instaurée dans le fantasme primitif, porte en elle-même la marque de la même structure intersubjective qui constitue toute parole achevée.

La seconde étape par rapport à la première, représente une situation réduite : FREUD nous dit qu'on trouve là d'une façon très particulière une situation réduite à deux personnages : je suis là le texte de FREUD. Et on l'explique comme on peut. FREUD indique l'explication sans y peser d'ailleurs, la décrit comme une étape nécessaire et reconstruite, indispensable pour comprendre toute la motivation de ce qui se produit dans l'histoire du sujet. Cette seconde étape produit :

« *Moi je suis battu par mon père* ».

Il s'agit ici d'une situation réduite à deux, dont on peut dire qu'elle exclut toute autre dimension que celle du rapport avec l'agent batteur. Il y a là quelque chose qui peut prêter à toutes sortes d'interprétations, mais ces interprétations elles-mêmes resteront marquées du caractère de la plus grande ambiguïté.

Si dans le premier fantasme il y a une organisation et une structure qui y met un sens qu'on pourrait indiquer par une série de flèches, dans l'autre la situation est tellement ambiguë qu'on peut se demander un instant dans quelle mesure le sujet participe avec celui qui l'agresse et le frappe. C'est la classique ambiguïté sado-masochiste. Et si on la résout, on conclura comme le dit FREUD, que c'est là quelque chose qui est lié à cette essence du masochisme, mais que le *moi* dans cette occasion est fortement accentué dans la situation.

Le sujet se trouve dans une position réciproque, mais en même temps exclusive : c'est ou lui ou l'autre qui est battu, et ici c'est lui, et par le fait que c'est lui, il y a quelque chose qui est indiqué, mais qui n'est pas résolu.

On peut - et la suite de la discussion le montre - voir dans cet acte même d'être battu, une transposition ou un déplacement aussi de quelque chose qui, peut-être, est déjà marqué d'érotisme. Le fait même qu'on puisse parler à cette occasion « *d'essence du masochisme* », est tout à fait indicatif, alors qu'à l'étape précédente, FREUD l'a dit, nous étions dans une situation qui, pour extrêmement structurée qu'elle ait été, était en quelque sorte grosse de toute virtualité. Elle n'était *ni sexuelle, ni spécialement sadique*, elle les contenait en puissance, et ce quelque chose qui se précipite dans un sens ou dans l'autre, mais ambigu, se marque dans la seconde étape, dans cette étape de la relation duelle avec toute problématique qu'elle soulève sur le plan libidinal.

Cette seconde étape qui, elle, est duelle, et où le sujet se trouve inclus dans un rapport duel, et donc ambigu, avec l'autre comme tel dans cette sorte d'« *on bien... - ou bien...* » qui est fondamental de cette relation duelle, FREUD nous dit que nous sommes presque toujours forcés de la reconstruire, tellement elle est fugitive. Cette fugitivité est sa caractéristique, et très vite la situation se précipite dans la troisième étape, celle où si l'on peut dire, le sujet est réduit à son point le plus extrême et retrouve apparemment sa *position tierce* sous la forme de ce pur et simple *observant*, qui en quelque sorte réduit cette situation intersubjective avec la situation temporelle, après être passé à la situation seconde, duelle et réciproque, à la situation tout à fait désubjectivée qui est celle du fantasme terminal, à savoir : « *On bat un enfant* ».

Bien sûr cet « *on* » est quelque chose où l'on peut retrouver vaguement la fonction paternelle, mais en général le père n'est pas reconnaissable, ce n'est qu'un substitut. D'autre part quand on dit : « *On bat un enfant* », c'est la *formule* du sujet que FREUD a voulu respecter, mais il s'agit souvent de plusieurs enfants, la production fantasmatisée le fait éclater en le multipliant en mille exemplaires. Et cela montre bien le caractère de *désubjectivation* essentiel qui se produit dans la *relation primordiale*, et il reste cette *objectivation*, cette *désubjectivation* en tout cas radicale, de toute la structure au niveau de laquelle le sujet n'est plus là que comme une sorte de spectateur réduit à l'état de spectateur, ou simplement d'œil, c'est à dire ce qui caractérise toujours, à la limite et au point de la dernière réduction, toute espèce d'objet. Il faut au moins, non pas toujours un sujet, mais un œil pour le voir, un œil, un écran sur lequel le sujet est institué.

Que voyons-nous là ? Comment pouvons-nous traduire cela dans notre langage au point précis où nous en sommes de notre procès ? Il est clair qu'au niveau du schéma du *Sujet*, de l'*Autre* et de la *relation imaginaire* du *moi* du sujet plus ou moins fantasmatisée, la *relation imaginaire* s'inscrit dans cette direction et dans ce rapport plus ou moins marqué de spécularité, de réciprocité entre le *moi* et l'*autre*.

Nous nous trouvons en présence de quelque chose qui est une parole inconsciente, celle qu'il a fallu retrouver à travers tous les artifices de l'analyse du transfert, qui est celle-ci :

« *Mon père en battant un enfant qui est l'enfant que je hais, me manifeste qu'il m'aime.* »

ou :

« *Mon père bat un enfant de peur que je croie que je ne sois pas préféré.* »

...ou tout autre formule qui d'une façon quelconque mette en valeur un des accents de cette relation dramatique.

Ceci qui est exclu, qui n'est pas présent dans *la névrose*, qu'il faut retrouver et qui va avoir des évolutions qui se manifestent par ailleurs dans tous *les symptômes* constitutifs de cette *névrose*, ceci est retrouvé dans un élément du tableau clinique qui est *ce fantasme*. Comment se présente-t-il ? Il se présente d'une façon qui porte en lui encore très visible le témoignage des éléments signifiants de la parole articulée au niveau de ce *trans-objet* si on peut dire, c'est *le grand Autre*, le lieu où s'*articule* la parole inconsciente, le *Es* en tant qu'il est *parole*, histoire, mémoire, structure articulée.

La perversion ou - disons pour nous limiter là - le fantasme pervers, a une propriété que nous pouvons maintenant dégager. Qu'est-ce que cette sorte de résidu, de réduction symbolique qui progressivement a éliminé toute la structure subjective de la situation, pour n'en laisser émerger que quelque chose d'entièrement objectivé, et en fin de compte *énigmatique* qui garde à la fois toute la charge, mais la charge non révélée, inconstituée, non assumée par le sujet, de ce qui est au niveau de l'Autre comme structure articulée où le sujet est engagé ?

Nous nous trouvons là au niveau du fantasme pervers, de quelque chose qui en a à la fois tous les éléments, mais qui en a perdu tout ce qui est signification, à savoir *la relation intersubjective*, c'est en quelque sorte le maintien à l'état pur de ce qu'on peut appeler là-dedans des signifiants à l'état pur, sans la relation intersubjective, les signifiants vidés de leur sujet, une sorte d'objectivation des signifiants de la situation comme telle. Ce quelque chose qui est indiqué dans le sens d'une relation structurante fondamentale de l'histoire du sujet au niveau de la perversion, est à la fois maintenu, contenu, mais sous la forme d'un pur signe.

Et qu'est-ce que c'est d'autre que tout ce que nous retrouvons au niveau de la perversion ?

Représentez-vous maintenant ce que vous savez par exemple du *fétiche*, *ce fétiche* dont on vous dit qu'il est explicable par *cet au-delà jamais vu*. Et pour cause ! *C'est le pénis de la mère phallique*, et qui est lié par le sujet...

le plus souvent après un bref effort analytique, tout au moins dans les souvenirs encore accessibles au sujet ... à une situation où si l'on peut dire, l'enfant dans son observation s'est arrêté, au moins dans son souvenir, au bord de la robe de la mère où nous nous trouvons voir une sorte de remarquable concours entre la structure de ce qu'on peut appeler *le souvenir-écran*, c'est-à-dire le moment où la chaîne de la mémoire s'arrête, *et elle s'arrête en effet au bord de la robe, pas plus haut que la cheville* :

et c'est bien pour cela que c'est là qu'on rencontre la chaussure,

et c'est bien pour cela aussi que la chaussure peut, tout au moins dans certains cas particuliers, mais c'est un cas exemplaire, prendre sa fonction de substitut de ce qui n'est pas vu, mais de ce qui est articulé, formulé, comme étant ici vraiment pour le sujet, de la mère qui possède ce *phallus, imaginaire* sans doute, mais essentiel à *sa fondation symbolique comme mère phallique*.

Nous nous trouvons là aussi devant quelque chose qui est du même ordre, devant *ce quelque chose qui fige, réduit à l'état d'instantané le cours de la mémoire* en l'arrêtant à ce point qui s'appelle *souvenir-écran*, à la façon de quelque chose qui se déroulerait assez rapidement et s'arrêterait tout d'un coup en un point, *figeant tous les personnages* comme dans un mouvement cinématographique.

Cette sorte d' *instantané* qui est la caractéristique de cette réduction de la scène pleine, signifiante, articulée de sujet à sujet, à quelque chose *qui s'immobilise dans ce fantasme*, qui reste chargé de toutes les valeurs érotiques qui sont incluses dans ce qu'il a exprimé, et dont il est en quelque sorte le témoignage, le support, le dernier support restant.

Nous touchons là du doigt comment se forme ce qu'on peut appeler « *le moule de la perversion* », à savoir *cette valorisation de l'image* pour autant qu'elle reste le témoin privilégié de quelque chose qui dans l'inconscient, doit être articulé, remis en jeu dans la dialectique du transfert, c'est-à-dire dans ce quelque chose qui doit reprendre ses dimensions à l'intérieur du dialogue analytique. La valeur donc, de dimension *imaginaire* apparaît prévalente chaque fois qu'il s'agit d'une perversion.

Et c'est en tant que cette *relation imaginaire* est sur le chemin de ce qui se passe du sujet à l'Autre, ou plus exactement de ce qui reste du sujet situé dans l'Autre, pour autant que justement c'est *refoulé*, que la parole...

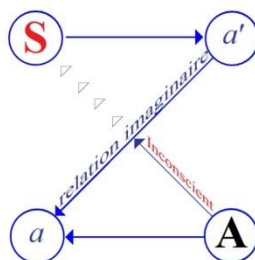
qui est bien celle du sujet et qui pourtant comme elle est de par sa nature de parole un message qu'il doit recevoir de l'Autre sous forme inversée

...peut aussi bien y rester dans l'Autre, c'est à dire y constituer *le refoulé* de l'inconscient, instaurant une relation possible mais non réalisée.

« Possible » d'ailleurs ça n'est pas tout dire, il faut bien aussi qu'il y ait là-dedans quelque *impossibilité*, sans cela ce ne serait pas refoulé, et c'est bien justement parce qu'il y a cette impossibilité dans les situations ordinaires qu'il faut tous *les artifices du transfert* pour rendre de nouveau *passable, formulable*, ce qui doit se communiquer de cet Autre, grand Autre, au sujet, en tant que le « je » du sujet vient à être.

À l'intérieur de cette indication que nous donne l'analyse freudienne de la façon la plus nette, et tout est dit et articulé encore beaucoup plus loin que ce que je dis là, FREUD marque bel et bien à cette occasion que c'est à travers les avatars et l'aventure de l'œdipe, à l'avancement et la résolution de l'œdipe, que nous devons prendre la question, le problème de la constitution de toute perversion.

Il est stupéfiant qu'on ait pu même songer à maintenir l'indication, la traduction en quelque sorte populaire, de la perversion comme étant « le négatif de la névrose », simplement en ceci que la perversion serait une pulsion non élaborée par le mécanisme œdipien et névrotique, purement et simplement survivance, persistance d'une pulsion partielle irréductible, alors que FREUD, à propos de cet article primordial et en beaucoup d'autres points encore, indique suffisamment qu'aucune structuration perverse, si primitive que nous la supposons - de celles en tout cas qui viennent à notre connaissance à nous analystes - n'est articulable que comme moyen, cheville, élément de quelque chose qui en fin de compte se conçoit, se comprend et s'articule dans, par et pour - et uniquement *dans, par et pour* - le procès, l'organisation, l'articulation du complexe d'Œdipe.



Essayons d'inscrire notre cas de l'autre jour dans cette relation croisée du *Sujet* à l'*Autre*, en tant que :

- c'est là [A - S] que doit s'avérer, s'établir *la signification symbolique*, tout *la genèse* actuelle du sujet,
- et *l'interposition imaginaire* [a' → a] qui est d'autre part ce en quoi il trouve son statut, *sa structure d'objet* par lui reconnue comme telle, installée dans une certaine capture par rapport à des *objets*, disons pour lui immédiatement attrayants, qui sont les correspondants de ce désir, pour autant qu'il s'engage dans les voies, dans les rails *imaginaires* qui forment ce qu'on appelle ses fixations libidinales.

Essayons simplement - quoiqu'aujourd'hui nous ne le pousserons pas jusqu'à son terme - de résumer. Que voyons-nous ? On peut mettre 5 temps pour décrire les phénomènes majeurs de cette instauration, non seulement de la perversion, que nous la considérons comme *fondamentale ou acquise*, peu importe dans cette occasion, nous savons quand cette perversion s'est indiquée, puis établie, puis précipitée, nous en avons *les ressorts* et nous en avons *le départ*.

C'est une perversion qui s'est constituée *tardivement*, cela ne veut pas dire qu'elle n'avait pas ses prémisses dans des phénomènes tout à fait primordiaux, mais tâchons de comprendre ce que nous voyons au niveau où FREUD lui-même a dégagé les avenues. Il y a un état qui est primordial au moment où cette femme est installée au moment de la puberté vers 13-14 ans. Cette fille chérit un objet qui lui est lié par des liens d'affection, un enfant qu'elle soigne, elle se montre aux yeux de tous particulièrement bien orientée dans ce sens, précisément dans les voies que tous peuvent espérer comme étant la vocation typique de la femme celle de la maternité.

Et c'est sur cette base que quelque chose se produit qui va faire chez elle une espèce de retournement, celui qui va s'établir quand elle va s'intéresser à des objets d'amour qui vont être d'abord marqués du signe de la féminité, ce sont des femmes en situation plus ou moins maternelle, néo-maternisantes, puis finalement qui l'amèneront à cette passion qu'on nous appelle littéralement « *dévorante* », pour cette personne qu'on nous appelle également « *La Dame* », et ce n'est pas pour rien, pour cette *Dame* qu'elle traite dans *un style de rapports chevaleresques* et littéralement *masculins*, un style hautement élaboré du plan et du point de vue *masculin*.

Cette passion pour *La dame* est servie en quelque sorte sans aucune exigence, sans désir, sans espoir même de retour avec ce caractère de don, de projection de l'*aimant* au-delà même de toute espèce de manifestation de l'*aimé*, qui est *une des formes* les plus *caractéristiques*, les plus élaborées de la relation amoureuse dans ses formes les plus hautement cultivées.

Comment pouvons-nous concevoir cette transformation ? Je vous en ai donné *le temps premier*, et entre les deux il s'est produit *quelque chose*, et l'on nous dit quoi. Cette transformation nous allons l'impliquer dans les mêmes termes qui ont servi à analyser la position.

Nous savons par FREUD que l'élément par quoi le sujet masculin ou féminin...

c'est là le sens de ce que nous dit FREUD quand il parle de *la phase phallique de l'organisation génitale infantile* ...arrive, juste avant la période de latence, est cette *phase phallique* qui indique le point de *réalisation* du génital.

Tout y est, jusque et y compris le choix de l'objet. Il y a cependant quelque chose qui n'y est pas, c'est une pleine réalisation de la fonction génitale pour autant qu'elle est structurée, organisée réellement. Il reste ce quelque chose de fantasmatique, d'essentiellement *imaginaire* qui est la prévalence du *phallus*, moyennant quoi il y a deux types d'êtres dans le monde : les êtres qui ont le *phallus* et ceux qui ne l'ont pas, c'est-à-dire qui en sont châtrés, FREUD formule ceci ainsi.

Il est tout à fait clair qu'il y a là quelque chose qui vraiment suggère une problématique dont à la vérité les auteurs n'arrivent pas à sortir, pour autant qu'il s'agit de justifier cela d'une façon quelconque par des motifs déterminés pour le sujet dans le réel. Je vous ai déjà dit que je mettrai entre parenthèses les extraordinaires modes d'explication auxquels ceci a contraint les auteurs. Leur mode général se résume à peu près à ceci : il faut bien que, comme chacun sait, tout soit déjà deviné et inscrit dans les tendances inconscientes, que le sujet ait déjà la préformation de par sa nature de ce quelque chose qui rend adéquate la coopération des sexes.

Il faut donc bien que ceci soit déjà une espèce de formation où le sujet trouve quelque avantage, et que déjà il doit y avoir là un processus de défense. Ceci n'est pas, en effet, inconcevable dans une espèce de perspective, mais c'est reculer le problème, et cela en effet engage les auteurs dans une série de *constructions* qui ne font que remettre à l'origine toute la dialectique symbolique, et qui deviennent de plus en plus impensables à mesure que l'on remonte vers l'origine.

Admettons cela simplement pour le moment, et admettons aussi cette chose, plus facile à admettre pour nous que pour les auteurs : c'est simplement que dans cette occasion le *phallus* se trouve cet élément *imaginaire* - c'est un fait qu'il faut prendre comme fait - par lequel le sujet au niveau génital est introduit dans *la symbolique du don*.

La symbolique du don et la maturation génitale sont deux choses différentes, elles sont liées par quelque chose qui est inclus dans la situation humaine réelle par le fait que c'est au niveau des règles instaurées par la loi dans l'exercice de ses fonctions génitales en tant qu'elles viennent effectivement en jeu dans l'échange inter-humain, c'est parce que les choses se passent à ce niveau, qu'effectivement il y a un lien tellement étroit entre *la symbolique du don* et *la maturation génitale*.

Mais c'est quelque chose qui n'a aucune espèce de cohérence inter-biologique individuelle *pour le sujet*. Par contre il s'avère que le fantasme du *phallus* à l'intérieur de cette *symbolique du don* au niveau génital, prend sa valeur, et FREUD y insiste. Il n'a pas, pour une bonne raison, la même valeur pour celui qui possède réellement le *phallus*, c'est-à-dire l'enfant mâle, et pour l'enfant qui ne le possède pas, c'est-à-dire pour l'enfant femelle.

Pour l'enfant femelle c'est très précisément en tant qu'elle ne le possède pas qu'elle va être introduite à *la symbolique du don*, c'est-à-dire que c'est en tant qu'elle phallicise la situation, c'est-à-dire qu'il s'agit d'avoir ou de n'avoir pas le *phallus*, qu'elle entre dans le *complexe d'Œdipe*, alors que ce que nous souligne FREUD, c'est que pour le garçon ce n'est pas là qu'il y entre, c'est par là qu'il en sort. C'est-à-dire qu'à la fin du *complexe d'Œdipe*, c'est-à-dire au moment où il aura réalisé sur un certain plan *la symbolique du don*, il faudra effectivement qu'il fasse don de ce qu'il a.

Alors que si la fille entre dans le *complexe d'Œdipe*, c'est pour autant que *ce qu'elle n'a pas*, elle a à le trouver dans le complexe d'œdipe, mais *ce qu'elle n'a pas*...

parce que nous sommes déjà au niveau et au plan où quelque chose d'*imaginaire* entre dans une dialectique *symbolique*, ...*ce qu'on n'a pas* est simplement quelque chose qui est tout aussi existant que le reste, et qui est marqué du *signe moins*, simplement elle entre donc avec ce *moins*.

Y entrer avec le *moins* ou y entrer avec le *plus* n'empêche pas que ce dont il s'agit...

il faut qu'il y ait quelque chose pour qu'on puisse mettre *plus* ou *moins*, *présence* ou *absence* ...que ce dont il s'agit est là en jeu, et c'est cette mise en jeu du *phallus* qui, nous dit FREUD, est le ressort de l'entrée de la fille dans le *complexe d'Œdipe*. À l'intérieur de cette *symbolique du don*, toutes sortes de choses peuvent être données en échange, tellement de choses peuvent être données en échange, qu'en fin de compte c'est bien pour cela que nous avons tellement d'équivalents du *phallus* dans ce qui se passe effectivement dans les *symptômes*.

Et FREUD va plus loin. Vous trouverez dans cet « *On bat un enfant* », l'indication formulée en termes tout crus, que si tellement d'éléments des relations prégénitales entrent en jeu dans la dialectique œdipienne, c'est-à-dire si des frustrations aux niveaux anal, oral, tendent à se produire, qui sont pourtant quelques choses qui viennent réaliser les frustrations, les accidents, les éléments dramatiques de la relation œdipienne, c'est-à-dire quelque chose qui d'après les prémisses devrait se satisfaire uniquement dans l'élaboration génitale, FREUD dit ceci : c'est que, par rapport à ce quelque chose d'obscur qui se passe *au niveau du moi*, car bien entendu l'enfant n'en a pas l'expérience, les *éléments*, les *objets* qui font partie des autres *relations prégénitales* sont plus accessibles à des *représentations verbales*.

Il va jusqu'à dire que si les objets prégénitaux sont mis en jeu dans la dialectique œdipienne c'est en tant qu'ils se prêtent plus facilement à des *représentations verbales*, c'est-à-dire que l'enfant peut se dire plus facilement que ce que le père donne à la mère à l'occasion c'est son urine, parce que son urine c'est quelque chose dont il connaît bien l'usage, très bien la fonction et l'existence comme objet qu'il est plus facile de symboliser, c'est-à-dire de pourvoir du signe *plus* ou *moins*, qu'un objet qui a pris une certaine réalisation dans l'imagination de l'enfant, que quelque chose qui reste malgré tout extrêmement difficile à saisir, et difficile d'accès pour la fille.

Voici donc la fille dans une position dont on nous dit que la première introduction dans la dialectique de l'œdipe, tient à ceci que le pénis qu'elle désire, elle en recevra du père à la façon d'un *substitut* : l'enfant. Mais dans l'exemple qui nous occupe, il s'agit d'un enfant réel car elle pouponne un enfant consistant qui est dans le jeu.

D'autre part l'enfant qu'elle pouponne, puisque cela peut satisfaire en elle quelque chose qui est *la substitution imaginaire phallique*, c'est en *le substituant* et en se constituant elle comme sujet sans le savoir, comme *mère imaginaire*, qu'elle se satisfait en ayant cet enfant. C'est bien d'acquiescer ce pénis imaginaire dont elle est fondamentalement frustrée, donc en mettant ce pénis *imaginaire* au niveau du *moi*.

Je ne fais rien d'autre que de mettre en valeur ceci qui est caractéristique de la frustration originaria, c'est que tout objet qui est introduit au titre de la *frustration*, je veux dire qui est introduit par une *frustration* réalisée, ne peut être et ne saurait être qu'un objet que le sujet prend dans cette position ambiguë qui est celle de l'appartenance à son propre corps.

Je vous le souligne car lorsqu'on parle des relations primordiales de l'enfant et de la mère, on met entièrement l'accent sur la notion prise passivement de *frustration*. On nous dit : l'enfant fait la première épreuve du rapport du *principe de plaisir* et du *principe de réalité* dans les frustrations ressenties de la part de la mère, et à la suite de cela vous voyez employé indifféremment le terme de frustration de l'objet, ou de perte de l'objet d'amour.

Or s'il y a quelque chose sur quoi j'ai insisté dans les précédentes leçons, c'est bien sur la bipolarité ou l'opposition tout à fait marquée qu'il y a entre

- l'objet réel, pour autant que l'enfant peut en être frustré, à savoir le sein de la mère,
- et d'autre part la mère en tant qu'elle est en posture d'accorder ou de ne pas accorder cet objet réel.

Ceci suppose qu'il y ait distinction entre le sein et la mère comme objet total, et que c'est ce dont parle M^{me} Mélanie KLEIN quand elle parle des objets partiels d'abord, et pour la mère pour autant qu'elle s'institue comme objet total et qu'elle peut créer chez l'enfant la fameuse position dépressive.

Ceci est en effet une façon de voir les choses, mais ce qui est éludé dans cette position, c'est que *ces deux objets ne sont pas de la même nature*. Mais qu'ils soient distingués ou non, il reste que la mère en tant qu'agent est instituée par la fonction de l'appel, qu'elle est d'ores et déjà sous la plus rudimentaire prise comme objet marqué et connoté d'une possibilité de *plus* ou de *moins* en tant que *présence* ou *absence*, que la *frustration* réalisée par quoi que ce soit qui se rapporte à la mère comme telle, est *frustration d'amour*, que tout ce qui vient de la mère comme répondant à cet appel, est quelque chose qui est donc, c'est-à-dire autre chose que l'objet.

En d'autres termes il y a une différence radicale entre

- le don comme signe d'amour, et qui comme tel est quelque chose qui radicalement vise un au-delà, quelque chose d'autre, l'amour de la mère,
- et d'autre part l'objet quel qu'il soit qui vienne là pour la satisfaction des besoins de l'enfant.

La *frustration de l'amour* et la *frustration de la jouissance* sont deux choses, parce que la *frustration de l'amour* est en elle-même grosse de toutes les relations inter-subjectives telles qu'elles pourront se constituer par la suite. Mais la *frustration de la jouissance* n'est pas du tout en elle-même grosse de n'importe quoi.

Contrairement à ce qu'on dit, ce n'est pas la *frustration de la jouissance* qui engendre la réalité, comme l'a fort bien aperçu - avec la confusion ordinaire qui se lit dans la littérature analytique, mais très bien entendu tout de même - M. WINNICOTT. Nous ne pouvons pas fonder la moindre genèse de la réalité à propos du fait que l'enfant a ou n'a pas le sein : s'il n'a pas le sein, il a faim et il continuera à crier.

Autrement dit, *qu'est-ce que produit la frustration de la jouissance* ? Elle produit la relance du désir tout au plus, mais aucune espèce de constitution d'objet quel qu'il soit. Et en fin de compte c'est bien pour cela que M. WINNICOTT est amené à nous faire la remarque que la chose véritablement saisissable dans le comportement de l'enfant, qui nous permet d'éclairer qu'il y ait effectivement un progrès - progrès qui est constitué et qui nécessite une explication originale - ce n'est pas simplement parce que l'enfant est privé du sein de la mère qu'il en fomente l'*image fondamentale*, ni non plus aucune espèce d'image, il est nécessaire que cette image en elle-même soit prise comme une dimension originale, cette pointe du sein qui est absolument essentielle, c'est à lui que se substituera et se superposera *le phallus*.

Ils montrent à cette occasion eux-mêmes qu'ils ont en commun ce caractère de devoir nous arrêter en tant qu'ils se constituent comme image, c'est-à-dire que ce qui subsiste, ce qui succède, c'est une dimension originale. Ce qui succède à la *frustration de l'objet de jouissance chez l'enfant*, c'est quelque chose qui se maintient dans le sujet à l'état de *relation imaginaire*, qui n'est pas simplement quelque chose qui polarise la lancée du désir à la façon où, comme chez l'animal, c'est toujours un certain leurre en fin de compte qui s'oriente - ces comportements ont toujours quelque chose de *significatif* - dans *les plumes* ou dans *les nageoires* de son adversaire, qui en fait un adversaire, et on peut toujours lui trouver *ce quelque chose qui individualise l'image dans le biologique*. C'est là présent sans doute, mais avec ce quelque chose qui l'accentue chez l'homme, et qui est observable dans le comportement de l'enfant.

Ces images sont référées à cette image fondamentale qui lui donne son statut global, comme cette forme d'ensemble à laquelle il s'accroche à *l'autre* comme tel, qui fait qu'il y a là aussi cette image autour de laquelle peuvent se grouper et se dégrupper les sujets, comme appartenance ou non appartenance, et en somme le problème n'est pas de savoir à quel degré plus ou moins grand le narcissisme conçu au départ comme une espèce d'auto-érotisme imaginé et idéal s'élabore, c'est au contraire de connaître quelle est la fonction du narcissisme originel dans la constitution d'un monde objectal comme tel. C'est pour cela que WINNICOTT s'arrête sur ces objets qu'il appelle « *objets transitionnels* » et dont, sans eux, nous n'aurions aucune espèce de témoignage de la façon dont l'enfant pourrait constituer un monde au départ, de ses frustrations, car bien entendu il constitue un monde.

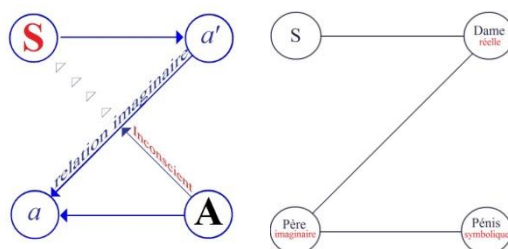
Mais il ne faut pas nous dire que c'est à propos de l'objet de ses désirs dont il est frustré à l'origine. Il constitue un monde pour autant que se dirigeant vers quelque chose qu'il désire, il peut se rencontrer avec quelque chose contre lequel il se cogne ou se brûle. Mais ce n'est pas du tout un objet comme engendré d'une façon quelconque par l'objet du désir, ce n'est pas quelque chose qui puisse être modelé par les étapes du développement du désir en tant qu'il s'institue et s'organise dans le développement infantile, c'est autre chose.

L'objet pour autant qu'il est engendré par la frustration elle-même, c'est quelque chose dans lequel nous devons admettre l'autonomie de cette production *imaginaire* dans sa relation à *l'image du corps*, à savoir comme cet *objet ambigu* qui est entre les deux, à propos duquel on ne peut parler ni de réalité, ni parler d'irréalité. C'est ainsi que s'exprime avec beaucoup de pertinence M. WINNICOTT, et au lieu de nous introduire dans tout ce que cela ouvre comme problèmes à propos de l'introduction de cet objet dans l'ordre du *symbolique*, il y vient comme malgré lui parce qu'on est forcé d'y aller du moment qu'on s'engage dans cette voie de ces objets mi-réels qui sont *les objets transitionnels* qu'il désigne.

Ces objets auxquels l'enfant tient par une espèce d'accrochage qui sont un petit coin de son drap, un bout de bavette, et ceci ne se voit pas chez tous les enfants mais chez la plupart, ces objets dont il voit très bien quelle doit être la relation terminale avec le fétiche, qu'il a tort d'appeler fétiche primitif, mais en effet qui en est l'origine, Monsieur WINNICOTT s'arrête et se dit qu'après tout cet objet, qui n'est ni réel ni irréel, est ce quelque chose auquel nous n'accordons ni pleine réalité, ni un caractère pleinement illusoire.

Tout ce au milieu de quoi un bon citoyen anglais vit en sachant d'avance comment il faut se comporter, c'est-à-dire vos idées philosophiques, c'est-à-dire votre système religieux, personne ne songe à dire que vous croyez à telle ou telle doctrine en matière religieuse ou philosophique, personne non plus ne songe à vous les retirer, c'est ce domaine entre les deux. Et il n'a pas tort en effet, c'est bien au milieu de cela que se situe la vie, mais comment organiser le reste s'il n'y avait pas cela ? Il fait remarquer qu'il ne faut pas non plus là avoir trop d'exigence, et que le caractère de *demi-existence* dans lequel ces choses sont instituées est bien marqué par la seule chose à laquelle personne ne songe, à moins d'être forcé de l'imposer aux autres comme étant un objet auquel il faut adhérer, l'authenticité ou la réalité « dure comme fer » de ce que vous promouvez en tant qu'idée religieuse ou qu'illusion philosophique. Bref, que le monde bien inspiré indique que chacun a le droit d'être fou, et à condition de rester fou séparément, et c'est là que commencerait la folie d'imposer sa folie privée à l'ensemble des sujets, constitués chacun dans une sorte de *nomadisme de l'objet transitionnel*.

Cet *objet transitionnel*, ce *pénis imaginaire* du fait d'avoir son enfant, ce n'est pas autre chose qu'on nous dit en nous affirmant qu'en somme elle l'a *son pénis imaginaire* du moment qu'elle pouponne *son enfant*. Alors que faut-il pour qu'elle passe au 3^{ème} temps, c'est à dire à la 2^{ème} étape des 5 situations que nous ne verrons pas aujourd'hui, à laquelle arrive cette jeune fille amoureuse. Elle est homosexuelle, et elle aime comme un homme nous dit FREUD.



Bien que le traducteur ait traduit cela par « *féminin* », notre homosexuelle va être dans la position virile, c'est à dire que ce père qui était au niveau du *grand A* dans la première étape, est au niveau du *moi*, pour autant qu'elle a pris la position masculine. Ici il y a *La Dame*, l'objet d'amour qui s'est substitué à l'enfant, puis *le pénis symbolique*, c'est-à-dire ce qui est dans l'amour à son point le plus élaboré, ce qui est *au-delà* du sujet aimé. Ce qui dans l'amour est aimé, c'est ce qui est au-delà du sujet, c'est littéralement *ce qu'il n'a pas*, c'est en tant précisément que *La Dame n'a pas le pénis symbolique*, mais elle a tout pour l'avoir car elle est *l'objet élu* de toutes les adorations pour le sujet, qu'elle est aimée.

Il se produit une permutation qui fait que *le père symbolique* est passé dans *l'imaginaire* par *identification du sujet à la fonction du père*. Quelque chose d'autre est venu ici dans le *moi* en matière d'objet d'amour, c'est justement d'avoir cet au-delà qui est le pénis symbolique qui se trouvait d'abord au niveau imaginaire.

Faisons simplement remarquer ceci : que s'est-il passé entre les deux ? Le 2^{ème} temps, et la caractéristique de l'observation - et que l'on retrouve au 4^{ème} - c'est qu'il y a eu au niveau de *la relation imaginaire* introduction de l'action réelle du père, ce *père symbolique* qui était là dans l'inconscient. Car quand l'enfant réel commence à se substituer au désir du pénis, un enfant que va lui donner le père, c'est un enfant imaginaire ou réel déjà là. C'est assez inquiétant qu'il soit réel, mais il l'était d'un père qui, lui, reste quand même - et d'autant plus que l'enfant était réel - inconscient comme progéniteur.

Seulement le père a donné réellement un enfant, non pas à sa fille, mais à la mère, c'est-à-dire que cet enfant réel désiré inconsciemment par la fille, et auquel elle donnait ce substitut dans lequel elle se satisfaisait, montre déjà sans aucun doute une accentuation du besoin qui donne à la situation son dramatisme. Le sujet en a été frustré d'une façon très particulière par le fait que l'enfant réel, comme venant du père en tant que *père symbolique*, a été donné à sa propre mère.

Voilà la caractéristique de l'observation. Quand on dit que c'est sans aucun doute à quelque accommodation des instincts ou des tendances, ou de telle pulsion primitive, que nous devons dans tel cas que les choses se soient précisées dans le sens d'une perversion, fait-on toujours bien le départ de ces 3 éléments absolument essentiels, à condition de les distinguer, que sont *imaginaire*, *symbolique* et *réel* ?

Ici vous pouvez remarquer que c'est en tant que s'est introduit le *réel*, un *réel* qui répondait à la situation inconsciente au niveau du plan de *l'imaginaire*, que la situation s'est révélée pour des raisons très structurées, relation de jalousie. Le caractère intenable de cette satisfaction *imaginaire* à laquelle l'enfant se confinait est que par une sorte d'interposition il est là, réalisé sur le plan de *la relation imaginaire*, il est entré effectivement en jeu, et non plus comme *père symbolique*.

À ce moment là s'instaure une autre *relation imaginaire* que l'enfant complètera comme elle le pourra, mais qui est marquée de ce fait : que ce qui était articulé d'une façon latente au niveau du grand Autre, commence à la façon de la perversion... et c'est pour cela d'ailleurs que ça aboutit à une perversion et pas pour autre chose... commence à s'articuler d'une façon *imaginaire*, en ceci que la fille s'identifie à ce moment au père, elle prend son rôle et devient elle-même *le père imaginaire*, et elle aussi aura gardé son pénis et s'attache à un *objet* auquel nécessairement *il faut qu'elle donne ce quelque chose que l'objet n'a pas*.

C'est cette nécessité de motiver, d'axer son amour sur, non pas l'objet, mais *sur ce que l'objet n'a pas*, ce quelque chose qui nous met justement au cœur de la relation amoureuse comme telle et du *don* comme tel, ce quelque chose qui rend nécessaire la constellation tierce de l'histoire de ce sujet.

C'est là que nous reprendrons les choses la prochaine fois.

Ceci nous permettra d'approfondir à la fois la dialectique du don en tant qu'elle est vue et éprouvée tout à fait primordialement par le sujet, à savoir de voir l'autre face, celle que nous avons laissé de côté tout à l'heure. J'ai accentué les paradoxes de la frustration du côté de l'objet, mais je n'ai pas dit ce que donnait la frustration d'amour, et ce qu'elle signifiait comme telle.

Certains textes de ce fascicule¹⁶ vous permettront de retrouver une nouvelle tentative de *la logique*, de la retrouver là où elle est, d'une façon particulièrement vivante, c'est-à-dire dans notre pratique.

Et pour reprendre exactement ce à quoi *je fais allusion*, à savoir notre fameux *jeu de pair et impair*, vous pouvez très facilement y retrouver *ces trois temps de la subjectivité*, en tant qu'elle est en rapport à *la frustration* et à condition de prendre *la frustration* au sens du *manque d'objet*, vous pouvez les retrouver facilement si vous réfléchissez à ce qu'est la position zéro du problème : c'est *l'opposition de l'institution du symbole pur* : (+) ou (-), *présence* ou *absence*, dans lequel il n'y a rien qu'une sorte de position objectivable du donné du jeu.

Vous y verrez facilement *le second temps* dans le fait que dans cette sorte de demande qu'est la déclaration dans le jeu, vous vous mettez en posture d'être ou non gratifié, mais par quelqu'un qui ayant dès lors entre les mains les dés, en est effectivement tout à fait incapable, il ne dépend plus de lui que ce qu'il a en main réponde à votre demande.

Vous y avez donc le stade second du rapport duel en tant qu'il institue cet appel et sa réponse sur laquelle s'établit le niveau de la frustration et vous en voyez en même temps le caractère absolument évanouissant et littéralement impossible à satisfaire.

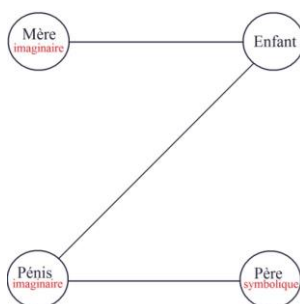
Si le jeu a quelque chose qui vous intéresse et qui lui donne son sens, c'est bien évidemment parce que la *troisième dimension*, celle de *la loi*, vous l'introduisez sous cette forme *toujours latente à l'exercice du jeu*, c'est à savoir que du point de vue du demandeur, de quoi s'agit-il ?

L'Autre évidemment, est censé à tout instant lui suggérer *une régularité*, autrement dit *une loi*, qu'en même temps il s'efforce de lui dérober. C'est dans cette dimension de l'institution d'*une loi*, d'*une régularité*, conçue comme possible et qui à chaque instant et par celui qui propose la partie cachée du jeu, lui est dérobée, et dont il lui suggère un instant la naissance, c'est à ce moment que s'établit ce qui est fondamental dans le jeu, et qui lui donne son sens intersubjectif, ce qui l'établit dans une dimension non plus duelle mais ternaire telle qu'elle est essentielle.

C'est là dessus que tient la valeur de *mon introduction*, à savoir qu'*il est nécessaire d'introduire trois termes pour que puisse commencer à s'articuler quelque chose qui ressemble à une loi*, ces *trois temps intersubjectifs* qui sont ceux dans lesquels nous essayons de voir comment s'introduit cet *objet* qui, du seul fait qu'il vient à notre portée, sous notre juridiction, dans la pratique analytique, est *un objet* dont *il faut qu'il entre dans la chaîne symbolique*.

C'est là que nous en étions arrivés la dernière fois au moment où nous prenions l'histoire de notre *cas d'homosexualité féminine*. Nous étions arrivés à ce que j'appelais « *le 3^{ème} temps* » c'est à dire le temps qui s'est constitué de la façon suivante : dans la 1^{ère} situation que nous prenons arbitrairement comme *situation de départ*, mais il y a déjà eu une sorte de concession à un point de vue progressif, *allant du passé vers le futur dans cette ordonnance chronologique* des termes, c'est pour faciliter les choses en les rapprochant de ce qui est fait dans *la dialectique de la frustration* qui, d'être conçue d'une façon sommaire, c'est-à-dire sans distinguer les plans *réel*, *imaginaire* et *symbolique*, aboutit à des impasses que plus nous avançons, plus j'espère vous faire sentir. Pour l'instant nous essayons d'établir les principes de ces relations entre *l'objet et la constitution de la chaîne symbolique*.

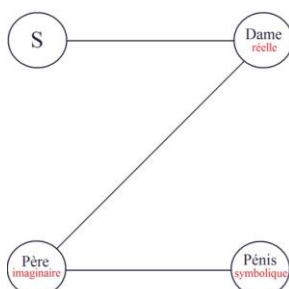
Nous avons donc la position de la jeune fille quand elle est encore au temps de la puberté, et la première structuration *symbolique* et *imaginaire* de sa position se fait de façon classique, comme il est ordonné par la théorie, dans cette équivalence : *pénis imaginaire - enfant*, qui l'instaure dans une certaine relation de mère imaginaire par rapport à cet au-delà qu'est son père, qui intervient à ce moment en tant que *fonction symbolique*, c'est-à-dire en tant que celui qui peut donner *le phallus*, et pour autant que *cette puissance du père est à ce moment-là inconsciente*, que celui qui peut donner l'enfant, est *inconscient*.



16 Cf. « *Le séminaire sur « La lettre volée »* » in *La Psychanalyse* n°2, PUF, 1957, pp.1-44.

C'est à ce stade que se produit le moment fatal, si on peut dire, où le père intervient dans le *réel* pour donner un enfant à la mère, c'est-à-dire en faisant de cet enfant, vis-à-vis de qui elle est en *relation imaginaire*, quelque chose de réalisé, et qui par conséquent n'est plus soutenable par elle dans *la position imaginaire* où elle l'instituait.

Nous nous trouvons maintenant au 2nd temps, où l'intervention du *père réel* au niveau de l'enfant dont elle était alors frustrée, produit la transformation de toute l'équation qui se pose dès lors ainsi : *le Père imaginaire, La Dame, le Pénis symbolique*.



C'est à dire par une sorte d'inversion, le passage de la relation - ce qui est ici dans *l'ordre symbolique* qui est celui de sa relation avec son père - le passage de cette relation dans le sens de *la relation imaginaire*, ou si vous voulez, d'une certaine façon la projection de la relation de la formule inconsciente, qui est à ce moment-là celle de son premier équilibre, dans une *relation perverse*, une *relation imaginaire* qui est celle de son rapport avec *La Dame*. C'est ainsi qu'après une première application de nos formules, se pose d'une façon sans aucun doute énigmatique - voire même sur laquelle nous pouvons un instant nous arrêter - la position de ces termes. Néanmoins il convient de remarquer que ces termes, quels qu'ils soient, s'imposent, je veux dire : *imposent une structure*, c'est-à-dire que si nous changions la position de l'un d'entre eux, nous devrions situer ailleurs, et jamais n'importe où, tous les autres.

Tâchons maintenant de voir ce ceci veut dire. La signification nous en est donnée par l'analyse.

Et que nous dit FREUD au moment crucial de cette observation, à ce point où par une certaine conception qu'il a prise de la position dont il s'agit, par une intervention qu'il fait dans ce sens, il cristallise d'une certaine façon, la position entre lui et la patiente, et d'une façon pas satisfaisante puisque FREUD dénonce et affirme que c'est à ce moment là que se rompt la relation analytique ? De toute façon, quoique FREUD en pense, il est loin d'être porté à en mettre toute la charge sur une impasse de la position de la malade, de toute façon son intervention à lui, ou sa conception, ses préjugés sur la position, doivent bien être pour quelque chose dans le fait que la situation se rompt.

Rappelons ce qu'est cette position, et comment FREUD nous la formule : il nous dit que les résistances de la malade ont été insurmontables. Ces résistances comment les matérialise-t-il ? Quels exemples en donne-t-il ? Quel sens leur donne-t-il ? Il les voit particulièrement *exprimées dans des rêves* qui, paradoxalement, auraient pu donner bien des espoirs, à savoir les espoirs de normalisation de la situation : ce sont en effet *les rêves* où il ne s'agit que *de réunion*, que *de conjugo*, que *de mariage fécond*.

La patiente y est soumise à un conjoint idéal, et en a des enfants, bref le rêve manifeste quelque chose qui va dans le sens de ce que - sinon là FREUD, la société représentée ici par la famille - peut souhaiter de mieux comme issue du traitement. FREUD, fort de tout ce que la patiente lui dit de sa position et de ses intentions, loin de prendre le texte du rêve au pied de la lettre, n'y voit - comme il le dit - qu'une ruse de la patiente, et quelque chose destiné expressément à le décevoir, plus exactement à la manière que j'évoquais tout à l'heure dans cet usage du jeu intersubjectif du devinement, pour l'illusionner et le désillusionner à la fois. Il est remarquable que ceci suppose - comme FREUD le remarque - qu'on puisse lui objecter à ce moment : « *Mais alors l'inconscient peut donc mentir !* », point sur lequel FREUD s'arrête longuement, qu'il discute et sur lequel il prend soin de répondre d'une façon fort articulée.

Car reprenant la distinction qu'il y a dans la *Science des rêves*, entre *le préconscient* et *l'inconscient*, il manifeste ce que de même il rappelle dans une autre observation...

à laquelle nous viendrons, et à propos de laquelle j'ai donné, à la suite du rapport de LAGACHE sur le transfert, une petite intervention résumative des positions dans lesquelles je pense que l'on doit concevoir le cas Dora ... ce que dans le cas Dora il s'agit de détacher, un passage de la *Traumdeutung* qui est la comparaison à propos des rapports du *désir inconscient* et du *désir préconscient*, la comparaison entre *capitaliste* et *entrepreneur*.

C'est le désir préconscient qui, si l'on peut dire, est l'entrepreneur du rêve, mais le rêve n'aurait rien de suffisant pour s'instituer comme représentant de ce quelque chose qui s'appelle l'inconscient, s'il n'y avait pas un autre désir qui donne le fond du rêve et qui est le désir inconscient.

Il distingue donc fort bien cela, à ceci près qu'il n'en tire pas *les extrêmes conséquences*. Ce qu'il y a en somme de distinct entre :

- ce que le sujet amène dans son rêve qui est du niveau de l'inconscient,
- et le facteur de la relation duelle, de la relation à celui à qui on s'adresse quand on raconte ce rêve, quand on l'aborde dans l'analyse.

Et c'est dans ce sens que je vous dis qu'un rêve qui se produit au cours d'une analyse a toujours *une certaine direction vers l'analyste*, et cette direction n'est pas toujours obligatoirement la direction inconsciente. Toute *la question* est de savoir s'il faut *mettre l'accent* :

- sur ce qui est de l'intention, et qui reste toujours les intentions que FREUD nous dit être d'une façon avouée celles de la malade, à savoir celles de jouer avec son père où la malade arrive à formuler le jeu de la tromperie, c'est-à-dire de feindre de se faire traiter et de maintenir ses positions et sa fidélité à *La Dame*,
- ou est-ce que ce quelque chose qui s'exprime dans le rêve doit purement et simplement être conçu dans cette perspective de la tromperie, en d'autres termes, dans son intentionnalisation préconsciente ?

Il ne semble pas. Car si nous y regardons de près, que voyons-nous qui se formule ?

Sans doute là une dialectique de tromperie, mais ce qui se formule ramené au signifiant, c'est précisément ce qui est détourné à l'origine dans la première position et qui s'appelle - *dans l'inconscient* à cette étape, et aussi bien donc *dans l'inconscient* à la troisième étape - qui est ceci qui se formule de la façon suivante : venant du père...

à la façon dont *le sujet reçoit son message sous une forme inversée* de son propre message, sous la forme :

« *Tu es ma femme* », « *Tu es mon maître* », « *Tu auras un enfant de moi* »

...c'est à l'entrée de l'œdipe ou tant que l'œdipe n'est pas résolu, la promesse sur laquelle se fonde l'entrée de la fille dans le *complexe d'Œdipe*, c'est de là qu'est partie la position.

Et en fait si nous trouvons dans le rêve quelque chose qui s'articule comme une situation qui satisfait à cette promesse, c'est toujours le même contenu de l'inconscient qui s'avère, et si FREUD hésite devant lui, c'est très précisément faute d'arriver à une formulation tout à fait épurée de ce qu'est *le transfert*.

Il y a dans le transfert un élément imaginaire et un élément symbolique, et par conséquent un choix à faire. Si le transfert a un sens...

si ce que FREUD nous a apporté ultérieurement avec la notion de *wiederholungszwang* telle que j'ai pris soin de passer une année autour pour vous faire voir ce qu'elle pouvait vouloir dire

...c'est avant tout et uniquement pour autant qu'il y a insistance propre à *la chaîne symbolique* comme telle.

Cette insistance propre à *la chaîne symbolique* n'est pas, par définition, assumée par le sujet.

Néanmoins le seul fait qu'elle se reproduise et qu'elle vienne à l'étape trois comme subsistante, comme se formulant dans un rêve, même si ce rêve au niveau *imaginaire*, c'est-à-dire dans la relation directe avec le thérapeute, paraît un rêve trompeur, il n'en est pas moins à proprement parler, et lui seul, le représentant du *transfert* au sens propre.

Et c'est là que FREUD avec une audace qui serait fondée sur une position moins oscillante de sa notion du transfert, pouvait mettre à coup sûr sa confiance, et aurait pu intervenir à cette condition de concevoir bien précisément :

- que le transfert se passe au niveau de l'articulation symbolique essentiellement,
- que quand nous parlons de transfert, quand quelque chose prend son sens du fait que *l'analyste devient le lieu du transfert*, c'est très précisément en tant qu'il s'agit de l'articulation symbolique comme telle,

...ceci avant bien entendu que le sujet l'ait assumé, car c'est très précisément un rêve de transfert.

FREUD note qu'à ce moment-là il s'est quand même produit quelque chose qui est *de l'ordre du transfert*, simplement il n'en tire ni la conséquence stricte, ni non plus la méthode correcte d'intervention. Je le signale parce qu'à la vérité ceci n'est pas simplement à remarquer sur un cas particulier qui serait ce cas, nous avons également un autre cas dans lequel le problème s'ouvre au même niveau de la même façon, à ceci près que FREUD fait l'erreur exactement contraire, et qui est très précisément le cas de Dora.

Ces deux cas, si l'on peut dire, *s'équilibrent admirablement*, ils s'entrecroisent strictement l'un l'autre, mais pas seulement pour autant que s'y produit :

- dans un sens dans un des cas cette confusion de *la position symbolique* avec *la position imaginaire*,
- et dans l'autre cas la confusion *dans le sens contraire*.

On peut dire que dans leur constellation totale, ces deux cas *se correspondent* strictement l'un l'autre, à ceci près que l'un s'organise par rapport à l'autre dans la forme du positif au négatif : je pourrais dire qu'il n'y a pas meilleure illustration de la formule de FREUD que « *la perversion est le négatif de la névrose* ». Encore faut-il le développer.

Rappelons rapidement les termes du cas Dora, par la communauté qu'ils ont avec les termes de la constellation présente. Nous avons dans le cas Dora, exactement au premier plan les mêmes personnages : *un père, une fille*, et aussi *une Dame* : M^{me} K. Et c'est quelque chose d'autant plus frappant pour nous, que c'est aussi autour de *la Dame* que tourne tout le problème, encore que la chose soit dissimulée à FREUD dans la présentation de la fille qui est une petite *hystérique*, et qu'on lui amène pour quelques *symptômes* qu'elle a eus, sans doute mineurs, mais quand même caractérisés.

Et surtout la situation est devenue intolérable à la suite de quelque chose qui est une sorte de démonstration ou d'intention de suicide qui a fini par alarmer sa famille. Quand on l'amène à FREUD, le père la présente comme une malade, et sans aucun doute ce passage au niveau de la consultation est un élément qui dénote à lui tout seul une crise dans l'ensemble social où jusque là, la situation s'était maintenue avec un certain équilibre.

Néanmoins cet équilibre singulier s'était rompu déjà depuis deux ans, et était constitué par une position d'abord dissimulée à FREUD, à savoir que le père avait M^{me} K. pour maîtresse, que cette femme était mariée avec un monsieur appelé M. K., et qui vivaient dans *une sorte de relation de quatuor* avec le couple formé par le père et la fille, la mère étant absente de la situation.

Nous voyons déjà à mesure que nous avançons toujours plus avant, le contraste avec la situation de *La jeune homosexuelle* : ici la mère est présente puisque c'est elle qui ravit à la fille l'attention du père, et introduit cet élément de *frustration* réel qui aura été le déterminant dans la formation de la constellation perverse.

Alors que dans le cas de Dora c'est le père qui introduit la dame et qui paraît l'y maintenir, ici c'est la fille qui l'introduit. Ce qui est frappant dans cette *position*, c'est que Dora tout de suite marque à FREUD *sa revendication* extrêmement vive concernant l'affection de son père dont elle lui dit qu'il lui a été ravi par cette liaison, dont elle démontre tout de suite à FREUD qu'elle a toujours suivi l'existence et la permanence et la prévalence, et qu'elle en est venue à ne plus pouvoir tolérer, et vis-à-vis de laquelle tout son comportement manifeste sa revendication. FREUD - par un pas qui est le plus décisif de la qualité à proprement parler dialectique de premier pas de l'expérience freudienne - la ramène à la question :

« *Ce contre quoi vous vous insurgez là comme contre un désordre, n'est-ce pas quelque chose à quoi vous avez-vous-même participé ?* »

Et en effet il met très vite en évidence que jusqu'à un moment critique, *cette position a été soutenue de la façon la plus efficace par Dora elle-même*, qui s'est trouvée beaucoup plus que complaisante à cette position singulière, mais qui en était vraiment la cheville :

- protégeant en quelque sorte les apartés du couple du père et de la dame,
- se substituant d'ailleurs dans un des cas à la dame dans ses fonctions, c'est-à-dire s'occupant des enfants par exemple,
- et d'autre part à mesure qu'on va plus avant dans la notion et la structure du cas, marquant même *un lien tout à fait spécial avec la Dame* dont elle se trouvait être *la confidente*, et semble-t-il être allée avec elle fort loin dans les confidences.

Ce cas est d'une richesse telle qu'on peut encore y faire des découvertes, et ce rappel rapide ne peut en aucune façon remplacer la lecture attentive du cas. Signalons entre autre, cet intervalle de *neuf mois* entre deux *symptômes*, et que FREUD croit découvrir parce que la malade le lui donne d'une façon *symbolique*. Mais si on y regarde de près, on s'apercevra que dans l'observation il s'agit en réalité de *quinze mois*. Et ces *quinze mois* ont un sens parce que c'est un *quinze* qui se trouve partout dans l'observation, et il est utile pour la compréhension en tant qu'il se fonde sur des nombres et sur une valeur purement *symbolique*.

Je ne peux que vous rappeler aujourd'hui en quels termes se pose tout le problème *au long de l'observation* :

- ce n'est pas seulement que FREUD après coup s'aperçoive que s'il échoue c'est en raison d'une résistance de la patiente à admettre quelle est, comme FREUD le lui suggère de tout le poids de son insistance et de son autorité, la relation amoureuse qui la lie à M. K. ,
- ce n'est pas simplement cela que vous pouvez lire tout au long de l'observation,
- ce n'est pas simplement en note et *après coup* que FREUD indique qu'il y a eu sans doute une erreur, à savoir qu'il aurait dû comprendre que l'attachement homosexuel à M^{me} K. était la véritable *signification* : et de l'institution de sa position primitive, et de sa crise sur laquelle nous arrivons,
- ce n'est pas seulement que FREUD le reconnaisse après coup, tout au long de l'observation FREUD est dans la plus grande *ambiguïté* concernant *l'objet réel du désir de Dora*.

Là encore nous nous trouvons dans une position du problème qui est celle d'une formulation possible de cette ambiguïté en quelque sorte non résolue. Il est clair que M. K. dans sa personne a *une importance* tout à fait prévalente pour Dora, et que quelque chose comme un lien libidinal est avec lui établi. Il est clair aussi que *quelque chose qui est d'un autre ordre* et qui pourtant est aussi d'un très grand poids, à tout instant joue son rôle dans *le lien libidinal avec M^{me} K.*

Comment les concevoir l'un et l'autre d'une façon qui justifierait le progrès de l'aventure, sa crise, le point de rupture de l'équilibre, qui permettrait également de concevoir et le progrès de l'aventure, et le moment où elle s'arrête ? Déjà dans une première critique ou abord du problème et de l'observation que j'ai faite il y a cinq ans, conformément à la structure des *hystériques*, j'indiquais ceci :

- *l'hystérique est quelqu'un qui aime par procuration* : vous retrouvez ceci dans une foule d'observations d'*hystériques*,
- *l'hystérique est quelqu'un dont l'objet est homosexuel et qui aborde cet objet homosexuel par identification avec quelqu'un de l'autre sexe.*

C'est un premier abord en quelque sorte clinique de la patiente. J'avais été plus loin, et partant de la notion de la relation narcissique en tant :

- qu'elle est fondatrice du *moi*,
- qu'elle est la matrice de cette constitution de *cette fonction imaginaire qui s'appelle le moi*,

...je disais qu'en fin de compte nous en avons des traces pour l'observation : c'est en tant que le *moi* - seulement le *moi* - de Dora a fait *une identification* à un personnage viril - je parle dans la situation complète dans *le quadrille* - c'est en tant qu'elle est *Monsieur K.*, que les hommes sont pour elle autant de cristallisations possibles de son *moi*, que la situation se comprend. En d'autres termes c'est par l'intermédiaire de M. K, c'est en tant qu'elle est M. K., et c'est au point imaginaire que constitue la personnalité de M. K, qu'elle est attachée au personnage de M^{me} K.

J'étais allé encore plus loin, et j'avais dit : M^{me} K. est quelqu'un d'important, pourquoi ? Elle n'est pas importante simplement parce qu'elle est un choix entre d'autres objets, elle n'est pas simplement quelqu'un dont on puisse dire qu'elle est investie de cette *fonction narcissique* qui est au fond de toute énamoration. M^{me} K. comme les rêves l'indiquent - car c'est autour des rêves que porte le poids essentiel de l'observation - M^{me} K. c'est *la question* de Dora.

Tâchons maintenant de transcrire cela dans notre formulation présente, et d'essayer de situer ce qui dans ce *quatuor*, vient s'ordonner dans *notre schéma fondamental*. Dora est une *hystérique*, c'est-à-dire quelqu'un qui est venu au niveau de *la crise adipienne*, et qui dans cette *crise adipienne* a pu à la fois, et n'a pas pu, la franchir. Il y a pour cela une raison : c'est que son père à elle, contrairement au père de l'homosexuelle, est *impuissant*. Toute l'observation repose sur *cette notion centrale de l'impuissance du père*.

Voici donc l'occasion de mettre en valeur d'une façon particulièrement exemplaire quelle peut être *la fonction du père en tant que telle, par rapport au manque d'objet* : par quoi la fille entre dans l'œdipe ? Quelle peut être *la fonction du père en tant que donateur* ? En d'autres termes, cette situation repose sur la distinction que j'ai faite à propos de la frustration primitive, de celle qui peut s'établir dans le rapport d'enfant à mère, à savoir cette distinction entre l'objet en tant :

- qu'après la frustration son désir subsiste,
- que l'objet est appartenances du sujet,
- que la frustration n'a de sens qu'autant que cet objet subsiste après la frustration,

...la distinction de ce dans quoi ici la mère intervient, c'est-à-dire dans un autre registre :

- en tant qu'elle donne ou ne donne pas,
- en tant que ce don est ou non signe d'amour.

Voici ici *le père* qui est fait pour être *celui qui symboliquement donne cet objet manquant*. Ici il ne le donne pas parce qu'il ne l'a pas. La carence phallique du père est ce qui traverse toute l'observation comme une note absolument fondamentale, constitutive, de la position. Est-ce que là encore nous nous trouvons en quelque sorte sur un seul plan, à savoir que c'est purement et simplement par rapport à ce manque que toute la crise va s'établir ? Observons de quoi il s'agit.

Qu'est-ce que *donner* ? Autrement dit, quelle dimension est introduite dans *la relation d'objet* au niveau où elle est portée au *degré symbolique* par le fait que *l'objet* peut ou non être donné ? En d'autres termes, est-ce jamais *l'objet* qui est *donné* ?

C'est là la question dont nous voyons dans l'observation de Dora une des issues tout à fait exemplaire, car ce père dont elle ne reçoit pas *le don viril symboliquement*, elle lui reste très attachée, elle lui reste si attachée que son histoire commence exactement avec - à cet âge d'issue de l'œdipe - toute une série d'accidents hystériques qui sont très nettement liés à des manifestations d'amour pour ce père qui, à ce moment-là, apparaît plus que jamais et décisivement comme *un père blessé et malade*, comme *un père frappé* dans ses puissances vitales elle-mêmes.

L'amour qu'elle a pour ce père est très précisément à ce moment-là, lié strictement corrélativement, coextensivement à *la diminution* de ce père. Nous avons donc là une distinction très nette : ce qui intervient dans la relation d'amour, ce qui est demandé comme signe d'amour, n'est jamais que quelque chose *qui ne vaut que comme signe*, ou pour aller encore plus loin : *il n'y a pas de plus grand don possible, de plus grand signe d'amour que le don de ce qu'on n'a pas*.

Mais remarquons bien ceci : la dimension du don n'existe qu'avec l'introduction de la loi, avec le fait que le don, comme nous l'affirmer et nous le pose toute la méditation sociologique¹⁷, est quelque chose qui circule.

Le don que vous faites, c'est toujours le don que vous avez reçu. Mais entre deux sujets, ce cycle de dons vient encore d'ailleurs, car ce qui établit la relation d'amour, c'est que ce don est donné si l'on peut dire *pour rien*.

Le « *rien pour rien* » qui est le principe de l'échange est une formule - comme toute formule où intervient le *rien* - ambiguë.

17 Cf. Marcel Mauss : « *Essai sur le don* » in *Sociologie et anthropologie*, Puf 2004, ainsi que l'« *Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss* » de Claude Lévi-Strauss dans le même ouvrage.

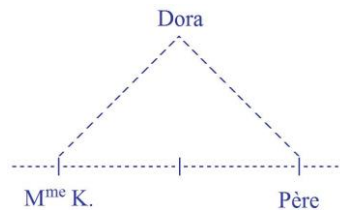
Ce « *rien pour rien* » qui paraît la formule même de l'*intérêt*, est aussi la formule de la pure *gratuité*. Il n'y a en effet dans le don d'amour que *quelque chose* de donné « *pour rien* », et qui ne peut être que « *rien* ». Autrement dit, c'est pour autant qu'un sujet donne quelque chose d'une façon gratuite, que pour autant que derrière ce qu'il donne il y a tout ce qui lui manque, que le don primitif - d'ailleurs tel qu'il s'exerce effectivement à l'origine des échanges humains sous la forme du « *potlatch* » - *ce qui fait le don, c'est que le sujet sacrifie au-delà de ce qu'il a*.

Je vous prie de remarquer que si nous supposons un sujet, qui ait en lui la charge de tous les biens possibles, de toutes les richesses, qui ait en quelque sorte le comble possible de tout ce qu'on peut avoir, un don venant d'un tel sujet n'aurait littéralement aucunement *la valeur d'un signe d'amour*.

Et s'il est possible que les croyants s'imaginent pouvoir aimer Dieu parce que Dieu est censé avoir en lui effectivement cette totale plénitude et ce comble, il est bien certain que si la chose est même pensable de cette reconnaissance, pour quoi que ce soit, par rapport à celui qui aurait posé que très précisément au fond de toute croyance il y a tout de même ce quelque chose qui reste là tant que cet *être* qui est censé être pensé comme un *être* qui est *un tout*, il lui manque sans aucun doute le principal dans *l'être*, c'est-à-dire l'existence.

C'est-à-dire qu'au fond de toute croyance au Dieu comme parfaitement et totalement munificent il y a ce je ne sais quoi qui lui manque toujours et qui fait qu'il est tout de même toujours supposable qu'il n'existe pas. Il n'y a aucune raison d'aimer Dieu, si ce n'est que peut-être il n'existe pas. Ce qui est certain, c'est que c'est bien là que Dora en est au moment où elle aime son père : elle l'aime précisément pour ce qu'il ne lui donne pas.

Toute la situation est impensable en dehors de cette position primitive qui se maintient jusqu'à la fin, mais dont il y a à concevoir comment elle a pu être supportée, tolérée, étant donné que le père s'engage devant Dora dans quelque chose d'autre, et que Dora semble même avoir induit. Toute l'observation repose sur ceci que nous avons : le Père, Dora, M^{me} K. :



Toute la situation s'instaure comme si Dora avait à se poser la question : « *Qu'est-ce que mon père aime dans M^{me} K. ?* » M^{me} K. se présente comme *quelque chose* que son père peut aimer *au-delà d'elle-même*, et ce à quoi Dora s'attache, c'est à ce *quelque chose* qui est aimé par son père dans une autre, dans cette autre en tant qu'elle ne sait pas ce que c'est, ceci très conformément à ce qui est supposé par toute la théorie de *l'objet phallique*, c'est-à-dire que pour que le sujet féminin entre dans la dialectique de *l'ordre symbolique*, il faut qu'il y entre par quelque chose qui est *ce don du phallus*. Il ne peut pas y entrer autrement.

Ceci donc suppose que *le besoin réel* - qui n'est pas nié par FREUD, qui ressortit à *l'organe féminin* comme tel, à *la physiologie de la femme* - est quelque chose qui n'est jamais donné d'entrée dans l'établissement de la position du désir. *Le désir vise le phallus* en tant qu'il doit être *reçu comme don*. Pour ceci il faut qu'il soit porté au niveau du *don absent* ou *présent*. D'ailleurs, c'est en tant qu'il est porté à la dignité d'*objet de don* qu'il fait entrer le sujet dans la dialectique de l'échange : celui qui normalisera toutes ces positions, jusqu'à y compris les interdictions essentielles qui fondent ce mouvement général de l'échange. C'est à l'intérieur de cela que *le besoin réel*, que FREUD n'a jamais songé à nier comme existant, lié à l'organe féminin comme tel, se trouvera avoir sa place et se satisfera, si l'on peut dire, latéralement.

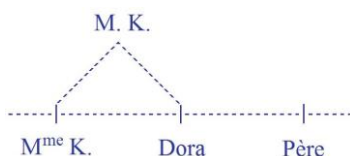
Mais il n'est jamais repéré symboliquement pour quelque chose qui ait un sens, il est toujours essentiellement à lui-même problématique, placé en avant d'un certain franchissement *symbolique*, et c'est bien en effet ce dont il s'agit pendant tout le déploiement de ces symptômes et le déploiement de cette observation. Dora s'interroge : « *Qu'est-ce qu'une femme ?* ». Et c'est pour autant que M^{me} K. incarne cette fonction féminine comme telle, qu'elle est pour Dora la représentation de ce dans quoi elle se projette comme étant la question. C'est en tant qu'elle est, elle, sur le chemin du rapport duel avec M^{me} K., qu'en d'autres termes M^{me} K. est ce qui est aimé *au-delà* de Dora, c'est en somme ce pourquoi elle se sent elle-même - Dora - intéressée à cette position : c'est que M^{me} K. est en quelque sorte *aimée au delà d'elle-même*.

C'est parce que M^{me} K. réalise ce qu'elle, Dora, ne peut pas ni savoir ni connaître de cette situation où Dora ne trouve pas à se loger :

- pour autant que l'amour est quelque chose qui, dans un être, est aimé *au-delà* de ce qu'il est, c'est quelque chose qui en fin de compte, dans un être est *ce qui lui manque*, et aimer pour Dora se situe quelque part entre son père et M^{me} K.,
- pour autant que parce que son père aime M^{me} K., elle Dora, se sent satisfaite, mais à condition bien entendu que cette position soit maintenue.

Cette position qui par ailleurs est symbolisée de mille manières, à savoir que ce père impuissant supplée par tous les moyens du don symbolique - y compris les dons matériels - à ce qu'il ne réalise pas comme présence virile, et il en fait effectivement bénéficier Dora au passage, par toutes sortes de munificences qui se répartissent également sur la maîtresse et sur la fille.

Il la fait ainsi participer à cette *position symbolique*. Néanmoins ceci ne suffit pas encore, et Dora essaye de rétablir, de restituer l'accès à une position manifestée dans le sens inverse. Je veux dire que c'est, non plus *vis-à-vis du père*, mais *vis-à-vis de la femme qu'elle a en face d'elle* : M^{me} K., qu'elle essaie de rétablir une situation *triangulaire*, et c'est ici qu'intervient M. K., c'est-à-dire qu'effectivement par lui peut se fermer le triangle, mais dans une position inversée.



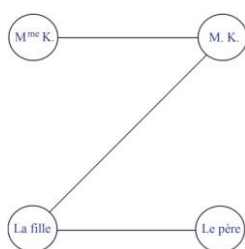
Par intérêt pour sa question elle va considérer M. K. comme quelqu'un qui participe à ce qui symbolise dans l'observation le côté *question* de la présence de M^{me} K., à savoir cette adoration encore exprimée par une association symbolique très manifeste, donnée dans l'observation, à savoir la Madone Sixtine.

M^{me} K. est l'objet de l'adoration de tous ceux qui l'entourent, et c'est en tant que participante à cette adoration que Dora en fin de compte se situe par rapport à elle. M. K. est la façon dont elle normative cette position en essayant de réintégrer quelque chose qui fasse entrer l'élément masculin dans le circuit, et effectivement c'est au moment où M. K. lui dit...

non pas qu'il la courtise ou qu'il l'aime, non pas même s'approche d'elle d'une façon *intolérable* pour une hystérique...c'est au moment où il lui dit : « *Ich habe nichts an meiner Frau.* » qu'elle le gifle.

L'élément important c'est que M. K. déclare à un moment quelque chose qui a un sens particulièrement vivant, si nous donnons ce terme de « *rien* » toute sa portée et tout son sens, la formule même allemande est particulièrement expressive.

Il lui dit en somme quelque chose par où il se retire lui-même du circuit ainsi constitué, et qui dans son ordre s'établit ainsi :



Dora peut bien admettre que son père aime en elle et par elle, ce qui est au-delà : M^{me} K. Mais alors pour que M. K. soit tolérable dans cette position, il faut qu'il occupe la fonction exactement inverse et équilibrante, à savoir que Dora, elle, soit aimée par lui au-delà de sa femme, mais en tant que sa femme est pour lui quelque chose. Ce *quelque chose* c'est la même chose que ce *rien* qu'il doit y avoir au-delà, c'est à dire Dora dans l'occasion.

S'il lui dit qu'il n'y a *rien* du côté de sa femme, ce « *an* » en allemand marque bien dans ce rapport très particulier *qu'il ne dit pas que sa femme n'est rien pour lui* : il n'y a rien. « *An* » est quelque chose que nous retrouvons sous mille locutions allemandes, la formule allemande qui lui est particulière montre que *an* est une adjonction dans *l'au-delà de ce qui manque*. C'est précisément ce que nous retrouvons ici, il veut dire qu'il n'y a rien après sa femme : *ma femme n'est pas dans le circuit*.

Qu'en résulte-t-il ? Dora ne peut pas tolérer cela : c'est à dire qu'il s'intéresse à elle, Dora, qu'en tant qu'il ne s'intéresse qu'à elle. Toute la situation du même coup est rompue. Si M. K. ne s'intéresse qu'à elle, c'est que son père ne s'intéresse qu'à M^{me} K., et à ce moment-là, elle ne peut plus le tolérer. Pourquoi ?

Elle rentre pourtant bien aux yeux de FREUD, dans une situation typique comme Monsieur Claude LÉVI-STRAUSS l'explique dans les *Structures élémentaires de la parenté*, l'échange des liens de l'alliance consiste exactement en ceci : « *J'ai reçu une femme et je dois une fille.* ». Seulement ceci qui est le principe même de l'institution de l'échange et de la loi, fait de *la femme* purement et simplement un objet d'échange, elle n'est intégrée là-dedans par rien.

Si en d'autres termes, elle n'a pas elle-même renoncé à quelque chose, c'est-à-dire précisément au *phallus paternel* conçu comme *objet de don*, elle ne peut rien concevoir subjectivement parlant qu'elle ne reçoive d'autres, c'est à dire d'un homme.

Dans toute la mesure où elle est exclue de cette première institution du don et de la loi dans le rapport direct du don d'amour, elle ne peut vivre cette situation qu'en se sentant réduite purement et simplement à l'état d'objet.

Et c'est bien ce qui se passe à ce moment-là. Dora se révolte absolument et commence à dire : mon père me vend à quelqu'un d'autre, ce qui est en effet le résumé clair et parfait de la situation, pour autant qu'elle est maintenue dans ce demi-jour. En fait c'est bien une façon de payer si on peut dire la complaisance du mari, c'est-à-dire de M. K., que de lui laisser mener dans une sorte de tolérance voilée cette courtoisie à laquelle au long des années il s'est livré auprès de Dora. C'est donc en tant que M. K. s'est avoué comme étant quelqu'un qui ne fait pas partie d'un circuit où Dora puisse, soit l'identifier à elle-même, soit penser que elle, Dora, est l'objet de M. K. au-delà de la femme par où elle se rattache à lui. C'est en tant que rupture de ces liens subtils et ambigus sans doute, mais qui ont dans chaque cas un sens et une orientation parfaite, qu'est entendue cette rupture de ces liens et que *Dora ne trouve plus sa place* dans le circuit que d'une façon extrêmement instable.

Mais elle la trouve d'une certaine façon, et à chaque instant c'est en tant que rupture de ces liens que la situation se déséquilibre et que Dora se voit *chue au rôle de pur et simple objet*, et commence alors à entrer en revendication de ce quelque chose qu'elle était très disposée à considérer, qu'elle recevait jusqu'à présent, même par l'intermédiaire d'une autre, qui est l'amour de son père. À partir de ce moment là elle le revendique *exclusivement*, puisqu'il lui est refusé totalement. *Quelle différence apparaît entre ces deux registres et ces deux situations* dans lesquelles respectivement sont impliquées l'une et l'autre, à savoir *Dora et notre « homosexuelle »* ?

Pour aller vite et terminer sur quelque chose qui fasse image, je vais vous dire ceci que nous confirmerons : s'il est vrai que ce qui est *maintenu dans l'inconscient* de notre homosexuelle c'est la promesse du père : « *tu auras un enfant de moi* », et si ce qu'elle montre dans cet amour exalté pour *La Dame* c'est justement, comme nous le dit FREUD, le modèle de l'amour absolument désintéressé, de l'amour pour rien, ne voyez-vous pas que dans ce premier cas tout se passe comme si la fille voulait montrer à son père ce qu'est un véritable amour, cet amour que son père lui a refusé.

Sans doute il s'y est impliqué dans l'inconscient du sujet, sans doute parce qu'il trouve auprès de la mère plus d'avantages, et en effet cette relation est fondamentale dans toute entrée de l'enfant dans l'œdipe, c'est à savoir *la supériorité écrasante du rival adulte*. Ce qu'elle lui démontre, c'est comment on peut aimer quelqu'un, non pas seulement pour ce qu'il a, mais littéralement pour ce qu'il n'a pas : pour ce pénis symbolique qu'elle sait bien elle, qu'elle ne trouvera pas dans *La Dame*, parce qu'elle sait très bien elle, où il se trouve, c'est à dire chez son père qui n'est pas, lui, impuissant.

En d'autres termes, ce que *la perversion* exprime dans ce cas, c'est qu'elle s'exprime entre les lignes, par contrastes, par allusions, elle est cette façon qu'on a de parler de tout autre chose, mais qui nécessairement, par une suite rigoureuse des termes qui sont mis en jeu, implique sa contrepartie qui est ce qu'on veut faire entendre à l'autre. En d'autres termes vous retrouvez là ce que j'ai appelé autrefois devant vous, au sens le plus large, *la métonymie*, c'est-à-dire *faire entendre quelque chose en parlant de quelque chose de tout à fait autre*. Si vous n'appréhendez pas dans toute sa généralité cette notion fondamentale de *la métonymie*, il est tout à fait inconcevable que vous arriviez à une notion quelconque de ce que peut vouloir dire *la perversion* dans *l'imaginaire*.

Cette *métonymie* est le principe de tout ce qu'on peut appeler dans l'ordre de la fabulation et de l'art, le réalisme. Car le réalisme n'a littéralement aucune espèce de sens. Un roman qui est fait d'un tas de petits traits qui ne veulent rien dire, n'a aucune valeur, si très précisément il ne fait pas vibrer harmoniquement quelque chose qui a un sens au-delà. Si les grands romanciers sont supportables, c'est pour autant que tout ce qu'ils s'appliquent à nous montrer trouve son sens, non pas du tout symboliquement, non pas allégoriquement, mais par ce qu'ils font retentir à distance. Et il en est de même pour le cinéma. De même la fonction de la perversion du sujet est une fonction métonymique.

Mais est-ce *la même chose* pour Dora qui est *une névrotique* ? C'est tout autre chose. À voir le schéma on constate que dans la perversion nous avons affaire à une conduite signifiante qui indique un signifiant qui est plus loin dans la chaîne signifiante, en tant qu'il lui est lié par un signifiant nécessaire. Dans le cas de Dora c'est en tant que Dora, prise comme sujet, se met à tous les pas sous un certain nombre de signifiants dans la chaîne, c'est en tant que littéralement M^{me} K. est sa *métaphore*. Parce que Dora ne peut rien dire de ce qu'elle est, ni à quoi elle sert, ni à quoi sert l'amour. Simplement elle sait que l'amour existe, et elle en trouve une historisation dans laquelle elle trouve sa place sous la forme d'une question qui est centrée sur le contenu et l'articulation de tous ses rêves qui ne signifient rien d'autre : *la boîte à bijoux*, etc.

C'est en tant que Dora s'interroge sur ce que c'est qu'être une femme qu'elle s'exprime comme elle s'exprime : par des *symptômes*. *Ces symptômes sont des éléments signifiants*, mais pour autant que sous eux court un *signifié* perpétuellement mouvant qui est la façon dont Dora s'y implique et s'y intéresse. C'est en tant que *métaphorique* que *la névrose* de Dora prend son sens, et peut être dénouée. Et c'est justement d'avoir, lui FREUD, introduit dans cette *métaphore*, et d'avoir voulu forcer l'élément réel qui dans toute cette *métaphore* tend à s'y réintroduire, en disant : ce que vous aimez c'est ceci précisément, que bien entendu quelque chose tend à se normaliser dans la situation par l'entrée en jeu de M. K. Mais ce quelque chose reste *à l'état métaphorique*, et la preuve en est que si FREUD peut bien en effet penser - avec cette espèce de prodigieux sens intuitif qu'il a, des significations - qu'il y a quelque chose qui ressemble à une sorte d'engrossement de Dora, de quelque chose après la crise de rupture avec M. K., c'est en effet une sorte d'étrange fausse-couche significative qui se produit.

FREUD croit « *neuf mois* » parce que Dora dit elle-même « *neuf mois* », et elle avoue elle-même par là qu'il y a là comme une sorte de grossesse. Mais c'est en effet au delà de cela, après ce qu'il est normal d'appeler pour Dora, le délai d'accouchement, qu'il est significatif que Dora voie le dernier retentissement de ce quelque chose en quoi elle reste nouée à M. K. Et en effet nous trouvons là sous une certaine forme, l'équivalence d'une sorte de copulation qui se traduit dans *l'ordre symbolique*, et purement *d'une façon métaphorique*. Une fois de plus, le *symptôme* n'est là qu'une *métaphore*, qu'une tentative de rejoindre ce qui est la loi des échanges symboliques avec l'homme auquel on s'unit ou on se désunit.

Par contre l'accouchement qui se trouve aussi de l'autre côté, à la fin de l'observation de l'homosexuelle avant qu'elle vienne entre les mains de FREUD, se manifeste de la façon suivante : brusquement elle se jette d'un petit pont de chemin de fer au moment où intervient une fois de plus le père réel pour lui manifester son irritation et son courroux, et que la femme qui est avec elle *sanctionne* en lui disant qu'elle ne veut plus la voir.

La jeune fille à ce moment là se trouve absolument dépourvue de ses derniers ressorts, car jusque là elle a été assez frustrée de ce qui devait lui être donné, à savoir *le phallus paternel*, mais elle avait trouvé le moyen par la voie de cette relation imaginaire, de maintenir le désir. À ce moment-là avec le rejet de la dame elle ne peut plus rien du tout soutenir, à savoir que l'objet est définitivement perdu à savoir que ce rien dans lequel elle s'est instituée pour démontrer à son père comment on peut aimer, n'a même plus de raison d'être, et à ce moment là elle se suicide.

Mais FREUD nous le souligne, ceci a également un autre sens : ça a le sens d'une perte définitive de l'objet, à savoir que ce *phallus* qui lui est décidément refusé, *tombe, niederkommt*. Ça a là une valeur de privation définitive, et en même temps de mimique aussi d'une sorte d'accouchement symbolique.

Et ce côté *métonymique* dont je vous parlais, vous le retrouverez là, car si cet acte de se précipiter d'un pont de chemin de fer au moment critique et terminal de ses relations avec la dame et le père, FREUD peut l'interpréter comme une sorte de façon démonstrative de se faire elle-même cet enfant qu'elle n'a pas eu, et en même temps de se détruire dans un dernier acte significatif de l'objet, c'est uniquement fondé sur l'existence du mot *niederkommt* qui indique *métonymiquement* le terme dernier, le thème du suicide où s'exprime chez l'homosexuelle dont il s'agit, ce qui est le seul et unique ressort de toute sa perversion...

et ceci conformément à tout ce que FREUD a maintes fois affirmé
concernant la pathogenèse d'un certain type d'homosexualité féminine
...à savoir un amour stable et particulièrement renforcé pour le père.

Poursuivant nos réflexions sur *l'objet*, je vais vous proposer aujourd'hui ce qui s'en déduit à propos d'un problème qui matérialise cette question de *l'objet* d'une façon particulièrement aiguë, à savoir *le fétiche* et *le fétichisme*. Vous y verrez qu'assurément *les schémas fondamentaux* que j'ai essayé de vous apporter ces derniers temps, et qui s'expriment tout spécialement dans ces affirmations paradoxales : *que ce qui est aimé dans l'objet c'est ce dont il manque*, et encore : *qu'on ne donne que ce qu'on n'a pas*.

Que donc ce schéma fondamental qui implique *la permanence* du caractère constituant dans tout *échange symbolique d'un au-delà de l'objet*, par *quelque sens* que cet *échange* fonctionne, que cela nous permet de voir sous un jour nouveau, d'établir différemment ce que je pourrais appeler les équations fondamentales de cette perversion qui a pris un rôle exemplaire dans la théorie analytique et qui s'appelle *le fétichisme*.

Déjà dans *les deux textes fondamentaux* de FREUD où est abordée cette question du fétichisme, qui s'étagent entre 1904 et 1927¹⁸ - d'autres reprendront la question ultérieurement, mais ce sont *les deux les plus précieux* : l'un étant les « *Trois essais sur la sexualité* », et l'autre l'article sur « *Le fétichisme* » - FREUD nous dit d'emblée que ce *fétiche* est le *symbole* de quelque chose, mais que sans aucun doute, nous allons être déçus par ce qu'il va nous dire.

On en a dit beaucoup sur ce *fétiche* depuis qu'on parle de l'analyse, et que FREUD en parle. Ce quelque chose va être une fois de plus *le pénis*. Mais immédiatement après il souligne que *ce n'est pas n'importe quel pénis*. Et cette précision qu'il nous apporte ne semble guère avoir été exploitée dans ce qu'on peut appeler son fond structural, dans les suppositions fondamentales qu'elle implique naïvement à la lire pour la première fois.

Ce fétiche, ce n'est *pas n'importe quel pénis*, pour tout dire ce n'est *pas le pénis réel* :

- c'est *le pénis en tant* précisément *que la femme l'a*,
- c'est à dire *en tant* exactement *qu'elle ne l'a pas*.

Je souligne le point *oscillant* autour duquel nous devons ici nous arrêter un instant, pour nous apercevoir de ce qui est ordinairement éludé et que nous ne devons pas éluder, et qui est celui-ci : pour quelqu'un qui ne se sert pas de nos clefs, c'est simplement une affaire de *méconnaissance du réel*. Simplement il s'agit du *phallus* que la femme n'a pas, et que pour des raisons qui tiennent au rapport *douteux* de l'enfant avec la réalité, tout simplement il faut qu'elle l'ait.

Ceci, qui est la voie commune, et qui d'habitude soutient toutes espèces de spéculations sur l'avenir, le développement, les crises *du fétichisme*, est précisément ce que j'ai pu contrôler par une lecture ample de tout ce qui a été écrit sur le fétichisme, et précisément ce qui conduit à toutes sortes d'impasses.

Là, comme toujours je me suis efforcé de ne pas trop m'étendre dans *cette espèce de forêt de la littérature analytique*, car à la vérité il y a là quelque chose qui demanderait non seulement des heures, mais pour être fait *efficacement*, une lecture plus restreinte, car il n'y a rien de plus délicat, voire de fastidieux, comme de voir le point précis où une matière se dérobe, où l'auteur évite le point crucial d'une discrimination, de sorte que je vous en donne le résultat plus ou moins décanté pour une part de ce que je vous expose ici, et je vous demande de me suivre.

Le *nerf* différentiel de la façon dont doit être abordé - pour prendre sa juste position, pour éviter ces errances où les auteurs se trouvent au fur et à mesure des années conduits s'ils évitent ce point - c'est qu'il faut voir que ce dont il s'agit, ce n'est point d'un *phallus réel* - en tant que comme *réel il existe* ou *il n'existe pas* - mais que c'est un *phallus symbolique* en tant qu'il est de sa nature, pour parler de ce qui est du *symbolique*, de se présenter dans l'échange comme *absence*.

Comme *absence* fonctionnant comme telle puisque tout ce qui peut dans l'échange symbolique se transmettre, c'est toujours quelque chose en tant que c'est autant *absence* que *présence*, qu'il est fait pour avoir cette sorte d'*alternance fondamentale* qui fait qu'étant apparu dans un point, il disparaît pour reparaître en un autre. Autrement dit, il circule laissant derrière lui *le signe de son absence* au point d'où il vient. [cf. *le séminaire sur « La lettre volée »*]

En d'autres termes, le *phallus* dont il s'agit, tout de suite nous le reconnaissons, c'est justement cet *objet symbolique* par quoi, non seulement s'établit ce cycle structural de menaces imaginaires qui limite la direction et l'emploi du *phallus réel*...

c'est là le sens du *complexe de castration*, c'est en cela que l'homme est pris dans le *complexe de castration* ... mais il y a un autre usage caché si on peut dire, par les fantasmes plus ou moins redoutables de la relation de l'homme aux interdits, en tant qu'ils portent sur l'usage du *phallus*, c'est sa *fonction symbolique*.

18 S. Freud : *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* (1904), *Trois essais sur la théorie sexuelle. Fetischismus* (1927), *Le fétichisme*.

Je veux dire le fait que *c'est en tant qu'il est là, ou qu'il n'est pas là - et uniquement en tant qu'il est là ou qu'il n'est pas là* - que s'instaure la différenciation symbolique des sexes.

Autrement dit, que spécialement pour la femme, c'est en tant que *ce phallus, elle ne l'a pas symboliquement...* mais n'avoir pas le *phallus [réel]*, symboliquement c'est en participer à titre d'absence, c'est l'avoir en quelque sorte [*le phallus symbolique*]

...que ce *phallus* est toujours au-delà de toute relation entre l'homme et la femme, et que ce *phallus* qui peut faire à l'occasion l'objet d'une nostalgie imaginaire de la part de la femme, en tant qu'elle n'a qu'un tout petit *phallus*, ce n'est pas le seul qui entre en fonction pour elle. En tant qu'elle est prise dans la relation intersubjective, il y a au-delà d'elle pour l'homme, *ce phallus qu'elle n'a pas*, c'est à dire le *phallus symbolique qui existe là en tant qu'absence*. Pas seulement parce qu'elle n'en a qu'un tout petit insuffisant. C'est tout à fait indépendant de l'infériorité qu'elle peut ressentir sur le plan *imaginaire*, pour ce qu'elle a de participation réelle avec le *phallus*.

Si ce *pénis symbolique* que je plaçais l'autre jour dans le schéma propre de l'homosexuelle, joue un rôle, une fonction essentielle, et tellement essentielle dans son entrée dans l'échange symbolique que FREUD nous disait : c'est en tant qu'elle n'a pas le *phallus* - c'est à dire sur le plan *symbolique* aussi en tant qu'elle l'a - en tant qu'elle entre dans la dialectique symbolique d'avoir ou de n'avoir pas le *phallus*, c'est par là qu'elle entre dans cette relation ordonnée, *symbolisée* qu'est la différenciation des sexes, en tant qu'assurément elle est la relation inter-humaine en tant qu'assumée, c'est-à-dire en tant qu'elle est aussi disciplinée, typifiée, ordonnée, frappée d'interdits, marquée de la structure fondamentale de la loi de l'inceste par exemple.

C'est ce que veut dire FREUD quand il nous dit que c'est par l'intermédiaire de ce qu'il appelle l'idée de la castration chez la femme - et qui est justement ceci qu'elle n'a pas le *phallus*, mais qu'elle ne l'a pas symboliquement, donc qu'elle peut l'avoir - c'est par là qu'elle entre dans le complexe d'Œdipe nous dit-il, alors que *c'est par là que le petit garçon en sort*.

En d'autres termes, nous voyons bien qu'est justifié d'une certaine façon, fondamentalement, structurellement parlant, l'*androcentrisme* qui marque la schématisation lévi-straussienne des structures élémentaires de la parenté. Les femmes s'échangent entre les lignées fondées sur la lignée mâle, celle qui est choisie justement en tant qu'elle est *symbolique*, qu'elle est *improbable*. C'est un fait, les femmes s'échangent comme objet entre les lignées mâles, et elles y entrent par un échange qui est celui de ce *phallus* qu'elles reçoivent symboliquement, et en échange duquel elles donnent cet *enfant* qui, pour elles, prend fonction d'ersatz, de substitut, d'*équivalent du phallus*, et par quoi précisément elles introduisent, dans cette *généalogie symbolique patrocentrique* et en elle-même stérile, la fécondité naturelle.

Mais c'est en tant qu'elles se rattachent à cet *objet unique*, central qui est caractérisé par le fait qu'il n'est justement pas un objet, mais un objet ayant subi de la façon la plus radicale la valorisation symbolique, le *phallus*, c'est par l'intermédiaire de ce rapport au *phallus* qu'elles entrent dans la chaîne de l'échange symbolique, qu'elles s'y installent, qu'elles y prennent leur place et leur valeur.

Ce qui s'exprime de mille façons une fois que vous l'avez vu, c'est à savoir qu'en fin de compte ce thème fondamental que la femme *se donne*, qu'est-ce qu'il exprime si nous le regardons de près, sinon ce besoin justement d'affirmer le *don*. Ici nous voyons l'expérience concrète, psychologique telle qu'elle nous est donnée, et tellement en cette occasion paradoxale, puisqu'en fin de compte dans l'acte de l'amour il est clair que c'est la femme qui reçoit réellement, *elle reçoit bien plus qu'elle ne donne*.

Tout nous indique - et l'analyse à l'expérience a mis l'accent là-dessus - qu'il n'y a pas de *position* qui sur le plan *imaginaire* soit plus captatrice, voire plus dévorante que la sienne. Et précisément si ceci est *renversé* dans l'affirmation contraire que la femme *se donne*, c'est précisément dans la mesure où symboliquement il doit en être ainsi, à savoir qu'elle doit donner quelque chose en échange de ce qu'elle reçoit, c'est-à-dire du *phallus symbolique*. Voici donc le fétiche, nous dit FREUD, représentant ce phallus en tant qu'absent, ce *phallus symbolique*.

Comment ne voyons-nous pas là tout de suite que s'il est indispensable que quelque chose de cet ordre se produise, qu'il y ait cette sorte de renversement initial pour que nous puissions comprendre des choses tout à fait paradoxales autrement, c'est-à-dire par exemple que *c'est toujours le garçon qui est le fétichiste et jamais la fille*.

Si tout était sur le plan de la *déficience imaginaire* ou même de l'*infériorité imaginaire*, il semble au premier abord que ce serait plutôt des deux sexes, dans celui où on est réellement privé du *phallus* que le fétichisme devrait le plus ouvertement se déclarer. Or il n'en est rien, le fétichisme est excessivement rare chez la femme, au sens propre et individualisé où il s'incarne dans un objet dont nous pouvons le considérer lui-même comme répondant d'une façon symbolique à ce *phallus* en tant qu'absent.

Tâchons de voir d'abord comment peut s'engendrer cette relation singulière à un *objet* qui n'en est pas un. Le fétiche, nous dit l'analyste est un symbole. À cet égard, il est presque mis d'emblée sur le même pied que tout autre symptôme névrotique. S'il ne s'agit pas d'une *névrose*, d'une *perversion*, ça ne va pas tellement tout seul. C'est ainsi que les choses se classent, *nosographiquement* parlant pour des raisons d'apparence clinique qui ont sans aucun doute une certaine valeur.

Mais pour le confirmer dans la structure du point de vue de l'analyse, il faut y regarder d'assez près, et à la vérité bien des auteurs marquent quelque hésitation et vont jusqu'à le mettre à la limite des perversions et des névroses, précisément pour ce caractère spécialement électivement symbolique du fantasme crucial.

Arrêtons-nous donc un instant à ceci, à savoir qu'en partant du plus haut de la structure à cette position d'interposition qui fait que ce qui est aimé dans *l'objet de l'amour*, c'est *quelque chose qui est au-delà*, qui n'est *rien* sans doute, mais qui justement a cette propriété *symbolique* d'être là, et parce qu'il est *symbole*, de *pouvoir être* non seulement, mais de *devoir être ce rien*.

Qu'est-ce qui pour nous peut *matérialiser*, si on peut dire, de la façon la plus nette cette relation d'interposition qui fait que ce qui est visé est au-delà en somme de ce qui se présente, sinon quelque chose qui est vraiment une des images les plus fondamentales de la relation humaine au monde, qui est *le voile, le rideau* ?

Le voile, le rideau devant quelque chose, qui est encore ce qui permet de mieux imaginer cette *situation fondamentale* de l'amour, on peut même dire justement qu'avec la présence du *rideau*, ce qui est *au-delà*, comme masqué, tend à se réaliser comme *image* si l'on peut dire. Sur *le voile* se peint *l'absence*, et ça n'est pas autre chose que la fonction d'un rideau, quel qu'il soit, *le rideau* prend sa valeur, son être et sa consistance d'être justement ce sur quoi se projette et *s'imaginer l'absence*.

Le rideau si l'on peut dire, c'est *l'idole de l'absence*, et en fin de compte si ce n'est pas pour rien que *le voile de Maya* est la *métaphore* la plus communément en usage pour exprimer le rapport de l'homme avec tout ce qui le captive, cela n'est sans doute pas sans la raison qu'assurément le sentiment qu'il a d'une certaine illusion fondamentale dans tous les rapports de son désir, c'est bien là ce dans quoi l'homme incarne, idolâtre son sentiment de ce *rien* qui est au-delà de l'objet de l'amour

Ce schéma fondamental est celui que vous devez garder à l'esprit si vous voulez situer d'une façon correcte les éléments qui entrent en jeu à quelque moment que nous considérons l'instauration de la relation fétichiste. Le sujet donc est ici, et *l'objet est* :

- *cet au-delà qui n'est rien*,
- ou encore *le symbole*,
- ou encore *le phallus* en tant qu'il manque à la femme.

Mais dès que se place le rideau, sur ce rideau peut se peindre quelque chose qui dit : l'objet est au-delà, et c'est l'objet qui peut alors prendre la place du manque, et comme tel être aussi le support de l'amour, mais c'est en tant qu'il n'est justement pas le point où s'attache le désir. D'une certaine façon, ici le désir apparaît comme métaphore de l'amour, mais avec ce qui l'attache, à savoir l'objet en tant qu'illusoire, et en tant qu'il est valorisé comme illusoire.

Car le fameux *splitting* de l'*ego* quand il s'agit du *fétiche*, ce qu'on nous explique en nous disant que par *le fétiche*, par exemple la castration de la femme est à la fois affirmée, mais aussi qu'elle est niée, puisque *le fétiche* étant là, c'est qu'elle n'a justement *pas perdu ce phallus*, mais qu'aussi du même coup *on peut le lui faire perdre*, c'est-à-dire la châtrer.

Et l'ambiguïté de cette relation au *fétiche* est constante et dans les symptômes sans cesse manifestée à tout instant, cette ambiguïté qui s'avère comme vécue, illusion à la fois soutenue, chérie comme telle et en même temps vécue dans ce fragile équilibre qui s'appelle *l'illusion*, qui est à chaque instant à la merci de l'écroulement ou du lever du rideau.

C'est de ce rapport très strictement qu'il s'agit dans la relation du fétichiste à son objet. En fait FREUD, quand nous suivons son texte, le souligne, il parle de *Verleugnung* à propos de *la position fondamentale* de dénouement de cette relation au fétiche. Mais il dit aussi bien que c'est de la tenir debout cette relation complexe - comme il parlerait d'un décor - qu'il s'agit, ce sont les termes de cette langue si imagée et si précise à la fois de FREUD, qui ici prennent leur valeur.

Il dit aussi : « *L'horreur de la castration s'est posée à elle-même dans cette création d'un substitut, d'un monument.* »

Et il dit encore que ce fétiche c'est un *trophée*. Le mot *trophée* ne vient pas, mais à la vérité il est là, doublant *le signe d'un triomphe*, et maintes fois les auteurs à l'approche du phénomène typique du fétiche, parleront de ce par quoi le sujet *héraldise* son rapport avec le sexe. Ici FREUD nous fait faire *un pas de plus*.

Observez que nous sommes toujours dans la structure. Pourquoi ceci se produit, pourquoi ceci est *nécessaire*, nous le verrons après, mais comme toujours on se presse trop, on va d'abord au pourquoi et on entre immédiatement dans une sorte de chaos pandémoniaque de toutes les tendances qui viennent là en foule expliquer ce pourquoi le sujet peut être plus ou moins loin de l'objet et se sentir arrêté, se sentir menacé, se sentir en conflit.

Voyons d'abord cette structure. La voici donc dans ce rapport d'*au-delà* et de *voile* qui est celui sur lequel on peut en quelque sorte *s'imaginer*, c'est-à-dire s'instaurer comme *capture imaginaire*, comme place du désir, cette relation à un *au-delà* qui est fondamental de toute instauration de *la relation symbolique*. Cette descente sur le plan *imaginaire* du rythme ternaire, *sujet - objet - au-delà*, qui est fondamental de *la relation symbolique*, cette projection dans *la fonction du voile* de la position intermédiaire de l'objet, c'est de cela qu'il s'agit.

Avant d'aller plus loin nous allons apercevoir un autre biais sous lequel il y a là aussi institution dans *l'imaginaire* d'un rapport *symbolique*. Nous ne sommes pas encore dans l'exigence qui fait que le sujet a besoin du voile. Ce second pas que je veux faire, le voici : vous y retrouverez ce que je vous ai dit la dernière fois à propos de la structure perverse comme telle. Je vous ai parlé à ce propos de *métonymie*, ou d'allusion, ou de rapport entre les lignes. Ce sont là des formes élémentaires de la *métonymie*.

Ici FREUD nous le dit de la façon la plus claire, à l'emploi du mot *métonymie* près : ce qui constitue le fétiche, *le quelque chose de symbolique* - à savoir spécialement dans *la dimension historique* qui fixe le fétiche, qui le projette sur le voile – *c'est ce quelque chose qui est le moment de l'histoire où l'image s'arrête*.

Je me souviens avoir autrefois employé la comparaison du film qui se fige soudain, c'est justement avant ce moment où ce qui est cherché dans la mère, c'est-à-dire ce *phallus qu'elle a ou qu'elle n'a pas* doit être vu en tant que *présence-absence*, en tant qu'*absence-présence*, c'est le moment juste avant lequel la remémoration de l'histoire s'arrête et se suspend. Je dis « *remémoration de l'histoire* » car il n'y a aucun autre sens à donner au terme *souvenir-écran* qui est si fondamental dans toute la phénoménologie, la conceptualisation freudienne.

Le *souvenir-écran* n'est pas simplement un instantané, il est une interruption de l'histoire, un moment où elle se fige et où elle s'arrête et où donc du même coup elle indique *la poursuite au-delà du voile de son mouvement*.

Le *souvenir-écran* est relié par toute *une chaîne* à l'histoire, il est un arrêt dans la chaîne et c'est en cela qu'il est métonymique, c'est que l'histoire, de sa nature, se continue en s'arrêtant là : elle indique *sa suite* désormais *voilée, sa suite absente, le refoulement*, dit nettement FREUD, dont il s'agit.

Nous parlons de *refoulement* uniquement en tant qu'il y a *chaîne symbolique*, et si à propos d'un phénomène qui peut passer pour un phénomène *imaginaire* en tant que le fétiche est d'une certaine façon *image*, et *image projetée*, peut être désigné ici comme le point d'un *refoulement*, c'est que justement cette image n'est que le point limite entre l'histoire en tant qu'elle se continue et le moment à partir de quoi elle s'interrompt, elle est le signe, elle est le repère du point de *refoulement*.

Si vous lisez attentivement le texte de FREUD, vous y verrez que la façon d'articuler les choses est la façon la plus claire de prendre à leur poids plein la place de toutes les expressions qu'il emploie. Ici, une fois de plus, nous voyons la distinction de *la relation à l'objet d'amour* et de *la relation de frustration de l'objet*. Ce sont là deux relations différentes : l'amour ici se transfère par une *métaphore* du désir qui s'attache à cet objet comme illusoire. Cependant la constitution de cet objet est autre chose, elle n'est pas métaphorique, elle est *métonymique*, elle est un point dans la chaîne de l'histoire, là où l'histoire s'arrête. Elle est le signe que c'est là que commence l'*au-delà* constitué par le sujet. Et pourquoi ?

- Pourquoi est-ce là que *le sujet doit constituer cet au-delà* ?
- Pourquoi *le voile est-il plus précieux à l'homme que la réalité* ?
- Pourquoi l'ordre de cette *relation illusoire* devient-il un constituant essentiel, nécessaire de son rapport avec l'objet ?

C'est cela qui est la question posée par *le fétichisme*. Bien entendu à l'intérieur de ce que je viens de vous dire, et avant d'aller plus loin, vous pouvez voir toutes sortes de choses qui vous éclairent. Jusque et y compris par exemple le fait que FREUD nous donne comme premier exemple d'une analyse de fétichiste cette merveilleuse histoire de *calembour* qui fait qu'un monsieur qui avait passé sa petite enfance en Angleterre et qui était venu se faire fétichiste en Allemagne, cherchait toujours *un petit brillant sur le nez*, qu'il voyait d'ailleurs, alors que ceci ne voulait rien dire d'autre que regardez le nez, lequel nez était lui-même bien entendu un *symbole*. Vous voyez bien là l'articulation, l'entrée en jeu dans ce point de projection qui se fait *sur le voile de la chaîne historique* en tant qu'elle peut contenir même une phrase toute entière, et bien plus encore une phrase dans une langue oubliée.

Quelles sont *les causes de l'instauration de cette structure* ? Là-dessus les kleinien ne vous certifient rien, en tous cas ils sont depuis quelque temps embarrassés car à la vérité :

- nous ne pouvons perdre le contact avec la notion de l'articulation essentielle du rapport de *la genèse du fétichisme* avec *le complexe de castration*, d'une part,
- d'autre part il n'apparaît plus certain que dans les relations pré-œdipiennes - comme l'indique d'ailleurs la notion même que c'est la mère phallique qui est au centre - ce soit là l'élément et le ressort décisif.

Qu'à conjoindre les deux choses, les auteurs sont plus ou moins à l'aise pour le faire.

Observons simplement les *aises* d'ailleurs *moyennes* que peuvent trouver les membres de l'école anglaise grâce à l'existence du *système* de Madame Mélanie KLEIN qui, par la structuration qu'elle donne aux premières étapes des *tendances orales*, et particulièrement de leur moment le plus agressif, et en introduisant à l'intérieur même de ce moment *la projection rétroactive* et la présence du pénis paternel, c'est-à-dire en rétroactivant *le complexe d'Œdipe* dans les premières relations avec les *objets* en tant qu'introjectables, évidemment donne plus facilement le matériel qui permettra en tout cas d'*interpréter* ce dont il s'agit.

Je ne me suis jamais lancé encore dans une critique exhaustive de ce que veut dire le système de M^{me} Mélanie KLEIN. Nous laisserons donc pour l'instant de côté ce qui peut là-dessus être amené par tel ou tel auteur pour nous en tenir à ce que nous avons, nous, amené ici au jour, en disant qu'en effet c'est par rapport à une relation fondamentale qui est celle de la relation entre *l'enfant réel, la mère symbolique* et *son phallus* à elle, *imaginaire* pour elle.

C'est donc *un schéma* qu'il faut manier avec précaution, qu'autant qu'il se concentre sur un même plan, il répond à des plans divers, et qu'il entre en fonction à des étapes successives de l'histoire, car pendant longtemps bien entendu, l'enfant n'est pas en mesure de s'approprier la relation d'appartenance imaginaire qui fait la profonde division de la mère à son endroit. Et ce n'est que ce que nous allons ici, cette année, tenter d'élucider dans cette question. Nous sommes sur le chemin de voir comment et à quel moment ceci est pris par l'enfant, comment aussi ceci entre en jeu dans l'entrée de l'enfant lui-même dans cette relation à *l'objet symbolique*, en tant que c'est le *phallus* qui en est la monnaie majeure.

Ceci pose des questions chronologiques, temporelles, d'ordre et de succession qui sont celles que nous tentons d'aborder comme il est naturel, comme il est indiqué par l'histoire de la psychanalyse, par l'angle de la pathologie. Que nous montrent ici les observations ? En les dépouillant de près, c'est très exactement autour et corrélativement à ce symptôme singulier qui met le sujet dans une relation élective à ce quelque chose qui est *un fétiche* autour de quoi *gravite* sa vie érotique, je dis « *gravite* » parce que si c'est justement *l'objet fascinant, l'objet inscrit sur le voile*, il est bien entendu qu'il conserve une certaine *liberté de mouvement*.

Quand on analyse et qu'on ne fait pas simplement *la description clinique*, quand on prend *une observation* :

- on voit - et déjà BINET l'avait vu lui-même - des *éléments* que je vous ai déjà articulés aujourd'hui, à savoir par exemple ce *point* saisissant du *souvenir-écran* et de *l'arrêt au bas de la robe de la mère, voire de son corset*,
- on voit *le rapport essentiellement ambigu, d'illusion vécue comme telle*, et comme telle d'ailleurs préférée du sujet à ce fétiche,
- on voit la fonction particulièrement satisfaisante d'un objet de lui-même inerte, et pleinement à la merci du sujet pour la manœuvre de ses relations érotiques.

Tout cela se voit, mais il faut l'analyse pour voir d'un peu plus près ce dont il s'agit, à savoir ce qui se passe chaque fois que, pour une raison quelconque, le recours au fétiche fléchit, s'exténue, s'use, simplement se dérobe.

Ce que nous voyons dans le comportement amoureux, et plus simplement dans la relation érotique du sujet, se résume... et vous pourrez le contrôler à lire *dans l'International journal*, les observations de M^{me} Sylvia PAYNE, de M.

GILLESPIE, de M^{me} GREENACRE, de M. DUGMORE HUNTER¹⁹ *ou encore dans le Psychoanalytic of the child*

...dans une défense. Ceci a été aussi entrevu par FREUD et est articulé dans notre schéma. FREUD nous dit :

« *Le fétichisme c'est une défense contre l'homosexualité* ». Comme nous dit M. GILLESPIE : la marge est extraordinairement *mince*.

Bref, ce que nous trouvons dans les relations à l'objet amoureux qui organisent ce cycle chez le fétichiste, c'est une alternance d'identification à la femme en tant que pour lui le phallus imaginaire des expériences primordiales de la période oro-anale, est centré sur l'agressivité de la théorie sadique du coït dans lequel beaucoup des expériences que remet au jour l'analyse montrent une observation de la scène primitive perçue comme cruelle, agressive, violente, voire meurtrière.

C'est donc *de l'identification à la femme* comme affrontée à ce pénis destructeur, ou inversement *de l'identification à ce phallus imaginaire* de la part du sujet, qui le fait être pour la femme un pur objet, quelque chose qu'elle peut dévorer et détruire, à la limite. Mais c'est cette oscillation aux deux pôles de cette *relation imaginaire primitive* à laquelle l'enfant est confronté d'une *façon brute*... *si on peut dire, non encore instaurée dans sa légalité oedipienne par l'introduction du père comme sujet, comme centre d'ordre et possession légitime* ... c'est en tant qu'il est livré à cette oscillation bipolaire de la relation entre les deux objets, si l'on peut dire inconciliables, et qui de toute façon aboutit à une issue *destructrice, voire meurtrière*, c'est ceci qu'on trouve au fond des *relations amoureuses* chaque fois qu'elles tentent de s'ébaucher, de s'ordonner, chaque fois qu'elles se soulèvent dans la vie du sujet.

Et c'est cela dont le sens, dans une certaine voie de comprendre l'analyse qui est précisément la voie moderne et qui sur ce point n'est pas sans constituer son propre chemin, c'est là que l'analyste va intervenir pour faire percevoir au sujet l'alternance de ses positions, en même temps que leurs *significations*, c'est à dire introduire d'une certaine façon *la distance symbolique* nécessaire pour qu'il aperçoive le sens.

Ici les observations sont extrêmement fructueuses et risquent, quand elles nous montrent par exemple les mille formes que peut prendre l'actualité de la vie précoce du sujet, ce décomptage fondamental qui fait que le sujet est livré comme tel à *la relation imaginaire* par la voie, soit *de l'identification à la femme*, soit de la place prise *du phallus imaginaire*, c'est-à-dire de toute façon dans une insuffisante symbolisation de la relation tierce.

Par exemple très fréquemment, disent les auteurs, nous notons l'absence quelque fois répétée dans cette histoire, la carence comme on dit, du père comme présence, il part en voyage, à la guerre etc.

19 Dugmore Hunter : « *Object-Relation Changes in the Analysis of a Fetishist* », *International Journal of Psychoanalysis*. XXXV, 1954, pp. 302-312.

Bien plus encore, un certain type de position quelque fois singulièrement reproduite dans le fantasme, qui est celle d'une immobilisation forcée, manifestée quelque fois par un ligotage du sujet qui a effectivement et réellement eu lieu. Il y en a un très bel exemple dans l'observation de Sylvia PAYNE à la suite d'une *extravagante prescription médicale*, un enfant avait été empêché de marcher jusqu'à l'âge de deux ans, il était maintenu par des liens effectifs dans son lit, et ceci n'était pas sans avoir quelque conséquence, jusque et y compris que le fait qu'il vécut ainsi étroitement surveillé dans la chambre de ses parents, le mette pour nous dans cette position exemplaire d'être tout entier livré à une relation purement visuelle, sans aucune ébauche de réaction musculaire venant de sa source, en présence de la relation de ses parents, assumée dans le style de rage et de colère que vous pouvez supposer. Assurément des cas aussi exemplaires sont rares. Mais certains auteurs ont insisté sur le fait que certaines mères phobiques par exemple, et qui tiennent leur enfant à distance de leur contact, à peu près comme si c'était une source d'infection, ne sont certainement pas pour rien dans la prévalence donnée à la relation visuelle dans la constitution de la primitive relation à l'objet maternel.

Quoiqu'il en soit, bien plus instructif que tel ou tel exemple de viciation de la relation primaire est si l'on peut dire ce qui apparaît comme relation pathologique, qui se présente comme l'envers ou le complément de l'adhérence libidinale au fétiche. Le fétichisme est une classe qui *nosologiquement* englobe toutes sortes de choses, dont en quelque sorte notre intuition simplement nous donne l'indication de l'affinité de la parenté.

Il est bien clair, par exemple, et nous ne nous y trompons pas, que le fait que le sujet soit attaché à l'imperméable paraît de la même nature que s'il était attaché aux souliers. Structuralement parlant pourtant, cet imperméable contient par lui-même des révélations et indique une position un peu différente de celle du soulier ou du corset en tant qu'ils sont eux-mêmes à proprement parler et directement dans la position du *voile* entre *le sujet et l'objet*.

Il est certain par contre que cet imperméable, comme toute espèce d'autre fétiche de vêtement plus ou moins enveloppant qui ont d'ailleurs en outre la qualité spéciale que comporte le caoutchouc, ont un trait très fréquemment rencontré qui ne manque pas de receler quelque dernier mystère qui s'éclairerait sans doute psychologiquement de la sensorialité, de ce que ce contact spécial du caoutchouc lui-même recèle peut-être quelque chose qui peut être, plus facilement qu'autre chose, la doublure de la peau, ou encore qui recèle des capacités d'isollements spéciaux.

Quoiqu'il en soit, de la structure même des rapports tels qu'ils se livrent dans un sens de l'observation analytiquement prise, on voit que l'imperméable joue là un rôle qui n'est pas exactement tout à fait celui du voile, mais bien plutôt ce quelque chose derrière quoi le sujet se centre, non pas devant le voile, mais comme derrière c'est-à-dire à la place de la mère, et plus spécialement adhérent à cette position d'identification à la mère où la mère a besoin d'être protégée, ici par l'enveloppement, et c'est cela qui donne la transition entre les cas de fétichisme et les cas de transfert. L'enveloppement est nettement une protection, et plus simplement non pas un voile, mais une égide dont s'enveloppe le sujet identifié au personnage féminin.

Autres relations typiques et véritables quelquefois particulièrement exemplaires, ce sont les explosions, voire quelquefois les alternances avec *le fétichisme*, d'un *exhibitionnisme* dans certains cas vraiment *réactionnel*. Ici c'est toujours à propos de quelque effort du sujet pour sortir de son labyrinthe, à propos de quelques mises en jeu du réel, qui met le sujet dans ces positions d'équilibre instable où se produit ce type de cristallisation ou de renversement de la position que je considère comme très manifestement illustrée par le schéma du cas d'homosexualité féminine, pour autant que nous y voyions à un moment, par l'introduction de cet *élément réel qu'est le père*, les termes *s'interchanger*, et ce qui était situé dans l'au-delà, *le père symbolique*, venir se prendre dans *la relation imaginaire* sous la forme de *la position homosexuelle* et exemplaire et *démonstrative par rapport au père*, que prend l'homosexuelle.

De même nous avons dans les observations de très jolis cas où l'on voit le sujet, pour autant qu'il a tenté dans certaines conditions de réalisation artificielle, de *forçage du réel*, d'accéder à une relation pleine, le sujet précisément à ce moment-là exprimer par son *acting out*, c'est-à-dire sur le plan *imaginaire*, ce qui était symboliquement latent à cette situation. Exemple : le sujet qui va tenter pour la première fois un rapport réel, mais justement dans cette position d'expérience où il va là pour montrer si l'on peut dire *ce qu'il est capable de faire* et qui réussit, grâce à de l'aide, de la part de la femme par exemple, plus ou moins bien, et qui dans l'heure exactement suivante, alors que rien jusqu'à présent ne laissait prévoir ces symptômes d'une possibilité pareille, se livre à une exhibition très singulière, fort bien calculée, celle qui consiste à montrer son sexe au passage d'un train international, de sorte que personne, ne peut le prendre la main dans le sac.

C'est donc d'avoir été forcé en quelque sorte de donner issue à quelque chose, dont vous voyez que ce n'est justement que l'expression où la projection sur le plan *imaginaire* où ce quelque chose était implicite et contenu, à ce quelque chose dont il n'a pas lui-même compris tous les retentissements symboliques, à savoir l'acte qu'il venait de faire qui n'était en fin de compte que l'acte d'essayer de montrer, et simplement de montrer qu'il était capable comme un autre d'avoir une relation normale.

Nous retrouvons cette sorte d'exhibitionnisme réactionnel à plusieurs reprises dans *des observations* très voisines du fétichisme, ou même franchement d'*actes* délinquants en tant qu'ils sont des *équivalences du fétichisme*, on sent bien ce dont il s'agit.

Il est très curieux de voir en même temps combien elle arrive à éviter *le majeur et l'essentiel* de la chose. Elle représente donc cet homme qui avait épousé une femme à peu près deux fois plus grande que lui, il en était vraiment *la victime*, l'horrible *souffre-douleur*, et un beau jour cet homme qui faisait de son mieux face à l'horrible situation, se trouve averti qu'il va être père, il se précipite dans un jardin public et commence à montrer son organe à un groupe de jeunes filles.

Assurément M^{me} SCHMIDEBERG qui semble *un peu trop anna-freudienne* là-dedans, trouve là toutes sortes d'analogies avec le fait que déjà le père du garçon était quelqu'un d'un tant soit peu victime qui avait réussi à se dégager de la situation en se faisant un jour surprendre avec une bonne ce qui par l'intermédiaire de la revendication jalouse avait mis un peu sa femme à sa merci. Il semble néanmoins que rien n'est expliqué par quelque chose qui semble à M^{me} SCHMIDEBERG un exemple d'un cas où elle a pu analyser une perversion.

Il n'y a aucun besoin de s'en émerveiller car il ne s'agit pas de perversion du tout, et elle n'a pas fait d'analyse du tout, car elle laisse de côté le fait que tout de même c'est par un acte d'exhibition que le sujet à cette occasion s'est manifesté. Et il n'y a pas d'autre façon d'expliquer cet acte d'exhibition, que de se référer à ce mécanisme de déclenchement par quoi ce qui dans le *réel* vient en quelque sorte là de surcroît inassimilable *symboliquement*, tend à faire se précipiter ce qui est au fond de *la relation symbolique*, à savoir chez ce brave homme très exactement l'équivalence *phallus-enfant*, et que faute de pouvoir d'aucune façon assumer, croire même à cette paternité il est allé montrer l'équivalent de l'enfant au bon endroit, ce qui lui restait à ce moment là d'usage de son *phallus*.

J'ai de temps en temps *des échos* de la façon dont vous recevez ce petit nouveau que j'apporte à chaque fois, du moins je l'espère. La dernière fois j'ai fait un pas dans le sens de l'élucidation du *fétichisme* comme exemple particulièrement fondamental de *la dynamique du désir*, et spécialement de *ce désir* qui est celui qui nous intéresse au plus haut chef, pour la double raison que *ce désir* est celui auquel nous avons affaire dans notre pratique, à savoir pas *un désir* construit, mais *un désir* avec tous ses paradoxes.

De même nous avons affaire à un objet avec tous ses *paradoxes*, d'autre part, il est clair que la pensée freudienne est partie de ces *paradoxes*, et en particulier pour le cas du désir elle est partie du *désir pervers*. Il serait vraiment dommage de l'oublier dans cette tentative d'unification ou de réduction en face des théories les plus naïvement intuitives auxquelles peut se rapporter « *La psychanalyse d'aujourd'hui* ».

Pour reprendre les choses au niveau où nous les avons laissées la dernière fois, je dirais d'abord que ce petit pas que j'ai fait a surpris certains qui déjà se satisfaisaient assez de l'idée de la théorie de l'amour telle que je vous la présente, comme fondée sur le fait que ce à quoi le sujet s'adresse, c'est à *ce manque qui est dans l'objet*.

Ceci avait fourni à certains déjà l'occasion de la perception, de la méditation qui en semblait suffisamment éclairante, quoiqu'ils aient quelque trouble à s'apercevoir qu'à ce rapport sujet-objet il y a *un au-delà* et *un manque*.

J'apportais la fois dernière une complication supplémentaire, à savoir encore un terme situé avant l'objet : *le voile, le rideau*, l'endroit de la projection imaginaire où apparaît quelque chose qui devient figuration de ce manque, et comme tel peut être le point offert, le support qui s'ouvre à *quelque chose* qui là justement prend son nom : le désir, mais le désir en tant que pervers. C'est sur le voile que le fétiche vient figurer précisément *ce qui manque au-delà de l'objet*.

Cette schématisation est destinée à instaurer ces plans successifs qui doivent vous permettre dans certains cas de vous y retrouver un peu mieux dans cette sorte de perpétuelle ambivalence et confusion, équivalence du oui avec le non, du *dirigé dans un sens* avec le *dirigé exactement dans le sens contraire*, avec tout ce dont malheureusement, l'analyse et l'analyste usent habituellement pour se tirer d'embarras, sous le nom d'ambivalence.

Tout à fait à la fin de ce que je vous ai dit la dernière fois à propos du *fétichisme*, je vous ai montré l'apparition comme d'une position complémentaire...

et qui aussi bien apparaît dans les phases de la culture fétichiste, voire dans les tentatives du fétichiste pour rejoindre cet objet dont il est séparé par ce quelque chose, dont bien entendu lui-même ne comprend pas la fonction ni le mécanisme ... de quelque chose qui peut s'appeler le symétrique, le répondant, le correspondant, le pôle opposé du fétichiste, à savoir *la fonction du transvestisme*, c'est-à-dire ce en quoi le sujet s'identifie à *ce qui est derrière le voile*, et à *cet objet auquel il manque quelque chose*.

Le transvestiste - les auteurs l'ont bien vu à l'analyse - est quelqu'un qui, comme ils le disent dans leur langage, *s'identifie à la mère phallique* en tant que d'autre part elle voile ce manque de *phallus*. Ce transvestisme nous fait aller très loin dans la question, car aussi bien n'avons-nous pas attendu FREUD pour aborder la psychologie des vêtements.

Dans tout usage du vêtement il y a quelque chose qui participe de la fonction du transvestisme, et si l'appréhension immédiate, courante, commune de la fonction du vêtement est de cacher les *pudenda* aux yeux de l'analyste, la question doit se *compliquer* un tant soit peu, spécialement s'il y a quelqu'un qui doit s'apercevoir du sens de ce qu'il dit quand il parle de la mère phallique.

Les vêtements ne sont pas seulement faits pour cacher ce qu'on en a, au sens d'« *en avoir ou pas* », mais aussi précisément ce qu'on n'en a pas. L'une et l'autre fonction sont essentielles.

Il ne s'agit pas essentiellement et toujours de cacher l'objet mais aussi bien *de cacher le manque d'objet*, simple application dans ce cas de la dialectique *imaginaire* de ce qui est trop souvent oublié, à savoir de cette fonction et de cette *présence du manque d'objet*.

Inversement, ce qui dans une sorte d'usage massif de la relation scopophilique, est toujours impliqué comme allant de soi, que le fait de se montrer est quelque chose qui est tout simple, qui est corrélatif de l'activité du « *voir* », du *voyeurisme*, c'est aussi une dimension volontiers oubliée, qui est celle qui fait qu'on peut dire que le sujet ne se fait pas toujours et en toute occasion simplement « *voir* », pour autant qu'il s'agit là de la relation corrélatrice et correspondante de cette activité de « *voir* », de l'implication du sujet dans un souffle de capture visuelle.

Il y a aussi dans la scoptophilie cette dimension supplémentaire de l'implication qui est exprimée dans l'usage de la langue par la présence qui n'est qu'un signe du réfléchi, qui est celle aussi qui est impliquée dans la voie moyenne, dans d'autres formes du verbe, dans d'autres langues où elle existe, qui est de « *se donner à voir* ». Et si vous combinez l'une à l'autre ces dimensions : *ce que le sujet donne à voir* dans tout un type d'activités qui sont là confondues avec la relation de *voyeurisme-exhibitionnisme*, *ce que l'autre donne à voir en se montrant, c'est aussi autre chose que ce qu'il montre*, et qui est noyé dans ce qu'on appelle massivement la relation scoptophilique.

Les auteurs qui sont, sous leur apparente clarté, de très mauvais théoriciens, comme FENICHEL, mais qui ne sont pas pour autant sans expérience analytique, s'en sont très bien aperçus. Si vous lisez les articles dont l'effort de théorisation aboutit à un échec désespérant - comme tel ou tel des articles de FENICHEL - vous y trouvez quelquefois de fort jolies *perles cliniques*, et même une espèce de sentiment ou de pressentiment de tout un ordre de faits qu'il s'agit de grouper, et qui se groupent par une espèce de flair que l'analyste prend heureusement dans son expérience, autour d'un thème ou d'un rameau choisi de l'articulation analytique *des relations imaginaires fondamentales*.

Vous voyez en effet, autour de la scoptophilie du transvestisme, tout ce dans quoi l'auteur sent, d'une façon plus ou moins obscure, une parenté, une communauté de tiges groupées, de faits qui se distinguent extrêmement bien les uns des autres. Et en particulier c'est ainsi qu'en m'informant de toute cette *vaste et fade littérature*, nécessaire pour me rendre compte jusqu'à quel point *les analystes* ont pénétré dans une réelle articulation de ces faits, je me suis intéressé récemment à *un article* de FENICHEL paru dans le *Psychoanalytical journal* sur ce qu'il appelle l'équation « *girl = phallus* »²⁰. Lui-même nous a autorisé à le faire à propos des équivalences dans la série des équations bien connues « *féces = enfant = pénis* », c'est en effet une équation intéressante qui n'est pas sans rapport avec l'équation que FENICHEL essaie de nous proposer, l'équation « *girl = phallus* ».

On voit bien à ce propos se manifester un manque d'orientation qui nous laisse à tout instant pour donnée une logique exempte du manque d'orientation de certaines analyses théoriques. Nous voyons là *une série de faits* groupés autour de ces rencontres analytiques qui font que dès l'abord, l'enfant peut être tenu pour équivalent, pour égaler dans l'inconscient du sujet - spécialement féminin - le *phallus*. C'est-à-dire qu'en somme là est le *phylum*²¹ de tout ce qui se rattache au fait que l'enfant soit donné à la mère comme une sorte de substitut, d'équivalent même du *phallus*.

Mais à côté de cela il y a bien d'autres faits. Et le fait qu'ils soient rassemblés dans la même *parenthèse* avec *cet ordre de faits* est assez surprenant. Quand j'ai parlé de l'enfant, il ne s'agissait pas spécialement de l'enfant féminin, mais ici l'article vise très spécifiquement la fille, et assurément, il faut qu'il parte d'un certain nombre de traits bien connus dans la spécificité fétichiste ou quasi fétichiste de certaines perversions interprétées comme *l'équivalent du phallus* du sujet.

C'est là quelque chose qui est de l'ordre des données analytiques, que la fille elle-même, et d'une façon générale l'enfant, puisse se concevoir elle-même, manifester par son comportement qu'elle se pose comme *l'équivalent du phallus*, à savoir qu'elle vit la relation sexuelle comme étant cette relation qui fait qu'elle-même apporte au partenaire masculin son *phallus*, qu'elle se situe quelquefois jusque dans les détails de sa position amoureuse privilégiée, comme quelque chose qui vient s'accoler, se pelotonner en un certain coin du corps de son partenaire. Voilà encore un autre genre de fait qui ne peut pas manquer de nous retenir et de nous frapper.

Dans certains cas, aussi bien, le sujet masculin se donne à la femme lui-même comme étant *ce quelque chose qui lui manque*, et lui apportant comme tel le *phallus* à titre de *ce qui lui manque* imaginativement parlant. C'est vers tout cela que semble pointer *l'ensemble des faits ici mis en relief*. Mais on peut voir aussi dans la façon de les rapprocher, de les mettre tous dans *une même équation*, que l'on rassemble là des faits d'ordres extrêmement différents, puisque dans ces quatre ordres de relations que je viens de dessiner, le sujet n'est absolument pas dans le même rapport avec l'objet soit qu'il apporte, soit qu'il donne, soit qu'il désire, soit auquel même il se substitue.

Une fois que nous avons l'attention attirée vers ces registres, nous ne pouvons pas ne pas voir que c'est bien au-delà d'une simple exigence théorique qu'un auteur regroupe l'équivalence ainsi instituée, que la petite fille puisse être l'objet d'un attachement prévalent pour tout un type de sujets, qu'une fonction mythique, si l'on peut dire, ne puisse se dégager à la fois de ces mirages pervers et de toute une série de constructions littéraires que nous pouvons grouper selon les auteurs, sous des chefs plus ou moins illustres.

Certains ont voulu volontiers parler d'« *un type MIGNON* ». Vous connaissez tous cette création de MIGNON, cette bohémienne à la position bi-sexuée, comme très nettement GOETHE le souligne lui-même, et qui vit avec une sorte de protecteur du type à la fois énorme et brutal, et manifestement super-paternel qui s'appelle HAFNER. Il lui sert en somme de serviteur supérieur, mais en même temps elle est pour lui d'un grand besoin.

20 O. Fenichel : *Die Symbolische Gleichung : Maedchen = Phallus*. Internationale Zeitschrift fuer Psychoanalyse (1936), 22 : 299-314 ; The Symbolic Equation : Girl = Phallus. Psychoanal Quarterly, 1949, Vol. XVIII (3), pp. 303-324.

21 *Phylum* : lignée d'espèces issues toutes d'une même souche. Latinisation moderne du grec *φυλον* « classe, espèce ». (ILF)

GOETHE dit quelque part en parlant de ce couple : « *Hafner dont elle a le plus grand besoin, et Mignon sans laquelle il ne peut rien faire.* » Nous retrouvons là une sorte de couple, entre ce qu'on peut dire la puissance à l'état massif, brutal, incarné, et d'autre part ce *quelque chose* sans quoi la puissance est dépourvue d'efficacité, *ce qui manque à la puissance* elle-même, et ce qui est *en fin de compte* le secret de sa véritable puissance, c'est-à-dire ce *quelque chose* qui n'est rien qu'*un manque*, qui est le dernier point où vient se situer la fameuse *magie*, toujours aussi attribuée d'une façon si confuse dans la théorie analytique à l'idée de la toute puissance.

S'il y a quelque chose déjà qui n'est pas - contrairement à ce qu'on croit - dans le sujet : la structure de l'omnipotence, mais qui, comme je vous l'ai dit, est dans la mère, c'est-à-dire dans l'Autre primitif, c'est l'Autre qui est *tout-puissant*, mais en plus derrière ce *tout-puissant* il y a en effet ce dernier manque auquel est suspendue sa puissance, je veux dire que dès que le sujet aperçoit dans l'Objet dont il attend la *toute-puissance*, ce manque qui le fait lui-même un puissant, c'est encore *au-delà* qu'est reporté le dernier ressort de la *toute-puissance*. À savoir là où quelque chose n'existe pas, au maximum : qui en lui n'est rien que le symbolisme du manque, que fragilité, que petitesse, c'est là que le sujet a à situer le secret, le vrai ressort de la *toute-puissance*, et c'est pour cela que ce type que nous appelons aujourd'hui « *le type Mignon* », mais qui est reproduit dans la littérature à un très grand nombre d'exemplaires, est pour nous intéressant.

Il y a trois ans, j'étais sur le point d'annoncer une conférence sur *Le diable amoureux* de CAZOTTE.

Il y a peu de choses aussi *exemplaires* de la plus profonde divination de la dynamique imaginaire que j'essaie de développer devant vous, et spécialement aujourd'hui. Je m'en suis souvenu comme d'une illustration majeure qui vient l'accentuer, pour donner le sens de cet être magique *au-delà de l'Objet* auquel peut s'attacher toute une série de fantasmes idéalisants. Il s'agit d'un conte qui commence à Naples, dans une caverne où l'auteur se livre à l'évocation du diable, qui ne manque pas, après les formalités d'usage, d'apparaître sous la forme d'une formidable tête de chameau pourvue tout spécialement de grandes oreilles, et il lui dit avec la voix la plus cavernueuse qui soit : « *Que veux-tu ?* », « *Che vuoi ?* »

Je crois que cette interrogation fondamentale est bien ce qui nous donne de la façon la plus saisissante la fonction du *surmoi*. Mais l'intérêt n'est pas que cette image du *surmoi* trouve ici une illustration saisissante, c'est de voir que c'est le même être qui est supposé se transformer immédiatement une fois *le pacte conclu*, en un petit chien qui, par une transition qui ne surprend personne, devient un ravissant jeune homme, puis une ravissante jeune fille, les deux d'ailleurs ne cessant pas jusqu'à la fin de s'entremêler dans une ambiguïté parfaite et de devenir pour un temps, pour celui qui est le narrateur de la nouvelle, la source surprenante de toutes les félicités, de l'accomplissement de tous les désirs, de la satisfaction à proprement parler *magique* de tout ce qu'il peut souhaiter. Le tout cependant dans une atmosphère de fantasme, d'irréalité dangereuse, de menace permanente qui ne manque pas de donner son accent à son entourage, et se résolvant à la fin à la façon d'un immense mirage dans une rupture catastrophique de cette course de plus en plus accélérée et folle, qui représente la relation avec le personnage aimé qui a un nom significatif, mais dont je ne me souviens pas. Tout ceci se termine par une sorte de dissipation catastrophique du mirage au moment où le sujet retourne au château de sa mère, comme il convient.

Un autre roman, de LATOUCHE, *Fragoletta*, présente un curieux personnage nettement transvestiste, puisque jusqu'au bout et sans que rien ne soit finalement mis à jour, si ce n'est pour le lecteur, il s'agit d'une fille qui est un garçon et qui joue un rôle fonctionnellement analogue à celui que je viens de décrire pour être ce « *type Mignon* », avec des détails et des raffinements qui aboutissent à un duel au cours duquel le héros du roman lui-même tue le personnage de *Fragoletta*, qui à ce moment là se présente à lui comme garçon, sans qu'il la reconnaisse et montrant bien là l'équivalence d'un certain objet féminin avec l'autre en tant que rival, le même *autre* qui est celui dont il s'agit quand HAMLET tue le personnage du frère d'OPHÉLIE.

Nous voici en présence d'un personnage *fétiche*, ou *fée* - c'est le même mot fondamentalement, les deux se rattachant à *fetiço* en portugais, puisque c'est là qu'historiquement le mot « *fétiche* » est né, ce n'est rien d'autre que le mot « *factice* » - d'un être féminin ambigu qui représente lui-même, et qui incarne en quelque sorte au-delà de la mère, *le phallus* qui lui manque, et l'incarne d'autant mieux qu'il ne le possède lui-même pas, mais plutôt qu'il est tout entier engagé dans sa représentation.

Nous voilà en présence d'une fonction de plus de la relation énamourante des voies perverses du désir, qui peuvent être là exemplaires à nous éclairer sur les positions qu'il s'agit de distinguer quand nous l'analysons. Nous voici donc conduits à poser enfin la question de ce qui est sous-jacent, perpétuellement mis en cause par cette critique même, à savoir la notion d'*identification* qui est latente, présente, émergente à tout instant, puis disparaissant, dans l'œuvre de FREUD depuis l'origine, puisqu'il y a déjà des implications des *identifications* dans « *La science des rêves* », et qui atteint son point d'explication majeur au moment où FREUD écrit *Psychologie des masses et analyse du moi* dans lequel il y a un *chapitre* expressément consacré à l'*identification*.

Ce chapitre a pour propriété de nous montrer - comme il arrive très souvent et comme c'est la valeur de l'œuvre de FREUD de nous le montrer - la plus grande perplexité chez l'auteur. Il y a un article où FREUD nous avoue son embarras voire son impuissance à sortir du dilemme posé par l'ambiguïté perpétuelle qui se pose à lui entre deux termes qu'il précise, à savoir « *identification* » et « *choix de l'Objet* ». Les deux apparaissant dans tellement de cas comme se substituant l'un à l'autre avec le plus déconcertant pouvoir de *métamorphose*, de façon telle que la transition même n'en est pas saisie, avec la nécessité pourtant évidente de maintenir la distinction des deux, car comme il le dit : c'est autre chose d'être *du côté de l'Objet* ou *du côté du sujet*. Si un objet devient « *objet de choix* », il est bien clair que *ce n'est pas la même chose que s'il devient « support de l'identification du sujet »*.

C'est là quelque chose de formidablement instructif en soi, et qui d'ailleurs aussitôt porte comme instruction la déconcertante facilité avec laquelle chacun semble s'en accommoder, et use de façon strictement équivalente de l'un et de l'autre au côté observation et théorisation, sans en demander plus. Quand on en demande plus, on produit un article comme celui de Gustav Hans GRABER²² : *Les deux espèces de mécanismes d'identification*, dans *Imago 1937*, qui est bien la chose la plus étourdissante qu'on puisse imaginer, car tout est résolu pour lui, semble-t-il, avec la distinction de *l'identification active* et de *l'identification passive*.

Quand on y regarde de près il est impossible de ne pas voir - d'ailleurs lui-même s'en aperçoit - les deux pôles actif et passif dans chaque espèce d'identification, de sorte qu'il nous faut bien revenir à FREUD, et en quelque sorte reprendre *point par point* la façon dont lui-même articule la question. Le chapitre VIII de cet ouvrage : « *Psychologie collective et analyse du moi* » succède immédiatement au chapitre qui est à proprement parler celui « *L'identification* », et il commence par une phrase qui remet tout de suite dans l'atmosphère de quelque chose d'autrement pur que ce que nous lisons d'habitude :

« *L'usage linguistique reste, même dans ses caprices, toujours fidèle à une réalité quelconque.* »
[*Der Sprachgebrauch bleibt selbst in seinen Launen irgendeiner Wirklichkeit treu.*]

Je voudrais relever au passage comment dans le chapitre précédent, FREUD a parlé de *l'identification*. Il commence en parlant de *l'identification* au père comme d'un exemple, celui par où nous entrons de la façon la plus naturelle dans ce phénomène. Nous arrivons au deuxième paragraphe, et voici un exemple des mauvaises traductions françaises des textes de FREUD. Nous lisons dans le texte allemand :

[*Gleichzeitig mit dieser Identifizierung mit dem Vater, vielleicht sogar vorher, hat der Knabe begonnen, eine richtige Objektbesetzung der Mutter nach dem Anlehnungstypus vorzunehmen.*]

« *En même temps que cette identification avec le père, peut-être aussi bien un peu plus tôt...* »

ce qui est traduit par : « *un peu plus tard* » !

...à ce moment le petit garçon commence à diriger vers sa mère ses désirs libidinaux.

et on peut se demander avec cette traduction si l'identification au père ne serait pas préalable.

Nous en retrouvons un autre exemple dans le passage auquel je veux en venir ce matin et que je vous ai choisi comme le plus condensé et le plus propre à vous montrer ce que j'ai appelé « *les perplexités de FREUD* ». Il s'agit de l'état amoureux dans ses rapports avec *l'identification*, *l'identification*, fonction plus primitive - pour suivre le texte de FREUD - plus fondamentale en tant qu'elle comporte *un choix de l'objet*, mais *un choix de l'objet* qui ne manque pas de devoir être articulé d'une façon qui est elle-même *très problématique*.

Ce *choix de l'objet*, si profondément lié par toute l'analyse freudienne au *narcissisme*, cet *objet* qui est *une sorte d'autre moi* dans le sujet, pour aller au plus loin que l'on peut aller dans le sens que FREUD articule parfaitement, c'est donc de ça qu'il s'agit : comment articuler cette différence de *l'identification* avec la *Verliebtheit* dans ses formations les plus élevées - au sens semble-t-il les plus pleines, que l'on appelle fascination, appartenance amoureuse - dans ses manifestations les plus élevées connues sous le nom d'inféodation, ou d'appartenance amoureuse qu'il est facile de décrire.

[*Im ersteren Falle hat sich das Ich um die Eigenschaften des Objekts bereichert, sich dasselbe nach Ferenczi's Ausdruck « introjiziert », im zweiten Fall ist es verarmt, hat sich dem Objekt hingeeben, dasselbe an die Stelle seines wichtigsten Bestandteils gesetzt.*]

Nous lisons dans la traduction française :

« *Dans le premier cas, le moi s'enrichit des qualités de l'objet, s'assimile celui-ci...* »

À la vérité, il faut lire simplement ce que FERENCZI traduit, à savoir : « *s'introjecte* » et c'est là la question de l'introjection dans ses rapports avec l'identification.

« *...dans le second cas, il s'appauvrit, s'étant donné tout entier à l'objet, s'étant effacé devant lui...* »

...traduit l'auteur français. Ce n'est pas tout à fait ce que dit FREUD :

« *...cet objet qu'il a posé à la place de son élément constituant.* »

Ceci est tout à fait effacé dans cette phrase dont on ne voit pas qu'elle traduise une chose si articulée par « *s'étant effacé devant lui* ».

²² Gustav Hans Graber : « *Die zweierlei Mechanismen der Identifizierung* », *Imago. Zeitschrift für psychoanalytische Psychologie ihre Grenzgebiete und Anwendungen*, XXIII 1937, Heft 1, p. 24.

Ici, FREUD s'arrête sur cette opposition entre :

- ce que le sujet introjecte et dont il s'enrichit,
- et d'autre part ce quelque chose qui lui prend quelque chose de lui-même et qui l'appauvrit, car un instant il s'est arrêté longuement auparavant sur ce qui se passe dans *l'état amoureux* comme étant ce quelque chose où le sujet de plus en plus se dépossède - au bénéfice de l'objet aimé - de tout ce qui est de lui-même, qui devient littéralement pris d'humilité, d'une complète sujétion par rapport à l'objet de son investissement.

FREUD ici articule que cet objet au bénéfice duquel il s'appauvrit, est celui-là même qu'il place à la place de son élément constituant le plus important. C'est l'approche que FREUD fait du problème, il la poursuit en revenant en arrière, car FREUD ne nous ménage pas ses mouvements, il s'avance et s'aperçoit que ce n'est pas complet, il va revenir et dire : cette description fait apparaître des oppositions qui en réalité n'existent pas au point de vue économique.

[Es handelt sich ökonomisch nicht um Verarmung oder Bereicherung, man kann auch die extreme Verliebtheit so beschreiben, daß das Ich sich das Objekt introjiziert habe.]

« Au point de vue économique, il ne s'agit ni d'enrichissement, ni d'appauvrissement, car même l'état amoureux extrême peut être conçu comme une introjection de l'objet dans le moi. »

La distinction suivante porterait peut-être sur des points essentiels :

[Im Falle der Identifizierung ist das Objekt verloren gegangen oder aufgegeben worden; es wird dann im Ich wieder aufgerichtet, das Ich verändert sich partiell nach dem Vorbild des verlorenen Objekts. Im anderen Falle ist das Objekt erhalten geblieben und wird als solches von seiten und auf Kosten des Ichs überbesetzt.]

« Dans le cas d'identification, l'objet se volatilise et disparaît pour reparaître dans le moi, lequel subit une transformation partielle d'après le modèle de l'objet disparu. Dans l'autre cas l'objet constitué se trouve doté de toutes les qualités par le moi et à ses dépens. »

C'est ce que nous dit le texte français. Pourquoi l'objet *se volatiliserait-il* et *disparaîtrait-il* pour *reparaître dans le moi* après avoir subi une transformation partielle d'après le modèle de l'objet disparu ? Il vaut mieux se reporter au texte allemand.

[Vielleicht trifft eine andere Unterscheidung eher das Wesentliche. Im Falle der Identifizierung ist das Objekt verloren gegangen.]

« Peut-être qu'une distinction autre serait l'essentiel. Dans le cas de l'identification, l'objet a été perdu. »

C'est la référence à cette notion fondamentale que l'on retrouve tout le temps depuis le début de la notion de la formation de l'objet telle que FREUD nous l'explique, la notion comme fondamentale de *l'identification à l'objet perdu ou abandonné*. Il ne s'agit donc pas d'objet qui « *se volatilise* » ni qui « *disparaît* », car justement il ne disparaît pas.

[Im Falle der Identifizierung ist das Objekt verlorengegangen oder aufgegeben worden; es wird dann im Ich wieder aufgerichtet, das Ich verändert sich partiell nach dem Vorbild des verlorenen Objekts. Im anderen Falle ist das Objekt erhalten geblieben und wird als solches von seiten und auf Kosten des Ichs überbesetzt. Aber auch hiegegen erhebt sich ein Bedenken. Steht es denn fest, daß die Identifizierung das Aufgeben der Objektbesetzung voraussetzt, kann es nicht Identifizierung bei erhaltenem Objekt geben ? Und ebe wir uns in die Diskussion dieser beikeln Frage einlassen, kann uns bereits die Einsicht aufdämmern, daß eine andere Alternative das Wesen dieses Sachverhaltes in sich faßt, nämlich ob das Objekt an die Stelle des Ichs oder des Ichideals gesetzt wird.]

« Il est alors de nouveau réérigé dans le moi, et le moi partiel se transforme partiellement d'après le modèle de l'objet perdu. Dans l'autre cas l'objet est demeuré conservé et comme tel est surinvesti de la part et aux dépens du moi. Mais cette distinction à son tour soulève une nouvelle réflexion : est-il bien sûr que l'identification suppose l'abandon de l'investissement de l'objet, ne peut-on aussi avoir une identification avec l'objet conservé ? Et avant que nous entrions dans cette discussion particulièrement épineuse, nous devons aussi un instant nous arrêter à cette considération que nous présentons qu'il y a une autre alternative dans laquelle peut se concevoir l'essence de cet état de choses, et qui est nommément que l'objet soit placé à la place du moi ou de l'idéal du moi. »

C'est un texte dont la démarche nous laisse fort embarrassés, il ne résulte semble-t-il, rien de bien net dans ces mouvements en avant et en arrière où manifestement FREUD rend patent le fait que *l'ambiguïté* sur la place même que nous pouvons donner à l'objet dans ces différents moments d'allers et de retours, autour desquels il se constitue comme *un objet d'identification* ou comme *objet de la capture amoureuse*, reste presque entier à l'état d'interrogation.

Encore l'interrogation reste-t-elle posée, et c'est cela seulement que j'ai voulu vous mettre en relief, car nous nous trouvons là devant un des textes dont on ne peut pas dire que ce soit le texte *testamentaire* de FREUD, mais c'est l'un de ceux où il est parvenu au sommet de son élaboration théorique.

Essayons donc de reprendre le problème à partir des repères que nous nous sommes donnés dans l'élaboration que nous tentons de faire ici *des rapports de la frustration avec la constitution de l'objet*. Il s'agit d'abord de concevoir le lien que nous établissons communément dans notre pratique, dans notre façon de parler, entre *l'identification* et *l'introjection*.

Vous l'avez vu apparaître dès le début du morceau de FREUD que je viens de vous lire.
Je vous propose ceci : la métaphore sous-jacente à l'introjection est une métaphore orale.

Aussi bien qu'il s'agisse d'*introjection* ou d'*incorporation*...

ce dans quoi on se laisse glisser le plus communément dans toutes les articulations qui sont données dans l'époque kleinienne par exemple, de la fameuse constitution des objets primordiaux qui se divisent comme il convient en *bons* et *mauvais objets*, dans cette alternance de l'introjection des objets, tenue pour être quelque chose de simple, donné dans ce quelque chose qui serait ce fameux monde primitif sans limites où le sujet ferait un tout de son propre englobement dans le corps maternel

...l'*introjection* est tenue là pour une fonction strictement équivalente et symétrique de celle de la *projection*.

Aussi bien voit-on, dans l'usage qui en est fait, que l'objet est perpétuellement dans cette espèce de mouvement, de passage du dehors vers le dedans, pour après être du dedans repoussé au dehors, quand il est devenu à l'intérieur trop intolérable, qui laisse dans *une symétrie parfaite* « *introjection* » et « *projection* ».

C'est très précisément contre cet abus qui est très loin d'être un abus freudien que va s'élever, entre autres choses, ce que je vais essayer d'articuler devant vous. Je crois *qu'il est strictement impossible de concevoir* - je ne dis pas simplement *dans la conceptualisation*, quelque chose d'ordonné dans les pensées, mais *dans la pratique, la clinique* - de concevoir les liens qu'il y a entre les phénomènes tels que des impulsions orales manifestes...

par exemple corrélatives de moments tournants de cette réduction symbolique de l'objet auxquels nous nous attachons de temps en temps avec plus ou moins de succès chez des patients, ce *quelque chose* qui fait apparaître des impulsions boulimiques à tel tournant de la cure d'un fétichisme

...il est strictement impossible de concevoir cette évocation de la pulsion orale d'un certain moment, si nous nous tenons à *la vague notion* qui sera toujours dans ces cas à notre disposition : à ce moment là, le sujet régresse nous dira-t-on, parce que, bien entendu il est là pour cela. Pourquoi ?

Parce qu'au moment où il est en train de progresser dans l'analyse, c'est-à-dire d'essayer de prendre la perspective de son fétiche, il régresse. On peut toujours le dire, personne ne viendra vous contredire. Il est bien certain que l'évocation de *la pulsion* - comme chaque fois que *la pulsion* apparaît dans l'analyse ou ailleurs - doit être conçue :

- par rapport à un certain registre,
- par rapport à sa fonction économique,
- par rapport au déroulement d'une certaine relation symboliquement définie.

Et n'y a-t-il pas quelque chose qui nous permette de l'aborder, de l'éclairer dans le schéma primitif que je vous ai donné de l'enfant, entre :

- la mère comme support de la première relation amoureuse, en tant que l'amour est quelque chose de symboliquement structuré, en tant qu'elle est *l'objet d'appel*, et donc objet autant absent que présent, la mère dont les dons sont signe d'amour, et comme tels ne sont que tels et annulés de ce fait en tant qu'ils sont tout autre chose que signes d'amour,
- et d'autre part *objet de besoin*, qu'elle lui présente sous la forme de son sein ?

Ne voyez vous pas qu'entre les deux, c'est d'un équilibre et d'une compensation qu'il s'agit ?
Chaque fois qu'il y a *frustration* d'amour, la *frustration* se compense par la satisfaction du besoin.

C'est pour autant que la mère manque à son enfant qui l'appelle, qui s'accroche, qui s'accroche à son sein et qui en fait quelque chose de plus significatif que tout ce quelque chose dont - tant qu'il l'a dans la bouche, et tant qu'il s'en satisfait - il ne peut pas être séparé, ce quelque chose aussi qui le laisse nourri, reposé, satisfait. Ici, la satisfaction du besoin est à la fois la compensation, et je dirais presque, commence à devenir l'alibi de la frustration d'amour.

Dès lors, *la valeur prévalente que prend l'objet* - le sein dans l'occasion ou la tétine - est précisément fondée sur ceci : qu'un *objet réel*

- prend sa fonction en tant que *partie de l'objet d'amour*,
- il prend sa signification en tant que *symbolique*,
- *il devient* comme *objet réel une partie de l'objet symbolique*, *la pulsion s'adresse à l'objet réel en tant que partie de l'objet symbolique*.

C'est à partir de là que s'ouvre toute compréhension possible de *l'absorption orale*, du *mécanisme soi-disant régressif d'absorption orale* en tant qu'il peut intervenir dans toute relation amoureuse.

Car bien entendu, *cet objet* qui satisfait un besoin réel, à cette époque de cet objet, à partir du moment où un objet réel a pu devenir élément de *l'objet symbolique* :

- tout autre qui peut satisfaire un besoin réel peut venir se mettre à sa place,
- et au premier rang ce qui est déjà symbolisé, mais qui comme parfaitement matérialisé est aussi un objet, et peut venir prendre cette place, à savoir *la parole*.

C'est dans la mesure où la réaction orale à l'objet primitif de dévoration vient en compensation de la *frustration d'amour*, dans la mesure où ceci est une réaction d'incorporation, que le modèle, le moule est donné à cette sorte d'incorporation qui est *l'incorporation de certaines paroles* entre autres, et qui est à l'origine de la formation précoce de ce qu'on appelle le *surmoi*. Ce que sous le nom de *surmoi*, le sujet incorpore, c'est ce quelque chose analogue à l'objet de besoin non pas en tant qu'il est lui-même le don, mais en tant qu'il est le substitut à défaut du don, ce qui n'est pas du tout pareil.

C'est à partir de là qu'aussi bien le fait de posséder ou de ne pas posséder un pénis peut prendre un double sens, entrer par deux voies d'abord très différentes dans *l'économie imaginaire* du sujet, car le pénis peut situer un objet à un moment donné quelque part dans la lignée et à la place de cet objet qu'est le sein et la tétine, ceci est une chose.

Et il est une forme orale d'incorporation du pénis qui joue son rôle dans le déterminisme de certains symptômes et de certaines fonctions. Mais il est une autre façon dont le *pénis* entre dans cette économie, c'est non pas en tant qu'il peut être *objet*, si je puis dire, *compensatoire* de la frustration d'amour, mais en tant qu'il est justement au-delà de l'objet d'amour, qu'il manque à celui-ci.

- L'un, appelons-le ce *pénis*, avec tout ce qu'il comporte, c'est tout de même *une fonction imaginaire* pour autant que c'est imaginairement qu'il est incorporé.
- L'autre, c'est ce *phallus* en tant qu'il manque à la mère et qu'il est au-delà d'elle, au-delà de sa puissance d'amour, ce quelque chose qui lui manque et à propos duquel je vous pose la question depuis que j'ai commencé cette année ce séminaire : à quel moment le sujet découvre-t-il ce manque de façon telle qu'il puisse lui-même se trouver engagé à venir s'y substituer, c'est-à-dire à choisir une autre voie dans la retrouvaille de l'objet d'amour qui se dérobe, à savoir lui apporter lui-même son propre manque ?

Cette distinction est capitale, elle va nous permettre aujourd'hui de poser un premier dessin de ce qui est au moins exigible pour que ce temps se produise. Nous avons déjà *structuration symbolique*, *introjection* possible, et comme telle la forme la plus caractérisée de l'identification freudienne primitive posée. C'est dans ce second temps que peut se produire la *Verliebtheit*. La *Verliebtheit* n'est absolument pas *concevable*, et elle n'est nulle part articulée - sinon dans le registre de la relation narcissique - autrement que la relation spéculaire telle que celui qui vous parle l'a définie et articulée.

C'est en tant que, à une date qui est datable, qui n'est nécessairement pas avant le sixième mois, se produit cette relation à *l'image de l'autre*, en tant qu'elle donne au sujet cette matrice autour de laquelle peut s'organiser pour lui ce que j'appellerai « *son incomplétude vécue* », à savoir le fait qu'il est en défaut, qu'il peut, à lui, lui manquer quelque chose par rapport à cette image qui se présente comme totale, comme non seulement comblante pour lui, mais comme source de jubilation pour lui, en tant qu'il y a une relation spécifique de l'homme à sa propre image.

C'est en tant que *l'imaginaire* rentre en jeu, que sur la fondation de ces deux premières relations symboliques entre l'objet et la mère de l'enfant peut apparaître ceci : qu'à la mère comme à lui, il peut *manquer imaginairement* quelque chose, que quelque chose au-delà peut exister qui est un manque, dans la mesure où lui-même a l'appréhension et l'expérience, dans la relation spéculaire, d'un manque possible.

Ce n'est donc pas *au-delà* de la réalisation narcissique, et pour autant que commence à s'organiser cette *allée et venue* tensionnelle profondément agressive à l'autre autour duquel vont se *noyauter*, se *crystalliser* les couches successives de ce qui constituera le *moi*, que peut à ce moment s'introduire ce qui fait apparaître au sujet au-delà de ce qu'il constitue lui-même comme objet pour sa mère, que peut apparaître cette forme que de toute façon *l'objet d'amour* est lui-même pris, captivé, retenu dans quelque chose que lui-même, en tant qu'objet, n'arrive pas à étreindre, à savoir cette nostalgie, à savoir ce quelque chose qui se rapporte à son propre manque.

En fait tout ceci, au point où nous en sommes, repose sur le fait de transmission qui fait que nous supposons...

parce que c'est l'expérience qui nous l'impose, et parce que c'est une expérience où FREUD est resté complètement adhérent jusqu'au dernier moment de ses formulations

...qu'aucune satisfaction par un objet réel quelconque qui vient s'y substituer, ne parvient jamais à *combler* ce manque qui fait que dans la mère, à côté, la relation à l'enfant reste comme un point d'attache de son insertion *imaginaire* à ce manque du *phallus*.

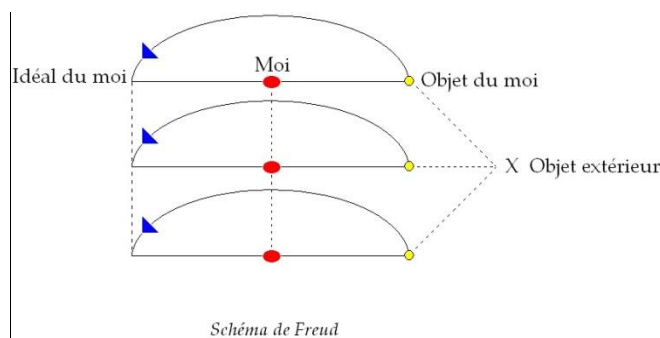
Et c'est dans la mesure où l'enfant, *le sujet*, accède, *après le second temps de l'identification imaginaire spéculaire*, à « l'image du corps » comme telle et en tant qu'elle est à l'origine et qu'elle donne la matrice de son *moi*, c'est en tant qu'à partir de là, déjà il a pu réaliser ce qui manque à la mère. Mais c'est une condition, une exigence préalable de cette expérience spéculaire de l'autre comme formant une totalité, par rapport à quoi il peut lui manquer quelque chose que le sujet apporte : au-delà de l'objet d'amour *ce manque* auquel il peut être amené *lui-même à s'y substituer*, auquel il peut se proposer *comme étant l'objet qui le comble*.

Je pense que vous vous gardez dans l'esprit ceci, c'est que je vous ai amenés jusqu'à l'achèvement, à la proposition d'une « forme » que vous devez simplement *garder dans l'esprit* pour que nous puissions exactement reprendre les choses et vous montrer, cette « forme », à quoi elle répond d'ores et déjà. Ce que vous voyez se dessiner là, c'est une nouvelle dimension, une nouvelle propriété de ce qui vous est proposé dans l'actuel, dans le sujet achevé - quand les fonctions sont différenciées : *surmoi*, *idéal du moi*, *moi* - dans cette fonction de *l'idéal du moi*.

Il s'agit de savoir comme FREUD l'a très bien vu et le dit à la fin de son article : ce que c'est que cet objet qui, dans la *Verliebtheit*, vient se placer à la *place du moi ou de l'idéal du moi*. Jusqu'à présent, parce que j'ai dû, dans ce que je vous ai expliqué du *narcissisme*, mettre l'accent sur la formation idéale du *moi*...

je dis : la formation du *moi* en tant que c'est une formation idéale, que c'est à partir de l'*idéal du moi* que le *moi* se détache ... je ne vous ai pas assez articulé la différence qu'il y a.

Mais si vous ouvrez simplement FREUD avec ses obscurités fécondes et ses schémas qui passent de mains en mains sans que personne n'ait songé un seul instant à les reproduire, que trouvez-vous dans ce qu'il nous donne à la fin de ce chapitre ? Voilà où il place les *moi* des différents sujets. Il s'agit de savoir pourquoi les sujets communient dans le même idéal.



Il nous explique *qu'il y a identification de l'idéal du moi avec des objets* qui sont là dans le texte, tous ces objets sont *supposés être le même*, simplement si on regarde le schéma, on s'aperçoit qu'il a pris soin de relier ces trois objets qu'on pourrait *supposer être le même*, avec *un objet extérieur* qui est là *derrière tous les objets*.

Ne trouvez vous pas là une frappante indication d'une direction, *une ressemblance* avec ce que je suis en train de vous expliquer, à savoir que, à propos du *Ich-ideal*, ce n'est pas simplement d'un objet qu'il s'agit, mais de *quelque chose qui est au-delà de l'objet* et *qui vient se refléter* dans ce cas - comme FREUD le dit - *non pas* purement et simplement *dans le moi*, qui sans doute en ressent quelque chose, peut s'en appauvrir, *mais dans* quelque chose qui est dans ses soubassements mêmes, dans ses premières formes, dans ses premières exigences, et pour tout dire le premier voile qui se projette sous la forme de *l'Idéal du moi*.

Je reprendrai donc la prochaine fois les choses au point où je les laisse : rapport de *l'Idéal du moi*, du *fétiche*, de *l'objet* en tant qu'il est *l'objet qui manque*, c'est-à-dire *le phallus*.

J'ai l'intention de reprendre aujourd'hui les termes dans lesquels j'essaie pour vous de formuler cette refonte nécessaire de la notion de *frustration*, sans laquelle il est possible de voir toujours s'augmenter l'écart entre les théories dominantes actuelles dans la psychanalyse, et la doctrine freudienne qui, comme vous le savez, à mes yeux ne constitue rien moins que *la seule formulation conceptuelle correcte de l'expérience que cette doctrine même a fondée*. Je vais essayer d'articuler quelque chose aujourd'hui qui sera peut-être un petit peu plus algébrique que d'habitude, mais c'est préparé par tout ce que nous avons fait précédemment. Avant de repartir, poncturons ce qui doit se dégager de certains des termes que nous avons été amenés jusqu'ici à articuler.

Agent	Manque	Objet
Père réel	Castration symbolique	Phallus imaginaire
Mère symbolique	Frustration imaginaire	Sein réel
Père imaginaire	Privation réelle	Phallus symbolique

La *frustration*...

telle que j'ai essayé de vous la situer dans le petit tableau triple, à savoir entre la *castration* dont on est parti dans l'expression analytique de la doctrine freudienne, et puis la *privation* où certains se réfèrent, ou disons qu'on la réfère diversement

...la *frustration* dans son expérience fondamentale...

et pour autant que « *La psychanalyse d'aujourd'hui* » la met au cœur de toutes les fautes qui se marqueraient dans leurs conséquences analysables, dans les symptômes à proprement parler qui sont de notre champ

...la *frustration* dis-je, il est nécessaire pour nous que nous la comprenions, pour que nous puissions en faire un usage valable.

Bien entendu, si le problème de *l'expérience analytique* l'a amenée au premier plan des termes en usage, ça ne peut pas être absolument là sans raison. Si d'autre part sa prévalence modifie profondément l'économie de toute notre pensée en présence des phénomènes névrotiques, elle l'amène par certains côtés à des impasses. C'est bien ce que je m'efforce de vous démontrer, avec succès j'espère, sur bien des exemples. C'est ce que vous verrez encore plus démontré à mesure que vous vous mettez à pratiquer plus la littérature analytique avec un oeil ouvert.

La *frustration*, posons d'abord qu'elle n'est pas le refus d'un objet de satisfaction au sens pur et simple. Satisfaction veut dire satisfaction d'un besoin : je n'ai pas besoin d'insister sur ceci. On ne pose rien d'habitude, quand on parle de *frustration*.

Nous avons des expériences frustrantes, nous pensons qu'elles laissent des traces, nous usons de cela sans y regarder plus loin, nous oublions simplement que pour que les choses soient si simples, il conviendrait d'expliquer alors pourquoi le désir qui aurait été ainsi frustré répondrait à cette caractéristique, cette propriété, que FREUD, dès le début de son oeuvre, accentue d'une façon si forte, et dont je vous indique que tout le développement de son oeuvre est justement fait toujours pour interroger cette énigme, à savoir que le désir dans l'inconscient, refoulé, est indestructible.

Ceci est à proprement parler inexplicable dans la seule perspective du besoin, car il est certain que toute l'expérience que nous pouvons avoir de ce qui se passe dans une économie animale, ce qui est la frustration d'un besoin doit entraîner des modifications diverses plus ou moins supportables pour l'organisme, mais qu'assurément s'il y a une chose qui est bien évidente, et confirmée par l'expérience, qu'elle ne doit pas engendrer, c'est en quelque sorte le maintien du désir comme tel : ou l'individu succombe, ou le désir se modifie, ou il décline.

Il n'y a en tous cas aucune cohérence qui s'impose entre la frustration et le maintien de la permanence, voire l'insistance, pour employer le terme que j'ai été amené à mettre au premier plan quand nous avons parlé de l'automatisme de répétition, l'insistance du désir. Aussi bien FREUD ne parle jamais de la frustration comme d'une *Versagung*, ce qui s'inscrit beaucoup plus adéquatement dans la notion de *dénonciation*, au sens où on dit dénoncer un traité, un retrait d'engagement. Et ceci est si vrai, que même à l'occasion on peut mettre la *Versagung* sur le versant opposé, la *Versagung* peut même vouloir dire « *promesse* » et « *rupture de promesse* », qui ici se tiennent comme très souvent dans ces mots précédés de ce préfixe « *ver* » qui est en allemand si essentiel, qu'il tient dans le choix des mots de la théorie analytique une place éminente.

Disons-le tout de suite, la triade *frustration-agression-régression* est strictement, si elle est donnée comme cela, est bien loin d'avoir le caractère séduisant de signification plus ou moins immédiatement compréhensible. Il suffit de s'en approcher un instant pour s'apercevoir qu'elle n'est pas en elle-même compréhensible, qu'elle pose la question d'être compréhensible. Il n'y a aucune raison de ne pas donner n'importe quelle autre suite, c'est tout à fait au hasard que je vous dirais : *dépression-contrition*, je pourrais en inventer bien d'autres.

Il s'agit de poser la question des rapports de la *frustration* et de la *régression*. Ceci n'a jamais été fait d'une façon satisfaisante. Je dis que ça n'est point satisfaisant parce que la notion de *régression* elle-même dans cette occasion n'est pas élaborée.

La *frustration* donc, n'est pas un refus d'un objet de satisfaction et ce n'est pas à cela qu'elle tient. Elle est...
et ici je me contente de remettre à la suite une série de formules qui ont déjà été travaillées ici, je suis donc relativement dispensé, sauf par allusions, de faire la preuve, je veux dérouler devant vous un enchaînement tel que vous puissiez en retenir les articulations principales, aux fins de vous en servir et de voir si elles servent... elle est originairement...
puisque nous nous soumettons à cette voie de prendre les choses au départ, je ne dis pas dans *le développement* car ceci n'a plus le caractère d'un développement, mais dans la relation primitive de l'enfant avec sa mère... la frustration en elle-même n'est pensable...
non pas comme n'importe quelle frustration, mais comme une frustration utilisable dans notre dialectique... que comme le refus de don en tant qu'il est lui-même symbole de quelque chose qui s'appelle l'amour.

En disant ceci, je ne dis rien qui ne soit en toutes lettres dans FREUD lui-même.

Le caractère fondamental de *la relation d'amour*, avec tout ce qu'elle implique par elle-même d'élaboré, non pas au second degré, mais au troisième degré, *n'implique pas* seulement *en face de soi un objet, mais un être*. Ceci est dans FREUD - dans maints passages - pensé comme étant la relation qui est au départ. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela ne veut pas dire que l'enfant a fait *la philosophie de l'amour*, qu'il a fait la distinction de *l'amour* ou du *désir*, cela veut dire qu'il est déjà dans un bain qui implique l'existence de cet *ordre symbolique*, et que nous pouvons déjà en trouver dans sa conduite des preuves, c'est à savoir que certaines choses passent, qui ne sont concevables que si cet *ordre symbolique* est présent.

Ici nous avons toujours affaire à cette ambiguïté, qui naît de ceci, que nous avons une science qui est une science de l'individu, une science du sujet, et nous succombons au besoin de prendre à partir du départ : dans le sujet. *Nous oublions que le sujet en tant que sujet, n'est pas identifiable à l'individu*, que même si le sujet était détaché, en tant qu'*individu*, de tout *l'ordre* qui le concerne en tant que sujet, cet ordre existe. Autrement dit, que la loi des relations intersubjectives, du fait qu'elle gouverne profondément ce dont l'individu dépend, l'implique - qu'il en soit conscient ou pas - en tant qu'*individu*, dans cet ordre.

En d'autres termes, loin de pouvoir même tenter de réussir cette tentative désespérée, pourtant tout le temps faite et refaite. Je fais allusion à ces articles sur les phobies d'un nommé MALLET²³ qui veut nous faire comprendre comment à propos des phobies, et des phobies primitives, les premières relations de l'enfant avec le noir s'expliquent et en particulier comment du surgissement de ces angoisses, va sortir l'image du père.

C'est une tentative que je peux bien en effet qualifier de désespérée, et qui ne peut se faire que grâce à des ficelles grosses comme le bras. L'ordre de la paternité existe, que l'individu vive ou ne vive pas. Les terreurs infantiles viennent prendre leur sens, articulé dans la relation intersubjective père-enfant, qui est profondément organisée symboliquement, et là elles forment, si on peut dire, le contexte subjectif dans lequel l'enfant va avoir sans aucun doute à développer son expérience, cette expérience qui à chaque instant est profondément prise, remaniée par cette relation intersubjective, rétroactivement remaniée, et dans laquelle il s'engage par une série d'amorces, qui ne sont amorces que pour autant que justement elles vont s'engager.

Le don lui-même implique tout le cycle de l'échange, il n'y a don que parce qu'il y a une immense circulation de dons qui prennent tout l'ensemble intersubjectif du point de vue du sujet qui y entre et qui s'y introduit aussi primitivement que vous pouvez le supposer. Le don alors surgit d'un *au-delà* de la relation objectale, puisque justement il suppose derrière lui tout cet ordre de l'échange pour l'enfant qui va y entrer, et il ne va surgir de cet *au-delà* que dans son caractère qui est ce qui le constitue proprement *symbolique*, et qui fait que rien n'est don qui ne soit constitué par cet acte qui l'a préalablement annulé, révoqué. C'est sur un fond de révocation que le don surgit et est donné.

C'est donc sur ce fond, et en tant que signe de l'amour annulé d'abord, pour réparaître comme pure présence, que le don se donne ou non à l'appel. Et je dirai même plus : j'ai dit « *appel* » qui est le premier plan, mais rappelez vous ce que j'ai dit au moment où nous faisons la psychose [séminaire 1955-56] et où nous parlions de l'appel essentiel à la parole. J'aurais tort de m'en tenir là par rapport à la structure de *la parole* qui implique dans l'Autre que *le sujet reçoit son propre message sous une forme inversée*.

23 Jean Mallet : *Contribution à l'étude des phobies*, PUF 1955.

Nous n'en sommes pas là, il s'agit de l'*appel*. Mais l'*appel*, si nous le maintenons isolé, le premier temps de *la parole* ne peut pas être soutenu isolément. C'est ce que l'image freudienne du petit enfant avec son *fort-da* nous montre. Si nous restons au niveau de l'*appel*, il faut qu'il y ait en face de lui son contraire, appelez-le le repère, c'est pour autant que ce qui est appelé peut être repoussé, que l'*appel* est déjà fondamental et fondateur dans l'*ordre symbolique*, en tous cas est déjà une introduction totalement engagée dans l'*ordre symbolique*.

C'est précisément ceci en tant que ce don se manifeste à l'*appel* de ce qui est quand il n'est pas là, et quand il est là se manifeste essentiellement comme seulement signe du don, c'est-à-dire en somme comme rien, en tant qu'objet de satisfaction. Et quand il est là il est justement là pour pouvoir être repoussé en tant qu'il est ce rien. Le caractère donc fondamentalement décevant de *ce jeu symbolique*, c'est cela qui est l'articulation essentielle autour de laquelle et à partir de laquelle la satisfaction elle-même se situe et prend son sens.

Je ne veux pas dire naturellement qu'il n'y ait pas chez l'enfant, à l'occasion, cette *satisfaction* accordée où il y aurait *pur rythme vital*, mais je dis *que toute satisfaction mise en cause dans la frustration y vient sur ce fond de caractère fondamentalement décevant de l'ordre symbolique*, et qu'ici la satisfaction n'est que *substitut, compensation* : et ce sur quoi l'enfant, si je puis dire, *écrase* ce qu'a de décevant en lui-même *ce jeu symbolique* dans la saisie orale de l'*objet de satisfaction* - le sein en l'occasion - de l'objet réel.

Et en effet ce qui l'endort dans cette satisfaction, c'est justement *sa déception, sa frustration*, le refus qu'à l'occasion il a éprouvé, cette douloureuse dialectique de l'objet à la fois là et jamais là, à laquelle il s'exerce dans cette chose qui nous est symbolisée dans cet exercice généralement saisi par FREUD comme étant l'aboutissement comme étant le jeu pur de ce qui est le fond de la relation du sujet au couple « *présence-absence* ». Bien entendu là, FREUD le saisit à son état pur, à sa forme détachée, mais il reconnaît ce jeu de relation à *la présence sur fond d'absence, à l'absence* en tant que c'est elle *qui constitue la présence*.

L'enfant donc, dans la satisfaction, écrase l'inassouvissement fondamental de cette relation, dans la saisie orale avec laquelle il endort le jeu. Il étouffe ce qui ressort de cette relation fondamentalement *symbolique*, et rien dès lors pour nous étonner que ce soit justement dans le sommeil qu'à ce moment-là se manifeste la persistance de son désir sur le plan *symbolique*.

Car je vous le souligne à cette occasion, même le désir de l'enfant dans ce rêve prétendu archi-simple qu'est le rêve infantile, le rêve de la petite Anna FREUD, ce n'est pas ce désir lié à la pure et simple satisfaction naturelle. La petite Anna FREUD dit « *framboise, flan* ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Tous ces objets là sont des objets transcendants, voire d'ores et déjà tellement entrés dans l'*ordre symbolique* que ce sont justement tous les objets interdits en tant qu'interdits. Rien ne nous force du tout à penser que la petite Anna FREUD fut *inassouvie* ce soir là, bien au contraire. Ce qui se maintient dans le rêve comme un désir sans doute exprimé sans certes, mais avec toute la transposition de l'*ordre symbolique*, c'est le *désir de l'impossible*. Et bien entendu si vous pouviez encore douter de *la parole* qui joue un rôle essentiel, je vous ferais remarquer que si la petite Anna FREUD n'avait pas *articulé cela en paroles*, nous n'en aurions jamais rien su.

Mais alors que se passe-t-il au moment où la satisfaction en tant que satisfaction du besoin, entre ici pour se substituer à la satisfaction symbolique ? Puisqu'elle est là justement pour s'y substituer, de ce fait même, elle subit *une transformation*. Si cet objet réel devient lui-même signe dans l'exigence d'amour, c'est-à-dire dans la requête symbolique, il entraîne immédiatement *une transformation*.

Je dis que l'objet *réel* prend ici valeur de *symbole*. Ce serait un pur et simple tour de passe-passe que de vous dire que de ce fait il est devenu symbole ou presque, mais ce qui prend accent et *valeur symbolique*, c'est l'activité qui met l'enfant en possession de cet objet, c'est son mode d'appréhension, et c'est ainsi que *l'oralité* devient non seulement ce qu'elle est, à savoir mode instinctuel de la faim porteuse d'une *libido* conservatrice du corps propre, de ce sur quoi FREUD s'interroge.

Quelle est cette libido : la *libido* de la conservation, ou la *libido* sexuelle ? Bien sûr elle est cela en elle-même, c'est même cela qui implique la *destrudo* mais c'est précisément parce qu'elle est entrée dans cette dialectique de substitution de la satisfaction à l'exigence d'amour, qu'elle est bien une activité érotisée : *libido* au sens propre, et *libido* sexuelle. Tout ceci n'est pas simplement vaine articulation *rhétorique*, car il est tout à fait impossible de passer autrement qu'en les éludant, sur des objections que des gens pas très fins ont pu faire à certaines remarques analytiques, *sur le sujet de l'érotisation du sein*, par exemple M. Charles BLONDEL. Dans le dernier numéro des *Études philosophiques* fait à propos du commentaire de FREUD, M^{me} FAVEZ-BOUTONNIER nous rappelle dans un de ses articles, que M. Charles BLONDEL disait :

« *Je veux bien tout entendre, mais que font-ils du cas où l'enfant n'est pas du tout nourri au sein de sa mère, mais au biberon ?* »

C'est justement à ceci que les choses que je viens de vous structurer, répondent. L'objet réel, dès qu'il entre dans la dialectique de la frustration, n'est pas en lui-même indifférent, mais il n'a nul besoin d'être spécifique, d'être le sein de la mère, il ne perd rien de la valeur de sa place dans la dialectique sexuelle, d'où il ressort l'érotisation de la zone orale, car ce n'est justement pas l'objet qui là-dedans joue le rôle essentiel, mais le fait que l'activité a pris cette fonction érotisée sur le plan du désir qui s'ordonne dans l'ordre symbolique.

Je vous fais également remarquer au passage que cela va si loin, qu'il y a possibilité pour jouer le même rôle qu'il n'y ait pas d'objet réel du tout, puisqu'il s'agit en cette occasion de ce qui donne lieu à cette satisfaction substitutive de la satisfaction symbolique. C'est ceci qui peut - et qui peut seul - expliquer la véritable fonction de *symptômes* tels que ceux de *l'anorexie mentale*.

Je vous ai parlé de la relation primitive à la mère, qui devient au même moment un être réel, précisément en ceci que pouvant refuser indéfiniment, elle peut littéralement tout, et comme je vous l'ai dit, c'est à son niveau...

et non pas au niveau de je ne sais quelle espèce d'hypothèse d'une sorte de mégalomanie

qui projetterait sur l'enfant ce qui n'est que l'esprit de l'analyste

...qu'apparaît pour la première fois la dimension de la *toute-puissance*, la *Wirklichkeit* qui en allemand signifie efficacité et réalité, l'efficace essentielle qui se présente d'abord à ce niveau comme la *toute-puissance* de l'être réel, dont dépend absolument et sans recours, le don ou le non don.

Je suis en train de vous dire que la mère est primordialement *toute-puissante*, et que dans cette dialectique nous ne pouvons pas l'éliminer pour comprendre quoi que ce soit qui vaille. C'est une des conditions essentielles. Je ne suis pas en train de vous dire avec Madame Mélanie KLEIN, qu'elle contient tout. C'est une autre affaire à laquelle je ne fais allusion qu'en passant, et dont je vous ai fait remarquer que l'immense contenant du corps maternel dans lequel se trouvent *tous les objets fantasmatiques primitifs* réunis, nous pouvons maintenant entrevoir comment c'est possible. Car *que ce soit possible*, c'est ce que Madame Mélanie KLEIN nous a généralement montré, mais elle a toujours été fort embarrassée pour expliquer *comment c'était possible*, et bien entendu c'est ce dont ne sont pas privés ses adversaires d'arguer, pour dire que là sans doute Madame Mélanie KLEIN rêvait.

Bien entendu elle rêvait, elle avait raison de rêver car le fait n'est possible que par une projection rétroactive dans le sens du corps maternel, de toute la lyre des *objets imaginaires*. Mais ils y sont bien en effet puisque c'est du champ virtuel, néantisation symbolique que la mère constitue, que tous les objets à venir tireront, chacun à leur tour, leur valeur symbolique. À prendre simplement à un niveau un peu plus avancé, un enfant vers l'âge de deux ans, il n'est pas du tout étonnant qu'elle les y trouve projetés rétroactivement, et on peut dire en un certain sens que comme tout le reste : puisqu'ils étaient prêts à y venir un jour, ils y étaient déjà.

Nous nous trouvons donc devant un point où l'enfant se trouve en présence de la *toute-puissance maternelle*. Puisque nous sommes au niveau de M^{me} Mélanie KLEIN, vous observerez que si je viens de faire une allusion rapide à ce qu'on peut appeler *la position paranoïde*, comme elle l'appelle elle-même, nous sommes déjà au niveau de la *toute-puissance* maternelle dans ce quelque chose qui nous suggère ce qu'était *la position dépressive*, car devant la *toute-puissance* nous pouvons soupçonner qu'il y a là quelque chose qui ne doit pas être sans rapport avec la relation à la *toute-puissance*, *cette espèce d'anéantissement*, de *micromanie*, qui bien au contraire de la *mégalomanie*, s'ébauche aux dires de Madame Mélanie KLEIN, à cet état. Il est clair qu'il ne faut pas aller trop vite, parce que ceci n'est pas en soi donné par le seul fait que la venue au jour de la mère en tant que *toute-puissante*, est réelle. Pour que ceci engendre *un effet dépressif*, il faut que le sujet puisse réfléchir sur lui-même et sur le contraste de son impuissance.

Ceci nous permet de préciser *aux environs de ce point*, ce qui correspond à l'expérience clinique, puisque les environs de ce point nous mettent autour de ce sixième mois que FREUD a relevé, et où d'ores et déjà se produit le phénomène du *stade du miroir*. Vous me direz : « *vous nous avez enseigné qu'au moment où le sujet peut saisir son corps propre dans sa totalité, dans sa réflexion spéculaire, c'est plutôt un sentiment de triomphe qu'il éprouve, cet autre total où il s'achève en quelque sorte, et se présente à lui-même* ».

En effet ceci est quelque chose que *nous reconstruisons*, et que d'ailleurs non sans confirmation de l'expérience, *le caractère jubilatoire* de cette rencontre n'était pas douteux. Mais n'oublions pas qu'autre chose est *l'expérience de la maîtrise* - qui donnera un élément de *splitting* tout à fait essentiel de la distinction avec lui-même, et jusqu'au bout à la relation de l'enfant à son propre *moi* - ...autre chose bien entendu est l'expérience de la maîtrise et de *la rencontre du maître*.

C'est bien parce qu'en effet la forme de la maîtrise lui est donnée sous la forme d'une totalité à lui-même aliénée mais de quelque façon étroitement liée à lui et dépendante, mais que cette forme une fois donnée, c'est justement devant cette forme dans *la réalité du maître*, c'est à savoir si le moment de son triomphe est aussi le truchement de sa défaite, et si c'est à ce moment que cette totalité en présence de laquelle il est, cette fois sous la forme du corps maternel, ne lui obéit pas. C'est très précisément donc en tant que la structure spéculaire réfléchie du stade du miroir entre en jeu, que nous pouvons concevoir que *la toute-puissance maternelle* n'est alors réfléchie qu'en position *nettement dépressive*, c'est à savoir le sentiment d'*impuissance* de l'enfant. C'est là que peut s'insérer ce quelque chose à quoi je faisais allusion tout à l'heure, quand je vous ai parlé de *l'anorexie mentale*.

On pourrait là aussi aller un peu vite, et dire que le seul pouvoir que le sujet a contre la *toute-puissance*, c'est de dire *non* au niveau de l'action, et faire introduire là *la dimension du négativisme*, qui bien entendu n'est pas sans rapport avec le moment que je vise. Néanmoins je ferais remarquer que l'expérience nous montre, et non sans doute sans raison, que ce n'est pas au niveau de l'action et sous la forme du négativisme, que la résistance à la *toute-puissance* dans la relation de dépendance, s'élabore, c'est au niveau de l'objet en tant qu'il nous est apparu sous le signe du *rien*, de l'objet annulé en tant que *symbolique*, c'est au niveau de l'objet que l'enfant met en échec sa dépendance, et justement en se nourrissant de rien, c'est même là qu'il renverse sa relation de dépendance en se faisant par ce moyen maître de la *toute-puissance* avide de le faire vivre, lui qui dépend d'elle, et dont dès lors c'est elle qui dépend par son désir, qui est à la merci par une manifestation de son caprice, à savoir de sa *toute-puissance* à lui.

Nous avons donc bien besoin de soutenir devant notre esprit, que très précocement, si l'on peut dire comme *lit* nécessaire à l'entrée en jeu même de la première relation imaginaire, sur lequel peut se faire tout le jeu de la projection de son contraire, nous avons besoin de partir de ceci d'essentiel : que l'intentionnalité de l'amour - pour l'illustrer maintenant en termes psychologiques mais qui ne représentent qu'une dégradation par rapport au premier exposé que je viens de vous en faire - cette intentionnalité constitue très précocement avant tout au-delà de l'objet, cette structuration fondamentalement *symbolique* impossible à concevoir, sinon en posant *l'ordre symbolique* comme déjà institué, et comme tel déjà présent.

Ceci nous est montré par l'expérience. Très vite M^{me} Suzan ISAACS depuis très longtemps nous a fait remarquer qu'à un âge déjà très précoce, un enfant distingue d'un sévère de hasard, *une punition*. Avant la parole un enfant ne réagit pas de la même façon à un heurt et à une gifle. Je vous laisse méditer ce que ceci implique. Vous me direz : c'est curieux, l'animal aussi, au moins l'animal domestique. Vous ferez peut-être une objection que je crois facile à renverser, mais qui pourrait être mise en usage comme un argument contraire.

Cela prouve justement en effet que l'animal peut arriver à cette sorte d'ébauche qui le met par rapport à celui qui est son maître, dans des rapports d'identification très particuliers, à une ébauche d'au-delà, mais que c'est précisément parce que l'animal n'est pas inséré comme l'homme par tout son être dans *un ordre de langage*, encore qu'il arrive à quelque chose d'aussi élaboré que de distinguer le fait qu'au lieu de le taper sur le dos, on lui donne une correction, mais cela ne donne rien de plus chez lui.

Rappelons bien ceci encore, puisqu'il s'agit pour l'instant d'éclairer les contours. Vous avez peut-être vu sortir une espèce de cahier paru en 1939, comme quatrième numéro de l'année de *l'International journal of Psycho-Analysis*. Il semble qu'on se soit dit « *Il y a quand même quelque chose dans ce langage* », et il semble que quelques personnes aient été appelées à répondre à la commande. Je me base sur l'article de M. LOEWENSTEIN marqué d'une prudente distance non sans habileté, qui consiste à rappeler que M. De SAUSSURE a enseigné qu'il y a un *signifiant* et un *signifié*, bref à montrer qu'on est un peu au courant, ceci absolument inarticulé à notre expérience, si ce n'est qu'il faut songer à ce qu'on dit, de sorte que restant à ce niveau d'élaboration, je lui pardonne de ne pas citer mon enseignement, parce que nous en sommes beaucoup plus loin.

Mais il y a un Monsieur RYCROFT qui, au titre des londoniens, essaie d'en mettre un peu plus, c'est-à-dire de nous dire ce qu'en somme nous faisons : la théorie analytique à propos des instances intrapsychiques et de leur articulation entre-elles. Mais peut-être faudra-t-il se souvenir que *la théorie de la communication* doit exister, et qu'il faudrait s'en souvenir à propos *des champs dans le champ analytique*, et qui doivent communiquer. Et on nous rappelle que *quand un enfant crie*, ceci peut être considéré comme une situation totale : la mère, le cri, l'enfant et que par conséquent nous sommes là en pleine *théorie de la communication*. *L'enfant crie, la mère reçoit son cri comme un signal*. Si on parlait de là, peut-être pourrait-on arriver à réorganiser notre expérience, nous dit-il. Voilà donc le cri qui intervient ici comme signal du besoin, d'ailleurs ceci est pleinement articulé dans l'article.

La distinction qu'il y a entre ceci et ce que je suis en train de vous enseigner, c'est qu'il ne s'agit absolument pas de cela, *le cri* dont il s'agit est *un cri* qui d'ores et déjà - comme le montre ce que FREUD met en valeur dans la manifestation de l'enfant

- est un cri qui n'est pas pris en tant que signal, c'est déjà le cri en tant qu'il appelle sa réponse, qu'il appelle si je puis dire, sur *fond de réponse*, qu'il appelle dans un état de choses dans lequel le langage, non seulement est déjà institué, mais l'enfant baigne déjà dans un milieu de langage où déjà c'est à titre de couple d'alternance qu'il peut en saisir et articuler les premières bribes.

Le fait est ici absolument essentiel, c'est un cri, mais le cri dont il s'agit, celui dont nous tenons compte dans la frustration, c'est un cri en tant qu'il s'insère dans un monde synchronique de cris organisés en système symbolique. Il y a d'ores et déjà ici et virtuellement, de ces cris organisés en un système symbolique. Le sujet humain n'est pas seulement averti comme de quelque chose qui, à chaque fois signale un objet. Il est absolument vicieux, fallacieux, erroné, de poser la question du signe quand il s'agit du *système symbolique*, par son rapport avec l'objet du signal, avec l'objet de l'ensemble des autres cris. Le cri d'ores et déjà, dès l'origine est un cri fait pour qu'on en prenne note, voire pour qu'on ait à en rendre compte à un Autre au-delà. D'ailleurs il n'y a qu'à voir l'intérêt que prend l'enfant et le besoin essentiel qu'a l'enfant de recevoir ces cris modulés qui s'appellent langage, ces cris articulées qui s'appellent paroles, et l'intérêt qu'il prend à ce système pour lui-même.

Et si le ton type c'est justement le ton de *la parole*, c'est parce qu'en effet ici le ton, si je puis dire, est égal en son principe, et que dès l'origine l'enfant se nourrit de paroles autant que de pain, car *il périt de mots*, et que comme le dit l'Évangile : « *l'homme ne périt pas seulement par ce qui entre dans sa bouche, mais aussi par ce qui en sort* ».

Il s'agit alors de faire l'étape suivante. Vous vous êtes bien aperçus de ceci, ou plus exactement vous ne vous en êtes pas aperçus mais je tiens à vous souligner, que le terme de « *régression* » peut prendre ici pour vous une application, vous apparaître sous une incidence sous laquelle il ne vous apparaît pas d'ordinaire à tous les titres. Le terme de « *régression* » est applicable à ce qui se passe quand l'objet réel, et du même coup l'activité qui est faite pour le saisir, vient se substituer à l'exigence symbolique.

Quand je vous ai dit : l'enfant écrase sa déception dans sa saturation et son assouvissement au contact du sein ou de tout autre objet, il s'agit à proprement parler là de ce qui va lui permettre d'entrer dans la nécessité du mécanisme, qui fait qu'à une frustration symbolique peut toujours succéder, s'ouvrant la porte de la régression.

Il nous faut maintenant faire un *jump*, car bien entendu nous ferions quelque chose de tout à fait artificiel si nous nous contentions de faire remarquer qu'à partir de maintenant tout va tout seul, à savoir que dans cette ouverture donnée au *signifiant* par l'entrée *imaginaire*, à savoir toutes les relations qui vont maintenant s'établir au *corps propre* par l'intermédiaire de la relation spéculaire, vous voyez très bien comment peut entrer en jeu l'avènement dans le signifiant de toutes appartenances du corps.

Que les excréments deviennent *l'objet électif du don* pendant un certain temps, ceci n'est certainement pas pour nous surprendre puisque c'est bien évidemment dans le matériel qui s'offre à lui en relation à son propre corps, que l'enfant peut trouver à l'occasion ce *réel* fait pour nourrir le *symbolique*. Que ce soit là aussi à l'occasion que la rétention puisse devenir refus, tout cela n'a absolument rien pour vous surprendre, et quels que soient les raffinements et la richesse des phénomènes que l'expérience analytique a découverte au niveau du *symbolisme anal*, ce n'est pas cela qui est fait pour nous arrêter longtemps.

Je vous ai parlé de *jump*, c'est parce qu'il s'agit maintenant de voir comment s'introduit dans cette dialectique de *la frustration*, *le phallus*. Là encore défendez-vous des exigences vaines d'une genèse naturelle, et si vous voulez déduire d'une quelconque constitution des organes génitaux, le fait que *le phallus* joue un rôle absolument prévalant dans tout le symbolique génital. Simplement vous n'y arriverez jamais : vous vous livrez aux contorsions que j'espère vous montrer dans leur détail, celles de M. JONES pour essayer de donner un commentaire satisfaisant à la phase phallique telle que FREUD l'a affirmé comme cela tout brutalement, et d'essayer de nous montrer comment il se fait que *le phallus* qu'elle n'a pas, peut avoir une telle importance pour la femme.

C'est vraiment quelque chose de bien drôle à voir, car à la vérité la question n'est absolument pas là. La question est d'abord et avant tout une question de *fait*, c'est *un fait* : si nous ne découvrons pas dans les phénomènes cette exigence, cette prévalence, cette *prééminence du phallus* dans toute la *dialectique imaginaire* qui préside aux aventures, aux avatars et aussi aux échecs, aux défaillances du développement génital, en effet il n'y aurait pas de problème.

Et il n'est pas douteux qu'il n'y a aucun besoin de s'éténuer comme le font certains, pour faire remarquer que l'enfant *[fille]* doit elle aussi avoir ses petites sensations propres dans son ventre, ce qui est une expérience qui sans aucun doute, et peut-être dès l'origine, est distincte de celle du garçon. La question n'est absolument pas là comme le fait remarquer FREUD. D'ailleurs il est tout à fait clair que ceci va de soi.

Si la femme en effet a beaucoup plus de mal que le garçon, à son dire, à faire entrer cette réalité de ce qui se passe du côté de l'utérus ou du vagin, dans une dialectique du désir qui la satisfasse, c'est en effet parce qu'il lui faut passer par quelque chose vis-à-vis de quoi elle a un rapport tout différent de celui de l'homme, c'est à savoir très précisément ce dont elle manque, c'est-à-dire du *phallus*. Mais la raison de savoir pourquoi il en est ainsi, n'est certainement pas, en aucun cas, à déduire de quoi que ce soit qui prenne son origine dans une disposition physiologique quelconque de l'un des deux sexes.

Il faut partir de ceci, que *l'existence d'un phallus imaginaire est le pivot de toute une série de faits* qui exigent son postulat, c'est à savoir qu'il faut étudier ce labyrinthe où le sujet habituellement se perd, et même viendrait à être dévoré, et dont le fil justement est donné par le fait que ce qui est à découvrir, est ceci : que *la mère manque de phallus*, que c'est *parce qu'elle en manque qu'elle le désire*, et que c'est seulement en tant que quelque chose le lui donne, qu'elle peut être satisfaite. Ceci peut paraître littéralement stupéfiant. Il faut partir du stupéfiant.

La première vertu de la connaissance, c'est d'être capable de s'affronter à ce qui ne va pas de soi, que ce soit le manque qui soit ici le désir majeur, nous sommes tout de même peut-être un peu préparés à l'admettre. Si nous admettons que c'est aussi la caractéristique de *l'ordre symbolique*, en d'autres termes que c'est en tant que *le phallus imaginaire* joue un rôle *signifiant majeur* que la situation se présente ainsi, et elle se présente ainsi parce que le signifiant, ce n'est pas chaque sujet qui l'invente au gré de son sexe ou de ses dispositions, ou de sa folâtrerie à la naissance : le signifiant existe.

Que *le phallus comme signifiant* ait un rôle sous-jacent, cela ne fait pas de doute puisqu'il a fallu l'analyse pour le découvrir, mais c'est absolument essentiel. C'est quelque chose dont simplement au passage je vous souligne la question qu'il pose, pour nous en aller un instant ailleurs que sur le terrain de l'analyse.

J'ai posé la question suivante à M. LÉVI-STRAUSS, autour des « *Structures élémentaires de la parenté* », je lui ai dit :

« Vous nous faites la dialectique de l'échange des femmes à travers les lignées, que vous posez par une sorte de postulat et de choix : on échange les femmes entre générations, j'ai pris à une autre lignée une femme, je dois à la génération suivante ou à une autre lignée, une autre femme, et il y a un moment où ça doit se fermer. Si nous faisons ceci par la loi de l'échange et des mariages préférentiels avec les cousins croisés, les choses circuleront très régulièrement dans un cercle qui n'aura aucune raison de se refermer, ni de se briser, mais si vous le faites avec ce qu'on appelle les cousins parallèles, il peut se produire des choses assez ennuyeuses parce que les choses tendent à converger au bout d'un certain temps, et à faire des brisures et des morceaux dans l'échange à l'intérieur des lignées. »

Je pose donc la question à M. LÉVI-STRAUSS :

« En fin de compte si vous faisiez ce cercle des échanges en renversant les choses, et en disant que selon les générations ce sont les lignées féminines qui produisent les hommes et qui les échangent...

car enfin *ce manque* dont nous parlons chez la femme, nous sommes tout de suite déjà avertis qu'il ne s'agit pas d'un manque *réel*, car *le phallus*, chacun sait qu'elle peut en avoir, elles les ont les *phallus*, et en plus elles le produisent, elles font des garçons, des phallophores

...et par conséquent on peut décrire l'échange à travers les générations de la façon la plus simple, on peut décrire les choses dans l'ordre inverse, on peut décrire du point de vue de la formalisation, exactement les choses de la même façon symétriquement, en prenant un axe de référence, un système de coordonnées fondé sur les femmes. »

Seulement, si on le fait ainsi, il y a un tas de choses qui seront inexplicables et qui ne sont expliquées que par ceci : c'est que dans tous les cas où le pouvoir politique, même dans les sociétés matriarcales, est androcentrique, il est représenté par des hommes et par des lignées masculines, et que telle ou telle *anomalie très bizarre* dans ces échanges, telle ou telle *modification, exception, paradoxe* qui apparaissent dans les lois de l'échange au niveau des *structures élémentaires de la parenté*, ne sont strictement explicables que *par rapport* et *en référence* à quelque chose qui est hors du jeu de la parenté, et qui est le contexte politique, c'est-à-dire *l'ordre du pouvoir*, et très précisément *l'ordre du signifiant*, l'ordre où *sceptre* et *phallus* se confondent.

C'est précisément pour des raisons inscrites dans *l'ordre symbolique*, c'est-à-dire dans *ce quelque chose qui transcende le développement individuel*, c'est en tant qu'*imaginaire symbolisé* que le fait qu'on a ou qu'on n'a pas de *phallus* prend l'importance économique qu'il a au niveau de *l'œdipe*, et qui motive à la fois l'importance du *complexe de castration* et la prééminence d'instance éminente de ce fameux *fantasme de la mère phallique*, qui depuis qu'il est sorti sur l'horizon analytique, fait le problème que vous savez.

Avant de vous mener à *la façon dont s'articule au niveau de l'œdipe*, et en tant que s'achevant et se résolvant, *cette dialectique du phallus*, je veux vous montrer que moi aussi je peux rester un certain temps dans les étages préœdipiens, et à cette seule condition d'être guidé par ce fil conducteur du rôle fondamental de *la relation symbolique* et vous faire quelques remarques qui sont les suivantes : c'est qu'au niveau de *sa fonction imaginaire*, au niveau de la prétendue exigence de la mère phallique, quel rôle joue ce *phallus* ?

Je veux ici vous montrer une fois de plus comment cette notion du manque de l'objet est absolument essentielle, pour simplement lire les bons auteurs analytiques, et parmi lesquels je place Karl ABRAHAM²⁴ qui a fait un article purement admirable sur « *Le complexe de castration chez les femmes* » en 1920. Au hasard de ces lignes, il nous donne comme exemple l'histoire d'une petite fille de deux ans qui s'en va dans l'armoire à cigares après le déjeuner, elle donne le premier à papa, le second à maman qui ne fume pas, et elle met le troisième entre ses jambes. Maman ramasse toute la panoplie et remet tout dans la boîte à cigares. Ce n'est pas au hasard que la petite fille retourne et recommence : cela vient bien à sa place.

Je regrette que ce ne soit pas commenté d'une façon plus articulée, car si l'on admet que le troisième geste...

comme M. ABRAHAM l'admet implicitement puisqu'il le cite comme exemple

...indique que cet *objet symbolique* manque à la petite fille, elle manifeste par là ce manque, et c'est sans doute à ce titre qu'elle l'a d'abord donné à celui à qui il ne manque pas, pour montrer ce que celle à qui il manque - la mère - a en faire, et pour bien marquer ce *en quoi elle peut le désirer* - précisément comme l'expérience le prouve - *pour satisfaire celle à qui il manque*, car si vous lisez *l'article de FREUD sur la sexualité féminine*²⁵, vous apprendrez que ce n'est pas simplement de manquer du *phallus* qu'il s'agit quant à la petite fille, mais il s'agit bel et bien de le donner ou de donner son équivalent - tout comme si elle était un petit garçon - à sa mère.

Ceci n'est qu'une histoire introductive à ce fait, qu'il faut que vous sachiez vous représenter que rien n'est concevable dans *la phénoménologie des perversions*, je veux dire d'une façon directe, si vous ne partez pas de cette idée beaucoup plus simple que ce qu'on vous donne d'habitude...

dans cette espèce de ténacité d'*identification, réidentification, projection*, et de toutes les mailles - on se perd dans ce labyrinthe - ...qu'il s'agit du *phallus*. Il s'agit de savoir comment l'enfant plus ou moins consciemment réalise que sa mère est *toute-puissante* fondamentalement de quelque chose, et c'est toujours la question de savoir par quelle voie il va lui donner cet objet dont elle manque, et dont il manque lui-même toujours.

Car ne l'oublions pas, après tout le phallus du petit garçon n'est pas beaucoup plus vaillant que celui de la petite fille, et ceci naturellement a été vu par de bons auteurs, et M. JONES s'est tout de même aperçu que M^{me} Karen HORNEY était plutôt pour celui avec qui il était en conflit, avec FREUD en l'occasion.

24 Karl Abraham : « *Manifestation of the female castration complex* », in *Selected papers*, Hogarth press 1922, p. 338.

25 S. Freud : « *Sur la sexualité féminine* », in *La Vie Sexuelle*, p. 139-155, PUF 1973.

Et ce caractère fondamentalement déficient du *phallus* du petit garçon, voire de la honte qu'il peut en éprouver dans cette occasion, de l'insuffisance profonde où il peut se sentir, est une chose qu'elle a fort bien su mettre en valeur, non pour tâcher de combler ce pont qu'il y a dans la différence entre petit garçon et petite fille, mais pour éclairer l'un par l'autre.

N'oublions pas à cette lumière, la valeur de *la découverte* du petit garçon sur lui-même, pour comprendre la valeur exacte qu'ont les tentatives de séduction vis-à-vis de la mère dont on parle toujours. Ces tentatives de séductions sont profondément marquées du conflit narcissique, c'est toujours l'occasion des premières lésions narcissiques qui ne sont là que les préludes, et voire même les présupposés, de certains effets ultérieurs de la castration, mais auxquelles il convient de s'arrêter.

En fin de compte, il s'agit bien, plutôt que de la simple pulsion ou agression sexuelle, du fait que le garçon veut se faire croire un mâle ou un porteur de *phallus*, alors qu'il ne l'est qu'à moitié. En d'autres termes, ce dont il s'agit dans toute la période pré-œdipienne où les perversions prennent origine, c'est d'un jeu qui se poursuit, *un jeu de furet*, ou encore *de bonneteau*, voire *notre jeu de pair et d'impair*.

Ce *phallus*, qui est fondamental en tant que signifiant dans cet imaginaire de la mère qu'il s'agit de rejoindre pour des raisons absolument fondamentales, puisque c'est sur cette *toute-puissance* de la mère que le *moi* de l'enfant repose, il s'agit de voir où il est et où il n'est pas. Il n'est jamais vraiment là où il est, il n'est jamais tout à fait absent là où il n'est pas.

Et toute la classification des perversions doit se comprendre en ceci, c'est que quelle que soit la valeur de ce qu'on a pu apporter comme identification à la mère, identification à l'objet, etc. ce qui est essentiel c'est que...

prenons par exemple le *transvestisme*, l'article d'Otto FENICHEL de l'introduction de *l'International journal* ...le sujet met en cause son *phallus* dans le *transvestisme*. On oublie que le transvestisme n'est pas simplement une affaire d'homosexualité plus ou moins transposée, que ce n'est pas simplement une affaire de fétichisme particularisée au fait qu'il faut que le fétiche soit porté par le sujet, montre FENICHEL qui met très bien l'accent sur le fait que ce qui est sous les habits féminins, c'est une femme. Le sujet s'identifie à une femme qui a un *phallus*, seulement elle en a un, en tant que caché. Nous voyons par ce fait que le *phallus* doit toujours participer de ce quelque chose qui le voile, et nous voyons là l'importance essentielle de ce que j'ai appelé « *le voile* », l'existence des habits qui fait que c'est par eux que se matérialise l'objet.

Même quand l'objet réel est là, il faut que l'on puisse penser qu'il peut n'y pas être, et qu'il soit toujours possible qu'on pense qu'il est là précisément où il n'est pas. De même dans l'homosexualité masculine - pour nous limiter à elle aujourd'hui - c'est encore de son *phallus* qu'il s'agit chez le sujet, mais chose curieuse, c'est encore du sien en tant qu'il va le chercher chez un autre. Pour tout dire, toutes *les perversions* peuvent se placer dans cette mesure où toujours par quelque côté, elles jouent avec cet *objet* signifiant en tant qu'il est de sa nature et par lui-même un vrai signifiant, c'est-à-dire quelque chose qui en aucun cas ne peut être pris à sa valeur spatiale.

Et quand même on met *la main dessus*, quand on le trouve pour s'y fixer définitivement *dans la perversion des perversions*, celle qui s'appelle *le fétichisme* - car c'est celle vraiment qui montre, non seulement où il est vraiment, mais ce qu'il est - quand on le trouve, il est exactement rien, ce sont de vieux habits usés, une défroque, une partie du fétichisme c'est ce qu'on voit dans *le transvestisme*, et en fin de compte c'est un petit soulier usé. Quand il apparaît, quand il se dévoile réellement, c'est le fétiche. Qu'est-ce à dire ?

C'est qu'à cette étape et juste avant l'œdipe, entre cette relation première que je vous ai fondée aujourd'hui, et d'où je suis parti, de la frustration primitive et de l'œdipe, nous avons comme constituant de la dialectique intersubjective l'étape où l'enfant s'engage dans la dialectique du leurre, où très essentiellement pour satisfaire ce qui ne peut pas être satisfait, à savoir un désir de la mère qui dans son fondement, est inassouvissable, l'enfant par quelque voie qu'il le fasse, s'engage dans cette voie de se faire lui-même objet trompeur.

Je veux dire que ce *désir* qui ne peut pas être assouvi, il s'agit de le tromper, et c'est très précisément en tant qu'il montre qu'il n'est pas à sa mère que se construit tout ce cheminement autour duquel le *moi* prend sa stabilité. Ces étapes les plus caractéristiques sont d'ores et déjà marquées - comme FREUD l'a montré dans son dernier article sur le *Splitting* - de la foncière ambiguïté du sujet et de l'objet.

À savoir que c'est en tant que l'enfant se fait *objet* pour tromper, qu'il se trouve engagé vis-à-vis de l'autre dans cette position où la relation intersubjective est toute entière constituée, c'est en tant non pas simplement qu'une sorte de leurre immédiat, comme il se produit dans le règne animal où il s'agit en somme pour celui qui est paré des couleurs de la parade, d'ériger toute la situation en se produisant, mais au contraire en tant que le sujet suppose dans l'autre le désir, qu'il s'agit d'un désir au second degré qu'il faut satisfaire, et comme c'est un désir qui ne peut être satisfait, on ne peut que *le tromper*.

C'est dans cette relation que s'institue ce qui est si caractéristique et qu'on oublie toujours : l'exhibitionnisme humain n'est pas l'exhibitionnisme des autres, comme celui du rouge-gorge, c'est quelque chose qui ouvre à un moment donné un pantalon, et qui le referme, et s'il n'y a pas de pantalon il manque une dimension de l'exhibitionnisme. Alors que se passe-t-il ?

Nous retrouvons aussi possiblement la régression, car en fin de compte cette mère inassouvie, insatisfaite, autour de laquelle se construit toute la montée de l'enfant dans le chemin du *narvissisme*, c'est quelqu'un de réel, elle est là et comme tous *les êtres inassouvis*, elle est là cherchant ce qu'elle va dévorer. Ce que l'enfant a trouvé lui-même autrefois pour écraser son assouvissement symbolique, il le retrouve devant lui possiblement comme la gueule ouverte : *l'image projetée de la situation orale*, nous la retrouvons aussi au niveau de la satisfaction sexuelle imaginaire. Le trou béant de la tête de MÉDUSE est une figure dévorante que l'enfant rencontre comme issue possible dans cette recherche de la satisfaction de la mère.

C'est un grand danger qui est précisément celui que nous révèlent nos fantasmes. Dans le fantasme de *dévor* nous le trouvons à l'origine, et nous le retrouvons à ce détour où il nous donne la forme essentielle sous laquelle se présente la phobie. Nous pouvons retrouver ceci à regarder les craintes propres du petit Hans. Le petit Hans se présente maintenant peut-être dans des conditions un petit peu plus clarifiées.

À ce détour, si vous avez le support de ce que je viens de vous apporter aujourd'hui :

- vous verrez mieux *les relations de la phobie et de la perversion*,
- vous verrez mieux aussi ce que je vous ai indiqué la dernière fois : *comment va se profiler la fonction de l'idéal du moi*,
- vous interpréterez mieux - je crois - que FREUD n'a pu le faire, car il y a un flottement à ce sujet dans son observation sur la façon dont il faut identifier ce que le petit Hans appelle « *la grande girafe* » et « *la petite girafe* ».

Comme Monsieur PRÉVERT l'a dit :

« Les grandes girafes sont muettes, les petites girafes sont rares. »

Dans le petit Hans c'est fort mal interprété, on approche tout de même de ce dont il s'agit, et ceci est assez clair, du seul fait que le petit Hans s'assoit dessus, malgré les cris de la grande girafe qui est incontestablement sa mère.

Nous allons aujourd'hui essayer de parler de *la castration* dont vous pouvez constater dans l'œuvre de FREUD que, à la façon du *complexe d'Œdipe*, si elle est partout là, ce n'est que pratiquement pour le *complexe d'Œdipe* que FREUD essaye d'en articuler pleinement la formule dans un article de 1931 consacré à quelque chose d'entièrement neuf²⁶.

Et pourtant *le complexe d'Œdipe* est là depuis le début dans la pensée de FREUD puisqu'on peut penser que c'est là le grand *problème personnel* d'où il est parti : qu'est-ce qu'un père ? Il n'y a là-dessus aucun doute puisque nous savons par sa biographie que les *Lettres à FLIESS* sont confirmatives de ces préoccupations et de cette présence dès l'origine du *complexe d'Œdipe*. Et ce n'est que *très tard* que FREUD s'en est expliqué.

Pour *la castration*, il n'y a nulle part ni rien de pareil. Jamais FREUD n'a pleinement articulé le sens précis, l'incidence psychique précise de cette crainte ou de cette menace, de cette instance, de ce moment dramatique où ces mots peuvent être également posés avec un point d'interrogation à propos de *la castration*.

Et en fin de compte, quand la dernière fois j'ai commencé d'aborder le problème par la venue par en dessous de *la frustration*, du *jeu phallique imaginaire* avec la mère, beaucoup d'entre vous, s'ils ont saisi le dessin que je faisais de l'intervention du père - *son personnage symbolique étant purement le personnage symbolique des rêves* - sont restés dans l'interrogation sur le sujet de « *qu'est-ce que cette castration ?* », est-ce à dire que pour que le sujet parvienne à « *la maturité génitale* », il faut en somme qu'il ait été *castré* ?

Si vous prenez les choses au niveau simple de la lecture, encore que ce ne soit articulé comme cela nulle part, c'est littéralement, dans l'œuvre de FREUD, impliqué partout. *La castration*, si vous voulez,

- est le signe du drame de *l'Œdipe*,
- comme il [*l'Œdipe*] en est [*de la castration*] le pivot implicite.

Ceci peut être éludé, peut être pris dans une sorte de « *comme si* », qui revient à entendre le courant du discours analytique qui semble vraiment interrogé sur sa [...]. Mais à partir du moment où il suffit que le texte, comme je le fais pour le moment, vous y fasse arrêter un peu pour qu'en effet le côté abrupt de cette affirmation vous paraisse problématique - et en effet ça l'est - et d'autre part que la formule, si paradoxale qu'elle soit, à laquelle je faisais à l'instant allusion, vous pouvez la prendre comme point de départ. Qu'est-ce que veut dire donc une pareille *formulation* ? Qu'implique-t-elle ? Que suppose-t-elle ?

C'est bien à cela d'ailleurs que les auteurs se sont attachés car tout de même, il y en a certains que *la singularité d'une telle conséquence* n'a pas manqué d'arrêter et au premier rang d'entre eux par exemple, quelqu'un comme Ernest JONES qui - et vous vous en rendez compte si vous lisez son œuvre - n'a jamais pu arriver à surmonter les difficultés du maniement du *complexe de castration* comme tel, et qui a essayé de formuler un terme qui lui est particulier mais qui bien entendu, comme tout ce qui est introduit dans la communauté analytique, qui y a fait son chemin et a porté des échos, c'est la notion qui lui est propre et qui est citée par les auteurs - principalement anglais - de *l'ἀφανισμός* [*aphanisis*], « *disparaître* » en grec.

La solution qu'a tenté de donner JONES au mode d'incidence dans l'histoire du drame psychique de *la castration*, est celle-ci. La crainte de *la castration* que nous ne pouvons pas, au moins dans sa perspective, suspendre à l'accident, à la contingence des *menaces* pourtant si singulièrement toujours reproduites dans les histoires et dans le fait qui s'exprime par la menace parentale bien connue : « *On fera venir quelqu'un qui coupera ça* ». Le côté paradoxalement motivé, non enraciné dans une sorte de *constante* nécessaire de la relation inter-individuelle, n'est pas le seul côté qui ait arrêté les auteurs.

Le maniement même de *la castration* que FREUD pourtant articule bien comme quelque chose qui précisément menace le *pénis*, le *phallus* - la question justement est là - cette difficulté qu'il y a à intégrer quelque chose de si singulier dans sa forme positive, a poussé JONES à essayer d'asseoir le mécanisme du développement autour duquel elle se constitue principalement. C'est là son objet au moment où il commence vraiment d'aborder le problème autour duquel doit se constituer le *super ego*, et qui l'a poussé à mettre au premier plan la notion de *l'aphanisis*, dont je pense qu'il suffira que je vous l'articule moi-même pour que vous voyez à quel point elle-même n'est pas non plus sans présenter de grandes difficultés.

En effet *l'aphanisis*, c'est la disparition, mais disparition de quoi ? Dans JONES, disparition du *désir*.

Le *complexe de castration* en tant qu'*aphanisis*, est substitué à *la castration*, c'est la crainte pour le sujet de voir s'éteindre en lui *le désir*. Vous ne pouvez pas ne pas voir, je pense, ce qu'une pareille notion représente en elle-même d'*une relation hautement subjectivée*.

C'est peut-être en effet quelque chose de concevable en tant que source d'une *angoisse primordiale*, mais assurément c'est *une angoisse singulièrement réfléchie*.

26 S. Freud : « *Sur la sexualité féminine* », in *La Vie Sexuelle*, p. 139-155, PUF 1973.

Il semble qu'il faille véritablement faire une espèce de saut dans une compréhension qui laisse ouvert, qui suppose franchi du même coup un immense fossé pour à partir de données qui seraient celles d'un sujet pris à partir même de ses premiers mouvements de relation à l'endroit de ces objets, supposé déjà être en position de prendre ce recul qui lui fait non seulement articuler une frustration comme telle, mais à cette frustration suspendre l'appréhension d'un tarissement du désir. En fait, c'est bien autour de la notion de *privation*, pour autant qu'elle fait surgir *la crainte de l'aphanisis*, que JONES a tenté d'articuler toute sa *genèse du super ego* comme l'aboutissement normal, la formation à laquelle aboutit normalement le *complexe d'Œdipe*.

Et bien entendu il s'est rencontré tout de suite avec les distinctions qui sont celles auxquelles je crois que nous arrivons à donner une forme un peu plus maniable. À savoir que quand il parle du terme de *privation*, il ne peut pas - même un seul instant

- ne pas distinguer la *privation* en tant que *pure privation*, qui fait que le sujet n'est pas satisfait dans l'un quelconque de ses besoins, et la *privation* qu'il appelle *délibérée*, celle qui suppose en face du sujet un autre sujet qui lui refuse cette satisfaction qu'il recherche.

D'ailleurs comme il n'est pas facile à partir de données aussi peu tranchées, d'allier le passage de l'une à l'autre, surtout quand on les conserve à l'état de synonymes. Il en vient naturellement à indiquer que le plus fréquemment la *privation* est prise comme une *frustration*, et est équivalente à la *frustration* pour le sujet. À partir de là, bien entendu, beaucoup de choses sont facilitées dans l'articulation d'un procès, mais si elles sont facilitées *pour l'élocuteur*, ça n'est pas dire qu'elles le soient autant *pour l'auditeur* un peu exigeant.

Agent	Manque	Objet
Père réel	Castration symbolique	Phallus imaginaire
Mère symbolique	Frustration imaginaire	Sein réel
Père imaginaire	Privation réelle	Phallus symbolique

En fait, je ne donne pas du tout dans ce tableau le même sens que JONES au terme de *privation*.

La *privation* dont il s'agit dans ce tableau, pour autant qu'elle intervient comme un des termes, est ce quelque chose par rapport à quoi doit se repérer la notion de *castration*.

Si, comme vous l'avez vu, j'essaie de redonner au terme de *frustration* sa complexité de rapport véritable...

et ceci, dans la séance avant l'interruption je l'ai fait d'une façon très articulée, et il vous en reste assez pour voir que je n'emploie pas le terme de *frustration* dans la forme sommaire où il est employé habituellement

...la *privation* et la *castration* n'interviennent, ici distinguées, que parce qu'il n'est en effet pas possible d'articuler sur l'incidence de la *castration* quelque chose sans isoler la notion de *privation* en tant qu'elle est ce que j'ai appelé *un trou réel* [cf. tableau].

Autrement dit, la *privation* dont il s'agit...

pour restituer les choses, et au lieu de noyer le poisson, essayons au contraire de bien l'isoler

...la *privation* c'est la *privation* du poisson, c'est le fait que *la femme* spécialement *n'a pas le pénis*.

Je veux dire que ce fait, fait intervenir constamment *son incidence dans l'évolution* de presque tous les cas qu'il nous expose, le fait : que la femme n'a pas de pénis, que l'assomption du fait que la femme en est privée, qu'elle donne au garçon l'exemple le plus saillant que nous pouvons rencontrer à tout instant dans les histoires des cas de FREUD, que donc *la castration*, si elle est ce quelque chose que nous cherchons, prend comme base cette appréhension dans le *réel* de l'absence de pénis chez la femme, que c'est là le point crucial dans la majeure partie des cas autour duquel tourne, dans l'expérience du sujet mâle le fondement sur lequel s'appuie d'une façon tout à fait spécialement angoissante, efficace, la notion de la *privation*.

C'est qu'effectivement il y a une partie des êtres dans l'humanité, qui sont - dit-on dans les textes - « *châtrés* ».

Bien entendu, ce terme est *tout à fait ambigu* : ils sont « *châtrés* » dans la *subjectivité du sujet*. Ce qu'ils sont dans le *réel*, et ce qui est invoqué comme expérience réelle, c'est qu'ils sont dans la réalité « *privés* ». Celle donc à laquelle je fais allusion, c'est cette référence au *réel* autour de quoi *l'expérience de la castration* tourne dans l'enseignement des textes de FREUD.

Je vous ai fait remarquer à ce propos que nous devons, pour articuler correctement les pensées, mettre en corrélation avec cette *privation* dans le *réel*, le fait qu'il s'agit obligatoirement - du seul fait que nous posons les choses ainsi dans une référence - non pas de l'expérience du malade - ce sont les expériences de notre pensée - de la façon d'appréhender nous-même ce dont il s'agit. La notion même de *privation* est laissée particulièrement sensible et visible dans une expérience comme celle-là, qui implique *la symbolisation de l'objet*.

Dans le *réel*, rien n'est privé de rien, tout ce qui est *réel* se suffit à lui-même, parce que le *réel* par définition est plein. Si nous introduisons dans le *réel* la notion de *privation*, c'est pour autant que nous *symbolisons* déjà assez le *réel*, et même que nous *symbolisons* tout à fait pleinement, pour indiquer que si quelque chose n'est pas là, c'est parce que justement nous supposons sa présence possible, c'est-à-dire que nous introduisons dans le *réel* - pour en quelque sorte le recouvrir, le creuser, le [...] - *le simple ordre du symbolique*. C'est pour cela que je dis qu'au niveau de cette marche, *l'objet* dont il s'agit dans l'occasion est *le pénis*, c'est un objet qui nous est donné à l'état *symbolique* au moment et au niveau où nous parlons de *privation*.

Agent	Manque	Objet
Père <i>réel</i>	Castration <i>symbolique</i>	Phallus <i>imaginaire</i>
Mère <i>symbolique</i>	Frustration <i>imaginaire</i>	Sein <i>réel</i>
Père <i>imaginaire</i>	Privation <i>réelle</i>	Phallus <i>symbolique</i>

D'autre part, je vous rappelle la nécessité de ce tableau. Il est tout à fait clair que *la castration* - pour autant qu'elle est *efficace*, qu'elle est *éprouvée*, qu'elle est *présente* dans la genèse d'une névrose - c'est *la castration d'un objet imaginaire*. Jamais aucune castration dont il s'agit dans l'incidence d'une névrose n'est une castration réelle, *c'est* pour autant qu'elle joue dans le sujet sous la forme d'*une action portant sur un objet imaginaire*, que la *castration* entre en jeu. Le problème pour nous est justement de concevoir pourquoi, par quelle nécessité, cette castration s'introduit dans un développement qui est le développement typique du sujet.

Il s'agit qu'il rejoigne cet ordre complexe qui constitue la relation de l'homme à la femme, qui fait que la réalisation génitale est soumise dans l'espèce humaine à un certain nombre de conditions. Nous repartons comme la dernière fois du sujet dans son rapport originaire avec la mère, dans l'étape que l'on qualifie de pré-œdipienne, et sur laquelle nous avons vu que l'on peut articuler beaucoup de choses.

Nous espérons avoir mieux articulé qu'on ne le fait habituellement quand on parle de cette étape pré-œdipienne, je veux dire en tenant compte d'une façon plus différenciée de ce qui, d'ailleurs, est toujours retrouvé dans le discours de tous les auteurs. Même démontrés, nous croyons qu'ils sont moins bien maniés, moins bien raisonnés.

Nous allons repartir de là pour en quelque sorte essayer de saisir à sa naissance la nécessité de ce phénomène de la castration, en tant que symbolisant *une dette symbolique*, *une punition symbolique*, quelque chose qui s'inscrit dans la *scène symbolique* en tant qu'il s'empare comme de son instrument de cet *objet imaginaire*.

Déjà, pour nous servir de guide, pour que nous puissions nous référer à des termes que je pose d'abord, et que je vous demande d'accepter un instant comme acquis, l'hypothèse, la supposition sur laquelle va pouvoir s'appuyer notre articulation, nous l'avons vu la dernière fois derrière cette *mère symbolique* nous disons qu'il y a ce *père symbolique* qui lui, est en quelque sorte une nécessité de la *construction symbolique*, mais qu'aussi nous ne pouvons situer que dans un *au-delà*, je dirais presque dans une transcendance, en tout cas dans quelque chose qui, je vous l'ai indiqué au passage, n'est rejoint que par *une construction mythique*.

J'ai souvent insisté sur le fait que ce *Père symbolique* en fin de compte n'est *nulle part représenté* et c'est la suite qui vous confirmera si la chose est valable, si elle est effectivement utile à nous faire retrouver dans la réalité complexe cet élément du drame de la *castration*. Ici nous trouvons le *Père réel* sous-jacent, et ici le *Père imaginaire*.

Si le *Père symbolique* est le signifiant, qu'on ne peut jamais parler qu'en retrouvant à la fois sa nécessité et son caractère, qu'il nous faut accepter comme une sorte de *donnée irréductible du monde du signifiant*, si donc il en est ainsi pour le *Père symbolique*, le *Père imaginaire* et le *Père réel* sont deux termes à propos desquels nous avons beaucoup moins de difficultés.

Le *Père imaginaire*, nous avons tout le temps affaire à lui, c'était lui auquel se référerait le plus communément tout ce qui était de la dialectique permise :

- toute la dialectique de l'agressivité,
- toute la dialectique de l'identification,
- toute la dialectique de l'idéalisation,

... par où le sujet accède à quelque chose qui s'appelle *l'identification au père*. Tout cela se passe au niveau du *Père imaginaire*.

Si nous l'appelons *imaginaire*, c'est aussi bien parce qu'il est intégré à cette relation de l'*imaginaire* qui forme le support psychologique de relations qui sont à proprement parler des relations d'espèce, des relations au semblable, les mêmes qui sont au fond de toute capture libidinale, comme aussi de toute réaction agressive. Ce *Père imaginaire* aussi bien participe de ce fait, a des caractères typiques. Ce *Père imaginaire* c'est à la fois le père effrayant que nous connaissons au fond de tellement d'expériences névrotiques, c'est un père qui n'a aucunement, d'une façon obligée, de relation avec le *Père réel* qu'a l'enfant.

C'est ce par quoi nous est expliqué combien fréquemment nous voyons dans les fantasmes de l'enfant intervenir une figure du père, spécialement de la mère aussi, cette figure à l'occasion tout à fait grimaçante, qui n'a vraiment qu'un rapport extrêmement lointain avec ce qui a été là présent du *Père réel* de l'enfant. Et ceci est uniquement lié à la période, et aussi à la fonction que va jouer ce *Père imaginaire* à tel moment du développement.

Le *Père réel*, c'est tout à fait autre chose. C'est quelque chose dont l'enfant...

en raison de *cette interposition des fantasmes*, de la nécessité aussi de la relation symbolique

...n'en a jamais eu - comme pour tout être humain - qu'une appréhension en fin de compte très difficile.

S'il y a quelque chose qui est à la base et au fondement de toute l'expérience analytique, c'est ce pourquoi nous avons tellement de peine à appréhender ce qu'il y a de plus *réel* autour de nous, c'est-à-dire les êtres humains tels qu'ils sont.

C'est toute la difficulté, aussi bien du développement psychique que simplement de la vie quotidienne, de savoir à qui nous avons réellement affaire, au moins à un personnage qui est dans les conditions ordinaires aussi lié par sa présence au développement d'un enfant, qui est un père, qui peut à juste titre être considéré comme un élément constant de ce qu'on appelle de nos jours, l'entourage de l'enfant.

Et assurément, je vous prie donc de prendre ce qui par certains côtés, peut-être au premier abord peut vous présenter dans ses caractères avoir été la question qui au premier abord, peut vous paraître paradoxale. Effectivement, et contrairement à une sorte de notion normative ou typique qu'on voudrait lui donner dans l'insistance du complexe de castration dans le drame de l'œdipe, c'est au *Père réel* qu'est déferée effectivement la fonction saillante dans ce qui se passe autour du *complexe de castration*.

Donc vous voyez que, dans la façon dont je vous le formule, ce qui peut apparaître déjà comme contingence, comme peu explicable - pourquoi cette castration, pourquoi cette forme bizarre d'intervention dans l'économie du sujet qui s'appelle castration - ça a quelque chose de choquant en soi. J'en redouble la contingence en vous disant que ça n'est pas par hasard, que ça n'est pas une espèce de bizarrerie des premiers abords de ce sujet qui ferait que d'abord le médecin s'est arrêté à ces choses que l'on a reconnues être plus fantasmatisques que l'on croyait, à savoir *les scènes de la séduction primitive*. Vous savez que c'est une étape de la pensée de FREUD, avant même qu'il analyse, avant d'être doctriné sur ce sujet. Mais pour *la castration*, il ne s'agit point de fantasmatiser toute l'affaire de la castration comme on l'a fait des scènes de séduction primitive.

Si effectivement *la castration* est quelque chose qui mérite d'être isolé, qui a un nom dans l'histoire du sujet, ceci est toujours liée à l'incidence, à l'intervention du *Père réel*, ou si vous voulez également marqué d'une façon profonde, et profondément déséquilibré par l'absence du *Père réel*, et c'est uniquement par rapport à cette nécessité qui introduit comme une profonde atypie, et demande alors la substitution au *Père réel* de quelque chose d'autre qui est profondément névrosant.

C'est donc sur la supposition du caractère fondamental du lien qu'il y a entre le *Père réel* et *la castration* que nous allons partir pour tâcher de nous retrouver dans ces drames complexes que FREUD élabore pour nous, et où bien souvent nous avons le sentiment qu'il se laisse à l'avance guider par une sorte de droit fil tellement sûr de temps en temps, comme dans le cas du petit Hans, que je vous ai souligné que nous avions nous-mêmes l'impression de nous trouver à chaque instant guidés, mais sans rien saisir, ni les motifs qui nous font choisir à chaque carrefour. Je vous prie donc pour un instant, à titre provisoire, d'admettre que c'est autour d'une telle position que nous allons commencer d'essayer de comprendre cette nécessité de la signification du *complexe de castration*.

Prenons le cas du petit Hans. Le petit Hans, à partir de quatre ans et demi, fait ce qu'on appelle *une phobie*, c'est-à-dire *une névrose*. Cette phobie est prise en mains ensuite par quelqu'un qui se trouve être un des disciples de FREUD, et qui est un très brave homme, à savoir ce qu'on peut faire de mieux comme *Père réel*, et aussi bien il nous est dit que le petit Hans a vraiment pour lui tous les bons sentiments, il est clair qu'il aime beaucoup son père, et en somme il est loin de redouter de lui des traitements aussi abusifs que celui de *la castration*.

D'autre part, on ne peut pas dire que le petit Hans soit vraiment frustré de quelque chose. Tel que nous le voyons au début de l'observation, le petit Hans, enfant unique, baigne dans le bonheur. Il est l'objet d'une attention que certainement le père n'a pas attendu l'apparition de la phobie pour manifester, et il est aussi l'objet des soins les plus tendres de la mère, et même si tendres qu'on lui passe tout.

À la vérité, il faut la sublime sérénité de FREUD pour entériner l'action de la mère, il est tout à fait clair que de nos jours tous les anathèmes seraient déversés sur cette mère qui admet tous les matins le petit Hans en tiers dans le lit conjugal, ceci contre les réserves expresses que fait le père et époux.

Il se montre à l'occasion, non seulement d'une tolérance bien particulière, mais que nous pouvons juger comme tout à fait *hors du coup* dans la situation. Car quoiqu'il dise, les choses n'en continuent pas moins de la façon la plus décidée, nous ne voyons pas un seul instant que la mère en question tienne une seule minute le moindre compte de l'observation qui lui est respectueusement suggérée par le personnage du père.

Il n'est *frustré* de rien ce petit Hans, il n'est vraiment *privé* en rien. Au début de l'observation, quand même, la mère a été jusqu'à lui interdire la masturbation, non seulement ça n'est pas rien, mais elle a même été jusqu'à prononcer les paroles fatales : « *Si tu te masturbes, on fera venir le Docteur A. qui te la coupera.* ».

Ceci nous est rapporté au début de l'observation, et nous n'avons pas l'impression que ce soit là quelque chose de décisif. L'enfant continue. Bien entendu c'est une chose qui n'est pas un élément d'appréciation, mais assurément cette intervention doit être notée à raison du scrupule avec lequel il a relevé l'observation du fait que les parents se sont suffisamment informés, ce qui d'ailleurs ne les empêche pas de se conduire exactement comme s'ils ne savaient rien.

Néanmoins ce n'est certainement pas à ce moment que même un seul instant, FREUD lui-même songe à rapporter quoi que ce soit de décisif quant à l'apparition de la phobie. L'enfant écoute cette menace, je dirais presque « *comme il convient* ». Et vous verrez qu'après-coup même, ressort cette implication qu'après tout on ne peut rien dire de plus à un enfant, que c'est justement ce qui lui servira de matériaux à construire ce dont il a besoin, c'est-à-dire justement *le complexe de castration*. Mais la question de savoir pourquoi il en a besoin est justement une autre question, et c'est à celle-là que nous sommes, et nous ne sommes pas près de lui donner tout de suite une réponse.

Pour l'instant il ne s'agit pas de *castration*, ce n'est pas là le support de ma question, il s'agit de *la phobie* et du fait que nous ne pouvons en aucun cas, même la relier d'une façon simple et directe à l'interdiction de la masturbation. Comme le dit très bien FREUD, à ce moment là, la masturbation en elle-même est une chose qui n'entraîne aucune angoisse, l'enfant continuera sa masturbation. Bien entendu, il l'intégrera dans la suite au conflit qui va se manifester au moment de sa phobie, mais ça n'est certainement pas quoi que ce soit d'apparent, une incidence traumatisante qui survienne à ce moment qui nous permette de comprendre *le surgissement de la phobie*.

Les conditions autour de cet enfant sont optimales, et le problème de la portée de la phobie reste un problème qu'il faut savoir introduire avec justement son caractère véritablement digne, questionnable en l'occasion, et c'est à partir de là que nous allons pouvoir trouver tel ou tel recoupements qui seront pour nous éclairants voire favorisants.

Il y a deux choses : une considération que je vais faire devant vous, qui sera un rappel de ce que nous pouvons appeler la situation fondamentale quant au *phallus* de l'enfant par rapport à la mère. Nous l'avons dit, dans la relation pré-œdipienne, dans la relation de l'enfant à la mère qu'avons-nous ? La relation de l'enfant à la mère en tant qu'elle est :

- objet d'amour,
- objet désiré pour sa présence,
- objet qui suppose une relation aussi simple que vous pouvez la supposer, mais qui est très précocement manifestable dans l'expérience, dans le comportement de l'enfant, la sensibilité, la réaction à la présence de la mère, et très vite son articulation en un couple « *présence-absence* ».

C'est - vous le savez - ce sur quoi nous partons, et si les difficultés ont été élevées à propos de ce qu'on peut appeler « *le monde objectal premier de l'enfant* », c'est en raison d'une insuffisante distinction du terme même d'« *objet* ». Qu'il y ait un *objet primordial*. Que nous ne puissions pas, en aucun cas, constituer idéalement - c'est-à-dire dans notre idée - ce « *monde de l'enfant* » comme étant un pur état de suspension aux limites indéterminées à l'organe qui le satisfait, c'est-à-dire à l'organe du nourrissage, c'est une chose que je ne suis pas le premier à contredire.

Toute l'œuvre et l'articulation d'Alice BALINT, entre autres, par exemple, est là pour articuler d'une façon différente, moins soutenable je crois, mais pour articuler ce que je suis en train de vous dire, à savoir que la mère existe...

...mais ça ne suppose pas pour autant qu'il y ait déjà ce quelque chose qui s'appelle *moi* et *non-moi* ...et que la mère existe comme *objet symbolique* et comme *objet d'amour*. C'est ce que confirmera, à la fois l'expérience, et ce que je suis en train de formuler dans la position que je donne ici à la mère sur ce tableau, en tant qu'elle est d'abord, nous dit-on, « *mère symbolique* », et que ça n'est que dans la crise de la frustration qu'elle commence à se réaliser par un certain nombre de chocs et particularités qui sont ce qui arrive dans les relations entre la mère et l'enfant, cette mère *objet d'amour* qui peut être à chaque instant *la mère réelle* justement pour autant qu'elle le *frustre* de cet amour.

La relation de l'enfant avec elle est une relation d'amour, elle a en effet ce quelque chose qui peut ouvrir la porte à ce qu'on appelle d'habitude « *la relation indifférenciée première* », mais c'est faute de savoir l'articuler. En fait ce qui se passe fondamentalement, ce qui est la première étape concrète de cette relation d'amour comme telle, à savoir ce quelque chose qui fait le fond sur lequel se passe ou ne se passe pas avec une signification, la satisfaction de l'enfant, qu'est-ce que c'est ?

C'est que l'enfant prend cette relation en s'y incluant lui-même comme *l'objet de l'amour* de la mère, c'est-à-dire que l'enfant apprend ceci qu'il apporte à la mère le plaisir, c'est une des expériences fondamentales de l'enfant qu'il sache que sa présence commande si peu que ce soit celle de la présence qui lui est nécessaire, c'est en raison où lui-même il y introduit *quelque chose*, cet éclaircissement qui fait que cette présence là l'entoure comme quelque chose, à quoi lui, il apporte *une satisfaction d'amour*.

Le « être aimé » est fondamental, c'est le fond sur lequel va s'exercer tout ce qui va se développer entre la mère et l'enfant, c'est précisément en tant que quelque chose s'articule peu à peu dans l'expérience de l'enfant qui lui indique que dans cette présence de la mère à lui-même, il n'est pas seul. C'est autour de cela que va s'articuler toute la dialectique du progrès de cette relation de la mère à l'enfant. Je vous l'ai indiqué, la question qui est proposée par les faits est de savoir comment il appréhende ce qu'il est pour la mère, et - vous le savez - nous l'avons posé comme hypothèse de base.

S'il n'est pas seul et si tout tourne autour de là, ceci bien entendu ouvre à notre esprit une des expériences les plus communes : que d'abord il n'est pas seul parce qu'il y a d'autres enfants. Mais nous avons indiqué comme hypothèse de base qu'il y a un autre terme constant et radical, et indépendant des contingences et des particularités de l'histoire et de la présence ou de l'absence de l'autre enfant par exemple, c'est le fait que la mère conserve, à un degré différent selon les sujets, le *pénisneid* qui fait que l'enfant est quelque chose par rapport à cela. *Il le comble* ou *il ne le comble pas*, mais la question est posée. La découverte, et de la mère phallique pour l'enfant, et du *pénisneid* pour la mère, sont strictement coexistants du *problème* que nous essayons d'aborder pour l'instant.

Ce n'est pas au même niveau, et j'ai choisi de partir d'un certain point pour arriver à un certain point, et c'est à cette étape que nous devons tenir pour une des données fondamentales de l'expérience analytique ce *pénisneid*, comme un terme de référence constante de la relation de la mère à l'enfant, qui fait ce que l'expérience prouve...

parce qu'il n'y a pas moyen d'articuler autrement les perversions, en tant qu'elles ne sont pas intégralement explicables contrairement à ce qu'on dit, par l'étape pré-œdipienne

...où l'on voit que *c'est dans la relation à la mère que l'enfant éprouve le phallus comme étant le centre du désir de la mère*, et où il se situe lui-même en différentes positions, par où il est amené à maintenir, et très exactement à leurrer ce désir de la mère. C'est là-dessus que portait l'articulation de la leçon à laquelle je faisais allusion tout à l'heure. De quelque façon, l'enfant se présente à la mère comme étant *ce quelque chose qui lui offre le phallus en lui-même*, et à des degrés et dans des positions diverses. Ici il peut :

- s'identifier à la mère,
- s'identifier au *phallus*,
- s'identifier à la mère comme porteuse du *phallus*
- ou se présenter lui-même comme porteur de *phallus*.

Il y a là un haut degré, non pas d'abstraction, mais de généralisation de ce niveau de *la relation imaginaire*, de la relation que j'appelle *leurrante*, par où l'enfant en quelque sorte atteste à la mère qu'il peut la combler, non seulement comme enfant, mais aussi pour ce qui est le désir et ce qui manque - pour tout dire - à la mère.

La situation est certainement *structurante, fondamentale*, puisque c'est autour de cela - et uniquement autour de cela - que peut s'articuler *la relation du fétichiste à son objet* : par exemple toutes les gammes intermédiaires qui le lient à une relation aussi complexe et aussi élaborée, et à laquelle seule l'analyse a pu donner son accent et son terme : le transvestisme, l'homosexualité étant ici réservée à ce dont il s'agit dans l'homosexualité, c'est-à-dire du besoin de l'objet et du pénis réel chez l'autre.

À quel moment allons-nous voir que quelque chose met un terme à la relation ainsi soutenue ?

Ce qui met un terme dans le cas du petit Hans par exemple, que nous voyons *au début* de l'observation, par une sorte d'heureuse rencontre de l'éclairage, de miracle heureux qui se produit à chaque fois que nous faisons une découverte, nous voyons l'enfant complètement engagé dans cette relation où le *phallus* joue le rôle le plus évident. Les notes qui sont données par le père comme étant ce qui a été relevé dans le développement de l'enfant jusqu'à l'heure H où commence la phobie, nous apprennent que l'enfant est tout le temps en train de fantasmer le *phallus*, d'interroger sa mère sur la présence du *phallus* chez la mère très précisément, puis chez le père, puis chez les animaux.

On ne parle que du *phallus*, le *phallus* est vraiment *l'objet pivot, l'objet central* de l'organisation de son monde, du moins si nous nous en tenons aux propos qui nous sont apportés. Nous sommes devant le texte de FREUD, nous essayons de lui donner son sens. *Qu'y a-t-il donc de changé*, puisqu'il n'y a véritablement rien d'important, rien de critique qui survienne dans la vie du petit Hans ? Ce qu'il y a de changé, c'est que son pénis à lui commence à devenir quelque chose de tout à fait réel, il commence à remuer, il commence à se masturber, et ça n'est pas tellement que la mère intervienne à ce moment là qui est l'élément important, [mais plutôt] que déjà le pénis devienne quelque chose de réel.

Ceci c'est le fait massif de l'observation, à partir de là il est tout à fait clair que nous devons nous demander s'il n'y a pas une relation entre cela et ce qui apparaît à ce moment là, c'est-à-dire l'angoisse. Je n'ai pas encore abordé le problème de *l'angoisse* ici, parce qu'il faut prendre les choses par ordre. *L'angoisse*, vous le savez, tout au long de l'œuvre de FREUD est véritablement une des *questions permanentes*, à savoir comment nous devons la concevoir.

Je ne donne pas dans une phrase le résumé du chemin parcouru par FREUD, c'est tout de même quelque chose qui, comme mécanisme, est là toujours présent dans les étapes de son observation, la doctrine vient après.

L'angoisse dont il s'agit en cette occasion, comment devons-nous la concevoir ? Aussi près que possible du phénomène.

Je vous prie un instant simplement d'essayer cette sorte de mode d'abord qui consiste à faire preuve d'un peu d'imagination, et de vous apercevoir que l'angoisse, par cette relation extraordinairement évanescence par où elle nous apparaît chaque fois que le sujet est, si insensiblement que ce soit, décollé de son existence, et où pour si peu que ce soit il s'aperçoit comme étant sur le point d'être repris dans quelque chose que vous appellerez ce que vous voudrez suivant les occasions : image de l'autre, tentation, bref ce moment où le sujet est suspendu entre un temps où il ne sait plus où il est, vers un temps où il va être quelque chose qu'il ne pourra plus jamais se retrouver, c'est cela l'angoisse.

Ne voyez-vous pas qu'au moment où apparaît chez l'enfant sous la forme d'une pulsion dans le sens le plus *élémentaire* du terme, quelque chose qui remue, le pénis réel, c'est à ce moment là que commence à apparaître comme un piège ce qui longtemps a été le paradis même du bonheur, à savoir ce jeu où on est ce qu'on n'est pas, où on est pour la mère tout ce que la mère veut. parce que bien entendu je ne peux pas parler de tout à la fois, mais tout cela dépend du fait après tout de ce que l'enfant est réellement pour la mère, et nous allons essayer d'y mettre tout à l'heure quelque différence, et nous allons tâcher d'approcher de plus près *ce qu'était Hans pour sa mère*.

Mais pour l'instant nous restons dans ce point crucial qui nous donne le schéma général de la chose.

Jusque là l'enfant, d'une façon satisfaisante ou pas...

mais après tout dont il n'y a aucune raison de ne pas voir qu'il peut mener très longtemps ce jeu d'une façon satisfaisante... l'enfant est dans ce paradis du leurre avec un peu de bonheur, et même très peu pour sanctionner cette relation, si délicate qu'elle puisse être à mener. Par contre l'enfant essaie de se couler, de s'intégrer dans ce qu'il est pour l'amour de la mère.

Mais à partir du moment où intervient sa *pulsion à lui*, son pénis réel, il apparaît ce décollement dont je parlais tout à l'heure, à savoir qu'il est pris à son propre piège, qu'il est dupe de son propre jeu, que toutes les discordances, que toutes les béances, et la béance particulièrement immense qu'il y a entre le fait de satisfaire à une image et de, lui, avoir là justement quelque chose à lui présenter, à présenter *cash* si je puis dire.

Et ce qui ne manque pas de se produire n'est pas simplement que l'enfant, dans ses tentatives de séduction, échoue pour telle ou telle raison, ou qu'il soit refusé par la mère qui joue à ce moment là le rôle décisif, c'est que ce qu'il a en fin de compte à présenter est quelque chose qui peut lui apparaître à l'occasion, et nous en avons mille expériences dans la réalité analytique, comme quelque chose de misérable. À ce moment le fait que l'enfant soit mis devant cette ouverture, ce dilemme, où d'être le captif, la victime, l'élément passif d'un jeu, il devient dès lors la proie des *significations* de l'Autre.

C'est très précisément en ce point que s'embranchent ce que je vous ai indiqué l'année dernière comme l'origine de *la paranoïa*, parce qu'à partir du moment où le jeu devient sérieux, et où en même temps ce n'est qu'un jeu de leurre, l'enfant est entièrement suspendu à la façon dont le partenaire indique par toutes ses manifestations, pour lui toutes les manifestations du partenaire deviennent sanction de sa - oui ou non - suffisance.

C'est ce qui se passe très précisément dans la mesure où cette situation est poursuivie, c'est-à-dire où ne vient pas intervenir la *Verwerfung* laissant dehors ce terme du *Père symbolique*, dont nous allons voir dans le concret, justement combien il est nécessaire. Laissons le donc de côté pour l'autre enfant, pour celui qui n'est pas dans cette situation très particulière de voir et d'être livré entièrement à partir de ce moment, à l'œil et au regard de l'autre, c'est-à-dire au paranoïaque futur.

Pour l'autre la situation est littéralement sans issue par elle-même. Bien entendu elle est avec l'issue puisque si je suis là, c'est pour vous montrer en quoi *le complexe de castration* en est l'issue. *Le complexe de castration* reprend sur le plan purement *imaginaire* tout ce qui est en jeu avec le *phallus*, et c'est pour cela précisément qu'il convient que *le pénis réel* soit en quelque sorte mis hors du coup. C'est par l'intervention de *l'ordre qu'introduit le père* avec ses défenses, avec le fait qu'il introduit le règne de *la loi*, à savoir le quelque chose qui fait que l'affaire :

- à la fois sort des mains de l'enfant,
- mais qu'elle est quand même réglée ailleurs : qu'il est celui avec lequel il n'y a plus de chance de gagner qu'en acceptant la répartition des enjeux telle quelle.

Cela fait que *l'ordre symbolique* intervient, et sur le plan *imaginaire* précisément. Ce n'est pas pour rien que *la castration* c'est le *phallus imaginaire*, mais c'est en quelque sorte hors du couple réel que l'ordre peut être rétabli où l'enfant retrouve quelque chose à l'intérieur de quoi il pourra attendre l'évolution des événements.

Ceci peut vous paraître simple pour l'instant comme solution du problème. C'est une indication, ce n'est pas une solution, c'est rapide, c'est un pont jeté. Si c'était facile, s'il n'y avait qu'un pont à jeter, il n'y aurait pas besoin de le jeter, c'est le point où nous en sommes qui est intéressant.

Le point où nous en sommes c'est précisément celui où en est arrivé le petit Hans au moment où il ne se produit justement pour lui rien de pareil, où il est confronté, où il est mis à ce point de rencontre de la pulsion réelle et de ce jeu du leurre imaginaire phallique, et ceci par rapport à sa mère.

Que se produit-il à ce moment là, *puisqu'il y a une névrose* ? Vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'il se produit une *régression*. Je préférerais quand même que vous en soyez étonnés, parce que le terme de « *régression* », je l'articule ni plus ni moins qu'à la stricte portée que je lui ai donnée dans la dernière séance avant l'interruption, quand nous avons parlé de *la frustration*.

De même qu'en présence du défaut de la mère, je vous ai dit que l'enfant s'écrase dans la satisfaction du nourrissage, de même à ce moment où c'est lui qui est le centre qui ne suffit plus à donner ce qu'il y a à donner, il se trouve dans ce *désarroi* de ne plus suffire. À ce moment-là la régression se produit, qui fait feindre ce même court-circuit qui est celui avec lequel se satisfait *la frustration primitive*, de même que lui s'emparait du sein pour clore tous les problèmes.

La seule chose qui *s'ouvre devant lui comme une béance* - c'est exactement ce qui est en train de se passer d'ailleurs - c'est la crainte d'« *être dévoré par la mère* », et c'est le premier habillement que prend la phobie.

C'est très exactement ce qui apparaît dans le cas de notre petit bonhomme, car tout « *cheval* » que soit *l'objet de la phobie*, c'est quand même d'« *un cheval qui mord* » dont il s'agit, et le thème de la dévoration est toujours, par quelque côté, trouvable dans la structure de la phobie. Est-ce là tout ? Bien entendu non ! Ce n'est pas n'importe quoi qui *mord*, ni qui *dévore*. Nous nous trouvons confrontés avec le problème de la phobie chaque fois qu'il se produit avec un objet un certain nombre de relations fondamentales, dont il faut bien laisser certaines de côté pour pouvoir articuler quelque chose de clair.

Ce qui est certain, c'est que *les objets de la phobie* - qui sont en particulier des animaux - se marquent d'emblée à l'œil de l'observateur *le plus superficiel*, par ce quelque chose qui en fait par essence *un objet de l'ordre symbolique*. Si l'objet de la phobie est un lion, que l'enfant habite ou non - et surtout quand il n'habite pas - des contrées où cet animal ait le moindre caractère non seulement de danger, mais simplement *de présence*, c'est à savoir que « *le lion* », « *le loup* », voire « *la girafe* » sont justement ces objets étranges, parmi lesquels « *le cheval* » montre justement une sorte de *limite extrêmement précise*, qui montre bien à quel point il s'agit là d'*objets* si on peut dire, qui sont *empruntés* à une sorte de liste ou de catégorie de signifiants qui sont de la même nature homogène : *ce qu'on trouve dans les armoires*.

Ces objets, qui ont mené FREUD et rendu également nécessaire pour FREUD, dans la construction de « *Totem et tabou* », l'analogie entre *le père* et *le totem*, ont une fonction bien spéciale, et sont là pour autant justement que par quelque côté *ils ont à suppléer à ce signifiant du père symbolique*, signifiant dont nous ne voyons pas quel est le dernier terme, et dont c'est justement la question de savoir pourquoi il se revêt de telle ou telle forme, de tel ou tel *habillement*.

Il faut bien qu'il y ait quelque chose qui soit de l'ordre du fait ou de l'expérience et du positif et de l'irréductible dans ce que nous rencontrons. Ceci n'est pas une déduction, mais est quelque chose qui est un appareil nécessité par le soutien de ce que nous trouvons dans l'expérience. Aussi bien nous ne sommes pas là pour résoudre « *pourquoi la phobie prend la forme de tel ou tel animal ?* », ce n'est pas là la question.

Ce sur quoi je veux vous laisser, c'est de vous demander d'ici la prochaine fois, de prendre le texte du petit Hans et de vous apercevoir que c'est une phobie sans aucun doute, mais si je puis dire c'est « *une phobie en marche* ». Dès qu'elle est apparue, tout de suite les parents ont pris le fil, et jusqu'au point où elle se termine le père ne le quitte pas. Je voudrais que vous lisiez ce texte, vous en aurez toutes les impressions papillonnantes qu'on peut en avoir, vous aurez même le sentiment à bien des occasions, d'être tout à fait perdus.

Néanmoins je voudrai que ceux d'entre vous qui auront bien voulu se soumettre à cette épreuve, me disent la prochaine fois si quelque chose dans ce qu'ils auront lu, ne les frappe pas, qui fait le contraste entre l'étape de départ où nous voyons le petit Hans développer à plein tuyau toutes sortes d'imaginaires extraordinairement romancées concernant ses relations avec tout ce qu'il adopte comme ses enfants.

C'est un thème de l'imaginaire où il se démontre avec une grande aisance, comme en quelque sorte encore dans l'état où il peut prolonger, où c'est tellement même le jeu de leurre avec la mère qu'il prolonge, qu'il peut se sentir tout à fait à l'aise lui-même dans une position qui mêle l'identification à la mère, l'adoption d'enfants et en même temps toute une série de formes amoureuses de toutes les gammes, qui va depuis la petite fille qu'il sert et courtise d'un peu près, qui est la fille des propriétaires de l'endroit de vacances où ils vont, jusqu'à la petite fille qu'il aime à distance, et qu'il situe comme déjà inscrite dans toutes les formes de la relation amoureuse qu'il peut poursuivre avec une très grande aisance sur le plan de la fiction.

Et le contraste entre cela et ce qui va se passer, quand après les interventions du père, sous la pression de l'interrogation analytique plus ou moins dirigée du père auprès de lui, il se livre à cette sorte de roman vraiment fantastique dans lequel il reconstruit la présence de sa petite sœur dans une caisse dans la voiture sur les chevaux, bien des années avant sa naissance.

Bref la cohérence que vous pourrez voir se marquer massivement entre ce que j'appellerai l'orgie imaginaire au cours de l'analyse du petit Hans, avec l'intervention du *Père réel*. En d'autres termes, si l'enfant aboutit à une cure des plus satisfaisantes... nous verrons ce que veut dire « *cure satisfaisante* » à propos de sa phobie...c'est très nettement pour autant qu'est intervenu le *Père réel* qui était si peu intervenu jusque là, parce qu'il a pu intervenir, d'ailleurs parce qu'il avait derrière le *Père symbolique* qui est FREUD. Mais il est intervenu !

Et dans toute la mesure où il intervient, tout ce qui tentait à se cristalliser sur le plan d'une sorte de *réel* prématuré repart dans un *imaginaire* si radical qu'on ne sait plus même tellement bien où on est, qu'à tout instant on se demande si le petit Hans n'est pas là pour se moquer du monde ou pour faire un humour raffiné, et *il l'est* d'ailleurs incontestablement, puisqu'il s'agit d'un *imaginaire* qui joue pour réorganiser *le monde symbolique*.

Mais il y a en tous cas une chose certaine, c'est que *la guérison arrive* au moment où s'exprime de la façon la plus claire *sous la forme d'une histoire articulée*, la castration comme telle, c'est à savoir que « *l'installateur* » vient, la lui dévisse et lui en donne une autre. C'est exactement là que s'arrête l'observation. La solution de la phobie est liée à, si on peut dire, la constellation de cette triade intervention du *Père réel*, et nous y reviendrons la prochaine fois, tout soutenu et épaulé qu'il soit par le *Père symbolique*. Il entre là-dedans comme un pauvre type. FREUD à tout instant est forcé de dire : « *C'est mieux que rien, il fallait bien le laisser parler.* »

« *Surtout* - dit-il, et vous le trouverez au bas d'une page comme je vous l'articule - *ne comprenez pas trop vite !* ».

Et ces questions avec lesquelles il le presse ! Manifestement, il fait fausse route. N'importe ! Le résultat est scandé par ces deux points : l'orgie imaginaire de Hans, l'avènement si on peut dire de la castration pleinement articulée comme ceci : on remplace ce qui est réel par quelque chose de plus beau, de plus grand. L'avènement, la mise au jour de la castration est ce qui met à la fois le terme à la phobie, et ce qui montre, je ne dirai pas sa finalité, mais ce à quoi elle supplée.

Il n'y a là - vous le sentez bien - qu'un point intermédiaire de mon discours, simplement j'ai voulu vous en donner assez pour que vous voyiez où s'étagent, où s'épanouit son éventail de question.

Nous reprendrons la prochaine fois cette dialectique de la relation de l'enfant avec la mère, et la valeur de la signification véritable du *complexe de castration*.

Nous avons tenté la dernière fois de réarticuler la notion de castration, en tous cas l'*usage* du concept dans notre pratique. Je vous ai - dans la deuxième partie de cette leçon - situé le lieu où se produit l'interférence de *l'imaginaire* dans cette relation de frustration infiniment plus complexe dans son usage que l'habitude qui unit l'enfant à la mère. Je vous ai dit que ce n'était que de façon purement apparente, et de par l'ordre de l'exposé, que nous nous trouvions ainsi progresser d'avant en arrière, figurant - si je puis dire, et il ne convient pas d'y revenir - *des sortes d'étapes* qui se succéderaient dans une ligne de développement.

Bien au contraire, il s'agit toujours de saisir ce qui, intervenant du dehors à chaque étape, remanie rétroactivement ce qui a été amorcé dans l'étape précédente pour la simple raison que l'enfant n'est pas seul. Non seulement il n'est pas seul, il y a l'entourage biologique, mais il y a encore un entourage beaucoup plus important que l'entourage biologique, il y a le milieu légal, il y a *l'ordre symbolique* qui l'entoure.

Ce sont les particularités de *l'ordre symbolique* - et je l'ai souligné au passage - qui donnent par exemple son accent, sa prévalence, à cet élément de *l'imaginaire* qui s'appelle le *phallus*. Voilà donc où nous en étions arrivés, et pour amorcer la troisième partie de mon exposé, je vous avais mis sur la voie de l'angoisse du petit Hans, puisque dès le départ nous avons pris ces deux *objets* exemplaires : l'objet fétiche et l'objet réel.

C'est au niveau du petit Hans que nous essaierons d'*articuler* ce qui va être notre propos d'aujourd'hui. Tentative, non pas de réarticuler la notion de *castration*, parce que Dieu sait si elle l'est puissamment et de façon insistante et répétée dans FREUD, mais simplement d'en reparler, puisque depuis le temps qu'on évite d'en parler, il devient de plus en plus rare l'usage de ce « complexe » dans les observations, dans la référence qu'on peut en prendre.

Abordons donc aujourd'hui cette notion de *castration* puisque nous enchaînons dans la ligne de notre discours de la fois précédente. De quoi s'agit-il à la fin de cette *phase pré-œdipienne* et à l'orée de l'*œdipe* ?

- *Il s'agit que l'enfant assume ce phallus en tant que signifiant, et d'une façon qui le fasse instrument de l'ordre symbolique des échanges* qui préside à la constitution des lignées.
- Il s'agit en somme qu'il soit confronté à cet *ordre* qui va faire dans l'*œdipe*, de la fonction du père le pivot du drame.

Ça n'est pas si simple. Tout au moins vous en ai-je dit jusqu'à présent assez sur ce sujet pour qu'en vous disant « *ça n'est pas si simple* », quelque chose réponde en vous « *en effet le père n'est pas si simple* ». La fonction de *l'existence sur le plan symbolique* dans le signifiant « père », avec tout ce que ce terme comporte de profondément problématique, pose la question de la façon dont cette fonction est venue au centre de *l'organisation symbolique*.

Ceci nous laisse à penser que nous aurons quelques questions à nous poser quant à ces 3 aspects de la fonction paternelle [S.I.R.]. Nous avons déjà appris...

et ceci dès la 1^{ère} année de nos séminaires, celle où la deuxième partie a été consacrée à l'étude de *L'Homme aux loups* ... à distinguer l'incidence paternelle dans le conflit sous le triple chef : du *père Symbolique*, du *père Imaginaire*, du *père Réel*, et nous avons vu qu'il était impossible de s'orienter dans l'observation - en particulier dans le cas de *L'Homme aux loups* - sans faire cette distinction essentielle.

Essayons d'aborder, au point où nous en sommes parvenus, cette introduction dans l'*œdipe* qui est ce qui se propose dans l'ordre chronologique à l'enfant. En somme nous pourrions dire que nous voyons l'enfant là où nous l'avons laissé, dans cette position de leurre où il s'essaie auprès de sa mère, mais non pas - vous ai-je dit - de leurre où il serait complètement impliqué, de leurre simple, au sens où dans le jeu de *la parade sexuelle* nous pouvons - nous qui sommes au dehors - nous apercevoir que *les éléments imaginaires qui captivent l'un des partenaires grâce aux apparences de l'autre, ce quelque chose* dont nous ne savons pas jusqu'à quel point les sujets en agissent eux-mêmes comme d'un leurre, encore que nous sachions que nous, nous pourrions le faire à l'occasion, c'est-à-dire présenter une simple armoirie au désir du simple adversaire.

Ici ce leurre dont il s'agit est très nettement manifeste dans les actions, activités mêmes que nous observons chez le petit garçon, par exemple les activités séductrices à l'endroit de sa mère. Quand il s'exhibe, ce n'est pas pure et simple monstration, c'est monstration *de lui-même par lui-même* à la mère qui existe comme un tiers, et avec surgissement derrière la mère de quelque chose qui est la bonne foi, ce à quoi la mère peut être prise si l'on peut dire. C'est déjà toute une trinité, voire quaternité intersubjective qui s'ébauche. Mais de quoi s'agit-il en fin de compte ?

Si nous prenons ici les choses au point où nous les avons laissées, c'est qu'en somme dans l'*œdipe*, il s'agit que le sujet soit lui-même pris à ce leurre de façon telle qu'il se trouve engagé dans un ordre existant qui lui, est différent du leurre *psychologique* par où il y est entré et où nous l'avons laissé.

Car en fin de compte, si l'œdipe a la *fonction normativante* de la théorie analytique, rappelons-nous aussi que notre expérience nous apprend que *cette fonction normativante* ne se suffit pas d'aboutir au fait que le sujet ait un choix objectal, mais qu'il ait *un choix d'objet* hétérosexuel et nous savons bien qu'il ne suffit pas d'être hétérosexuel pour l'être suivant les règles.

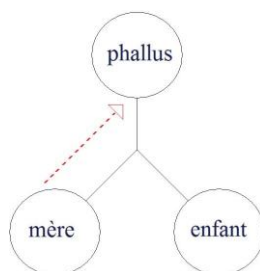
Nous savons qu'il y a toutes sortes de formes d'hétérosexualité apparente, et qu'à l'occasion la relation franchement hétérosexuelle peut receler une atypie positionnelle qui nous la fera bien voir à l'investigation analytique comme dérivée d'une position franchement homosexualisée par exemple. Il faut donc que non seulement le sujet, après l'œdipe, aboutisse à l'hétérosexualité, mais il faut qu'il y aboutisse d'une façon telle qu'il se situe correctement par rapport à la fonction du père, quel qu'il soit, garçon ou fille, et ceci est le centre de toute la problématique de l'œdipe.

Disons-le tout de suite et parce que nous l'avons déjà indiqué par notre façon d'aborder cette année la relation d'objet... et FREUD l'articule expressément dans son article sur la sexualité féminine

...en fin de compte, pris sous cet angle et si l'on peut dire sous l'angle de vue pré-œdipien, la problématique de *la femme* est beaucoup plus simple. Si elle apparaît beaucoup plus compliquée dans FREUD, c'est à dire dans l'ordre où il l'a découverte, c'est précisément parce qu'il a découvert d'abord, et non sans raison, l'œdipe, et que d'ailleurs il est tout à fait normal de prendre les choses ainsi.

Parce que s'il y a quelque chose qui est *pré-œdipien*, c'est parce que d'abord nous avons posé l'œdipe et nous ne pouvons parler de cette plus grande simplicité de la position féminine au niveau du développement que nous pouvons arrêter comme *pré-œdipien* que parce que d'abord nous savons que nous devons aboutir à la structure complexe de l'œdipe. Ceci dit, en effet pour la femme nous pourrions dire qu'il ne s'agit que du glissement de ce *phallus* qu'elle a plus ou moins situé, approché dans l'*imaginaire* où il se trouve, dans l'au-delà de la mère, dans la découverte progressive de l'*insatisfaction foncière* qu'éprouve la mère dans la relation mère-enfant elle-même.

Il s'agit *du glissement de ce phallus de l'imaginaire au réel*, et c'est bien ce que FREUD nous explique : quand il nous dit que dans cette nostalgie du *phallus* originaire, à ce niveau *imaginaire* où il commence à se produire chez la petite fille dans la référence spéculaire à son semblable, autre petite fille ou petit garçon, quand il nous dit que l'*enfant* va être le substitut du *phallus*, en réalité c'est une forme un peu abrégée de saisir ce qui se passe dans le phénomène observé.



Et si vous voyez *la position* telle que je l'ai dessinée : ici l'*imaginaire*, c'est-à-dire *le désir du phallus chez la mère*, et l'enfant qui est notre centre, qui a à faire la découverte de cet *au-delà*, de ce *manque* dans l'objet maternel, c'est bien évidemment pour autant qu'à un moment, la situation dans une des issues possibles, pivote autour de l'enfant, à savoir à partir du moment où le sujet, l'enfant, trouve à saturer la situation, à en sortir en la concevant elle-même comme possible.

Mais ce qui est effectivement ce que nous trouvons dans le fantasme de la petite fille et aussi du petit garçon, c'est que pour autant que la situation pivote autour de l'enfant, la petite fille trouve alors le pénis réel là où il est, au-delà de l'enfant, dans celui qui peut lui donner l'enfant, dans le père nous dit FREUD. Et c'est bien en tant qu'*elle ne l'a pas* comme appartenance, et même nettement que sur ce plan elle y renonce, qu'elle pourra l'avoir comme don du père.

Et c'est bien pourquoi *c'est par cette relation au phallus que la petite fille*, nous dit FREUD, *entre dans l'œdipe*, et comme vous le voyez d'une façon simple, il n'aura plus par la suite qu'à se glisser par une sorte d'*équivalence*, c'est *le terme même* que FREUD emploie. La petite fille sera suffisamment introduite à l'œdipe pour réaliser ce qui est suffisant, je ne dis pas qu'il ne puisse pas y en avoir beaucoup plus et par là toutes les anomalies dans le développement de la sexualité féminine, mais d'ores et déjà ait des rapports avec cette fixation au père comme porteur du pénis réel, celui qui peut donner réellement l'enfant.

C'est déjà suffisamment consistant pour elle pour qu'en fin de compte on puisse dire que si l'œdipe par lui-même apporte toutes sortes de complications voire d'impasses dans *le développement de la sexualité féminine*, inversement cet œdipe en tant que chemin d'intégration dans la position hétérosexuelle typique est beaucoup plus simple pour la femme.

Ce dont nous n'avons évidemment pas à nous étonner pour autant que l'œdipe est essentiellement *androcentrique* ou *patrocentrique*, dissymétrie dont il faut toutes sortes de considérations particulières quasi historiques pour nous faire apercevoir la prévalence sur le plan *sociologique, ethnographique*, de l'expérience individuelle qui permet d'analyser la découverte freudienne.

Inversement, là il est bien clair que nous voyons que la femme est en position, si l'on peut dire...

...puisque j'ai parlé d'ordonnance, d'*ordre symbolique* ou d'ordination subordonnée
...qu'ici, ce qui est pour elle objet de son amour, je dis *son amour*, c'est-à-dire *objet de sentiment* qui s'adresse à proprement parler à l'élément de *manque dans l'objet*, en tant que c'est par la voie de ce *manque* qu'elle a été conduite à cet objet qui est le père, celui-ci devient « *celui qui donne* » l'objet de satisfaction, l'objet de la relation naturelle de l'enfantement.

Il ne s'en faut à partir de là, pour elle, que d'un peu de patience pour qu'au père se substitue celui qui remplira exactement le même rôle, le rôle de père. Ceci comporte quelque chose sur lequel nous reviendrons et qui donne son style particulier au développement du *surmoi féminin*, c'est qu'il y a une espèce de balance entre ce qu'on a appelé très justement l'importance, la prévalence de *la relation narcissique* dans le développement de la femme.

Mais que si en effet ce renoncement une fois fait, le *phallus* est abjuré comme appartenance, il devient - pour autant qu'il est de l'appartenance de celui auquel dès lors elle attache son amour, le père dont elle attend effectivement cet enfant - il met la femme dans une dépendance de ce qui dès lors n'est plus pour elle que ce qui doit lui être donné dans cette dépendance très *particulière* qui, paradoxalement - comme l'ont remarqué les auteurs - fait naître dans le développement à un moment donné les fixations proprement narcissiques chez l'être le plus intolérant à une certaine frustration. Nous y reviendrons peut-être plus tard quand nous reparlerons de l'idéal monogamique chez la femme.

C'est aussi bien d'ailleurs autour de cette simple réduction de la situation *qui identifie l'objet de l'amour et l'objet qui donne la satisfaction* que se situe dans un développement qu'on peut qualifier de *normal*, ce côté spécialement fixé, voire arrêté - précocement arrêté - du développement chez la femme, dont FREUD dans certains passages et à certains tournants de ses écrits prend un ton si singulièrement misogyne pour se plaindre amèrement de la grande difficulté qu'il y a, au moins pour certains sujets féminins, à les faire bouger, à les mobiliser d'une espèce de morale dit-il « *du potage et des boulettes* », de ce *quelque chose* de si impérieusement exigeant quant aux satisfactions à tirer de l'analyse elle-même par exemple. Je ne fais là qu'indiquer un certain nombre d'*amores*, et en somme pour vous dire que nous aurons à revenir sur le développement apporté par FREUD sur la sexualité féminine.

C'est au garçon que nous voulons nous attacher aujourd'hui, pour la raison que si pour lui l'œdipe nous paraît beaucoup plus clairement destiné à lui permettre l'identification à son propre sexe - il se produit en somme dans la relation idéale, dans la relation imaginaire au père - inversement le but vrai de l'œdipe, qui est sa juste situation par rapport à *la fonction du père*, c'est-à-dire qu'il accède lui-même un jour à cette position complètement paradoxale et problématique qui est *d'être un père*, ceci présente une montagne de difficultés. Or précisément, ce n'est pas parce qu'on n'a pas vu cette montagne qu'on s'intéresse de moins en moins à l'œdipe, c'est parce que justement on l'a vue, et parce qu'on l'a vue on préfère lui tourner le dos.

N'oublions pas qu'en somme *toute l'interrogation freudienne*...

non seulement dans la doctrine, mais dans l'expérience de FREUD lui-même, que nous pouvons trouver retracée à travers les confidences qu'il nous fait, ses rêves, le progrès de sa pensée, tout ce que nous savons maintenant de sa vie, de ses habitudes, même de ses attitudes à l'intérieur de sa famille, que Monsieur JONES nous rapporte d'une façon plus ou moins complète mais certaine

... *toute l'interrogation freudienne* se résume à ceci :

« *Qu'est-ce que c'est qu'être un père ?* ».

Ce fut pour lui *le problème central*, le point fécond à partir duquel toute sa recherche est véritablement orientée.

Observez également que si ceci est problème pour chaque *névrosé*, c'est aussi un problème pour chaque *non névrosé* dans le cours de son expérience infantile. *Qu'est-ce qu'un père ?* Ceci est une façon d'aborder le problème du *signifiant* du père.

Mais n'oublions pas qu'il s'agit aussi que les sujets au bout du compte le deviennent, et poser la question « *Qu'est-ce qu'un père ?* » c'est encore autre chose que être soi-même un père, accéder à la position paternelle.

Regardons-y de près : si tant est que pour chaque homme l'accession à cette position paternelle est une *foi*, une *quête* - on peut se poser la question - il n'est pas impensable de se dire que finalement jamais personne ne l'a vraiment complètement été, car dans cette dialectique nous supposons - et il faut partir de cette supposition - qu'il y a quelque part quelqu'un qui peut assumer pleinement *la position du père* et, lui, peut répondre : je le suis, père. C'est une supposition qui est essentielle à tout le progrès de la dialectique œdipienne mais ça ne tranche en rien la question de savoir quelle est la position particulière, intersubjective, de celui qui, pour les autres, et spécialement pour l'enfant, remplit ce rôle.

Repartons donc du petit Hans. C'est un monde cette observation ! C'est celle que j'ai laissée en dernier, et ce n'est pas pour rien, des *Cinq Psychanalyses*.

Que nous donnent les premières pages qui sont très précisément au niveau où je vous avais laissés la dernière fois ? Ce n'est pas sans raison que FREUD nous présente les choses *dans cet ordre*, la question est celle de ce *Wiwimacher* que l'on traduit en français par *fait-pipi*. Il ne s'agit - je ne parle que de la façon dont les choses sont présentées littéralement par FREUD - que *des questions* que se pose le petit Hans concernant non pas simplement *son fait-pipi*, mais *les fait-pipi* des êtres vivants, dit FREUD, et spécialement des êtres vivants plus grands que lui.

Vous avez vu les remarques pertinentes concernant l'ordre de l'enfant, mais dans l'ordre, *c'est à d'abord sa mère qu'il pose la question* : « *As-tu aussi un fait-pipi ?* ». Ce que lui répond sa mère, nous en reparlerons, et Hans laisse échapper à ce moment-là : « *Oui, j'avais seulement pensé...* », c'est-à-dire qu'il est justement en train de mijoter pas mal de choses.

Il repose la question ensuite à son père, il se réjouit ensuite d'avoir vu le *fait-pipi* du lion ce qui n'est pas tout à fait par hasard, et dès ce moment là, c'est-à-dire avant l'apparition de la phobie, il marque nettement que si sa mère doit avoir ce *fait-pipi* comme elle le lui affirme - non à mon avis sans quelque impudence - ça devrait se voir.

Car un soir, qui n'est pas très loin du temps de cette interrogation, il la guette littéralement en train de se déshabiller lui faisant remarquer que si elle en avait un, il devrait être aussi grand que celui d'un *cheval*. La notion de *Vergleichung* qu'on traduit en français par *comparaison* ou *comparé*, nous dirons presque que c'est le mot *péréquation* qui nous semblerait être là le meilleur, tout au moins en économie sinon en stricte tradition, cette sorte d'effort de *péréquation* entre ce que nous pouvons appeler dans sa perspective phallicque imaginaire, celle où nous l'avons laissée la dernière fois, il s'agit d'une *péréquation* entre une sorte d'*objet absolu*, le *phallus*, et sa mise à l'épreuve du *réel*.

Il ne s'agit pas d'un « *tout ou rien* » avec lequel le sujet joue jusque là. Avec le jeu de *bonneteau*, le jeu de *cache-cache*, il n'est jamais là où on le cherche, jamais là où on le trouve, il s'agit maintenant de savoir où il est vraiment.

Il y a là toute la distance à franchir qui sépare celui qui fait semblant ou qui joue à faire semblant, et ce n'est pas pour rien que, un peu plus loin dans l'observation, quand le petit Hans fera un rêve - le premier rêve nous disent FREUD et ses parents - où intervient un élément de déformation, un déplacement, ce sera justement par l'intermédiaire d'un *jeu de gage*.

Si vous suivez d'ailleurs toute cette *dialectique imaginaire*, si vous vous en souvenez telle que je l'ai abordée lors de ces dernières leçons, vous serez frappés de voir qu'elle est là, jouant à la surface, à cette étape *pré-phobique* du développement du petit Hans. Tout y est jusqu'à y compris *les enfants fantasmatiques* : tout d'un coup, après avoir eu sa petite sœur, il adopte un tas de *petites filles imaginaires* auxquelles il fait tout ce qu'on peut faire aux enfants.

Le jeu, à proprement parler *imaginaire*, est véritablement rassemblé au grand complet, presque sans intention. Il s'agit de toute la distance à franchir qui sépare celui qui fait semblant de celui qui sait qu'il a la puissance. Qu'est-ce que nous donne un premier abord de la relation œdipienne ? C'est ceci : qu'il y a à ce moment là ce que nous voyons jouer sur le plan de cet acte comparé, c'est que nous pouvons concevoir que *le jeu se continue sur le plan du leurre, sur le plan imaginaire*, que simplement l'enfant adjoint à ses dimensions le modèle maternel, l'image plus grande mais essentiellement homogène.

Il reste que si c'est ainsi que *s'engage la dialectique de l'œdipe*, il n'aura jamais affaire en fin de compte qu'à un double de lui-même, un double agrandi de cette introduction parfaitement concevable de l'image maternelle sous la forme idéale du moi, nous restons dans la dialectique imaginaire, dans la dialectique spéculaire du rapport du sujet au petit autre dont la sanction ne nous sort pas de cet « *ou bien... - ou bien...* », « *ou lui ou moi* », qui reste lié à *la première dialectique symbolique*, celle *de la présence ou de l'absence*. Nous ne sortons pas du jeu de *pair ou impair*. Nous ne sortons pas du plan du *leurre*.

Et en fin de compte nous savons - et nous le savons par la face tant théorique qu'exemplaire - nous voyons uniquement sortir de cela *le symptôme*, la manifestation de l'angoisse nous dit FREUD. Et FREUD souligne au début de l'observation du petit Hans, qu'il convient de bien séparer *l'angoisse*, de *la phobie*. Il y a là deux choses qui se succèdent et sans aucun doute, non sans raison, l'un vient au secours de l'autre, l'objet phobique vient remplir une fonction sur le fond de l'angoisse.

Mais sur le plan *imaginaire*, rien ne nous permet de concevoir le saut qui fasse sortir l'enfant de ce jeu de leurre devant la mère, quelqu'un qui est *tout ou rien, celui qui suffit ou celui qui ne suffit pas*. Assurément du seul fait que la question est posée, elle reste sur le plan de la foncière insuffisance. C'est là le schéma premier de la notion de l'entrée dans *le complexe d'œdipe*, la rivalité quasi fraternelle avec le père, sur le plan que nous sommes amenés à nuancer beaucoup plus qu'il n'est communément articulé.

Cette agressivité dont il s'agit est une agressivité du type de celles qui entrent en jeu *dans la relation spéculaire*, dans cet *ou moi ou l'autre* qui est toujours défini comme en étant le ressort fondamental, et d'autre part la fixation reste complètement, à celle qui est devenue l'objet réel après les premières frustrations, c'est-à-dire la mère. C'est parce qu'existe cette étape, plus exactement ce vécu central essentiel de l'œdipe sur le plan *imaginaire*, que l'œdipe se répand dans toutes ses conséquences névrosantes, retrouvées dans mille aspects de la réalité analytique.

C'est par là en particulier que nous voyons entrer un des premiers termes de l'expérience freudienne, cette sorte de dégradation de la vie amoureuse à laquelle FREUD a consacré une étude spéciale qui est liée à ceci : qu'en raison de l'attachement permanent à cet *objet réel*, à ce *primitif objet réel de la mère* en tant que frustrante, aucun objet féminin à partir de là ne sera plus lui aussi, que quelque chose - *par rapport à la mère* - de dévalorisé, un substitut, un mode brisé, réfracté, toujours partiel par rapport à l'objet maternel premier. Et nous reverrons un peu plus tard ce qu'il convient d'en penser.

N'oublions pas pourtant que si *le complexe d'Œdipe* peut avoir ses conséquences perdurables quant au ressort *imaginaire* qu'il fait intervenir, ce n'est pas là tout. N'oublions pas que normalement - et ceci dès le départ de la doctrine freudienne - c'est dans la nature du *complexe d'Œdipe* de se résoudre, et quand FREUD nous en parle, il nous dit qu'assurément ce que nous pouvons concevoir de la mise à l'*arrière plan* de l'hostilité au père, c'est quelque chose que nous pouvons légitimement lier à un refoulement.

Mais dans la même phrase, il tient à souligner que c'est là une occasion de plus pour nous de toucher du doigt que la notion de refoulement s'applique toujours à une articulation *particulière* de l'histoire, et non pas à une relation permanente. Il dit : je veux bien que par exception on applique ici le terme de refoulement, mais entendez bien, nous dit-il, qu'il s'agit normalement à cet âge - entre cinq ans et cinq ans et demi où se produit le déclin du *complexe d'Œdipe* - de l'annulation et de la destruction du complexe œdipien.

Il y a quelque chose d'autre que ce que nous avons décrit jusqu'à présent, qui serait en quelque sorte l'effacement, l'atténuation *imaginaire* d'une relation foncièrement en elle-même perdurable :

- il y a vraiment crise,
- il y a vraiment révolution,
- il y a vraiment quelque chose qui est ce qui laisse derrière lui ce résultat, et ce résultat c'est la formation de quelque chose de particulier, de très précisément daté dans l'inconscient, à savoir la formation du surmoi.

Et c'est ici que nous sommes confrontés avec la nécessité de faire surgir quelque chose de nouveau, d'original et de neuf, et qui ait sa solution propre dans la relation œdipienne. Pour le voir il n'est besoin que d'user de ce qui est *notre schéma habituel*, à savoir que, au point où nous en étions parvenus la dernière fois : *l'enfant offre ici à la mère l'objet imaginaire du phallus* pour lui donner sa satisfaction complète, et ceci *sous forme de leurre*.

C'est-à-dire en faisant intervenir auprès de la mère cet Autre qui est en quelque sorte le témoin, celui qui voit l'ensemble de la situation, ce terme sans lequel aucune exhibition du petit garçon devant la mère n'a son sens, simplement qui est impliqué par le seul fait que ce que nous décrivons de la présentation, voire de l'offrande que fait le petit garçon à sa mère, c'est bien évidemment là, au niveau de cet Autre qu'il doit se produire pour que l'œdipe existe, qu'il doit produire la présence de quelque chose qui, jusque là, n'était pas dans le jeu, c'est-à-dire quelqu'un qui toujours, et en toute circonstance, est en posture de jouer et de gagner.

Le schéma du jeu de gage est là pour nous dire entre mille autres traits...

qu'on peut lire dans les observations, qu'on peut voir jouer dans l'activité même de l'enfant à cette étape ...est là pour nous montrer qu'il s'agit bien en effet d'un moment où le jeu, qu'on trouve sous mille formes dans le cas du petit Hans, que l'on retrouve dans sa façon tout d'un coup d'aller s'isoler dans le noir dans un petit *closet* qui est celui-là même qui devient le sien propre, alors que jusqu'à ce moment-là il était dans celui de tout le monde, il y a mille traits, il y a un moment où tout oscille autour du passage du jeu.

Il y a la notion de quelque chose qui ajoute à la dimension qu'on attendait sur le plan de *la relation symbolique*, à savoir que ce qui n'était jusque là dans l'apport de *la relation symbolique* que cet appel et rappel dont je vous ai parlé la dernière fois qui caractérise la mère symbolique, devient *la notion qu'au niveau du grand Autre il y a quelqu'un qui peut répondre en tout état de cause, et qui répond qu'en tout cas le phallus, le vrai, le pénis réel, c'est lui qu'il l'a*. C'est lui qui a l'atout maître et qui le sait. C'est *cette introduction de cet élément réel dans l'ordre symbolique* - inverse de la première position de la mère - qui se *symbolise* dans le *réel* par *sa présence et son absence*.

Voilà ce qui à ce moment-là fait que *cet objet* qui était à la fois là et pas là...

parce que c'était de là qu'il était parti par rapport à tout objet, à savoir qu'un objet est à la fois *présent et absent*, et qu'on peut toujours jouer à la présence ou à l'absence d'un objet ...*cet objet*, à partir de ce moment-là, *devient un objet* qui n'est plus *l'objet imaginaire* avec lequel il peut se *leurrer*, mais *l'objet dont il est toujours au pouvoir d'un autre de montrer qu'il ne l'a pas, ou qu'il l'a insuffisamment*.

Et qui à partir de ce moment là fait que pour toute la suite de son développement, si la castration joue ce rôle absolument essentiel, c'est parce qu'étant essentiellement pour devoir être assumé comme *le phallus maternel*, comme devant être essentiellement *un objet symbolique*, ce n'est qu'à partir du fait que dans l'expérience œdipienne essentielle, c'est par celui qui l'a, qui sait qu'il l'a en toute occasion, et qui en a été un moment privé, que l'enfant peut concevoir que *ce même objet symbolique lui sera un jour donné*. En d'autres termes, l'assomption du signe même de la position virile de l'hétérosexualité masculine implique la castration à son départ.

Pour ce qui est cet appendice naturel de l'être naturellement masculin qu'est le mâle, chez l'homme, ce que nous enseigne la notion de l'œdipe dans FREUD, c'est qu'il faut que ce qu'il possède déjà parfaitement, ce qu'il a lui comme appartenance, tout au contraire de la position féminine, *justement parce qu'il l'a comme appartenance, il faut qu'il le tienne de quelqu'un d'autre.*

C'est dans cette relation à quelque chose qui est *le réel dans le symbolique*, celui qui est vraiment le père et dont personne ne peut dire finalement ce que c'est vraiment que d'être le père, si ce n'est que c'est justement quelque chose qui se trouve déjà là dans le jeu, c'est par rapport à ce jeu joué avec le père, *ce jeu de qui perd gagne*, si je puis dire, que l'enfant peut conquérir la foi qui dépose en lui cette première inscription de la loi.

Que devient ce drame où il est - comme on nous le décrit dans la dialectique freudienne - un petit criminel. C'est par la voie de *ce crime imaginaire* qu'il entre dans *l'ordre de la loi*. Mais il ne peut entrer dans cet *ordre de la loi* que si, au moins un instant, il a eu en face de lui *un partenaire réel*, quelqu'un :
qui effectivement a apporté à ce niveau de l'Autre, quelque chose qui n'est pas simplement appel et rappel,
qui n'est pas simplement couple *de la présence et de l'absence*, élément foncièrement néantisant *du symbolique*,
...mais *quelqu'un qui lui répond*.

Or si les choses peuvent ainsi s'exprimer sur le plan du drame imaginaire, c'est au niveau du jeu imaginaire que cette expérience doit être faite. Ce n'est pas sans raison que de cette exigence de cette dimension de l'altérité absolue de celui qui a simplement *la puissance* et qui en réponde, ne naît aucun dialogue particulier. Elle est incarnée dans des personnages réels, mais *ces personnages réels* eux-mêmes sont toujours dépendants de quelque chose qui, par rapport à eux, se présente en fin de compte comme un éternel alibi.

Le seul qui puisse répondre absolument à *cette position du père* en tant qu'il est *le père symbolique*, c'est celui qui pourrait dire, comme *le Dieu du monothéisme l'a dit* : « *Je suis celui qui suis* ». Mais c'est une chose qui - mis à part le texte sacré où nous le rencontrons - ne peut être littéralement prononcée par personne.

Vous me direz alors : « *Vous nous avez appris que le message que nous recevons, c'est le notre propre sous une forme inversée, autrement dit, que tout va se résoudre par le « Tu es celui qui es »* ». N'en croyez rien, parce que pour dire cela à qui que ce soit d'autre, qui suis-je ?

En d'autres termes, ce que je veux vous indiquer là, c'est que *le Père symbolique* est à proprement parler *impensable* : il n'est nulle part, il n'intervient nulle part, et la preuve en est, c'est qu'en même temps cela nous démontre qu'il a fallu un esprit aussi lié aux exigences de la pensée scientifique et positive qu'était FREUD, pour faire cette construction, à laquelle JONES nous confie qu'il tenait plus qu'à toute son œuvre. Il ne la mettait pas au premier plan, car son œuvre majeure et la seule, il l'a écrit, affirmé et ne l'a jamais démenti, c'est *La Science des rêves*, mais celle qui lui était la plus chère, comme d'une réussite qui lui paraissait une performance, c'est *Totem et tabou*, qui n'est rien d'autre qu'un mythe moderne, un mythe construit pour nous expliquer ce qui restait béant dans sa doctrine, à savoir : où est le père ?

Il suffit de lire « *Totem et Tabou* » avec simplement l'œil ouvert pour s'apercevoir que si ce n'est pas ce que je vous dis, c'est-à-dire *un mythe*, c'est absolument absurde. Mais par contre, si « *Totem et tabou* » est fait pour nous dire que pour qu'il subsiste des pères, il faut que le vrai père, le seul père, le père unique soit avant l'entrée dans l'histoire, et que ce soit le père mort, bien plus : que ce soit le père tué, vraiment pourquoi ceci serait-il même pensé en dehors de cette valeur à proprement parler mythique ? Car - que je sache - le père dont il s'agit n'est pas conçu par FREUD, ni par personne, comme un être immortel. Pourquoi faut-il que le fils ait en quelque sorte avancé sa mort ? Et tout ceci pourquoi ? Pour en fin de compte s'interdire à lui-même, le sujet, ce qu'il s'agissait de lui ravir, c'est-à-dire justement qu'il ne l'a tué que pour montrer qu'il est intuable.

C'est cette notion que FREUD introduit autour d'un drame majeur dont l'essence repose sur une notion qui est strictement mythique, en tant qu'elle est la catégorisation même d'une forme de l'impossible, voire de l'impensable, cette éternisation d'un seul père à l'origine, dont les caractéristiques seront qu'il aura été tué. Pourquoi ? Pour être conservé ! Et je vous fais remarquer en passant qu'en français, et dans quelques autres langues, en allemand en particulier : tuer vient du latin *tutare* qui veut dire conserver.

Ce père mythique qui nous montre à quelle sorte de difficultés FREUD avait affaire, nous montre du même coup ce qu'il visait bel et bien dans la notion du père : c'est ce quelque chose qui dans aucun moment de la dialectique n'intervient, sinon par le truchement du *père réel* qui vient à un moment quelconque en remplir le rôle et la fonction, qui permet de vivifier, de donner sa nouvelle dimension à *la relation imaginaire*, à faire entrer, non pas ce pur jeu spéculaire de *moi ou l'autre*, mais de donner son incarnation à cette phrase imprononçable : « *Tu es celui que tu es* » dont nous avons dit tout à l'heure qu'elle n'était pas prononçable par quelqu'un qui *n'est pas*, lui-même.

Mais si vous me permettez le jeu de mots, et l'ambiguïté que j'ai déjà utilisés au moment où nous avons fait l'étude de *la structure paranoïaque* du président SCHREBER non pas donc « *Tu es celui que tu es* » mais « *Tu es celui qui tue* ».

C'est essentiellement pour autant que quelque chose à la fin du *complexe d'Œdipe* marque, situe le refoulé dans l'inconscient, mais permanent sous la forme de l'instauration de quelque chose qui est réglé, *qu'il y a quelque chose qui répond dans le symbolique*.

La *loi* n'est plus simplement ce quelque chose dont nous nous demandons pourquoi après tout, *toute la communauté des hommes* y est impliquée et introduite, mais elle est passée dans *le réel* sous la forme de ce *noyau* laissé par *le complexe d'Œdipe*, sous la forme de ce quelque chose que l'analyse a une fois montré, et une fois pour toutes, pour être la forme réelle sous laquelle s'inscrit, s'attache ce que les philosophes jusque là nous ont montré avec plus ou moins d'ambiguïté, comme étant cette densité, ce noyau permanent de la conscience morale, ce quelque chose dont nous savons que chez chaque individu, c'est très précisément incarné par quelque chose qui peut prendre les formes les plus multiples, les formes les plus diverses, les plus biscornues, les plus grimaçantes, et qui s'appelle le *surmoi*.

Cela prend cette forme parce que toujours c'est introduit, et cela participe dans son introduction - ici au niveau du *Es* - cela participe toujours de quelque accident de cette situation profondément accidentelle qui fait qu'on ne sait pas obligatoirement à quel moment du *jeu imaginaire* le passage s'est fait, de celui qui a été un moment là pour répondre, et qui introduit ici dans le *Es* comme un élément homogène avec les autres éléments libidinaux, ce *surmoi* tyrannique, foncièrement en lui-même paradoxal et contingent, mais qui à lui tout seul représente, même chez les non névrosés, ce quelque chose qui a cette fonction d'être le signifiant qui marque, imprime, laisse le sceau chez l'homme, de sa relation au signifié.

Qu'il y ait un signifiant chez l'homme qui marque sa relation au signifié, il y en a un, ça s'appelle le *surmoi*, il y en a même beaucoup plus d'un, ça s'appelle les *symptômes*. Je souligne qu'avec cette clé - et seulement avec cette clé - vous pouvez comprendre ce dont il s'agit quand le petit Hans fomenta sa phobie.

Ce qui est caractéristique, et je pense pouvoir vous le démontrer dans cette observation, c'est justement que malgré tout son amour, toute sa gentillesse, toute son intelligence, grâce à laquelle nous avons l'observation, il n'y a pas de *Père réel*. Toute la suite du jeu se poursuit dans ce *leurre*, à la fin *insupportable, angoissant, intolérable*, de la relation du petit Hans à sa mère, en tant qu'il est : *lui* ou *elle, l'un* ou *l'autre*, jamais sans qu'on sache lequel, *le phallophore* ou *la phallophore, la grande* ou *la petite girafe*.

Et malgré les ambiguïtés d'appréciation qu'en font les divers auteurs qui prennent l'observation, il est tout à fait clair que *la petite girafe* est justement cette appartenance maternelle autour de quoi se joue le fait de savoir qui l'a, et qui l'aura. C'est une espèce de rêve éveillé que fait le petit Hans, et qui pour un moment le fait - aux grands cris poussés par sa mère et malgré ces grands cris - le possesseur de l'enjeu, et qui est là pour nous souligner de la façon la plus imagée *le mécanisme même*.

Je voudrais ajouter à ceci un certain nombre de considérations qui nous permettent, sinon d'affirmer...

pour vous habituer au maniement strict de cette catégorie de « *la castration* »

telle que je suis en train d'essayer de l'articuler devant vous

...mais d'essayer maintenant de voir ce que dans cette perspective qui situe chacun dans leur plan, *dans leurs relations réciproques* :

- le jeu imaginaire de l'*idéal du moi* d'une part,
- par rapport à cette *intervention sanctionnante de la castration*, grâce à quoi ces éléments *imaginaires* prennent leur stabilité, leur constellation fixe dans *le symbolique*.

Essayons de voir s'il est nécessaire que dans cette perspective et cette distinction, nous osions articuler ce quelque chose qui ressort directement à la notion d'*une relation d'objet conçue comme par avance, harmonieuse, uniforme*, comme si par quelque concours de *la nature* et de *la loi*, c'était idéalement et d'une façon constante que chacun devait trouver sa chacune pour la plus grande satisfaction du couple, non sans que vous puissiez vous arrêter, un instant au moins, à la question de savoir ce que l'ensemble de la communauté peut avoir à en penser.

Je crois que nous devons penser, si nous savons distinguer *l'ordre*, de *la loi des harmonies imaginaires*, voire de la position même de la relation amoureuse, nous commencerons à poser que *s'il est vrai que la castration soit la crise essentielle par où tout sujet s'introduit, s'habilité à être si l'on peut dire, adïpianisé de plein droit*, vous en conclurez après tout qu'il est tout à fait naturel de formuler, même au niveau des structures complexes - voire tout à fait libres - de la parenté comme celles où nous vivons, même à ce niveau, et pas seulement dans les structures élémentaires, qu'on peut à la limite poser la formule que *toute femme qui n'est pas permise, est interdite par la loi*.

Ceci nous permettra de concevoir l'écho très net que tout mariage porte en lui, et non pas simplement chez les névrosés, *la castration* elle-même, que si une civilisation particulière qui est celle où nous vivons, a produit le mariage symboliquement comme le fruit d'un consentement mutuel, ceci nous expliquera qu'a pu fleurir comme idéal, la confusion également idéale de l'amour et du *conjugo*. Il est tout de même tout à fait clair que c'est pour autant que cette civilisation a mis justement au premier plan ce fait du *consentement mutuel*, c'est-à-dire a poussé aussi loin que possible *la liberté des unions*. Elle l'a poussée si loin qu'elle est toujours confinante à l'inceste et d'ailleurs il suffit que vous vous appesantissiez un peu sur ce qui est la fonction même des lois primitives de l'alliance et de la parenté pour vous apercevoir que toute conjonction, quelle qu'elle soit, même instantanée, du choix individuel à l'intérieur de la loi, *toute conjonction de l'amour et de la loi*, même si elle est souhaitable, même si elle est une espèce de point de croisement nécessaire d'union entre les êtres, *est quelque chose qui participe de l'inceste*.

De sorte qu'en fin de compte, si dans les échecs, voire les dégradations de la vie amoureuse, la doctrine freudienne attribuée à la fixation durable à la mère, comme d'une constante permanence de je ne sais quoi qui frappe d'une tare originelle l'idéal qui serait souhaité de l'union monogamique, il ne faut pas croire qu'il y ait là en quelque sorte autre chose, une nouvelle forme d'un « *ou bien - ou bien* », qui nous montre que si l'inceste ne se produit pas là où nous le souhaitons, c'est-à-dire dans l'actuel ou dans *les ménages parfaits*, comme on dirait, c'est justement parce qu'il s'est produit autre part, mais que dans l'un et l'autre cas, c'est bien de l'inceste qu'il s'agit.

En d'autres termes, quelque chose qui porte en soi sa limite, qui porte en soi une duplicité foncière, une ambiguïté toujours prête à renaître, et qui nous permette d'affirmer que, conformément à l'expérience mais avec ce seul avantage de ne pas nous en étonner, si l'idéal de la conjonction conjugale est monogamique chez la femme pour les raisons que nous avons dites au départ, il n'y a absolument pas à s'en étonner.

Il n'est que de se reporter au schéma de départ de la relation de l'enfant à la mère pour réaliser que tend toujours à se reproduire du côté de l'homme - et pour autant que l'union typique, normative, légale est toujours marquée de la castration - tend à se reproduire chez lui cette division ou ce *split* qui le fait fondamentalement *bigame*, je ne dis pas *polygame*, contrairement à ce qu'on croit, encore que bien entendu à partir du moment où le deux est introduit, il n'y a plus de raison de limiter le jeu dans le palais des mirages.

Mais c'est foncièrement dans toute la mesure où au-delà de ce à quoi le père réel autorise si on peut dire, celui qui est entré dans la dialectique œdipienne à fixer son choix, au-delà de ce choix il y a toujours dans l'amour ce qui est visé, c'est-à-dire non pas *objet* légal, ni *objet* de satisfaction, mais *être*, c'est-à-dire objet saisi dans précisément ce qui lui manque.

C'est très précisément pour cela que, d'une façon institutionnalisée ou anarchique, nous voyons ne jamais se confondre l'amour et l'union consacrée. Ou bien je vous le répète, ceci se produit d'une façon institutionnalisée, comme maintes civilisations évoluées n'ont absolument pas hésité à le doctriner, à l'affirmer et à le mettre en pratique.

Quand on est dans une civilisation comme la nôtre, ou on ne sait rien articuler, si ce n'est que tout se produit en quelque sorte par accident, à savoir parce qu'on est plus ou moins un *moi* plus ou moins faible, plus ou moins fort, et qu'on est plus ou moins lié à telle ou telle fixation archaïque, voire ancestrale, on s'aperçoit que c'est dans la structure même, qui distingue la relation imaginaire primitive, celle par où l'enfant est d'ores et déjà introduit à cet au-delà de sa mère, qui est ce que déjà par sa mère il voit, il touche, il expérimente, de ce quelque chose par où l'être humain est un être privé et un être délaissé, c'est la distinction de cette expérience imaginaire et de l'expérience symbolique qui la normative.

C'est uniquement par *le truchement* et par *l'intermédiaire* de la loi que beaucoup de choses se conservent qui ne nous permettent en aucun cas d'en parler comme étant simplement de *la relation d'objet*, fût-ce de la plus idéale, de la plus motivée par le choix et par les affinités les plus profondes et qui laissent ouverte foncièrement une problématique dans toute vie amoureuse.

C'est très précisément ce que FREUD, son expérience et notre expérience quotidienne, est là pour nous faire toucher, et du même coup affirmer.

Je voudrais commencer par mettre au point quelque chose concernant l'article paru dans *La Psychanalyse* N°2 sous le titre de l'un de mes séminaires [« *Le séminaire sur la lettre volée* »], et spécialement son introduction.

Un certain nombre d'entre vous ont eu le temps de le lire et d'y regarder d'un peu près. Je suis reconnaissant à ceux qui se sont consacrés à cet examen, de leur attention. Néanmoins, il faut croire que le souvenir d'un contexte dans lequel ce qui est apporté dans cette introduction a été amené n'est pas facile à tous à retrouver puisqu'ils retombent - si on peut dire, à propos de la compréhension de ce texte - dans cette sorte d'erreur réalisante d'une autre espèce qui est celle à laquelle certains avaient pu se laisser prendre au moment où j'exposais ces termes, par exemple quand ils s'imaginaient que je niais le hasard.

Je fais allusion à cela dans mon texte même, et je n'y reviens pas. Pour éclairer ce dont il s'agit...

c'est ce qu'a fait une des personnes qui ont le mieux compris et le mieux examiné cette chose, et de la façon la plus précise, je dirais presque de la façon la plus compétente, puisqu'en somme cette personne a retrouvé un réseau que l'on peut dessiner ainsi

...il suffit d'avoir ordonné dans une série de symboles 1, 2, 3, les regroupements de signes : +, +, -, ordonnés au hasard dans une succession temporelle. Alors nous ordonnons comme 1, 2, 3 ces séries de signes selon qu'ils représentent :

- soit (1) *une succession de signes identiques* [(+++), (---)]
- soit (3) *une alternance* [(+ - +), (- + -)]
- soit (2) au contraire *quelque chose* de plus différent qui est représenté par ceci : [(-+ +), (-- +)], mais aussi bien cela : [(+ --), (+ +-)], c'est-à-dire un signe qui au premier aspect se distingue des autres, *qui n'a pas de symétrie*.

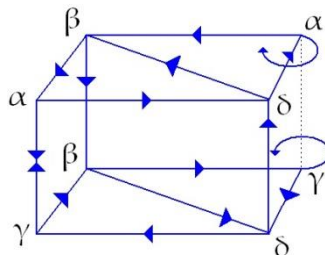
C'est ce que j'appelle, d'un terme intraduisible en français, *odd*. C'est *le dissymétrique*, c'est celui qui dès l'abord saute aux yeux comme étant *impair, boiteux*. C'est une simple question de définition, il suffit de le poser comme cela, pour que ce soit instauré comme une convention, l'existence d'un symbole.

Je vous rappelle que les α , les β et les γ , vous donneront ici 2, 2, 2, puis encore ici 3, puis ensuite encore le signe 3, naturellement chaque signe se rapportant aux trois qui précèdent dans la succession temporelle. C'est ce qui je crois est inscrit dans mon texte sans aucune ambiguïté, mais - pour dire - d'une façon *assez resserrée* pour que ça ait fait difficulté pour certains, mais le contexte empêche que l'on prenne un seul instant pour autre chose que pour cette définition cette convention qui en est la convention de départ.

À partir de là, il s'agit d'appeler α , β , γ , δ , *une autre série de symboles* qui se construisent à partir de la seconde série, et ceci étant fondé sur cette remarque que lorsque l'on connaît les deux termes extrêmes dans la seconde série, le terme médian est univoque. Nous tiendrons donc compte pour définir les termes α , β , γ , δ , que les deux extrêmes dans la série étant un cas comme celui-là, vous voyez où cela va de *odd* à *odd*. La convention est fondée donc d'inscrire un signe qui se trouve par son ampleur, attraper les cinq antécédents de la première ligne par le signe γ , donc *du même au même*, c'est-à-dire *de symétrique à symétrique*, qu'il s'agisse :

- de 1 à 1, de 1 à 3, de 3 à 1 : c'est α ,
- de *odd* à *odd* : c'est β ,
- partir pour arriver à *odd* : c'est γ ,
- revenir de *odd* : c'est δ .

Telles sont les conventions. À partir de là, si on veut définir par un réseau tout ce qui est possible, nous arrivons à construire un réseau qui est ainsi fabriqué :



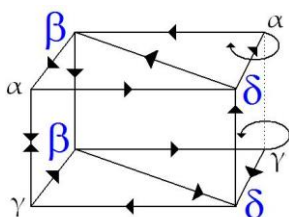
Il faut qu'il soit orienté, et voici exactement comment il l'est. Le α peut se reproduire indéfiniment par ce vecteur. Ceci ne peut pas ne pas avoir cet actionnement à chacun des sommets, sauf si ceci est expressément indiqué par la boucle ainsi définie. Vous voyez résumé sur ce réseau d'une façon exhaustive *toutes les successions possibles*, et les seules possibles indiqués là, c'est-à-dire qu'une série quelconque qui ne peut pas se coucher sur ce réseau est une série impossible.

Pourquoi n'ai-je pas mis cela dans mon texte ? D'abord parce que je ne l'avais pas représenté ici. C'est une espèce d'*appareil de contrôle*, de façon d'*envelopper*, de *verrouiller*, définitivement le problème de façon à s'apercevoir et à être sûr qu'on n'a omis aucune des possibilités, aucune des solutions possibles. C'est un simple contrôle des calculs.

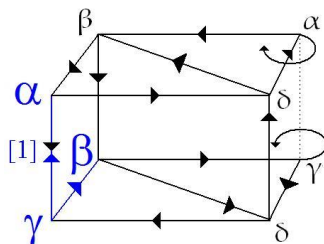
Il a cet intérêt que vous pouvez toujours vous y reporter comme à quelque chose à quoi vous pouvez vous fier, qui vous indiquera que vous avez peut-être, dans certains cas, oublié une solution possible, quelque soit le problème que vous vous posiez à propos de cette série, ou que vous vous êtes complètement trompés.

J'arrive au point litigieux. Vous le voyez sur ce réseau, ceci vous montre qu'il y a en quelque sorte :

- deux espèces de β ,
- et deux espèces de δ .

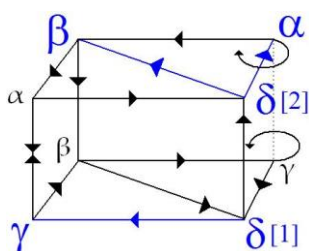


Si vous regardez chacun de ces sommets, vous voyez qu'il y a toujours une division dichotomique qui se propose à partir de chacun de ces sommets.



Exemple, voilà γ :

- il peut y avoir après γ : un β ,
- et il peut y avoir après γ : un α , parce que ce vecteur [1] là a un privilège d'être à deux sens.



Ici vous voyez également un δ , et il y a deux issues possibles :

- il peut y avoir ce δ [1] là et après γ , ou un autre δ [2],
- ce n'est pas la même chose que ce δ là [1] après lequel il peut y avoir un β ou un α .

L'objection que certains ont faite, à propos de la mise en évidence de cette diversité fonctionnelle, est la suivante : selon eux on pourrait par exemple les appeler par 8 lettres différentes au lieu de les appeler par 4 lettres différentes, ou bien mettre un a ou a_2 .

Et il m'a été dit qu'il n'y avait pas là une définition d'un *symbole* qui fut, en quelque sorte, clair et distinct, et que par conséquent tout ce que je représentais et articulais de ce qui est dit dans mon texte, n'était qu'une sorte d'opacification du mécanisme à propos du jeu des *symboles*, une sorte de création qui ferait surgir de soi-même une sorte de *loi interne* qui est toujours...

et c'est là que commence l'espèce de trouble qui se produit dans l'esprit de certains

...une implication de quelque chose qui est introduit par la création du *symbole*, qui va au-delà de ce qui est donné au départ, à savoir le *pur hasard*.

C'est là-dessus que je crois devoir m'expliquer. C'est tout à fait exact, et d'une certaine façon on peut dire en effet que dans le choix des *symboles* il y a une certaine *ambiguïté* en quelque sorte déjà donnée au départ, et elle est donnée à partir du moment où vous faites les *symboles*.

La simple indication de l'*oddity*, c'est-à-dire de la dissymétrie, alors que puisque nous avons parlé d'une *succession temporelle*, les choses sont orientées, et il n'est évidemment pas la même chose qu'il y ait d'abord 2 puis 1, ou 1 puis 2. Les confondre serait introduire dans le *symbole* lui-même quelque chose que, dans la référence affirmée, l'on peut exprimer plus clairement. Mais il s'agit de savoir ce que veut dire la clarté en question.

C'est quelque chose que vous pouvez appeler « *ambiguïté* », mais dites-vous bien que *c'est justement cela qu'il s'agit de faire sentir*, à savoir que c'est dans la mesure où le symbole à un certain niveau, est à tous les niveaux, que :

- le *symbole* en tant qu'il est +, suppose le -,
- le *symbole* en tant qu'il est -, suppose le +.

L'ambiguïté est toujours là, plus nous avançons dans la construction, et j'ai fait le pas *minimum* que l'on puisse faire en les groupant par trois. Je ne l'ai pas démontré au cours de l'article parce que je n'avais pas d'autre but que de vous rappeler dans quel contexte avait été introduite *La lettre volée*. Admettez pour un instant que c'est le pas *minimum*. Quand vous faites ce pas *minimum*, c'est justement dans la mesure où le symbole recèle cette ambiguïté qu'apparaît ce que j'appelle *la loi*.

En d'autres termes, si vous supposiez que vous remplacez quatre des sommets par la suite $\epsilon, \zeta, \eta, \theta$, vous aurez en effet des séquences possibles qui seront *différentes*, qui seront extrêmement *compliquées* puisque vous aurez à faire à huit termes, et que chacun se couplera avec deux des autres, selon un ordre qui sera loin d'être immédiatement évident.

Mais c'est justement l'intérêt du choix de ces *symboles ambigus* qui couplent, parce qu'ils sont bien couplés par quelque chose, ce sommet α avec un autre sommet que nous avons appelé α aussi, et qui en effet a des fonctions différentes. C'est en cela qu'il est intéressant de voir que *les groupant ainsi*, vous voyez sortir la loi extrêmement simple que je vous ai exprimée par *un des schémas du texte* [p.5], celle qui permet de dire que *d'un temps au troisième temps*, vous avez toujours ceci que j'écris d'une façon un peu différente :

$$\begin{array}{ccc} \alpha, \delta & \rightarrow & \alpha, \beta, \gamma, \delta & \rightarrow & \alpha, \beta \\ \gamma, \beta & & & & \gamma, \delta \\ 1^{\text{er}} \text{ temps} & & 2^{\text{ème}} \text{ temps} & & 3^{\text{ème}} \text{ temps} \end{array}$$

Vous pouvez avoir ici [1^{er} temps] n'importe quel $\alpha, \delta/\gamma, \beta$ et ici [2^{ème} temps] vous avez $\alpha, \beta/\gamma, \delta$.

Du premier au troisième temps vous pouvez retrouver le α et le γ , [aux mêmes places] mais le δ [qui suit α au 1^{er} temps] et le β [qui suit γ au 1^{er} temps] sont [au 3^{ème} temps] deux impossibilités essentielles par rapport à une dichotomie qui exclut :

- que du premier au troisième temps succèdent un γ ou un δ , à un α ou un δ ,
- de même que, à un β ou à un γ , succèdent un α ou un β . [cf. *La Psychanalyse* n°2, p.5]

Dans mon texte j'ai indiqué certaines suites de cela, certaines propriétés qui ont pour intérêt de mettre en évidence toutes sortes d'autres phases de *la forme*, lois de syntaxe qui peuvent se déduire de cette formule extrêmement simple, et j'ai essayé de les faire d'une façon telle qu'elles soient *métaphoriques*.

C'est-à-dire qu'elles vous permettent d'entrevoir ce en quoi le *signifiant* est véritablement organisateur de quelque chose d'inhérent à la mémoire humaine, pour autant que la mémoire humaine en impliquant dans sa trame toujours quelques éléments de *signifiant* se trouve fondamentalement structurée d'une façon différente de toute espèce de conception possible de la mémoire vitale, à savoir de la persistance ou de l'effacement ou du maintien d'une impression. Pourquoi ?

Parce que ce qui est important à voir dès que nous introduisons le *signifiant* dans le *réel*, et il est introduit dans le *réel* à partir du moment où simplement *on parle*, mais encore à partir du moment où simplement *on compte*, tout ce qui est appréhendé dans l'ordre de la mémoire est pris dans quelque chose qui la structure essentiellement d'une façon fondamentalement différente de tout ce qu'une théorie de la mémoire fondée sur le thème de la propriété vitale pure et simple peut arriver à faire concevoir.

C'est cela que j'essaie d'illustrer, et là évidemment métaphoriquement, quand je vous parle du futur, du futur antérieur, quand je fais intervenir après *le troisième temps*, *le quatrième temps*, c'est à savoir que si on se fixe à ce *quatrième temps*, un point d'arrivée, c'est-à-dire l'un des symboles possibles, n'importe lequel peut être fixé puisque ce *quatrième temps* redevient la même fonction qu'un *second temps*, c'est-à-dire que $\alpha, \beta, \gamma, \delta$, peuvent se retrouver à ce moment là, à ce *quatrième temps*.

Si vous fixez à ce quatrième temps comme point de terminaison un α , β , γ , δ , il en résultera certaines éliminations au deuxième et au troisième temps, ce qui peut en quelque sorte servir à imaginer ce qui se précise dans un futur immédiat, à partir du moment où il devient - par rapport à un but, à un projet déterminé - le futur antérieur.

Le fait que certains éléments de signifiant soient rendus impossibles de ce seul fait, est quelque chose que j'illustrerai métaphoriquement comme la fonction que nous pourrions donner à ce que j'appellerai dans cette occasion « le signifiant impossible ».

Ce que je veux vous marquer aujourd'hui, c'est que bien entendu j'ai interrompu là mon développement, mais comme certains [soutiennent ?] justement, au nom d'une espèce de fausse évidence qui pourrait sortir du fait que toute espèce de mystère ne disparaît pas car il peut se dégager des lois, et toutes aussi simples, à considérer d'une façon différenciée les termes des différents sommets dans la construction parallélépipédique que je vous ai donnée.

La question n'est pas là. Ce que je voudrais que vous souteniez un instant devant votre esprit, c'est que ceci veut simplement dire que dès qu'il y a une graphie, il y a une orthographe, et je vais vous l'illustrer tout de suite d'une autre façon que celle-ci qui aura peut-être à vos yeux une valeur plus probante, bien que je n'ai pas fabriqué tout ceci comme une espèce d'excursion à la mathématique, avec l'incompétence universelle qui me caractériserait.

Vous auriez tort de le croire. D'abord ce ne sont pas des choses sur lesquelles je réfléchis depuis hier, ensuite je l'ai fait contrôler par un mathématicien. Ne croyez pas que parce que ces précisions ont été apportées, le moindre élément d'incertitude ou de fragilité ait été introduit, je vous le répète : ceci a été contrôlé.

Je veux maintenant vous dire en quoi ceci a cette valeur qui illustre d'une façon pertinente ce que j'ai voulu dire tout à l'heure, quand je vous ai dit : « dès qu'il y a graphie, il y a orthographe ». C'est qu'à partir de ces données hypothétiques simples, et en raison d'une certaine simplicité sur laquelle je reviendrai tout à l'heure en particulier pour justifier pourquoi je suis parti de *odd* et non pas ce que j'aurais aussi bien pu faire au départ, distinguer en effet comme on me l'a dit :

- le *odd* avec deux pieds légers au début, [(- - +), (+ + -)],
- ou le *odd* avec deux pieds légers à la fin, [(+ + +), (+ - -)],
- l'*anapeste* [Pied de trois syllabes, deux brèves suivies d'une longue],
- du *dactyle* [Pied formé d'une syllabe longue suivie de deux brèves].

Je ne l'ai pas fait - nous y reviendrons - et c'est justement en cela que consiste l'intérêt de la question, c'est à savoir que, à partir de certaines définitions, peut-être en effet tout à fait rudimentaires et éliminées elles-mêmes, certains éléments intuitifs et spécialement cet élément intuitif particulièrement saisissant qui est celui fondé sur la scansion, comportent déjà toute une sorte d'engagement corporel.

La poésie commence là, mais nous n'entrons même pas dans la poésie, nous faisons uniquement intervenir la notion de symétrie ou d'asymétrie, et je vous dirai pourquoi il me semble intéressant de limiter à ce strict élément, la création du premier signifiant, à partir donc de cette hypothèse, mais pas dans le sens où l'usage habituel entend le mot hypothèse, dans le sens de définition, action ou prémisses extrêmement simples qui en résultent.

$$\begin{array}{ccc} \underline{\alpha, \delta} & \rightarrow & \alpha, \beta, \gamma, \delta & \rightarrow & \underline{\alpha, \beta} \\ \gamma, \beta & & & & \gamma, \delta \\ \text{1}^{\text{er}} \text{ temps} & & \text{2}^{\text{ème}} \text{ temps} & & \text{3}^{\text{ème}} \text{ temps} \end{array}$$

Je reproduis ici mon tableau avec ici le deuxième temps indéterminé et ici [3^{ème} temps] α , β au dessus et γ , δ en dessous.

Maintenant arrivons au cinquième temps : α , β , δ en dessus et au dessous qui nous montre qu'ici, si nous notons

- ce qui est possible après un α ,
- puis ce qui est possible après un β ,
- puis ce qui est possible après chacun des autres,

nous voyons ici que peut se produire α , β , γ , δ .

Vous voyez l'excès de possibilités que nous avons, nous avons tous les possibles, et nous les avons aux deux niveaux. Seulement le moindre examen de la situation vous montre que si vous choisissez ici comme point d'arrivée, donc au cinquième temps, une lettre quelconque, la lettre δ par exemple, vous vous apercevez que si vous prenez aussi comme point de départ une autre lettre, par exemple la lettre α , si vous dites je veux avoir une série telle qu'au premier temps il y ait α et qu'au cinquième temps il y ait β , vous voyez tout aussitôt que ça ne peut être en aucun cas cette lettre-là, ni rien de cette ligne là. Puisque, du fait qu'au départ vous partez de α , vous ne pouvez avoir que ce qui se produit ici au-dessus de la ligne de dichotomie, c'est-à-dire α ou β et ensuite donc vous ne pouvez avoir que ce qui est aussi au-dessus de cette ligne dichotomique, c'est-à-dire α , β , γ , δ .

Mais que faut-il pour que vous ayez β ? Il faut qu'ici vous ayez α parce que β , ne peut provenir que de α . Il en résulte que quand vous avez le dessein de faire une série où se trouvent deux lettres déterminées, à un espacement de *temps* 5 la lettre médiane, celle-ci, au *troisième temps* est déterminée d'une façon absolument univoque.

Je pourrais vous montrer d'autres propriétés aussi frappantes, mais je me tiendrai à celles-là pour vous montrer si ceci peut faire surgir à votre esprit la dimension qu'il s'agit d'évoquer. C'est qu'il résulte de cette propriété que si vous prenez *un terme quelconque*, en considérant *le terme deux fois antérieur* et *le terme deux fois postérieur*, vous pouvez immédiatement vérifier - et alors cela d'une façon simple qui ne comporte absolument aucun trouble à l'œil, c'est une vérification que peut faire un typographe - à *un point quelconque de la chaîne* s'il y a une faute. Il suffit de se reporter au terme qui est *deux fois antérieur* et au terme qui est *deux fois postérieur*. Il ne peut y avoir dans ce cas qu'une seule lettre possible.

En d'autres termes, dès qu'il y a *graphie*, le moindre surgissement de la *graphie* fait surgir en même temps l'*orthographe*, c'est-à-dire *le contrôle* possible d'une faute [cf. supra p. 117 : « *appareil de contrôle* »]. C'est pour cela qu'est construit cet exemple, pour vous montrer que dès le surgissement le plus simple, le plus élémentaire du *signifiant*, la loi surgit tout à fait - bien entendu - indépendamment de tout élément *réel*. Cela ne veut pas dire que d'une façon quelconque *le hasard* soit commandé, c'est que *la loi sort avec le signifiant*, antérieurement indépendante précisément de toute expérience.

C'est ceci qui est fait pour être démontré par cette spéculation sur les $\alpha, \beta, \gamma, \delta$.
Ces choses semblent entraîner un certain nombre de très grandes résistances pour quelques esprits.

Néanmoins il m'a semblé que c'était une voie plus simple pour faire sentir une certaine dimension, que de conseiller par exemple la lecture, voire de la commenter, de M. FREGE, mathématicien de ce siècle qui s'est consacré à cette science en apparence la plus simple des simples, qui est l'arithmétique, et qui a cru devoir faire des détours considérables...
parce que *plus une chose est près de la simplicité plus elle est difficile à saisir*
...mais assurément des détours tout à fait convaincants pour démontrer qu'il n'y a aucune déduction possible du nombre 3, à partir de l'expérience seulement.

Ceci bien entendu nous entraîne dans une série de spéculations *philosophiques* ou *mathématiques* desquelles je n'ai pas cru devoir vous faire subir l'épreuve. Ceci est néanmoins très important, car si aucune déduction de l'expérience...
contrairement à ce qu'en pouvait croire M. JUNG
...ne peut nous faire accéder au nombre 3, il est certain que la distinction de *l'ordre symbolique* par rapport à *l'ordre réel* entre dans le *réel* comme un soc et y introduit une dimension originale, et que cette dimension, nous autres analystes et pour autant que nous travaillons sur ce registre de *la parole*, nous devons tenir compte de son originalité. C'est *ceci qui est en cause* dans l'occasion.

Pour tout dire je crains de vous fatiguer, et je vais vous faire autre chose, je vais vous dire *une idée plus intuitive* qui m'est venue, et celle-là est moins certaine dans son affirmation. Néanmoins je peux vous la dire, c'est la remarque qui m'est venue un jour à l'esprit, alors que je me trouvais dans un *formidable zoo* situé quelque part à soixante kilomètres de Londres et où les animaux y paraissent dans la plus entière liberté, les grilles étant enterrées dans le sol au fond de fossés invisibles. Je contemplais le lion entouré de trois magnifique lionnes, ceci dans l'aspect de la bonne entente et de l'humeur la plus pacifique.

Il me semble que je n'ai pas fait dans mon esprit un saut trop grand alors que je me demandais pourquoi cette bonne entente entre ces animaux à propos desquels je devais normalement, d'après ce que nous connaissons, voir éclater les signes de la rivalité ou du conflit les plus manifestes. C'est simplement parce que le lion ne sait pas compter jusqu'à 3. Entendez bien que c'est parce que le lion ne sait pas compter jusqu'à trois que les lionnes n'éprouvent pas entre elles le moindre sentiment de jalousie, au moins apparent. Je livre ceci à votre méditation.

En d'autres termes, nous ne devons en aucun cas négliger l'introduction du signifiant, pour comprendre le surgissement dont il s'agit, chaque fois que nous nous trouvons devant l'apparence de la réalité qui est notre objet principal dans l'analyse, la réalité du conflit interhumain. On pourrait même aller plus loin et dire qu'en fin de compte, c'est parce que les hommes ne savent pas beaucoup mieux compter que le lion - à savoir que ce nombre 3 n'est jamais complètement intégré, qu'il est seulement articulé - que le conflit existe.

Parce que bien entendu, le maintien de la relation duelle fondamentalement animale, ne continue pas moins à prévaloir dans *une certaine zone*, celle précisément de *l'imaginaire*, et c'est justement dans la mesure où l'homme sait tout de même compter, qu'il se produit en dernière analyse ce quelque chose que nous appelons conflit.

Si ce n'était pas si difficile d'arriver jusqu'à articuler le nombre trois, il n'y aurait pas ce *gap* entre *le pré-adipien* et *l'adipien* que nous essayons justement ces jours-ci de franchir comme nous le pouvons, à l'aide de petites *échelles de corde* et autres trucs, dont je veux simplement vous faire apercevoir que à partir du moment où on essaie de le franchir, c'est toujours aux trucs auxquels on est livré qu'il n'y a aucune espèce de franchissement véritablement *expérientiel* de ce *gap* entre le 2 et le 3.

C'est très précisément au point où nous en sommes arrivés avec le petit Hans, au moment où il va aborder ce passage que nous avons défini, et qui s'appelle *le complexe de castration*, et dont nous pouvons apercevoir qu'au départ c'est bien évidemment ce qu'il n'a pas, car il joue avec ce *Wimwacher* qui est ici, qui n'est pas là, qui est *celui de sa mère* ou *du grand cheval* ou *du petit cheval* ou *de papa*, qui est le sien aussi mais dont en fin de compte on ne voit pas un seul instant que ce soit pour lui autre chose qu'un très joli objet de *jeu de cache-cache*, et même auquel il est capable de prendre le plus grand *plaisir*.

Car un certain nombre d'entre vous, je pense, se seront rapportés à ce texte. C'est de là que l'on part, c'est uniquement de cela qu'il s'agit. Cet enfant se trouve - sans doute à l'intention de ses parents - nous présenter au départ cette sorte de *problématique du phallus imaginaire qui est partout et qui n'est nulle part*, comme étant *l'élément essentiel de son rapport avec* ce qui est pour lui ce que FREUD appellerait à ce moment là « *l'autre personne* » de la façon la plus nette, et qui est la mère.

C'est là qu'il en est arrivé, et c'est à ce moment là alors que tout semble aller tellement bien que FREUD nous le souligne, grâce à *une espèce de libéralisme voire de laxisme éducatif* assez caractéristique de la pédagogie qui semble s'être dégagé les premiers temps de la psychanalyse, nous voyons l'enfant se développer de la façon la plus franche, la plus claire, la plus heureuse.

C'est en effet après ces trois jolis antécédents, à la surprise générale, qu'il arrive ce que nous pouvons appeler sans trop dramatiser, un petit accroc : *la phobie*. C'est-à-dire qu'à partir d'un certain moment cet enfant a marqué un grand effroi devant quelque chose, cet objet privilégié qui se trouve être le cheval, dont je vous ai déjà annoncé qu'il était d'une certaine façon métaphorique. Dans le texte, quand l'enfant avait dit à sa mère : « *Si tu as un fait-pipi, tu dois avoir un très grand fait-pipi, un fait-pipi comme un cheval* ». Il est clair que si nous voyons apparaître à l'horizon l'image du cheval, c'est à partir de ce moment que l'enfant entre dans la phobie.

Pour faire ce trajet métaphoriquement à travers l'observation du petit Hans, il faut comprendre comment l'enfant va passer d'une relation si simple, en fin de compte si heureuse, si clairement articulée, à la phobie.

Où est l'inconscient à ce moment là ? Où est le refoulement ? Il ne semble pas qu'il y en ait aucun :

- il interroge sur la présence ou l'absence du *fait-pipi* avec la plus grande liberté, son père, sa mère,
- il leur dit qu'il a été au *zoo* et qu'il a vu un animal, le lion en l'occasion pourvu d'un grand *fait-pipipi*.

Et le *fait-pipi* joue un rôle qui d'ailleurs tend à se présenter pour toutes sortes de raisons, pas dites tout à fait au début de l'observation, mais que nous voyons apparaître après coup.

Que l'enfant trouve un grand plaisir à s'exhiber lui-même, certains de ses jeux montrant bien le caractère essentiellement, à ce moment là, *symbolique* du *fait-pipi*, il va l'exhiber dans le noir, il le montre à la fois comme objet caché, il s'en sert également *comme élément intermédiaire pour ses relations avec* les objets de son intérêt, c'est à dire *les petites filles* auxquelles il demande d'intervenir, de l'aider, auxquelles il le laisse regarder. Que le fait que sa mère ou son père l'aident - ce qui est souligné également - joue le plus grand rôle dans l'instauration de ses organes comme d'un élément d'intérêt par où sans aucun doute il se donne la joie de captiver l'attention, l'intérêt, voire les caresses d'un certain nombre de gens de son entourage.

C'est là que nous en sommes quand va se produire quelque chose. Pour avoir une idée de l'harmonie que trouve ce quelque chose, dites-vous que c'est avant la phobie que le petit Hans se trouve manifester *sur le plan imaginaire*, toutes les attitudes les plus formellement typiques qu'on puisse attendre de ce que nous appelons dans notre rude langage « *l'agression virile* ».

Il est avec les petites filles dans cet état de mise en jeu d'une cour qui est plus ou moins présente, et qui même se différencie, se distancie en deux modes :

- il y a les petites filles qu'il presse, qu'il étreint, qu'il agresse,
- il y en a d'autres avec lesquelles il traite sous le mode du *Lieberklass-distanz*,

...deux modes de relations très différenciés, déjà *très subtiles*, je dirais presque *très civilisés, très ordonnés, très cultivés*.

Le terme même « *cultivé* » est employé par FREUD pour désigner la différenciation que fait le petit Hans dans ses *objets*.

Il ne se conduit pas de la même façon avec les petites filles qu'il considère comme des dames cultivées, *des dames de son monde*, et avec les petites filles de son propriétaire.

Il y a là toute l'apparence d'un débouché particulièrement heureux dans ce qu'on peut appeler le transfert, le réinvestissement des sentiments portés à l'objet féminin, sous l'aspect de la mère, vers d'autres objets féminins. Nous pouvons concevoir qu'il y ait quelque chose qui se produit, qui apporte dans ce développement rendu facile, nous dit-on, par cette relation particulièrement ouverte, dialoguante, qui n'interdit en rien *aucun mode d'expression* à l'enfant.

Qu'est-ce qui se produit ? Comment déjà pouvons-nous essayer d'aborder le problème, puisqu'il s'agit non pas de survoler comme je l'ai fait jusqu'à présent, mais de suivre *pas à pas* la critique de l'observation ? Je pense ne pas forcer le texte en disant déjà quel est le signe de cette structuration sous-jacente qui est celle que je vous ai donnée comme celle de *la relation de l'enfant à la mère*, et à partir de quoi se conçoit l'introduction de la crise, sous la forme de *la mise en jeu*, de *l'entrée dans le jeu* du pénis réel.

Il y a une chose qui dans le texte n'a jamais été commentée. L'enfant fait un rêve, il pense qu'il est avec *la petite* Mariedl, qui est une de ses petites camarades qu'il voit l'été dans une station d'Autriche. Il raconte qu'il est avec la petite fille, puis on re-raconte son rêve et on dit :

« *C'est amusant il a rêvé qu'il était avec la petite fille* »

Et il y a une très jolie rectification de Hans :

« *Pas seulement avec Mariedl, tout seul avec Mariedl...* »

Je pense que cette réplique...

qui comme beaucoup d'autres choses, foisonnantes dans l'observations, passe à la lecture, ou plus exactement dont on se débarrasse dans ce sens que ce ne sont que des histoires d'enfant... à son importance, et FREUD le dit bien : tout a une signification. Je pense que ceci n'est strictement concevable que dans cette dialectique imaginaire qui est celle que je vous ai ouverte comme étant le plan de départ des relations de l'enfant à la mère.

Ceci se produit à 3 ans et 9 mois, et on nous a dit qu'à 3 ans et 6 mois avait eu lieu la naissance de la petite soeur, par conséquent ceci peut déjà bien entendu vous satisfaire. « *Pas seulement avec, mais tout seul avec...* », c'est-à-dire qu'on peut être avec tout à fait seul, c'est-à-dire ne pas avoir, comme avec la mère, cette *intruse*. Il n'y a aucun doute à ce moment-là que l'enfant Hans se met à s'habituer à la présence de *la petite soeur*. Je pense donc que sur le plan de la remarque du type la plus classique, ceci ne peut en tout cas que vous apparaître pour évident, et vous satisfaire.

Néanmoins vous savez bien que ce n'est pas là que je m'en tiens, c'est à savoir que je dis que assurément cette intrusion réelle de l'autre enfant dans la relation de l'enfant avec la mère est bien faite pour précipiter tel ou tel moment critique, telle ou telle angoisse décisive, mais que ce dont je suis parti et ce sur quoi j'insiste, et ce pourquoi je n'hésite pas à mettre l'accent à propos de ce « *tout seul avec* », c'est que - quelle que soit la position - l'enfant n'est jamais seul avec la mère.

Tout le progrès de ce qui se passe dans la relation apparemment duelle de l'enfant avec la mère est marqué de cet élément absolument essentiel, c'est que l'enfant n'intervient...

comme l'expérience de l'analyse de la sexualité féminine nous en donne l'assurance, et à laquelle il faut garder le point de référence, l'axe, avec fermeté, de ce que FREUD a maintenu jusqu'au terme concernant cette sexualité féminine... que comme *substitut, compensation*, bref dans une référence quelconque à ce quelque chose qui est ce qui manque essentiellement à la mère, et qui donc *ne le laisse jamais seul avec la mère*.

C'est dans la mesure où la mère se situe, et peu à peu est apprise par l'enfant, comme étant marquée de ce manque fondamental, et de ce manque après lequel elle-même elle cherche, et dont lui, l'enfant, ne lui donne une satisfaction que - si nous voulons l'appeler ainsi provisoirement - que substitutive. C'est sur cette base essentiellement que s'introduit, que se conçoit toute espèce de nouvelle béance, toute espèce de réouverture de la question, et spécialement celle qui survient avec la maturation génitale réelle, c'est-à-dire chez le garçon avec l'introduction de la masturbation, cette jouissance réelle avec son propre pénis réel.

C'est dans cette constellation que rien ne peut être compris autrement que dans cette constellation de départ, qui est celle qui est le fondement par où peuvent s'introduire les éléments critiques qui peuvent avoir les débouchés divers qui constituent

- un *complexe d'Œdipe* à issue normale,
- ou un *complexe d'Œdipe plus ou moins abordé de façon plus ou moins négativée, et qui n'est pas du tout* - ce qu'on vous enseigne d'habitude - *une névrose*.

Reprenons donc là où nous en sommes, et faisons ici un petit bout de remarque, à savoir que si l'enfant a à découvrir cette dimension, à savoir que quelque chose est désiré par la mère au-delà de lui-même, c'est-à-dire au-delà de l'objet du plaisir d'abord qu'il ressent être lui-même dans sa mère, et qu'il aspire à être, la situation ne doit se concevoir, comme toute espèce de situation analytique, que dans la référence essentiellement *intersubjective* qui comporte toujours et à la fois, et corrélativement, la dimension originale de chaque sujet, mais en même temps la réalité de cette perspective intersubjective telle qu'elle est entrée dans chaque sujet. Autrement dit, je vous fais remarquer au passage ce quelque chose qui est voilé au départ, et que nous n'arriverons à dévoiler qu'à la fin.

Mais vous en savez déjà assez de l'observation pour pouvoir au moins vous poser la question, et vous référer à des termes que j'ai employés autrefois à bon ou à mauvais escient, à savoir ces termes essentiels comme d'une division tout à fait majeure de l'abord signifiant de quelque réalité que ce soit chez un sujet, à savoir *la métaphore* et *la métonymie*. C'est bien le cas de l'appliquer et au moins de laisser aller tant de points d'interrogation. C'est que *dans toute situation intersubjective telle qu'elle s'établit entre l'enfant et la mère* nous aurons *une question préalable* si l'on peut dire, à nous poser. Elle sera préalable et ce sera probablement seulement à la fin qu'elle sera tranchée, à savoir *que dans cette fonction de substitution ce qui finalement fait image pour l'exprimer ne veut rien dire*.

Substitution, c'est facile à dire, essayons donc de substituer un caillou à un morceau de pain. Quand vous le mettez dans la trompe de l'éléphant, il ne le prendra pas tout à fait du ton uni que vous pourriez croire. Il ne s'agit pas de *substitution*, il s'agit de savoir ce que signifie cette *substitution signifiante*, et pour tout dire il s'agit de savoir, pour la mère et par rapport à ce *phallus* qui est l'objet de son désir, quelle est la fonction de l'enfant.

Il est clair que ce n'est pas tout à fait la même chose

- si l'enfant par exemple est *la métaphore* de son amour pour le père,
- ou s'il est *la métonymie* de son désir du *phallus* qu'elle n'a pas et qu'elle n'aura jamais.

Tout indique très précisément dans la conduite de la mère...

qui est là tout à fait évidente, avec cet enfant qu'elle traîne littéralement partout avec elle, depuis les W.C. jusqu'à son lit...*que l'enfant lui est un appendice absolument indispensable et que par conséquent...*

car c'est exactement cela la mère de Hans, que FREUD adore, cette mère qu'il a soignée, cette mère si bonne et si aux petits soins pour cet enfant - et en plus elle est jolie - c'est cette dame qui trouve le moyen de changer de culotte devant son enfant, c'est tout de même d'une dimension bien particulière

...et si quelque chose est fait dans cette observation, si quelque chose se trouve illustrer ce que je vous dis d'essentiel dans cet ordre, c'est que ce qui est derrière le voile, c'est bien l'observation du petit Hans et bien d'autres encore qui nous le montrent. Qu'est-ce que veut dire que : *l'enfant est la métonymie de son désir pour le phallus* ?

Cela ne veut pas dire qu'elle ait plus de *considération* pour le *phallus* de l'enfant, comme elle le montre bien, à la vérité, cette personne si libérale, quand il s'agit d'éducation, de parler *des choses*, quand il s'agit de venir au fait et d'y mettre le doigt sur *ce petit bout de machin* que l'enfant lui sort, elle est saisie d'une peur bleue.

C'est tout de même comme cela dans cette espèce de *tonus* vivant, il faut tâcher de rebriquer cette observation du petit Hans pour qu'elle brille. Donc vous le voyez, ce n'est pas tout à fait la même chose que de dire que l'enfant est pris *comme une métonymie du désir du phallus de la mère*, cela implique cette chose très importante que ça n'est pas en tant que *phallophore* qu'il est *métonymique*, *c'est en tant que totalité*.

C'est là justement que s'établit le drame. Pour lui tout irait très bien s'il s'agissait de *Wiwimacher*, mais c'est qu'il ne s'agit pas de cela, c'est lui tout entier qui est en cause, et c'est parce que c'est lui tout entier qui est en cause que la différence commence très sérieusement à apparaître au moment où entre en jeu le *Wiwimacher réel*. Il devient pour lui un objet de satisfaction. C'est à ce moment là que commence à se produire ce qu'on appelle *l'angoisse*.

Ce qu'on appelle *l'angoisse* tient à ceci : c'est qu'il peut mesurer toute la différence qu'il y a entre *ce pour quoi il est aimé*, et *ce qu'il peut donner*, et qu'à partir de ce moment là cet enfant qui, du seul fait qu'il est dans la position qui est la position *originnaire* de l'enfant par rapport à la mère, c'est-à-dire qu'il est là pour être *objet de plaisir*, donc qu'il est dans une relation où il est fondamentalement *imaginé*, et tout ce qu'il peut lui arriver de meilleur, c'est de passer de l'état purement passif...

c'est ce qui est essentiel : cette passivité primordiale, nous la reverrons, et si nous ne voyons pas que c'est là que s'insère cette passivité primordiale, nous ne pouvons rien comprendre à l'observation de *L'Homme aux loups*...ce qu'il peut faire de mieux...

au-delà d'être imaginé, pris dans la capture, dans le piège de ce *quelque chose* où il s'introduit pour être l'objet de sa mère et où il se rend compte, si on peut dire, peu à peu de ce qu'il est vraiment, il est imaginé

...ce qu'il peut faire de mieux, c'est de s'imaginer tel qu'il est imaginé, c'est à dire de passer à la voix moyenne²⁷, si on peut s'exprimer ainsi.

À partir du moment où il existe aussi comme réel, il n'a pas beaucoup le choix : évidemment il est certain qu'il peut s'imaginer comme fondamentalement autre et rejeté, autre que ce qui est désiré, et comme tel hors du champ imaginaire où elle pouvait jusque là trouver à se satisfaire par la place qu'il y occupait.

FREUD le souligne : ce dont il s'agit, c'est de quelque chose qui survient d'abord, une *angoisse*, mais *angoisse de quoi* ? Nous en avons des traces : un rêve, il se réveille sanglotant parce que sa mère allait partir, où « *tu allais partir* » dit-il au père, quelque chose qui est une séparation.

Nous pouvons compléter ces termes par mille autres traits : c'est en tant qu'il est séparé de sa mère et quand il est avec quelqu'un d'autre, que se manifestent ces angoisses. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces angoisses apparaissent d'abord, et FREUD le souligne : *le sentiment d'angoisse se distingue de la phobie*, c'est-à-dire de ce quelque chose qui n'est pas tellement facile à saisir, et que nous allons essayer de cerner.

²⁷ Les actants du processus verbal sont répartis entre « acteur » (« voix active ») et « patient » (« voix passive »). La « voix moyenne » indique que le sujet accomplit l'action dans son propre intérêt, il est à la fois l'agent et le patient.

Qu'est-ce qu'une phobie ? Naturellement on peut sauter gaiement et dire : la phobie, c'est l'élément représentatif là-dedans. Je veux bien, mais vous êtes bien avancés après :

- pourquoi cet élément représentatif ?
- Et pourquoi une représentation si singulière ?
- Et quel rôle joue-t-elle ?

Un autre piège consiste à se dire qu'il y a une finalité, et qu'elle doit servir à quelque chose.

- Pourquoi donc servirait-elle à quelque chose ?
- N'y aurait-il pas aussi des choses qui *ne servent à rien* ?
- Pourquoi trancher d'avance que *la phobie sert à quelque chose* ?
- Peut-être ne sert-elle exactement à rien ?

Tout se serait aussi bien passé si elle n'avait pas été là, pourquoi avoir des idées préconçues de *finalité* à cette occasion ? Nous allons tâcher de savoir *la fonction* de la phobie. Qu'est-ce que la phobie en cette occasion ? En d'autres termes, quelle est la structure particulière de la phobie du petit Hans ? Ce qui nous amènera peut-être à avoir quelques notions sur ce qu'est *la structure générale d'une phobie*.

Quoiqu'il en soit, je voudrais dès maintenant vous faire remarquer à ce propos la différence entre *l'angoisse* et *la phobie*, elle est ici tout à fait sensible. Je ne sais pas si la phobie est une chose tellement représentative que cela, car nous allons voir qu'il est très difficile de savoir de quoi il a peur. Il l'articule de mille façons, mais il reste un résidu tout à fait singulier. Si vous avez lu l'observation, vous savez que ce *cheval* - qui est brun, blanc, noir, vert et ces couleurs ne sont pas sans intérêt - pose une énigme qui jusqu'au bout de l'observation n'est jamais résolue. C'est je ne sais quelle espèce de *tâche noire* qu'il a par là, qui en fait *un animal des temps préhistoriques*.

Devant ce [chanfrein](#) de cheval il y a cette espèce de tache noire, et le père d'interroger l'enfant :

- « *Est-ce le fer qu'il a dans la bouche ?* »
- « *Pas du tout.* » dit l'enfant.
- « *Est-ce le harnais ?* »
- « *Non, non...* »
- « *Et celui que tu vois là, a-t-il la tâche ?* »
- « *Non, non...* » dit l'enfant.
- Et puis un beau jour, fatigué, il dit : « *Oui, celui-là l'a, n'en parlons plus.* »

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne sait jamais ce que c'est que ce noir qui est devant la bouche du cheval. Ce n'est donc pas si simple que cela une phobie, puisqu'il y a même des éléments quasiment irréductibles.

C'est assez peu représentatif, et si il y a quelque chose qui donne bien le sentiment de ce sur quoi on s'est exprimé dans ces poussées qui surviennent périodiquement dans l'analyse, cette notion d'une espèce d'élément négatif hallucinatoire, c'est bien là quelque chose dans cette sorte de flou, car c'est en fin de compte cela qui nous apparaît le plus clair dans cette tête de cheval, et qui est bien fait pour nous en donner l'idée.

Mais il y a une chose certaine, c'est qu'il y a une différence radicale entre deux sentiments, entre *ce sentiment d'angoisse* pour autant que l'enfant se sent tout d'un coup lui-même, comme quelque chose qui peut être tout d'un coup complètement mis *hors de jeu*. Bien sûr la petite sœur prépare, et au maximum, la question, et je vous le répète, c'est sur un fond beaucoup plus profond que la crise s'ouvre, que le sol se dérobe sous les pieds, à partir du moment où l'enfant peut concevoir qu'il peut tout d'un coup ne plus remplir d'aucune façon sa *fonction*, qu'il peut n'être plus rien, et que tout simplement il n'est rien de plus que ce quelque chose *qui a l'air d'être quelque chose*, mais qui en même temps n'est rien, et qui s'appelle *une métonymie*.

C'est-à-dire - je parle de quelque chose que nous avons déjà vu - la *métonymie* c'est le procédé du roman réaliste : si un roman réaliste nous intéresse, ce n'est pas à cause de tout le menu chatolement réel qui nous est apporté car le roman réaliste n'est toujours en fin de compte qu'un amoncellement de clichés, si ces clichés nous intéressent, c'est justement parce que derrière cela ils visent toujours autre chose, ils visent précisément exactement ce qui a l'air d'être le plus contraire, c'est-à-dire *tout ce qui manque*, tout ce qui fait que c'est très au-delà de tous ces détails, de toute *cette espèce de scintillement de cailloux* qui nous est donné, il y a le quelque chose qui précisément nous attache, plus c'est *métonymique*, plus c'est au-delà qu'est la visée du roman.

Notre cher petit Hans se voit donc là tout d'un coup précipité, ou précipitable tout au moins, dans sa fonction de *métonymie*. Il s'imagine comme un néant pour arriver tout de même à dire ce mot d'une façon plus vivante que théorique. Que se passe-t-il à partir du moment où entre en jeu dans son existence, *la phobie* ? Une chose en tout cas est certaine, c'est que devant *les chevaux*, ce n'est pas de l'angoisse qu'il éprouve, c'est de la peur. Il a peur qu'il arrive quelque chose de réel, deux choses nous dit-il :

- que les chevaux mordent,
- que les chevaux tombent.

La différence qu'il y a entre l'angoisse...

qui littéralement est quelque chose de *sans objet*, et là je ne fais que répéter FREUD parce qu'il l'a parfaitement articulé ... et la *phobie*, c'est que pour la phobie ce dont il s'agit, ce n'est pas du tout d'angoisse, malgré le ton qu'il donne ici aux chevaux : les chevaux portent de l'angoisse, mais ce qu'ils portent, c'est la peur, et la peur d'une certaine façon concerne toujours quelque chose d'articulable, de nommable, de réel :

- ces chevaux peuvent mordre,
- ces chevaux peuvent tomber.

Ils ont bien d'autres propriétés : qu'ils peuvent garder en eux-mêmes la trace de l'angoisse dont il s'agit, et peut-être en effet, y a-t-il quelque rapport. Nous verrons par la suite les rapports qu'il y a entre ce flou, cette espèce de tâche noire, car les chevaux recouvrent quelque chose, et il y a quand même quelque chose par en-dessous qui apparaît, qui fait lumière derrière ce qui commence à flotter, c'est ce noir.

Mais dans le vécu comme tel de l'angoisse, ce qu'il y a chez le petit Hans c'est la peur. La peur de quoi ? Pas la peur du cheval, la peur des chevaux, de sorte qu'à partir de ce moment-là, le monde apparaît ponctué de toute une série de *points dangereux*, de *points d'alarme* si on peut dire, qui est *quelque chose qui*, d'une certaine façon, *le restructure*.

Ici selon le conseil de FREUD, qui se pose à un moment donné des questions sur la fonction de la phobie, et qui conseille lui-même pour trancher entre ces questions de se rapporter à d'autres cas. N'oublions quand même pas qu'une des formes les plus typiques de la phobie...

nous verrons aussi après ce qu'est une phobie, est-ce une espèce morbide, ou est-ce un syndrome ... une des formes les plus répandues de la phobie, c'est l'*agoraphobie*, la *phobie de la castration*. L'*agoraphobie* est quelque chose qui assurément porte en soi sa valeur : voilà le monde ponctué de signes d'alarme, l'*agoraphobie* nous montre même que ces signes d'alarme dessinent *un champ, un domaine, une aire*.

Jusqu'à un certain point nous pouvons dire que nous savons, s'il nous faut absolument tenter, dans quelle direction s'amorce, je ne dirais pas la fonction, parce qu'il ne faut pas se précipiter, mais *le sens* de la phobie, c'est bien cela : c'est d'introduire dans le monde de l'enfant une structure, une certaine façon de mettre au premier plan la fonction d'un intérieur et d'un extérieur. Jusque là l'enfant était en somme dans l'intérieur de sa mère, il vient d'en être rejeté, où de s'en imaginer rejeté dans l'angoisse, le voilà qui, à l'aide de quelque chose - c'est une tentative, nous abordons la phobie de ce côté - la phobie en somme instaure un nouvel ordre de l'intérieur et de l'extérieur, une série de seuils se mettent à structurer le monde.

Ce n'est pas *si simple*, je suis persuadé qu'il y aurait beaucoup à apprendre ici d'une étude de certains éléments qui nous sont donnés *par l'ethnographie*, de la façon dont sont construits dans un village les espaces. Dans les civilisations primitives on ne construit pas les villages n'importe comment, il y a des champs défrichés, et d'autres vierges, et à l'intérieur de cela il y a encore des limites qui signifient des choses vraiment fondamentales quant aux repères de ces gens plus ou moins près du dégagement de la nature, il y aurait là beaucoup à apprendre, peut-être vous en dirai-je tout de même quelques mots.

Quoi qu'il en soit il y a *seuil*. Il y a plus : il y a aussi quelque chose qui peut présenter à ce *seuil* comme une image de ce qui le *garde*, le terme de *Schutzbau* [construction de protection] ou de *Vorbau* [porche] d'édifice qui vient en avant, ou d'édifice de garde.

[Es bleibt ihr nichts anderes übrig, als jeden der möglichen Anlässe zur Angstentwicklung durch einen psychischen Vorbau von der Art einer Vorsicht, einer Hemmung, eines Verbots zu sperren, und diese Schutzbauten sind es, die uns als Phobien erscheinen und für unsere Wahrnehmung das Wesen der Krankheit ausmachen.]

C'est le terme par lequel FREUD a expressément articulé la phobie, c'est quelque chose qui est construit en avant du point d'angoisse. Déjà quand même là quelque chose commence à nous apparaître, à s'articuler qui nous montre *sa fonction*.

Je veux simplement ne pas aller trop vite et je vous demande de ne pas vous en tenir là, parce qu'on se contente de peu d'habitude, et après tout l'idée que c'est très joli, que nous avons transformé l'*angoisse* en *peur*, la *peur* est apparemment plus rassurante que l'*angoisse*, ce n'est pas certain non plus.

Simplement nous voulons ponctuer aujourd'hui que dans la genèse, nous ne pouvons absolument pas marquer la peur comme un élément primitif, primordial dans la construction du *moi*, selon que l'a articulé de la façon la plus formelle comme base de toute sa doctrine, *quelqu'un que je ne nomme jamais* et qui se trouve sur le [texte] d'un rapport à une certaine « école » dite - à plus ou moins juste titre - « *parisienne* ».

La peur en aucun cas ne peut être considérée *comme un élément primitif, comme un premier élément* dans la structure de la névrose. S'il y a un point sur lequel nous le touchons, où nous voyons que la peur intervient dans le conflit névrotique comme une chose qui défend en avant, comme quelque chose de tout à fait autre, qui est essentiellement et par nature sans objet, qui est l'angoisse, c'est bien la phobie qui nous permet de l'articuler.

Je resterai aussi aujourd'hui sur ce *Vorbau* de mon discours. Je pense vous avoir amenés sur ce point précis où la question de la phobie se pose, par rapport à quoi elle est amenée - et je vous prie de le prendre au sens le plus profond du terme - à *répondre*. Nous essaierons de voir la prochaine fois où la suite des choses pourra nous mener.

Le fait de se promener n'est pas une mauvaise façon de se reconnaître dans un espace considéré. Si vous considérez les choses ainsi : qu'il s'agit dans un champ dans lequel certains *itinéraires* ont été parcourus, il s'agit de vous apprendre à *imaginer sa topographie en dehors des itinéraires*. Je veux dire de vous apercevoir quand vous êtes, par exemple, revenu à votre point de départ et vous ne vous en apercevez pas, ou encore par exemple de réfléchir quand vous êtes dans un lieu aussi familier et aussi parfaitement autonome que votre salle de bains, il ne vous viendra pas souvent à l'esprit que si vous perciez le mur, vous vous trouveriez au premier étage de la librairie voisine, et je vais même jusqu'à vous dire que tous les jours quand vous prenez votre bain, le travail continue dans la librairie voisine, et que c'est là à portée de votre main. Alors on dit « *Quel métaphysicien, ce sacré LACAN !* ».

C'est pourtant de cela, à peu près, qu'il s'agit, il s'agit de vous permettre de repérer certaines connexions, du même coup de vous faire apercevoir les éléments du plan d'ensemble de façon à ce que vous ne soyez pas réduits à ce que j'appellerai, avec intention, « *le cérémonial des itinéraires repérés* ».

Nous voici donc, avec le petit Hans, parvenus au point où, dans cette situation où tout n'allait pas si mal, arrivent l'angoisse et la phobie. Ce n'est pas sans intention que j'ai distingué l'un de l'autre, me conformant en cela d'ailleurs strictement à ce que vous pouvez trouver dans le texte de FREUD.

Comme il s'agit de *topographie* et non pas de promenade au hasard, encore que ce soit par une promenade inhabituelle que j'espère pouvoir vous représenter cette topographie : elle est inhabituelle, ce n'est pas qu'elle ne soit pas déjà parcourue, elle est déjà parcourue dans l'observation du petit Hans, je veux simplement commencer à vous montrer ces sortes de choses que le premier imbécile venu pourrait y trouver. Sauf un psychanalyste, parce que ce n'est pas le premier imbécile venu.

Agent	Manque	Objet
Père réel	Castration symbolique	Phallus imaginaire
Mère symbolique	Frustration imaginaire	Sein réel
Père imaginaire	Privation réelle	Phallus symbolique

Cette *mère symbolique* devient *réelle*, précisément en tant qu'elle se manifeste dans son refus d'amour, et l'objet de la satisfaction lui-même, le sein, devient *symbolique* de la *frustration* : refus d'objet d'amour. Ce *trou réel* est justement cette chose qui n'existe pas. Le *réel* étant plein de par sa nature, pour faire un *trou réel* il faut y introduire un objet *symbolique*. De quoi s'agit-il ?

Nous en sommes arrivés au point où l'enfant dont le procès - celui qui est dit « *pré-œdipien* » - va consister en somme, *pour se faire lui-même objet d'amour...*

pour cette mère qui est pour lui ce qu'il y a de plus important, qui est même essentiellement ce qui importe... *pour se faire objet d'amour* est amené progressivement à s'apercevoir qu'il s'introduit en tiers, qu'il doit se glisser, qu'il doit s'enfoncer quelque part entre ce désir de sa mère qu'il apprend à expérimenter, et cet *objet imaginaire* qui est le *phallus*.

Ceci que nous devons postuler, parce que c'est la représentation la plus simple qui nous permet de synthétiser toute une série d'accidents qui sont inconcevables autrement que comme fruits de cette structure de relation *symbolique-imaginaire* de la période précœdipienne, ceci est strictement articulé comme je vous le dis dans un chapitre des [Trois Essais sur la sexualité](#) de FREUD, volume V, p. 85, chapitre intitulé : « *Recherches de l'enfant sur la sexualité* », ou « *Théories infantiles sur la sexualité* ».

Vous y verrez formulé comme je vous le dis, que c'est très précisément de sa relation avec la *théorie infantile de la mère phallique*, et la nécessité du passage par le *complexe de castration*, que ce que l'on appelle les perversions dans leur ensemble, se conçoivent et s'expliquent.

De sorte que la notion qu'il se trouve des gens encore pour soutenir, que la perversion est quelque chose de fondamentalement tendanciel, instinctuel, qu'il y a quelque chose dans le pervers de direct, une sorte de court-circuit dans le sens de la satisfaction qui est quelque chose qui fait vraiment sa densité et son équilibre, et qui pensent ainsi interpréter la notion de la perversion « négatif de la névrose », comme si la perversion était en somme en elle-même la satisfaction qui est refoulée dans la névrose, comme si elle était le positif, ce qui est exactement le contraire, parce que le négatif d'une négation n'est pas du tout forcément son positif.

Comme le démontre le fait que FREUD affirme de la façon la plus nette, que la perversion est structurée en relation avec tout ce qui s'ordonne autour de la notion « *absence et présence du phallus* », et que la perversion a toujours quelque rapport, ne serait-ce que d'horizon, avec le *complexe de castration* en lui-même. Par conséquent elle est tenue au même niveau si on peut dire du point de vue génétique, que la névrose. Elle est structurée d'une façon à être son négatif, ou plus exactement son inverse, peut-être, mais qui est tout autant structuré qu'elle. Elle est structurée par la même dialectique, pour employer le vocabulaire proche de celui dont je me sers ici.

Cette référence aux *théories infantiles de la sexualité*, mérite incontestablement que nous nous arrêtions sur cette notion de l'importance donnée par FREUD très vite à la notion même de *la théorie infantile*, et de l'importance dans l'économie du développement de l'enfant de cette théorie, mais dont le plein épanouissement - à savoir le chapitre que je vous désigne précisément ici - n'a été ajouté aux *Trois Essais sur la sexualité* que beaucoup plus tard, en 1920 je crois. C'est le défaut de l'édition allemande de ne pas rappeler à propos de chaque chapitre, la date à laquelle il est venu s'ajouter à cette composition des *Trois Essais sur la sexualité*. Les « *théories infantiles de la sexualité* » et leur importance dans le développement libidinal, est quelque chose qui à soi tout seul, devrait apprendre à un psychanalyste à relativiser cette notion massive et légèrement marquée de péjoration qu'il manie à tout bout de champ sous le terme d'intellectualisation, je veux dire à nous apercevoir que quelque chose qui, au premier abord, peut se présenter comme se situant dans le domaine intellectuel, a bien évidemment une importance que la simple et massive *opposition de l'intellectuel et de l'affectif* ne saurait aucunement rendre compte.

Il est tout à fait certain que ce qu'on appelle « *théorie infantile* », ou cette activité de recherche concernant la réalité sexuelle qui est celle de l'enfant, est une tout autre nécessité que ce que nous appelons - d'ailleurs indûment - mais ce qu'il faut reconnaître être une espèce de notion diffuse du caractère superstructural de l'activité intellectuelle qui est plus ou moins implicitement admise dans ce qu'on peut appeler le fond de croyance auquel la conscience commune s'ordonne.

C'est bien d'autre chose qu'il s'agit, c'est de quelque chose qui se situe - si l'on peut employer également ce terme - dans l'ensemble du corps, où son sens commun est beaucoup plus profond. Cette chose est beaucoup plus profonde parce qu'elle enveloppe *toute l'activité du sujet*, et qu'elle motive ce qu'on peut appeler également les termes affectifs, ce qui veut dire qu'elle dirige *les affects* ou *affections* du sujet selon des lignes d'images maîtresses, qu'elle est en somme corrélative de toute une série d'accomplissements au sens le plus large, qui se manifestent en actions tout à fait irréductibles à des fins utilitaires.

Si vous voulez, classons cet ensemble d'actions ou d'activités par un terme qui n'est peut-être pas le meilleur, ni le plus global, mais celui auquel je me réfère et que je prends pour sa *valeur expressive*, en le qualifiant d'activités *cérémoniales*, et non pas seulement *cérémonielles*. Je veux dire : l'ensemble de tout ce qui, dans la vie individuelle comme dans la vie collective, peut se mettre à ce registre, et vous savez que c'est partout, qu'il n'y a pas d'exemple d'une activité humaine qui les élimine, que même les civilisations à tendance très fortement utilitaire et fonctionnelle voient singulièrement ces activités cérémonielles se reproduire dans les niches les plus inattendues. Il faut qu'il y ait à cela quelque raison.

Pour tout dire, ce à quoi nous devons nous référer pour centrer l'importance exacte, la valeur de ce qu'on appelle *théories infantiles de la sexualité* et de tout l'ordre d'activités qui, chez l'enfant, sont structurées autour, c'est assurément à la notion de *mythe*, et il n'est pas besoin d'être grand clerc, je veux dire d'avoir approfondi cette notion de *mythe*. Ce qui est pourtant bien mon intention de faire ici. J'essaierai de le faire doucement, par étapes, puisque aussi bien il me semble nécessaire d'accentuer toujours plus la continuité entre ce qui est notre champ d'éléments référentiels auxquels je crois devoir les raccorder, non pas du tout que comme quelquefois on me l'a dit, je prétends ici vous donner une métaphysique générale, ni couvrir tout le champ de la réalité, mais seulement de vous parler de la nôtre et des plus voisines, des plus immédiatement connexes.

C'est précisément pour ne pas tomber dans un indu « *système du monde* », dans une projection tout à fait insuffisante et pauvre, qui se fait très fréquemment, de ce qui est notre domaine, avec toute une série d'ordres et de champs étagés de la réalité, qui peuvent avoir avec ce que nous faisons - parce que *le grand* se retrouve toujours dans *le petit* - quelque analogie d'ensemble, mais qui assurément ne sauraient aucunement épuiser la réalité et même l'ensemble des problèmes humains.

Mais par contre, ne pas isoler complètement notre champ et nous refuser à voir ce qui dans notre champ, est, non pas *analogue*, mais directement en connexion, je veux dire directement *en prise, embrayé* avec une réalité qui nous est accessible par d'autres disciplines et d'autres sciences humaines, c'est ce qui me semble indispensable précisément pour bien situer notre domaine, et même simplement pour nous y retrouver : c'est le pourquoi de la notion des « *théories infantiles* » sur laquelle nous débouchons maintenant de la façon la plus naturelle.

Parce que depuis le temps que je vous parle de Hans, vous avez pu vous apercevoir que si cette observation est un labyrinthe, voire au premier abord un fouillis, c'est justement en raison de la place que tiennent toute une série d'*élucubrations* du petit Hans, qui sont - certaines - très riches, et qui donnent l'impression d'une prolifération, d'un luxe qui ne peut pas manquer de vous apparaître comme rentrant précisément dans la classe de ces élaborations théoriques [*infantiles*] qui jouent un si grand rôle.

Nous allons simplement approcher *du mythe* comme d'une première évidence. Ce qu'on appelle *un mythe*, quel qu'il soit, religieux, folklorique, je veux dire pris à différentes étapes de son legs, c'est quelque chose qui se présente comme une sorte de récit.

- On peut dire beaucoup de choses de ce récit.
- On peut le prendre sous différents *aspects structuraux*, par exemple dire qu'il y a quelque chose d'*atemporel*.
- On peut aussi essayer de définir sa structure quant aux sites qu'il définit.
- On peut aussi le prendre sous le caractère, la forme littéraire dont il nous paraît frappant qu'il ait quelque parenté avec la création poétique, et en même temps qu'il soit quelque chose qui en est très distinct, en ce sens que lié à certaines constances absolument non soumises à l'invention subjective.

C'est aussi quelque chose qui nous permettrait au moins d'en indiquer les problèmes qu'il pose. Je crois que dans l'ensemble nous dirons que cela a un caractère de *fiction*

- mais d'une *fiction* qui a en elle-même une sorte de stabilité qui ne la rend pas du tout malléable à telle ou telle modification qui peut lui être apportée, ou plus exactement qui implique que toute modification en implique de ce fait même une autre, suggérant invariablement la notion d'une *structure*.
- Que cette *fiction* d'autre part n'ait qu'un rapport singulier avec quelque chose de toujours impliqué derrière, et même dont elle porte en elle-même le message formellement indiqué, à savoir avec la vérité, c'est aussi quelque chose qui ne peut pas être détaché du *mythe*.

Je vous fais remarquer à cette occasion que j'ai pu écrire quelque part dans le séminaire sur *La lettre volée*, à propos du fait que j'analysais une *fiction*, que j'entendais, au moins dans un certain sens, que cette opération était tout à fait légitime parce qu'aussi bien disais-je, dans *toute fiction* correctement structurée, on peut toucher du doigt cette structure qui dans *la vérité* elle-même, peut être désignée comme la même que celle de la *fiction*. La nécessité structurale qui est emportée par toute expression de *la vérité*, est justement une structure qui est la même : *la vérité a une structure* - si on peut dire - *de fiction*.

Ces vérités, ou cette vérité, cette visée du *mythe* se présente avec *un caractère* encore tout à fait frappant, c'est *un caractère* qui se présente d'abord comme *un caractère* d'inépuisable, je veux dire qu'il participe de ce qu'on pourrait appeler, pour employer rapidement un terme ancien, le *caractère* d'un *schème*, quelque chose qui est justement beaucoup plus près de *la structure* que de tout contenu, et qui se retrouve et se réapplique - au sens le plus matériel du mot - sur toutes sortes de données, avec cette sorte d'efficacité ambiguë qui caractérise tout le *mythe*.

Ce qui est structuré, ce qui est le plus adéquat à cette sorte de moule que donne la catégorie mythique, *c'est un certain type de vérité* dont, pour nous limiter à ce qui est notre champ et notre expérience, nous ne pouvons pas ne pas voir qu'il s'agit d'une relation de *l'Homme*, mais à quoi ?

Nous ne le dirons certainement pas tout à fait au hasard, ni tout à fait facilement, et nous ne répondrons pas trop vite à cet « *à quoi ?* ». Répondre : « *à la nature* », nous laissera, je pense, très vite insatisfait après les remarques que je vous ai faites : la nature, dès qu'elle se présente à l'homme, telle qu'elle se compte avec lui, est toujours profondément dénaturée. Si nous disons « *à l'être* », nous ne dirons certainement pas qu'elles sont inexactes, mais nous irons peut-être un peu trop loin, à déboucher dans *la philosophie* - voire celle la plus récente de notre ami HEIDEGGER, toute pertinente que soit cette référence.

Assurément nous avons des références plus proches, des termes plus articulés. Ce sont ceux-là mêmes que nous pouvons immédiatement aborder dans notre expérience quand nous nous apercevons qu'il s'agit des thèmes *de la vie et de la mort, de l'existence et de la non-existence, de la naissance* tout spécialement, c'est-à-dire de l'apparition de ce qui n'existe pas encore, et qui est particulièrement lié à l'existence du sujet lui-même et aux horizons que son expérience lui apporte, et que d'autre part le sujet d'un sexe, et tout spécialement du sien propre - son sexe naturel - est ce quelque chose à quoi notre expérience nous montre que cette activité mythique se limite. Il y a chez l'enfant - et employée - cette *activité mythique*.

Nous voyons donc là, et facilement, que *par son contenu, par sa visée*, elle se trouve à la fois en accord et en même temps ne recouvrant pas complètement ce que nous trouvons *sous le terme* propre et à proprement parler *de mythe*. Dans l'exploration spécialement ethnographique les *mythes* tels qu'ils se présentent dans leur *fiction*, sont toujours plus ou moins des mythes visant, non plus l'origine individuelle de l'homme, mais son origine spécifique, la création de l'homme, la genèse de *ses relations nourricières fondamentales*, l'invention, comme on dit, des grandes ressources humaines, celle du feu, celle de l'agriculture, celle de la domestication des animaux. Voici ce que nous trouvons dans les *mythes*.

C'est également *la fiction* qui explique comment est venu à l'homme ce rapport avec ce quelque chose qui se trouve constamment mis en question dans les mythes, à savoir cette force secrète maléfique ou bénéfique, mais essentiellement caractérisée

par son *caractère sacré* de relation à la *puissance sacrée*, diversement désignée dans les récits mythiques, mais qui assurément se laisse pour nous situer dans une identité manifeste avec la relation de l'homme à *ce pouvoir de la signification*, et très spécialement de son instrument *signifiant*, de ce qui fait que l'homme dans la nature introduit ce quelque chose qui, de l'éloigner, rapproche l'homme de l'univers, et qui le fait capable d'introduire dans l'ordre naturel non seulement ses propres besoins...

ses facteurs de transformation soumis à ses besoins

...mais quelque chose qui assurément va au-delà, la notion d'une identité profonde jamais complètement - ni même à si peu près que ce soit - saisie, entre ce pouvoir qu'il a de manier ou d'être manié, de s'inclure dans un signifiant, et le pouvoir qu'il a d'incarner l'instance de ce signifiant dans une série d'interventions qui ne se posent pas à l'origine tellement comme activités gratuites, comme la pure et simple introduction de l'instrument signifiant dans la chaîne des choses naturelles.

Ces *mythes*, dont la connexion, le rapport de contiguïté avec *la création mythique infantile* s'indique assez par les rapprochements que je viens de vous faire, nous posent en somme ce problème de quelque chose qui dure depuis déjà quelque temps, qui s'appelle *l'investigation des mythes*, si vous voulez *la mythologie scientifique* ou comparée, qui de plus en plus élabore dans une méthode dont le caractère de formalisation indique déjà qu'un certain pas est franchi...

et aussi par le caractère de fécondité que cette formalisation comporte

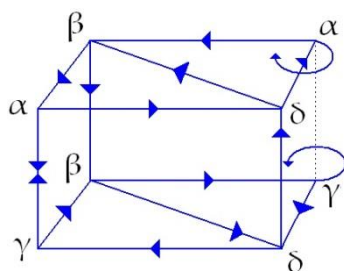
...que c'est dans ce sens que peut-être pourra être en fin de compte...

plus que par la loi des analogies et des diverses références culturalistes, naturalistes, qui ont été employées jusqu'ici dans l'analyse des mythes

...par cette formalisation, être dégagés dans les *mythes* ce qu'on peut appeler des éléments ou des unités qui, à leur niveau, ont le caractère d'un fonctionnement structural comparable - sans être pour autant identique [mythèmes/sémantèmes] - à celui que dégagent dans l'étude de la linguistique, les élaborations des différents éléments modernes taxiaux²⁸.

On a pu construire et mettre en pratique l'efficacité de l'isolement de tel et tel élément que nous définissons comme l'unité de la construction mythique qu'on appelle *mythes*. Mais de s'apercevoir qu'à en poursuivre l'expérience dans une série de *mythes*, qu'on met à l'épreuve précisément de cette décomposition, pour voir comment vont fonctionner leurs recompositions, on s'aperçoit d'une surprenante *unité entre les mythes* en apparence les plus éloignés, à cette condition de s'écarter de ce qu'on peut appeler l'analogie faciale du mythe.

Par exemple dire qu'un inceste et un meurtre sont deux choses équivalentes, c'est une chose qui au premier abord ne vous viendra pas à l'esprit, mais qui, en comparant deux *mythes* ou deux étages du *mythe*, par exemple ce qui se passe à deux générations différentes, nous fait apercevoir qu'à poser dans *une constellation* qui aura un aspect tout à fait comparable à ces petits cubes que je vous dessinais la dernière fois au tableau :



Il semble que c'est en disposant aux différents sommets de cette construction les termes de « père », « mère », par exemple...

mère inconnue au sujet, père dans telle et telle position à la 1^{ère} génération

...que vous trouvez également « inceste », par exemple à faire tel ou tel autre sommet, et quand vous passez à la génération suivante vous trouvez point par point...

et selon des lois qui n'ont d'intérêt qu'à pouvoir leur donner une formalisation stricte et sans ambiguïté

...la notion de *frères jumeaux* recouper et être en quelque sorte la transformation prévue du *couple père-mère* dans la 1^{ère} génération. Vous voyez arriver le meurtre situé à la même place par cette opération de transformation déjà réglée par un certain nombre d'hypothèses structurales sur la façon dont nous devons traiter le *mythe*.

Ceci alors nous donne une idée de ce que je pourrais appeler le poids, la présence, *l'instance du signifiant* comme tel, son impact propre, d'isoler quelque chose qui est en quelque sorte toujours le plus caché, puisqu'il s'agit de quelque chose qui en soi ne signifie rien, mais qui assurément porte tout l'ordre des significations.

Si quelque chose de cette nature existe, ce n'est nulle part plus sensible que dans le *mythe*.

²⁸ le terme de « taxième » est emprunté à la terminologie de Damourette et Pichon : relations sémantico-logiques telles que *syndèse*, *homodèse*, *dichodèse*.

Ce préambule nécessaire vous indique dans quel sens nous pensons nous approcher pour le soumettre à cette épreuve de ce foisonnement de *thèmes* au premier abord franchement *imaginatifs*...

voire, comme FREUD lui-même dans l'observation l'évoque comme possible, puisqu'il le suggère comme étant le propos supposé d'un interlocuteur

...*thèmes imaginatifs* qui pourraient aussi bien être *suggérés*, si tant est que ce terme doive être pris dans le sens le plus simple, à savoir que *quelque chose qui est articulé par un sujet passe dans l'autre sujet à l'état de vérité reçue*, tout au moins de forme acceptée avec un certain caractère *de croyance*, en quelque sorte un revêtement, un habit, donné à la réalité, qui est reçue donc d'un sujet dans un autre et qui peut supposer donc quelque doute, et par le terme de « *suggestion* » impliqué, concernant l'authenticité de la construction dont il s'agit.

C'est une construction reçue par le sujet, et bien entendu il n'y a pas de notion qui soit toujours plus facile à voir venir comme élément de critique, pourquoi pas légitime, et *qui* plus que nous, ne songerait à penser qu'il y a là quelque chose qui mérite d'autant plus d'être pris en considération ? Nous soutenons bien que *les éléments culturels d'organisation symbolique du monde* sont quelque chose qui est très précisément, de par sa nature, *n'appartenant à personne*, est quelque chose qui doit être reçu, appris, et bien entendu il y a quelque chose qui donne le fondement incontestable à cette notion de *suggestion*. Ce qui est *frappant* également, c'est que non seulement cette *suggestion* existe dans le cas du petit Hans, mais que nous la voyons s'étaler à ciel ouvert. On peut dire que le mode interrogatoire du père du petit Hans se présente à tout instant comme représentant une véritable inquisition quelquefois présente, voire même ayant tous les caractères d'une direction donnée aux réponses de l'enfant.

Assurément le père - comme FREUD le souligne en maints endroits - intervient d'une façon approximative, grossière, voire franchement maladroite. Il manifeste d'ailleurs lui-même toutes sortes de malentendus dans la façon dont il enregistre les réponses de l'enfant, dont il le presse pour trop comprendre, et trop vite, ce que FREUD souligne également. Et ce qui est tout à fait manifeste également à la lecture de l'observation, c'est que justement quelque chose se produit qui est loin d'être *indépendant* de cette intervention paternelle, avec tous ses défauts à tout instant pointés et désignés par FREUD. C'est tout à fait manifeste :

- on voit le comportement de Hans et ses constructions,
- on le voit à la façon la plus sensible de répondre à telle intervention paternelle,
- on le voit même en particulier à partir d'un certain moment, s'emballer si on peut dire, et la phobie prendre un caractère d'accélération, d'hyperproductivité tout à fait sensible.

Bien entendu il est tout ce qu'il y a de plus intéressant de voir à quoi correspondent ces différents moments de la production mythique chez le petit Hans, et il y a aussi une chose qui est tout à fait manifeste, c'est que cette production tout en ayant ce caractère qu'indique d'une façon implicite dans le vocabulaire de tout un chacun le terme d'*imaginatif*, à savoir ce caractère d'*inventé*, de gratuité même, qui est impliquée dans l'usage qu'on fait de ce terme.

Quelqu'un récemment à propos d'un interrogatoire que je faisais d'un des malades que je présente, m'avait souligné chez ce malade le caractère *imaginatif* de certaines de ses constructions. Et c'était pour lui quelque chose qui lui semblait toujours indiquer je ne sais quelle note hystérique de « *suggestion* » ou d'effet de la suggestion dans cette production du malade. Alors qu'il était facile de s'apercevoir qu'il n'en était rien, mais que - quoique provoquée, stimulée par une question - la productivité pré-délirante du malade s'était manifestée avec son cachet et sa force de prolifération propres, selon strictement ses propres structures. Cela n'est pas même du tout l'impression que l'on a quand il s'agit de Hans.

On n'a pas l'impression à aucun moment d'une production délirante, je dirais bien plus : on a l'impression nettement d'une production de jeu, non seulement de jeu, mais il est tout à fait clair que c'est tellement ludique que Hans lui-même a quelque embarras pour boucler la boucle et soutenir telle ou telle voie dans laquelle il s'engage après avoir indiqué je ne sais quelle magnifique et énorme histoire confinant à la farce, sur l'intervention par exemple de la cigogne à propos de la naissance de sa petite sœur Anna. Il est fort capable de dire : « *Et puis après tout, ce que je viens de vous dire là, n'y croyez pas.* »

Néanmoins, il n'en reste pas moins que dans ce jeu apparaissent moins des termes constants qu'une certaine configuration, fuyante quelquefois, d'autres fois saisissable d'une façon frappante, et c'est là ce dans quoi je voudrais vous introduire, à savoir cette sorte de nécessité structurale qui préside, non seulement à la construction de chacun de ce que l'on peut appeler, avec toutes les précautions d'usage, « *les petits mythes de Hans* », mais aussi bien de leur progrès, de leur transformation, et spécialement en essayant d'attirer votre attention vers ceci : que ce n'est pas toujours obligatoirement leur contenu qui importe.

Je veux dire que la reviviscence plus ou moins ordonnée d'*états d'âme antérieurs*, de ce qu'on appelle à cette occasion encore « *le complexe anal* » par exemple, qui sera épuisé dans tout ce que Hans se laisse aller à montrer à propos du *Lumpf* qui joue son rôle dans cette observation, et qui littéralement pour le père...

que FREUD nous dit avoir laissé délibérément dans l'ignorance de thèmes dont il était fort probable qu'il les rencontrerait, et que lui FREUD prévoyait

...est inattendue. FREUD en nomme deux, et qui sont surgis au cours de l'exploration de l'enfant par son père, à savoir : *le complexe anal*, et ni plus ni moins : *le complexe de castration*.

N'oublions pas que *le complexe de castration* dans la théorie analytique à l'époque où nous nous situons [1906-1908] est une espèce de clé déjà capitale pour FREUD, mais qui n'est pas du tout, à ce moment là, mise en pleine lumière, révélée à tous comme étant la clé centrale. Bien loin de là, c'est une petite clé qui traîne parmi les autres, avec *un petit air de rien du tout*, et en fin de compte FREUD veut dire que le père n'était aucunement averti de quelque chose qui dut se rapporter à ce rapport essentiel qui fait que *le complexe de castration* est la cheville majeure : par où passe l'instauration de sa constellation et la résolution de sa constellation, par où passe la phase ascendante ou descendante de l'œdipe.

Donc nous voyons que le petit Hans en effet réagit. Il réagit tout au cours de l'intervention du *père réel*, à savoir de mise en serre chaude de ces feux croisés de l'interrogation paternelle sous lesquels il se trouve pendant un certain temps, et qui à voir l'observation massivement, se montrent avoir été favorables à un véritable développement, à une véritable culture même, chez Hans, de quelque chose qui ne nous permet pas de penser, vu sa richesse, ni que la phobie aurait eu ses prolongements et ses échos sans l'intervention paternelle, ni même non plus qu'elle aurait eu son centre même, ni ce développement, ni cette richesse, sans cette insistance si prévenante pendant un certain temps.

Ceci est admis par FREUD, et je dirais même repris par lui à son compte, je veux dire qu'il admet même qu'il y a pu avoir momentanément une espèce de *flambée*, de précipitation, d'accélération, d'intensification même de la phobie sous l'action du père. Tout ceci ne sont que des vérités premières, encore faut-il les dire.

Reprenons les choses au point où nous en sommes, et pour tout de même ne pas vous laisser tout à fait devant la cohue, je vais vous indiquer quel est en quelque sorte *le schéma général* autour duquel je pense, va s'ordonner d'une façon satisfaisante pour nous ce que nous allons essayer de comprendre dans le phénomène de *l'analyse de Hans, son départ et ses résultats*.

Hans est donc dans un certain rapport avec sa mère, où se mêle le besoin direct qu'il a de *l'amour de sa mère*, avec quelque chose que nous avons appelé le jeu du leurre intersubjectif, à savoir ce quelque chose qui se manifeste de la façon la plus claire dans les propos de l'enfant, et qui indique de toutes parts - il suffit de lire le commencement de l'observation pour le voir - qu'il lui faut que sa mère ait *un phallus*, ce qui ne veut pas dire pour autant que pour lui ce *phallus* soit quelque chose de *réel*.

À tout instant au contraire, éclate dans son propos l'ambiguïté que fait apparaître ce rapport dans une perspective de jeu. L'enfant sait bien en fin de compte quelque chose, tout au moins qui indique, il le dit : « *J'avais justement pensé* », et il s'interrompt. Ce à quoi il a pensé, c'est à : « *L'a-t-elle, ou ne l'a-t-elle pas ?* » Et il le lui demande, et il le lui fait dire, et qui sait à quel point la réponse le satisfait, qu'elle en a un *Wiwimacher* comme on dit dans l'observation, c'est-à-dire un *fait-pipi*, et ce « *Macher* » quelque chose qui n'est pas complètement traduit, c'est un *faiseur de pipi* il y a un *masculin* impliqué là-dedans, ceci se retrouve dans d'autres mots précédés du préfixe *nini*.

L'enfant est dans cette intimité, cette connivence de *jeu imaginaire* avec sa mère, et il se trouve tout d'un coup dans une situation, où par quelque côté, une certaine décompensation survient puisqu'il se produit quelque chose qui se manifeste par *une angoisse* se manifestant très précisément dans les rapports avec sa mère.

La dernière fois nous avons essayé de voir à quoi répondait cette angoisse. Cette angoisse est liée, nous l'avons dit, à divers éléments de réel qui viennent en quelque sorte compliquer la situation. Ces éléments de réel ne sont pas univoques, il y a des éléments de réel dans les objets de la mère qui sont nouveaux :

- il y a *la naissance de la petite sœur* avec toutes les réactions qu'elle entraîne chez Hans, mais qui ne viennent pas tout de suite, c'est seulement 15 mois après qu'éclate la phobie,
- il y a l'intervention du pénis réel, mais le pénis réel est là en jeu depuis un bout de temps également, au moins depuis un an, la masturbation est avouée par l'enfant grâce aux bonnes relations qui existent entre lui et ses parents, sur le plan de l'élocution par le petit Hans, et nous n'avons aucun doute également que ce *pénis réel*, avec ce qu'il introduit de complications dans la situation, est là également depuis un certain temps.

Nous avons également remarqué la dernière fois, par où ces éléments de décompensation peuvent entrer en jeu : dans un cas c'est Hans qui est exclu, qui choisit si on peut dire de la situation, qui est éjecté de la situation par la petite sœur, dans l'autre cas c'est quelque chose d'autre, c'est l'intervention du *phallus* sous une forme - je parle de la masturbation - c'est l'intervention qui reste pour Hans le même objet, mais le même objet qui se présente sous une forme tout à fait différente, et disons-le tout de suite : l'intégration des sensations liées à tout le moins à la turgescence, et très possiblement à quelque chose que nous pouvons aller jusqu'à qualifier d'*orgasme*, et bien entendu il ne s'agit pas d'éjaculation.

Il est bien entendu qu'il y a autour de cela une question et un problème. Je veux dire que par exemple FREUD ne le tranche pas, il n'a pas à ce moment là assez d'observations pour aborder ce difficile problème de l'orgasme dans la masturbation infantile, que je n'aborde pas tout de suite et d'emblée à ce propos, et dont je vous signale qu'il est à l'horizon de notre questionnement.

Et que c'est même une question de savoir pourquoi, à propos de quelque chose de très évident qui est arrivé dans le cours de l'observation, à propos du « *charivari* », du tumulte qui est une des craintes que l'enfant a de l'objet de la phobie, devant le cheval donc, *la question est presque que FREUD ne pose pas la question de savoir si justement il n'y a pas là quelque chose qui est en rapport avec l'orgasme : voire avec un orgasme qui ne serait pas le sien, voire une scène aperçue des parents par exemple.*

FREUD admet bien aisément l'affirmation que les parents lui donnent, « *que rien de pareil n'a pu être entrevu par l'enfant* ». C'est une petite énigme donc nous aurons la solution absolument certaine, mais assurément voilà donc quelque chose dont toute notre expérience nous indique qu'il y a dans le passé des enfants, dans leur vécu, dans leur développement, quelque chose de fort difficile à intégrer, et je dirais qui est très manifeste.

J'y ai insisté depuis longtemps, je crois que c'est dans ma thèse ou dans quelque chose de presque contemporain, c'est le caractère ravageant - très spécialement chez le paranoïaque - de la première sensation orgasmique complexe. Pourquoi chez le paranoïaque ? Nous tâcherons de répondre à cela en route, mais assurément c'est un témoignage que nous trouvons d'une façon très constante, du caractère d'invasion déchirante, d'irruption chavirante, que présente chez certains sujets, d'une façon particulièrement claire, cette expérience, nous indiquant par là que de toute autre façon au détour où nous nous trouvons, ceci doit jouer son rôle comme un élément d'intégration difficile, que *cette nouveauté du pénis réel.*

Néanmoins ce n'est pas tout de suite ce qui se présente au premier plan à propos de *l'éclosion de l'angoisse*, puisque déjà cela dure. Qu'est-ce qui fait en fin de compte que l'angoisse arrive à ce moment, et rien qu'à ce moment ? La question - et très évidemment - reste posée.

Voilà donc notre petit Hans arrivé à un moment qui est celui de l'apparition de la phobie. Prenons cette apparition de la phobie, et tout de suite voyons que ce n'est pas FREUD, que c'est sans aucun doute le père communiquant avec FREUD, comme la suite de tout le texte de l'observation le promeut, que le père a tout de suite la notion qu'il y a quelque chose qui est lié à une tension avec la mère. Et pour le reste, pour le caractère de ce qui déclenche particulièrement *la phobie*, il est également [...] et il le pose dans les premières lignes avec le caractère tout à fait clair et qui donne toute sa portée au 1^{er} récit de l'observation :

« *L'excitateur de ce qui est à proprement parler le trouble, je ne saurais d'aucune façon vous le donner...* »

Et il entre dans la description de la phobie. De quoi s'agit-il ? Laissons de côté la suite de *l'apparition de la phobie*, et réfléchissons. Nous avons donné toute cette importance à la mère, et à ce rapport *symbolique-imaginaire* de l'enfant avec elle, nous disons que la mère pour l'enfant se présente avec cette « exigence » de *ce qui lui manque*, de *ce phallus qu'elle n'a pas*.

Nous avons dit : *ce phallus est imaginaire*. Il est *imaginaire* pour qui ? Il est *imaginaire* pour l'enfant. Si nous en parlons ainsi, c'est *pour quelles raisons* ? C'est parce que FREUD nous a dit que cela joue toujours un rôle chez la mère. Pourquoi ? Vous me direz : « *C'est parce qu'il l'a découvert !* ». Mais n'oublions pas que s'il l'a découvert, c'est parce que c'est *vrai*, et si c'est *vrai*, pourquoi est-ce *vrai* ? Il s'agit de savoir à quel sens c'est *vrai*, car à la vérité l'objection que font régulièrement les analystes, tout spécialement les analystes du sexe féminin : « *On ne voit pas pourquoi les femmes seraient vouées plus que les autres à désirer justement ce qu'elles n'ont pas, ou à s'en croire pourvues.* »

C'est bien pour des raisons qui sont - limitons-nous à cela - de l'ordre de *l'existence de l'instance propre et comme telle du signifiant*, c'est parce que *le phallus* a dans *le système signifiant*, une valeur *symbolique*, qu'il est ainsi retransmis à travers tous les textes du discours inter-humain d'une façon telle qu'il s'impose, parmi les autres *images* et d'une façon prévalente, au désir de la femme.

Le problème n'est-il pas justement à ce détour, à ce moment de décompensation, que l'enfant fasse ce pas - littéralement infranchissable pour lui tout seul - fasse ce pas que cet élément *imaginaire* avec lequel il joue, du *phallus* désiré par la mère, devienne pour lui, plus encore que ce qu'il est devenu pour elle, un élément du *désir de la mère*, donc ce quelque chose par quoi il faut qu'il en passe pour captiver la mère ? Il s'agit maintenant qu'il réalise ce quelque chose en soi-même d'insurmontable, à savoir qu'il s'aperçoive *que cet élément imaginaire a valeur symbolique*.

En d'autres termes, si le système du signifiant...

ou le *système du langage* pour le définir *synchroniquement*, ou du *discours* pour le définir *diachroniquement*

...est ce quelque chose dans quoi l'enfant entre d'emblée, mais n'entre pas dans toute son ampleur, dans toute l'envergure du système, il y entre d'une façon ponctuelle à propos des rapports avec la mère *qui est là*, ou *qui n'est pas là*.

Mais la première *expérience symbolique* est quelque chose de tout à fait insuffisant, on ne peut pas construire tout le système des rapports du signifiant autour du fait que quelque chose qu'on aime « *est là* » ou « *n'est pas là* », nous ne pouvons pas nous contenter de *2 termes*, il en faut d'autres. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, c'est à savoir *qu'il y a un minimum de termes nécessaires au fonctionnement du système symbolique*. Il s'agit de savoir s'il est *3*, s'il est *4*.²⁹

29 Cf. dans le séminaire sur « *La lettre volée* », les α , β , γ , δ .

Il n'est certainement pas seulement 3 : l'œdipe nous en donne trois assurément, et implique certainement un 4^{ème} en nous disant qu'il faut que l'enfant franchisse l'œdipe, cela veut dire qu'il faut que quelqu'un intervienne dans l'affaire, que c'est le père, et on nous dit comment, et on nous raconte toute la petite histoire, la rivalité avec le père, et du désir inhibé pour la mère.

Mais au niveau où nous sommes, c'est-à-dire quand nous allons pas à pas, et quand nous nous trouvons dans une situation particulière, nous avons déjà dit que le père a *une drôle de présence*. Nous verrons si c'est simplement cette *drôle de présence*, autrement dit ce degré de *carence paternelle*, qui joue son rôle dans cette affaire, mais avant même de nous reposer sur ces caractères soi-disant réels et concrets, et dont il est si difficile d'avoir le fin mot, car qu'est ce que cela signifie que le père est réel, est là plus ou moins carent ?

Chacun se contente sur ce point d'approximations, et finalement on nous dit, sans devoir tout de même s'y arrêter, au nom de je ne sais quelle logique qui serait la nôtre propre, que là-dessus les choses sont plus contradictoires. Par contre, nous allons peut-être voir que tout s'ordonne en fonction de ceci pour l'enfant, que certaines *images* ont un fonctionnement *symbolique*.

Et qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que ces images qui sont celles que pour l'instant la réalité lui apporte, sont trop abondantes, présentes, foisonnantes, mais assurément dans un état d'incoordination tout à fait manifeste, car ce dont il s'agit pour lui, c'est d'aborder un monde qui jusqu'à un certain point, avait fonctionné *harmonieusement*, *ce monde de la relation maternelle*, avec cet élément d'ouverture *imaginaires* ou de *manque* qui le rendait en fin de compte si amusant, si excitant même pour la mère, dont on dit quelque part qu'elle est légèrement *irritée* au moment où le père lui dit de faire partir l'enfant du lit, et elle proteste, elle joue, elle fait la coquette, ce qu'on traduit par assez *irritée*, et cela veut dire *toute excitée*. Ce n'est pas pour rien qu'il est là bien entendu. Nous saurons exactement un jour pourquoi il est là dans le lit de la mère, c'est un des axes de l'observation. Qu'est-ce qui se passe ?

Dès aujourd'hui je vais vous donner un exemple de ce qui se passe et de ce que je veux dire, quand je dis que ces images sont d'abord celles qui sortent de cette relation avec la mère, mais sont aussi *les autres*, nouvelles, que n'affronte pas mal du tout cet enfant, car bien entendu maintenant, depuis qu'il a une petite sœur, et depuis que ça ne peut plus coller tout simplement dans ce monde avec la mère, il intervient des notions auxquelles il sait très bien faire face sur le plan de la réalité :

- la notion du *grand* et du *petit*,
- la notion de *ce qui est là* et de *ce qui n'est pas là* mais de ce qui apparaît,
- la notion de la croissance et de l'émergence,
- la notion de la proportion, de la taille.

Voilà différentes phases dans lesquelles *le grand* et *le petit* se trouvent confrontés, selon des couples, des antinomies différentes. Nous le voyons manier tout cela extrêmement bien. Quand il parle de sa petite sœur, il dit : « *Elle n'a pas encore de dents* », ce qui implique qu'il a une notion très exacte de cette émergence, et FREUD qui fait des ironies, fait des ironies à côté, parce qu'il n'y a pas besoin de penser que cet enfant est métaphysicien.

Ce que dit l'enfant est tout à fait sain et normal, il s'affronte très vite, et d'une façon qui ne va pas tellement de soi, à des notions comme celle de l'apparition de quelque chose de nouveau, de l'émergence de ces trois termes : émergence d'une part, croissance de l'autre, elle grandira ou ce qu'elle n'a pas grandira - il n'y a pas de quoi ironiser là-dessus, et puis le troisième terme, semble-t-il le plus simple, mais pas le plus immédiatement donné, de la proportion ou de la taille.

On va parler de tout cela à cet enfant, et il semble qu'il est encore tôt pour accepter ce qu'on lui donnera comme explications aussi à lui-même : il y en a qui *n'en ont pas*, le sexe féminin *n'a pas de phallus*. C'est ce que son père va lui dire, il va intervenir, et cet enfant qui est fort capable de manier ces notions d'une façon claire, car il les a maniées lui-même antérieurement d'une façon adroite et pertinente, loin de s'en contenter, passe par des détours qui apparaissent au premier abord stupéfiants, effrayants, morbides, faire partie de la phobie, pour arriver en fin de compte, à quoi ? À ce quelque chose que nous verrons être à la fin, la solution qu'il donne au problème.

Mais il est très clair qu'il y a des voies à cette solution, qui sont des voies qu'il doit suivre, et qui tout en ayant cette appréhension des formes qui peuvent être satisfaisantes pour objectiver le *réel*, sont néanmoins par rapport à cela, effroyablement détournées. Ce franchissement, cet exhaussement de l'*imaginaires* et du *symbolique*, nous allons le trouver à tout instant, et vous allez voir que bien entendu cela ne peut pas se produire sans quelque chose qui est toujours la structuration dans des cercles à tout le moins *ternaires*, dont je vous montrerai la prochaine fois un certain nombre de conséquences.

Mais tout de suite aujourd'hui, je vais vous prendre un exemple. C'est justement après une intervention du père...
qui finalement sur les instructions de FREUD - et vous verrez la prochaine fois ce que veulent dire ces instructions de FREUD - lui martèle que les femmes n'ont pas de *phallus*, que c'est inutile qu'il le cherche.
Que ce soit FREUD qui ait dit au père d'intervenir ainsi, c'est un monde, car c'est strictement en suivant les instructions de FREUD, qu'il le fait, mais laissons cela de côté
...que se produit le fantasme des girafes. Donc comment l'enfant réagit-il à cette intervention du père ?

Il réagit par *quelque chose* qui s'appelle *le fantasme des deux girafes*. L'enfant surgit en pleine nuit en disant « *J'ai pensé à quelque chose* ». Il a peur, il se réfugie - on lui dit qu'il a peur, on ne sait pas s'il a peur - quoiqu'il en soit, il vient se rendormir dans le lit de ses parents, après quoi on le remporte dans sa chambre, et le lendemain on lui demande ce dont il s'agit.

Il s'agit d'un fantasme, ce sont les deux girafes...

« *les grandes girafes sont muettes, les petites girafes sont rares.* » [Jacques Prévert : « *L'opéra des girafes* »]

...là, il y a une *grande girafe* et une *petite girafe* que l'on a traduite par « *chiffonnée* » - on a traduit comme on a pu. *Vernutzsel* en allemand, veut dire rouler en boule. On demande à l'enfant de quoi il s'agit, et il le montre : il prend un bout de papier et il le met en boule. Alors voyons comment ceci est interprété.

Cela ne fait pas de doute tout de suite pour le père, que ces deux girafes, l'une - la grande - est le symbole du père, l'autre - la petite - dont l'enfant s'empare pour s'asseoir dessus - ceci aux grands cris de la grande - est une réaction au *phallus maternel*, la nostalgie de la mère et de son manque, nommé, perçu, reconnu, repéré par le père tout de suite comme étant la signification de *la petite girafe*, ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'une façon qui ne lui paraît pas contradictoire, de faire de ce couple, *la grande* et *la petite girafe* également le couple, père-mère.

Tout ceci naturellement pose les problèmes les plus intéressants, je veux dire qu'on peut discuter à l'infini sur la question de savoir si *la grande girafe* c'est le père, si *la petite girafe* c'est la mère. Il s'agit en effet pour l'enfant de reprendre possession de la mère, pour la plus grande irritation, voire colère du père. Cette colère n'est pas une colère réelle, jamais le père ne se laisse aller à la colère, le petit Hans lui souligne du doigt : « *Tu dois être en colère, tu dois être jaloux* ». Malheureusement le père n'est jamais là pour faire le dieu tonnerre.

Arrêtons-nous un peu à ce qui est tout à fait manifeste et visible. Une *grande girafe* et une *petite girafe*, c'est tout de même quelque chose qui en elle-même a son pareil, *l'une est le double de l'autre*, il y a le côté *grand* et *petit*, mais il y a le côté aussi toujours « *girafe* ». Nous retrouvons là en d'autres termes, quelque chose de tout à fait analogue à ce que je vous disais la dernière fois, quand je vous disais que l'enfant était pris dans le désir phallique de la mère comme *une métonymie*.

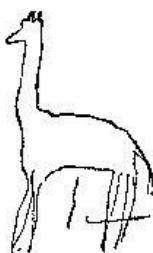
L'enfant *dans sa totalité*, c'est *le phallus*, et au moment où il s'agit de restituer à la mère son *phallus*, l'enfant phallicise, sous la forme d'un double, la mère toute entière, il fabrique *une métonymie* de la mère. Ce qui jusque là n'était que le *phallus* énigmatique, à la fois désiré, cru et pas cru, plongé dans l'ambiguïté, la croyance, et dans le terme de référence, et de jeu leurrant avec la mère, devient quelque chose qui commence à s'articuler comme *une métonymie*.

Et comme si ce n'était pas assez qu'on nous montre la création, l'introduction de *l'image* dans un jeu proprement *symbolique*, pour bien nous expliquer que nous sommes passés, que nous avons franchi là le passage de *l'image* au *symbole*...

cette «*petite girafe* à laquelle vraiment personne ne comprend rien dans cette observation, alors que c'est là visible... il nous dit : cette *petite girafe* est tellement un *symbole*, que c'est quelque chose qu'on peut chiffonner, comme *la petite girafe quand elle est sur une feuille de papier*, c'est-à-dire à partir du moment où *la petite girafe* n'est plus qu'un dessin.

Le passage de *l'imaginaire* au *symbolique* ne peut pas être mieux traduit que dans ces choses en apparence absolument *contradictaires* et *impensables*, parce que vous faites toujours de tout ce que racontent les enfants, quelque chose qui de chaque côté participe au domaine des trois dimensions.

Mais il y a aussi quelque chose qui du *jeu des symboles*, est dans les deux dimensions, et comme je vous l'ai dit dans *La lettre volée*, quand il ne reste plus rien, que quelque chose qui est entre les mains, et qu'il n'y a plus qu'à rouler en boule. C'est le même geste par lequel Hans s'efforce de faire comprendre de quoi il s'agit dans *la petite girafe*. *La petite girafe* chiffonnée *signifie* à ce moment là quelque chose qui est tout à fait du même ordre que le dessin d'une girafe qu'il avait autrefois, et que je vous ai donné ici, avec son *fait-pipi*, et qui était déjà sur la voie du *symbole*.



Car alors que ce dessin est entièrement délié, et tous les membres tiennent bien à leur place, ce *fait-pipi* qu'il rajoute à la girafe est quelque chose qui est vraiment graphique, *un trait*, et par-dessus le marché pour que nous n'en ignorions rien : séparé du corps de la girafe.

Mais maintenant nous entrons dans le grand jeu du signifiant, le même que celui sur lequel je vous ai fait un séminaire sur *La lettre volée*. Ce *double de la mère* est quelque chose qui est de l'ordre réduit à ce support toujours nécessaire pour la véhiculation du signifiant comme tel, à savoir quelque chose qu'on peut chiffonner, qu'on peut tenir aussi, et sur lequel on peut s'asseoir. C'est un *témoignage si amoureux, qu'il a quand même quelque chose qui est une espèce de traite, de libelle*.

Observez que ce n'est pas sur un point particulier que je vous articule ce que nous pouvons saisir de *ce passage de l'imaginaire au symbolique*. Il y en a toutes sortes d'autres car nous voyons peu à peu s'établir un parallèle entre l'observation de *L'Homme aux loups* et celle du *Petit Hans*.

Et nous pouvons remarquer que dans ces voies par où est abordée *l'image phobique*, cette *image phobique* dont nous n'avons pas encore cerné la signification, mais pour la cerner il faut bien avoir recouru à l'expérience par où est abordée l'image phobique par l'enfant,

- dans *L'Homme aux loups* c'est franchement une *image* sans doute, mais *une image qui est dans un livre d'images*, et la phobie de l'enfant c'est ce loup qui est sorti du livre,
- dans Hans ça n'est pas absent non plus, c'est dans une page de son livre, celle qui est juste en face de l'image qu'il nous montre, de la caisse rouge dans laquelle la cigogne apporte les enfants au haut de la cheminée, qu'il y a *un cheval que l'on est en train de ferrer comme par hasard*.

Or qu'allons-nous trouver ? Nous allons trouver - puisque nous cherchons - *des structures* tout au long de cette observation, jouant dans une espèce de jeu tournant d'instruments logiques se complétant les uns les autres, et formant une espèce de cercle à travers lesquels le petit Hans cherche la solution. La solution de quoi ?

Dans cette série d'éléments ou d'instruments qui s'appellent : *la mère, lui, et le phallus*, avec ce nouvel élément qui fait que *le phallus* est quelque chose qui est devenu pas seulement quelque chose *avec quoi l'on joue*, c'est qu'il est devenu rétif, il a « ses fantaisies », si on peut s'exprimer ainsi, il a ses besoins, il a ses réclamations, et il met la pagaille partout.

Il s'agit de savoir comment cela va s'arranger, c'est-à-dire en fin de compte au moins dans ce *trio*, dans cet éternel originel, comment vont pouvoir se fixer les choses. Nous allons voir apparaître une triade : il est *enraciné* mon pénis. Voilà une forme de garantie. Malheureusement quand on l'a amené à professer qu'il est *enraciné*, on a tout de suite après *une flambée de la phobie*.

Il faut croire *qu'il y a un danger aussi à ce qu'il soit enraciné*, alors que nous voyons apparaître d'autres termes.

Nous voyons apparaître le terme du *perforé*, et nous voyons apparaître quand nous savons le chercher d'une façon conforme à l'analyse mythique des thèmes, ce thème de *perforé* de mille façons. D'abord :

- lui dans un rêve, est perforé,
- la poupée est perforée,
- il y a des choses perforées de dehors en dedans, de dedans en dehors.

Puis il y a un troisième terme qu'il trouve, et qui est particulièrement expressif, parce qu'il ne peut tout de même pas se déduire des formes naturelles, mais qu'il s'introduit comme instrument logique dans son passage mythique, et qui vraiment fait du 3^{ème} terme le sommet du triangle avec cet « *enraciné* », et d'autre part ce « *trou béant* » laissant un vide, *car s'il n'est pas enraciné il n'y a plus rien* : alors il y a une médiation, on peut le mettre et le remettre, l'enlever et le remettre, il est amovible.

Et l'enfant se sert de quoi pour cela ? Il introduit la vis. L'installateur ou le serrurier vient et dévisse, après quoi l'installateur ou le plombier vient, et lui dévisse le pénis pour en remettre un autre plus grand. Cette introduction comme instrument logique de cette sorte de thème emprunté à sa petite expérience d'enfant, comme élément *mythique* de ce 3^{ème} terme...

et nous verrons quel rôle il joue, car c'est à proprement parler un élément qui va amener une véritable *résolution* dans le problème, à savoir qu'en fin de compte c'est à travers la notion que ce *phallus* aussi est quelque chose qui est pris dans le *jeu symbolique*, qui peut être combiné, qui est fixe quand on le met, mais qui est mobilisable, qui circule, qui est un élément de *médiation*

...c'est à partir de ce moment là que nous allons nous trouver sur la pente où l'enfant va trouver ce premier répit dans cette recherche frénétique de mythes conciliateurs jamais satisfaisants, qui nous mèneront tout à fait dans le dernier terme à la solution dernière qu'il trouvera, dont vous verrez qu'elle est une solution approximative du *complexe d'Œdipe*. Ceci pour vous indiquer dans quel sens il faut que nous analysions les termes et l'usage des termes chez cet enfant.

Un autre problème se dessine, qui n'est pas moindre, c'est que celui des éléments signifiants qu'il fait intervenir dans leur organisation, en les empruntant déjà à des éléments symboliques : *le cheval que l'on ferre*, n'est qu'une des formes cachées dans l'observation de solutions du problème de la fixation de ce quelque chose qui est l'élément manquant, qui peut donc comme tel être représenté par n'importe quoi, et qui plus facilement que par n'importe quoi, est représenté par tout objet qui a en lui-même une suffisante dureté.

En fin de compte nous verrons ce que c'est que l'objet qui symbolise de la façon la plus simple dans cette *construction mythique*, *le phallus* pour l'enfant : c'est *la pierre*. Nous la retrouvons partout, dans la scène majeure du dialogue avec le père, le vrai dialogue résolutif que nous verrons. Vous verrez le rôle de cette *pierre*.

C'est aussi bien *le fer* que l'on martèle dans le pied du cheval, c'est elle aussi qui joue son rôle chez l'enfant dans la panique auditive : il est spécialement effrayé quand le cheval frappe sur le sol avec ce sabot auquel est fixé ce quelque chose qui ne doit pas être complètement fixé, pour lequel enfin l'enfant trouve la solution de la vis.

Bref, c'est dans *un progrès de l'imaginaire au symbolique*, c'est dans *une organisation de l'imaginaire en mythe*, c'est-à-dire tout au moins dans quelque chose qui est sur la voie d'une véritable *construction mythique*, c'est-à-dire d'une *construction mythique collective*. C'est pour cela que par tous les côtés cela nous les rappelle, au point même que dans certains cas ça nous rappelle les systèmes de parenté. Ça ne les atteint à proprement parler jamais, puisque c'est une construction individuelle, mais c'est sur cette voie que s'accomplit le progrès, c'est sur cette voie que quelque chose doit avoir été satisfait, qu'un certain nombre de détours doivent avoir été accomplis en nombre minimal, pour que la notion, l'efficacité de cette sorte de rapport de termes dont vous pouvez trouver le modèle, le squelette, dans la métonymie, ou si vous préférez dans mes histoires d' α , β , γ , δ .

C'est quand même quelque chose de cet ordre, et jusqu'à un certain point, qu'il faut que l'enfant ait parcouru pour trouver son repos, son harmonie, pour avoir franchi le passage difficile, ce passage réalisé par *une certaine béance*, par *une certaine carence*. Peut-être que tous *les complexes d'Œdipe* n'ont pas besoin de passer ainsi par cette construction mythique, mais qu'ils aient besoin de réaliser la même plénitude dans la transposition symbolique, c'est absolument certain, sous une autre forme plus efficace parce que ça peut être en action, parce que la présence du père peut avoir symbolisé la situation par *son être* ou par *son non-être*, mais assurément c'est quelque chose de cet ordre dont le franchissement est impliqué dans tout ce que nous trouvons dans l'analyse du petit Hans.

J'espère vous le montrer plus en détails la prochaine fois.

Il s'agit, au point où nous en sommes parvenus de notre tentative, de conserver le relief et l'articulation freudienne à la fameuse et prétendue « *relation d'objet* », qui s'avère, comme on dit : « à l'examen », non seulement n'être pas si simple, mais n'avoir jamais été si simple que cela.

Sinon on ne verrait vraiment pas le pourquoi de toute l'œuvre freudienne, en particulier ces deux dimensions encore semble-t-il, peut-être encore toujours plus énigmatiques, qui s'appellent *le complexe de castration*, et la notion fondamentale de *la mère phallique*. Ceci nous a amenés au cours de nos recherches, à concentrer notre examen sur le cas du petit Hans, et nous essayons de déchiffrer s'il y a quelque chose que nous voyons chaque fois, nous essayons maintenant d'aborder l'application de l'analyse au débrouillage des relations fondamentales du sujet - ce qu'on appelle son environnement - par des types relationnels d'un usage analytique. Nous avons dû voir combien cet instrument nous laisse à désirer, nous avons pu le voir encore hier soir.

Quand nous essayons d'aborder, comme étant une référence fondamentale, cette relation de l'enfant à la mère, et nous nous disons qu'à nous maintenir dans des termes généraux de relation duelle comme fixée à *la mère phallique*, c'est à la mère, enveloppée par la mère, ou non enveloppée par la mère, nous nous trouvons devant des caractéristiques qui sont peut-être, comme M. [...] nous l'a dit hier soir, bien générales pour nous permettre de cerner les incidences qui ne pourraient qu'y être relevées, incidences, j'entends « efficaces ».

Et en effet il est singulier que des catégories aussi souples que celles qui ont été introduites par FREUD ne puissent pas dans l'usage actuel, être recoupées d'une façon assez usuelle pour nous permettre à tout instant de différencier à l'intérieur d'une même famille de relations, un trait de caractère par exemple d'un symptôme : il ne suffit pas d'établir leur analogie, il doit y avoir, puisqu'ils occupent des fonctions différentes, un rapport de structure différent. C'est bien ce que nous essayons de faire : le toucher du doigt à propos de ces exemples éminents que sont les observations freudiennes.

Et comme vous le savez, nous avons donné au cours des années un sens que nous nous efforçons de préciser à l'expérience... parce qu'il n'y a pas de meilleure définition à donner d'un concept, que de le mettre en usage... un sens que nous efforçons donc de préciser aux termes des *trois relations* dites du *symbolique*, de *l'imaginaire* et du *réel*, qui sont là, par rapport à notre expérience, *trois modes essentiels* qui sont profondément distincts et sans la distinction desquels nous prétendons qu'il est tout à fait impossible de s'orienter, ne fût-ce que dans la plus quotidienne expérience.

Nous en étions donc parvenus la dernière fois à cette notion que le petit Hans, que nous saisissons à *un moment de sa biographie*, est marqué par un certain type de relation avec sa mère, dont les termes fondamentaux sont définis par la présence manifeste de *l'objet phallique* entre lui et sa mère. Ceci n'était pas pour nous étonner après nos analyses antérieures, puisque nous avions déjà vu à travers d'autres observations, et depuis le début de l'année :

- combien ce terme du *phallus en tant qu'objet imaginaire du désir maternel* constituait un point véritablement crucial de la relation mère-enfant,
- et combien dans une première étape on pouvait définir l'accession de l'enfant à sa propre situation en présence de la mère, comme ne pouvant exclure, comme nécessitant pour l'enfant une sorte de reconnaissance, voire d'assomption du rôle essentiel de *cet objet imaginaire*, de *cet objet phallique* qui entre comme un élément de composition tout à fait premier dans la relation mère-enfant, dans sa structuration primitive.

Nulle observation assurément ne peut mieux nous servir que l'observation du petit Hans, à cet endroit où tout part en effet, chez le petit Hans, de quelque chose qui est ce jeu entre lui et sa mère :

- voir,
- ne pas voir,
- guetter,
- épier,

...où est le phallus.

Soulignons que nous restons à cet endroit dans une entière ambiguïté sur le sujet de ce qu'on peut appeler la croyance de Hans. Nous avons bien l'impression qu'au moment où l'observation commence, il y a longtemps que du point de vue réel il a, comme on dit, sa *petite idée* : « *Déjà j'ai pensé à tout cela* », dit-il quand on lui donne de ces réponses, à la fois rapides et servant à *noyer le sujet*, qui sont les réponses auxquelles les parents se sentent contraints devant toute interrogation un peu abrupte de l'enfant.

Ici je vais encore une fois ponctuer la présence déjà à ce niveau...

au niveau de *la relation imaginaire* que peut passer pour être par excellence la réaction du « voir » et du « être vu » ... je veux ponctuer combien il importe de réserver, de maintenir à ce niveau *l'articulation intersubjective* qui est loin d'être duelle, comme vous allez le voir, et qui nous montre que déjà implicitement dans la relation dite « *scoptophilique* », avec ses deux termes opposés « *montrer* » et « *se montrer* », comment *la relation scoptophilique* doit mériter un instant l'arrêt de notre attention, pour nous faire voir combien déjà elle est distincte de *la relation imaginaire primitive*, qui est cette sorte de mode de capture dans le champ de ce que nous pourrions appeler « *un affrontement visuel réciproque* ».

Celui sur lequel, j'ai longuement insisté au temps où je me livrais pour vous le faire comprendre, dans son mode primitif de *relation imaginaire visuelle*, quand nous référiions au règne animal, à ces singuliers duels visuels de couples animaux, où l'on voit l'animal pris dans certaines réactions typiques dites de la parade - qu'il s'agisse d'un lézard ou d'un poisson - après un affrontement où des deux adversaires ou partenaires, tout s'érige d'un certain ensemble de phanères, de signaux, d'appareils de capture visuelle chez l'un et chez l'autre. Littéralement quelque chose chez l'un cède, qui fait que sur le plan seul de cet *affrontement visuel*, il « *s'efface* », peut-on dire, pour employer un terme du langage qui conjoint en quelque sorte la dérobade motrice et le palissement des couleurs. C'est ce que ce combat effectivement produit, il se détourne de la vision de celui qui a pris la position dominante, et même l'expérience nous montre à cet endroit qu'il ne s'agit pas là toujours de quelque chose qui se fasse strictement au bénéfice du mâle contre la femelle.

Quelquefois c'est entre deux mâles qu'une manifestation de cette espèce se produit, et littéralement nous voyons sur le plan de la communication visuelle se préparer, et se prolonger directement dans l'acte d'étreinte, voire de l'oppression, l'emprise qui courbe un des sujets devant l'autre qui permet à l'un de prendre sur l'autre le dessus.

Si assurément il y a là le point de référence, je dirais « *biologique* », « *éthologique* », qui nous permet de donner tout son accent à *la relation imaginaire* dans son articulation à l'ensemble du procès, non pas d'une parade, mais de la parade, je voudrais qu'il soit bien marqué combien on peut, dès l'abord, voir que tout ce qui se rapporte à ce domaine...

et vous voyez combien est intéressant ce qui va se passer dans ce qui est en cause

que je vous ai appelé du devinement par l'enfant du monde imaginaire maternel

...qu'assurément nous voyons là combien les choses sont différentes, et combien ce dont il s'agit n'est pas tant de voir, de subir l'emprise de « *ce qui est vu* », que de chercher très exactement à « *voir* », à « *épier* » comme on dit *ce qui à la fois y est et n'y est pas* car ce qui est à proprement parler *visé* dans la relation dont il s'agit, c'est « *quelque chose qui est là en tant qu'il reste voilé* ».

Autrement dit, ce dont il s'agit dans cette relation fondamentale, c'est de soutenir *le leurre* pour maintenir quelque chose qui littéralement « *y est et n'y est pas* », et pour aboutir à cette situation fondamentale dont nous ne pouvons absolument pas méconnaître le caractère crucial dans le drame imaginaire, en tant qu'il tend à s'insérer dans quelque chose d'autre qui va le reprendre et lui donner encore un sens plus élaboré, ce drame qui aboutit au fait de *la surprise*.

N'omettez pas le caractère ambigu de ce terme dans le langage français : « surprise » au sens où il se rapporte à *l'acte de surprendre*, où l'on dit « *Je l'ai aperçu par surprise* ». *Il y a la surprise de la force ennemie* ou encore *la surprise de DIANE* [1^{er} sens], qui est bien *la surprise* qui culmine dans cette *mythologie* dont vous savez que ce n'est pas pour rien qu'ici je la réévoque, puisque aussi bien toute *la relation actéonesque* à laquelle je fais allusion à la fin d'un travail³⁰, est là fondée sur ce moment essentiel.

Mais inversement il y a aussi cette autre face de ce mot :

s'il y a *une surprise* [1^{er} sens : *surprendre quelqu'un*], ce n'est pas de l'étonnement qu'il éprouve, mais par contre *être surpris* c'est bien quelque chose qui se produit par une découverte inattendue, et l'usage du terme *surprise*, vous avez pu...

ceux qui assistaient à ma présentation de malades, chez un de nos patients transsexueliste

...en apercevoir le caractère vraiment déchirant quand il nous dépeignait la surprise douloureuse qu'il éprouva le jour où, pour la première fois, il vit - nous dit-il - sa sœur nue.

Ainsi c'est bien dans quelque chose qui porte à un degré supérieur...

au degré non pas seulement du *voir* et de *l'être vu*, mais de « *donner à voir* » et *d'être surpris par le dévoilement*

...que *la dialectique imaginaire* aboutit, qui est la seule qui puisse nous permettre de comprendre *le sens fondamental de l'acte de voir*.

Nous avons vu combien il était essentiel dans la genèse même, par exemple de tout ce qui est *la perversion*, ou encore inversement comme il est trop évident par la technique de l'acte d'exhiber, et ce par quoi l'exhibitionniste montre ce qu'il a, précisément en tant que l'autre ne l'a pas, et cherche - comme il nous l'affirme lui-même, comme il ressort de ses déclarations - par ce dévoilement à capturer l'autre dans quelque chose qui est loin d'être une prise simple dans la fascination visuelle, et qui littéralement lui donne le plaisir de lui révéler ce que lui est supposé ne pas avoir, pour en même temps le plonger précisément dans la honte de ce qui lui manque.

30 Cf. « *La Chose freudienne* » in *Écrits*, p.436 : « *Actéon trop coupable à courir la déesse, proie où se prend, veneur, l'ombre que tu deviens, laisse la mente aller sans que ton pas se presse, Diane à ce qu'ils vaudront reconnaîtra les chiens...* ».

C'est sur ce fond que jouent toutes les relations de Hans avec sa mère, et c'est sur ce fond également que nous pouvons voir que la mère participe pleinement. Ne serait-ce que quand nous voyons que cette mère qui le fait participer avec tellement de complaisance à tout ce qui est le fonctionnement de son corps, ne peut pas manquer littéralement de *perdre sa propre maîtrise*, et de manifester sévérité et rebuffades, voire condamnations à *la participation exhibitionniste* que lui demande le petit Hans.

Je vous l'ai dit, c'est sur ce départ que nous voyons *l'objet imaginaire* - mais pris dans *cette dialectique du voilement et du dévoilement* - jouer son rôle fondamental, c'est à ce détour que nous prenons le petit Hans, et que nous nous demandons pourquoi... après un intervalle qui est celui d'environ un an après qu'il se soit passé des choses dans la vie, nommément la naissance de la petite sœur, et la découverte qu'elle est aussi, elle, un terme essentiel de la relation du petit Hans à sa mère... pourquoi le petit Hans fait une phobie.

Déjà nous avons indiqué que cette phobie doit, pour nous, être repérée dans un procès qui ne se conçoit que si nous voyons que ce dont il s'agit *pour l'enfant*, c'est de changer profondément tout son mode de relations au monde, d'admettre ce qui doit être *en fin de compte* admis à la fin, que les sujets parfois mettent toute une vie à assumer, c'est à savoir qu'il est effectivement dans ce champ privilégié du monde qui est celui de leurs semblables, des sujets qui sont privés réellement de ce fameux *phallus imaginaire*, et vous auriez tort de croire qu'il suffit d'en avoir la notion scientifique, la notion même articulable, pour que ceci passe, soit admis dans l'ensemble des croyances du sujet.

La profonde complexité des relations de l'homme à la femme, vient précisément de ce que nous pourrions appeler dans notre rude langage la résistance des sujets masculins à admettre bel et bien effectivement que : les sujets féminins sont véritablement dépourvus de quelque chose, à plus forte raison, qu'ils soient pourvus de quelque chose d'autre.

Voilà ce qu'il faut puissamment *articuler* sur le fait, et à l'appui de notre expérience analytique. Et c'est littéralement à ce niveau que s'enracine une *méconnaissance* souvent maintenue - avec une ténacité qui influence si on peut dire, toute la conception du monde du sujet, et tout spécialement sa conception des relations sociales - maintenue au-delà de toute limite chez des sujets qui ne manqueraient pas de se tenir eux-mêmes, et avec le sourire, pour ayant parfaitement accepté la réalité.

C'est là quelque chose qui, à être effacé de notre expérience, à être méconnu, montre à quel point nous sommes incapables de bénéficier des plus élémentaires termes de l'enseignement freudien. Assurément, qu'il faille chercher à se rendre compte pourquoi ce quelque chose est aussi difficile à admettre, c'est peut-être ce à quoi nous aboutirons au dernier terme de notre cheminement cette année.

Pour l'instant, partons de *l'observation du petit Hans* dont il s'agit - et nous y sommes aujourd'hui - et articulons comment se pose le problème d'une reconnaissance semblable chez le petit Hans. Pourquoi d'abord elle devient tout d'un coup *nécessaire*, alors que ce qui, jusque là, était le plus important, c'était de : « *jouer justement à ce que ça ne le soit pas* » ? Et c'est aussi rétroactivement que nous éclairerons *pourquoi c'était si important de « jouer justement à ce que ça ne le soit pas »*.

Et voyons également comment il se fait que pour que cette privation réelle soit en quelque sorte assumée, elle ne peut pas ne pas s'opérer...

pour donner des résultats subjectivement vivables pour le sujet, je veux dire permettant l'intégration du sujet dans la dialectique sexuelle telle qu'elle permet à l'être humain de la vivre, non pas simplement de la supporter... elle nécessite que quelque chose se produise qui s'appelle l'intégration de ce quelque chose en somme qui est déjà donné, du fait que la mère, elle, est déjà une adulte, et qu'elle est déjà prise dans le système des *relations symboliques* autour desquelles et à l'intérieur desquelles, doivent se situer les relations sexuelles inter-humaines.

Il faut que l'enfant lui-même en prenne le chemin, essaye ceci qui est la crise de l'œdipe. Que *la castration y soit un moment essentiel*, c'est ce que l'exemple du petit Hans illustre, mais peut-être non pas complètement, non pas parfaitement. C'est peut-être en effet *dans cette incomplétude* que nous pourrions voir venir, particulièrement en évidence, ce que je vous ai indiqué être le mouvement essentiel de l'observation du petit Hans, nous le voyons si l'on peut dire, dans *un cas d'analyse privilégiée*. Nous allons essayer maintenant de dire pourquoi cette analyse est *privilégiée*.

Nous voyons se produire à *ciel ouvert* cette transition de la dialectique *imaginaire*, dite - si vous voulez - « *du jeu intersubjectif autour du phallus avec la mère* », nous la voyons passer au « *jeu de la castration* » dans la relation avec le père, par une série de transitions qui sont précisément ce que j'appelle la constitution des *mythes* forgés par le petit Hans. Pourquoi le voyons-nous d'une façon aussi pure ? Je commence à l'articuler, c'est à dire que je vous reprends au point où nous en sommes restés la dernière fois.

Je vous ai donc laissés la dernière fois sur ce phénomène saisissant de la relation du *fantasme* du petit Hans à propos *des deux girafes*, où nous voyons là vraiment - comme une illustration donnée au séminaire, il faut bien le dire - *le passage de l'image au symbole*, portant le fait que littéralement le petit Hans nous montre, tel le prestidigitateur, l'image doublée de la mère - ce que j'ai appelé la métonymie de la mère - être *un morceau de papier*, être une « *girafe chiffonnée* » sur laquelle il s'assoit.

Il y a là quelque chose qui est comme l'ébauche, le schéma général, l'indication que nous sommes dans la bonne voie.

Car on ne peut mieux faire : si j'avais voulu inventer une métaphore, quelque chose qui voudrait dire *le passage de l'imaginaire au symbolique*, je n'aurais jamais pu inventer « *l'histoire des deux girafes* » telle que l'a fantasmée le petit Hans, et telle qu'il l'articule avec tous les éléments, et qu'il montre qu'il s'agit de *la transformation d'une image en une boule de papier*, en quelque chose qui est entièrement à ce moment là *symbole, dessin, élément mobilisable* comme tel, et dont on s'empare et on s'exclame « *Ab ! le bon billet qu'a le petit Hans* » à partir du moment où il s'est assis sur sa mère enfin réduite à ce symbole, à ce chiffon de papier.

Bien sûr cela ne suffit pas, Sans cela il serait guéri. Il montre par cet acte de quoi il retourne, parce qu'assurément les actes spontanés d'un enfant sont quelque chose de beaucoup plus direct et de beaucoup plus vif que les conceptions mentales d'un être adulte après les longues années de crétinisation amplificatoire que constitue le commun de ce qu'on appelle l'éducation.

Voyons bien ce qui se passe, servons-nous de ce tableau comme si déjà il était confirmé. Qu'est-ce que veut dire que ce doit être un *Père imaginaire* qui pose définitivement *l'ordre du monde* ? Cela veut dire que tout le monde n'a pas de *phallus*. C'est facile à reconnaître, c'est le *Père tout-puissant*, c'est lui le fondement de *l'ordre du monde* dans la conception je dirais, commune de Dieu. C'est du *Père imaginaire* qu'il s'agit, c'est la garantie de l'ordre universel dans ses éléments réels les plus massifs et les plus brutaux, *c'est lui qui a tout fait*. Quand je vous dis cela, je ne fais pas simplement que forger mon tableau, vous n'avez qu'à maintenant vous reporter à l'observation du petit Hans : quand le petit Hans parle du bon Dieu, il en parle d'une façon très jolie.

Il en parle à deux occasions. Son père a commencé de lui donner *certaines éclaircissements*, et il en résulte une amélioration, d'ailleurs passagère, et à ce moment là, le 30 Mars c'est après le *fantasme des deux girafes* que le lendemain se produit un allègement, parce qu'en effet il n'est pas entièrement satisfaisant d'avoir fait de la mère *une boule de papier*, mais c'est dans la bonne voie, et en tout cas il y a une chose qui frappe le petit Hans, c'est que le lendemain, le 30 Mars, il sort et il s'aperçoit qu'il y a un peu moins de voitures et de chevaux qu'il n'y en a d'habitude. Il dit : « *Comme c'est gentil et malin de la part du Bon Dieu d'avoir mis moins de chevaux aujourd'hui !* »

Qu'est-ce que cela veut dire ? Nous n'en savons rien. Est-ce que cela veut dire qu'on a moins besoin de chevaux aujourd'hui ? C'est ce que cela peut vouloir dire, mais le mot allemand ne veut pas dire *gentil*, mais *franchement futé*. On a tendance à croire que c'est parce que *le Bon Dieu* avait épargné les difficultés, mais si on croit que le cheval n'est pas seulement une difficulté, mais un élément essentiel, cela veut dire qu'on a moins besoin de chevaux aujourd'hui.

Quoiqu'il en soit, ceci pour vous dire que *le Bon Dieu* est là comme un point de référence essentiel, et qu'il est tout à fait frappant de voir qu'après *la rencontre avec FREUD*, c'est au *Bon Dieu* que le petit Hans va faire allusion, et pour tout dire il a donc des entretiens avec le bon Dieu, pour avoir dit tout ce qu'il vient de dire. FREUD lui-même ne manque pas d'en éprouver un chatouillement à la fois amusé et heureux, il fait d'ailleurs lui-même la réserve qu'il y est sans doute pour quelque chose, car dit-il, de sa propre vantardise il n'a pas manqué de lui-même de prendre très singulièrement cette position archi-supérieure, qui consiste à lui dire :

« *Bien avant que tu sois né, j'avais prévu qu'un jour un petit garçon aimerait trop sa mère, et à cause de cela entrerait dans des difficultés avec son père.* »

Assurément il est tout à fait frappant de voir FREUD prendre cette position. Nous n'avons pas du tout songé à le lui reprocher, il y a longtemps que je vous ai fait remarquer quelle dimension originale, exceptionnelle dans toutes les analyses qui ont pu avoir lieu, pouvait avoir prise FREUD, précisément en ceci que cette parole interprétative qu'il donne au sujet, ça n'est pas quelque chose qu'il transmet, c'est vraiment quelque chose que lui-même a trouvé, qui passe en quelque sorte directement par sa bouche à lui FREUD, et dans la référence qui me paraît, et que je vous enseigne pour me paraître essentiel dans *l'authenticité de la parole*. On ne peut pas évidemment ne pas s'apercevoir combien pouvait être différente une interprétation de FREUD lui-même, de toutes celles que nous pouvons en quelque sorte donner après lui.

Mais ici FREUD, comme bien souvent nous avons pu le voir, ne s'impose à lui-même aucune espèce de règle, il prend vraiment la position que je pourrais appeler *la position divine, c'est du Sinaï qu'il parle au jeune Hans*, et Hans ne manque pas d'accuser le coup. Entendez bien que j'ai dit qu'à cette occasion la position prise par l'articulation symbolique - le *Père symbolique* qui lui aussi reste voilé - est celle de se poser ici de la part de FREUD comme le *maître absolu*, comme quelque chose qui est non pas le *Père symbolique*, mais le *Père imaginaire* dans l'occasion.

Ceci est important parce que nous allons voir que c'est bien ainsi en fin de compte que FREUD aborde la situation, et qu'il est très important de concevoir les particularités de la relation de Hans à son analyste. Je veux dire : si nous voulons comprendre cette observation, *nous devons bien voir qu'elle a quelque chose* parmi toutes les analyses d'enfants, *d'absolument exceptionnel*.

La situation si on peut dire, est développée d'une façon telle, l'élément du *Père symbolique* y est assez distinct du *Père réel*, et vous le voyez, du *Père imaginaire*, pour que ce soit sans doute à cela - nous le confirmerons par la suite - que nous voyions par exemple dans cette observation à quel point *sont absents les phénomènes* que nous pouvons qualifier de *transfert* par exemple, et du même coup les phénomènes de *répétition*.

Et que c'est pour cela que dans l'observation, nous avons en quelque sorte relevé à l'état pur le fonctionnement des fantasmes pour autant que son élaboration sature [...] Et c'est là aussi l'intérêt de cette observation, c'est qu'elle nous montre la *Durcharbeitung*, en tant qu'elle n'est pas - contrairement à ce qui est communément reçu - animée par simplement ce ressassement au bout duquel ce qui n'est assimilé qu'intellectuellement, finirait par rentrer dans la peau à la façon d'un mors, ou d'une imprégnation. Si la *Durcharbeitung* est une chose nécessaire, c'est sans doute qu'un certain nombre de circuits - et ceci dans plusieurs sens - est nécessaire pour qu'évidemment quelque chose soit rempli efficacement dans *la fonction de symbolisation de l'imaginaire*.

C'est pourquoi nous voyons le petit Hans suivre toute une voie labyrinthique qui peut...

pour autant qu'on peut la reconstituer, car bien entendu elle est brisée à tout instant, hâchée par les interventions du père qui ne sont certes pas les mieux dirigées, ni les plus respectueuses comme FREUD nous le souligne à tout instant... néanmoins nous voyons se produire et se reproduire une série de constructions mythiques dans lesquelles il s'agit de discerner quels sont les véritables éléments composants.

Et pour le faire, plutôt qu'à tout instant de nous satisfaire en recouvrant de quelque « terme à tout faire » : *complexe de ceci, complexe de cela, relation anale, ou attachement à la mère*, d'essayer de voir dans ces choses très articulées que sont *les mythes anciens*, quelles sont *les fonctions, les éléments représentatifs, figuratifs* qu'ils nous apportent, et puisque nous avons l'habitude, à ces termes et à ces fonctions, de donner massivement des *équivalents* : *ceci représente le père, ou ceci représente la mère, ou ceci représente le pénis*, de nous apercevoir par exemple que ce travail, si nous essayions de le faire, nous montrera qu'à tout instant *chacun des éléments*, le cheval par exemple, *n'est concevable que dans sa relation à un certain nombre d'autres éléments également signifiants*, mais qu'il est tout à fait impossible de le faire correspondre - je dis le cheval, mais aussi tous les autres éléments de mythes freudiens - à une signification univoque :

le cheval est d'abord la mère, à la fin le cheval est le père, entre les deux il a pu être aussi bien le petit Hans qui le joue de temps en temps, ou encore le pénis dont il est manifestement le représentant en plusieurs points de l'histoire et des explications concernant la phobie. Ceci qui est vrai de la façon la plus manifeste pour le cheval, ne l'est pas moins pour n'importe quel signifiant que vous puissiez prendre dans les différents modes de création mythique - et vous savez qu'elle est extrêmement abondante - à laquelle se livre le petit Hans.

Il est tout à fait clair par exemple, que la baignoire est à un moment donné la mère, mais qu'elle est par exemple à la fin le derrière du petit Hans, ceci dans l'observation de la façon dont le comprennent littéralement, et FREUD, et le père, et le petit Hans lui-même. Vous pouvez également faire la même opération à propos de chacun des éléments qui sont en cause. Vous le verrez pour la morsure par exemple, ou encore pour la nudité.

Pour vous apercevoir de ces choses, il est en tout cas absolument nécessaire, comme un point de méthode, que vous vous efforciez à chaque étape, à chaque moment de l'observation, de *ne pas tout de suite comprendre. Il faut vous mettre...* comme FREUD vous le recommande expressément en deux points de l'observation, et comme je vous le répète *...à ne pas tout de suite comprendre.*

La meilleure façon de ne pas comprendre dans cette occasion, c'est de faire des petites fiches, de noter jour par jour sur une feuille de papier, ce que Hans lui-même aborde comme éléments qu'il faut prendre comme tels, comme *signifiants*. Par exemple celui sur lequel j'ai insisté dans un de mes précédents séminaires : « *Pas avec Mariedl, tout à fait seul avec Mariedl...* » Si vous n'y comprenez rien, vous retenez cet élément signifiant, et comme l'intelligence vous viendra en mangeant, vous apercevrez que ceci se recoupe strictement avec quelque chose d'autre que vous pouvez inscrire sur la même feuille.

N'être pas seulement « avec » quelqu'un, mais être « tout seul avec » quelqu'un, qu'est-ce que ça suppose ? Cela suppose qu'il pourrait y en avoir un autre. Vous procéderiez en d'autres termes, selon cette méthode d'analyse des mythes que nous a donnée M. Claude LÉVI-STRAUSS dans un article du *Journal of American Folklore*, Octobre-Décembre 1955³¹, et vous vous apercevrez qu'ainsi on peut arriver à ordonner tous les éléments de l'observation de Hans d'une façon telle que lus dans un certain sens, ce soit la suite de ces *mythes*, mais que l'on est forcé au bout d'un certain temps... par le seul élément de retour, non pas simple, mais de retour transformé des mêmes éléments *...de les ordonner*, non pas simplement sur une ligne, mais *dans une superposition de lignes* qui s'ordonnent *comme dans une partition*.

Et vous pouvez voir s'établir une série de successions *lisibles et horizontalement et verticalement* :

- le mythe se lisant dans un sens,
- et son sens ou sa compréhension se référant dans la superposition des éléments analogiques qui reviennent sous des formes diverses, à chaque fois transformés, sans doute pour accomplir un certain parcours très précisément qui va du point de départ, comme dirait M. DE LA PALLICE, au point d'arrivée.

31 Claude Lévi-Strauss : « *La structure des mythes* », « *The Structural Study of Myth* », in *Myth, a Symposium*, Journal of American Folklore, vol. 78, n° 270, Oct.-Déc. 1955, pp. 428-444.

Et qui fait que, à la fin, quelque chose qui était au début inadmissible, irréductible...

c'est ce dans quoi je vous ai dit que nous partions dans l'histoire du petit Hans,
à savoir l'irruption dans ce jeu enfant-mère, qui est notre point de départ, du pénis réel
...comment à la fin le *pénis réel* trouve à se loger d'une façon *suffisante*, pour qu'on puisse dire que pour le *petit Hans*, la vie
peut être poursuivie *sans angoisse suffisante*. J'ai dit *nécessaire*. *Suffisante* veut dire qu'elle pourrait être peut-être encore plus pleine.

C'est bien ce que nous verrons en effet, qu'en fin de compte le *complexe d'Œdipe* chez le petit Hans n'arrive peut-être pas
à une solution qui soit complètement satisfaisante, elle est simplement *satisfaisante* en tout cas pour autant qu'elle libère,
qu'elle laisse non nécessaire l'intervention de cet élément, de cette conjonction de *l'imaginaire* avec *l'angoisse* qui s'appelle *la phobie*,
en d'autres termes qu'elle aboutit à la réduction de la phobie.

En effet, n'oublions pas - pour aller tout de suite à l'épilogue - quand FREUD plus tard retrouve l'enfant Hans à un âge
qui est environ de seize ou dix-sept ans, qu'il ne se souvient plus de rien. On lui donne à lire toute son histoire,
et FREUD lui-même très joliment, fait correspondre cet effacement à quelque chose de tout à fait comparable, nous dit-il,
à ce qui se produit quand un sujet se réveille la nuit et tente de retenir un rêve, commence même à l'analyser - nous connaissons
cela - et que le reste de la nuit passant là-dessus, au matin tout est oublié : rêve et analyse.

Quelque chose est là en effet bien séduisant, qui nous permet de penser comme FREUD lui-même, que ce dont il s'agit
dans l'observation de Hans, comme nous pouvons le toucher du doigt, est quelque chose qui n'est nullement comparable
à cette intégration ou réintégration par le sujet de son histoire qui serait celle de la levée efficace d'une amnésie,
avec maintien des éléments conquis. Il s'agit bien là d'une activité très spéciale, de cette activité à la limite de *l'imaginaire*
et du *symbolique*, qui est exactement du même ordre que ce qui se passe dans les rêves. Aussi bien les rêves -
dans cette *mythification* dont il s'agit dans toute l'observation de Hans - jouent un rôle économique en tous points assimilable
à ceux des fantasmes, voire des simples jeux et inventions de Hans.

Mais n'oublions pas ce que FREUD nous dit au passage, que tout de même quelque chose retient Hans dans la lecture
de son histoire, quelque chose dont il dit : « *En effet il se peut bien que ça se rapporte à moi* ». C'est tout ce qui se rapporte
à toutes *les fantasmatisations* qui s'y logent, concernant la petite sœur. Et en effet à ce moment là les parents de Hans
sont divorcés, comme on aurait assez bien pu l'anticiper, voire le prévoir au moment où tout - au cours de l'observation -
le laissait penser, et Hans n'en est pas plus malheureux que cela.

Il n'y a qu'une seule chose qui reste pour lui une blessure, c'est cette petite sœur qui désormais est séparée de lui, qui a été
amenée par le cours de la vie à centrer, à représenter ce terme éloigné, au-delà, si on peut dire, de ce qui est accessible à l'amour,
et qui est l'objet d'amour idéalisé : cette *girl-phallus* effectivement dont nous sommes partis dans notre analyse, et qui restera
sans aucun doute - nous n'avons pas lieu d'en douter - la marque qui donnera son style et son type pour toute la suite,
encore que bien entendu on ne puisse faire là qu'une supposition, une extrapolation, à toute la vie amoureuse du petit Hans.
Donc assurément tout se montre bien n'avoir pas été, par la magistrale analyse dont Hans a été l'objet, tout n'a pas été
pleinement bouclé, ni n'a abouti à une *relation d'objet* qui soit par elle-même entièrement satisfaisante.

Mais revenons au point de départ, revenons à FREUD, à son disciple qui est le père de l'enfant, et aux instructions que FREUD
lui donne, car nous avons vu maintenant comment FREUD ici assume son propre rôle. Comment va-t-il dire à celui qui est
son agent, de se comporter ? Il lui fait deux recommandations.

Tout d'abord, quand on lui a déclaré quelle est l'attitude du petit Hans, et les phénomènes plus ou moins pénibles et angoissants
dont il est l'objet, il dit au père d'expliquer à l'enfant que cette *phobie* c'est une bêtise, que la bêtise en question est liée à quelque
chose qui est lié à *son désir* d'approcher sa mère. Que d'autre part Hans depuis quelque temps, s'occupe beaucoup du *Wiwimacher*,
qu'il doit bien savoir que ceci n'est pas tout à fait bien, et que c'est pour cela que le cheval est si méchant et veut le mordre.

Cela va loin, nous avons là une sorte de manœuvre directe et d'emblée sur la culpabilité, qui consiste à la fois à la lever en lui
disant que ce sont choses là toutes naturelles et toutes simples, et qu'il y a simplement lieu d'ordonner et de dominer un peu.
Mais en même temps il n'hésite pas à accentuer l'élément d'interdiction, au moins relative, qui existe sur le fait d'aborder
les satisfactions masturbatoires. Nous allons voir d'ailleurs quel va être chez l'enfant le résultat.

Il y a une chose encore plus caractéristique dans le langage même qu'emploie FREUD. La deuxième chose dit-il, puisque
manifestement la satisfaction du petit Hans pour l'instant, c'est d'aller découvrir...

c'est pour cela que tout à l'heure j'ai repris la dialectique du découvrir, du surprendre
...*l'objet caché qu'est le pénis ou le phallus de la mère*.

On va lui retirer ce désir en lui retirant l'objet de la satisfaction : « *Vous allez lui dire que ce phallus n'existe pas* ».
Ceci est textuellement articulé par FREUD au début de l'observation - pages 263 et 264 [Gesammelte Werke] .

Il faut dire que comme intervention du *Père imaginaire*, je veux dire de celui qui ordonne le monde et dit qu'ici il n'y a rien à chercher, on voit difficilement mieux, et on voit aussi combien le *Père réel* est tout à fait incapable d'assumer une pareille fonction, car à la vérité quand il le fait, nous ne manquons pas de voir que c'est précisément à ce moment là que Hans réagit par une tout autre voie que ce qu'on lui suggère.

Car tout de suite après l'articulation affirmée qui lui est faite de cette absence, de même qu'à un autre moment il a réagi par l'histoire des deux girafes, là il réagit encore d'une toute autre façon, il fantasme l'histoire suivante qui est fort belle : il raconte qu'il a vu sa mère, en chemise et toute nue, lui montrer son *Wiwimacher*, que lui-même en a fait autant, et qu'il a pris à témoin la bonne, qui est entrée à ce moment là en jeu, la fameuse Grete, de ce que faisait sa maman. Superbe réponse, et parfaitement en accord avec ce que j'essayais de vous articuler tout à l'heure, à savoir que ce dont il s'agit est très précisément de voir ce qui est voilé en tant que voilé. Sa mère est à la fois nue et en chemise, exactement comme dans l'histoire d'Alphonse ALLAIS qui s'écriait, les bras au ciel : « *Regardez cette femme : sous ses vêtements elle est nue !* ». Remarque dont peut-être vous n'avez jamais assez mesuré l'incidence et la portée dans les sous-jacences métaphysiques de votre comportement social, mais ce qui est fondamental à la relation interhumaine comme telle.

Là-dessus, le père du petit Hans - qui ne se distingue pas par un mode d'appréhension des choses excessivement futé - lui dit : « *Mais il faut qu'elle soit l'une ou l'autre, il faut qu'elle soit, ou nue, ou en chemise* ». Or c'est là tout le problème, c'est que pour Hans elle est à la fois « *nue* » et « *en chemise* », exactement comme pour vous tous qui êtes ici.

D'où l'impossibilité d'assumer *l'ordre du monde*, simplement par une intervention autoritaire : il n'y en a pas. Le *Père imaginaire*, évidemment existe depuis longtemps, depuis toujours, c'est une certaine forme du *Bon Dieu* également. *Mais ce n'est pas cela qui résout nos difficultés* d'une façon non moins éprouvée et permanente. À la vérité nous en sommes là à un point plus avancé. Mais d'abord le père a fait de cet élément essentiel une première approche, il a d'abord essayé - comme FREUD le lui a dit - d'abaisser la culpabilité du petit Hans, il lui a donné le premier éclaircissement concernant la relation qu'il y a entre le cheval et quelque chose d'interdit qui est très précisément de mettre la main sur son sexe.

Il a fait sa première intervention, visant en somme à apaiser *l'angoisse* de la culpabilité, cette intervention dont *nous autres analystes*, tout de même après quelques vingt ou trente années d'expérience, nous savons précisément que c'est celle dans laquelle nous échouons toujours si nous voulons l'aborder de front, et qu'il n'est pas question d'aborder jamais la culpabilité en face, sauf précisément à la transformer en diverses *formes métaboliques* qui sont précisément celles qui ne vont pas manquer de se produire. Au moment même où donc on a dit à cet enfant que le cheval n'est là qu'un substitut plus ou moins effrayant de quelque chose sur lequel il n'a pas à se faire tellement un monde, nous voyons ici également dans l'observation, et de la façon la plus articulée, se produire quelque chose qui est que l'enfant qui jusque là avait peur du cheval, est obligé, dit-il de regarder : « *Je dois regarder maintenant les chevaux* ».

Profitions de ce que nous sommes à ce point de l'observation, pour un instant nous arrêter à *ce mécanisme* qui mérite d'être noté. Que veut dire en somme ce qu'on lui a dit ?

Cela revient finalement à dire qu'il est permis de regarder les chevaux, et tout comme dans les systèmes totalitaires qui se définissent par le fait que « *tout ce qui est permis est obligatoire* », c'est bien ce qui se *produit* à avoir dit au petit Hans qu'on peut aller vers les chevaux, puisque le problème est ailleurs. Il en résulte que le petit Hans se sent commandé, obligé de regarder le cheval. Qu'est-ce que peut bien vouloir dire ce mécanisme que j'ai résumé sous cette forme, que « *ce qui est permis devient obligatoire* » ?

À la vérité, dans ce qui est permis à cette occasion nous avons une transition, c'est-à-dire l'élimination de ce qui était auparavant défendu. Sans doute que cette transformation, puisque transformation il y a, doit avoir pour cause le fait que ce qui est permis se revêt en même temps du terme de l'obligation. Cela doit être quelque chose comme un mécanisme qui a pour fait de maintenir justement *sous une autre forme*, les droits de ce qui était défendu, en d'autres termes ce qu'il faut maintenant regarder, c'est justement ce qu'auparavant il ne fallait pas regarder, autrement dit, que comme nous le savons déjà, *quelque chose par le cheval était défendu*.

Nous savons que la phobie est un avant-poste qui est en somme une protection contre l'angoisse. Il s'agit que le cheval marque un seuil si on peut dire, et qu'il soit cela avant toute chose à ce niveau, et nous le savons. C'est également ce qu'on vient de dire au sujet. C'est quelque chose qui a un rapport avec ce qui est en cause avec l'élément nouveau dont il s'agit, et qui jette le trouble dans l'ensemble du jeu du sujet, c'est à savoir le pénis réel.

Mais comme je vous l'ai dit tout à l'heure, est-ce à dire pour autant que le cheval est *le pénis réel* ? Certainement pas ! Comme vous le verrez par mille exemples par la suite, le cheval est très loin d'être *le pénis réel*, puisqu'il est aussi bien, au cours des transformations du *mythe de Hans* : la mère, à la fin le père, le petit Hans à l'occasion.

Faisons intervenir ici une notion symbolisante essentielle, celle que je vous ai développée tout au long des cours de l'année avant-dernière sur le jeu de mots d'Angelus SILESIUS : « *Ort - Wort* » et disons qu'il est en cette occasion, la place où doit venir se loger - et non sans provoquer de crainte ni d'angoisse - le pénis réel.

En fin de compte avec ce premier apport assurément encore peu encourageant du père, nous voyons quand même s'engager, réagir chez l'enfant la structure à proprement parler signifiante, celle qui résiste aux interventions impératives, celle qui néanmoins va réagir aux interventions même maladroitement, confuses du père, et produire cette série de *créations mythiques* qui seront celles au cours desquelles nous allons voir peu à peu par une série de transformations, s'intégrer dans le système de Hans, ce dont il s'agit.

À savoir ce quelque chose qui nécessite non plus simplement cette intersubjectivité du leurre, pourtant fondamentale...
à l'aide de laquelle Hans peut jouer à surprendre et à se faire surprendre, et à se présenter comme absent
...mais en même temps de par le jeu toujours présent, un tiers objet qui est le premier élément de sa réalisation avec sa mère, qui doit en fin de compte s'y intégrer lui-même.

Car depuis quelques temps est arrivé cet *élément nouveau*, cet *élément incommode* qu'est son propre pénis, son *pénis réel*, avec ses propres réactions qui risquent comme on dit, de faire sauter en l'air tout l'ensemble, et qui pour lui manifestement, comme vous allez le voir dans la série de ses créations imaginaires, est l'élément de perturbation et de trouble.

Puisque nous sommes le 3 Avril, nous allons aller d'emblée à ce qui se passe le 3 Avril 1908 lorsque le père et l'enfant spéculent, de derrière leurs fenêtres, sur ce qui se passe dans la cour d'en face. Dans la cour d'en face il y a déjà les éléments signifiants avec lesquels Hans va donner un premier support à son problème, va faire sa première construction mythique sous le signe, comme nous dit FREUD, des moyens de transport, de ce qui se passe constamment sous ses yeux, à savoir les chevaux et les voitures qui bougent, qui déchargent des choses, qui ont des paquets sur lesquels montent des gamins.

À quoi tout ceci va servir pour Hans ? Croyez-vous qu'il y ait une espèce de préadaptation de toute éternité prévue par le *Père imaginaire éternel*, entre les moyens de véhiculation qui sont en usage sous le règne de l'Empereur François-Joseph dans la Vienne d'avant 1914, et les pulsions, les tendances naturelles surgissant chacune alentour, selon le bon ordre du développement instinctuel chez un enfant comme le petit Hans ?

C'est tout à fait le contraire, c'est à propos d'éléments qui ont aussi leur ordre de réalité, mais dont l'enfant va se servir comme des éléments nécessaires au jeu de permutation, et j'y reviens toujours, qu'une espèce d'usage du signifiant n'est ni concevable ni compréhensible, si vous ne partez pas à l'origine de ceci : que le jeu élémentaire, fondamental, du signifiant c'est la permutation.

Ce n'est pas une raison parce que - tout civilisés, et même instruits que vous soyez - vous êtes, dans l'usage courant de la vie, aussi maladroit qu'il est possible dans l'exhaustion par exemple de toutes les permutations possibles...
et que je vais vous prouver sur moi-même : j'ai une cravate qui a un côté un peu plus pâle et un autre un peu plus foncé, et pour savoir mettre le côté pâle en-dessous et le plus foncé devant, il faut que mentalement je fasse une permutation, et je me trompe à chaque fois
...qu'il faut que vous ignoriez l'ordre permutatif. C'est ce qui est en jeu dans tout ce que va construire le petit Hans, et tout de suite vous allez en voir un exemple.

Avant d'essayer de comprendre quoi que ce soit à ce que veut dire le cheval, à ce que veulent dire la voiture, le petit Hans qui est dessus, ou le déchargement, il faut que vous reteniez ceci : une voiture, un cheval, le petit Hans qui a envie de monter dessus, et qui a peur, mais qui a peur de quoi ? Que la voiture démarre avant qu'il passe sur le quai de déchargement.

Inutile de vous presser et de commencer à dire : « *Nous connaissons cela, il a peur d'être séparé de sa mère* » parce que le petit Hans vous rassure tout de suite, il dit : « *Si je suis emmené, je prendrai un fiacre et je reviendrai* ». Le petit Hans est tout à fait ferme dans la réalité. C'est donc qu'il s'agit d'autre chose. C'est donc que le fait d'être sur une voiture en face de quelque chose dont la voiture peut se séparer, peut se déplacer, et alors quand vous saurez par rapport à quoi la voiture peut se déplacer, et quand vous aurez isolé cet élément, vous le retrouverez dans mille traits de l'observation du petit Hans : à propos de l'histoire du train dans lequel il est également embarqué - c'est un de ces fantasmes qui surgit beaucoup plus tard - quand ils passent à Gmünden et qu'ils n'ont pas le temps de mettre leurs vêtements avant d'avoir pu descendre du train à temps.

Et ainsi de suite, il y en aura encore beaucoup d'autres puisque l'un des *derniers fantasmes* du petit Hans, ce sera celui de se faire jucher par un conducteur triomphalement et tout nu sur un truc où il n'y a pas de cheval, d'y passer la nuit, et le lendemain de pouvoir continuer son voyage sur le même truc, ayant donné simplement mille florins au conducteur. Vous ne pouvez pas ne pas voir l'évidente parenté qu'il y a entre ces différentes étapes, ces différents moments de *la fantasmatisation* du petit Hans.

Vous verrez aussi toute la fantasmatisation autour de la brave et excellente petite Anna, qui elle à un moment est avec le petit Hans dans une autre voiture qui ressemble beaucoup aux voitures précédentes, puisqu'elles ont les mêmes chevaux d'angoisse, et qui ira chevaucher un des chevaux, à l'intérieur de ce procès, de ce premier mythe qu'on peut appeler *le mythe de la voiture*. Vous essayerez de voir si je puis dire, comment ces différents signifiants qui composent l'attelage - car c'est bien de cela qu'il s'agit, on parle tout le temps du cheval, mais il peut être sans voiture, il peut être avec une voiture - comment ces différents éléments qui composent l'attelage et les conducteurs, et la référence de la voiture à un certain plan fixe, à mesure que l'histoire progresse, se trouvent avoir des significations différentes.

Vous essayerez de voir ce qui là-dedans est le plus important :

- si c'est le rôle du signifiant comme je vous l'ai expliqué dans mon séminaire sur *La lettre volée*, ou si c'est précisément par le déplacement de l'élément signifiant sur les différentes personnes qui sont en quelque sorte prises sous son ombre, inscrites dans la possession du signifiant,
- si c'est en cela que consiste le progrès, dans ce mouvement tournant du signifiant autour des différents personnages auxquels le sujet est plus ou moins intéressé, qui peuvent y être pris, captivés, capturés dans le mécanisme permutatoire, si c'est en cela que consiste l'essentiel du progrès du petit Hans, ou si c'est dans le contraire, dans quelque chose dont on ne voit pas bien dans l'occasion, quelle sorte de progrès cela pourrait être.

Car on ne peut dire qu'à un moment aucun des éléments de la réalité qui l'entoure n'est vraiment hors des moyens de Hans. Il n'y a dans cette observation pas trace de ce qu'on peut appeler *régression*. Et si vous pensez qu'il y a *régression* parce qu'à un moment le petit Hans fait toute l'immense fantasmagorie anale autour du *Lumpf*, vous vous trompez lourdement. Ceci est un formidable jeu mythique, cela ne comporte à ce moment là aucune espèce de *régression*, le petit Hans maintient ses droits, si on peut s'exprimer ainsi, à la *masturbation* d'un bout à l'autre de l'observation, sans se laisser ébranler, et s'il y a quelque chose qui caractérise le style général de progrès du petit Hans, c'est précisément son côté irréductible.

Et FREUD lui même le souligne : c'est bien parce que l'élément génital est, chez un pareil sujet, tout à fait solide, présent, installé, résistant, très fort, qu'il ne fait pas *une hystérie*, mais *une phobie*. C'est ce qui est articulé très nettement dans l'observation.

C'est ce que nous essayerons de voir la prochaine fois, et nous verrons qu'il n'y a pas qu'un seul mythe, qu'un seul élément alphabétique employé par le petit Hans pour résoudre si on peut dire, ses problèmes, c'est-à-dire le passage :

- d'une *appréhension phallique* de la relation à la mère,
- à une *appréhension castrée* des rapports à l'ensemble du couple parental.

Il y en a d'autres, il y a la fameuse histoire de la baignoire et du vilebrequin, de ce que j'ai appelé, encore la dernière fois, la vis. C'est quelque chose qui tourne tout entier autour de ce que j'appellerais la fonction logique des instruments fabriqués.

On ne peut pas ne pas être tout à fait saisi et frappé par la façon dont se sert comme instrument logique cet enfant, d'éléments qui sont groupés autour de ces modes de coaptation très élaborés dans l'adaptation humaine, et qui permettent d'opposer à ce qui est *enraciné* comme on dit, ou même simplement adhérent naturellement, et par opposition à un *perforé*, qui est le point d'appréhension au sens de crainte et de pôle redoutable devant lequel l'enfant effectivement s'arrête, l'introduction de cet élément qui est *le vissé*, ou encore *le tenaillé*, je veux dire ce qui est tenu par les tenailles qui - vous le verrez dans ce que j'appellerais l'autre mythe, le mythe de la baignoire et du robinet - joue un rôle absolument essentiel.

C'est dans le détail de cette *structuration mythique* c'est-à-dire utilisant des *éléments imaginaires* pour l'épuisement d'un certain exercice de *l'échange symbolique*, que réside tout le progrès opéré par Hans, et ce qui lui permet de rendre utile cet élément de seuil, c'est-à-dire de première *structuration symbolique* de la réalité, qu'était sa phobie.

Notre progrès dans l'observation du petit Hans nous a amenés à mettre en valeur ce qu'on peut appeler « *la fonction du mythe* » dans la crise psychologique traversée par le petit Hans.

Crise inséparable de l'intervention paternelle, guidée par le conseil de FREUD, cette notion globale, massive de la fonction de quelque chose qui s'appelle *mythe*, non par métaphore mais techniquement, tout au moins que nous supposons pouvoir être apprécié à sa juste portée, dans la mesure où cette création imaginative de Hans qui va toujours se développant à mesure des interventions adroites, ou moins adroites, ou maladroitement, du père, mais assurément suffisamment bien orientées pour ne pas tarir, et à la fin stimuler cette série de productions de Hans qui se présentent à nous comme difficilement séparables, quoique ordonnables, par rapport à son *symptôme*, c'est à dire sa phobie.

La dernière fois nous en étions arrivés au jour anniversaire du 3 Avril, où sont relevés les propos de Hans sur le contenu de sa phobie. Le soir du même jour le père dit en somme que si son fils a pris dans son comportement plus de courage, c'est l'effet des événements les plus récents, et notamment de l'intervention de FREUD le 30 mars auprès du petit Hans. Mais si l'enfant a pris plus de courage dans son comportement, la phobie a pris elle aussi plus d'ampleur.

En effet ce jour, la phobie semble s'enrichir, dans cette ambiguïté évidemment indiscernable, s'enrichir tout autant, et même de détails de portée et d'incidence plus fines, plus compliquées en même temps, à mesure que Hans sait mieux en confier la portée, *le mode sous lequel cette phobie le presse et le suborne*.

C'est bien en effet à quelque renversement dans votre esprit, ou plus exactement de rétablissement dans votre esprit, de la véritable fonction, et du *symptôme* et de ses productions diversement qualifiées, que l'on a résumées sous le nom de « *symptômes transitoires de l'analyse* », que je m'efforce ici. Et pour résumer devant vous la portée de ce que notre approche veut dire, je pourrais essayer de poser un certain nombre de termes, de définitions et de règles du même coup.

Je vous l'ai dit la dernière fois, il faut distinguer, si nous voulons faire un travail qui soit vraiment analytique, vraiment freudien, vraiment conforme aux exemples majeurs que FREUD a développés pour nous, nous devons nous apercevoir de quelque chose qui ne se comprend, ne se confirme que de *la distinction du signifiant et du signifié*.

Je vous l'ai dit, aucun des *éléments signifiants* de la phobie, et il y en a beaucoup auxquels on peut s'arrêter, le premier bien entendu c'est *le cheval*, et il est impossible d'aucune façon de considérer ce *cheval* comme quelque chose qui serait purement et simplement un équivalent par exemple de la fonction du père.

On peut très rapidement - c'est une voie facile - dire que c'est une carence du père, que selon la formule classique de *Totem et Tabou*, le cheval vient là comme une sorte de néo-production ou d'équivalence qui de quelque façon le représente, l'incarne, joue un rôle déterminé par ce qui semble bien en effet être la difficulté à ce moment là, et ce qui est même conforme à ce que je suis en train de vous enseigner là, à savoir le passage de l'état pré-œdipien au *moment* - au *sens physique* du mot *moment* - au *moment* œdipien.

Ce qui est tout à fait bien entendu incomplet, insuffisant, le cheval n'est pas simplement ce cheval qu'en effet peut-être à la fin il pourra être, au moment où Hans voyant passer dans la rue un cheval avec l'air fier, il s'écrie quelque chose d'équivalent à la fierté virile de ce cheval qui évoque le père, à un moment de la fin du traitement, il a cette fameuse conversation avec son père où il lui dit quelque chose comme :

« Tu dois être en colère contre moi, tu dois m'en vouloir d'occuper telle ou telle place, ou d'accaparer l'attention de ma mère et d'occuper ta place dans son lit. »

...et malgré les dénégations du père qui lui dit en effet qu'il n'a jamais été méchant.

Pour un instant l'enfant, sans aucun doute dûment endoctriné depuis quelque temps, fait surgir le mythe œdipien avec une impérativité tout à fait spéciale, qui n'a pas manqué d'ailleurs de frapper certains auteurs, notamment FLIESS qui a fait là-dessus *un article* paru dans le numéro consacré au centenaire de FREUD ³²

Le cheval avant de remplir d'une façon terminale cette fonction métaphorique, si l'on peut dire, a joué bien d'autres rôles.

³² Flieiss Robert : « *Phylogenetic versus Ontogenetic Experience* ». *International Journal of Psycho-analysis*, 1956 Janvier-Février, XXXVII, (Freud Centenary Number).

Le cheval quand il est attelé - et au 3 Avril nous avons là-dessus toutes les explications possibles données par le petit Hans - ce cheval doit-il être attelé, ou non attelé, à une voiture à un cheval, ou à deux chevaux ? Dans chaque cas il y a une signification différente. Ce qui nous apparaît en tout cas c'est *qu'à ce moment*, si le cheval est symbolique de quelque chose, c'est - comme la suite le montrera d'une façon plus développée - qu'il est symbolique, par un certain côté, de la mère, il est également symbolique du pénis.

En tout cas il est irréductiblement lié à cette voiture, laquelle est elle-même une voiture chargée, comme Hans y insiste pendant la séance du 3 Avril, celle dans laquelle il explique quel est son intérêt, quel est l'ordre de satisfaction qu'il doit à tout le trafic qui se passe devant la maison autour de ces voitures qui arrivent et repartent, et qui pendant qu'elles sont là, sont déchargées, rechargées.

L'équivalence peu à peu apparaît de *la fonction de la voiture* - du cheval aussi du même coup - avec quelque chose qui est évidemment d'un bien autre ordre, qui suggère ce qui se rapporte essentiellement à *la grossesse de la mère* - nous dit-on dans l'observation : FREUD et le père - qui était essentiellement liée au problème de la situation des enfants dans le ventre de la mère, de leur issue. Le cheval aura donc à ce moment une tout autre portée, une tout autre fonction.

De même un autre élément fait pendant un long moment sujet d'interrogation pour le père comme pour FREUD, c'est le fameux *Krawall*, c'est l'idée de bruit, de *tumulte*, de bruit désordonné, avec quelques prolongements qui font qu'il peut - paraît-il - aller jusqu'à être utilisé pour désigner un esclandre, un scandale. Dans tous les cas apparaît le caractère inquiétant, spécialement angoissant du *Krawall* tel qu'il est appréhendé par le petit Hans quand il peut se produire après que le cheval soit tombé, ce qui a été un des événements à son propre dire, précipitants pour lui, *Umfallen*, de la valeur phobique du cheval.

C'est le moment de *cette chute* qui s'est produite une fois et qui se trouvera dès lors dans l'arrière-plan de la crainte. Il y a ce qui peut arriver à certains chevaux, spécialement aux gros chevaux attelés à de grosses voitures, à des voitures chargées. Cette chute s'accompagne du bruit du piaffement du cheval, et ce *Krawall* reviendra au cours de l'interrogatoire du petit Hans, sous plus d'un angle. À la vérité jamais d'une façon avérée à aucun moment de l'observation, quelque chose nous sera donné qui serait une sorte d'interprétation du *Krawall*. Il faut remarquer d'ailleurs que tout au cours de l'observation, dans le cas du petit Hans, FREUD comme le père seront amenés à rester *dans le doute, dans l'ambiguïté*, même *dans l'abstention*.

On peut dire quant à l'interprétation d'un certain nombre d'éléments, qu'il s'avère qu'ils pressent l'enfant d'avouer, qu'ils lui suggèrent toutes les équivalences et toutes les solutions possibles, sans obtenir de lui autre chose que des évasions, des allusions, des échappatoires, parfois même on a l'impression que par certains côtés l'enfant se moque.

Ceci n'est pas douteux, le caractère parodique de certaines des productions, des fabulations de l'enfant, est manifeste dans l'observation, principalement de tout ce qui se passe autour de ce que je pourrais appeler le mythe de la cigogne que le petit Hans fait si riche et si luxuriant, si chargé d'éléments humoristiques.

Ce côté parodique si caricatural de certaines des productions de l'enfant, est bien de nature à avoir frappé les observateurs eux-mêmes, et tout ceci en fin de compte est fait pour nous mettre au cœur de ce quelque chose qui se rétablit dans une perspective non pas d'incomplétude de l'observation, mais au contraire dans une perspective de phase démonstrative caractéristique de l'observation.

Ça n'est pas une de ses insuffisances, c'est au contraire par cette voie qu'elle doit nous montrer le chemin d'un mode de compréhension de ce dont il s'agit dans cette formation symptomatique, à la fois déjà si simple et déjà si riche, qu'est la phobie, et d'autre part dans le travail lui-même, et ceci s'exprime, retrouve sa place. Il n'y a pas de meilleure illustration de cette observation dans la mesure où justement c'est une observation freudienne, c'est-à-dire une observation intelligente.

Nous voyons essentiellement *le signifiant* comme tel se distinguer du *signifié*. Le *signifiant symptomatique* était essentiellement constitué de telle sorte qu'il est de nature à recouvrir au cours du développement et de l'évolution, *les signifiés* les plus multiples, les plus différents. Que non seulement il est de nature à ce qu'il puisse faire cela, mais que c'est sa fonction.

Que le fait que l'appareil - l'ensemble des éléments signifiants qui nous sont donnés au cours de la tranche d'observation que constitue Hans - est fait de telle sorte que nous devons nous imposer [un certain nombre de règles] si nous voulons que cette observation ne soit pas purement et simplement une énigme, une observation confuse, ratée.

Et pourquoi celle-ci serait-elle ratée, et non pas telle ou telle autre à laquelle nous avons l'habitude de nous référer ? À ceci près que ne peut manquer de nous frapper tout le caractère arbitraire, sollicités, systématique des interprétations, tout spécialement dans le cas des observations et des interprétations analytiques vis-à-vis de l'enfant.

Ici nous avons le témoignage - justement dans la mesure où cette observation est remarquablement riche et complexe - qui nous est donné dans ce registre des plus rares par leur abondance, parce que si on a un sentiment quand on y pénètre, c'est bien à tout instant celui de s'y perdre.

Un certain nombre de règles - que je voudrais ici proposer, à ce sujet - peuvent se formuler à peu près ainsi :
que dans une analyse d'enfant ou aussi bien d'adulte, nul élément que nous pouvons considérer comme *signifiant*...

au sens où nous le promovons ici, c'est-à-dire soit *un objet, une relation ou un acte symptomatique*
...que *cet objet, cette relation ou cet acte symptomatique* soit primitif, en quelque sorte encore confus comme le premier surgissement de ce cheval quand il apparaît après un certain intervalle où se manifeste l'angoisse de l'enfant, et où *le cheval va jouer là une fonction* qu'il s'agit de définir, elle apparaît déjà bien singulièrement marquée de ce quelque chose de *dialectique*.

C'est bien ce que nous essayons de saisir, déjà suffisamment sensible dans le fait que c'est au moment précis où il s'agit que sa mère s'en aille. C'est cela l'angoisse : il a peur que le cheval rentre dans la chambre. D'autre part qu'est-ce qui rentre dans la chambre ? C'est lui, le petit Hans.

À tout propos nous voyons donc là une double relation très ambiguë, qui est à la fois liée à la fonction de la mère à ce moment là par la voie d'une tonalité sentimentale de l'angoisse, mais d'autre part aussi au petit Hans par son mouvement et son acte. Déjà *le cheval*, dès qu'il apparaît, est chargé d'une profonde ambiguïté, il est déjà un signe propre à tout faire, très exactement comme l'est un signifiant typique. Dès que nous aurons fait trois pas dans l'observation du petit Hans, nous verrons cela à tout instant déborder de tous les côtés.

Nous posons la règle : *nul élément signifiant* - étant donné qu'il est ainsi défini : objet, relation ou un acte symptomatique dans la névrose par exemple - ne peut être considéré comme ayant une portée univoque, comme étant d'aucune façon équivalent comme tel à aucun de ces *objets, relations, voire même actions imaginaires* - je dis dans notre registre - qui sont ce sur quoi se fonde la notion de *relation d'objet* toujours telle qu'elle est utilisée maintenant.

De nos jours *la relation d'objet*, avec ce qu'elle comporte de normatif, de progressif dans la vie du sujet, de génétiquement défini, de développement mental, *est quelque chose qui est du registre imaginaire*, qui bien entendu n'est pas sans valeur, qui d'un autre côté, quand on essaye de l'articuler, présente tous les caractères de contradiction intenable que j'ai dû vous dire pour vous caricaturer de la façon la plus évidente...

dans *les deux volumes* parus au début de l'année, il n'y avait qu'à lire le texte qui était devant nous
...les contradictions mêmes du jeu de cette notion à partir du moment où elle essaye de s'exprimer dans l'ordre d'une relation pré-génitale qui se génitalise, avec l'idée de progrès que cela comporte. Nous sommes tout de suite dans des contradictions et il s'agit d'ordonner là-dessus les termes de la façon même la plus sommaire.

Donc si nous suivons ce qui pour nous est *règle d'or* et qui repose sur la notion que nous avons de *la structure de l'activité symbolique, les éléments signifiants d'abord doivent être définis pour leur articulation avec les autres éléments signifiants*, et c'est en ceci qu'est le rapprochement avec la théorie récente du *mythe* telle qu'elle s'est imposée d'une façon singulièrement analogue à la façon dont simplement l'appréhension des faits nous force aussi d'articuler des choses, de la façon dont pour l'instant je les articule, qui est ce qui guide M. LÉVI-STRAUSS dans son article dans le *Journal of American Folklore*. [[La structure des mythes](#)]

Par quoi la notion d'une étude structurale du mythe est-elle ouverte dans le texte de M. LÉVI-STRAUSS ?
C'est par cette remarque qu'il emprunte d'ailleurs lui-même intentionnellement à quelqu'un de ses confrères, à HOCART [[A. M. Hocart : Social Origins, London, 1954, p. 7.](#)], pour dire que s'il y a d'abord une chose que nous devons renverser, c'est cette position qui a été prise au cours des âges et qui a consisté à rejeter les interprétations psychologiques au nom de je ne sais quelle prévention intime anti-intellectualiste, d'un domaine présumé intellectuel dans un terrain qualifié d'affectif.

Il en résulte - dit très formellement cet auteur - qu'aux défauts déjà inhérents à ce qu'on appelle l'école psychologique...
c'est-à-dire l'école qui cherche dans son analyse des mythes, à en retrouver la source
dans cette soi-disant constante de la philosophie humaine, je dirais comme étant en quelque sorte générique
...on cumule déjà avec ces inconvénients, cette erreur difficile de faire dériver des idées bien définies, clairement découpées, comme toujours ce sont les choses auxquelles nous avons affaire, *autant dans le mythe que dans une production symptomatique*.

Au nom de je ne sais quel intellectualisme, nous sommes amenés à ramener à *une pulsion confuse*, quelque chose qui chez le patient se présente d'une façon très généralement articulée, c'est même ce qui en fait le paradoxe, c'est même ce qui à nos yeux le fait apparaître comme parasite. Il suffit simplement que nous ne confondions pas ce qui est jeu mental, je ne sais quelle superfluité de déduction intellectuelle qui ne peut se qualifier ainsi que dans une perspective de *la rationalisation du délire* par exemple, ou du *symptôme*, qui est quelque chose de tout à fait dépassé puisque dans notre perspective nous avons au contraire la notion que *ce jeu du signifiant s'empare du sujet* et le prend bien au-delà de tout ce qu'il peut en intellectualiser, mais ce qui n'en est pas moins *le jeu du signifiant* avec ses lois propres.

Pour tout dire, ce que nous voyons, ce qui est sensible, ce que je voudrais présenter à vos yeux par une sorte d'image, qu'est-ce que c'est ? Nous en avons *la notion* quand nous voyons le petit Hans peu à peu nous sortir *ces fantômes*, et aussi bien dans une certaine perspective quand nous avons les yeux assez décillés pour cela.

C'est que le développement d'une névrose, quand nous commençons d'en apercevoir l'histoire, le développement chez le sujet, la façon dont le sujet y a été pris, enserré, je dirais que c'est quelque chose dans lequel il n'entre pas de face, il y entre en quelque sorte à reculons. Il semble que le petit Hans, au moment où est surgie au-dessus de lui cette *ombre du cheval*, entre lui-même peu à peu dans un décor qui s'ordonne et s'organise, s'édifie autour de lui, mais qui le saisit bien plus que lui ne le développe. C'est le côté articulé avec lequel ce *délire* prend son développement, car je dis « *le délire* » presque comme un *lapsus*, c'est quelque chose qui n'a rien à faire avec une psychose, mais pour lequel le terme n'est pas inapproprié. Nous ne pouvons d'aucune façon nous satisfaire d'une déduction à partir de vagues émotions, dit M. LÉVI-STRAUSS.

L'impression que nous avons, c'est que dans *l'édification idéique* qui - si nous pouvons l'appeler ainsi dans le cas du petit Hans - est quelque chose qui *a sa motivation propre, son plan propre, son instance propre*, qui répond peut-être à tel ou tel besoin, ou à telle ou telle fonction, assurément pas à quoi que ce soit qui puisse à aucun moment se justifier de telle *pulsion*, de tel *élan*, de tel *mouvement émotionnel* particulier qui s'y transposerait, qui s'y exprimerait purement et simplement.

C'est d'un bien autre mécanisme qu'il s'agit, et qui nécessite ce quelque chose qui s'appelle « *l'étude structurale du mythe* » dont le premier pas, dont la première démarche, est de ne jamais considérer aucun des éléments signifiants indépendamment des autres qui viennent à surgir, et en quelque sorte à le révéler, mais j'entends à le révéler et à le développer même sur le plan d'une série d'oppositions qui sont d'abord et avant tout de l'ordre combinatoire.

Ce que nous voyons produire au cours du développement de ce qui se passe chez le petit Hans, c'est le surgissement, non pas d'un certain nombre de thèmes qui auraient plus ou moins leur équivalence affective ou psychologique comme on dit, mais d'un certain nombre de groupements d'éléments signifiants qui se *transposent* progressivement d'un système dans un autre. Exemple : puisqu'il s'agit d'illustrer ce que je suis en train de vous dire, nous avons eu, après les premières tentatives d'éclaircissement du père dirigées par FREUD, un dégagement dans le cheval de cet élément spécialement pénible qui va faire que Hans réagit au premier éclaircissement qu'a donné FREUD par cette compulsion à regarder le cheval.

Puis ensuite nous trouvons quelque chose dans la suite des interventions du père, où nous pouvons voir que l'enfant se trouve, à certains moments, soulagé par l'aide interdictive que le père lui apporte concernant sa masturbation. Nous approchons plus près d'une première tentative d'analyse du souci de Hans concernant ce qui se rapporte à son *organe urinaire, le Winimacher* comme il l'appelle. Et à ce moment-là nous voyons qu'il y a quelque chose qui est dans la voie de l'éclaircissement réel, ce quelque chose de fort que fait le père pour rejoindre plus directement ce qu'il pense être seulement le support réel de *l'angoisse* de l'enfant, c'est à savoir que les petites filles n'en ont pas - FREUD l'a incité à intervenir dans ce sens - et que lui en a.

Assurément Hans accuse le coup, et à ce propos d'une façon dont la signification n'échappe pas à FREUD, nous soulignons que *son fait-pipi est adhérent ou enraciné*, que c'est quelque chose qui *poussera, croîtra avec lui*. Ne voilà-t-il pas assurément déjà ébauché quelque chose qui paraît être dans le sens de rendre en quelque sorte inutile le support phobique, si c'est bien en effet purement et simplement l'équivalent de cette angoisse liée à l'appréhension, d'un réel qui jusque là n'a pas été pleinement réalisé par lui.

Nous voyons surgir à ce moment là *le fantasme de la grande girafe et de la petite girafe* dont je vous ai montré le caractère qui nous rejette dans le champ d'une création dont le style, donc l'exigence symbolique est quelque chose de tout à fait saisissant. Je le répète pour certains qui n'étaient pas ici : j'ai donné une portée, qui ne peut pas être donnée autrement que dans notre perspective, au fait que pour Hans il n'y a pas de contradiction du tout, ni même d'ambiguïté, dans le fait qu'une des girafes - peut-être la petite - peut être une girafe chiffonnée, et une girafe chiffonnée c'est une girafe qu'on peut chiffonner comme cela : il nous le montre.

Le caractère de passage ici d'un objet qui jusque là a eu sa fonction *imaginaire* à une sorte d'intervention de *symbolisation* radicale formulée par le sujet lui-même comme telle, soulignée par le geste qu'il fait ensuite de s'emparer, d'occuper si l'on peut dire cette position *symbolique* - il s'assoit dessus, et ceci en dépit des cris et des protestations de la grande girafe - est là chez le petit Hans quelque chose de tout spécialement satisfaisant. Ce n'est pas un rêve, c'est un fantasme qu'il a fabriqué lui-même. Il est venu pour en parler dans la chambre de ses parents, il le développe.

La perplexité dans laquelle on reste à propos de ce dont il s'agit, une fois de plus d'ores et déjà, est là bien marquée. Vous remarquerez l'oscillation dans l'observation elle-même, *cette grande et cette petite girafe* sont d'abord pour le père, lui, le père, et la mère. Néanmoins il s'exprime de la façon la plus formelle en disant que : la grande girafe c'est la mère, et que la petite c'est son membre. Voilà donc une autre forme de la valeur du rapport de ces deux signifiants.

Mais est-ce que cela va seulement nous suffire ? Assurément pas puisque de par l'intervention du père qui dit à un moment à la mère : « *Au revoir, grande girafe !* » en s'adressant à sa femme, et qui souligne à l'enfant que sa mère, c'est la grande girafe, l'enfant répond - qui jusque là a admis un registre interprétatif différent - de la façon suivante, et la traduction française n'en fait pas passer - je pense - *la pointe et la portée* : il ne dit pas « *c'est vrai* » comme on l'a traduit, mais il dit : « *Pas vrai !* » et il ajoute : « *Et la petite girafe c'est Anna* ». Que touchons-nous là du doigt ? C'est encore un mode d'interprétation, et que vient-il faire là ?

Est-ce vraiment sur Anna, et à l'occasion sur son *Krawall*, car beaucoup plus loin dans l'observation nous verrons apparaître la petite Anna comme bien gênante par ses cris, exactement un cri qui ne peut pas - à condition que nous ayons toujours l'oreille ouverte à l'élément signifiant - pour nous être identifié au cri de la mère dans ce fantasme.

Que veut dire en fin de compte, et uniquement *cette ambiguïté* ? Ce qui apparaît à ce moment là de gaieté, voire déjà de pointe de raillerie dans le « *pas vrai !* » de Hans, c'est quelque chose qui à soi tout seul nous désigne ce par quoi le père essaye de faire des *correspondances* deux par deux entre les deux termes de *la relation symbolique*, et tel ou tel élément *imaginaire* ou *réel* qu'ils seraient là pour représenter.

Le père fait fausse route, à tout instant Hans est près de lui faire la démonstration que ce n'est pas cela, et ce ne sera jamais cela. Pourquoi ne serait-ce jamais cela ? Parce que, ce à quoi Hans a affaire *au moment où surgit sa phobie*, au moment de l'observation où nous parlons, c'est à quelque chose avec quoi il a à se débrouiller. C'est à une certaine appréhension de certains *rappports symbolique* qui ne sont pas jusque-là constituées pour lui, qui ont valeur propre de *relation symbolique*, qui ont rapport à ce fait : que l'homme, parce qu'il est homme, est mis en présence de problèmes qui sont des problèmes de signifiant comme tel, en ce que le signifiant est introduit dans le réel par son existence même de signifiant, à savoir parce qu'il y a des mots qui se disent par exemple, ou parce qu'il y a de phrases qui s'articulent et qui s'enchaînent, liées par *un médium, une copule* de l'ordre du « *pourquoi* » ou du « *parce que* ».

L'existence du signifiant introduit dans le monde de l'homme ce quelque chose qui...
comme je crois que dans un temps je l'exprimais à la fin d'une petite introduction au 1^{er} numéro de *La Psychanalyse* [« *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* », *La psychanalyse* n° 1, PUF 1956, pp. 81-166] ...fait que c'est à croiser diamétralement le cours des choses que le symbole s'attache, pour lui donner un autre sens, c'est à des problèmes de création de sens, avec tout ce que cela comporte de libre, d'ambigu, de ce qu'il est possible à tout instant de réduire au néant par le côté complètement arbitraire qu'il y a dans l'irruption du mot d'esprit.

À tout instant Hans, comme HUMPTY-DUMPTY dans « *Alice au Pays des Merveilles* », est capable de dire :

« *Les choses sont ainsi parce que je le décrète ainsi, et parce que je suis le maître.* »
[« *Alice - La question est de savoir si vous pouvez obliger les mots à vouloir dire des choses différentes.*
Humpty-Dumpty - *La question est de savoir qui sera le maître, un point c'est tout.* »
Lewis Carroll : « *De l'Autre Côté du Miroir* »]

Ce qui n'empêche pas qu'il soit à ce moment complètement subordonné à la solution du problème qui pour lui surgit d'un besoin de réviser ce qui a été jusque là son mode de rapports au monde maternel, celui qui était déjà organisé sur une certaine dialectique, sur cette dialectique du *leurre* dont je vous ai souligné l'*importance*, entre lui et la mère :

- Lequel ou laquelle a *le phallus* ou ne l'a pas ?
- Qu'est-ce que désire la mère quand elle désire autre chose que moi, l'enfant ?

C'est là que l'enfant était, et il s'agit pour lui, exactement comme nous le voyons dans un mythe, toujours à partir du moment où nous sommes entrés dans cette analyse correcte où nous voyons qu'un mythe est toujours une tentative d'articulation de solution d'un problème, c'est-à-dire qu'il s'agit de passer d'un certain mode, disons d'explication de la relation au monde du *sujet* ou de *la société* en question, à une transformation nécessitée par le fait que des éléments différents nouveaux viennent en *contradiction* avec la première formulation, et exigent en quelque sorte un passage qui comme tel est *impossible*, qui comme tel est *une impasse*. Ceci donne sa structure au mythe.

De même Hans est confronté à ce moment-là à quelque chose qui nécessite *la révision de la première ébauche de système symbolique* qui structurerait sa relation à la mère. Et c'est de cela qu'il s'agit avec l'apparition de *la phobie*, mais bien plus encore avec le développement de tout ce qu'elle emporte avec elle comme *éléments signifiants*. C'est à cela qu'est confronté Hans, et qui de ce même fait lui fait apparaître dérisoire toute tentative de lecture parcellaire à laquelle à tout instant le père s'efforce.

Je ne peux pas à propos du style de réponses de Hans, ne pas vous demander de vous rapporter aux passages absolument admirables que constitue toute cette immense œuvre de FREUD encore à peine exploitée pour notre expérience qui s'appelle le *Witz*, cet ouvrage dont il n'y a peut-être aucun équivalent dans ce qu'on peut appeler « *la philosophie psychologique* », parce que je ne connais pas un ouvrage qui ait apporté une chose aussi neuve et aussi tranchée que cet ouvrage, tous les ouvrages sur le rire, qu'ils soient de BERGSON ou d'autres, seront toujours d'une pauvreté lamentable à côté de celui-ci. Qu'est-ce qui nous est apporté d'essentiel dans le *Witz* de FREUD ?

C'est qu'il pointe directement - sans fléchissement, sans s'égarer dans des considérations - à ce qui est l'essentiel de la nature du phénomène. Ce qu'il met dès *le premier chapitre* au premier plan, comme dans le rêve, c'est que d'abord « *le rêve est un rébus* ».

Personne ne s'en aperçoit, cette phrase est passée complètement inaperçue. De même on ne semble pas s'être aperçu que l'analyse du *trait d'esprit* commence avant tout par quelque chose qui est le fameux tableau familial de l'analyse du phénomène de condensation en tant que fabrication fondée sur le signifiant, sur la superposition du familier et millionnaire.

Et tout ce qu'il va développer dans la suite va consister à nous montrer que c'est au niveau de ce cas d'*anéantissement* que se situe ce terme véritablement *détruisant, disrompant* le jeu du *signifiant* comme tel par rapport à ce qu'on peut appeler l'existence du *réel*, et qui a joué avec le *signifiant*.

À tout instant l'homme met en cause son monde jusqu'à sa racine, et la valeur du *trait d'esprit* - c'est cela qui le distingue du comique - c'est sa possibilité de jouer sur, si l'on peut dire, le foncier *non-sens* de tout usage du sens, *le caractère à tout instant possible à mettre en cause de tout sens en tant qu'il est fondé sur un usage du signifiant*, c'est-à-dire sur quelque chose qui en soi-même est profondément paradoxal par rapport à toute signification possible puisqu'il y a l'instauration dans cet usage, c'est cet usage même qui crée ce qu'il est destiné à soutenir.

La distinction est des plus claires, entre ces domaines de l'esprit, avec le domaine du comique. Quand FREUD touchera au comique, il ne l'abordera dans ce livre que secondairement et pour l'éclairer par son opposition avec l'esprit, et d'abord il rencontrera les notions d'intermédiaire, et il nous fera apercevoir la dimension du *naïf*.

C'est pour cela que je fais cette digression dans la dimension du *naïf*, c'est-à-dire ce *naïf* si ambigu. Puisqu'il existe :

- *d'un côté* il faut bien le définir pour voir ce qui peut surgir de ce *comique*, des manifestations du *naïf*,
- *d'un autre côté* nous voyons bien à quel point ce naïf est quelque chose d'intersubjectif.

La naïveté de l'enfant, c'est nous qui lui impliquons, et d'une certaine façon il plane toujours sur la naïveté de l'enfant quelque doute. Pourquoi ? Là aussi une fois encore prenons un exemple. FREUD commence son illustration du naïf par quelque chose qui est l'histoire des enfants qui le soir font une grande réunion d'adultes en leur ayant promis de leur faire une petite représentation théâtrale, et le guignol commence à s'agiter.

Les jeunes acteurs, dit FREUD, commencent à raconter l'histoire d'un mari et d'une femme, qui sont dans la plus profonde misère, ils essayent de sortir de leur état, et le mari part vers des pays lointains. Il revient ayant accompli d'immenses exploits, chargé de nombreuses richesses, faisant état de sa *prospérité* devant sa femme. Sa femme l'écoute, elle ouvre un rideau qui est au fond de la scène, et elle lui dit : « *Regarde, moi aussi j'ai bien travaillé quand tu étais parti.* » Et on voit au fond dix poupées rangées.

Voilà l'exemple que donne FREUD pour illustrer *la naïveté*, c'est-à-dire une de ces formes de comique où la décharge surgirait si la définition du comique s'y impliquait de quelque chose qui consisterait en une espèce d'économie spontanément réalisée dans quelque chose qui, dans un ordre différent, dit par une bouche moins naïve, comporterait une part de tension, allant même jusqu'à un certain degré à engendrer la gêne.

C'est quelque chose du fait que l'enfant va directement, sans se donner la moindre peine supposée, à une énormité, que ceci déclenche quelque chose qui devient le rire, c'est-à-dire qui devient très drôle, avec ce que ce mot drôle peut comporter de résonance étrange. Mais de quoi s'agit-il ? Si à cette occasion nous sommes dans un domaine limitrophe du comique, l'économie dont il s'agit c'est très précisément l'économie qui est faite de ce qu'aurait dû subir une construction comme celle-là, si on voulait évoquer les mêmes choses partant de la bouche d'un adulte.

L'enfant réalise en quelque sorte directement ce quelque chose qui nous porte au comble de l'absurde, il fait en quelque sorte ce qu'on appelle un trait d'esprit naïf, c'est une histoire drôle, elle déclenche le rire parce qu'elle est dans la bouche d'un enfant, et ce qui laisse aux adultes tout le champ pour s'esbaudir : ces gosses sont impayables ! Et ils sont supposés avoir en toute innocence et du premier coup, trouvé cela qu'un autre se serait donné forcément beaucoup plus de peine à trouver, ou qu'il aurait fallu qu'il enrichisse de quelque subtilité supplémentaire pour que ça puisse à proprement parler passer pour drôle.

Mais cela nous permet de voir aussi que cette ignorance à laquelle il est donné de faire bouche, il n'est pas absolument sûr qu'elle soit totale et pour tout dire la perspective du naïf dans laquelle nous incluons les histoires infantiles quand elles ont ce caractère déconcertant qui chez nous déclenche le rire, cette naïveté n'est pas toujours - nous le savons très bien - quelque chose que nous devrions prendre *au pied de la lettre*. Il y a être naïf, et feindre d'être naïf. Ici une naïveté feinte, c'est très précisément ce qui restitue à ce jeu de la comédie enfantine tout son caractère d'esprit des plus tendancieux, comme s'exprime FREUD, et il s'en faut d'un rien, après tout, précisément de la supposition que cette naïveté n'est pas complète, pour que ce soit eux qui prennent le dessus et qui effectivement soient les maîtres du jeu.

En d'autres termes, ce quelque chose que FREUD également met en évidence et à quoi je vous prie de vous reporter sur le texte, c'est que *le trait d'esprit* comporte toujours la notion d'*une troisième personne* : on raconte un *trait d'esprit* de quelqu'un, devant quelqu'un d'autre, qu'il y ait ou non réellement les trois personnes, *il y a toujours cette ternarité* nécessaire, essentielle dans le déclenchement du rire par *le trait d'esprit*, alors que *le comique* se contente d'un rapport duel, le comique peut être déclenché simplement entre deux personnes.

La vue d'une personne qui tombe par exemple, ou qui se met à opérer par des voies absolument démesurées pour réaliser une action ou un effort qui nous était des plus simples, est quelque chose qui à soi tout seul peut et suffit, nous dit FREUD, à déclencher la relation du comique dans ce naïf.

Nous voyons essentiellement que la perspective de la 3^{ème} personne, si elle reste virtuelle, est toujours plus ou moins impliquée. En d'autres termes, qu'*au-delà* de cet enfant que nous tenons pour naïf, il y ait un *Autre*, qui est bien après tout celui que nous supposons pour que ça nous fasse tellement rire, il se pourrait bien après tout *qu'il feigne de feindre, c'est-à-dire qu'il affecte d'être naïf*. Cette dimension du *symbolique*, c'est exactement ce qui, à tout instant se laisse sentir dans cette sorte de jeu de cache-cache, de moquerie perpétuelle qui est ce qui colore, ce qui donne le ton de toutes les répliques de Hans à son père.

À un autre moment nous verrons un phénomène comme celui là se produire, le père l'interroge :

« *Qu'as-tu pensé quand tu as vu le cheval tomber ?* »

Et à propos duquel nous dit Hans, il aurait « *attrapé la bêtise* ».

« *Tu as pensé, dit le père, qu'avec ses gros sabots le cheval était mort ?* »

Il est bien certain que comme le père le note par la suite c'est avec un petit air tout à fait sérieux que - au premier temps - Hans réplique :

« *Oui, oui en effet j'ai pensé cela.* »

Et puis tout d'un coup il se ravise, il se met à rire - ceci est noté - et il dit :

« *Mais non, ce n'est pas vrai, c'est seulement une bonne plaisanterie que je viens de faire en disant cela.* »

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? L'observation est ponctuée de tous ces petits traits. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire, sinon qu'après s'être laissé prendre un instant à l'écho tragique si l'on peut dire, de la chute du cheval...

est-il bien sûr qu'il y a cet écho tragique, occasionnellement avec bien d'autres, dans la psychologie du petit Hans ... tout d'un coup l'enfant pense à l'autre, à ce père moustachu, binoclard que FREUD nous représente et qu'il a vu à la consultation à côté du petit Hans, un drôle de petit bonhomme tout bichonnant, et l'autre qui est là, pesant, avec plein de reflets dans ses lunettes, appliqué, plein de bonne volonté.

Un instant FREUD vacille, il s'agit à ce moment là de ce fameux « *noir* » qu'il y a devant la bouche des chevaux sur lequel ils sont là à s'interroger, à chercher ce que ça veut dire avec une lanterne, quand FREUD se dit :

« *Mais la voilà la longue tête, c'est cet âne là pour tout dire !* » Et quand je dis « *c'est cet âne là* », dites-vous bien quand même que cette espèce de *noir violent* qui est là et jamais élucidé devant la bouche du cheval, c'est quand même bien cette béance réelle toujours cachée derrière le voile et le miroir, et qui ressort du fond toujours comme une tâche, et que pour tout dire, en fin de compte cette sorte de court-circuit dans un caractère supérieur divin, et non sans humour, de *la supériorité professorale*, et cette appréciation dont l'expérience et les confidences des contemporains nous montrent qu'elle était toujours assez prête à surgir de la bouche de FREUD qui s'exprime en lettres françaises par la troisième lettre suivie de trois petits points : « *Quel brave président c...* ».

J'ai devant moi quelque chose qui vient recouper et rejoindre l'intuition du caractère fondamentalement *abyssal* de ce qui est là devant lui, qui sort du fond. Alors, nul doute que dans ces conditions le petit Hans mène assez bien et à tout instant le jeu, *quand il se reprend, quand il rit, quand il annule* tout d'un coup toute une longue série de ce qu'il vient de développer devant le père. À tout instant nous avons l'impression précisément que ce qu'il lui dit, c'est « *Je te vois venir* ». Évidemment au premier abord, le mot « *mort* », il l'accepte comme équivalent de « *tombé* », mais au second temps il se dit : « *Tu me répètes la leçon du professeur* », c'est-à-dire très précisément ce que le professeur vient d'insinuer, à savoir qu'il en veut fort à son père, jusqu'à vouloir sa mort.

Tout aussi bien ce quelque chose vient donc contribuer aux « *règles* » qui sont les nôtres, je vous l'ai dit, d'abord pour repérer *les signifiants de cette valeur essentiellement combinatoire par où l'ensemble des signifiants mis en jeu viennent là pour restructurer le réel en y introduisant cette nouvelle relation combinée*. Puisqu'il faut reprendre notre référence au premier numéro de *La Psychanalyse*, ce n'est pas pour rien que sur la couverture on trouve le symbole de la fonction du signifiant comme tel.



Le signifiant est un pont dans un domaine de significations, par conséquent les significations ne sont pas reproduites, mais transformées, recrées. C'est de cela qu'il s'agit, et c'est pourquoi nous devons toujours centrer notre objectif, notre question, nous devons voir quel est le tour de signifiant qu'a opéré le petit Hans pour, partant de quoi, arriver à quoi ? Je veux dire *le tour*, c'est-à-dire à chacune de ces étapes qu'il parcourt, les cinq premiers mois de l'année 1908 au cours desquels successivement nous voyons le petit Hans s'intéresser à *ce qui se charge et ce qui se décharge*, ou à ce qui entre en mouvement tout d'un coup, d'une façon *plus ou moins brusque*, et qui est également susceptible de l'arracher prématurément de son quai de départ.

Toute cette liaison des *éléments signifiants* diversement *fantasmatiques*, autour des thèmes du mouvement, ou plus exactement si vous le permettez, le thème de tout ce qui dans le mouvement est modification, accélération, et pour tout dire le mot « *branle* » est un élément absolument essentiel dans toute la structuration des premiers *fantasmes*, et qui de là peu à peu fait surgir d'autres éléments parmi lesquels nous ne pouvons pas ne pas donner une attention toute spéciale à ce qui se passe autour des deux culottes de la mère, l'une jaune et l'autre noire.

Ce passage - hors des perspectives qui sont celles auxquelles j'essaye de vous introduire - est absolument incompréhensible. Le père, c'est le cas de le dire, y perd son latin. Quant à FREUD lui-même, il dit simplement que le père a inévitablement *brouillé le terrain*, néanmoins il nous indique à la fin un certain nombre de perspectives : sans doute le père a-t-il méconnu une opposition fondamentale qui doit être sans doute liée à des perceptions auditives différentes, concernant l'urination de l'homme et de la femme, par exemple.

Mais nous voyons aussi que dans une note FREUD nous dit ce que veut dire le petit Hans à ce moment, et le petit Hans dit des choses très *incompréhensibles*. Sans doute le petit Hans veut-il nous dire qu'à mesure que la culotte est portée, elle devient plus noire, ceci après de nombreux développements où on s'aperçoit que :

- *quand elle est jaune*, elle a pour lui telle valeur,
- *quand elle est noire* elle ne l'a pas,
- *quand elle est séparée de la mère* ça lui donne *envie de cracher*,
- *quand la mère la porte*, ça ne lui donne *pas envie de cracher*.

Bref, FREUD insiste et dit : sans aucun doute ce que le petit Hans veut nous indiquer ici, c'est que la culotte a pour lui une fonction toute différente pendant qu'elle est portée par la mère, ou quand elle ne l'est pas.

Nous avons donc assez d'indications pour voir que FREUD lui-même se dirige vers *une amorce* si on peut dire, de relativation dialectique totale de ce couple, la culotte jaune et la culotte noire, qui s'avère...

au cours de la longue et compliquée conversation au cours de laquelle
le petit Hans et son père essaient de débrouiller ensemble la question

...qui s'avère à tout instant ne prendre de valeur que de manifester une série d'oppositions qu'il faut chercher dans des traits qui passent d'abord pour tout à fait inaperçus, en tout cas qui passent radicalement inaperçus quand on cherche à identifier massivement la culotte jaune à quelque chose qui serait par exemple l'urination, et la culotte noire à quelque chose que l'on appelle dans le langage de Hans, le *Lumpf*, la *défécation*. Et on a tout à fait tort d'identifier le *Lumpf* à la défécation, et d'omettre cet élément essentiel qui serait vraiment pour Hans un *Lumpf*.

Nous avons, du propre témoignage du père, la notion que parce que c'est là une transformation du mot *Strumpf* qui veut dire d'abord *le bas noir*, et qui associé en un autre endroit de l'observation, par le petit Hans à une blouse noire, fait partie de cet élément absolument essentiel du vêtement en tant que cachant, il est aussi l'écran, ce sur quoi se manifeste et se projette l'objet majeur de son interrogation *pré-adipeuse*, à savoir *le phallus manquant*.

Que dès lors le fait que ce soit par un terme de cette *symbolisation* alliée à *la symbolisation du manque d'objet* que l'excrément comme tel soit désigné, nous montre assez aussi qu'à ce niveau là la relation instinctuelle, l'analité de la chose intéressée dans le mécanisme de la défécation, est peu de chose auprès de *la fonction symbolique* qui ici encore une fois domine et est liée pour le petit Hans à quelque chose qui est pour lui en effet essentiel.

Qu'est-ce qui se perd ? Qu'est-ce qui peut s'en aller par le trou ?

Ce sont tous les éléments premiers de ce qu'on peut appeler *une instrumentation symbolique*, qui ensuite s'intégreront dans le développement de *la construction mythique* du petit Hans sous la forme de cette baignoire que l'installateur vient dévisser, dans son premier rêve, ou plus tard de son derrière, le sien, qui sera également dévissé - pour la plus grande joie du père comme de FREUD, il faut bien le dire - de son propre pénis qui, nous dit-on, sera dévissé.

Et ces gens sont tellement dans la hâte d'imposer leur signification au petit Hans qu'ils n'attendent même pas que Hans ait fini, à propos du dévissage de son petit pénis, pour lui dire - et FREUD lui-même ! - que la seule explication possible, c'est naturellement pour lui en donner un plus grand. Le petit Hans n'a pas dit cela du tout, en tout cas nous ne savons pas s'il l'aurait dit, et ce qu'il y a de certain c'est que rien n'indiquait qu'il l'aurait dit. Le petit Hans a parlé de remplacement. C'est bien là un cas où l'on peut toucher le contre-transfert. C'est le père qui émet l'idée que si on le lui change, c'est pour lui en donner un plus grand.

Voilà un exemple des fautes qui sont faites à tout instant, et dont on ne s'est pas fait faute de perpétuer la tradition depuis FREUD, dans un monde d'interprétation de celui qui cherche toujours dans je ne sais quelle tendance affective ce qui voudrait à tout instant être placé pour nous motiver et nous justifier, ce qui a ses lois propres, sa structure propre, sa gravitation propre, et ce qui doit être étudié comme tel.

Nous allons terminer en disant que ce qu'il faut considérer dans *le développement mythique d'un système signifiant symptomatique* c'est ce quelque chose qui est *sa cohérence systématique* à chaque moment, et cette sorte de développement propre qui est le sien dans la diachronie, dans le temps, et par où on peut dire que le développement du système mythique quelconque chez *le névrosé...* j'ai appelé cela autrefois « *Le mythe individuel du névrosé* »

...doit se présenter comme le développement, la sortie, le déboîtement progressif, et une série de médiations qui se résout par *un enchaînement signifiant* qui a toujours un caractère plus ou moins apparemment mais fondamentalement circulaire, en ceci que le point d'arrivée a un rapport profond avec le point de départ, et qu'il n'est néanmoins pas tout de même le même.

Je veux dire que là, quelque impasse qui est toujours contenue au départ, se retrouve dans ce qui est dans le point d'arrivée, pour être considérée comme la solution sous une forme inversée.

Je veux dire à un changement de signe près mais que l'impasse d'où l'on est parti se retrouve toujours sous quelque mode à la fin du déplacement opératoire du système signifiant. Ceci je vous l'illustrerai par la suite. Nous repartons donc aujourd'hui pour un cheminement que nous ferons après les vacances, de la donnée donc qui se propose au petit Hans.

Le petit Hans au départ est confronté avec quelque chose qui jusque là était le jeu du *phallus* dans déjà cette sorte de *relation leurrante* qui suffit à entretenir entre lui et la mère, ce quelque chose de progressif qui jusque là pouvait lui donner en quelque sorte comme but, comme perspective, comme sens à toute sa relation maternelle, *la parfaite identification à l'objet de l'amour maternel*.

Il survient quelque chose qui est avant tout...

et là-dessus je suis d'accord avec les auteurs, avec le père et avec FREUD

...un problème dont vous ne sauriez trop exagérer l'importance dans le développement de l'enfant, qui est celui-ci : ce n'est rien d'autre que ceci qui est fondé sur le fait que rien, dans le sujet lui-même, n'est préétabli, ordonné à l'avance dans *l'ordre imaginaire*, qui lui permette d'assumer cette perspective à laquelle il est confronté d'une façon aiguë à deux ou trois moments de son développement enfantin, qui est la croissance.

Et du fait que rien n'est préétabli, n'est prédéterminé sur *le plan imaginaire*, ce qui vient y apporter un élément de perturbation essentiel, c'est très précisément un phénomène complètement distinct, mais qui pour l'enfant vient *imaginativement* s'y accoler au moment où la première confrontation avec la *croissance* se produit, c'est le phénomène de *la turgescence*.

En d'autres termes que *le pénis, de plus petit devienne plus grand* au moment des premières masturbations ou érections infantiles, ce n'est pas autre chose qu'un des thèmes les plus fondamentaux des fantaisies imaginaires de « *Alice au Pays des Merveilles* », qui l'illustrent d'une façon qui lui donne ce caractère de valeur absolument élective pour l'imagination infantile. C'est un problème de cette sorte, à savoir l'intégration de ce quelque chose qui est lié à l'existence du pénis réel et à l'existence distincte d'un pénis qui peut lui-même devenir plus grand, ou plus petit, mais qui est aussi le pénis des petits et des grands.

Pour tout dire c'est précisément à la présence du pénis du plus grand, c'est-à-dire du père, que le problème du développement de Hans à ce moment est lié, c'est dans la mesure où Hans doit affronter *son complexe d'Œdipe* dans une situation qui nécessite pour lui *une symbolisation* particulièrement difficile, que la phobie se produit.

Mais si la phobie se développe, si l'analyse produit cette abondance de prolifération mythique, c'est *quelque chose* qui est de nature à nous indiquer - à la façon dont *la pathologie* nous révèle *le normal* - quelle est la complexité du phénomène dont il s'agit pour que l'enfant intègre ce *réel* de sa génitalité, le caractère fondamentalement et profondément *symbolique* de moment de passage.

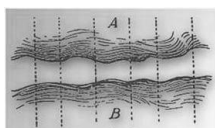
S'il fallait vous rappeler le caractère constitutif de l'incidence du *symbolique* dans le désir humain, il me semble qu'à défaut d'une juste accommodation sur la plus commune et quotidienne expérience, une formule, un exemple tout à fait saisissant pourrait être trouvé dans la formule suivante dont *l'immédiateté, l'omniprésence* ne peut échapper à aucun : qu'est-ce que peut vouloir dire, en termes de *coaptation instinctuelle*, comme on dit, la formulation de ce désir qui est peut-être le plus profond de tous les désirs humains, le plus constant en tout cas, qui est difficile à méconnaître à tel ou tel tournant de notre vie à chacun, et en tout cas de ceux auxquels nous accordons le plus d'attention, de ceux qui sont tourmentés par quelque malaise subjectif qui s'appelle, pour le dire enfin : *le désir d'autre chose* ?

Qu'est-ce qu'il peut vouloir dire dans le registre de *la relation d'objet*...
conçue comme une sorte d'évolution, de développement mental, immanente à elle-même,
surgissant par une successive poussée qu'il ne s'agit que de favoriser
...de *la relation d'objet* comme référée à un objet typique, en quelque sorte préformé ? D'où peut venir ce *désir d'autre chose* ?

Cette remarque préliminaire, pour vous mettre - si on peut dire, comme s'exprime FREUD quelque part, à propos des milieux égyptiens, dans ses lettres - pour vous mettre dans la [...]. Nous reprenons les choses où nous les avons laissées, c'est-à-dire au petit Hans. Ce que je viens de vous dire n'est d'ailleurs pas, bien entendu, sans rapport avec mon sujet.

En effet, que cherchons-nous à *détecter* jusqu'à présent, dans cette *fomentation mythique* qui nous paraît possible ? La caractéristique essentielle de l'observation de Hans, c'est de cela avant tout qu'il s'agit. Ce que j'appelle *fomentation mythique*, ce sont *ces différents éléments signifiants* dont je vous ai assez montré pour chacun l'ambiguïté, et combien ils sont essentiellement faits pour pouvoir recouvrir, nous dirons à peu près n'importe quel *signifié*, mais pas tous les signifiés, bien entendu, en même temps. Quand un des *signifiants* retrouve tel élément du *signifié*, les autres éléments *signifiants* qui sont en cause en recouvrent d'autres. Autrement dit *la constellation signifiante opère par quelque chose* que nous pouvons appeler « *système de transformation* » ou « *mouvement tournant* ».

Ceci est, à regarder de plus près, quelque chose qui à chaque instant couvre d'une façon différente, et du même courant semble exercer une action profondément remaniante sur ce qui est le *signifié*.



Pourquoi ceci ? Comment pouvons-nous concevoir la fonction dynamique de cette espèce d'opération de sorcière dont l'instrument est le signifiant, et dont le but, la fin, le résultat doit être une réorientation, une repolarisation, une reconstitution après une crise, du signifié ?

C'est ainsi que nous posons la question. C'est sous cet angle, que nous croyons qu'il s'impose de la poser pour la simple raison que si *la fomentation mythique*...

appelons-la d'un autre terme qui est plus courant, mais qui est exactement la même chose, encore que moins bien adapté... *les théories infantiles de la sexualité* telles que nous les voyons, telles que nous nous y intéressons chez l'enfant. Si nous nous y intéressons, c'est bien parce qu'elles ne sont pas simplement une espèce de superflu, de rêve inconsistant, c'est bien parce qu'elles-mêmes, en elles-mêmes, comportent un élément dynamique qui est à proprement parler ce quelque chose dont il s'agit dans l'observation de Hans, faute de quoi littéralement l'observation de Hans n'a aucune espèce de sens.

Cette fonction du signifiant, nous devons l'aborder sans idée préconçue sur cette observation là, parce qu'elle est plus exemplaire, mieux prise, mieux saisie en quelque sorte dans le miracle des origines, là où, si je puis dire, l'esprit de l'inventeur et de ceux qui l'ont suivi n'a pas eu le temps encore de se relester de sortes d'éléments tabous, de la référence à un réel fondé sur des préjugés qui nécessitent en quelque sorte, ou qui retrouvent je ne sais quel appui dans des références antérieures qui sont précisément celles qui, par le champ qui vient d'être découvert, sont mises en cause, ébranlées, dévalorisées.

L'observation de Hans dans sa fraîcheur, garde encore toute sa puissance révélatrice, je dirais presque toute sa puissance explosive, et nous devons nous arrêter sur la façon dont Hans dans cette évolution complexe, est pris dans ce dialogue avec le père qui joue à ce moment-là un rôle véritablement inséparable du progrès de la dite *fomentation mythique*. On peut même dire que c'est à chacune des interventions du père que cette *fomentation mythique* en quelque sorte stimulée, rebondit, se met à repartir, à revégéter à nouveau. Mais, comme FREUD le remarque expressément quelque part, elle a bien ses lois et ses nécessités propres.

Ce n'est pas toujours, et bien loin de là, ce qu'on attend que nous donne Hans, il apporte des choses qui surprennent, et qu'en tout cas le père n'attend pas - si FREUD nous indique que lui, les a prévues - et il apporte aussi bien au-delà de ce que FREUD lui-même pouvait prévoir, puisque FREUD ne semble pas dissimuler que beaucoup d'éléments restent encore en quelque sorte inexplicables, à l'occasion ininterprétés. Mais avons-nous, nous-mêmes besoin qu'ils soient tous interprétés ? Nous pouvons quelquefois pousser un petit peu plus loin l'interprétation qu'ont faite les deux coopérateurs, le père et FREUD.

Ce que nous essayons de faire ici, ce sont les lois propres de la gravitation de la cohérence de *ce signifiant* groupé apparemment autour de *ce quelque chose* dont - FREUD nous le dit expressément - nous pourrions être tentés de qualifier la phobie, par son objet, le cheval dans l'occasion, si nous ne nous apercevions que ce cheval va bien au-delà de ce qui paraît comme figure en quelque sorte prévalente, qui est beaucoup plus quelque chose comme une espèce de *figure héraldique* qui centre tout le champ, qui est lourde elle-même de toutes sortes d'implications, et ré-implications significatives avant tout.

Donc un certain nombre de *points de référence* sont nécessaires à marquer ce qui va être maintenant le progrès de notre chemin. Il est clair que nous partons de ceci, et encore nous n'abordons absolument rien de nouveau puisque FREUD lui-même l'articule de la façon la plus expresse, après un dialogue qui est le premier dialogue où Hans avec son père commence à faire sortir de la phobie ce que j'appelle précisément ses implications *signifiantes*. À savoir tout ce que Hans est capable de construire autour, qui est riche de tout un aspect mythique ou même romanesque si vous voulez, d'une *fantasmatisation* qui n'est pas simplement du passé, mais aussi bien de ce qu'il voudrait faire avec le cheval, autour de ce cheval, de ce qui accompagne et module sans aucun doute son angoisse, mais qui a aussi sa force propre de construction.

Après cet entretien, auquel nous allons venir maintenant, de Hans avec son père, FREUD indique à un autre moment que la phobie ici prend plus de courage, elle se développe, elle montre ses diverses phases. Et FREUD écrit ceci :

« Ici nous avons l'expérience combien diffuse, et cette phobie va sur le cheval, mais aussi sur la voiture, mais aussi sur le fait que les chevaux tombent, et aussi sur le fait que les chevaux mordent, et sur des chevaux qui sont d'une certaine nature, mais aussi sur les voitures qui sont chargées ou pas... Disons tout bonnement que toutes ces particularités touchent le vif en ceci que l'angoisse originellement n'a absolument rien à faire avec le cheval ou les chevaux méchants, tellement qu'il sera transporté sur elle (la phobie du cheval), et que se fixera alors au lieu, non pas du cheval, mais du complexe du cheval, que là-dessus pourra donc se fixer et se transporter tout ce qui se montrera approprié à certains transferts. »³³

[Wir erfahren so, wie diffus sie eigentlich ist. Sie geht auf Pferde und auf Wagen, darauf, daß Pferde fallen, und daß sie beißen, auf Pferde besonderer Beschaffenheit, auf Wagen, die schwer beladen sind. Verraten wir gleich, daß alle diese Eigentümlichkeiten daher rühren, daß die Angst ursprünglich gar nicht den Pferden galt, sondern sekundär auf sie transponiert wurde und sich nun an den Stellen des Pferdekomplexes fixierte, die sich zu gewissen Übertragungen geeignet zeigten.]

C'est donc, de la façon la plus expressément formulée, dans FREUD.

Nous avons là deux pôles, le pôle qui est premier, qui est d'un signifiant, et ce signifiant va servir de support toute la série des *transferts*, c'est-à-dire à ce remaniement dans toutes les permutations possibles du signifié, qui en principe...

nous pouvons le supposer à titre d'hypothèse de travail,

et pour autant que c'est conforme à tout ce que notre expérience exige

...soit *différent* de ce qui était au début, c'est-à-dire que quelque chose se soit passé du côté du signifié.

Et ce quelque chose qui se passe du côté du signifié, je vous l'indique déjà, ce peut être quelque chose qui est absolument exigible : c'est que de par le signifiant, le champ du signifié se soit ou réorganisé, ou étendu d'une façon quelconque. Et alors pourquoi le cheval ? Là dessus on peut broder : le cheval est un thème plutôt riche dans ce qui est de la mythologie, dans les légendes et les contes de fées de la mathématique onirique, dans ce qu'elle a de plus constant, de plus opaque, que le cauchemar appelé « *jument de nuit* » [*cauchemar*], en anglais se dit « *nightmare* » : *jument de nuit*].

Tout le livre de Monsieur JONES³⁴ est centré là-dessus pour nous montrer à quel point il n'y a pas *simplement* là un hasard, que « *jument de nuit* » n'est pas simplement la sorcière de nuit, l'apparition angoissante, que ce n'est pas un hasard si *la jument mère* vient là se substituer à la sorcière.

Là bien entendu, Monsieur JONES cherche - selon la bonne habitude - à trouver dans l'analyse *du côté du signifié*, ce qui l'amène à trouver que tout est dans tout, et à nous montrer qu'il n'y a pas de jeu de *la mythologie antique*, ni même moderne, qui échappe au fait d'être par quelque côté *un cheval*. Et en effet, MARS, ODIN, ZEUS, tous ont des chevaux, il s'agit de savoir pourquoi.

³³ S. Freud : Cinq psychanalyses, PUF 1954, donnait : « Nous apprenons ainsi à voir combien elle est en réalité diffuse. Elle se porte sur des chevaux et des voitures, sur le fait que des chevaux tombent et qu'ils mordent, sur des chevaux d'une nature spéciale, sur des voitures qui sont lourdement chargées. Nous pouvons dès maintenant révéler que toutes ces particularités dérivent de ce que l'angoisse originellement n'avait rien à voir avec les chevaux, mais fut transposée secondairement sur ceux-ci et se fixa alors sur les éléments du complexe des chevaux qui se montrèrent propres à certains transferts. »

³⁴ Ernest Jones : « *Le cauchemar* » (*On the nightmare*, 1931), éd. Payot Rivages, 2002.

Alors ils ont des chevaux, ils sont des chevaux, tout est en cheval dans ce livre. Il n'est évidemment pas difficile de montrer à partir de là que la racine « MR » qui est à la fois *mère*, *maras*, et aussi bien *la mer* en français, est elle aussi une racine qui à elle toute seule comporte cette *signification* qui est d'autant plus facile à retrouver, qu'elle recouvre à peu près tout. Ce n'est pas évidemment par cette voie que nous procéderons, et nous n'irons pas à penser qu'il y a du côté du *cheval* toutes les implications.

Il va certainement du côté du cheval quelque chose qui comporte toutes sortes de *propensions analogiques* qui en font effectivement en tant qu'*image*, quelque chose qui peut être un réceptacle favorable à toutes sortes de *symbolisations* d'éléments naturels qui viennent au premier plan de la préoccupation infantile au tournant où nous voyons en effet le petit Hans. L'accent que j'essaie ici de vous mettre - qui est toujours et partout omis - c'est que ce n'est pas cela l'essentiel. L'essentiel est ceci : *un certain signifiant* est apporté à un moment critique de l'évolution du petit Hans, qui *va jouer un rôle* absolument *polarisant, recristallisant* d'une façon qui nous apparaît comme pathologique sans doute, mais qui assurément est constituante de cette façon.

À ce moment-là le cheval se met à ponctuer le monde extérieur de ce que FREUD plus tard à propos de la phobie du petit Hans, qualifiera de « *fonction de signal* », signaux en effet qui restructurent à ce moment-là pour lui le monde, profondément marqué de toutes sortes de *limites* dont nous avons maintenant à saisir la propriété et la fonction. Qu'est-ce que veut dire que *ces limites* étant constituées, il se constitue du même coup *la possibilité, par le fantasme ou le désir*, nous allons le voir, *d'une transgression de cette limite*, en *même temps* qu'un obstacle, une inhibition qui l'arrête en-deçà de cette *limite* ? Ceci est fait avec cet élément qui est *un signifiant : le cheval*. Pour comprendre la fonction du cheval, la voie n'est pas de chercher de quel côté est *l'équivalent* du cheval : si c'est lui-même le petit Hans, ou la mère du petit Hans, ou le père du petit Hans, car c'est successivement tout cela, et encore bien d'autres choses.

Cela peut être tout cela, cela peut être n'importe quoi de tout cela, pour autant que *le système signifiant...*
cohérent avec le cheval dans les successifs essais, disons que le petit Hans fait,
de les appliquer sur son monde pour le restructurer

...se trouve au cours de ces essais à tel ou tel moment toucher, recouvrir tel ou tel élément composant *majeur* du monde du petit Hans, nommément son père, sa mère, lui-même, la petite Anna sa petite sœur, et les petits camarades, les filles fantasmiques, et bien d'autres choses. Ce dont il s'agit, c'est que d'abord nous devons considérer que le cheval, quand il est introduit comme point central de la phobie, introduit un nouveau terme qui précisément a pour propriété d'abord d'être un signifiant obscur.

Je dirais presque que le jeu de mots que je viens de faire en disant « *un signifiant* », vous pouvez le prendre d'une façon complète : il est par certains côtés « *insignifiant* » c'est pour cela qu'il a sa fonction la plus profonde, qu'il joue ce rôle de *soc* qui va refondre d'une nouvelle façon *le réel*. Nous pouvons en concevoir la nécessité, car tout allait très bien jusque là pour le petit Hans. C'est bien ce *quelque chose* - je pense vous l'avoir déjà suffisamment indiqué et je le répète ici - qui surgit avec l'apparition secondaire du cheval.

FREUD le souligne bien : peu de temps après l'apparition du signal diffus de l'angoisse, le cheval va entrer en fonction et c'est par le développement de cette fonction, c'est par ce qui va se passer dans la suite - à savoir tout ce qu'on va faire avec le cheval - et en le suivant à chaque instant et jusqu'au bout que nous pouvons arriver à comprendre ce qui s'est passé, quelle est *la fonction de ce signifiant* et de ce cheval.

Le petit Hans donc se trouve dans cette position *tout d'un coup* d'être dans une situation qui assurément est décompensée. Et pourquoi est-il dans cette situation décompensée ? Tout semble, jusqu'à un certain moment qui est le 5 ou 6 Février 1908, c'est-à-dire à un trimestre environ avant sa cinquième année, tout semble fort bien supporté. Il y a quelque chose qui se produit à ce moment là.

Prenons-le un instant et aussi directement que possible dans les termes de références qui sont ceux que jusque-là nous voyons. Le jeu se poursuit avec la mère sur la base de ce leurre de séduction qui est celui qui jusqu'alors a pleinement suffi et dont je rappelle les termes : *le rapport d'amour avec la mère*, c'est ce qui *introduit l'enfant à la dynamique imaginaire* elle-même dans laquelle peu à peu il s'initie, et dans laquelle, je dirais presque - pour introduire ici sous un nouvel angle le rapport au sein, j'entends au sens du giron - il s'insinue. Nous avons vu dans les débuts de l'observation ceci étalé à tout instant comme étant le jeu même avec l'observation cachée que Hans fait là dans une sorte de perpétuel voilement ou dévoilement.

À la base de ses relations avec sa mère, *quelque chose* s'est produit qui est l'introduction de certains éléments réels. Ce qui se poursuit jusque là sur la base du jeu, cette poursuite du dialogue autour du *présent* ou de *l'absent symboliques*, est quelque chose dont tout d'un coup pour Hans toutes les règles sont violées, car il apparaît deux choses : c'est au moment où Hans se trouve le plus en mesure de répondre « *cash* » au jeu, je veux dire de lui montrer enfin et pour de vrai, et dans *l'état le plus glorieux* sa petite verge, qu'à ce moment là il est rebuté. Sa mère lui dit littéralement, non seulement que *c'est défendu*, mais que *c'est une petite cochonnerie*, que c'est quelque chose de répugnant et assurément nous ne pouvons pas ne pas voir là un élément tout à fait essentiel.

FREUD d'ailleurs *souligne* que ces sortes de *contre-coups* de l'intervention dépréciative, sont quelque chose qui ne vient pas tout de suite. Il *souligne* littéralement ce terme que je m'étendue à répéter, à promouvoir au premier plan de la réflexion analytique « *après coup* ». Il dit « *nachträgliche geborsam* » : *nachträgliche* : *après coup*, *geborsam* : *obéissance*, ce que veut dire *obéir*, *entendre* avant toute audience. Ce n'est pas tout de suite que ni de telles menaces, ni de telles rebuffades portent, elles portent après un temps.

Et aussi bien là, serais-je dans une position loin d'être partielle, apporterais-je aussi...

d'ailleurs FREUD le souligne bien, et non pas seulement entre les lignes

...un élément réel de comparaison : il a pu par des comparaisons entre *le grand* et *le petit*, situer à sa juste mesure le caractère réduit, infime, ridiculement insuffisant de l'organe en question.

C'est cet élément réel qui vient se surajouter et lester cette *rebuffade* qui déjà pour lui, met en branle jusqu'aux fondements même de l'édifice des relations avec sa mère. Ajouter à cela que la présence de la petite Anna est quelque chose qui d'abord a été pris dans diverses faces, les multiples angles des modes d'assimilation très divers sur lesquels il peut la prendre, mais qui aussi de plus en plus vient pour un instant témoigner qu'en quelque sorte un autre élément du jeu est bien *là présent*, qui peut mettre aussi en cause tout l'édifice, tous les principes, toutes les bases du jeu, et qui le rend lui-même, et même peut-être à l'occasion, *superflu*.

Ceux qui ont l'expérience de l'enfant savent bien que ce sont là des faits de l'expérience commune que l'analyse de l'enfant met tout le temps à notre portée. Pour l'instant ce qui nous occupe, c'est la façon dont ce signifiant va opérer au milieu de tout cela. Que faut-il faire ? *Il faut aller aux textes* et faire de la construction. *Il faut savoir lire*.

Et quand nous voyons des choses qui se reproduisent d'une certaine façon avec tous les mêmes éléments, mais *en se recomposant* de façon différente, *il faut savoir les enregistrer*, et vous apercevoir que ceci n'a pas simplement une espèce de référence analogique lointaine, ne fait pas *allusion*, si on peut dire, à des *événements intérieurs* que nous extrapolons, que nous supposons chez le sujet, ce n'est pas - comme nous le disons dans le langage ordinaire - *le symbole* de quelque chose qu'il est en train lui-même de cogiter, c'est bien autre chose.

Ce sont des lois qui manifestent cette structuration, non pas du *réel*, mais du *symbolique*, qui vont se mettre à jouer entre elles, à opérer, si je puis dire, toutes seules d'une façon autonome, qu'il nous convient en tout cas pour un temps de considérer comme telles, de façon à nous apercevoir si en elle-même cette opération de remaniement, de restructuration est justement ce quelque chose qui à l'occasion opère.

Je vais vous illustrer ce que je vais vous dire. Le 22 Avril, le père a - comme tous les dimanches, point essentiel - emmené son petit Hans voir la grand-mère à Lainz. Le cœur de la ville de Vienne se situe au bord d'un bras du Danube. C'est dans cette partie là de la ville intérieure cernée par les *Rings*, que se situe la maison des parents du petit Hans. Derrière la maison se trouve le bureau des douanes, et un peu plus loin *la fameuse gare* dont on parle souvent dans l'observation, et devant vous avez la *Place du Ministère de la Guerre* et un très joli musée. [*K.K. Österreichisches Museum für Kunst und Industrie*]

C'est à cette gare que Hans pense aller quand il aura fait des progrès et sera arrivé à dépasser un certain champ qui se trouve devant la maison. Tout me laisse à penser que la maison se situe très au bout, car il fait une fois allusion au fait que tout près de chez eux est la voie du *Nordbahn*, or le *Nordbahn* est de l'autre côté du canal du Danube. Il y a pas mal de petites organisations de chemins de fer dans Vienne : il y a tout ce qui arrive de l'Est, de l'Ouest, du Nord, du Sud, mais il y a en outre des quantités de petits chemins de fer locaux, en particulier une voie de ceinture en contre-bas, probablement celle dans laquelle s'est jeté « *la jeune homosexuelle* » dont je vous ai parlé au début de cette année .

Mais deux voies nous intéressent pour ce qui est de l'aventure du petit Hans : il y a *un chemin de fer de liaison* qui a pour propriété de relier le *Nordbahn* à la gare de *Hauptzollamt* derrière le bloc de maisons, et où le petit Hans peut voir les wagonnets - les « *draisines* » comme s'exprime FREUD - sur lesquels le petit Hans convoite tellement d'aller.



Dans l'intervalle, il a touché à une autre gare. Et c'est ce chemin de fer, souterrain par endroits, qui s'en va vers *Lainz*. Ce dimanche **22 avril**, le père propose au petit Hans une route un petit peu plus compliquée que d'habitude. Ils vont en effet faire une station à *Schönbrunn*, sur la *Stadtbahn*, qui est le « *Versailles viennois* », et où se trouve le jardin zoologique où va le petit Hans avec son père, et qui joue un rôle si important dans l'observation. Mais un *Versailles* beaucoup moins grandiose, la dynastie des HABSBOURG était probablement beaucoup plus près de son peuple que celle des BOURBON, parce qu'on voit très bien que même à une époque où la ville était beaucoup moins étendue, l'horizon est là tout près.

Après la visite du parc de *Schönbrunn*, ils reprendront un tramway à vapeur - *le tramway 60* à l'époque - qui les emmènera à *Lainz*, pour vous donner un ordre de grandeur *Lainz* est à peu près la même distance de Vienne, que Vaucresson de Paris, et qui continue jusqu'à *Mauer* et *Mödling*. Quand ils vont directement chez la grand-mère, ils prennent un tramway qui passe beaucoup plus au Sud et qui arrive directement.

Une autre ligne de tramways relie cette ligne directe et la *Stadtbahn*, qui est le fameux *Sankt Veit*. Ceci vous permettra de comprendre ce que voudra dire le petit Hans le jour où il aura un *fantasme* de départ de *Lainz* pour revenir à la maison, quand il dira que le train est parti avec lui et sa grand-mère, et que le père qui l'a raté, peut avoir le second train arrivé de *Sankt Veit*. Ce réseau forme donc une *boucle virtuelle*, car les deux lignes ne communiquent pas, elles permettent simplement, les deux, de rejoindre *Lainz*. Quelques jours après, dans une conversation avec son père, le petit Hans va produire quelque chose qui se classe parmi ces nombreuses choses dont le petit Hans nous témoigne d'avoir pensées. Même quand on veut absolument lui faire dire qu'il l'a rêvé, il souligne bien qu'il s'agit de choses qu'il a pensées.

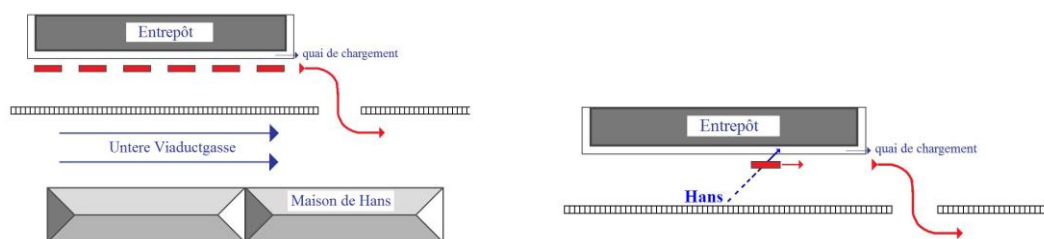
[« Ich - Hast du von den Giraffen geträumt ?

Er - Nein, nicht geträumt; ich hab' mir's gedacht ... - das Ganze hab' ich mir gedacht - aufgekomen war ich schon früher ».]

Le point essentiel où intervient d'une certaine façon le *Verkehrskomplex*, FREUD nous l'indique lui-même quelque part :

« Nous pouvons voir - dit-il - qu'il est tout à fait naturel qu'au point où les choses en sont, ce qui se rapporte au cheval et à tout ce que le cheval va faire, au rôle du cheval, s'étend beaucoup plus loin dans le système des transports ».

En d'autres termes, à l'horizon que dessinent les circuits du cheval, il y a les circuits du chemin de fer. Et c'est tellement vrai et évident que la première explication que donne Hans à son père quand il s'agit de lui donner les détails du vécu de sa phobie, c'est quelque chose qui est lié au fait que devant sa maison il y a une cour et une allée très large. On comprend pourquoi c'est toute une affaire pour le petit Hans de les traverser. Devant la maison les chariots attelés viennent charger et décharger, ils se rangent le long d'une rampe de déchargement.



La tangence, si on peut dire, du *système circuit du cheval*, avec le *système circuit du chemin de fer*, est indiquée de la façon la plus claire la première fois que le petit Hans commence un peu à s'expliquer sur *la phobie du cheval*. Que dit le petit Hans ?

Le petit Hans dit ceci : « Une chose que j'aimerais follement faire, ce serait de grimper sur la voiture... » Où il a vu des gamins jouer, et sur les sacs et les colis, il passerait vite, et il pourrait aller sur *la planche* qui est la rampe de déchargement.

De quoi a-t-il peur ?

Que les chevaux se mettent en marche et l'empêchent de faire cette petite chose rapide, et puis vite de redescendre.

Cela doit quand même avoir un sens. Je crois que pour comprendre ce sens, comme pour comprendre quoi que ce soit dans le système de fonctionnement signifiant, en cette occasion il ne faut pas partir de l'idée :

- *Qu'est-ce que peut bien faire la planche dans tout cela ?*
- *Qu'est-ce que peut bien être la voiture ?*
- *Qu'est-ce que peut bien être le cheval ?*

Le cheval est assurément quelque chose, et nous pourrions dire à la fin, quand nous le saurons d'après son fonctionnement, à quoi il a pu servir. Mais nous ne pouvons encore rien en savoir, nous devons nous arrêter, à ce cheval, le père s'y arrête, tout le monde s'y arrête, sauf les analystes qui relisent indéfiniment l'observation du petit Hans en cherchant à y lire autre chose. Le père, lui, s'y intéresse et lui demande pourquoi il a peur :

- « *Serait-ce par exemple parce que tu ne pourrais pas revenir ?* »
- « *Oh ! - dit le petit Hans - pas du tout, je sais très bien où j'habite, je saurais toujours le dire et on me ramènerait. Je reviendrais peut-être même avec la voiture.* »

Il n'y a pas de difficulté. Personne ne semble s'arrêter à cela, mais il est frappant que Hans ait peur de quelque chose, et que ce quelque chose ne soit pas du tout simplement ce qui irait si bien. Cela pourrait même aller dans le sens de ce vers quoi je pense essayer de vous amorcer la compréhension des choses, d'être en effet entraîné par la situation. Ce serait une belle métaphore. Pas du tout, il sait très bien qu'il reviendra toujours à son point de départ, au point que si nous avons un tout petit peu de comprenoire, nous pouvons nous douter que c'est peut-être cela après tout qui est en cause, c'est-à-dire qu'en effet quoi qu'on fasse, on ne puisse pas en sortir. C'est une simple indication que je vous fais en passant, mais ce serait peut-être faire preuve de subtilité et de pas assez de rigueur.

Il faut nous apercevoir qu'il y a des situations qui ne peuvent pas - dans l'observation - ne pas être rapprochées de celle-là dont nous voyons bien maintenant qu'il faut nous y arrêter, parce que c'est la phénoménologie même de la phobie. Nous voyons là la totale ambiguïté de ce qui est désiré et de ce qui est craint. En fin de compte nous pourrions croire qu'en effet c'est le fait d'être entraîné, de partir, qui angoisse le petit Hans. Mais d'après ses propres témoignages, ce fait de partir est tout à fait en deçà puisqu'il sait très bien qu'on revient toujours, et par conséquent que peut en effet vouloir dire qu'il veuille en quelque sorte aller au-delà ?

Assurément déjà cette formule « *qu'il veuille aller au-delà* », c'est quelque chose que provisoirement nous pouvons, nous, tenir dans une sorte de construction minimum. Si en effet tout est - dans son système - dans un certain désarroi du fait qu'on ne respecte plus les règles du jeu, il peut se sentir purement et simplement pris dans une situation intenable, l'élément le plus intenable de la situation étant de ne plus savoir, lui, où se situer.

Je vais donc maintenant vous rapprocher des autres éléments qui, d'une certaine façon, reproduisent ce qui est indiqué dans le fantasme de la crainte phobique. Le petit Hans va partir avec les chevaux, et la planche de déchargement va s'éloigner, et il va revenir, reconfluer - ce qui est trop désiré ou trop craint, qui sait ? - avec sa maman.

Quand nous avons lui et relu l'observation, nous devons nous souvenir de *deux autres histoires* au moins. Il s'agit d'abord d'un fantasme qui ne vient pas à n'importe quel moment, et qui est censé se passer - il a imaginé tout le reste - avec son père. Cette fois-ci c'est aussi sur une voie de chemin de fer, mais on est dans un wagon, et il est avec son père. Ils arrivent à la station de *Gmünden* où ils vont passer leurs vacances d'été, ils rassemblent donc leurs affaires et ils se vêtent.

Il semble que le rassemblement et l'embarquement des bagages à une époque peut-être moins dégagée que la nôtre, ait toujours représenté une sorte de souci. FREUD lui-même dans *l'observation de l'homosexuelle* en fait état comme de termes de comparaison :

- la première étape de l'analyse correspond au rassemblement des bagages,
- la seconde à leur embarquement dans le train.

Hans et son père n'ont pas le temps de se rhabiller que le train repart.

Puis il y a le 3^{ème} fantasme que Hans rapporte à son père le 21 Avril, et que nous appellerons « *la scène du quai* ». Cette « *scène du quai* » se situe juste avant ce que nous appellerons « *le grand dialogue avec le père* » étiquettes conventionnelles destinées à se repérer par la suite. Hans a pensé qu'il parlait de *Lainz* avec la grand-mère, cette femme que l'on va voir avec le père tous les dimanches, dont on ne nous dit absolument rien dans toute l'observation, et je dois dire que cela laisse fort à penser du caractère redoutable de la dame, car c'était à une époque où il était beaucoup plus facile qu'à moi de situer toute la famille.

La *lainzoise* comme l'appelle le petit Hans, est censée s'être embarquée avec lui dans le train, *avant que le père ait réussi à descendre de la passerelle*, et ils sont partis. Et comme il passe souvent des trains, et que l'on voit la ligne jusqu'à *Sankt Veit*, le petit Hans raconte qu'il arrive sur le quai à temps pour prendre le second train avec son père. *Comment le petit Hans, qui était déjà parti, est-il revenu ?* C'est bien là l'impasse. A la vérité c'est une impasse que personne ne réussit à élucider, mais ces questions, le père se les pose. Dans l'observation on consacre douze lignes à ce qui a bien pu se passer dans l'esprit du petit Hans.

Quant à nous, contentons-nous de nos schémas :

- dans le 1^{er} schéma on part à deux avec la grand'maman,
- dans le 2^{ème} schéma, mystérieusement c'est la voie de l'impossible, de la non-solution,
- puis dans le 3^{ème} on finit par repartir à deux avec le père.

En d'autres termes, nous voyons à ce propos quelque chose qui ne peut pas manquer de nous frapper si l'on connaît en gros déjà les deux pôles de l'observation du petit Hans :

- au départ tout ce drame maternel évident, sans cesse souligné,
- et à la fin je suis maintenant avec le père.

On ne peut tout de même pas ne pas voir qu'il doit y avoir un certain rapport entre cet aller et retour implacable vers *la mère*, et le fait qu'un beau jour au moins on rêve de repartir d'un bon pas avec *le père*, c'est une simple indication mais elle est en clair, à ceci près que c'est tout à fait *impossible*, c'est-à-dire qu'on ne voit absolument pas comment le petit Hans - puisqu'il est déjà parti en avant avec la grand'mère - peut repartir avec le père. Cela n'est possible que dans *l'imaginaire*.

Autrement dit ce que nous voyons apparaître là comme en filigrane, c'est ce schéma fondamental que je vous ai dit être celui de tout progrès mythique :

- qu'on part d'*un impossible* ou d'*une impasse*,
- pour arriver à *une autre impasse* et à *une autre impossibilité*.

Dans le premier cas, il est impossible de sortir de cette mère, on y revient toujours : « Ne me dis pas que c'est pour cela que je suis anxieux ». Dans l'autre cas on peut bien en effet penser qu'il n'y a qu'à permuter et partir avec le père, comme Hans lui-même le pensait au point même de l'écrire au Professeur - ce qui est *le meilleur usage que l'on puisse faire de ses pensées* [sic] - seulement il apparaît également dans le texte du mythe que c'est impossible, qu'il y a toujours quelque part quelque chose qui baille.

Si nous partons de *ce schéma*, nous verrons que ça ne se limite pas à ces éléments qui en quelque sorte nous donnent tout à fait facilement et par eux-mêmes l'occasion de les rapprocher de *ce schéma de l'attelage* : avec qui est-on attelé ? C'est quelque chose qui est assurément l'un des éléments absolument premiers de l'apparition du choix du signifiant du cheval, ou de son utilisation. Ici la direction dans laquelle se fait le couplage est absolument inutile à discerner, le sens dans lequel Hans opère est aussi bien dicté par les occasions favorables que lui fournit la fonction cheval, et nous pouvons dire que cela a guidé pour lui le choix du cheval.

En tout cas lui-même prend soin de nous en montrer l'origine quand il nous dit à quel moment - c'est également un *moment de dialogue* avec le père, qui n'est pas plus que les autres n'importe lequel - où il dit à son père à quel moment il pense *avoir attrapé la bêtise*, c'est-à-dire le 9 Avril. Nous verrons à la suite de quoi ceci est venu. Il nous dit qu'il jouait au cheval et qu'il s'est passé quelque chose qui a une très grande importance, à savoir ce qui donne le premier modèle de quelque chose qui sera retrouvé ensuite, à savoir le fantasme de la blessure. Il est arrivé que ce fantasme se manifeste plus tard à propos de son père, mais qui d'abord a été extrait du réel, précisément dans l'un de ces jeux de cheval.

Son père lui demande comment était le cheval à ce moment-là : était-il attelé à une voiture ?

« Pas forcément - répond Hans - le cheval peut être sans voiture, et dans ce cas la voiture est à la maison ou au contraire il peut être attelé à une voiture. »

Hans articule lui-même que d'abord et avant tout le cheval est un élément fait pour être attelé, amovible, attachable. Ce caractère, si on peut dire, d'*ambocepteur* que nous allons retrouver tout le temps dans le fonctionnement du cheval, est donné dans l'expérience première d'où Hans l'extrait. Le cheval avant d'être un cheval, est quelque chose qui lie, qui coordonne et, vous allez le voir, c'est bien précisément dans cette fonction de médiation que tout au long du développement du mythe ancien, nous allons retrouver le cheval, et s'il en était besoin, pour asseoir ce qui va être confirmé de toutes parts dans ce qu'ensuite je vais vous développer dans cette fonction du signifiant du cheval.

Nous avons tout de suite, de la bouche de Hans lui-même, l'indication que c'est dans ce sens de coordination grammaticale du signifiant, qu'il s'agit d'aller, car c'est à ce moment-là même, au moment où il articule ceci à propos du cheval, que Hans lui-même dit : « J'ai attrapé la bêtise ». Le terme « attrapé » sert tout le temps, pas non plus à propos de n'importe quoi, mais à propos de « la bêtise », et tout le temps à propos d'*attraper des enfants* quand on dit littéralement qu'une femme « attrape un enfant ».

Ceci non plus je ne l'extrait pas de quelque chose qui soit passé inaperçu des auteurs, à savoir du père et de FREUD : il y a une grande note de FREUD là dessus, et tout le monde s'y intéresse, au point que cela fait une petite difficulté pour le traducteur qui pour une fois a été résolu très élégamment. [p. 133]

Hans dit : « C'est tout le temps à cause du cheval... » [wegen dem pferd]. Il évoque en quelque sorte cette rengaine : qu'il a attrapé la bêtise.

Et FREUD ne peut pas s'y tromper d'identifier ce fait qu'une association de mots peut se faire entre *wegen* et *wägen*, le pluriel de *wagen* qui veut dire *voiture*, et de dire que c'est ainsi que fonctionne l'inconscient.

[« Ich erläutere, Hans will nicht behaupten, daß er damals die Dummheit gekriegt hat, sondern im Zusammenhange damit. Es muß ja wohl so zugehen, die Theorie fordert es, daß dasselbe einmal Gegenstand einer hohen Lust war, was heute das Objekt der Phobie ist. Und dann ergänze ich für ihn, was das Kind ja nicht zu sagen weiß, daß das Wörtchen »wegen« der Ausbreitung der Phobie vom Pferde auf die Wagen (oder wie Hans zu hören und zu sprechen gewohnt ist: Wägen) den Weg eröffnet hat. Man darf nie daran vergessen, um wieviel dinglicher das Kind die Worte behandelt als der Erwachsene, wie bedeutungsvoll ihm darum Wortgleichklänge sind. »

« Je dois expliquer que Hans ne veut pas dire qu'il a alors attrapé la bêtise, mais que tout ceci est en connexion avec la bêtise. Il doit donc en être ainsi, car la théorie exige que ce qui est aujourd'hui l'objet d'une phobie ait été auparavant celui d'un vif plaisir, et je compléterai ici ce que l'enfant était incapable d'exprimer : que le terme « à cause de » a ouvert la voie à l'extension de la phobie des chevaux aux « voitures ». Il ne faut jamais oublier que l'enfant traite les mots de façon bien plus concrète que ne le fait l'adulte, ce qui donne pour lui aux consonances verbales une tout autre importance. *Wegen* (à cause de), *Wägen* (voiture). »

(Au lieu de « Wegen dem Pferd » (à cause du cheval) en allemand, où *Wegen* = *Wagen* = voitures au pluriel, nous avons transcrit « vois-tu le cheval » afin de rendre en français le calembour.) (N. d. T.) » Puf 1954]

En d'autres termes, *le cheval traîne la voiture* exactement de la même façon que le *quelque chose* qui traîne derrière soi le mot *wegen*. Il n'y a donc absolument rien d'abusif à nous apercevoir que c'est précisément au moment où Hans est en proie à quelque chose qui n'est même pas un pourquoi...

car au-delà du point où les règles du jeu sont respectées,

il n'y a plus que le trouble, le manque d'être, le manque de pourquoi

...que Hans à ce moment là fait en quelque sorte traîner son *parce que*, qui ne répond à rien, par *quelque chose* qui est justement ce **x** pur et simple qu'est *le cheval*.

En d'autres termes, nous nous trouvons là à la naissance, au point même où surgit la phobie, devant le processus typique de *la métonymie*, c'est-à-dire le passage du poids du sens - plus exactement de l'interrogation que comporte le propos - le passage d'un point du texte, de la *ligne* textuelle, au point qui suit.

La définition de *la métonymie* est essentiellement, et dans sa structure, ceci : c'est parce que le poids de ce *wegen* est entièrement voilé et transféré à ce qui est juste à la suite : *dem Pferd, le cheval*, que le terme prend *sa valeur articulatoire*, à ce moment assume en lui tous *les espoirs de solution*. Toute *la béance* de la situation de Hans à ce moment-là est attachée autour d'un transfert de *poids grammatical* de cette même chose après tout où vous ne faites en fin de compte que retrouver les *associations concrètes*, et non pas imaginées dans je ne sais quel hyperespace psychologique, *associations* dont nous avons deux espèces :

- l'*association métaphorique* qui à un mot répond par un autre qui peut lui être substitué.
- l'*association métonymique* qui à un mot donne le mot suivant qui peut venir dans une phrase.

Vous avez les deux espèces de *réponse* dans l'expérience psychologique, et vous appelez cela « *association* » parce que vous voulez absolument que ça se passe quelque part dans les neurones cérébraux. Mais moi je n'en sais rien, en tout cas en tant qu'analyste, je ne veux rien en savoir. Je les trouve, ces deux différents types d'*associations* qui s'appellent « *la métaphore* » et « *la métonymie* », là où elles sont dans le texte de ce *bain de langage* dans lequel Hans est immergé, et dans lequel il a trouvé *la métonymie originelle* qui apporte le premier terme, ce cheval autour duquel va se reconstituer tout son *système*.

Nous voici donc arrivés à ce moment dans l'espace temporel, et pas forcément à confondre avec la distance chronologique, qui se joue entre le 5 et le 6 Avril. C'est le 5 que nous avons suivi l'explication par le petit Hans à son père de *fantasmes* qu'il forge où il exprime son envie de *faire une grimpe sur la voiture* qui habituellement est en train de se faire décharger devant la maison.

Je rappelle que nous avons insisté sur l'ambiguïté, à la simple perspective de *la crainte de la séparation*, de l'angoisse à laquelle Hans donne forme dans ce fantasme, et nous avons pointé cette remarque qu'assurément ce n'est pas forcément d'être séparé de sa mère qu'il s'agit, ce n'est pas tellement cela qu'il redoute puisque devant la question de son père, il précise lui-même qu'il est bien sûr, et presque trop sûr, qu'il pourra revenir.

C'est le 9 Avril après-midi que vient le « *wegen dem Pferd* » [à cause du cheval] qui surgit au cours de l'explication de la révélation d'un moment qui lui semble significatif de la façon dont « *il a attrapé la bêtise* ». Vous savez bien que ce n'est pas pour rien que dans les rétropections de la mémoire, ce moment où Hans « *attrape la bêtise* » est loin d'être univoque.

À chaque fois il le dit avec autant de conviction : « *J'ai attrapé la bêtise* ». À ce moment, tout est fondé là-dessus, car il ne s'agit là que d'une rétrospection symbolique liée à la signification à chaque moment présentifiée, de la plurivalence signifiante du cheval. À au moins deux de ces moments que déjà nous connaissons, il dit « *J'ai attrapé la bêtise* », quand il va faire surgir le *wegen dem Pferd* sur lequel la dernière fois j'ai trouvé la chute de ma leçon, mais bien entendu au prix d'un certain saut qui ne m'a pas laissé le temps de vous montrer dans quel contexte apparaît cette métonymie manifeste du *wegen dem Pferd*, corrélatrice de l'histoire de la chute du petit Hans quand on joue au « *dada* » à la campagne.

Une autre fois il nous dira : « *J'ai attrapé la bêtise alors que je suis sorti avec maman* », et le même texte indique le paradoxe de cette explication, parce que si ce jour là il n'a pas décollé toute la journée de maman, c'est parce que maman avait déjà sur les bras son angoisse intensive. Il a donc déjà commencé, et même je dirais bien plus : dans le contexte de l'accompagnement, la phobie des chevaux est déjà déclarée. Nous voilà donc situés d'une part dans l'histoire du texte de FREUD, et d'autre part dans un commencement de déchiffrement que je vous ai donné la dernière fois au niveau de ce quelque chose qui se dessine.

Je vous en ai indiqué le graphique sous ses trois formes. Ce sont d'ailleurs toujours des choses qu'il a pensées, élucubrées, jamais il ne s'agit d'un rêve, il dit toujours à son père « *J'ai pensé telle chose* », et cette chose est toujours riche d'une résonance particulière. Nous sommes habitués à reconnaître la matière même sur laquelle nous travaillons quand nous travaillons avec les enfants, *la matière imaginaire* dont je suis en train d'essayer de vous montrer que toutes *les résonances imaginaires* qu'on peut en quelque sorte y sonder, ne suppléent pas à cette succession de structures dont je vais essayer aujourd'hui de vous compléter la série.

Ces structures sont toutes marquées par ce quelque chose qui par exemple marquait aussi bien :

- le 1^{er} fantasme, qui complété par l'interrogation du père, marque en somme l'idée d'un retour,
- que le 2nd où à un autre moment important de l'évolution, Hans imagine le départ de son père, non sans raison, avec la grand-mère, puis à travers un *gap*, une *béance*, le rejoint, lui, le petit Hans, dans quelque chose qui peut également aussi bien s'inscrire dans ce cycle, à cette condition près qu'ici nous avons une énigmatique impossibilité à cette rejonction des deux personnages un instant séparés.

Avant de nous engager plus loin dans une exploration confirmative de cette exhaustion des possibilités du signifiant qui est là l'objet, au niveau original qui est celui que je vous apporte, je vous ai déjà indiqué la tangence de ce circuit énigmatique...

manifestement angoissant dans le premier exemple, manifesté comme impossible dans l'autre
 ...la tangence de ce circuit selon d'ailleurs une formule exactement énoncée de la façon la plus claire par FREUD, avec le circuit plus vaste constitué par l'autre système plus large des communications : c'est comme cela que FREUD lui-même s'exprime.

Ne nous étonnons pas que Hans jouant sur *le système des communications*, passe progressivement de ce qui est *le circuit du cheval* au *circuit du chemin de fer*. En somme c'est entre deux nostalgies, celle de venir et celle du retour, et c'est la fonction de ce *retour*, que nous voyons affirmé par FREUD comme fondamentale de *l'objet*, puisque ce n'est jamais - souligne-t-il - que sous la forme retrouvée que *l'objet* aurait dû naître, qu'il trouve dans le développement du sujet à se constituer.

La nécessité qui est à proprement parler corrélatrice de la distance, de *la dimension symbolique* de l'éloignement de l'objet, mais pour le retrouver, c'est cette *vérité* si je puis dire, dont la moitié est éludée, voire perdue, dans l'incidence que met « *La psychanalyse d'aujourd'hui* » à accentuer le terme de *la frustration*, sans comprendre que *la frustration* n'est jamais que la première étape du *retour vers l'objet* qui doit être, pour être constitué, *retrouvé*.

Rappelons *de quoi il s'agit* dans l'histoire du petit Hans. Pour FREUD il ne s'agit pas d'autre chose que du *complexe d'Œdipe*, c'est-à-dire de ce quelque chose dont le drame apporte par lui-même une dimension nouvelle et nécessaire à la constitution d'un monde humain achevé, et nécessaire à cette constitution de l'objet qui n'est pas purement et simplement la corrélation d'une maturation instinctuelle prétendue génitale, mais le fait que l'acquisition d'une certaine *dimension symbolique* que nous pouvons ici, avec bien entendu tout ce que je suppose de déjà connu par vous *de mon discours*, mais qui - pour viser les choses ici directement - consiste en somme en ce dont il s'agit chaque fois que nous avons affaire...

- comme dans le cas du petit Hans,
 - comme dans les autres cas que je vous ai cités
- ...à l'apparition d'une phobie.

Ici c'est manifeste, il s'agit en quelque sorte de ce qui vient à se révéler sous un angle ou sous un biais quelconque à l'enfant, de *la privation* fondamentale dont est marquée *l'image de la mère*, le moment où cette *privation* est intolérable, puisqu'en fin de compte c'est à cette *privation* qu'est suspendu le fait que l'enfant lui-même apparaît menacé de *la privation suprême*, c'est-à-dire de ne pouvoir d'aucune façon la combler. C'est cette *privation* à laquelle le père doit apporter quelque chose.

Ce quelque chose après tout c'est aussi simple que le bonjour de la copulation. Ce qu'elle n'a pas, celle-là, qu'il le lui donne ! Et c'est bien de cela qu'il s'agit dans tout le drame du petit Hans que nous voyons apparaître et surgir peu à peu, se révéler à mesure que se poursuit le dialogue.

On dit que l'image, si on peut dire, environnementale comme on s'exprime de nos jours, du cercle familial de Hans, n'est pas assez dessinée. Qu'est-ce qu'il leur faut ? Alors qu'il suffit de lire, même pas entre les lignes, pour voir s'étaler au cours de l'observation cette présence appliquée, constante du père.

La mère, elle, n'est jamais signalée qu'en tant que le père lui demande si ce qu'elle vient de raconter est exact, et en fin de compte elle n'est jamais avec le petit Hans. Mais le père, bien sage, bien gentil, bien viennois, est là non seulement appliqué à couvrir son petit Hans, mais en plus à faire le travail, et tous les dimanches à aller voir sa maman, avec le petit Hans bien entendu.

Et on ne peut pas ne pas être frappé de la facilité avec laquelle FREUD - dont on sait à ce moment là quelles sont, si on peut dire, les idées prévalentes - admet que ce petit Hans qui a vécu dans la chambre des parents jusqu'à l'âge de quatre ans, n'a certainement jamais vu aucune espèce de scène qui ait pu l'inquiéter quant à la nature fondamentale du *coït*. Le père l'affirme dans ses écrits : « *Freud ne discute pas la question, il doit avoir probablement là-dessus son idée.* »

À la vérité ce que nous allons voir au moment où se passe cette *scène majeure* du dialogue où le petit Hans dit en quelque sorte à son père : « *Tu dois...* » : c'est intraduisible en français, comme l'a fait remarquer le fils de FLIESS pour concentrer son attention sur cette scène, et il n'en sort pas complètement à son honneur, mais ses remarques sont fort justes, et il met l'accent sur ce caractère quasiment intraduisible de l'expression, on peut en sortir par la résonance du dieu jaloux, du dieu qui est identique à la figure du père dans la théorie de la doctrine freudienne : « *Tu dois être un père, tu dois m'en vouloir.* »

Tout ceci doit être vrai, mais avant qu'il en arrive là, il passe de l'eau sous les ponts, et il lui faut pour atteindre ce moment, un certain temps. Aussi bien posons-nous tout de suite la question de savoir si finalement le petit Hans est au cours de cette crise, d'aucune façon sur ce point satisfait. Pourquoi le serait-il, si son père est dans cette position critique dont en quelque sorte l'apparition en arrière fond doit être pour nous conçue comme un élément fondamental de l'ouverture où a surgi le fantasme phobique et sa fonction ?

Il n'est certainement pas, d'aucune façon, impensable que ce soit ce dialogue même qui ait psychanalysé, si on peut dire, non pas le petit Hans mais son père, et qui fasse que son père à la fin de l'histoire, qui se liquide en somme assez heureusement en quatre mois soit plus viril qu'au commencement. Autrement dit, que si c'est ce *Père réel* auquel de toute façon le petit Hans s'adresse si impérieusement, ce *Père réel*, il n'y a aucune raison pour qu'il le fasse réellement surgir.

Si donc le petit Hans arrive à une solution heureuse de la crise dans laquelle il est entré, assurément cela vaudra la peine pour nous également d'essayer d'en faire dire si à la fin de la crise nous pouvons considérer que nous sommes à l'issue d'un *complexe d'Œdipe* qui soit *complètement normal*, si la position génitale à laquelle est parvenu le petit Hans est quelque chose qui à soi tout seul suffit à nous assurer que pour l'avenir sa relation avec la femme sera tout ce qu'on peut imaginer de plus *souhaitable*.

La question reste ouverte, et non seulement elle reste ouverte, mais vous verrez que dans cette ouverture nous pouvons faire beaucoup de remarques, et déjà j'indique qu'assurément si le petit Hans est promis si on peut dire à l'hétérosexualité, il ne nous suffit peut-être pas d'avoir cette garantie pour penser que cette hétérosexualité à elle toute seule suffise à assurer une *consistance plénière* si on peut dire, de l'objet féminin.

Vous voyez que nous sommes forcés de *procéder par une espèce de touche concentrique*, de tendre la toile et le tableau entre les différents pôles où elle est accrochée, pour lui assurer sa fixation normale, *cet écran* sur lequel nous avons à poursuivre un *phénomène particulier*, à savoir ce qui se passe dans le développement corrélatif du traitement lui-même, *le développement de la phobie*. Un simple petit exemple de cette espèce de côté « *essoufflé* » du père dans l'histoire, me revient à l'esprit et vient animer cette chose dans laquelle nous poursuivons notre investigation. Après une longue explication du petit Hans avec le père concernant le cheval, ils ont passé la matinée à cela, ils déjeunent et Hans lui dit : « *Vati, renn mir nicht davon !* ». Ce qui dans la traduction qui reste malgré tout irrésistiblement marquée de je ne sais quel *style de cuisinière*, nous donne cette chose qui n'est pas fausse :

« *Pourquoi t'en vas-tu comme cela au galop !* ».

Et le père souligne à ce moment là être frappé de cette expression.

« *Pourquoi est-ce que tu te cavales comme cela !* ».

Et on peut ajouter, parce qu'*en allemand* c'est permis :

« *Pourquoi est-ce que tu te cavales de moi comme cela !* ».

Et c'est vrai, il ne suffit pas que nous portions la question de l'analyse du signifiant au niveau du déchiffrement hiéroglyphique de cette *fonction mythologique*, pour que ça ne veuille pas dire que porter l'attention sur le signifiant, ça veut d'abord dire *savoir lire*. C'est évidemment « *la* » condition absolument préalable pour savoir traduire correctement. Ceci est à regretter pour la juste résonance que peut avoir pour les lecteurs français l'œuvre de FREUD.

Nous voici donc avec ce père, et nous avons déjà presque inscrit dans ce schéma *ce qu'il devrait être*, la place qu'il devrait occuper : c'est par lui, à travers lui, à travers l'identification à lui, que le petit Hans devrait trouver la voie normale de ce circuit plus large sur lequel il est temps qu'il passe. Ceci est si vrai que, en quelque sorte doublant la consultation du **30 Mars**, celle à laquelle il a été emmené par son père vers FREUD, celle célèbre que je crois être - confrontés qu'ils sont - l'illustration de *ce dédoublement*, voire de *ce détriplement* de la fonction paternelle sur laquelle j'insiste comme étant l'essentiel à toute compréhension de ce qu'est aussi bien l'œdipe qu'un traitement analytique lui-même, pour autant qu'il fait entrer en jeu le *Nom du Père*, le père qui - devant FREUD - *représente* le super-père, le *Père symbolique*, et je dois dire : FREUD purement et simplement, et non sans que lui-même d'un trait d'humour ne le souligne, le prophétise et aborde en quelque sorte d'emblée *le schéma de l'adipe*.

Et le petit Hans écoute la chose avec une sorte d'intérêt amusé, du ton littéralement « *Comment peut-il savoir tout cela ? Il n'est pourtant pas le confident du bon Dieu, le Professeur !* ». Et le rapport à proprement parler humoristique qui soutient tout au long de l'observation le rapport du petit Hans avec ce père lointain qu'est FREUD, est bien aussi exemplaire et marque à la fois la nécessité de cette dimension transcendante, et combien on se tromperait à l'incarner toujours dans le style de la terreur et du respect ! Elle n'est pas moins féconde que cet autre registre où sa présence permet en quelque sorte au petit Hans de déplier son problème.

Mais parallèlement, vous ai-je dit, il se passe d'autres choses, et qui ont beaucoup plus de poids pour le progrès du petit Hans. Lisez l'observation, et vous verrez que ce jour du lundi **30 Mars** où il est emmené chez FREUD, le rapport que fait le père signale deux choses, dont d'ailleurs l'exacte fonction est un peu effacée du fait qu'il les rapporte toutes les deux *dans le préambule* malgré que la seconde succède à la consultation, c'est-à-dire que ce soit une remarque du petit Hans au retour de la consultation.

Le père du petit Hans assurément ne minimise pas dans l'observation l'importance de ces deux moments. Le petit Hans au départ raconte au père - car nous sommes un lundi, donc le lendemain du dimanche où on a compliqué la visite à la grand-mère d'une petite promenade à *Schönbrunn* - qu'il faisait avec lui *une transgression*. On ne peut pas dire les choses autrement, car c'est l'image même de la transgression, il ne peut pas y en avoir de meilleure que cette *transgression* archi-pure qui est désignée par une corde sous laquelle ils sont passés tous les deux, et le père explique quelle est cette corde, à propos de laquelle dans le jardin de *Schönbrunn*, Hans lui a posé la question suivante :

- « *Pourquoi cette corde est-elle là ?* »
- « *C'est pour empêcher de passer sur la pelouse.* » dit le père, et Hans d'ajouter :
- « *Qu'est-ce qui empêche de passer en dessous ?* ». À quoi le père répond :
- « *Les enfants bien élevés ne passent pas sous les cordes, surtout quand elles sont là pour indiquer qu'on ne doit pas les franchir.* »

Hans ne manque pas de répondre à ceci par *ce fantasme* :

- « *Mais faisons la transgression ensemble.* »

Et c'est cet « ensemble » qui est si important, et ensuite ils vont dire au gardien « *Voilà ce que nous avons fait* » et *hop*, il les embarque tous les deux. L'importance de *ce fantasme* semble suffisamment à saisir dans son contexte, et assurément c'est de cela qu'il s'agit : il s'agit de passer au registre du père et de faire quelque chose qui les embarque ensemble, et la question de *l'embarquement raté* peut ainsi s'éclairer.

Il faut, bien entendu, voir le schéma à l'envers pour le comprendre, c'est la nature même du *signifiant* que de présenter les choses d'une façon strictement opératoire. C'est autour de *la question de l'embarquement* qu'est toute la question : il s'agit de savoir s'il va *s'embarquer* avec son père. Il n'est pas question qu'il s'embarque avec son père, puisque justement c'est de cette fonction que le père ne peut pas se servir, tout au moins qui est réalisée dans le commun embarquement, et nous allons voir à quoi vont servir toutes les successives *élaborations* du petit Hans pour se rapprocher de ce but à la fois désiré et impossible. Mais qu'il soit d'ores et déjà amorcé dans le 1^{er} *fantasme* que je viens de vous expliquer, juste avant la consultation de FREUD, ceci est suffisamment indicatif.

Voici maintenant le 2nd, comme s'il fallait que nous ne puissions pas ignorer la fonction réciproque des deux circuits :

- le petit circuit maternel,
- et le grand, le circuit paternel.

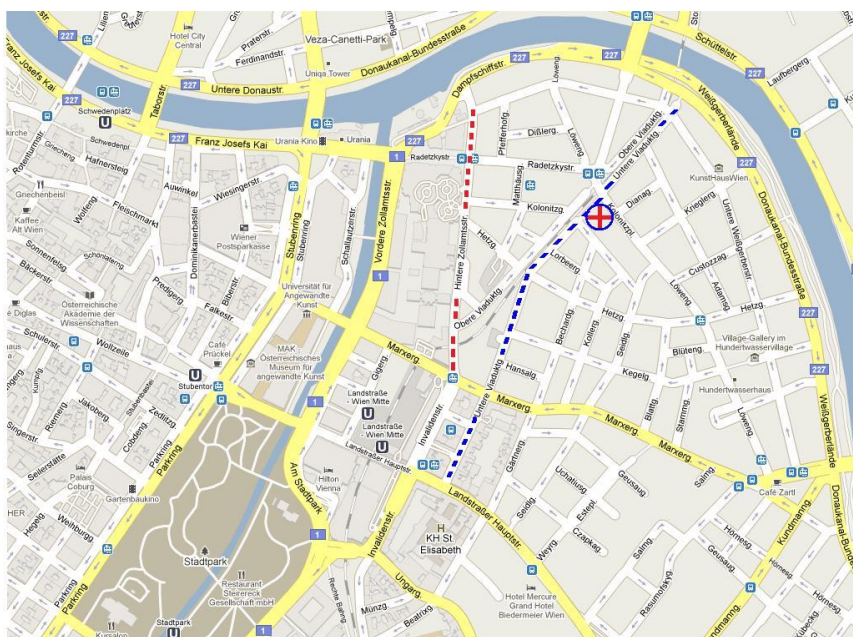
Le fantasme se rapproche encore plus du but qui va [...] En revenant de chez FREUD le soir, et c'est *dans un chemin de fer* avec son père, que le petit Hans se livre encore à une transgression. On ne peut pas mieux dire encore : *il casse une vitre*. C'est également ce qu'il peut y avoir de mieux comme *signifiant la rupture vers le dehors*, et là encore ils sont emmenés ensemble. C'est encore la pointe, le terminus du fantasme du petit Hans.

Nous voyons le 2 Avril, c'est-à-dire trois jours après l'observation, la première amélioration dont nous soupçonnons d'ailleurs que peut-être le père lui a donné un petit coup de pouce, car une fois que Hans est guéri il corrige lui même auprès de FREUD :

« Cette amélioration n'a peut-être pas été si accentuée que je vous l'ai dit. »

Tout de même cette espèce d'envolée que le petit Hans ce jour là commence de manifester en pouvant faire un peu plus de pas devant *la porte cochère*, cette porte qui sert pour sa fonction dans le contexte de l'époque. N'oublions pas que c'est celle-là même qui représente dans la famille la bienséance et ce qui se fait, et devant changer d'appartement, la mère lui dit : *« Changer d'étage n'a pas d'importance, mais la porte-cochère, tu la dois à ton fils ! »*

La *porte cochère* n'est donc pas rien dans la topologie de ce qui se rapporte au petit Hans, et comme je vous l'ai dit la dernière fois, cette *porte cochère* et la frontière qu'elle marque, est quelque chose qui là encore est, point par point, doublé par ce qui est un peu plus loin - peut-être moins près que ce que je vous ai dit la dernière fois - mais encore dans la vue de la façade d'entrée de *la gare* où l'on part sur le chemin de fer de la ville, celui qui mène régulièrement chez la grand-mère. En effet la dernière fois, grâce à une information soigneusement prise, je vous avais fait un petit schéma où la maison des parents du petit Hans était dans la rue de la douane [Hintere Zollamtstrasse (Pointillés rouges)]. Ce n'est pas tout à fait exact, et je m'en suis aperçu grâce à une chose qui vous révèle une fois de plus combien on est aveugle à ce qu'on a sous les yeux, et qui s'appelle *le signifiant, la lettre*.



Dans le schéma même que nous avons dans l'observation donné par FREUD, il y a le nom de la rue, c'est la *Untere Viaductgasse* [Pointillés bleus]. Il y a une rue cachée qui laisse supposer qu'il y a d'un côté de la voie, un petit bâtiment qui est indiqué sur les plans de Vienne et qui correspond à ce que FREUD appelle le *Lagerhaus* c'est-à-dire un entrepôt spécial consacré à l'octroi des droits de douane sur l'entrée des comestibles à Vienne.

Ceci explique à la fois toutes les connexions, c'est-à-dire la présence de la voie de chemin de fer du *Nordbahn*, avec laquelle le wagonnet va jouer un certain rôle dans le fantasme de Hans, et la possibilité d'avoir juste en face de la maison, l'entrepôt dont FREUD parle, et en même temps de conserver la maison en bonne vue de l'entrée de la gare.

Donc voici dans le décor plantée la scène sur laquelle se déroule ce drame auquel l'esprit poétique, et si vous voulez tragique, du petit Hans, va nous permettre de suivre sa construction. Comment arrivons-nous à concevoir que ce passage à un cercle plus vaste ait été pour le petit Hans une nécessité ?

Ne l'oublions pas, je vous l'ai déjà assez dit : ceci est dans la relation qui s'est établie, le point de prise, le point d'impasse qui est survenu dans ses relations avec sa mère, et que nous trouvons également à tout moment indiqué. Le fond de cette crise de l'enfant, en ce que sa mère lui a jusqu'à ce moment là assuré, *l'appui, l'insertion* dans le monde, est quelque chose dont nous pouvons saisir au pied de la lettre la traduction dans cette angoisse qui empêche le petit Hans de quitter - de plus loin qu'un certain cercle - la vision de sa maison.

Obsédés que nous sommes par un certain nombre de significations prévalentes, nous ne voyons pas souvent ce qui est inscrit de la façon la plus évidente dans le texte, communiqué, articulé d'un symptôme aussi à fleur du signifiant qu'est la phobie. Si c'est sa maison vers laquelle le petit Hans au moment de s'embarquer se retourne anxieusement, pourquoi ne pas comprendre que nous n'avons qu'à traduire cela de la façon même dont il se présente ?

Ce dont il a peur, ce n'est pas simplement que tel ou tel ne soit plus là quand il reviendra à la maison, d'autant plus que si le père - et il semble que la mère aussi y mette un bon coup de pouce - n'est pas toujours à l'intérieur du circuit, c'est que ce qui est en question au moment où en est parvenu le petit Hans, c'est que comme l'exprime le fantasme du petit Hans sur la voiture, toute la maison s'en aille.

C'est de la maison qu'il s'agit essentiellement, c'est la maison qui est en cause depuis le moment où en somme, cette mère, il comprend qu'elle peut à la fois lui manquer et en même temps qu'il lui est resté totalement solidaire. Ce qu'il craint, ce n'est pas d'en être séparé, c'est d'être emmené avec elle Dieu sait où. Et ceci nous le trouvons à tout instant affleurant dans l'observation, cet élément qui tient à ce que pour autant il est solidaire de la mère, il ne sait plus où il est. C'est bien là quelque chose que nous pouvons sentir à tous les instants de l'observation.

Je ne ferais ici allusion qu'au fait où le jour où nous dit-il...

c'est la seconde occasion dans laquelle je vous ai souligné tout à l'heure qu'il fallait relever que le petit Hans avait relevé « *la bêtise* » d'une façon peut-être un peu arbitraire

...il était avec sa mère, et il précise : « *Juste après qu'on ait été acheter le gilet, alors on a vu un cheval d'omnibus qui tombait par terre.* » Ces omnibus, de l'intérieur desquels il voyait les chevaux.

Si nous regardons, pas simplement d'une façon arbitraire, pour faire revivre *la fleur japonaise dans l'eau* des observations, et si nous y ajoutons quelque chose d'autre, tout simplement nous suivrions la curiosité du père qui tout de même à ce moment là l'interroge : « *Qu'avait-elle fait ta maman ce jour là ?* ». Et alors on voit le programme : ils ont été acheter un gilet, puis tout de suite après il y a eu la chute, et enfin - c'est quelque chose qui tranche tout à fait avec ce qu'on a suivi jusque là - ils sont allés chez le confiseur.

Le fait qu'on ait été avec la maman toute la journée, semble indiquer qu'il y a, je ne dirais pas un trou, une censure de la part de l'enfant, mais assurément l'indication qu'à ce moment-là quelque chose se passe, quelque chose qui fait que Hans souligne bien qu'on était bien « *avec la maman* », et qu'on n'était pas avec quelqu'un d'autre qui était peut-être là à tourner autour.

Ce « *avec la maman* » a tout à fait la même valeur d'accent dans le discours du petit Hans, que quand on lui parle au début de Mariedl, et dont il souligne : « *Pas seulement avec Mariedl, tout à fait seul avec elle* ». Assurément ceci a le même rôle, et le ton avec lequel le père à la fois pousse assez loin l'interrogatoire, puis en quelque sorte très rapidement l'abandonne si on peut dire, à quelque chose qui ne sera pas moins confirmé plus loin quand - c'est juste après - le père parlant avec le petit Hans qui est venu le trouver dans son lit, le petit Hans lui indique que peut-être, lui, le père, aurait été parti.

- « *Qui a pu dire que j'étais capable de partir ?* »
- « *Personne ne m'a jamais dit que tu partirais, mais maman m'a dit un jour qu'elle s'en irait.* »

À quoi le père, pour calfeutrer l'abîme, lui dit : « *Elle t'a sans doute dit cela parce que tu étais méchant.* »

Et en effet on voit bien à tout instant ce quelque chose dont assurément nous ne pouvons pas pousser plus loin le caractère d'investigation policière, mais qui est là pour souligner que c'était exactement ce quelque chose qui pour le petit Hans mettait en question la solidité de ce ménage de parents, que nous retrouvons dans *la catamnèse* de l'observation parfaitement dénoué, que c'est là autour que gît cette angoisse emportée avec l'amour maternel qui montre assez sa présence dès le premier fantasme.

Ce cheval qui est là avec cette propriété de représenter *la chute* dont le petit Hans est menacé, et d'autre part ce danger qui est exprimé par *la morsure*. Ne devons-nous pas être frappés que cette morsure...

je vous ai indiqué déjà dans la mesure où la crise s'ouvre, où le petit Hans ne peut manifestement plus satisfaire sa mère ... que cette morsure soit la rétorsion ?

Il y a là le cas impliqué de ce qui est mis en usage d'une façon confuse dans l'idée de ce retour de l'impulsion sadique qui, comme vous le savez, est si importante dans les thèmes kleinien. Ce n'est peut-être pas tellement cela que je vous ai indiqué, savoir ce dans quoi l'enfant écrase sa déception d'amour.

Inversement si lui déçoit, comment ne verrait-il pas qu'il est également à portée d'être englouti ? C'en est devenu de plus en plus menaçant par sa privation même, et insaisissable puisqu'il ne peut également le mordre. Le cheval est *ce qui représente « choir »* et *ce qui représente « mordre »*, ce sont ses deux propriétés. Je vous l'indique ici, et très précisément pour autant que dans ce premier circuit nous ne voyons en quelque sorte qu'élué l'élément de la morsure.

Pourtant poursuivons les choses, et ponctons aujourd'hui avant de nous quitter, quitte à revenir un par un à la succession des *fantasmes* du petit Hans, ce qui va suivre, à partir d'un moment dont nous aurons à détacher comment il est venu : ce sont un certain nombre d'autres *fantasmes* qui en quelque sorte ponctuent ce que j'ai appelé la succession des *permutations mythiques*.

Vous devez bien concevoir qu'ici au niveau individuel...

si *le mythe* assurément par toutes sortes de caractères ne peut d'aucune façon être complètement restitué à une sorte d'identité avec la *mythologie* développée qui est celle qui est à la base de toute l'assiette sociale dans le monde, partout là où *les mythes* sont présents par leur fonction, et ne croyez pas que même là où ils sont absents apparemment comme dans notre civilisation scientifique, ils ne soient pas tout de même quelque part ... tout de même au niveau individuel ce caractère est maintenu du *développement mythique*, qu'en somme nous devons concevoir sa fonction de solution dans une situation fermée en impasse, comme celle du petit Hans, entre son père et sa mère.

Le mythe reproduit en petit ce caractère foncier du *développement mythique*, partout où nous pouvons le saisir d'une façon suffisante, il est en somme la façon de faire face à une situation impossible par l'articulation successive de toutes les formes d'impossibilité de la situation. C'est en cela que, si l'on peut dire, la création mythique répond à une question, c'est de parcourir si on peut dire le cercle complet de ce qui à la fois se présente comme ouverture possible et comme ouverture impossible à prendre. Le circuit étant accompli, quelque chose est réalisé qui signifie que le sujet s'est mis au niveau de la question.

C'est en cela que *Hans est un névrosé et pas un pervers*, et la prochaine fois je vous montrerai ce qui permet littéralement de dire qu'il n'est pas artificiel de distinguer ce sens de son évolution, d'un autre sens possible. Il est indiqué dans l'observation même, comme je vous le montrerai la prochaine fois, que tout ce qui se passe au moment où il s'agit de *la culotte maternelle*, indique en négatif la voie qu'aurait pu prendre Hans du côté de ce qui aboutit au fétichisme.

La petite culotte n'est là pas pour autre chose que pour nous présenter que la solution eût pu être que Hans s'attache à cette petite culotte derrière laquelle il n'y a rien, mais sur laquelle il aurait pu vouloir peindre tout ce qu'il aurait voulu.

C'est précisément parce que le petit Hans n'est pas un simple amant de la nature, qu'il est un *métaphysicien*, que le petit Hans porte la question là où elle est, c'est-à-dire au point où il y a quelque chose qui manque, et où il demande à la *raison* - employez le mot au sens où on dit *raison mathématique* de ce manque - d'être où elle est.

Et il va, tout aussi bien que n'importe quel *esprit collectif de la tribu primitive*, se comporter de la façon rigoureuse que nous savons, en faisant tout le tour des solutions possibles, avec un certain choix d'une partie de signifiants choisis.

Le signifiant n'est pas là - ne l'oubliez jamais - dans la relation au signifié pour représenter la signification, il est là et beaucoup plus pour compléter les béances d'une situation qui ne signifie rien. C'est parce que *la signification* littéralement est perdue, que le fil est perdu comme dans le conte du *Petit Poucet*, que les cailloux du signifiant surgissent pour combler ce trou et ce vide.

Aujourd'hui donc, je me contenterai de serrer la suite de ces *fantasmes* dont je vous ai donné trois exemples la dernière fois : avec *le fantasme de la voiture devant la rampe de chargement*, avec *celui de la descente du train manquée à Gmunden*, enfin avec *celui du départ avec la grand-mère à Lainz*, et du retour vers le père par la suite, malgré son évidente impossibilité.

Nous allons voir toute une suite d'autres *fantasmes* qui, si nous savons les lire, recouvrent d'une certaine façon et *modifient justement la permutation des éléments* qui nous permet d'illustrer ce que je suis en train de vous dire.

Le premier, pour tout de suite vous montrer où est ici le passage, se place à un moment assez tardif du progrès du dialogue entre le père et le petit Hans. C'est celui de la baignoire sur lequel tout le monde se penche avec cette espèce d'attendrissement confus qui fait qu'on retrouve là je ne sais quel visage connu, en étant d'ailleurs tout à fait incapable de dire lequel.

Le fantasme de la baignoire est celui-ci : *Hans est dans la baignoire...*

je vous en ai tout de même assez dit pour que vous sentiez que ce « *dans la baignoire* », est quelque chose qui est exactement aussi près que possible du « *dans la voiture* », dont il s'agit, *autrement dit du fondamental* « *dans la maison* », de la connexion, de la liaison à ce truc toujours prêt à se dérober au plateau du support maternel

...et voici que quelqu'un entre, qui est évidemment sous une certaine forme le tiers ici attendu, quelqu'un entre, *qui est évidemment le plombier qui dévisse la baignoire*. Il ne nous est rien dit de plus.

Il dévisse la baignoire, après cela avec son perçoir [Bohrer] - et ici FREUD introduit la possibilité d'une équivoque avec *geboren*, sans la résoudre - *il perce le ventre du petit Hans*. Avec les méthodes habituelles d'interprétation dont nous nous servons, on essaye tout de suite de forcer les choses, et Dieu sait ce qu'on peut dire là-dessus. En tout cas, lui, le père ne manque pas d'y voir le fait que quelque chose s'y rapporte de la scène qui se produit communément au niveau du lit de la mère, à savoir que le petit Hans chasse le père, le remplace de quelque façon, et qu'ici dans ce fantasme il est ensuite l'objet d'une agression du père.

Tout ceci assurément n'est pas foncièrement entaché d'erreur, mais pour rester strictement au niveau des choses, nous disons que si la baignoire répond à ce quelque chose dont il s'agit de surmonter la solidarité avec le petit Hans, il est certain que le fait qu'on la *déboulonne* est assurément de toute façon quelque chose qui est à retenir.

Qu'à ce niveau là d'autre part, le petit Hans, lui, dans son fantasme soit personnellement au niveau de son ventre, perforé, est quelque chose que nous devons également retenir comme répondant à quelque chose que nous pouvons concevoir dans le système d'une permutation où c'est lui en fin de compte qui assume personnellement le trou de la mère, qui est justement l'abîme, le point crucial et dernier qui est en question, la chose pas regardable, la chose qui flotte sous la forme du noir à jamais insaisissable devant la figure du cheval, et précisément au niveau où il mord, c'est-à-dire quelque part par là, cette chose qui jusque là était celle dans laquelle il ne fallait pas regarder.

Et quand je dis qu'il ne fallait pas y regarder, *c'est le petit Hans également qui le dit*. Car lorsque vous vous reporterez au moment où il s'agit de la culotte de la mère, vous verrez que le petit Hans qui est à ce moment là interrogé en dépit du bon sens par le père, apporte contre toutes les suggestions de l'interrogatoire paternel, deux éléments, et deux seulement. Le second je vous le dirai la prochaine fois quand nous reviendrons sur l'analyse de ce moment, mais le premier est celui-ci :

- « *Tu vas écrire au Professeur et tu vas dire que j'ai vu la culotte, que j'ai craché, que je suis tombé par terre et que j'ai fermé les yeux pour ne pas regarder.* »

Ici au niveau du fantasme de la baignoire, le petit Hans ne regarde pas plus, mais il assume le trou, la position maternelle. Nous sommes ici au niveau précisément du *complexe d'Œdipe* inversé dont nous voyons dans une certaine *perspective*, celle du *signifiant*, combien il est nécessaire, combien il est littéralement une phase de *complexe d'Œdipe* positif.

Que se passe-t-il ensuite ? Nous revenons dans l'un des fantasmes qui suivent, à une autre position qui est celle dite *du wagonnet* : le petit Hans parfaitement reconnaissable pour la forme du petit garçon qui est sur le wagonnet, passe une nuit toute entière nu sur le wagonnet. C'est d'ailleurs quelque chose de très ambigu, il est monté sur le wagonnet, on l'y a laissé tout nu toute une nuit, c'est à la fois un *désir* et une crainte, c'est strictement en liaison avec le moment où il a dit à son père dans le dialogue que j'ai indiqué comme étant un dialogue capital, et sur lequel nous reviendrons : « *Tu étais là comme un tout nu* ».

FLIESS, dans l'article dont je vous ai parlé, souligne en quelque sorte le caractère tranchant dans le vocabulaire de l'enfant, comme si tout d'un coup c'était l'esprit biblique qu'il possédait, et à la vérité ceci déconcerte tout le monde, au point qu'on se précipite pour combler le trou en mettant entre parenthèses : cela veut dire qu'il doit avoir les pieds nus. FLIESS fait très justement remarquer combien ceci est à relever, ce style du terme, c'est en effet dans la succession nette du moment où une fois de plus il invoque son père : « *Fais ton métier* ».

Cette chose finalement qu'on ne peut pas voir, comment la mère est satisfaite, qu'au moins elle le soit : « *Tu dois le faire, ceci doit être fait* ». Ce « *doit être fait* », ce qui veut dire « *sois un vrai père* », c'est juste après qu'il soit arrivé à accoucher cette formule, et montrer ce qui est appelé dans la réalité, c'est juste après cela que le petit Hans fomenté dans son fantasme qu'il passe toute une nuit sur la voiture, sur le plan et le cercle plus large du chemin de fer. Il y passe toute une nuit, alors que jusque là les rapports avec la mère se sont essentiellement sustentés de relations fournies à toute vitesse. Jusque là, c'est ce qu'il souhaite. Il explique d'ailleurs à son père, encore au moment du dialogue dont je vous parle, et en effet, dit-il... car il continue le fantasme

- « *Tu devrais aller te taper le pied contre quelque chose, te blesser, saigner et disparaître et - dit-il - ça me donnerait juste le temps d'être à ta place pour un instant, mais tu reviendrais...* »

C'est-à-dire qu'on retrouverait le rythme de ce qu'on peut appeler « *le jeu primitif de la transgression avec la mère* » qui ne se supportait précisément que de cette *clandestinité*. Ici le petit Hans passe toute la nuit sous la forme de son fantasme sur le wagonnet, et le lendemain matin on donne 50 000 Gulden - ce qui à l'époque de l'observation est quelque chose qui a tout son poids - au conducteur pour qu'il permette au garçon de continuer sur le même petit train son voyage.

Autre fantasme, et fantasme celui-là qui semble être dans l'histoire, le dernier, le sommet, le point terminus, c'est celui par lequel le petit Hans termine et qui dit cette fois que c'est, non pas seulement le plombier, mais l'installateur qui là accentue le caractère de dévissage, qui vient avec ses pinces. Il est inexact de le traduire par « *tournevis* » sous prétexte qu'il y a eu précisément *un instrument pointu, le Bohrer. Zange* est bien la *pince*, et ce qu'on dévisse *c'est bien le derrière du petit Hans*, pour lui en mettre un autre.

Voici donc un autre pas de franchi, et dont assurément la superposition au *fantasme* précédent de la *baignoire* est suffisamment mise en évidence par le fait que les rapports de temps de ce derrière avec la baignoire ont été articulés de la façon la plus précise et la plus complète par le petit Hans lui-même. Il se trouve que dans la baignoire que l'on a à Vienne dans la maison, parce que son petit derrière la remplit bien, il fait le poids. C'est toute la question : fait-il ou ne fait-il pas le poids ? Là il la remplit, il est même forcé d'y rester assis, et assurément c'est partout où la baignoire est loin de représenter les mêmes garanties, que reprennent les fantasmes d'engloutissement, d'angoisse qui sont ceux qui lui font littéralement refuser de se baigner ailleurs.

Non pas l'équivalence bien entendu du significatif, mais la superposition dans le schéma du derrière qui est dévissé avec la baignoire dévissée précédemment, est aussi quelque chose que nous pouvons placer au niveau d'ouverture où il s'agit de quelque chose qui correspond - et avec en même temps quelque chose de changé - au fait que la voiture décolle plus ou moins vite, décolle ou ne décolle pas, de la rampe à laquelle elle est momentanément accolée.

Et je complète *le dernier fantasme* : on dit que l'installateur dit ensuite au petit Hans : « *Retourne-toi de l'autre côté et montre ton Wivi* », qui est là *l'insuffisante réalité* puisqu'il n'a pas réussi à séduire la mère, et là-dessus tout le monde complète l'interprétation : il lui dévisse pour lui en donner un meilleur. Malheureusement ce n'est pas dans le texte, *rien n'indique qu'en fin de compte le petit Hans ait parcouru complètement* si on peut dire, *d'une façon signifiante le complexe de castration*, car si le *complexe de castration* est quelque chose, c'est cela. *Il n'y a pas* quelque part *de pénis*, mais le père est capable d'en donner un autre. Et nous dirons plus : pour autant que le passage à *l'ordre symbolique* est *nécessaire, il faut toujours que jusqu'à un certain point le pénis ait été enlevé puis rendu*. Naturellement, il ne peut jamais être rendu puisque tout ce qui est symbolique est par définition bien incapable de se rendre.

C'est autour de cela que gît le drame du *complexe de castration* : *ce n'est que symboliquement qu'il est enlevé et rendu*. Mais dans un cas comme celui-ci nous voyons *symboliquement qu'il est enlevé et qu'il n'est pas rendu*. Il s'agit donc bien de savoir dans quelle mesure cela peut suffire d'avoir fait tout ce tour. C'est équivalent du point de vue des examens. Il a fait un circuit supplémentaire, et le seul fait que ce soit *un cycle et un circuit* suffit à le rendre, quelque chose qui assure le rite de passage d'avoir une valeur égale à ce qu'il serait s'il était complètement achevé. En tout cas c'est là une question qui est posée, et ce n'est pas hors de ce terrain strict [...] de la liste du signifiant que nous pouvons faire progresser ce que nous pouvons comprendre *des formations symptomatiques*.

Avant de nous quitter, je veux vous faire remarquer une chose, parce que j'essaye toujours de terminer sur un trait qui vous amuse : dans tout cela, ce tournevis, cette pince dont il s'agit, qu'est-ce que ce sera ? Parce qu'en fin de compte on n'en a jamais parlé pendant toute l'histoire, jamais le père n'a dit : « *On te la revissera* », alors d'où vient-elle ? Là encore je ne vois pas simplement en restant au niveau du signifiant, après quoi l'installateur intervient quand il s'agit de lui *dévisser le derrière*.

Cela ne laisse donc aucun doute, il s'agit d'une pince ou d'une tenaille. Il se trouve que pour la petite expérience du cheval que j'ai eue dans des temps anciens, que ces espèces de grandes dents avec lesquelles un cheval peut mordre un doigt du petit Hans, s'appellent dans toutes les langues *des pinces*. Et non seulement *les dents* s'appellent *des pinces*, mais *le devant du sabot* avec lequel le cheval fait tout son petit travail, s'appelle aussi une « *pince* » en allemand.

C'est donc quelque chose qui veut dire *pince*, et qui veut dire *pince* dans les deux sens du mot *pince* en français. Je vous dirais plus, en grec, *χηλή* [kélé] a exactement le même sens, et ceci bien entendu je ne l'ai pas trouvé en feuilletant en grec le manuel du serrurier qui n'existe pas, mais je l'ai trouvé par hasard dans le prologue de la pièce *Les phéniciennes* [Euripide], à savoir que JOCASTE avant de raconter toute l'histoire d'ANTIGONE, donne un détail très curieux concernant ce qui se passe au moment du meurtre : elle explique très bien, avec autant de soin que j'en ai mis à la construction de ces petits réseaux de chemin de fer et de ces avenues viennoises, par où l'un et l'autre sont arrivés : ils se sont rencontrés au carrefour et ils allaient tous les deux à Delphes.

À ce moment là éclate la querelle de préséance, l'un qui est sur un grand char, l'autre qui est à pied. On va, on vient, on s'attrape, enfin le plus fort, c'est-à-dire CEDIPE, passe devant, et à ce moment là - détail que je n'ai point trouvé ailleurs - JOCASTE prend soin de remarquer que si la querelle en quelque sorte a rebondi, c'est que l'un des coursiers est allé frapper de son sabot, *χηλή*, le talon d'EDIPE.

Ainsi il ne suffisait pas que son pied fut enflé du fait de la petite broche qu'on lui avait passée dans les chevilles, pour qu'il accomplisse son destin, il fallait qu'il ait au pied - exactement comme le père du petit Hans - cette blessure qui lui est faite précisément par le sabot d'un cheval, lequel sabot s'appelle en grec, comme en allemand, comme en français, une pince, car *χηλή* désigne aussi *pince* ou *tenailles*.

Ceci est destiné à vous montrer que quand je vous dis que dans la succession des constructions *fantasmatiques* du petit Hans, c'est bien toujours le même matériel qui sert et qui tourne, je ne vous dis rien d'exagéré.

Des enfants au maillot

« O cités de la mer, je vois chez vous vos citoyens, hommes et femmes, les bras et les jambes étroitement ligotés dans de solides liens par des gens qui n'entendent point votre langage, et vous ne pourrez exhaler qu'entre vous, par des plaintes larmoyantes, des lamentations et des soupirs, vos douleurs et vos regrets de la liberté perdue. Car ceux-là qui vous ligotent ne comprendront pas votre langue, non plus que vous ne les comprendrez. »

Carnets de Léonard De VINCI, Codice Atlantico
145. r. a. Gallimard t. II, p. 400.

Ce petit morceau extrait des *Carnets* de notes de Léonard De VINCI il y a quelque mois, et que j'avais complètement oublié, me paraît assez propre à introduire notre leçon d'aujourd'hui. Ce passage assez grandiose n'est à entendre, bien entendu, qu'à titre allusif.

Nous allons reprendre aujourd'hui notre lecture des textes du petit Hans, en tentant d'entendre la langue dans laquelle le petit Hans s'exprime. La dernière fois je vous ai pointé un certain nombre d'étapes de ce développement du signifiant, dont en somme il nous fait considérer que le centre énigmatique, à savoir *le signifiant du cheval* inclus dans la phobie, *se présente comme ayant pour fonction celle d'un cristal dans une solution sursaturée*.

C'est *autour de ce signifiant du cheval que vient* en somme se développer, *s'épanouir en une sorte d'immense arborescence, ce développement mythique* dans lequel l'histoire du petit Hans consiste. Tout de suite, pour maintenant si je puis dire immerger *cet arbre dans le bain* de ce qui a été vécu par le petit Hans, nous devons voir quel a été le rôle de *ce développement de l'arbre*, et je veux vous indiquer ce à quoi va tendre une sorte de bilan que nous allons avoir à faire, de ce qu'a été le progrès du petit Hans.

Tout de suite il vous indique que puisqu'il s'agit ici de *la relation d'objet* prise dans les termes d'un progrès, et pendant que le petit Hans va vivre son œdipe, rien ne nous indique dans l'observation que nous devons considérer les résultats comme en quelque sorte pleinement satisfaisants.

Je dirais qu'il y a quelque chose que l'observation à son début accentue, c'est je ne sais quoi qu'on pourrait appeler une sorte de maturité précoce chez ce petit Hans. On ne peut pas dire qu'à ce moment là il est avant son œdipe, mais assurément à la sortie. La façon, en d'autres termes, dont le petit Hans éprouve ses rapports avec les petites filles, a déjà - comme on nous le souligne dans l'observation - tous les caractères avancés d'une relation, nous ne dirons pas *adulte*, mais en quelque sorte qui permet de lui reconnaître une espèce d'analogie assez brillante, qui fait que pour tout dire, FREUD lui-même le présente comme une sorte d'heureux séducteur, et qu'assurément ce terme complexe, voire *donjuanesque*, tyrannique dont j'ai laissé sortir une fois, ici, le terme pour le plus grand scandale de certains, est tout à fait caractérisé dans cette attitude précoce du petit Hans, qui indique l'entrée dans une sorte d'heureuse adaptation à un contexte réel. Que voyons-nous au contraire à la fin ?

À la fin, il faut bien le dire, on retrouve les mêmes petites filles habitant le monde intérieur du petit Hans.

Mais si vous lisez l'observation, vous ne pourrez pas ne pas être frappé de voir, non seulement combien elles sont *plus imaginaires* et combien elles sont vraiment *radicalement imaginaires*. Ce sont des *fantasmes* avec lesquels le petit Hans s'entretient et dans un rapport sensiblement changé d'ailleurs, ce sont bien plutôt ses enfants.

Je dirais que si c'est là qu'il faut voir en quelque sorte la matrice laissée par la résolution de la crise, à la future relation du petit Hans avec les femmes, bien assurément nous pouvons dire que du point de vue de la surface, le résultat est suffisamment acquis de l'hétérosexualité du petit Hans, mais que ces filles resteront marquées de quelque chose qui sera, si on peut dire, le stigmate de leur mode d'entrée dans la structure libidinale du petit Hans, et nous le verrons même traiter en détail comment elles sont entrées. Assurément le style narcissique de leur position par rapport au petit Hans, est irréfutable, et nous verrons même plus en détail ce qui le détermine, ce qui le situe.

Assurément le petit Hans, si on peut dire, aimera les femmes, mais elles resteront liées fondamentalement chez lui à une sorte de *mise à l'épreuve* de son pouvoir. C'est aussi bien pourquoi tout nous indique qu'il ne sera jamais sans les redouter : si on peut dire, elles seront ses maîtresses. C'est aussi bien que ce seront - et ce restera - « *les filles de son esprit* » et, vous le verrez, ravies à la mère, mais ce n'est certainement pas au-delà de la relation à l'objet féminin que s'achève chez le petit Hans [...]

Ceci est destiné à vous montrer ou à vous indiquer où est l'intérêt d'une telle recherche. Naturellement cela demande une reprise de notre parcours pour être confirmé. Il faut en somme que nous situions, puisque nous avons pris cela comme *point de repère par rapport au temps de la structuration signifiante du mythe* du petit Hans, les différentes étapes de ce qui se passe, à savoir de son progrès.

Nous parlons de *relation d'objet* entre les différents temps de la formation mythique signifiante. Quels sont les objets qui passent successivement au premier plan de l'intérêt du petit Hans ? Quels sont en somme les progrès qui se passent corrélativement dans le signifié, dans cette période particulièrement active, féconde d'une sorte de renouvellement, de révolution de la relation du petit Hans à son monde ? Allons-nous pouvoir saisir quelque chose qui parallèlement, nous permet de saisir ce que scandent ces *successives cristallisations* sous forme de *fantasmes* ?

Sans aucun doute *successives cristallisations d'une configuration signifiante* dont je vous ai montré la dernière fois la *communauté de figure*, à savoir que je vous ai permis tout au moins d'entrevoir comment dans ces successives figures, les mêmes éléments permutent avec les autres pour à chaque fois renouveler, tout en laissant fondamentalement la même, la *configuration signifiante*.

Le 5 Avril nous avons le thème que j'ai appelé « du retour » qui bien entendu n'est pas ce qu'il explique essentiellement, mais il a cela comme fond. C'est le thème de ce que nous pourrions appeler un *départ*, ou plus exactement [le thème] *d'une angoissante solidarité avec la voiture*, la *Wagen* qui est au bord de la rampe de départ, et que le *fantasme* du petit Hans développe en quelque sorte, car ce n'est pas d'emblée qu'elle se présente ainsi, il faut que l'interrogation du père le facilite d'avouer ses *fantasmes*, et en même temps *de les parler, de les organiser*, et aussi *de se les révéler* à lui-même en même temps que nous pouvons les apercevoir.

C'est le 11 Avril que nous voyons apparaître le *fantasme de la baignoire* qu'on dévisse, avec à l'intérieur le petit Hans et son grand trou dans le ventre, sur lequel nous concentrons une silhouette approximative. Entre les deux que s'est-il passé ?

C'est le 21 Avril que nous trouvons le fantasme que nous pouvons appeler du « nouveau départ avec le père ». C'est un *fantasme* manifestement représenté comme *fantasmatique* et *impossible* : il part avec la grand-mère avant que le père n'arrive, quand le père le rejoint, on ne sait par quel miracle le petit Hans est là. Voilà dans quel ordre les choses se présentent.

Le 22 Avril c'est le wagonnet dans lequel le petit Hans s'en va tout seul. Et puis quelque chose d'autre marquera probablement la limite de ce à quoi nous pourrions arriver aujourd'hui.

Avant le 5 Avril, de quoi s'agit-il ? Entre le 1^{er} Mars et le 5 Avril il s'agit essentiellement et uniquement du *phallus*.

Il s'agit du *phallus* à propos duquel le père lui apporte la remarque, lui suggère la motivation de sa phobie, c'est à savoir que c'est dans la mesure où il se touche, où il se masturbe, que la phobie a lieu. Il va plus loin : le père suggère l'équivalence de la phobie de ce qu'il craint avec ce *phallus*, au point de s'attirer de la part du petit Hans la réplique qu'un *phallus*, un « *Wiwimacher* », qui est très exactement le terme dans lequel le *phallus* s'inscrit dans le vocabulaire du petit Hans, ça ne mord pas.

Nous nous trouvons là à l'entrée dans les sortes de malentendus qui vont présider à *tout le dialogue* du petit Hans avec son père, en ce sens que le fait qu'un *phallus* c'est bien de cela qu'il s'agit dans ce qui mord, dans ce qui blesse. C'est quelque chose qui est si vrai que quelqu'un qui n'est pas psychanalyste et à qui j'avais fait lire cette observation du petit Hans, qui est un *mythologue*, quelqu'un qui a sur le sujet des mythes été assez loin dans la pénétration du problème, me disait :

« Il est tout à fait frappant de voir, en quelque sorte sous jacente à tout le développement de l'observation, on ne sait quelle fonction, non pas de *vagina dentata*, mais du *phallus dentatus*. »

Seulement bien entendu, cette observation se développe tout entière sous le registre du *malentendu*.

J'ajouterai : c'est là le cas tout à fait ordinaire de toute espèce d'interprétation créatrice entre deux sujets.

C'est même comme cela qu'elle se développe : de la façon à laquelle il faut s'attendre, c'est la moins anormale qui soit.

Et je dirais que c'est justement dans la béance de ce *malentendu* que va se développer quelque chose qui aura sa fécondité : au moment où le père lui parlera du *phallus*, il lui parlera de son *pénis réel*, de celui qu'il est en train de toucher.

Il n'a certainement pas tort, car l'entrée en jeu chez le jeune sujet de la possibilité d'érection, et tout ce qu'elle comporte pour lui d'émotions nouvelles, est quelque chose qui incontestablement a changé l'équilibre profond de toutes ses relations avec ce qui constitue alors le point stable, le point fixe, le point tout-puissant de son monde, à savoir la mère.

Et d'autre part, il y a quelque chose qui joue le rôle prévalent dans le fait que tout d'un coup quelque chose arrive qui est cette *angoisse foncière* qui fait tout vaciller, au point que *tout est préférable* : même *le forgeage d'une image angoissante* en elle-même complètement fermée, *comme celle du cheval*, et qui à tout le moins au centre de cette angoisse, *marque une limite, marque un repère*. Ce qui dans cette *image* ouvre la porte à cette *morsure*, à cette *attaque*, *c'est un autre phallus c'est le phallus imaginaire de la mère*, en tant que c'est par là que pour le petit Hans s'ouvre la phobie intolérable, ce qui a été jusqu'alors le jeu de montrer ou de ne pas montrer le *phallus*, de jouer avec un *phallus* qu'il sait depuis longtemps parfaitement inexistant et qui pour lui est l'*enjeu* des relations avec la mère.

Ce plan sur lequel s'établit ce *jeu de séduction*, non seulement *avec la mère*, mais *avec toutes les petites filles* dont il sait aussi très bien *qu'elles n'ont pas de phallus*, mais le maintien de ce jeu *qu'elles en ont quand même un*, c'est là quelque chose sur lequel l'a repoussé jusque là toute la relation fondamentalement pas simplement de leurre en quelque sorte au sens le plus immédiat, mais de jeu à ce leurre.

Entendons que si nous nous souvenons du *fantasme* sur lequel se termine la première partie de l'observation, à partir de laquelle... celle qui commence à partir du moment où la phobie se déclare, ce *fantasme* du petit Hans se rapporte à ses parents. C'est un *fantasme* qui est d'ailleurs, à la limite, c'est le seul qui n'est d'ailleurs pas un *fantasme*, c'est un rêve, *c'est un jeu* où l'enfant cache dans sa main quelque chose, *un jeu de gage* à la suite duquel il reçoit le droit de la petite fille à lui faire faire pipi.

Et à ce moment là FREUD et l'observation, soulignent qu'il s'agit d'un rêve auditif. Dans ce jeu de montrer ou de voir, qui est au fond de la relation première scopophilique avec les petites filles, l'élément *parlé*, le jeu passé dans *le symbole*, dans *la parole* n'y est-il pas d'ores et déjà prévalent ?

Ce qui va se passer, c'est qu'à toute tentative du père, dans cette première période, du père d'introduire tout ce qui concerne la réalité du pénis avec ce qui lui indique qu'il convient pour l'instant d'en faire très exactement, c'est-à-dire de n'y pas toucher, répond avec une rigueur automatique chez le petit Hans, la remise au premier plan des thèmes de ce jeu.

Entendez que par exemple il sort tout de suite ce *fantasme* qu'il était avec sa mère toute nue en chemise. C'est à ce propos que le père lui pose la question : « *Mais elle était toute nue, ou en chemise ?* ». Ce qui ne trouble pas le petit Hans : elle était avec une chemise si courte qu'on pouvait juste la voir toute nue, c'est-à-dire qu'on pouvait juste voir, et bien entendu aussi ne pas voir. Vous reconnaissez la structure du bord ou de la frange, qui caractérise l'appréhension fétichiste.

C'est toujours *jusqu'au point* où l'on pouvait *un peu voir*, et où l'on ne voit pas ce qui va apparaître, ce qui est suscité de caché dans la relation avec la mère, à savoir ce *phallus* inexistant, mais dont il faut aussi qu'on joue à ce qu'il soit là, et pour en quelque sorte accentuer le caractère de ce dont il s'agit à ce moment là, à savoir d'une défense contre l'élément bouleversant qu'apporte le père avec son insistance à parler du *phallus* en termes réels.

Dans ce fantasme, le petit Hans appelle un témoin, c'est-à-dire une petite fille qu'il appelle Grete, et qui est *empruntée aux bagages*, à sa *maison particulière*, aux petites amies avec lesquelles il poursuit ses *relations imaginaires*, mais concernant des personnages parfaitement réels qu'il poursuit à ce moment. Qu'elle s'appelle Grete et qu'elle intervienne dans ce fantasme, il n'est pas inutile de le souligner puisque nous la retrouverons plus tard. C'est elle qui est appelée dans le fantasme comme témoin de ce que maman et lui-même sont en train de faire, car à ce moment il introduit comme à la dérobée, très vite, le fait que très rapidement il se touche un petit peu.

La formation en somme de compromis, je veux dire le fait qui pour lui montre la nécessité de faire rentrer, sur le fond de la relation phallique avec la mère, tout ce qui peut intervenir de *nouveau*, non seulement par le fait de l'existence réelle de son pénis, mais du fait que c'est là-dessus que le père essaye de l'entraîner, est quelque chose qui littéralement structure tout la période antérieure au 5 Avril telle que nous la voyons dans l'observation dessinée.

Quand je dis toute la période antérieure au 5 Avril, bien entendu cela ne veut pas dire qu'il n'y ait que cela. Quelque chose de *second* va apparaître autour de ce 30 Mars, date de la consultation avec FREUD. Assurément ce qui va apparaître à ce niveau n'est pas entièrement artificiel, puisque comme je vous l'ai dit, c'est annoncé par ce qui déjà est impliqué par la collaboration du père du petit Hans dans *ses fantasmes* où il appelle en quelque sorte son père à son aide.

Donc entre le 1^{er} Mars et le 15 Mars où se situe *le fantasme de Grete et de la mère*, il s'agit avant tout de *pénis réel et de phallus imaginaire*. C'est justement entre le 15 Mars et *la consultation avec Freud*, qu'au moment où le père essaye de faire passer complètement dans la réalité le *phallus* en lui faisant remarquer que les grands animaux ont de grands *phallus*, et que les petits en ont de petits, et ce qui assurément entraîne le petit Hans à dire : « *Chez moi il est bien accroché, et il grandira.* » Le même schéma que celui que je vous indiquai tout à l'heure, se reproduit, c'est à savoir quelque chose qui est une réaction.

Chez le petit Hans, si vous voulez, nous avons à ce moment là quelque chose qui est la tentative complète de réaliser le *phallus* de la part du père, et *la réaction* du petit Hans une fois de plus sera quelque chose qui ne consiste pas du tout à entériner ce à quoi pourtant lui-même accède, mais à forger ce *fantasme des deux girafes* où se manifeste le 27 Mars ce qui en est l'essentiel.

À savoir *une symbolisation du phallus maternel*, ce *phallus maternel* qui nettement est *représenté dans la petite girafe*, et qui pour le petit Hans, en quelque sorte pris entre son attachement *imaginaire* et l'insistance du *réel* par l'intermédiaire de la parole du père, entre dans la voie, va donner en quelque sorte sa scansion, le schéma de tout ce qui va se développer dans *le mythe* de la phobie, c'est à savoir que *c'est le terme imaginaire qui va devenir pour lui l'élément symbolique*.

En d'autres termes, loin que dans *la relation d'objet* nous constatons la voie en quelque sorte directe du passage à la signification d'un nouveau réel, d'une acquisition du maniement du *réel* au moyen d'un instrument *symbolique* pur et simple, nous voyons au contraire, qu'au moins dans la phase critique dont il s'agit à propos du petit Hans et que la théorie analytique pointe comme étant celle de l'œdipe, le *réel* ne peut être réordonné dans *la nouvelle configuration symbolique* qu'au prix d'une réactivation de tous les éléments les plus *imaginaires*, qu'au prix d'une véritable *régression imaginaire* du premier abord qu'en a fait le sujet.

Nous en avons là dès les premiers pas de la névrose du petit Hans - *névrose infantile* j'entends - le modèle et le schéma :

- le père représentant de la réalité et de son nouvel ordre de l'adaptation au réel,
- le petit Hans y répondant par une sorte de *foisonnement imaginaire* qui renforce en quelque sorte d'une façon d'autant plus typique qu'elle est vraiment soutenue sur cette espèce de profond mode d'incrédulité, dans lequel d'ailleurs vous allez voir chez le petit Hans se poursuivre toute la suite, pour apercevoir ce quelque chose qui est donné au début de l'observation d'une façon en somme presque matérialisée.

Là c'est évidemment le côté exceptionnel, la valeur tombée du ciel que représente l'observation, pour nous montrer dans quelle voie lui-même s'aperçoit que pour nous cela peut être pris, à savoir que non seulement on peut jouer avec mais qu'on peut en faire *des bouchons de papier*, ce *quelque chose de chiffonné*.

Dans cette première image de la petite girafe, c'est le commencement de la solution, la synthèse de ce que le petit Hans apprend à faire, à savoir comment on peut jouer avec ces images, et ce quelque chose qu'il ne sait pas mais auquel il est tout simplement introduit par le fait qu'il sait déjà parler, qu'il est un petit homme, qu'il est dans *un bain de langage*.

Il sait très bien la valeur précieuse que lui offre le fait de pouvoir parler, et c'est d'ailleurs ce qu'il souligne lui-même sans cesse quand il dit de ceci ou de cela, et quand on lui dit que « *c'est bien* » ou que « *c'est mal* » :

« *Peu importe - dit-il - c'est toujours bien, puisqu'on peut l'envoyer au Professeur.* »

Et il y a plus d'une remarque de cette espèce, où à tout instant le petit Hans en quelque sorte montre son sentiment de cette sorte de fécondité propre, à la voie qui lui est ouverte par le fait qu'en somme, il trouve à qui parler. Et là, bien entendu, il serait bien étonnant que nous ne nous apercevions pas à cette occasion que c'est là tout le précieux, l'efficace de l'analyse.

Telle est cette *première analyse* faite avec un enfant. Assurément de son texte, de la façon dont FREUD amène son mythe d'œdipe tout crû, tout construit, sans la moindre tentative de l'adapter à quelque chose qui se présente d'immédiat et de précis chez l'enfant, on peut penser que c'est bien un des points les plus saisissants de l'observation.

Littéralement délibérément FREUD lui dit :

« *Je vais te raconter cette grande histoire que j'ai inventée, que je savais avant que tu vins au monde : c'est qu'un jour un petit Hans viendrait qui aimerait trop sa mère, et qui à cause de cela, détesterait son père.* » [p. 120]

[*Lange, ehe er auf der Welt war, hätte ich schon gewußt, daß ein kleiner Hans kommen werde, der seine Mutter so lieb hätte, daß er sich darum vor dem Vater fürchten müßte, und hätte es seinem Vater erzählt.*]

Je dirais que le caractère de *mythe originel* que représente l'œdipe dans la doctrine de FREUD, est là en quelque sorte, en somme par son auteur même, pris dans une opération où son caractère fondamentalement mythique est mis à nu. FREUD s'en sert de la même façon qu'on apprend depuis toujours aux enfants que « *Dieu a créé le ciel et la terre* », ou qu'on lui apprend toute espèce d'autres choses, selon le contexte culturel dans lequel il est impliqué. C'est *un mythe des origines* donné comme tel, et parce qu'en somme on fait foi à ce qu'il détermine comme orientation, comme structure, comme avenue, pour la parole chez le sujet qui en est le dépositaire, c'est littéralement sa fonction de création de la vérité qui est en cause.

Ce n'est pas autrement que FREUD l'apporte au petit Hans, et littéralement ce que nous voyons, c'est que le petit Hans en quelque sorte dit, c'est la même ambiguïté qui est celle dans laquelle se poursuit tout son assentiment avec ce qui va le poursuivre, le petit Hans dit quelque chose qui est à peu près ceci :

« *C'est très intéressant, c'est très excitant, comme c'est bien, il faut qu'il aille parler avec le bon Dieu pour avoir trouvé un truc pareil.* »
[« *Spricht denn der Professor mit dem lieben Gott, daß er das alles vorher wissen kann ?* »]

Mais quel est le résultat de ceci ? FREUD lui, nous dit, nous articule, très nettement de lui-même, de son cru, à ce moment-là, que bien entendu il n'est pas à attendre que cette communication de sa part porte du premier coup - rien que par le coup porté - ses fruits. Il s'agit, dit FREUD - à ce moment-là dans l'observation, l'articulant comme nous l'articulons ici - qu'elle produise ses productions inconscientes, qu'elle permette à la phobie de se développer.

Il s'agit d'une incitation, d'*un autre cristal* si on peut dire, qui est là implanté dans la signification inachevée que représente à lui tout seul, je veux dire dans son être tout entier, à ce moment là le petit Hans : d'une part ce qui s'est produit tout seul, à savoir la phobie, et d'autre part FREUD qui apporte là tout entier ce à quoi c'est destiné à aboutir.

Bien entendu FREUD ne s'imagine pas un seul instant que ce mythe religieux de l'œdipe qu'il aborde à ce moment là, porte immédiatement ses fruits, il n'attend qu'une chose, il le dit, c'est que cela aide ce qui est de l'autre côté, c'est-à-dire la phobie, à se développer. Cela fraye tout au plus les voies à ce que j'ai appelé tout à l'heure *le développement du cristal signifiant*. On ne peut pas le dire plus clairement que dans ces deux phrases de FREUD à la date du 30 Mars, c'est-à-dire de la consultation avec FREUD.

Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à ce moment là il y a quand même une petite réaction du côté du père. Elle ne durera pas longtemps, je veux dire que le père, nous le retrouverons vraiment dans les relations d'objet...
comme je vous le disais tout à l'heure, qui sont ce que nous cherchons à saisir aujourd'hui
à l'intérieur des différentes étapes de la formation signifiante
...qu'à la fin, et ce n'est pas pour nous étonner. C'est *tout à la fin de la crise* que nous le verrons venir au premier plan, au moment où je vous ai dit l'autre jour que juste avant *le fantasme du wagonnet*, se passe l'affrontement avec le père dans *le dialogue de l'œdipe* :

– « *Pourquoi es-tu si jaloux ?* »

Plus exactement *passionné*, c'est le terme qui est employé, et à la protestation du père

– « *Je ne le suis pas !* »

– « *Tu dois l'être !* »

C'est le point de la rencontre avec le père, avec ce que représente de carence à ce moment-là la position paternelle. Ici nous ne trouvons donc qu'une première apparition, un petit choc qui est donné en somme par le fait que le père, on voit bien en quoi il est déjà là :

- il est là d'une façon qui est tout à fait brillante,
- il est là de la façon dont on peut dire que l'on s'exprime couramment : qu'*il brille par son absence*.

Et c'est bien ainsi que dès le lendemain, le petit Hans réagit : il vient le trouver, nous dit le père, et il lui dit qu'il est venu le voir parce qu'il avait peur qu'il soit parti. Il viendrait d'ailleurs aussi bien le voir comme cela, ce dont il a peur, c'est que le père soit parti. Ceci nous mènera plus loin, puisque le père aussitôt interroge : « *Mais comment une chose pareille serait-elle possible ?* »

Là arrêtons-nous, apprenons à scander. Je dirais que devant cette peur de l'absence du père, ce qui est véritablement dans la peur c'est quelque chose qui est en somme une petite *crystallisation de l'angoisse*. L'angoisse n'est pas la peur d'un objet. *L'angoisse c'est la confrontation du sujet à cette absence d'objet où il est happé*, où il se perd et à quoi tout est préférable, jusqu'à y compris de forger le plus étrange, le moins objectal des objets, celui d'une phobie.

La peur dont il s'agit là, son caractère irréel est justement manifesté si nous savons le voir, par sa forme, à savoir que c'est *la peur d'une absence*, je veux dire *de cet objet* qu'on vient de lui désigner. Le petit Hans vient dire qu'il a peur de son absence, entendez-le comme quand je vous dis qu'il s'agit d'entendre l'anorexie mentale par, non pas que l'enfant ne mange pas, mais qu'il mange *rien*. Ici le petit Hans a peur de *son absence*, c'est de *son absence* dont il a peur et qu'il commence là à *symboliser*.

Je veux dire que pendant que le père est en train de se casser la tête pour savoir par quel tour et par quel contrecoup l'enfant peut manifester là une peur qui ne serait que l'envers du désir, ceci n'est pas complètement faux, mais ne saisit en quelque sorte le phénomène que par ses entours. C'est bien du commencement de la réalisation par le sujet que le père n'est justement pas ce qu'on lui a dit qu'il serait dans le mythe, et il le dit au père :

– « *Pourquoi me dis-tu que j'ai ma mère à la bonne, alors que c'est toi que j'aime ?* »

Ce que le petit Hans vient dire ne colle pas du tout :

– « *Il faut que ce soit toi que je haïsse, ça ne va pas.* »

Et en quelque sorte ce qui est impliqué là-dedans en dehors du petit Hans, et où il est pris, c'est que c'est bien regrettable qu'il en soit ainsi. Mais tout de même d'avoir été mis dans la voie dont il s'agit, c'est-à-dire de pouvoir, par rapport au *mythe*, repérer où est *une absence*, est quelque chose qui s'enregistre immédiatement, que l'observation note, et si vous voulez, pour lequel il faudrait - comme je viens de le faire - entendre *une symbolisation*.

Si nous appelons par un grand I le signifiant autour duquel la phobie ordonne sa fonction, quelque chose à ce moment là est symbolisé que nous pouvons appeler petit sigma : σ , absence du père : $I(\sigma P^0)$. Ce n'est pas dire que c'est le tout de ce qui est contenu dans *le signifiant du cheval*, bien loin de là. Nous allons le voir, il ne va pas s'évanouir comme cela tout d'un coup, parce qu'on aura dit au petit Hans : « *C'est de ton père que tu vas avoir peur, il faut que tu aies peur* ».

Non, mais assurément quand même *tout de suite le signifiant « cheval »* est déchargé de quelque chose, et l'observation l'enregistre :

« *Pas de tous les chevaux blancs...* »

Ce n'est plus maintenant de tous les chevaux blancs dont il a peur, il y en a dont il n'a plus peur, et tout de suite le père, malgré qu'il ne passe pas par la voie de notre théorisation, comprend qu'il y en a qui sont *Vati* [Papa], et à partir du moment où il sent qu'il y en a qui sont *Vati*, on n'en a plus peur.

On n'en a plus peur pourquoi ? Parce que *Vati* est tout à fait gentil, c'est ce que *le père* également comprend sans comprendre tout à fait, sans même comprendre du tout - jusqu'à la fin - que c'est bien là qu'est le drame : que *Vati* soit tout à fait gentil, car s'il y avait eu un *Vati* dont on aurait pu vraiment avoir peur, on aurait été dans la règle du jeu si on peut dire, c'est-à-dire qu'on aurait pu faire *un véritable œdipe*, un œdipe qui vous aide à « *sortir des jupes de votre mère* ». Mais comme il n'y a pas de *Vati* dont on a peur, comme *Vati* est trop gentil, cela explique qu'à évoquer l'agressivité possible du *Vati* dans le mythe, le signifiant phobique de $\iota\pi\pi\omicron\varsigma$ [hippos] se décharge d'autant, et c'est enregistré dans l'après midi même.

Je ne force rien dans ce que je vous raconte, puisque c'est dans le texte, il suffit d'en *décaler imperceptiblement le point de perspective*, pour que simplement elle ne devienne plus une espèce de labyrinthe dans lequel on se perd, mais que chacun des détails par contre, prenne à tout instant un sens.

Car je peux avoir l'air d'aller là assez lentement, de repartir encore du début, mais il faut bien que je vous le fasse saisir : c'est qu'aucun détail de l'observation n'échappe à cette *mise en perspective*, qu'à partir du moment où vous voyez comment s'articule le rapport du *signifiant* rapporté tout brut par FREUD, avec le *signifié en gésine*, nous le voyons retentir mathématiquement sur les fonctions du signifiant qui est suscité à l'état spontané, naturel, dans la situation du petit Hans.

À ce moment là nous voyons s'enregistrer aussitôt ces effets de soustraction, de décharge, pour autant simplement qu'on a amené le père, et d'autant moins qu'il faut que ça s'inscrive d'une façon en quelque sorte mathématique, comme sur *le plateau d'une balance*.

Il y a une partie des chevaux blancs qui ne font plus peur, et l'observation elle-même articule qu'il y a deux ordres d'angoisse, nous dit FREUD - je veux dire que FREUD en remet sur ce que je viens de dire - FREUD distingue :

- l'angoisse *autour* du père,
- qu'il oppose à l'angoisse *devant* le père.

Nous n'avons vraiment pas à prendre acte de la façon dont FREUD lui-même nous la présente, pour y retrouver exactement les deux éléments que je viens ici de vous décrire : *l'angoisse autour de cette place vide, creuse, que représente le père dans la configuration* du petit Hans, c'est justement celle qui cherche son support dans la phobie, et dans toute la mesure où on a pu susciter, ne serait-ce qu'à l'état d'exigence de quelque chose de postulé, une angoisse devant le père, dans toute cette mesure *l'angoisse autour de ce qui est la fonction du père est déchargée*.

Enfin on peut avoir une angoisse devant quelque chose, malheureusement ça ne peut pas aller bien loin puisque le père, *tout en étant là* précisément, n'est nullement apte à supporter *la fonction* établie que lui donnent les nécessités d'une formation mythique correcte, limpide, et dans toute sa portée universelle *qu'a le mythe d'Œdipe*.

C'est précisément ce qui force notre petit Hans à retomber dans sa difficulté. Sa difficulté après cela, comme FREUD l'a prévu, va commencer à se développer, à s'incarner, à se précipiter dans les productions qui doivent se développer de sa phobie. Et on commence tout de suite à voir plus clair, en ce sens qu'apparaît le 1^{er} fantasme du 5 Avril d'où je suis parti l'autre fois comme d'un premier terme, et dont nous retrouvons jusqu'à la fin les transformations, et qui en somme avec tout ce qui l'entoure, tout ce qui l'annonce, met en valeur le poids, quelque chose que le petit Hans dans le jour qui le précède immédiatement, commence de bien articuler : qu'est-ce qui me fait peur ?

On commence à le voir, c'est que le cheval - et c'est articulé comme cela dans le texte - le père en met un coup, il fait vraiment de *l'analyse*, c'est-à-dire que de temps en temps il ne sait plus très bien où aller, cela lui permet de trouver des choses : *il voit les quatre modes sous lesquels le cheval fait peur*. Ce sont tous des éléments qui mettent en jeu ce quelque chose qui pour un homme - c'est-à-dire un animal qui est destiné à se savoir exister, à la différence des autres animaux - et c'est bien ce qui doit être [articulé] au moment où cela montre son instance la plus perturbante, c'est à savoir justement ce qui est développé, articulé, à ce moment-là dans les néo-productions de la phobie par le petit Hans, à savoir *le mouvement*.

Entendez bien qu'il ne s'agit pas du mouvement uniforme dont nous savons depuis toujours, ou tout au moins depuis quelque temps, que c'est un mouvement dans lequel on ne se sent pas, un mouvement dans lequel on se sauve. C'est là déjà depuis ARISTOTE, que la discrimination du mouvement linéaire et du mouvement rotatoire a ce sens là. Dans un langage plus moderne : il y a une accélération.

Je veux dire là où le petit Hans nous dit que *le cheval en tant qu'il traîne quelque chose après lui, est redoutable, quand il file, quand il démarre* - plus quand il démarre vite que quand il démarre lentement - *là partout où en quelque sorte on peut sentir cette inertie qui fait que ce mouvement...*

pour qui n'est pas impliqué dans ce mouvement, et pour qui ce minimum de détachement de la vie consiste justement en ce que j'ai appelé tout à l'heure « se savoir exister », être un être conscient de lui-même pris dans ce mouvement ... se manifeste, présente *cette sorte d'inertie qui fait que* - c'est là que l'angoisse est à analyser - *que l'angoisse est aussi bien de l'entraînement du mouvement que son envers, à savoir le fantasme d'être laissé en arrière, d'être laissé tomber.*

La chute profonde que représente pour Hans cette introduction de *quelque chose qui tout d'un coup l'emporte dans un mouvement*, à savoir de tout ce qui modifiant profondément ses relations avec cette stabilité de la mère, le met en présence de la mère, comme aussi bien en présence de quelque chose qui pour lui est vraiment subversive dans ses bases mêmes, cette mère, il nous le dit sous la forme à ce moment là de *ce qu'il dit du cheval* : « *Umfallen und beißen wird* », *c'est ce qui à la fois tombera et mordra.*

La morsure, nous savons à quoi elle est liée : elle est liée au surgissement de ce qui *se produit chaque fois qu'en somme l'amour de la mère vient à manquer*, au moment où la mère en somme *tombe* pour lui, elle est en même temps ce quelque chose qui n'a d'autre issue que ce qui est pour le petit Hans lui-même, la réaction d'angoisse de nécessité, *la réaction qu'on appelle catastrophique* :

- première étape : mordre,
- deuxième étape : tomber, se rouler par terre.

« *À partir de maintenant...*

nous dit le petit Hans, quand il essaye de restituer d'une façon d'ailleurs complètement fantasmagorique le moment où pour lui *la phobie a été attrapée*, c'est ce quelque chose qui s'exprime pour lui aussi dans *cette formule* dont il faut retenir *la structure*

...« *À partir de maintenant, toujours les chevaux attelés à l'omnibus tomberont* ».

Telle est la formule dans laquelle s'incarne pour le petit Hans ce dont il s'agit, à savoir de la mise en question sur ces bases mêmes, de tout ce qui à ce moment là a constitué les assises de son monde.

Ceci est très précisément ce qui nous mène jusqu'au 9 Avril à l'élaboration autour de la phobie du thème de l'angoisse du mouvement, thème dans lequel quoique ce soit qu'essaye d'apporter de tempérament le père est absolument sans effet, parce qu'en effet rien ne peut résoudre pour un être comme l'homme dont le monde se structure dans *le symbolique*, ce devenir senti, ce quelque chose qui l'emporte dans un mouvement, et c'est pour cela qu'il faut que dans *sa structuration signifiante*, le petit Hans fasse cette conversion qui va consister à changer, *à convertir le schéma du mouvement en schéma d'une substitution.*

Ceci par étapes. Il y aura d'abord l'introduction du *thème de l'amonible*, puis ensuite avec ceci se produira *la substitution*. C'est-à-dire les deux étapes schématiques qui sont exprimées dans la formation de la baignoire, là où elle est au moment où on la dévisse. Et *on ne la dévisse pas sans frais*, car comme je vous l'ai dit, il faut qu'à ce moment là le petit Hans *se fasse quelque chose*, dont nous savons que ça n'est jamais sans frais que ce passage s'opère, ce *quelque chose* qui va parfaitement consister en ceci, qui n'est *pas assez mis en relief* dans l'observation, que pour un temps non seulement il suffit *de la castration*, mais qu'elle est formellement symbolisée par ce *perçoir*, ce *grand perçoir* qui lui entre dans le ventre.

Puis la deuxième étape : *que quand on dévisse quelque chose, on peut revisser autre chose à la place*. Et que par cette forme signifiante le *quelque chose* dont il s'agit, à savoir *l'opération de transformation pour le sujet, du mouvement en substitution, de la continuité du réel dans la discontinuité du symbolique*, est ce qui est par toute l'observation démontré comme *le cheminement* même sans lequel sont *incompréhensibles* les étapes et le progrès de l'observation.

Que se passe-t-il dans *le signifié*, je veux dire dans ce qui arrive à la fois de confus et de pathétique au petit Hans, entre le 5 Avril, à savoir *le schéma du fantasme de la voiture qui démarre*, avec tout ce qui lui est attaché de la phobie, et le déboulonnage fantasmagorique de la baignoire où commence à s'amorcer cette *symbolisation de la substitution* possible ? Qu'y a-t-il entre les deux ?

Il y a entre les deux tout un entour dont je suis forcé de déblayer le matériel. C'est tout le long passage qui va durer très exactement à peu près tout ce temps pendant lequel se produit pour le petit Hans le seul élément qui est susceptible dans la situation antérieure, *d'introduire l'amonibilité* comme un élément fondamental de sa *restructuration* de son monde. *Qu'est-ce que c'est ?*

C'est très exactement ce que je vous ai dit être l'élément qu'il faut que nous introduisions dans la dialectique du *montrer et ne pas voir*, du *susciter ce qui n'est pas, comme ce qui est, mais caché* c'est-à-dire « *le voile* » lui-même.

En d'autres termes, pendant ces deux jours de questionnements anxieux, le père littéralement n'y comprend rien et ne fait par là, comme nulle part ailleurs, qu'une espèce de tâtonnement maladroit que FREUD lui-même souligne, et dont il précise que c'est la partie en quelque sorte ratée de l'investigation analytique.

Peu importe, il nous en reste assez, non seulement pour voir ce qui en constitue l'essentiel, mais pour voir ce que FREUD lui-même a pris soin d'y souligner comme l'essentiel : ce qui se passe devant les voiles, c'est-à-dire « *la paire de petites culottes* » qui sont là dans leurs détails, soignées, fignées dans l'observation, la petite culotte jaune et la culotte noire, dont on nous dit que c'est une *reformbosen*.



La *reformbosen* est ce quelque chose qui évidemment est une nouveauté à l'usage des femmes qui vont du vélo. En effet nous savons bien que la mère de Hans est à la pointe du progrès. La mère de Hans, nous la retrouverons, et je pense que quelques judicieux extraits de très jolies comédies d'APOLLINAIRE, en particulier [Les mamelles de Tirésias](#), nous aideront à *la peindre* de plus près. Comme on dit dans cet admirable drame :

« Elles sont tout ce que nous sommes
Et cependant ne sont pas hommes ». [Acte I, scène 9]

C'est bien là qu'est tout le drame. C'est de là que tout est parti depuis le début, pas simplement parce que la mère du petit Hans est plus ou moins féministe, mais parce qu'il s'agit en somme pour le petit Hans de la vérité fondamentale inscrite dans les vers que je viens de vous citer, et à propos desquels FREUD ne nous a jamais dissimulé la valeur essentielle et décisive, en nous rappelant la phrase que « *L'anatomie c'est le destin* ».

C'est bien de cela qu'il s'agit, mais ce que nous voyons, au moment où le petit Hans articule ce qu'il a à dire, et qu'interrompent tout le temps les questions passionnées du père, qui le rendent difficile en quelque sorte à cribler, mais FREUD le fait car ce que FREUD nous dit est l'essentiel, ce qu'on voit de plus clair là-dedans, c'est qu'il y a deux étapes sous lesquelles le petit Hans reconnaît et différencie les culottes qui se projettent sur leur dualité d'une façon confuse, comme si chacune pouvait à un certain moment remplir plus une des fonctions que l'autre. Mais l'essentiel est ceci : les culottes en elles-mêmes sont liées pour lui à une réaction de dégoût.

Bien plus : le petit Hans a demandé qu'on écrive à FREUD que quand il avait vu les culottes, il avait craché et il était tombé par terre, puis il avait fermé les yeux. C'est justement pour cela, à cause de cette réaction que le choix est fait que le petit Hans ne sera jamais un fétichiste. Si au contraire il avait reconnu que ces culottes étaient précisément tout son objet, à savoir ce mystérieux *phallus* que personne ne verra jamais, il s'en serait satisfait et serait devenu fétichiste.

Mais comme le destin en a voulu autrement, le petit Hans précisément est dégoûté des culottes, mais il précise que quand c'est la mère qui les porte, c'est une autre affaire, c'est-à-dire que là elles ne sont plus répugnantes du tout. C'est justement cela, à savoir la différence qu'il y a entre ce qui pourrait s'offrir à lui comme objet - à savoir les culottes en elles-mêmes - et le fait qu'elles ne gardent leur vertu si on peut dire, qu'étant en fonction, que *là où il continue à soutenir le leurre du phallus*, c'est là qu'est le nerf, le passage qui nous permet d'appréhender l'expérience.

À ce moment là, la réalité s'est mise en valeur par cette longue *interrogation* autour de laquelle le petit Hans essaye de s'expliquer, et dans la mesure même où il est poussé dans des directions divergentes et confuses, s'explique si mal mais dont pourtant l'essentiel est, par l'intermédiaire de cet *objet privilégié*, d'introduire *l'élément d'amovibilité* que nous allons retrouver dans la suite, et qui à partir de ce moment là fait passer sur le plan de l'instrumentation, du formidable matériel d'instruments que nous allons voir se développer comme dominant à partir de ce moment là, l'évolution du *mythe signifiant*.

Je vous l'ai dit la dernière fois, j'en ai amené *quelques uns*, je vous ai même montré combien déjà dans les ambiguïtés du signifiant se trouvaient inscrites des choses singulières, cette extraordinaire homonymie entre *la pince*, *le sabot* et *la dent du cheval*. Je pourrais vous développer cela encore bien plus loin si je vous disais que *le sabot* s'appelle *la pince* au milieu, et que des deux côtés, ça s'appelle *les mamelles* !

La dernière fois en vous parlant du *Schraubendreher* qui veut dire *tournevis*, je vous ai dit que ce n'est justement pas ce qui est dans *le fantasme de l'installateur*, à savoir qu'il s'agit d'une pince, de tenailles, et que c'est FREUD qui ressort son *Schraubendreher* à ce moment là, sans avoir vu très bien la valeur que lui offrait cette instrumentation. Donc ne croyez pas qu'elle soit unique, vous allez voir apparaître dans les objets qui vont venir maintenant progressivement s'imposer, les rapports non seulement de la mère et de l'enfant, mais de cette *amovibilité* foncière qui s'exprime pour l'homme dans *la question de la naissance et de la mort*.

Vous allez les voir maintenant s'introduire, et derrière eux le personnage absolument énigmatique, inquiétant, burlesque qui va être la cigogne. Mais n'oubliez pas également qu'elle a un tout autre style, par ce Monsieur STORCH [Cigogne] que vous allez voir arriver avec *sa silhouette extravagante*, un petit chapeau et ses clefs, pas dans ses poches parce qu'il n'en a pas, mais dans son bec, et il se sert aussi de son bec comme de forceps, de bascule et de cadenas.

Nous sommes submergés à partir de ce moment-là par le matériel et c'est cela en effet qui va caractériser toute la suite de l'observation. Mais pour ne pas vous laisser partir sans quelque chose, je vous dirai que c'est le moment axial, tournant de ce qui va se passer autour de la mère et de l'enfant.

Nous reprendrons tout cela, pas à pas, la prochaine fois, et nous verrons par l'intermédiaire de quelle forme signifiante précise cette mère et cet enfant sont toujours les mêmes, transformés.

La *voiture* deviendra une *baignoire*, puis une *boîte*, etc. Tout cela s'emboîtant les uns dans les autres. Mais à un moment qui était évidemment très joli - et ceci quand on a fait suffisamment de progrès avec la mère - et vous verrez lesquels, intervient un très joli petit fantasme qui est celui-ci : le petit Hans prend une petite poupée de caoutchouc qu'il appelle comme par hasard, Grete. On lui demande pourquoi : « *Parce que je l'ai appelée Grete* ».

Évidemment si on a bien lu l'observation, ce qui semble avoir un peu échappé au père c'est que c'est bien la même qui était témoin du jeu avec la mère. Mais là, on a fait des progrès, comme on a déjà assez avancé dans la maîtrise de la mère, et vous verrez que ce terme doit être employé dans son sens le plus technique, vous verrez par l'intermédiaire de qui on a appris à la conduire au bout des rênes, et même à lui taper dessus un petit peu.

Et à ce moment là, quand la petite poupée est transpercée par le couteau, on introduit quelque chose pour le faire ressortir. Le petit Hans refait sa petite perforation, mais cette fois-ci avec un petit canif que l'on a préalablement fait entrer par le petit trou qui est fait pour faire « *Quich...* ».

Le petit Hans a définitivement trouvé le fin mot et le fin bout de la farce : cette mère avait dans la tête, en réserve, un petit couteau pour le lui couper, et le petit Hans lui a coupé le chemin pour le faire sortir.

- 09 Avril : *les deux culottes.*
- 11 Avril : *la baignoire et le perçoir.*
- 13 Avril : *chute d'Anna.*
- 14 Avril : *la grande boîte.*
- 15 Avril : *la cigogne.*
- 16 Avril : *le cheval fonetté.*
- 21 Avril : *l'embarquement imaginaire avec le père, le grand dialogue.*
- 22 Avril : *le sacre sur le wagonnet, le canif dans la poupée.*
- 24 Avril : *l'agneau.*
- 26 Avril : *Lodi.*
- 30 Avril : *Ich bin der Vati.*
- 02 Mai : *l'installateur.*

Reprenons aujourd'hui *quelques propos* sur le petit Hans, qui est l'objet depuis quelque temps de notre *attention*.

Je rappelle dans quel esprit se poursuit *ce commentaire*. Qu'est-ce en somme que « *Le petit Hans* » ?

Ce sont les bavardages d'un enfant de cinq ans, entre le 1^{er} Janvier et le 2 Mai 1908. Voilà ce que se présente être « *Le petit Hans* » pour tous les lecteurs non prévenus. S'il est prévenu - il n'a pas de peine à l'être - il sait que ces bavardages ont de l'intérêt.

Pourquoi ont-ils de l'intérêt ? Ils ont de l'intérêt parce qu'il est posé, au moins en principe, qu'il y a un certain rapport entre ces bavardages et quelque chose qui est tout à fait consistant : c'est une phobie

- avec *tous les ennuis* qu'elle apporte à la vie du jeune sujet,
- *toutes les inquiétudes* qu'elle apporte à son entourage,
- *tout l'intérêt* qu'elle provoque chez le *Professeur FREUD*.

Il y a un rapport, en d'autres termes, entre ces bavardages et cette phobie. Je considère qu'il est de toute première importance d'élucider ce rapport, de ne pas chercher ce rapport dans *un au-delà* du bavardage qui ne nous est nullement présenté dans l'observation. Elle se présente à nous dans notre esprit après coup, avec tout le caractère impérieux du préjugé. Exemple : le point sur lequel je vous ai laissés la dernière fois, à savoir l'histoire de la poupée que le petit Hans transperce avec un canif.

J'ai refait aujourd'hui une chronologie. Je pense que depuis le temps vous avez tous, non seulement lu, mais relu l'observation du petit Hans, et que ces indications doivent être assez vivantes par elles-mêmes. La dernière fois quand je me suis arrêté aux réactions du petit Hans à l'endroit des deux culottes de la mère, avec tout ce que ceci comporte :

- de problématique d'échanges à ce moment,
- d'interrogations entre le père et l'enfant,
- et une sorte de profond malentendu sur lequel se poursuit ce dialogue.

J'ai mis - avec FREUD d'ailleurs - l'accent sur ce qui lui paraissait en tout cas *le résidu* le plus essentiel de ce dialogue à propos des deux culottes de la mère. C'est à savoir ce qui alors est bel et bien affirmé par Hans, et qui ne lui est nullement induit ni suggéré par l'interrogatoire, c'est à savoir que les deux culottes n'ont absolument pas le même sens selon :

- qu'elles sont là et que le petit Hans crache et se roule par terre, fait toute une vie, manifeste un dégoût dont lui-même ne donne pas la clef, mais manifeste le désir qu'on le communique au Professeur,
- ou qu'elles sont sur la mère, auquel cas le petit Hans dit qu'elles ont pour lui littéralement un tout autre sens.

Quand je mets l'accent là-dessus, je puis entendre de la part de certains, je ne sais quel étonnement : que j'élude à ce propos la connexion des dites « *Hosen* », des culottes de la mère, avec le *Lumpf*. Dans le vocabulaire du petit Hans, le *Lumpf* ce sont les excréments. Ils sont appelés de cette façon atypique, comme il est excessivement fréquent chez les enfants qu'un nom de rencontre, sinon de hasard, soit donné à cette fonction à partir d'une première dénomination liée à une certaine connexion de l'exercice de cette fonction.

Nous verrons ce qu'il en est au sujet du *Lumpf*. Comme si en somme à ce moment là je faisais, par je ne sais quel *esprit de système*, l'élosion de ce *stade anal* qui surgit à point nommé dans notre esprit, exactement comme quand on appuie sur un bouton « *on* » provoque telle réaction conditionnée du *chien de Pavlov*. Du moment que vous entendez parler d'excréments : *stade anal ! stade anal ! stade anal !* et parlons de *stade anal*, parce qu'il faut que les choses se passent *normalement*.

Je voudrais que vous preniez un peu de recul sur cette observation, et que vous vous aperceviez que s'il y a en tout cas une chose qui n'est vraiment nullement indiquée dans le procès de cette cure...

est-ce une cure ? Assurément je n'ai pas dit que c'était une cure, j'ai dit que c'était quelque chose qui a une fonction fondamentale dans notre expérience de l'analyse, comme chacune des grandes observations de FREUD ...rapide, c'est bien un certain *rythme* ou un certain *mécanisme* qui puisse s'inscrire dans le registre « *frustration* ».

Il est précisément pendant tout le temps de la cure, non seulement soumis à *aucune frustration*, mais *comblé*. Régression ou agression ? Agression sans aucun doute, mais assurément pas liée ni à *aucune frustration*, ni à aucun moment de *régression*. S'il y a *régression*, ce n'est pas au sens instinctuel, au sens même d'une résurgence de quelque chose qui soit antérieur, s'il y a en effet un phénomène de régression, il est d'un registre qui est de l'ordre de celui qu'à plusieurs reprises je vous ai indiqué comme possible. C'est en effet ce qui se passe quand, de par la nécessité de l'élucidation par le sujet de son problème, il arrive, il exige, il poursuit la réduction de tel ou tel élément de son « *être au monde* », de ses relations, la réduction par exemple du *symbolique* à l'*imaginaire*, voire quelquefois comme il est manifeste dans cette observation, du *réel* à l'*imaginaire*.

En d'autres termes, le changement de l'abord des signifiants de l'un des termes en présence, c'est bien en effet ce que vous allez voir se faire quand au cours de cette observation, vous voyez le petit Hans poursuivre, avec ce je ne sais quoi de rigoureux, voire d'impérieux, qui est bien le caractère du processus signifiant de l'inconscient en tant que FREUD l'a défini comme inconscient, c'est-à-dire que sans que le sujet puisse aucunement s'en rendre compte, sans littéralement qu'il sache ce qu'il est en train de faire, il suffit qu'il soit simplement aidé, incité au développement de l'*incidence signifiante* qu'il a lui-même introduite comme nécessaire à sa sustentation psychologique. Arrivant à la développer, il en tire une certaine solution qui n'est pas forcément d'ailleurs une solution normative, ni la solution la meilleure, mais assurément une solution qui dans le cas du petit Hans, a pour effet de la façon la plus évidente de résoudre le *symptôme*.

Revenons à ce *Lumpf*. FREUD le dit à un moment à propos en effet de ces signes de dégoût manifestés à propos des *culottes de la mère*, et un peu avant, le père a posé quelques questions dans ce sens, que le petit Hans sûrement a montré que la question des *excréments* n'était pas pour lui sans signification ni sans intérêt. FREUD parle à propos des *culottes*, d'un rapport avec le *Lumpf*, mais bien entendu ceci se renverse : inversement nous pouvons dire que le *Lumpf* nous apparaît amené à propos des *culottes*.

Et qu'est-ce cela veut dire ? Ce n'est pas simplement - ce qui est un fait - que c'est autour d'une manifestation nette d'une réaction de dégoût que manifeste le petit Hans autour des culottes de la mère, qu'il est amené à parler des fonctions excrémentielles dont il s'agit. FREUD lui-même le souligne au moment où il parle du *Lumpf* : en quoi - en d'autres termes - les excréments, et ce qui est de l'anal dans l'occasion, interviennent-ils dans l'observation du petit Hans ?

En quoi ? En ceci qui nous est immédiatement dit, que le petit Hans a pris au *Lumpf* un intérêt qui peut-être bien, n'est pas sans rapport avec ces arrières plans, sans connexion avec la propre fonction excrémentielle. Mais assurément de quoi s'agit-il à ce moment là ? C'est de la participation pleinement admise par la mère, aux fonctions excrémentielles de la mère, pour autant que le petit Hans est pendu après la mère à chaque fois qu'elle se culotte et se déculotte. Il la tance, et la mère s'en excuse : « *Je ne peux pas faire autrement que de l'emmener avec moi au cabinet* ». Car le père à ce moment là, qui d'ailleurs n'en ignore pas grand-chose, refait sa petite enquête.

C'est donc bien autour de ce jeu entre le petit Hans et sa mère : « *voir et ne pas voir* », et non seulement « *voir et ne pas voir* », mais « *voir ce qui ne peut pas être vu, parce que cela n'existe pas* » et que le petit Hans le sait très bien, et que pour voir « *ce qui ne peut pas être vu* », il faut le *voir derrière un voile*, c'est-à-dire maintenir un voile devant l'inexistence de ce qui est à voir.

C'est tout autour précisément du thème du voile, du thème de la culotte, du thème du vêtement pour autant que derrière ce vêtement se dissimule le fantasme essentiel aux relations entre la mère et l'enfant, qu'est le *fantasme de la mère phallique*, c'est autour de ce thème que le *Lumpf* est introduit, et par conséquent si je le laisse à son plan, c'est-à-dire à son *second plan* : ce n'est pas par esprit systématique, c'est parce que dans l'observation il ne nous est amené que dans cette connexion.

Autrement dit, il ne suffit pas dans une analyse de trouver un air connu, pour se trouver du même coup enchanté d'être en pays de connaissance, et se contenter de dire nous sommes là en train de retrouver la ritournelle, à savoir « *le complexe anal* ».

Il s'agit de savoir à tel moment de l'analyse quelle est la fonction précise de ce thème qui est toujours pour nous important, non pas simplement à cause de cette *signification* d'ailleurs purement implicite, en elle-même vague et uniquement liée à des idées de *génétisme* qui peuvent être à tout instant remises en cause dans ce cas concret au niveau de chaque moment d'une observation, mais pour connaître sa connexion par rapport au *système complet du signifiant* en tant qu'il est en évolution, autant pendant le *symptôme* dans l'évolution de la maladie, que dans le processus de la cure.

Si le *Lumpf* à l'intérieur de ce système est quelque chose qui a un sens supplémentaire, c'est aussi bien assurément par ce par quoi il est strictement *homologue* de la fonction des culottes dans l'occasion, c'est-à-dire de voile.

Le *Lumpf*, comme les culottes, est quelque chose qui peut tomber : le voile tombe, et c'est bien dans la mesure où le voile est tombé, que pour le petit Hans il y a un problème. Et si je puis dire, ce voile, il en relève le pan, puisque je vous ai dit que c'est justement dans la mesure de cette expérience du [9 Avril](#), de *la longue explication sur les culottes* que nous verrons apparaître ensuite : le fantasme de la baignoire, c'est-à-dire l'introduction de quelque chose qui a le plus étroit rapport avec cette chute, à savoir l'introduction par la combinaison de cette chute, de ce chu, avec l'autre terme en présence duquel il est affronté dans la phobie, à savoir *la morsure* et que nous allons avoir l'introduction du thème de l'*amovibilité*, du dévissage, qui va se poursuivre comme un élément de réduction essentiel de la situation dans la succession des fantasmes.

Il faut donc bel et bien voir et concevoir *cette succession des fantasmes* du petit Hans, comme étant ce que je vous ai dit, à savoir *un mythe en développement*, quelque chose qui est *un discours*. D'ailleurs ce n'est absolument pas autre chose dans l'observation. Il ne s'agit pas d'autre chose dans l'observation que d'une série de réinventions de ce mythe à l'aide d'éléments imaginaires. Et il s'agit de comprendre en quoi ce progrès tournant, ces successives transformations du mythe ont une fonction, sont quelque chose qui, à un niveau profond qui est justement celui que nous pouvons comprendre, représente pour Hans la solution du problème, qui est le problème littéralement de sa propre position dans l'existence, pour autant qu'elle doit se situer par rapport à une certaine vérité, par rapport à un certain nombre de repères de vérité, dans laquelle il a à prendre sa propre place.

S'il fallait quelques preuves supplémentaires de ce que je vous dis, et j'insiste un peu dans toute la mesure où on m'a fait cette *objection*, puisque je la rencontre, je veux la poursuivre jusque dans son dernier terme, et vous prier de vous reporter au texte pour savoir ce qu'est en fin de compte le *Lumpf*. J'ajouterais que le petit Hans à un moment *déterminé*, quand *on revient de chez la grand-mère* le dimanche soir, marque son dégoût dans le wagon, pour les coussins noirs du compartiment parce que c'est du *Lumpf*.

Et dans l'explication qui suit avec le père, je crois deux jours après, qu'est-ce qui vient en comparaison du noir du *Lumpf*? Ce sont *une chemise, une chemisette noire* et des *bas noirs*. Le rapport étroit du thème du *Lumpf* avec les vêtements de la mère, c'est-à-dire toujours avec le thème du voile, est accusé dans l'observation même par le petit Hans lui-même. D'ailleurs *qu'est-ce donc que le Lumpf*, et d'où sort-il ? Pourquoi le petit Hans a-t-il appelé les excréments un *Lumpf*? *On nous le dit* également dans l'observation : c'est par comparaison avec des bas noirs.

Dans toute la mesure du segment d'observation dont nous poursuivons l'examen dans la psychanalyse de FREUD, il est bien clair que le *Lumpf*, c'est-à-dire l'excrément, intervient là dans un certain rapport, dans une certaine fonction de l'articulation signifiante. Ce qu'il est beaucoup plus essentiel, beaucoup plus important, ce qui est à vrai dire la seule chose importante à nous de voir, c'est sa relation

- avec ce thème du vêtement,
- avec ce thème du voile,
- avec ce thème de *ce derrière quoi* est cachée l'absence de pénis niée de la mère,

...que c'est cela qui en est *la signification essentielle*, et que nous ne modifions aucunement la direction de l'observation elle-même par aucune espèce d'esprit de parti pris, quand nous prenons cet axe, ce centre pour comprendre quel est le progrès de ces transformations mythiques à travers lesquelles s'accomplit la réduction de la phobie dans l'analyse.

Nous en étions arrivés au [11 Avril](#), avec *le fantasme de la baignoire* dont je vous ai dit que la baignoire représentait quelque chose qui commence à être la mobilisation de la situation. En d'autres termes, ce à quoi Hans, pour des raisons X, se sent lié, avec pour lui production *maxima* d'*angoisse*, à savoir cette réalité étouffante, unique de la mère qui à partir du moment où il se sent absolument à la fois *livré à elle*, et *annulé par elle*, et *menacé par elle*, est quelque chose qui représente la situation de danger, de danger d'ailleurs absolument innommable en soi, d'angoisse à proprement parler, pour le petit Hans.

Il s'agit de voir comment l'enfant va pouvoir sortir de cette situation. Je vous rappelle quel est le schéma fondamental de la situation de l'enfant vis-à-vis de la mère, de l'enfant en passe de perdre l'amour de la mère. Il se situe comme ceci :

Enfant (Es)	Mère (S)	i → S(i)
Pénis (Réel)	Sein (Réel)	Anna (Réel)

Mère symbolique, mère en tant qu'elle est le premier élément de la réalité qui est symbolisée par l'enfant, en tant qu'elle peut être essentiellement *absente* ou *présente*. Et tout le rapport de l'enfant avec la mère est lié à ceci que dans le refus d'amour, la compensation est trouvée dans l'écrasement de la satisfaction *réelle* ce qui ne veut pas dire qu'à ce moment là il ne se produise pas une *inversion*, c'est-à-dire que justement dans la mesure où le sein devient une compensation, c'est lui qui devient le *don symbolique* et qu'à ce moment là la mère devient un élément *réel*, c'est-à-dire un élément tout-puissant qui refuse son amour.

Le progrès de la situation avec la mère est dans ceci, c'est que l'enfant a à découvrir ce qui au-delà de la mère, est aimé par la mère. Ce n'est pas lui l'enfant, mais le *i*, l'élément *imaginaire*, c'est-à-dire *le désir du phallus de la mère*. En fin de compte, ce que l'enfant a à faire à ce niveau là - ce qui ne veut pas dire qu'il le fasse - c'est précisément d'arriver à formuler ceci : $i \rightarrow S(i)$. Ce qui nous est montré dans *le jeu*, dans l'alternative du comportement de l'enfant encore *infans*, qui accompagne son jeu d'occultation de la part *symbolique*.

Ceci est venu se compliquer pour le petit Hans, à un moment donné de l'introduction de *deux éléments* qui sont *deux éléments réels*, à savoir Anna, c'est-à-dire un *enfant réel* qui vient compliquer la situation de ses rapports avec l'au-delà de la mère, et puis ici quelque chose qui lui appartient bien, et dont il ne sait littéralement plus quoi faire, un *pénis réel* qui commence à remuer, qui a reçu un mauvais accueil de la personne sur qui il fonctionne. Le petit Hans vient de dire : « *Tu ne trouves pas qu'il est mignon ?* ». La tante l'a dit l'autre jour : « *On n'en fait pas de plus beau.* »

Ceci a été fort mal accueilli par la mère, et la question devient très compliquée à partir de ce moment là, parce que pour sonder cette complication, vous n'avez qu'à prendre les deux pôles de la phobie, à savoir les deux éléments par lesquels le cheval est redoutable, je vous l'ai expliqué : *le cheval mord*, et *le cheval tombe*.

- *Le cheval mord*, c'est-à-dire puisque je ne peux plus satisfaire en rien la mère, elle va se satisfaire comme moi je me satisfais quand elle ne me satisfait en rien, c'est-à-dire me mordre comme moi je la mord, puisque c'est mon dernier recours quand je ne suis pas sûr de l'amour de la mère.
- *Le cheval tombe* très exactement également comme moi, petit Hans, pour l'instant je suis laissé tomber, pour autant qu'on n'en a plus que pour Anna.

Mais d'autre part il est tout à fait clair que d'une certaine façon il faut que le petit Hans soit mangé et mordu. Il le faut parce que c'est cela en fin de compte qui correspond à une revalorisation de ce pénis qui a été tenu pour rien, rejeté par la mère dans toute la mesure où il faut qu'il devienne quelque chose, et c'est précisément ce à quoi le petit Hans aspire.

Sa *morsure*, sa prise par la mère est quelque chose qui est autant désiré que craint. De même pour ce qui est du *tomber*, c'est aussi ce quelque chose qui peut être désiré par le petit Hans, que le cheval tombe.

Il y a plus d'un élément de la situation que le petit Hans désire voir tomber, et le premier est celui qui, dès que nous aurons introduit dans l'observation la catégorie du « *chu* », se présentera, c'est à savoir la petite Anna quand il souhaite qu'elle tombe, qu'elle tombe par la fenêtre, qu'elle tombe s'il est possible, à travers les barreaux un peu trop large du balcon sécessionniste, car nous sommes chez des gens à l'avant-garde du progrès, et auquel il a fallu ajouter un hideux grillage pour éviter que le petit Hans ne pousse un peu trop vite la jeune Anna à travers l'espace. Donc, *la fonction de la morsure* comme *la fonction de la chute*, sont données dans *les structures mêmes, apparentes, de la phobie*. Elles sont un élément essentiel, elles sont comme vous le voyez un élément signifiant à deux faces.

C'est cela le véritable sens du terme ambivalence, c'est-à-dire que cette chute n'est pas simplement crainte et redoutée, pas plus que la morsure, par le petit Hans. Elles sont un élément qui peut intervenir dans un sens également opposé : là, *la morsure aussi par un certain côté est désirée*, puisqu'elle va jouer un rôle essentiel dans la solution de la situation, *de même que la chute est également désirée*, et si la fille même ne doit pas tomber, il y a une chose certaine, c'est que *la mère tout au long de l'observation*, va aussi décrire une courbe de chute à partir d'un certain moment, qui est juste celui conditionné par l'apparition de cette fonction curieuse, de cette fonction instrumentale du *dévisage* qui apparaît pour la première fois, d'abord d'une façon énigmatique dans *le fantasme de la baignoire*.

À savoir qu'en somme puisque comme je vous l'ai dit la dernière fois, ce qui est en cause c'est l'*angoisse* concernant, non pas simplement la mère en réalité, mais vraiment tout l'ensemble : tout le milieu, tout ce qui a constitué jusque là la réalité du petit Hans, les repères fixes de sa réalité, ce que j'ai appelé la dernière fois « *la baraque* », avec le 1^{er} *fantasme de l'arrivée du plombier et du dévisage de la baignoire*, on commence à démonter en détail « *la baraque* ». Là nous avons également des connexions qui font que ceci n'a pas du tout une connexion abstraite, mais quelque chose de parfaitement contenu dans l'expérience.

N'oublions pas que dans l'observation, nous avons ceci de dévoilé que des baignoires, on en a déjà dévissé devant le petit Hans, puisque quand on allait à *Gmunden* en vacances, on emportait une baignoire dans une caisse, que d'autre part nous avons la notion dont nous regrettons dans l'observation de ne pas trouver une date précise, de déménagements antérieurs qui doivent se situer à peu près dans l'espace de temps qui équivaut à ce qu'on appelle l'anamnèse de l'observation, c'est-à-dire les deux années avant la maladie sur lesquelles nous avons un certain nombre de notes parentales.

Le déménagement comme le transport de la baignoire à *Gmunden*, c'est quelque chose qui pour le petit Hans, a déjà donné le matériel signifiant de ce que cela signifie démonter toute la baraque. Déjà il sait que cela peut arriver mais sans aucun doute cela a déjà été pour lui une expérience plus ou moins intégrée dans sa manipulation proprement signifiante.

Nous nous trouvons là dans le fantasme qui l'amène de la baignoire dévissée comme un premier pas dans la perception de ce qui se présente d'abord avec ce caractère opaque, purement et simplement signalétique d'*inhibition*, d'*arrêt*, de *frontière*, de *limite* au-delà de laquelle on ne peut pas passer, qu'est la phobie. Cela ne peut être mobilisé que dans la phobie elle-même où il y a des éléments qui peuvent être combinés autrement.

Autrement dit, cette morsure du cheval avec ses dents de devant, cette pince...

dont je vous ai expliqué la dernière fois la signification plurale, à savoir que c'est précisément dans beaucoup de langues : dans *la langue allemande* comme dans *la langue française*, et comme *dans bien d'autres*, notamment dans *la langue grecque*, l'appareil à mordre du cheval, et aussi quelque chose qui veut dire pince ou tenailles... nous fait apparaître pour la première fois le personnage qui, avec des pinces et des tenailles, commence à entrer en jeu et à introduire un élément d'évolution, je vous le répète, *d'évolution purement signifiante*.

Vous n'allez pas me dire qu'il y a des traces déjà instinctuelles dans l'enfant, pour nous expliquer que la baignoire ait été dévissée, que c'est à la fois *la même chose* et que c'est même par certains côtés *l'opposé*. En d'autres termes, *que c'est autre chose, ailleurs que dans le signifiant lui-même* - c'est-à-dire que dans *le monde humain du symbole* qui comprend bien entendu l'outil et l'instrument - *que va se situer le développement de l'évolution mythique* dans lequel le petit Hans s'engage par *cette espèce de collaboration obscure et tâtonnante* qui s'établit entre lui et les deux personnages qui se sont penchés sur son cas pour le psychanalyser.

Je m'arrête un instant sur ceci, c'est qu'il n'y a pas simplement dans *le fantasme de la baignoire* que la baignoire ni que le dévissage, il y a aussi à ce moment là le *Bobrer*, le *perçoir*. Là, comme toujours il y a une perception très vive, liée à la fraîcheur de la découverte, qui fait que les témoins qui en sont à la barrière explorative de l'analyse, ne font aucun doute sur ce qu'est ce perçoir : c'est *le pénis maternel*, disent-ils, et ce pénis - là aussi apparaît un certain flottement dans le texte :

- vise-t-il le petit Hans,
- vise-t-il la mère ?

Je dirais que cette *ambiguïté* est tout à fait valable, et qu'elle est d'autant plus valable que nous comprenons mieux de quoi il s'agit. Une fois de plus, voyez-y la preuve de ce que je vous dis, qu'il ne suffit pas d'avoir dans la tête *le fichier* plus ou moins complet des situations classiques dans l'analyse, à savoir qu'il y a un *complexe d'œdipe inversé*, que dans une perception du coït des parents, un enfant peut s'identifier à la partie féminine.

Que nous trouvions là donc dans une identification du petit Hans à sa mère, c'est vrai, pourquoi pas ?

Mais à une seule condition, c'est que nous comprenions en quoi c'est vrai. Car dire simplement cela, non seulement n'a à proprement parler aucun intérêt, mais ne colle à aucun degré avec quoique ce soit qui représente *les tenants et les aboutissants* qui s'accordent avec cette apparition dans le fantasme de ceci : l'enfant se concevant, s'imaginant et articulant lui-même que quelque chose est venu lui faire un grand trou dans le ventre.

Cela ne peut littéralement prendre son sens que dans le contexte, dans l'évolution signifiante de ce dont il s'agit.

Disons qu'à ce moment là, le petit Hans explique à son père : « *Fous-lui çà une bonne fois là où il faut* ».

Et c'est bien tout ce qui est en question dans la relation du petit Hans avec son père.

Tout au long nous avons la notion, et de cette carence et de l'effort que fait le petit Hans pour restituer, je ne dirais pas une situation normale, car il ne saurait en être question à partir du moment où le père est en train de jouer le rôle qu'il joue avec lui, c'est-à-dire à le supplier de bien croire que lui, papa, n'est pas méchant, mais une situation structurée.

Et dans cette situation structurée, il y a de fortes raisons pour qu'en même temps que le petit Hans aborde le déboulonnage de la mère, il provoque corrélativement et d'une façon impérieuse, l'entrée en fonction de ce père à l'endroit de la mère.

Je vous le répète : il y a mille façons, mille angles sous lesquels peuvent intervenir au cours d'une analyse ces fantasmes de passivité du petit garçon, pour prendre le petit garçon dans *une relation fantasmatique* avec le père, où il s'identifie avec la mère.

Pour ne pas aller plus loin que ma propre expérience analytique, il n'y a pas tellement longtemps un homme, qui n'était pas plus homosexuel que le petit Hans à mon avis n'a jamais pu le devenir, a quand même à un moment donné de son analyse, articulé ceci : que sans aucun doute il s'était fantasmé dans son enfance dans la position maternelle, précisément pour, si je puis dire, s'offrir comme victime à sa place. Toute la situation d'enfance ayant été vécue par lui comme une sorte d'importunité de l'insistance sexuelle du père, personnage fort exubérant, voire exigeant dans ses besoins à l'endroit d'une mère qui les repoussait de toutes ses forces, et dont l'enfant avait la perception que dans cette occasion - justifiée ou non - elle vivait la situation comme une victime.

Dans la mesure où ceci s'est intégré au développement de la symptomatologie du sujet, car ce sujet est un névrosé, nous ne pouvons aucunement nous arrêter à la position simplement féminisée, voire homosexuelle, que représente ce que fonctionnellement à un moment donné de l'analyse, représente l'issue de ce *fantasme*, sans son contexte qui lui donne là un sens tout à fait différent et tout à fait opposé de ce qui se passe dans l'observation du petit Hans.

Le petit Hans dit à son père : « *Baise là un peu plus* », et l'autre lui dit « *Baise là un peu moins* ». Ce n'est pas pareil, évidemment pour les deux il faut se servir du terme « *Baise là* » et même : « *Baise moi à sa place s'il le faut* ». C'est dans la mesure de la connexion signifiante du terme, que nous pouvons apprécier ce dont il s'agit. En effet dans la situation qui est ainsi créée et qui en apparence est sans issue, puisque aussi bien n'y intervient pas le père, vous me direz pourtant : le père existe, le père est là. Quelle est la fonction du père dans *le complexe d'Œdipe* ?

C'est bien évidemment à un point quelconque ou sous la forme quelconque où doit se présenter l'impasse de la situation de l'enfant avec la mère, qu'il faut introduire un autre élément. Je vous souligne que nous allons - parce qu'il faut répéter les choses, et que si on ne les répète pas on les perd - une fois de plus les réarticuler, et bien entendu ce ne sera pas une réarticulation, parce que par définition si le complexe d'Œdipe est fondamental, il doit être expliqué de mille façons différentes. Néanmoins il y a quand même des éléments structuraux que nous pouvons toujours retrouver et qui sont les mêmes, au moins quant à leur disposition et quant à leur nombre.

Le fait que le père arrive sur un certain plan en tiers - si nous le prenons sur un autre plan : en quart, parce qu'il y a déjà trois éléments à cause de ce *phallus* inexistant - dans la situation entre l'enfant et la mère, voilà quelque chose qui...

...si vous me pardonnez cette expression que je n'aime pas beaucoup, mais je suis forcé de la prendre pour aller vite ...qui est l'« *en soi* » de la situation. Je veux dire que pour l'instant, je considère le père en tant qu'il doit être là, dans la situation avec les autres, indépendamment de ce qui va se passer pour un « *pour soi* » du sujet. Et je n'aime pas beaucoup cette expression parce que vous pouvez prendre ce « *pour soi* » pour quelque chose qui est donné dans la conscience du sujet, or ce « *pour soi* » est pour la plus grande part dans l'inconscient du sujet, à savoir les effets du *complexe d'Œdipe*.

Mais c'est pour marquer la différence que je note dans le fait que le père doit être là, et en soi quel doit être son rôle. Je ne peux tout de même pas refaire à cette occasion toute la théorie du *complexe d'Œdipe*, néanmoins le père est celui qui possède la mère, qui la possède en père, avec son vrai pénis qui est un pénis suffisant, à la différence de l'enfant qui, lui, est en proie à ce problème d'un instrument à la fois mal assimilé et insuffisant, sinon repoussé et dédaigné.

Ce que nous apprend la théorie analytique sur le *complexe d'Œdipe*, ce qui rend le *complexe d'Œdipe* en quelque sorte nécessaire, entendez par nécessaire, quelque chose qui n'est pas d'une nécessité biologique ni d'une nécessité interne, mais d'une nécessité en tout cas empirique, parce que c'est dans l'expérience qu'on l'a découvert, *et si ça veut dire quelque chose que le complexe d'Œdipe existe*, c'est que la montée naturelle de l'apparition de la puissance sexuelle chez le jeune garçon, ne se fait pas toute seule, ni en un temps, ni en *deux temps*. Car après tout elle pourrait aussi se faire en deux temps, comme elle se fait effectivement, si nous considérons purement et simplement le plan *physiologique*. Mais la seule considération de cette montée naturelle ne suffit à aucun degré à rendre compte de ce qui se passe.

Il est un fait, c'est que pour que la situation se développe dans les conditions normales, je veux dire dans celles qui permettent au sujet humain de conserver d'une façon suffisante sa présence, non seulement dans le *monde réel*, mais dans le *monde symbolique*, c'est-à-dire qu'il se tolère dans le *monde réel* tel qu'il est organisé avec sa *trame de symbolique*, il faut qu'il y ait non pas simplement cette sorte de perception de ce que je vous ai appelé la dernière fois le mouvement, avec son accélération, avec ce quelque chose qui emporte le sujet et le transporte, il faut qu'il y ait *autre chose*, quelque chose qui est arrêt d'une part, fixation de deux termes :

- le vrai pénis, le pénis réel, le pénis valable, le *pénis du père*, le pénis qui fonctionne,
- et le *pénis de l'enfant* qui se situe comparativement dans une *Vergleichung* [comparaison] avec ce pénis du père, et qui va en quelque sorte en rejoindre *la fonction*, la réalité, la dignité, l'intégration en tant que pénis, pour autant qu'il y aura passage par cette annulation qui s'appelle *le complexe de castration*.

En d'autres termes, c'est pour autant que son propre pénis est momentanément dans un moment qui est un moment dialectique, annihilé, que l'enfant est promis plus tard à accéder à une fonction paternelle pleine, c'est-à-dire à être quelqu'un qui se sente *légitimement* en possession de sa virilité. Et il apparaît que ce « *légitimement* » est essentiel au fonctionnement heureux chez le sujet humain de la fonction sexuelle. Sans cela, tout ce que nous disons de déterminisme, d'éjaculation précoce et des différents troubles de la fonction sexuelle, n'a littéralement aucune espèce de sens, si ça n'a pas son sens dans ces *registres* là.

Il importe de concevoir ceci - ceci n'est que la re-situation générale du problème - que l'expérience nous dit, et ce qui n'était pas prévisible d'ailleurs. Déjà ce que je viens de vous donner précédemment, le schéma de la situation, n'est pas obligatoirement prévisible en soi-même, la preuve c'est que l'expérience *analytique* qui l'a découvert *ce complexe d'Œdipe*, en tant qu'il est intégration à la fonction virile, nous permet de pousser plus loin les choses et de dire que si le *Père symbolique*...

à savoir le *Nom du Père* est essentiel à la structuration du *monde symbolique*, à cette sortie de sevrage plus essentiel que le sevrage primitif par quoi l'enfant sort du pur et simple couplage avec la toute puissance maternelle ...si le *Père symbolique* est l'élément médiateur essentiel du monde symbolique, si le *Père symbolique* est si essentiel à toute articulation de langage humain, c'est ce qui est à proprement parler la raison pour laquelle *L'Écclésiaste* dit :

« *L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu.* »

C'est précisément parce qu'il le « *dit dans son cœur* », et que d'autre part il est à proprement parler insensé de dire dans son cœur qu'« *il n'y a pas de Dieu* », tout simplement parce qu'il est insensé de dire une chose qui est contradictoire avec l'articulation même du langage. Et vous savez très bien que ce n'est pas *une profession de déisme* que je suis là en train de faire. Il y a le *Père symbolique*.

L'expérience nous apprend que pour ce qui se rapporte à l'incidence propre de l'entrée du père dans cette assomption de la fonction sexuelle virile, c'est le *Père réel* qui joue là un rôle de présence essentiel. À savoir que c'est dans la mesure où le *Père réel* joue vraiment le jeu, sa fonction de père castrateur, sa fonction de père si je puis dire, sous sa forme concrète, empirique, et disons même jusqu'à un certain point, j'allais presque dire dégénérée...

le personnage du père primordial sous sa forme tyrannique
et plus ou moins horrifiante sous laquelle le mythe freudien nous l'a présenté

...dans la mesure en d'autres termes, où le père tel qu'il existe remplit sa fonction *imaginaire* dans ce qu'elle a, elle, d'empiriquement intolérable, si vous voulez de révoltant, dans le fait - d'une façon quelconque - qu'il fait sentir son incidence comme castratrice et uniquement sous cet angle, que *le complexe de castration* est vécu.

Ce que nous avons là est d'ailleurs merveilleusement illustré dans le cas du petit Hans : il y a un *Père symbolique*, et le petit Hans, qui n'est pas un insensé, y croit tout de suite à ce *Père symbolique* : FREUD est le *Bon Dieu*. Imaginez bien que c'est l'un des éléments plus essentiels de l'instauration de l'équilibre pour le petit Hans. Naturellement, c'est le *Bon Dieu*.

Il y croit tout de suite, et il y croit comme nous y croyons tous au *Bon Dieu* : il y croit sans y croire, il y croit parce que c'est un élément essentiel de toute espèce d'articulation de la vérité que cette référence à une sorte de témoin suprême qui est en fin de compte cela. Il y a quelqu'un qui sait tout, il l'a trouvé : c'est le professeur FREUD. Quelle chance ! Il a le bon Dieu sur la terre. Nous n'en avons pas tous autant. En tout cas cela lui rend bien service, mais ne supplée aucunement à *la carence du Père imaginaire*, du père vraiment castrateur. Et tout le problème est là : il s'agit que le petit Hans trouve une suppléance à ce père qui s'obstine à ne pas vouloir le castrer.

C'est là la clef de l'observation. Il s'agit de savoir comment le petit Hans va pouvoir supporter son *pénis réel*, justement dans la mesure où il n'est pas menacé. C'est là le fondement de l'angoisse. Ce qu'il y a d'intolérable dans sa situation, c'est cela, c'est cette *carence* du côté du castrateur. Et en fait à travers toute l'observation, vous ne voyez nulle part apparaître quoique ce soit qui représente la structuration, la réalisation, le vécu, même fantasmatique de quelque chose qui s'appelle une castration. Il y a une blessure impérieusement appelée par le petit Hans, et à propos de cela tout lui est bon.

Bien contrairement à ce que dit là FREUD, il n'y a rien dans cette expérience du petit Hans *se blessant au pied* contre une pierre, qui ait en soi appelé la connexion, et le vœu que le père subisse cette blessure, cette espèce de circoncision mythique, comme elle apparaîtra ensuite au niveau du grand dialogue le [21 Avril](#), quand il dira à son père :

« *Il faut que tu arrives là comme un nu.* » [*Ja, du sollst als Nackter*]

Et tout le monde est tellement stupéfait qu'on se demande ce que cet enfant peut vouloir dire, car on se dit que cet enfant commence à parler « biblique », même dans l'observation on met une parenthèse : cela veut dire qu'il vient avec les pieds nus. Et pourtant le petit Hans, c'est lui qui est dans le vrai. Il s'agit de savoir si le père va en effet faire ses preuves, c'est-à-dire va s'affronter en homme avec sa redoutable mère, et si lui-même, le père, oui ou non a passé par l'initiation essentielle, par la blessure, par le heurt contre la pierre. C'est vous dire à quel point le thème sous sa forme la plus fondamentale, la plus mythique, est quelque chose à quoi le petit Hans aspire littéralement de tout son être.

Malheureusement il n'en est rien. Il ne suffit pas que le petit Hans ait dit cela dans le dialogue avec son père.

Le petit Hans a montré à ce moment là qu'il brûlait par rapport à ce qui est par lui impérieusement désiré, à savoir la jalousie du Dieu jaloux, car c'est le terme employé dans la Bible, à savoir un père qui lui en veut, mais qui le châtré. Mais il ne l'a pas, et c'est tout autrement que la situation tourne. Je vous dirai tout à l'heure comment nous pouvons le concevoir.

Remarquez que s'il n'y a pas de castrateur, puisque nous sommes du côté du père, nous avons par contre un certain nombre de personnages qui sont venus à la place du castrateur : nous avons le plombier qui a commencé à dévisser la baignoire, et puis le perceur. Nous en verrons d'ailleurs tout à l'heure un autre qui n'est pas à proprement parler impliqué dans la fonction désirée du père.

Il y a en tout cas bel et bien ce que le petit Hans lui-même appelle l'installateur du dernier fantasme, du fantasme du [2 Mai](#) qui vient clore la situation. L'installateur, c'est dire que le Dieu ne fait pas très bien toutes ses fonctions, alors on fait sortir le *deus ex machina*. C'est cela par rapport au complexe de castration, à ce castrateur exigé par la situation.

L'installateur c'est vraiment le *deus ex machina*, à savoir que le petit Hans lui fait remplir ce qu'il peut lui faire remplir, une partie des fonctions qu'il est là pour remplir.

Je vous fais remarquer que tout se réduit à ceci. Il faut savoir lire le texte, ça ne peut pas être plus frappant que cela ne l'est dans ce *dernier fantasme*, le *fantasme* qui littéralement *clôture la cure et l'observation*, à savoir que ce que vient changer l'installateur, c'est quelque chose qui est *le derrière du petit Hans*, l'assiette du petit Hans.

On a commencé à démonter toute la baraque, ça ne suffit pas, il faut changer quelque chose dans le petit Hans, et sans aucun doute nous retrouvons là *le schéma de symbolisation fondamental du complexe de castration*. Mais on voit dans l'observation même à quel point FREUD lui-même se laisse emporter par *le schéma* : il n'y a pas trace dans *le fantasme* du petit Hans, d'un remplacement de ce qu'il a devant.

Si le schéma du *complexe de castration* est celui que je vous ai donné, et c'est très précisément FREUD qui le dit et qui l'admet, FREUD fantasme, il dit :

« Évidemment on t'a donné aussi un autre pénis »

Malheureusement il n'y a rien de pareil dans le fantasme du petit Hans. On lui a dévissé le derrière et on lui en a donné un autre, et on lui a dit : « *retourne-toi de l'autre côté* », puis ça s'arrête là. Il faut prendre le texte tel qu'il est, et il est clair que c'est en ceci que réside la spécificité de l'observation du petit Hans, et aussi *le quelque chose* qui doit nous permettre de comprendre *tout l'ensemble*. Si en effet, après être allé si près, ça n'a pas été plus loin, c'est que ça ne pouvait pas aller plus loin.

Parce que si ça avait été plus loin il n'y aurait pas eu de phobie, mais un *complexe d'Œdipe* et de *castration* normal, et il n'y aurait pas eu besoin de toute cette complication : ni de la phobie, ni du symptôme, ni de l'analyse, pour arriver à un point qui n'est pas forcément le point stipulé, le point typique.

Reprenons alors les choses au point où nous avons laissé notre petit Hans, parce que ceci est à peu près pour nous situer la fonction du père dans l'occasion, ou plus exactement ce en quoi il est : à la fois incontestablement là, agissant, utile, dans l'analyse, mais en même temps, du fait qu'il est là dans l'analyse, dans des fonctions manifestement incompatibles, prédéterminées par la situation d'ensemble, à jouer sa fonction efficace de père castrateur.

Vous observerez qu'en somme s'il y a castration, dans la mesure où le *complexe d'Œdipe* est castration, que la castration, ça n'est pas pour rien qu'on s'est aperçu - d'une façon ténébreuse - mais qu'on s'est aperçu qu'elle avait tout autant de rapport avec la mère qu'avec le père. La *castration maternelle*, nous le voyons dans la description de la situation primitive en tant qu'elle implique pour l'enfant la possibilité de la dévoration et de la morsure.

Par rapport à cette antériorité de la *castration maternelle*, la *castration paternelle* en est un substitut qui n'est pas moins terrible peut-être, mais qui est certainement plus favorable parce que lui est susceptible de développement, au lieu que dans l'autre cas pour ce qui est de l'engloutissement et de la dévoration par la mère, c'est sans issue de développement.

C'est très précisément, entre ces deux termes, un terme où il y a un développement dialectique possible, à savoir une rivalité avec le père, un meurtre du père possible, une éviration du père possible, que *le complexe de castration* est fécond dans l'œdipe, au lieu qu'il ne l'est pas du côté de la mère, pour une simple raison : c'est qu'il est tout à fait impossible d'éviter la mère parce qu'elle n'a rien que l'on puisse lui éviter.

Voilà donc Hans au carrefour, et nous voyons déjà se dessiner le mode de suppléance par où *quelque chose* va pouvoir être dépassé de la situation primitive de pure menace de dévoration totale par la mère. Déjà *quelque chose* s'en dessine dans *le fantasme* que j'appelle celui *de la baignoire et du perçoir*. Comme tous les *fantasmes* du petit Hans, c'est un commencement d'articulation de la situation : il y a « *retour*, si on peut dire, à *l'envoyeur* », à l'endroit de la mère, de la menace.

C'est la mère qui est déboulonnée, c'est *le père* qui est appelé à jouer son rôle de *perceur*. Là aussi je vous fais remarquer que je ne fais rien d'autre que de prendre littéralement ce que FREUD nous apporte. Il est tellement saisi par ce rôle de *perceur* qu'il nous fait la remarque sans la résoudre lui-même, et pour une bonne raison, c'est qu'il faudrait voir quand même avec la philologie, l'ethnographie, les mythes, etc., quel rapport il peut y avoir entre *Bobrer* et *geboren*.

Geboren veut dire en allemand *naître* ou *être né*, et *Bobrer* veut dire *perçoir*. Il n'y a pas de rapport entre ces deux racines. Résumons. C'est toute la différence du *ferio* en latin, et du *fero*, de frapper ou de porter. Ce n'est pas la même racine, et quand on poursuit dans les différentes langues ces deux racines, elles restent parfaitement distinctes. Enfin il y a le *ferare*, percer, qui n'est évidemment pas la même chose que le *fero*, *porter*, et c'est toujours à ce terme « *porter* » que se rapporte le *geboren*.

On le retrouve aussi loin qu'on poursuive la distinction essentielle des deux racines. Mais l'important c'est précisément que FREUD s'y arrête, et s'arrête là à quelque chose qui est littéralement une rencontre de signifiant avec la problématique purement signifiante que cela propose, car en fin de compte le perceur évoque à ce propos PROMÉTHÉE qui est un perceur. Le perceur est le *geboren*, c'est-à-dire le terme du portage fondamental de la mise au jour de l'enfant. Il reste deux éléments distincts, voire opposés. Ceci est une parenthèse incidente pour vous montrer l'importance que lui-même, FREUD, apporte au terme signifiant.

Quelle va être *la ligne* dans laquelle va se développer la suite de la solution de *la suppléance* apportée par le petit Hans, au point où il est en quelque sorte impuissant à faire « mûrir ». Permettez-moi cette expression, il ne s'agit pas là de maturation instinctuelle à pousser dans une direction qui ne soit pas d'impasse, le développement dialectique de la situation. Il faut bien croire qu'il y a quelque chose, puisque qu'il y a un développement. Du moins il s'agit de le comprendre, et de le comprendre dans son ensemble. Je ne pourrai donc aujourd'hui que vous l'indiquer.

Le biais, c'est celui par lequel passe tout le développement à partir du *point* où nous sommes arrivés, aux environs de la *mi-Avril*, c'est-à-dire de l'introduction d'Anna comme un élément dont *la chute* est possible et désirée, de même que *la morsure maternelle*, est prise comme élément instrumental, comme substitut de l'intervention castratrice, qui d'ailleurs est dérivée dans sa direction, qui ne porte pas sur le pénis, qui porte sur autre chose, ce quelque chose qui dans le dernier fantasme, aboutit à un changement.

Il faut croire que ce changement a déjà un certain degré de suffisance en lui-même, en tout cas de suffisance pour la réduction de la phobie. Hans à la fin est changé, c'est ce qui est obtenu, et nous en verrons la prochaine fois toutes les conséquences qui sont absolument capitales pour le développement de Hans et qui sont fascinantes. Anna entre, c'est-à-dire l'autre terme inassimilable de la situation. Tout le procès des *fantasmes* de Hans va consister par étapes, étapes que nous nous efforcerons de décrire une par une, pour restituer cet élément intolérable du réel, au registre *imaginaire* dans lequel il peut être réintégré.

Lisez ou relisez avec cette clef l'observation, voyez comment Anna est réintroduite sous une forme complètement *fantasmatique*, l'Anna d'avant la naissance, quand le petit Hans nous dit : il y a deux ans Anna était déjà venue avec nous à *Gmunden*, à ce moment là elle était dans le ventre de sa mère, mais le petit Hans nous raconte qu'on l'avait emmené dans un petit coffre arrière de la voiture, et que là elle menait une vie bien rigolote, ou bien encore que toutes les années précédentes on l'avait ainsi emmenée, car la petite Anna est là depuis toujours.

Ce qui est intolérable dans la situation, c'est que le petit Hans ne peut envisager qu'il y ait une autre Anna dans les vacances de *Gmunden*. Il le compense dans la *réminiscence* - je veux dire que dans ce terme très précisément que j'emploie avec l'accent *platonicien*, comme étant opposé à *la fonction de la répétition* - à savoir de *l'objet retrouvé*, il fait de l'objet un objet dont l'idée est là depuis toujours. Il fallait que PLATON ait quelque chose qui expliquât notre accès au monde supérieur, puisque nous pourrions y entrer encore que n'en faisant partie.

C'est la même chose que fait le petit Hans, il réduit Anna à quelque chose dont on se souvient depuis toujours. Première étape de cette *imaginification* de ce *réel*, *réminiscence* si vous voulez, et cela a un autre sens que les histoires de régression instinctuelle. Et puis après cela, à partir du moment où elle est une *idée* au sens platonicien du terme, voire un *idéal*, elle est en effet un idéal, et à ce moment là que lui fait-il faire ?

Cela aussi est dans son *fantasme*, il la fait monter à *dada* sur le cheval, et c'est à la fois humoristique, brillant, mythique, épique, et cela a en même temps tous les caractères de ces textes épiques dans lesquels nous nous exténuons à décrire deux états de la condensation, deux étapes de l'épopée, et à supposer toutes sortes d'interpellateurs, de commentateurs, de mystificateurs pour expliquer quelque chose qui, dans l'épopée comme dans le mythe, tient à ceci : il s'agit d'expliquer

- ce qui se passe dans *le monde imaginaire*,
- et ce qui se passe dans *le monde réel*.

Ici le petit Hans ne peut pas éliminer le cocher, et d'autre part il faut que la petite Anna soit sur le cheval, et qu'elle aussi tienne les rênes. Alors dans la même phrase il dit que les rênes étaient dans les mains de l'une, mais aussi dans les mains de l'autre. Et là vous avez à l'état vivant cette espèce de *contradiction interne* qui souvent dans les mythes nous fait supposer deux registres qui sont de la confusion, de l'incohérence de deux histoires, alors qu'en réalité c'est parce que l'auteur est en proie - qu'il s'agisse de l'*Odyssée* ou du Petit Hans - à *une contradiction* qui est simplement ceci : *la contradiction de deux registres* essentiellement différents. Et là vous le voyez vivre dans le cas Hans.

C'est en somme par l'intermédiaire de cette sœur qui devient son *moi supérieur* à partir du moment où elle est *une image*, et avec cette clef vous pouvez voir la signification de toutes les appréciations maintenues à partir d'un certain moment sur le sujet de la petite Anna, y compris les appréciations admiratives. Elles ne sont pas simplement ironiques, elles sont essentielles de ce *petit autre* qui est là en face de lui. Il fait ce par quoi il va pouvoir commencer à *dominer la situation*, à partir du moment où la petite Anna, aura chevauché suffisamment longtemps *le cheval redoutable*. Et je vous ai dit qu'à partir de ce moment là, le petit Hans pourra lui aussi fantasmer qu'*il le dompte* ce cheval, et c'est tout de suite après qu'il y a « *le cheval fouetté* », à savoir que le petit Hans commence à expérimenter la vérité, l'avertissement donné par NIETZSCHE : « *Si tu vas chez les femmes, n'oublie pas le fouet.* »³⁵

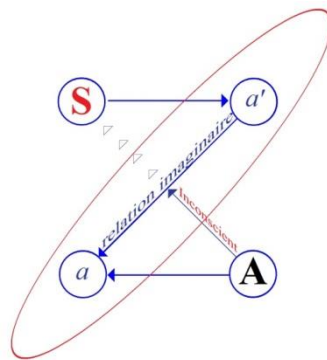
C'est une simple façon pour scander ma leçon d'aujourd'hui, c'est un simple arrêt. N'y voyez pas l'essentiel de la leçon que je veux vous apporter aujourd'hui, voyez-y simplement une coupure nécessitée par l'heure avancée à laquelle ce discours nous a menés.

35 Cf. Nietzsche : *Ainsi parlait Zarathoustra*, dernière phrase de « *La vieille et la jeune femme* ».

L'année s'avance, le petit Hans - espérons-le - tire sur sa fin. Il conviendrait que je vous le rappelle à l'orée de cette leçon, que nous nous sommes donnés cette année pour but la révision de la notion de *relation d'objet*. Il ne nous paraît pas inutile de prendre, pour un instant, un petit peu de recul, histoire de vous montrer, non pas ce que je n'appellerai pas « le chemin parcouru », on en parcourt toujours un, mais j'espère un certain effet de démystification auquel vous savez que je tiens beaucoup.

En matière d'*analyse*, il est tout de même semble-t-il, un minimum exigible dans la formation analytique, qui est de s'apercevoir que si l'homme a affaire à *ces instincts - ces instincts* auxquels je crois, quoiqu'on en dise - à ces instincts y compris *l'instinct de mort*, si c'est là *l'essentiel* de ce que nous a apporté *l'analyse*, c'est tout de même à prévoir que tout ne peut pas se résumer, aboutir, à une formule aussi simple et aussi benoîte que celle à laquelle pourtant nous voyons communément *les psychanalystes* se rallier, à savoir qu'en somme tout est résolu quand nous sommes arrivés à ce but dernier que les rapports du sujet avec son semblable soient comme on dit, des rapports « de personne à personne », et non pas des rapports à un objet.

Ce n'est assurément pas parce que j'ai essayé ici de vous montrer dans sa complexité réelle *la relation d'objet*, que je répugne à ce terme de *relation d'objet*. Et en effet pourquoi *notre semblable* ne serait-il pas valablement un objet ? Je dirais même plus : plutôt au ciel qu'il le fût, un objet, car à la vérité dans ce que *l'analyse* nous montre, c'est que communément et au départ *il est encore bien moins qu'un objet, il est ce quelque chose qui vient remplir sa place de signifiant à l'intérieur de notre interrogation, si tant est que la névrose est - comme je vous l'ai dit, redit, et répété - une question.*



- *Un objet*, ce n'est pas quelque chose d'aussi simple.
- *Un objet*, c'est quelque chose qui assurément *se conquiert*, et même comme FREUD nous le rappelle, ne se conquiert jamais sans être d'abord perdu.
- *Un objet* est toujours une reconquête, et c'est en somme et uniquement de *repandre une place qu'il a d'abord déshabillée*, que l'homme peut arriver à ce quelque chose que l'on appelle improprement sa propre totalité.

Pour ce qui est de *la personne*, vous devez bien vous rendre compte qu'assurément il est souhaitable que *quelque chose* s'établisse entre nous et quelques sujets qui représentent en effet la plénitude de *la personne*. C'est bien le terrain sur lequel il est en fin de compte le plus difficile d'avancer, c'est bien le terrain aussi sur lequel tous les dérapages, toutes les confusions s'établissent.

Une personne, s'imaginer-t-on communément, c'est évidemment ce quelque chose auquel nous reconnaissons le droit de dire « *je* », comme à nous-mêmes. Mais comme nous sommes trop évidemment les plus embarrassés du monde chaque fois qu'il s'agit de dire « *je* », au sens plein, ceci qui est puissamment mis en relief par l'expérience analytique, est bien fait pour nous montrer que ce dans quoi l'on glisse le plus communément chaque fois qu'il s'agit de penser à *l'autre* comme quelqu'un qui dit « *je* », c'est de lui faire dire notre propre « *je* », c'est-à-dire de l'induire dans nos propres mirages.

Bref, comme je vous l'ai souligné l'année dernière à la fin de mon séminaire sur les psychoses, c'est non pas le problème du « *je* », mais le problème du « *tu* » qui est assurément le plus difficile à réaliser quand il s'agit de rencontrer la personne. Et ce « *tu* », tout nous montre qu'il est *le signifiant limite*, qu'il est ce quelque chose en fin de compte à *mi-chemin* duquel il faut toujours que nous nous arrêtons.

Néanmoins c'est tout de même de lui que nous recevons toutes *les investitures*. Ce n'est pas pour rien qu'à la fin de mon séminaire de l'année dernière, c'est sur « *Tu es celui qui me suivras* » ou « *...qui ne me suivras pas.* », ou « *qui feras ceci* » ou « *...qui ne le feras pas.* », que je me suis arrêté.

Si l'analyse est une expérience qui nous a montré quelque chose, c'est précisément que tout rapport inter-humain est fondé sur *cette investiture qui vient en effet de l'Autre*, un *Autre* qui est d'ores et déjà en nous sous la forme de l'inconscient, mais que rien dans notre propre développement ne peut se réaliser, si ce n'est *à travers cette constellation qui implique l'Autre absolu, comme siège de la parole*.

Et que si *le complexe d'Œdipe* a un sens, c'est précisément parce qu'il donne comme étant le fondement de notre progrès, de notre installation entre le *Réel* et le *Symbolique*, l'existence de celui qui a la parole, de celui qui peut parler, du *père*. Pour tout dire, il le concrétise en une fonction qui, je vous le répète, est en elle-même essentiellement problématique.

L'interrogation « *Qu'est-ce que le père ?* » est en fin de compte une interrogation qui est posée au centre de l'expérience analytique comme une interrogation éternellement non résolue, du moins pour nous *analystes*. C'est là le point sur lequel je veux aujourd'hui reprendre le problème du petit Hans, vous montrer en quoi, et où le petit Hans se situe par rapport à ce que le père est

et n'est pas, et pour le reprendre de plus haut, vous faire remarquer que le seul lieu duquel il puisse être répondu d'une façon pleine et valable à l'interrogation sur le père, c'est assurément dans une certaine tradition. Ce n'est pas la pièce à côté, comme je le dis souvent à propos des phénoménologies [Cf. supra : *salle de bain et librairie*]. Nous dirons là : c'est la porte à côté.

Si *le père* doit trouver quelque part sa synthèse, son sens plein, c'est dans une *tradition* qui s'appelle *la tradition religieuse*. Ce n'est pas pour rien que nous voyons au cours de l'histoire se former, et se former seulement dans la tradition qui est la tradition judéo-chrétienne, cette tentative d'établir l'accord entre les sexes sur le principe d'une opposition de « *la puissance* » et de « *l'acte* » qui trouve sa médiation dans un amour.

Mais hors de cette tradition, disons-le bien, toute relation à l'objet implique cette tierce dimension que nous voyons articulée dans ARISTOTE, qui est précisément celle qui est ensuite éliminée par - je dirais - l'ARISTOTE apocryphe, l'ARISTOTE d'une théologie qu'on lui a attribuée bien plus tard - chacun sait, et quelle existe et qu'elle est apocryphe - et le terme aristotélicien absolument essentiel à propos de toute la constitution de l'objet est opposé au troisième terme de *la privation*. C'est autour de la notion de la *privation* ...

d'ailleurs vous l'avez vu, c'est de là que je suis parti cette année

...que tourne toute *la relation d'objet* telle qu'elle est établie dans la littérature analytique et dans la doctrine freudienne.

La notion de la *privation* y est absolument centrale, et ce n'est pas en dehors de la *privation* que nous pouvons comprendre ceci : c'est que tout le progrès de *l'intégration*, aussi bien *de l'homme* que *de la femme à son propre sexe*, exige pour l'un et pour l'autre la reconnaissance de quelque chose

- qui est essentiellement *privation* à assumer pour l'un des sexes,
- et pour l'autre *privation* à assumer également pour pouvoir assumer pleinement son propre sexe.

Bref : *pénisneid* d'un côté, *complexe de castration* de l'autre. Naturellement tout ceci rejoint l'expérience la plus immédiate. Il est assez *singulier* de voir reprendre sous une forme plus ou moins camouflée - mais aussi bien, on peut dire, jusqu'à un certain point : malhonnête - l'idée que toute maturation de la génitalité comporte cette *oblativité*, cette reconnaissance pleine de l'autre, moyennant quoi devrait s'établir cette harmonie supposée, ainsi préétablie, entre *l'homme* et *la femme*, dont pourtant nous voyons bien que l'expérience de tous les jours n'est en quelque sorte que l'échec perpétuel.

Allez dire sous une forme plus directe à l'épouse d'aujourd'hui qu'elle est...

comme s'exprime le théologien inconnu qui s'est inscrit sous la dénomination d'ARISTOTE, après toute une tradition médiévale et scolastique

...allez dire à l'épouse d'aujourd'hui qu'elle est « *la puissance* » et que vous l'homme, vous êtes « *l'acte* ».

Vous aurez une prompte réponse : « *Très peu pour moi ! - vous dira-t-on - Me prenez vous pour une pâte molle ?* »

Et assurément c'est bien clair, la femme est tombée au milieu des mêmes problèmes que nous.

Et il n'est pas besoin d'aborder la face si on peut dire féministe ou sociale de la question, il suffit de citer le joli quatrain dont APOLLINAIRE mettait la profession de foi dans la bouche de Thérèse-TIRESIAS, ou plus exactement de son mari, qui fuyant le journaliste, lui dit :

« *Je suis une honnête femme-monsieur
Ma femme est un homme-madame.
Elle a emporté le piano le violon l'assiette au beurre
Elle est soldat ministre merdevin, etc...* » [G. Apollinaire : *Les mamelles de Tirésias*, I, 7.]

Assurément il faut que nous nous tenions sur nos deux pieds sur le terrain de notre expérience, et que nous nous apercevions que si l'expérience analytique a fait faire quelque progrès au problème de plus en plus présentifié par toute notre expérience du développement de la vie, voire de la névrose, c'est bien justement dans la mesure où elle a su situer les rapports entre les sexes sur leurs différents échelons de *la relation d'objet*. Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire...

comme on s'en était bien aperçu, et comme après tout ce n'est vraiment que tirer une sorte de voile d'une pudeur absolument indigne, d'une fausse pudeur, que de ne pas le voir

...que si l'analyse a fait faire un progrès à quelque chose, c'est très précisément sur le plan de ce qu'il faut bien appeler par son nom, sur le plan de l'*érotisme*, c'est-à-dire sur le plan où effectivement les rapports entre les sexes sont élucidés pour autant qu'ils se trouvent sur le chemin de quelque chose qui est une fusion, une réalisation, une réponse à la question posée par le sujet à propos de son sexe, et en tant qu'il est quelque chose qui est à la fois entré dans le monde, et qui n'y est jamais satisfait.

Pour le reste, à savoir la fameuse et parfaite *oblativité* où se trouve être en fin de compte l'harmonie idéale de l'homme et de la femme, nous ne le trouvons qu'à un horizon limite qui ne nous permet même pas de désigner son but comme un but à réaliser à l'analyse.

Il faut que nous sachions, pour avoir si je puis dire une perspective salubre sur ce en quoi consiste le progrès de notre investigation, il faut que nous nous apercevions que toujours, dans le rapport de l'homme et de la femme, à partir du moment où il est consacré, reste ouverte *cette béance* qui fait que pour qu'en fin de compte quelque chose de dernier puisse en rester de recevable aux yeux du *philosophe*, c'est-à-dire de celui qui tire son épingle du jeu, c'est après tout *la femme - nommément l'épouse* - qui a essentiellement la fonction de ce qu'elle était pour SOCRATE, à savoir l'épreuve de sa patience, de sa patience au *Réel*.

À la vérité, pour entrer d'une façon plus vive dans ce qui aujourd'hui va encore ponctuer ce que je suis en train d'*affirmer*, et ce qui va nous ramener au petit Hans, je ferai état et acte d'une information que j'ai trouvée dans le journal d'information par excellence, ou plus exactement qu'un de mes excellents amis y a relevée et m'a rapportée.

Il a lu, il y a une dizaine de jours, cette petite nouvelle qui nous vient du fond de l'Amérique, d'une femme liée à son mari par le pacte d'un éternel amour, et vous allez voir comment. Cette femme se fait faire depuis la mort de son mari, très exactement tous les dix mois un enfant par lui.

Ceci peut vous paraître *quelque peu surprenant*, ne croyez pas qu'il s'agisse là d'un phénomène parthénogénétique, il s'agit au contraire d'insémination artificielle, à savoir que cette femme vouée à la fidélité éternelle, au moment de l'ultime maladie qui conduisit son mari à trépasser, fit emmagasiner une quantité suffisante du liquide qui devait lui permettre de perpétuer la race du défunt à son gré, et comme vous le voyez, dans les délais les plus courts, et comme on dirait, répétés.

Cette petite nouvelle qui n'a l'air de rien, et qu'il nous a fallu attendre, nous aurions pu l'imaginer.

À la vérité c'est l'illustration la plus saisissante me semble-t-il, que nous puissions donner de ce que j'appelle le *x* de la paternité, car en fin de compte, vous n'êtes pas je pense, sans saisir les problèmes qu'introduit une pareille possibilité.

Quand je vous dis que *le père symbolique, c'est le père mort*, je pense que vous en voyez là une illustration.

Mais ce que cela introduit de nouveau, et qui est bien fait pour mettre en relief l'importance de cette remarque, c'est que dans ce cas *le père réel aussi est le père mort*. À partir de ce moment il serait véritablement très intéressant de se poser la question de ce que devient dans ce cas *le complexe d'Œdipe*.

Sur le plan premier, celui qui est le plus proche de notre expérience, il serait naturellement facile de faire quelques traits d'esprits sur ce que peut vouloir dire à la limite, le terme de « *femme froide* » : à *femme froide*, dirait le nouveau proverbe, *mari refroidi*.

Il y a là aussi le slogan inauguré par l'un de mes amis qui voulait en faire la réclame d'une marque de « *frigidaire* ».

Il est vrai que l'on a partout quelque difficulté à l'introduction de ce slogan sur des âmes anglo-saxonnes, mais c'est bien là que ce slogan prendrait sa valeur. On peut imaginer une belle affiche où on verrait ces dames avec un air pincé, et en dessous la souscription suivante : « *She takes care of her frigid air until she turns her husband a Frigidaire* »

C'est bien le cas dans le cas présent également. À la vérité, la question qui se pose là et qui est magnifiquement illustrée, c'est bien assurément que la notion du père, la notion réelle dans aucun cas ne se confonde, en tant que père, avec celle de sa fécondité.

Nous voyons bien là que le problème est ailleurs, et assurément nous ne pouvons pas non plus ne pas voir qu'à nous introduire dans la notion de ce que devient la notion du *complexe d'Œdipe* - car je vous laisse le soin d'extrapoler - à partir du moment où l'on a commencé dans cette voie, nous ferons dans une centaine d'années aux femmes, des enfants qui seront les fils directs des hommes de génie qui vivent actuellement, et qui auront été d'ici là précieusement conservés dans de petits pots.

Il est certain que la question se pose : si on a coupé quelque chose au père dans cette occasion, et de la façon la plus radicale, il semble aussi que la parole lui soit coupée, et la question est évidemment de savoir comment et par quelle voie, sous quel mode, s'inscrira dans le psychisme de l'enfant cette parole de l'ancêtre dont en fin de compte la mère sera le seul représentant et le seul véhicule : comment fera-t-elle parler l'ancêtre mis en boîte, si je peux m'exprimer ainsi ? Ceci n'est pas, comme vous le voyez, du tout de la science-fiction, mais simplement à l'avantage de nous dénuder une des dimensions du problème.

Ceci, soit dit entre parenthèses, puisque tout à l'heure je vous adressais - pour la solution idéale du problème du mariage - à « *la porte à côté* », il serait intéressant de voir comment en présence de ce problème de l'insémination posthume de l'époux consacré, l'Église trouvera moyen de prendre position.

Car à la vérité qu'elle se réfère à ce qu'elle met en avant en pareil cas, à savoir le caractère fondamental des pratiques naturelles, on peut lui faire remarquer que c'est justement dans la mesure où nous sommes arrivés à parfaitement dégager la nature de ce qui n'en est pas, qu'une telle pratique peut être introduite et est possible. Dès lors il conviendra peut-être de préciser le terme de « *naturel* », et on viendra bien entendu à y mettre l'accent sur le côté profondément artificieux de ce qui a jusqu'ici été appelé « la nature ». Bref, nous ne serons peut-être pas, à ce moment-là, complètement inutiles comme termes de référence. Notre bonne amie Françoise DOLTO, voire un de ses élèves, deviendra peut-être du même coup un père de l'Église.

Bref, toute la question de *l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel* ne suffira peut-être pas à poser seulement les termes de ce problème qui ne me paraît pas absolument près, dès lors qu'il peut être engagé dans la réalité, d'être résolu. Mais ceci bien entendu nous rendra plus facile de formuler, comme je désire le faire aujourd'hui, *le terme dans lequel*, non pas *en soi*, mais *pour le sujet*, *peut s'inscrire* ce que nous pouvons appeler *la sanction de la fonction du père*. Toute espèce d'introduction si on peut dire, à *la fonction paternelle, nous apparaît être pour le sujet*, à partir du moment où nous avons fait passer ce courant d'air qui dénude les colonnes du décor, *de l'ordre d'une expérience métaphorique*.

Je vais l'illustrer, non pas en vous accablant de nouvelles choses, mais en vous rappelant sous quelle rubrique j'avais introduit l'année dernière ce que j'appelle ici *la métaphore*. *La métaphore* est cette fonction, cet usage de *la chaîne signifiante* qui procède en usant, non pas de sa dimension connective dans laquelle s'installe tout *usage métonymique de la chaîne signifiante*, mais dans cette dimension de *substitution*.

L'année dernière je n'ai pas été très loin vous chercher une chose dont il s'agissait, je me suis obligé à aller la chercher dans ce qui est vraiment à la portée de tous, dans le dictionnaire QUILLET où j'ai pris le premier exemple qui y était donné, à savoir le vers de HUGO : « *Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse* ». Vous me direz que le sort m'a favorisé puisque, aussi bien ceci nous arrive aujourd'hui dans ma démonstration, comme une bague au doigt. [[« Booz endormi », La légende des siècles, I](#)]

Je vous dirais que n'importe quelle *métaphore* pourrait servir à une démonstration analogue, mais je vais vous répéter, parce que c'est tout à fait ce qui nous conduit aujourd'hui, et ce qui nous ramène à notre sujet de la phobie, ce que veut dire « *métaphore* ». Ce n'est pas - comme l'ont dit les surréalistes - le passage de l'étincelle poétique entre deux termes qui *imaginairement* sont aussi disparates que possible. Assurément ceci a l'air de coller, car il est bien clair qu'il n'est pas question que cette pauvre gerbe soit avare ou haineuse, et c'est bien en effet l'étrangeté toute humaine que de s'expliquer ainsi, c'est-à-dire de mettre en relation plus par l'intermédiaire d'une négation, et cette négation est sur le fond bien entendu d'une affirmation possible.

Il n'est pas question pour tout dire, qu'elle soit ni *avare* ni *haineuse*, *l'avare* et *la haine* étant des attributs qui sont la propriété de BOOZ non moins que *la gerbe*, et BOOZ faisant aussi bien de l'un que de l'autre, à savoir de ces propriétés et de ces mérites - l'usage qui convient sans demander avis, ni faire part de ses sentiments ni aux uns ni aux autres.

Ce entre quoi et quoi se produit *la création métaphorique*, c'est entre ce qui s'explique sous ce terme « *sa gerbe* », et celui à qui *sa gerbe* est substituée, c'est-à-dire le monsieur dont on nous a parlé depuis un instant en termes balancés, et qui s'appelle BOOZ. C'est très précisément dans la mesure où la gerbe est là si je puis dire, ayant pris sa place, cette place un tout petit peu cumulaire sur laquelle il est déjà, lui, pourvu de ces qualités d'être ni avare ni haineux, c'est-à-dire d'avoir déblayé un certain nombre de vertus négatives, c'est là que la gerbe vient prendre sa place, et pour un instant littéralement l'annule. Nous retrouvons le schéma du *symbole* en tant qu'il est *la mort de la chose*.

Là, c'est encore bien mieux : le nom du personnage est aboli, et c'est sa gerbe qui vient se substituer à lui. Et s'il y a métaphore, si ceci a un sens, si ceci est un temps de la poésie bucolique, c'est très précisément dans ce fait que c'est parce que quelque chose comme sa gerbe, c'est-à-dire quelque chose d'essentiellement naturel, peut lui être substitué, que BOOZ reparait après avoir été éclipsé, occulté, aboli dans ce que je peux appeler « *le rayonnement précisément fécond de la gerbe* ».

Il ne connaît en effet ni avare ni haine et il est purement et simplement fécondité naturelle, et ceci a son sens précisément dans le morceau qui suit. Dans le poème, ce dont il s'agit, c'est de nous annoncer ou de faire annoncer, dans le rêve qui va suivre à BOOZ, que malgré qu'il ait un grand âge comme il le dit lui-même, 80 ans d'âge, il va bientôt être père, c'est-à-dire que sort de lui et de son ventre ce grand arbre au bas duquel chantait un roi, dit le texte, et au haut duquel mourait un Dieu.

Cette fonction de *la métaphore* sur laquelle je vous montre donc ce dont il s'agit...
 toute création d'un nouveau sens dans la culture humaine est essentiellement métaphorique
 ...c'est pour autant que, par une substitution qui en même temps maintient ce à quoi elle se substitue, que passe...
 dans la tension entre ce qui est aboli, supprimé et ce qui lui est substitué
 ...ce quelque chose de nouveau qui introduit si visiblement ce qui est développé dans l'improvisation poétique,
 ce quelque chose de nouveau qui dans l'occasion est, justement par ce mythe *boozien*, manifestement incarné,
 à savoir la dimension nouvelle, cette fonction de la paternité.

On pourrait pousser ces choses fort loin, et voir dans ce poème où comme d'habitude le vieil HUGO est loin d'être toujours dans une voie rigoureuse, il titube un petit peu à droite et à gauche, mais ce qui est tout à fait clair, c'est que :

« Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,
 S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
 Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
 Quand viendrait du réveil la lumière subite. »

Je vous prie de voir à quel point le style de cela est dans cette zone ambiguë où le réalisme se mêle à je ne sais quelle lueur un peu trop crue, voire trouble, et qui nous évoque le clair-obscur de ces tableaux de CARAVAGE, qui avec toute leur rudesse populaire sont peut-être encore ce qui de nos jours peut nous donner le plus hautement le sens de la dimension sacrée. Un peu plus loin donc, ce dont il s'agit, c'est toujours de la même chose :

« Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
 Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
 Avait, en s'en allant, négligemment jeté
 Cette faucille d'or dans le champ des étoiles. »

Je n'ai pas poussé...
 ni dans mon enseignement de l'année dernière,
 ni dans ce que j'ai écrit récemment sur cette gerbe du poème de BOOZ et de RUTH
 ...je n'ai pas poussé plus loin l'investigation ni les remarques sur le sujet du point jusqu'au poète développe *la métaphore*.
 J'ai laissé de côté la faucille, parce qu'aussi bien en dehors du texte, que de ce que nous faisons ici, ç'aurait pu paraître aux lecteurs un peu forcé.

Je ne pense pas pourtant que vous ne puissiez pas ne pas être frappés de ceci : c'est que tout le poème pointe vers une image autour de laquelle bien entendu depuis un siècle, les gens s'émerveillent pour le caractère merveilleusement intuitif et comparatif de la chose. Il s'agit du fin et clair croissant de la lune.

Mais il ne peut pas, je pense, vous échapper à quel point si la chose porte, si elle est autre chose qu'un très joli trait de peinture, une touche de jaune sur le ciel bleu, c'est très précisément pour autant que *la faucille dans ce ciel là, est l'éternelle faucille de la maternité*, celle qui a déjà joué son petit rôle entre KRONOS et URANOS, entre JUPITER et KRONOS, et que cette féminité, la puissance dont j'ai parlé tout à l'heure qui est là bel et bien représentée dans cette espèce d'attente mythique de la femme, c'est bien en effet le quelque chose qui est toujours là, qui traîne à la portée de sa main, cette faucille avec laquelle la glaneuse va effectivement trancher, si je puis m'exprimer ainsi, la gerbe dont il s'agit, celle de laquelle rejaillira la lignée du Messie.

Notre petit Hans, dans le développement de la phobie, dans sa création et dans sa résolution, ne peut se concevoir, ne peut s'inscrire d'une façon correcte en équation, qu'à partir de ces termes. Je vous prie de remarquer que nous avons là dans le complexe d'Œdipe, ce quelque chose qui est à la place *x* où est l'enfant avec tous ses problèmes par rapport à la mère, et c'est dans la mesure où quelque chose se sera produit qui aura constitué la métaphore paternelle, que pourra se placer cet *élément signifiant* essentiel dans tout développement individuel qui s'appelle *le complexe de castration*.

Je dis aussi bien pour l'homme que pour la femme, c'est-à-dire que nous avons à poser l'équation suivante :

$$\left(\frac{P}{X}\right) M \sim \zeta + s$$

Si tant est que *P* c'est la métaphore paternelle, et que *X* doit être plus ou moins élidé selon les cas, selon les points du développement et les problèmes auxquels la période pré-œdipienne a mené l'enfant par rapport à la mère, c'est dans la liaison de la métaphore œdipienne que nous pouvons inscrire ainsi la phase essentielle à tout concept de l'objet qui est constituée par - inscrivons ce que nous voulons - un *C* ou *la faucille*, plus quelque chose qui est justement la signification, c'est-à-dire ce dans quoi l'être se retrouve, ce dans quoi l'*X* trouve sa solution. C'est dans une telle formule que se situe le moment essentiel du franchissement de l'œdipe.

Et dans le cas du petit Hans c'est exactement ce à quoi nous avons affaire, c'est à savoir que comme je vous l'ai expliqué, c'est pour autant que par rapport à sa mère, il y a quelque chose qui est justement le problème insoluble que, parvenu au degré où il est arrivé de son développement, constitue le fait que la mère soit quelque chose d'aussi complexe que ce :

mère + phallus + petit a, avec toutes les complications que cela entraîne.

C'est dans la mesure où le petit Hans est arrivé à cette impasse, et ne peut pas en sortir...

- parce qu'il n'y a pas de père,
- parce qu'il n'y a rien pour *métaphoriser* cette relation avec sa mère,
- parce que pour tout dire, *il n'a d'autre issue de l'autre côté*,

...que :

non pas la faucille,

non pas le grand C du complexe de castration,

non pas la possibilité d'une médiation, c'est-à-dire de perdre, puis de retrouver son pénis, mais qu'il ne trouve de l'autre côté que la morsure possible de la mère...

qui est la même avec laquelle il se précipite goulûment sur elle, pour autant qu'elle lui manque,

pour autant qu'il n'y a pas d'autre relation réelle avec la mère que la relation qu'a pour effet de mettre en relief toute la théorie présente de l'analyse, à savoir la relation de dévoration

...c'est pour autant qu'il est arrivé à cette impasse, qu'il ne connaît pas d'autre relation au réel que celle en effet qu'on appelle,

à tort ou à raison « *sadique-orale* », c'est-à-dire que le petit *m*, ou encore *m* plus tout ce qui est *le réel* à ce moment là pour lui,

à savoir en particulier *le réel* qui vient de venir au jour et qui ne manque pas de compliquer la situation, à savoir Π *son propre pénis* :

$$(M + \Phi + A) M \sim m + \Pi$$

...c'est dans la mesure où le problème se présente comme cela pour lui, qu'il est nécessaire que s'introduise, puisqu'il n'y en a pas d'autre, cet élément de médiation métaphorique : le cheval. C'est-à-dire que l'instauration chez le petit Hans de la phobie, s'inscrit dans cette même formule qui est celle que je vous ai donnée tout à l'heure :

$$\left(\frac{\text{ἵππος}}{M + \Phi + A} \right) M \sim m + \Pi$$

...*ἵππος*, avec l'esprit rude, étant *le cheval*, et *M* *la mère*. Ceci sera l'équivalent de quelque chose qui ne sera pas plus résolu pour autant, c'est-à-dire la morsure en tant qu'elle est pour lui le danger majeur, le danger majeur de toute sa réalité, et tout à fait et plus spécialement encore de celle qui vient d'arriver au jour, à savoir de sa réalité génitale.

Ceci peut vous sembler artificiel. N'en croyez rien. Commencez d'abord par vous en servir et vous verrez après si cela peut en effet vous rendre service. Je peux vous en montrer mille faces qui sont immédiatement applicables, et en particulier ceci : que le cheval qui est celui dont il est dit qu'il mord et qu'il menace à la fois le pénis, est aussi celui qui tombe, et c'est bien pour cela - d'après ce que nous dit lui-même le petit Hans - que le cheval a été amené.

Il a d'abord été amené comme le *quelque chose* qui, mis en tête du fourgon qui doit emmener les bagages de la petite Lizzie, et ce *quelque chose* qui peut se retourner et qui mord. Mais nous dit-il, c'est là qu'il a *attrapé la bêtise*, c'est-à-dire plus exactement que ce qui était accroché déjà à une signification, a été retenu par lui comme étant quelque chose qui allait bien au-delà de toute signification, comme quelque chose qu'il sanctionne par cette espèce d'aphorisme ou d'affirmation définitionnelle :

« *Maintenant tous les chevaux vont tomber.* »

C'est en effet essentiellement en tant que fonction de *la chute*, qui est précisément le terme commun entre tout ce qui est en cause dans la partie inférieure de l'équation au moment où en est arrivé le petit Hans, que s'introduit la mère.

$$\left(\frac{\text{ἵππος}}{M + \Phi + A} \right) M \sim m + \Pi$$

Nous avons souligné cet élément *chute de la mère*, le *phallus* de la mère qui est ce qui n'est plus tenable, ce n'est plus de jeu et pourtant il fait tout pour maintenir l'existence de ce jeu. Enfin la petite Anna est très essentiellement ce qu'on souhaite le plus au monde voir tomber, voire la pousser un petit peu.

C'est en tant que le cheval remplit - d'une façon, elle, efficace, imagée et en quelque sorte active - toutes ces fonctions de la chute réunies, qu'il commence à être introduit comme un terme essentiel, comme le terme de cette phobie où nous voyons s'affirmer, se poser ce que sont vraiment les objets pour le psychisme humain.

C'est-à-dire quelque chose comme je vous l'ai dit tout à l'heure, qui mérite peut-être le titre d'*objet*, mais dont bien entendu on ne saurait par trop insister sur le chapitre spécial de la qualification *objet*, qu'il est nécessaire d'introduire à partir du moment où les objets dont nous nous occupons sont les objets de la phobie, ou le fétiche, dont nous savons à la fois combien ils existent comme objet, puisqu'ils ont à constituer véritablement dans le psychisme du sujet si on peut dire, les véritables *bornes milliaires* du désir, dans le cas du fétiche et de ses déplacements.

Dans le cas de la phobie, cet objet est à la fois quelque chose qui est là dans le réel, et en même temps qui en est manifestement distinct, qui d'autre part d'aucune façon n'est accessible à la conceptualisation, si ce n'est par l'intermédiaire de cette formalisation signifiante. Jusqu'à présent, disons-le bien, on n'en a pas donné d'autre plus satisfaisante, et si j'ai l'air de vous la présenter sous une forme un peu plus compliquée que ça n'a été fait jusqu'à présent, je vous fais remarquer que ce n'est pas autrement non plus que FREUD finit par en parler à la fin de son œuvre.

Quand il articule pleinement que reprenant la phobie, il fait du cheval en l'occasion...

puisque c'est le petit Hans lui-même qu'il reprend comme exemple

...cet objet substitué à toutes les images, à toutes les significations confuses, plus ou moins mal dégagées autour desquelles ne peut pas arriver à se décanter l'angoisse du sujet, il en fait l'objet presque arbitraire...

et c'est pour cela qu'il l'appelle *signal*

...grâce à quoi à l'intérieur de ce champ de confusions, vont pouvoir se définir des limites qui, pour être arbitraires, n'en introduisent pas moins l'élément de délimitation grâce à quoi, au moins possiblement, est assurée *l'amorce d'un ordre, le premier cristal d'une cristallisation organisée entre le Symbolique et le Réel.*

C'est bien en effet tout ce qui va se produire au cours du progrès de ce qu'on appelle *l'analyse de Hans*, si tant est qu'on puisse au sens plein du terme, appeler ce qui se passe dans le cas de Hans, *une analyse*. Je vous fais remarquer ceci :

c'est que les psychanalystes ne semblent pas - tout au moins à lire monsieur JONES - avoir encore compris que si FREUD a fait quelques réserves en disant qu'il s'agissait là d'un cas tout à fait exceptionnel - en ce sens qu'il a pu être mené et réalisé *par le père* même de l'enfant, sans doute conduit par FREUD, mais *par le père* de l'enfant - il a par conséquent fait très peu de fondements sur l'extension possible de cette méthode.

Les analystes semblent s'étonner de cette timidité chez FREUD. Ils feraient mieux de regarder les choses de plus près, et de se demander si effectivement du fait que cette analyse a été poursuivie *par le père*, elle ne présente pas des traits spécifiques qui en excluent - au moins partiellement - la dimension proprement transférentielle, autrement dit, si la bourde proférée habituellement par M^{elle} Anna FREUD qui dit que dans les analyses d'enfants, il n'y a pas de transfert possible, n'est pas justement applicable dans ce cas là parce qu'il s'agit du père.

Bien entendu alors qu'il n'est que trop évident que dans toute analyse d'enfant pratiquée par un analyste, il y a bel et bien transfert, tout simplement comme - et mieux que partout ailleurs - il y en a chez l'adulte, ici il s'agit de quelque chose d'un peu particulier, et dont nous serons amenés par la suite montrer les conséquences.

Quoi qu'il en soit, c'est autour d'une telle formule que nous pouvons de la façon la plus rigoureuse scander tout le progrès de l'intervention du père. Cette formule est utile - et je pense vous le montrer la prochaine fois - pour autant qu'elle nous permet vraiment de situer pourquoi certaines interventions du père sont a-fécondes, pourquoi d'autres engendrent ce branle de la transformation mythique, grâce à qui cette *équation* va trouver son pouvoir dans le cas du petit Hans, et pour autant qu'y sont intervenues, que se sont manifestées au plus vite ses possibilités de progrès, sa *richesse métaphorique* implicite, à savoir la possibilité de la transformation d'une pareille équation.

Je me contenterai pour aujourd'hui de vous en montrer le terme dernier et extrême, écrit dans la même formalisation.

Je vous en ai déjà dit assez pour que vous puissiez en concevoir, en comprendre la portée que je vous aurai écrite.

Ce que nous voyons à la fin, c'est quelque chose qui assurément est une solution, quelque chose qui instaure le petit Hans dans un registre des relations objectives, comme on dit, qui est vivable.

Est-il pleinement réussi du point de vue de l'intégration œdipienne ? C'est justement ce que nous essayerons de voir de plus près la prochaine fois. D'ores et déjà nous allons voir en quoi ça l'est et ça ne l'est pas. Si nous lisons le texte tel que le petit Hans à la fin formule *sa position*, il nous dit « *Maintenant je suis le père* ». Nous n'avons pas besoin de nous demander comment il peut faire avec un père que tout au long de l'observation il est forcé en quelque sorte de stimuler, de supplier « *Mais, fais donc ton métier de père !* » et dont le dernier et très beau fantasme qui se produit avec le père, montre qu'en quelque sorte le père le rattrape tout juste sur le quai du train alors qu'en réalité il y a longtemps que le petit Hans cavale en avant, et est parti avec qui ? Comme par hasard avec la grand-mère. La première chose que lui demande le père :

- « *Maintenant que ferais-tu si tu étais le père à ma place ?* »
- « *Oh ! c'est bien simple, je t'emmènerais tous les dimanches voir grand-maman...* »

Il n'y a rien de changé dans la relation entre le fils et le père. Dans occasion nous pouvons donc présumer qu'il n'y a pas là une réalisation tout à fait typique du *complexe d'Œdipe*. Pour tout dire nous le voyons très vite si nous savons lire le texte, assurément tous les liens avec le père sont très loin d'être rompus, ils sont même fortement noués par toute cette expérience analytique, mais comme le dit très bien le petit Hans : « *Tu seras désormais le grand-père.* »

Il le dit, mais à quel moment ? Lisez bien le texte : au moment où il a commencé par dire que lui, il était le père. Ce grand-père vient là tout à fait à part, c'est seulement après qu'on ait parlé de la mère - qui sera, nous verrons quelle sorte de mère dans l'occasion - c'est après qu'on ait parlé de *la mère* qu'on en vient à parler de l'autre femme qui sera *la grand-mère*.

Mais aucun lien, ni de la perspective du petit Hans pour soi, entre ce grand-père et cette grand-mère. Assurément ce n'est pas à tort que FREUD souligne à cette occasion avec une satisfaction - quant à nous qui est loin de nous donner un entier soulagement - que la question de l'œdipe a été résolue très élégamment par ce petit bonhomme qui se fait dès lors l'époux de sa mère, et qui renvoie son *père* à *la grand-mère*. C'est une façon élégante, voire humoristique, d'éluder la question, mais rien ne nous indique jusqu'à présent dans tout ce qu'a écrit FREUD, qu'on puisse considérer cette solution - c'est peut-être une solution évidente - comme *une solution typique du complexe d'Œdipe*.

Pour tout dire, ce que nous voyons à partir de ce moment, c'est quelque chose qui de la part du petit Hans, assurément maintient une certaine continuité dans l'ordre des lignées. Si on n'était pas au moins arrivé jusque là, le petit Hans n'aurait absolument rien résolu du tout, et pour tout dire, la fonction de la phobie aurait été, à proprement parler, nulle.

C'est que le petit Hans en tant qu'il se conçoit comme *le père*, est fonction de quelque chose qui s'inscrit à peu près comme ceci : la mère est la grand-mère, la mère à la fin du progrès est dédoublée. Ceci est un point très important, il a reconnu *quelque chose* qui lui permet de trouver *un équilibre à trois pattes*, qui est bien le minimum de ce sur quoi peut s'établir *la relation avec l'objet* comme nous l'avons toujours dit, et ce tiers qu'il n'a pas trouvé chez son père est précisément chez la grand-mère dont il a trop bien vu en effet la valeur absolument décisive, voire écrasante dans les relations d'objet.

Son propre père, c'est précisément en tant que derrière la mère il s'en adjoint une seconde, que le petit Hans s'instaure lui, dans *une paternité*. Quelle sorte de paternité ? Paternité *imaginaire* précisément. À partir de ce moment, que nous dit le petit Hans ? Qui va avoir des enfants ? C'est lui, il le dit très nettement. Mais quand son père mettant les pieds dans le plat, lui demande :

- « *C'est avec maman que tu vas avoir des enfants ?* »
- « *Pas du tout, lui répond le petit Hans, qu'est-ce que veut dire cette histoire ? Tu m'as dit que le père ne peut pas avoir d'enfants à lui tout seul, alors tu veux maintenant que j'en aie ?* »

Il y a là un moment d'oscillation dans le dialogue entre l'enfant et le père, qui est tout à fait frappant et qui montre *le caractère* justement et très précisément refoulé de tout ce qui est de l'ordre de *la création paternelle* comme telle, alors que ce qu'il articule au contraire à partir de ce moment-là, c'est justement qu'il va avoir des enfants *mais des enfants imaginaires*. Des enfants, il souhaite - comme il le dit de la façon la plus précise et la plus articulée - il souhaite en avoir, mais d'un autre côté il ne veut pas que sa mère en ait. En d'autres termes, il est absolument précis, d'où les assurances qu'il désire avant tout prendre quant à l'avenir : c'est que sa mère n'ait plus d'enfant.

Pour cela on est prêt à tout jusqu'à y compris à soudoyer largement - puisque nous sommes malgré tout en présence d'un petit rejeton de capitalistes - le grand géniteur par excellence, celui sur lequel je reviendrai la prochaine fois pour vous montrer le véritable visage, car c'est un élément très important, le géniteur par excellence qui est *la cigogne* à la figure si étrange, nous verrons la prochaine fois très exactement quelle place et quelle fonction il convient de lui accorder, on ira jusqu'à soudoyer *le père cigogne* pour qu'il n'y ait plus d'enfant réel.

La distinction fondamentale d'une certaine fonction paternelle qu'il y a chez l'enfant - et imaginaire - s'est substituée à la mère : il a des enfants comme elle en a, il s'occupera de ses enfants *imaginaires* à la façon dont il est arrivé à complètement résoudre la notion de l'enfant, jusqu'à y compris celle de la petite Anna. C'est le fantasme autour de la petite Anna, dont j'ai commencé à vous parler la dernière fois, et sur lequel je reviendrai. Tout son fantasme autour de la boîte, de la cigogne, de la petite Anna qui a existé déjà bien avant sa naissance, a consisté à *l'imaginer*, à la *fantasmatiser*.

Il va donc avoir des enfants fantasmatiques, il va devenir un personnage essentiellement poète, *créateur dans l'ordre imaginaire*, et la dernière forme qu'il donne à ces sortes de créations *imaginaires*, c'est celle qu'il appelle *Lodi* sur laquelle on l'interroge :

- « *Qu'est-ce que signifie cette Lodi ?* »

Et le père est très intéressé :

- « *Est-ce Chokolodi ? Est-ce Saffalodi ?* ».

Et en effet « *Saffalodi* » veut dire *petite saucisse*. L'image de caractère fondamentalement *imaginaire*, *phalloforme*, pour tout dire la *transmutation imaginaire* qui s'est opérée de ce *phallus* à la fois *non recédé* et *éternellement imaginée* pour la mère, est ce que nous voyons reproduit à l'état du petit Hans, sous cette forme.

La femme ne sera jamais pour lui que le *fantasme* de *ces petites sœurs-filles* autour desquelles aura tourné toute sa crise infantine. Ce ne sera pas tout à fait *un fétiche* puisque aussi bien ce sera justement *le vrai fétiche* si je puis dire, c'est-à-dire qu'il ne se sera pas arrêté à ce qui est inscrit sur le voile, il aura retrouvé la forme *hétérosexuelle* typique de son objet.

N'empêche que sa relation avec les femmes sera désormais et pour toujours sans aucun doute marquée de cette genèse narcissique au cours de laquelle il a trouvé à se mettre en orthoposition par rapport au partenaire féminin : le partenaire féminin aura été engendré, non pas pour tout dire à partir de la mère, mais à partir des *enfants imaginaires* qu'il peut faire à la mère, eux-mêmes *héritiers de ce phallus* autour duquel tout le jeu primitif de *la relation d'amour*, de *captation de l'amour* à l'endroit de la mère se sera primitivement joué.

Donc nous avons en fin de compte : avec d'une part l'affirmation de sa relation, lui comme nouveau père - *comme Vati* - à une lignée maternelle, nous en aurons comme correspondance à cette deuxième partie de l'équation d'un autre côté, c'est à dire *la petite Anna* chevauchant le cheval, *la petite Anna* prenant la position de domination par rapport à tout le charroi, à tout le train, à tout ce que traîne la mère après elle.

Et c'est par l'intermédiaire de *la petite Anna* que lui, le petit Hans, est arrivé à faire ce que nous avons dit la dernière fois qu'il faisait, c'est-à-dire à dominer la mère, pas simplement à la cravacher, à savoir - comme nous montre la suite de l'histoire - à voir ce qu'elle avait dans le ventre, à savoir à extraire le petit canif castrateur qui désormais bel et bien extrait, la rend beaucoup plus inoffensive.

Telle est la formule qui, opposée à celle-ci, marque le point d'arrivée de *la transformation* du petit Hans. Le petit Hans assurément aura toutes les apparences d'un hétérosexuel normal, néanmoins le chemin qu'il aura parcouru dans l'œdipe pour y arriver, est un chemin atypique lié à cette carence du père dont vous pouvez peut-être vous étonner qu'elle soit si grande, mais dont assurément toute la ligne de l'observation nous montre à tout instant *les défaillances* et *les défauts*, soulignés à tout instant par l'appel du petit Hans lui-même, et dont il n'y a certainement pas lieu de s'étonner qu'elle marque d'une atypie terminale le progrès et la résolution de la phobie.

Ceci, je vous demande simplement d'en conserver les deux termes extrêmes, pour vous dire qu'il est *possible*, qu'il est *concevable* d'essayer d'articuler par une série d'étapes *la transformation* de l'un dans l'autre. Sans aucun doute convient-il de ne pas être là trop systématique : assurément cette sorte de *logique*, si on peut dire, est nouvelle, et peut-être doit-elle être, si elle est poursuivie, simplement introductive d'un certain nombre de questions quant à son formalisme, qui nous fassent nous demander si elle a absolument les mêmes lois que ce qui a pu d'ores et déjà être formalisé dans d'autres domaines de la logique.

Assurément FREUD, au niveau de la *Traumdeutung*, a déjà commencé quelque chose qui consiste à nous dire que la logique de l'inconscient, autrement dit des signifiants dans l'inconscient, ce n'est certainement pas la même que celle que nous avons l'habitude de manier. Il y a un vaste quart de la *Traumdeutung* qui est essentiellement consacré à nous montrer comment un certain nombre d'articulations *logiques* essentielles - le « *ou bien... , ou bien...* », la *transposition*, la *causalité*, - peuvent se transporter dans *l'ordre de l'inconscient*. Elle est peut être distincte de notre logique coutumière, de *la topologie*. Vous savez ce que c'est qu'*une topologie, c'est une géométrie en caoutchouc*. Ici aussi il s'agit d'une logique en caoutchouc et qui nous demande peut-être un certain nombre de définitions de termes qui nous permettent de définir une certaine *logique en caoutchouc*.

Mais cela ne veut pas dire que tout soit possible en particulier que *deux anneaux passés l'un dans l'autre [sic]*, jusqu'à nouvel ordre rien ne nous permet de les *dénouer*, ceci pour vous dire que la logique en caoutchouc n'est pas condamnée à l'entière liberté.

Bref, ce que nous voyons là arriver à la fin de la résolution de la phobie du petit Hans, c'est une certaine configuration qui est celle-ci : malgré la présence, l'insistance même de l'action paternelle, ce dans quoi le petit Hans s'inscrit, c'est dans une espèce de lignée matriarcale, ou plus exactement - pour être plus simple, pour être plus strict aussi - de reduplication maternelle, comme s'il était nécessaire qu'il y eût un troisième personnage et que faute que ç'ait été le père, ce soit cette fameuse grand-mère.

D'autre part, quelque chose qui le met par rapport à l'objet qui sera désormais l'objet de ses désirs, et je vous ai déjà souligné que nous avons le témoignage dans l'anamnèse de quelque chose qui l'attache essentiellement à *Gmunden* et à sa petite sœur : c'est-à-dire très précisément aux petites filles, c'est-à-dire aux enfants en tant qu'ils sont les filles de sa mère, mais qu'ils sont aussi ses filles à lui, les filles imaginaires.

La structure originellement narcissique de ses relations avec la femme, est indiquée à l'issue, au débouché de la solution de sa phobie. Que va-t-il rester comme *traces*, si on peut dire, *du passage par la phobie* ?

Quelque chose de très curieux, quelque chose qui est le rôle du petit agneau avec lequel à la fin il nous dit qu'il se livre à *des jeux très particuliers*, par exemple de se faire bousculer par lui, et ce petit agneau est un agneau sur lequel on a essayé de mettre un jour à cheval sa sœur, c'est-à-dire de la mettre dans la position - comme on l'appelle dans le fantasme - de la grande boîte.

La sœur est venue dans l'imagination de Hans, c'est elle qui, si vous vous en souvenez, est à cheval sur le cheval. C'est la dernière étape avant *la résolution* de la phobie du cheval, il a fallu que la sœur domine cela avant que lui, le petit Hans, puisse traiter le cheval comme il le mérite, c'est-à-dire lui taper dessus, et à ce moment là l'équivalence entre le cheval et la mère est assurée : battre le cheval, c'est aussi battre sa mère. À la fin donc il reste quelque chose sur quoi est montée la petite sœur, à savoir cet agneau. Voilà la configuration qui reste à la fin.

Je ne peux pas me refuser le plaisir, ni vous refuser cette énigme, de vous montrer ce quelque chose autour de quoi notre maître FREUD a fait tourner son analyse de Léonard DE VINCI, à savoir non pas *La Vierge au rocher* :



mais le grand carton de Sainte Anne qui est au Louvre [*La Vierge à l'Enfant avec Sainte Anne*], et qui est précédé par un dessin qui est au Burlington House et qui est celui-ci :



Toute l'analyse que FREUD a faite de Léonard DE VINCI tourne autour de cette Sainte Anne à la figure si étrangement androgyne - elle ressemble d'ailleurs au *Saint Jean-Baptiste*



...de cette *Vierge à l'enfant*, et comme on le souligne ici, non pas comme dans le carton du Burlington House, le cousin, à savoir le Jean-Baptiste, est justement un petit agneau.

Cette configuration *très singulière* qui n'a pas manqué d'attirer l'attention de FREUD, est véritablement l'os de sa démonstration, de cette très singulière œuvre qu'est son étude *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*.

J'espère que vous vous donnerez la peine d'ici la fin de l'année - car peut-être arriverai-je à vous faire là-dessus la clôture de mon séminaire - de lire *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. Si vous ne vous apercevez pas en lisant ce *souvenir d'enfance*, du caractère invraisemblablement énigmatique de toute situation où est introduit pour la première fois le terme de narcissisme, si vous ne réalisez pas l'audace presque insensée de cela, d'écrire une chose pareille au moment où cela a été écrit...

nous avons réussi depuis littéralement à scotomiser cela,
à méconnaître l'existence de choses comme celles-là dans l'œuvre de FREUD

...lisez-le pour vous apercevoir à quel point il est difficile de savoir en fin de compte ce qu'il veut arriver à dire, mais lisez-le en même temps pour voir à quel point ça se tient, *malgré toutes les erreurs*, car il y a des erreurs, mais cela ne fait rien, c'est quelque chose qui est absolument consistant.

Je vous demande d'en prendre connaissance, de lire ce *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*.

Cette configuration singulière qui, si je puis dire, est là pour nous présenter une *humanissima trinita*, trinité très humaine, voire trop humaine, opposée à la *divinissima* à laquelle elle se substitue, est quelque chose sur quoi nous aurons à revenir. Ce que j'ai voulu vous indiquer comme une pierre d'attente, c'est par quelle singulière nécessité nous trouvons un 4^{ème} terme, comme une sorte de résidu sous la forme de cet agneau, du terme animal où nous retrouvons le terme même de la phobie.

Il s'agit aujourd'hui de formaliser d'une façon un peu différente ce qui se passe dans l'observation du petit Hans. Si cela a un intérêt - et ça n'en a qu'un seul - c'est de serrer de plus près, d'envelopper d'une façon plus rigoureuse d'abord ce qui est dans l'observation.

Bien entendu il y a toutes les portes-fenêtres possibles dans cette observation du petit Hans : puisque aussi bien il s'agit d'une phobie du cheval, par exemple on pourrait délirer sur le cheval à perte de vue puisqu'en fin de compte ce cheval est un animal très singulier, c'est le même que celui qui revient dans toute la mythologie du cheval, et qui peut aussi bien se rapprocher valablement de celui du petit Hans.

FLIESS, le fils du correspondant de FREUD qui occupe une place honorable, a fait sous le titre « *Phylogenetic and ontogenetic experience* ³⁶ » pour le numéro *jubilatoire* du centenaire de FREUD, une élucubration de mérite. Assurément elle est excessivement frappante, justement pour son caractère d'inadéquation.

Manifestement dans Hans, comme il y a des énigmes qui ne sont pas résolues, il s'efforce de les résoudre en apportant en effet au dossier toute une énorme extrapolation qui n'a que le désavantage tout à fait injustifié de supposer résolu justement ce qui ne l'est pas. C'est une des choses les plus frappantes que de voir la façon dont il centre les choses d'une façon tout à fait valable sur le fameux dialogue entre le petit Hans et son père, ce que j'appelle « *le grand dialogue* », celui qui culmine quelque part du côté du [21 Avril](#), celui où il s'agit en somme du petit Hans qui littéralement invoque son père en lui disant « *Tu dois être jaloux* », alors que son père est là pour quelque chose dans le surgissement de cette phrase que l'on sent mûrie par tout ce qui vient de précéder.

[Ich : « *Weshalb schimpf ich denn eigentlich ?* »

Er : « *Das weiß ich nicht !* »

Ich : « *Warum ?* »

Er : « *Weil du eifern tust.* »

Ich : « *Das ist doch nicht wahr !* »

Er : « *Ja, das ist wahr, du tust eifern, das weiß ich. Das muß wahr sein.* »]

Le petit Hans littéralement invoque son père de jouer son rôle de père, et il lui dit : « *Tu dois être jaloux* ». « *Ceci, quoiqu'il arrive et quelles que soient les dénégations effrayées, doit être vrai* ». C'est là dessus que se clôt un dialogue dans lequel le petit Hans développe le fantasme suivant qui est celui d'imaginer que son père vient dans la chambre de sa mère, et que là il se blesse sur une pierre, comme le fit autrefois le petit Fritz, il vient heurter contre une pierre, et le sang doit couler.

Notre auteur insiste avec beaucoup de finesse sur l'usage des mots qui donnent une espèce de style plus « *soutenu* » que partout ailleurs, à ce que dit le petit Hans, et dégage bien à ce sujet les insuffisances de la traduction anglaise. Ce qui est intéressant, ce ne sont pas tellement ces remarques, qui assurément ont leur valeur, et qui montrent la sensibilité conservée chez les gens de la première génération - si je puis dire - analytique, au relief proprement verbal, à l'accent de certains signifiants, et à leur rôle essentiel, mais ce qui est intéressant, c'est évidemment aussi de voir à propos d'une spéculation assez fine sur le rôle du père dans cette occasion, l'intervention du père qui lui-même introduit, et dit-il à juste titre, pour la première fois un mot : « *schimpf* » [schimfen : gronder] à propos de quoi on traduit : « *Est-ce que je te querelle ? Est-ce que je t'ennuie ?* ».

L'auteur fait remarquer - et à juste titre - qu'il y a là une intervention qui vient à ce moment là d'une façon un petit peu étrangère au moment du dialogue, qui interrompt en quelque sorte l'échange avec le petit Hans et qui spéculé sur ce qu'il peut y avoir de participation de la part du père à quelque chose qui, à ce moment là, est supposé être dans le *moi* du petit Hans.

Et tout ceci ne constitue pas des extrapolations encore trop hardies, mais traduit la nécessité où il se trouve de nous dire qu'à ce moment là, en quelque sorte, ça se constitue parce qu'il faut que ce soit comme cela, parce que c'est déjà dans les implications d'une sorte de registre préformé qui doit être appliqué au cas. De toute façon il y a là quelque chose qui nous fait saisir sur le vif les hésitations de l'auteur dans la façon dont il s'exprime.

Il traduit sur le vif par « *si c'est en train de naître* ». Ce n'est certainement pas encore né, la naissance du *surmoi* est quelque chose de bien étrange, avec référence à ce moment là aux travaux de Monsieur ISAKOWER qui a beaucoup insisté sur la prédominance de la sphère auditive dans la formation du *surmoi*, c'est-à-dire qui assurément a pressenti tout le problème que nous posons et reposons perpétuellement à propos de la fonction de la parole dans la genèse d'une certaine crise normative qui est celle que nous appelons *le complexe d'Œdipe*.

36 Fliess Robert : *Phylogenetic versus Ontogenetic Experience*, International Journal of Psychoanalysis, 1956, XXXVII (The Freud Centenary Number).

Que Monsieur ISAKOWER ait fait des remarques également intéressantes et pertinentes sur la façon dont peut se manifester à l'occasion une sorte de quelque chose dont nous saisissons la monture si on peut dire, une espèce d'appareil, de réseau de formes qui constituent le *surmoi*, il va le saisir dans les éléments où le sujet entend, nous dit-il, des espèces de modulations purement syntaxiques, des paroles vides à proprement parler puisqu'il ne s'agit que de leur mouvement et, dit-il, dans ces mouvements avec une certaine intensité, nous pouvons saisir sur le vif quelque chose qui doit se rapporter à cet élément tout à fait archaïque.

L'enfant doit parler à certains moments, intégrer des moments tout à fait primitifs, au moment où il ne perçoit de la parole de l'adulte que la structure avant d'en percevoir le sens. Ce serait en somme de l'intériorisation, et nous aurions la première forme de ce qui nous permettrait de concevoir ce qu'est à proprement parler le *surmoi*. C'est, là encore, une remarque intéressante, et il serait intéressant, si c'était à l'intérieur d'un séminaire, de la voir groupée avec ce dialogue avec le père, mais assurément pas pour y trouver quoique ce soit qui convienne.

Ce n'est certainement pas au moment où on nous parle d'une *intégration de la parole* dans son mouvement général, dans sa structure fondamentale comme fondatrice d'une instance interne du *surmoi*, que nous allons rapporter cela au moment précis où se passe le dialogue le plus extériorisé avec le père, fût-ce en croyant par là combler ses paradoxes.

Je souligne la nécessité, bien que nous devions à tout instant chercher des références générales à ce que nous décrivons, de faire quelque chose qui doit dégager un certain progrès dans le maniement des concepts de l'expérience analytique, de faire en le serrant d'aussi près que possible, le mouvement de l'observation du petit Hans.

Tout ce que nous avons fait jusqu'à présent, repose en somme sur un certain nombre de postulats - qui ne sont absolument pas des postulats - de nos commentaires antérieurs, où l'on trouve tout un travail de commentaires et une réflexion sur ce que nous donne l'expérience analytique. Il est bien certain que ces postulats en question, comme par exemple celui-ci que *la névrose est une question posée* par le sujet au niveau de son existence même :

- « *Qu'est-ce que c'est que d'avoir le sexe que j'ai ?* » ou
- « *Qu'est-ce que veut dire avoir un sexe ?* »
- « *Qu'est-ce que veut dire que je puisse même me poser la question ?* ».

Ce qui fait l'introduction de *la dimension symbolique*, à savoir que l'homme n'est pas simplement un mâle ou une femelle, mais qu'il faut qu'il se situe par rapport à quelque chose de symbolisé qui s'appelle mâle et femelle, si la névrose se rapporte à cela, elle s'y rapporte encore d'une façon plus dramatique à propos d'une autre névrose, la *névrose obsessionnelle*, non seulement du rapport du sujet à son sexe, mais au fait qu'il existe et qu'il se situe comme *obsessionnel*.

La question : « *Qu'est-ce que c'est que d'exister, comment est-ce que je suis par rapport à celui que je suis sans l'être puisque je puis en quelque sorte me dispenser de lui ?* », suffit pour concevoir si c'est à un registre comme celui-là que se pose la question de la névrose.

Si la névrose est une sorte de *question fermée* pour le sujet lui-même, mais organisée, structurée comme *question*, il est certain que nous comprenons mieux également que c'est dans le registre de ce qui organise une question, que nous pouvons comprendre *les symptômes comme les éléments vivants de cette question articulée* sans que le sujet sache ce qu'il articule de cette question en quelque sorte vivante, sans qu'il sache dans laquelle il est souvent lui-même un élément qui se situe à divers niveaux, et qui peut se situer à un niveau tout à fait élémentaire, quasi alphabétique, comme aussi bien à un niveau syntaxique plus élevé.

Et c'est dans ce registre que nous nous permettons de parler de la fonction *hypnopompique* et *hypnagogique*, discernant et partant de l'idée qui nous est donnée par les linguistes, tout au moins par certains d'entre eux, que ce sont là les deux grands versants de l'articulation du langage.

Ce qui nous rend difficile de conserver, en quelque sorte, la ligne exacte, le droit fil dans le commentaire de l'observation, c'est que toujours nous devons nous garder de verser d'une façon trop absolue, trop totale de l'un ou de l'autre des deux côtés de ce qui nous est proposé. Pour que nous ayons une observation, il faut que nous commençons par analyser le propre de *la question* du névrotique étant d'être absolument *fermée*, il n'y a aucune raison pour qu'elle se livre plus à celui qui en prendrait purement et simplement une sorte de *relevé*, ce serait tout simplement un *texte hiéroglyphique*, indéchiffrable, énigmatique, et c'est pour cela qu'on a pu prendre des observations de névroses pendant des décades avant que FREUD arrive, sans même soupçonner l'existence de cette *langue* à proprement parler.

Donc c'est toujours dans la mesure où quelque chose intervient qui est un commencement de déchiffrement, que nous arrivons justement à saisir, à voir les transformations, les manipulations nécessaires pour qu'il nous soit confirmé, assuré qu'il s'agit bien d'un *texte* dans lequel nous nous retrouvons au moyen d'un certain nombre de structures qui apparaissent, mais simplement pour autant que nous le manions.

Soit que nous le manions au niveau du pur et simple découpage comme on le fait pour les énigmes...
par certains côtés c'est ainsi que nous procédons dans des cas particulièrement fermés, énigmatiques,
pas tout à fait différemment de ce que nous voyons exposé dans je ne sais quel texte de POE qui nous rappelle
les pratiques communes au déchiffrement de dépêches, même envoyées dans un style codé ou archi-codé
...ou même en fin de compte en faisant le calcul des signes qui reviennent le plus grand nombre de fois, où nous arrivons à faire
des suppositions intéressantes, à savoir que tel signe a une correspondance dans telle lettre dans la langue supposée
où nous aurons à traduire le texte codé. Heureusement nous en sommes, pour les névroses, à des opérations d'un ordre
plus élevé, c'est-à-dire que nous retrouvons certains ensembles syntaxiques avec lesquels nous sommes familiers.

Simplement le danger est évidemment toujours de se tromper, c'est-à-dire d'*entifier* ces ensembles syntaxiques à l'excès
vers ce qu'on peut appeler la propriété de l'âme, voire de l'*ἔπος* [epos]. C'est un peu trop dans le sens d'une sorte
d'*« instinctualisation naturelle »*, et de *ne pas nous apercevoir* que ce qui domine tout d'un coup, c'est le *noeud organisateur* qui donne
à un certain nombre d'ensembles, en effet la valeur littéralement d'*une unité-signification*, de ce qu'on appelle couramment un mot.

C'est ainsi que j'ai fait allusion dernièrement à cette fameuse « *identification* » de l'enfant à la mère, quand il s'agit du garçon.
Et je vous fais remarquer que c'est le fait général qu'une telle identification ne se fasse jamais que par rapport au mouvement
général du progrès analytique, et comme FREUD le signale bien énergiquement dans cette observation :

« *C'est pourquoi la voie de l'analyse ne peut jamais répéter le mouvement de développement de la névrose.* » – texte allemand, page 205,
Gesammelte Schriften VIII, 1924 - [Le petit Hans] [*Bei der Bildung der Phobie aus den unbewußten Gedanken findet ja eine Verdichtung statt ;
darum kann der Weg der Analyse niemals den Entwicklungsgang der Neurose wiederholen.*]

Nous voilà parvenus au vif du sujet. Dans cet effort de *déchiffrement* nous devons suivre ce qui a été *noyé* effectivement
dans *le texte*, et *ce texte* est en lui-même soumis à l'utilisation d'un élément du passé du sujet, dans une situation actuelle
comme élément signifiant par exemple. Voilà une des formes les plus claires de cet *x d'une condensation*.

Il est certain que si nous abordons les éléments signifiants, nous ne pouvons pas à ce moment là nous abstraire du fait que cela
nous décompose deux termes, deux points très éloigné dans l'histoire du sujet, et qu'il nous faut pourtant bien résoudre
les choses dans le mode d'organisation où elles sont actuellement. C'est cela qui nous permet en somme, et qui nous commande
de chercher les lois propres à la solution de chacun de ces discours organisés, selon les modes dans lesquels se présenteront
pour nous les névroses. Seulement il y a le discours organisé, il y a quelque chose encore qui vient compliquer les choses,
c'est la façon dont un dialogue s'engage pour la solution de ce discours.

Cela ne peut pas se faire autrement sans que nous mêmes nous offrions à proprement parler notre place comme le lieu
où doit se réaliser une part des termes de ce discours qui en principe, du seul fait qu'il est un discours, comporte quelque part
virtuellement et au départ, cet *Autre* qui est en somme *la place, le témoin, le garant, le lieu idéal de sa bonne foi*.

C'est bien là que nous nous plaçons en principe. C'est à partir de là que nous allons tout de suite voir arriver au jour, émerger,
ces éléments de l'inconscient du sujet, c'est-à-dire ces termes qui prendront la place que nous occupons, et c'est ainsi que nous
serons appelés dans le dialogue révélateur où va se formuler le sens du discours par un dialogue qui progressivement le *décrypte*
en nous montrant quelle est la fonction du *personnage* que nous occupons. C'est là ce qui s'appelle le transfert. Et ce *personnage*
au cours de l'analyse, ne manque pas de changer. C'est ainsi que nous tentons de mettre au jour le sens de ce discours.

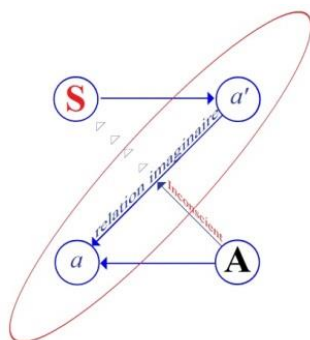
C'est donc bien nous même, en tant que nous sommes intégrés en tant que personne comme élément signifiant,
que nous sommes mis en mesure, en demeure en l'occasion, de résoudre le sens du discours de la névrose.
Et ces deux plans de *l'intersubjectivité* si essentiels à maintenir toujours devant nos yeux comme la structure fondamentale
dans laquelle se développe l'histoire du décryptement, c'est quelque chose qui pour une part, doit toujours être situé à propos
de telle observation et à propos du petit Hans.

Dans le cas du petit Hans, il fallait que nous mettions en évidence *la complexité* de la relation au père. Puisqu'il s'agit du père
en l'occasion, n'oublions pas que c'est lui qui fait l'analyse. Je vous ai dit qu'il y avait ce *Père réel*, actuel, dialoguant avec l'enfant,
donc déjà *un père qui a la parole*, mais qu'*au-delà de lui il y a ce père à qui cette parole se révèle comme le témoin de sa vérité, ce père supérieur,
ce père tout-puissant* que représente FREUD. C'est là quelque chose qui ne manque pas de donner une caractéristique tout à fait
essentielle à cette observation, caractéristique et structure qui méritent d'être retenues puisque, en fin de compte,
il est certain que nous devons les repérer à propos de toute espèce de relation.

Cette sorte d'instance supérieure est dans quelque chose de si inhérent au personnage paternel, où à la fonction paternelle,
que d'une façon quelconque elle tend toujours à se reproduire, et dans un sens comme je l'ai déjà signalé au cours de remarque
antérieure, c'est bien là ce qui fait la spécificité du cas où le patient avait affaire au père, FREUD lui-même.

C'est que là le dédoublement n'existant pas, la super-autorité n'existant pas derrière lui, le patient sentait bien qu'il avait affaire
à quelqu'un qui, ayant fait surgir un univers nouveau de signification et cette relation de l'homme à son propre sens
et à sa propre condition, était celui-là même en face duquel il était, et à l'usage du patient qui était en face de lui.

Ceci nous explique ce qui nous apparaît paradoxal dans les quelquefois très étonnants résultats, comme aussi dans les très étonnants modes d'intervention qui étaient ceux de FREUD dans sa technique. Ceci étant rapporté, nous permet de mieux situer dans quel sens se fait le glissement de notre intérêt. Je veux dire que si vous m'avez vu au long des années précédentes élaborer le schéma subjectif fondamental...



à savoir que ce rapport symbolique entre le sujet et cet « Autre à lui-même » qui est le personnage inconscient qui le mène et qui le guide en montrant quel rôle intermédiaire, en quelque sorte d'écran joue l'autre imaginaire, à savoir le petit autre, si vous m'avez vu insister sur ceci au long des années qui ont précédé, vous voyez bien que peu à peu l'intérêt glisse et se déplace, et que c'est là à quelque chose qui ne présente pas de problèmes moins originaux et distincts des précédents, à savoir vers la structure même du discours dont il s'agit, que nous sommes peu à peu amenés.

Nous avons au cours de l'année, progressivement déplacé notre intérêt, car il y a bien entendu des lois de l'intersubjectivité, des lois du rapport du sujet avec le petit autre, et avec le grand Autre, mais ceci n'enlève pas pour autant sans être le tout, et cette fonction originale mérite d'être approchée pas à pas.

Le fait

- qu'il s'agit essentiellement de langage,
- qu'il s'agit essentiellement de discours,
- que le discours a des lois,
- que le rapport du signifiant et du signifié est quelque chose d'autre et de distinct, encore que cela puisse se recouvrir, comme les rapports de l'imaginaire et du symbolique,

...c'est en somme à cela que nous avons été conduits progressivement dans tout notre mouvement de cette année à propos de la relation d'objet.

Nous avons vu se dégager comme une place originale des éléments qui sont bel et bien des objets, et qui sont même à un stade tout à fait original et fondateur, et même formateur des objets, mais qui sont tout de même quelque chose de tout à fait différent de ce qu'on peut appeler des objets au sens achevé, en tous cas de fort différent des objets réels, puisque c'est de l'utilisation d'objets qui peuvent être pris et extraits du malaise, mais qui sont des objets mis en fonction de signifiant.

Je l'ai fait d'abord pour le fétiche, cette année, ce dégagement, et je n'aurai pas été, d'ici à la fin de l'année, plus loin que de considérer la phobie. Mais si vous avez bien compris ce que nous avons tâché de mettre en jeu chaque fois que nous avons parlé de la phobie du petit Hans, vous aurez là un modèle à partir de quoi toute espèce de progrès ultérieur peut se concevoir pour un approfondissement plus grand, plus étendu des autres névroses, et notamment de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle.

Dans la phobie, ceci est particulièrement simple et exemplaire. Chaque fois que vous aurez affaire chez un sujet jeune à une phobie, vous pourrez vous apercevoir qu'il s'agit toujours d'un signifiant relativement simple en apparence. Bien entendu il ne sera pas simple dans son maniement, dans son jeu, à partir du moment où vous entrerez dans son jeu, mais élémentairement c'est un signifiant qui occupe [la place], c'était là le sens de la formule que je vous avais donnée :

$$\left(\frac{\text{IΠΠOΣ}}{\text{M} + \text{Φ} + \text{A}} \right) \text{M} \sim \text{m} + \text{Π}$$

Et c'était en relation, pour autant que ces termes étaient la fonction pour laquelle était venue s'élaborer la relation chez la mère, c'était ce qui était venu progressivement compliquer cette sorte de relation élémentaire à la mère, qui est celle dont nous sommes partis quand je vous ai parlé du schéma du symbole de la frustration : S(M), en tant que la mère est présence et absence, et dans lequel les relations de l'enfant à la mère s'établissent au cours du développement au cours des âges.

Quelque chose dans le cas du petit Hans nous a fait d'abord arriver à ce stade extrêmement éprouvant où la mère se complique de toutes sortes d'éléments supplémentaires qui sont :

ce *phallus* dont je vous ai dit que c'était certainement l'élément de béance critique de toute relation à deux, qu'on nous représente dans la dialectique analytique actuelle si fermée que l'on doit s'apercevoir à quel point il est lui-même dans une certaine relation à une fonction imaginaire chez la mère et d'autre part il convient d'arriver à ce que représente cet autre enfant [Anna] qui pour un instant chasse, expulse l'enfant de l'affection de la mère.

Voilà un moment critique qui est typique pour toute espèce de sujet que suppose notre discours. C'est toujours ainsi que vous verrez apparaître une phobie chez l'enfant : c'est que quelque chose *manque* qui, à un moment donné, vient jouer le rôle fondamental dans l'issue de cette crise, en apparence sans issue, que doit être la relation de l'enfant à la mère.

Ici nous n'avons pas besoin de faire des hypothèses. Toute la construction analytique est faite sur la consistance du *complexe d'Œdipe* qui d'une certaine façon peut se schématiser ainsi : P(M). Si le *complexe d'Œdipe* signifie quelque chose, cela veut dire qu'à partir d'un certain moment la mère est considérée, vécue, en fonction du *Père*. Le *Père*, ici avec un grand P, parce que nous supposons que c'est là le père *au sens absolu* du terme, c'est le *Père* au niveau du *Père symbolique*, c'est le *Nom du Père* qui instaure l'existence du père dans cette complexité sous laquelle il se présente à nous, complexité que précisément toute l'expérience de la psychopathologie décompose pour nous sous le *complexe d'Œdipe*. Au fond *ce n'est pas autre chose que cela*. C'est l'introduction de cet élément *symbolique* qui apporte une dimension nouvelle, complètement radicale à la relation de l'enfant avec la mère.

Nous devons partir des données empiriques. C'est l'existence de quelque chose qui, si vous voulez en gros, peut-être sous réserve de commentaires, peut à peu près s'instaurer ainsi :

$$(P) M \sim (-p) \left(\frac{X}{\Pi}\right)$$

Π sous X serait le pénis réel, et le $(-p)$ justement ce quelque chose qui s'oppose à l'enfant comme une sorte d'antagonisme *imaginaire*, c'est *la fonction imaginaire du père*, pour autant que le père est agressif, pour autant que le père joue son rôle dans ce *complexe de castration* dont l'expérience freudienne, si nous voulons la prendre au pied de la lettre, admet au moins provisoirement, si nous voulons la formaliser - et toute l'expérience l'affirme - la constance de ce *complexe de castration*.

Quelles que soient les discussions auxquelles il a pu prêter dans la suite, nous ne manquons jamais d'en garder la référence : c'est dans la mesure où quelque chose se passe dans les relations avec la mère, et qui introduit le père comme facteur *symbolique* essentiel. C'est lui qui possède la mère, qui en jouit légitimement, c'est-à-dire une fonction même tout à fait fondamentale et problématique qui peut se fragmenter, s'affaiblir, et d'autre part la cohérence avec cela de quelque chose qui a pour fonction littéralement de faire entrer dans le jeu instinctuel du sujet, dans une assumption de ses fonctions comme une articulation essentielle cette signification dont nous pouvons dire qu'elle est vraiment spécifique du genre humain, et pour autant que l'ordre humain se développe avec cette dimension supplémentaire de *l'ordre symbolique*.

C'est que ses fonctions sexuelles sont frappées de quelque chose qui est bel et bien là quelque chose de signifiant, de quasi instrumental, qui est qu'il doit passer par tenir compte, par faire entrer en jeu *quelque chose* qui est là présent, vécu dans l'expérience humaine qui s'appelle *la castration* au sens où le représente l'analyse de la façon la plus instrumentale : *une paire de ciseaux, une faucille, une hache, un couteau*. C'est quelque chose qui fait partie si on peut dire, du mobilier instinctuel de la relation sexuelle dans l'espèce humaine.

Il est bien clair qu'alors nous pourrions aussi essayer de faire du mobilier pour telle ou telle espèce animale : nous verrions que pour le *rouge-gorge*, il est assez probable que *le plastron pectoral coloré* pourrait être considéré comme une espèce d'élément de signal pour la parade comme pour la lutte intersexuelle.

Il est bien clair que l'on a chez l'animal l'équivalent du caractère constant de cet élément paradoxal à proprement parler, lié chez l'homme à un signifiant, qui s'appelle *le complexe de castration*. Voilà comment nous pouvons écrire la formule du *complexe d'Œdipe* avec son corrélatif *le complexe de castration*. Le *complexe d'Œdipe* lui-même est quelque chose qui s'organise sur le plan *symbolique*, ce qui suppose derrière lui, pour le sujet comme constitutif, l'existence de *l'ordre symbolique* ?

C'est quelque chose que nous allons voir du petit Hans : ce n'est qu'à partir d'un certain moment du dialogue avec le père, alors que le père essaye de le pousser vers la considération de toutes sortes d'éléments, si on peut dire, d'*explication psychologique*...
le père est timide, et il ne poussera jamais les choses complètement jusqu'au bout
...je fais la remarque que bien entendu, le pauvre petit Hans ne comprend pas bien la fonction de l'organe féminin.

Et cela se retourne : il est clair qu'au moment où il dit cela, le père, en désespoir de cause, finit par lui donner l'explication, alors qu'il est clair par *les fantasmes* déjà développés à propos de la névrose, que l'enfant sait très bien que tout cela se trouve dans le ventre de maman, qu'elle soit ou non *symbolisée* par un *cheval* ou par *une voiture*.

Mais ce que le père ne voit pas, c'est qu'il fait lui-même cette conclusion après un long entretien où l'enfant, lui, ne s'intéressait qu'à une espèce de construction généalogique. On voit que c'est cela qui l'intéresse le plus, c'est de savoir en quoi consiste un certain moment de progrès qui soit normal dans l'occasion, ou ici renforcé par les difficultés propres de la névrose.

Il est tout à fait clair qu'il est normal, et que c'est dans la mesure où nous sommes dans un point très avancé de l'observation où ceci se produit, que l'enfant n'a fait qu'une espèce de longue discussion pour construire les possibilités généalogiques qui existent, c'est-à-dire : comment un enfant est en rapport avec un père, avec une mère, ce que cela signifie qu'être en rapport avec un père, avec une mère, et allant jusqu'à construire ce qui s'appelle dans cette occasion, et ce que FREUD souligne comme étant une théorie sexuelle des plus originales.

Il n'en a pas trouvé souvent chez l'enfant, et en effet comme dans toute observation, il y a des éléments particuliers : à un moment l'enfant construit quelque chose dont il dit que les petits garçons donnent naissance aux petites filles, et que les petites filles donnent naissance aux petits garçons. Ne croyez pas que ce soit quelque chose qui soit tout à fait impossible à retrouver dans la structure, dans l'organisation généalogique. C'est quelque chose qui nous est donné par la *structure élémentaire de la parenté*. En fin de compte il y a du vrai là-dedans : c'est parce que les femmes font des hommes, que les hommes ensuite peuvent rendre - je parle dans *l'ordre symbolique* - ce service essentiel aux femmes, de leur permettre de poursuivre leur fonction de procréation.

Mais ceci bien entendu, à condition que nous le considérons dans *l'ordre symbolique*, c'est-à-dire dans un certain ordre qui assigne à tout ceci une succession régulière de générations. Bien entendu, comme je vous l'ai maintes fois fait remarquer, si dans *l'ordre naturel* il n'y a aucune espèce d'obstacle à ce que tout tourne d'une façon exclusive autour de la lignée féminine, sans aucune espèce de discrimination de ce qui peut arriver à propos du produit, sans aucune discrimination et sans aucune impossibilité que ce soit en gros la mère, et à mesure de son temps de fécondité possible, même ultérieurement les générations suivantes. C'est de *cet ordre* qu'il s'agit, c'est de *cet ordre symbolique*, c'est autour de cela que le petit Hans fait graviter toute sa construction extraordinairement luxuriante, fantaisiste, c'est cela qui l'intéresse. En d'autres termes, c'est à propos de grand P que se produit chez l'enfant cette interrogation de l'ordre symbolique : « *Qu'est-ce qu'un père ?* »

Pour autant qu'il est le pivot, le centre fictif et concret de ce maintien de l'ordre généalogique, de cet ordre qui permet à l'enfant de stimuler d'une façon satisfaisante le monde qui, de quelque façon qu'il faille le juger, culturellement ou naturellement ou surnaturellement, est quelque chose dans lequel il vient bien au monde. C'est dans un monde humain organisé par *cet ordre symbolique* qu'il fait son apparition. C'est à cela qu'il a à faire face. Naturellement la découverte de l'analyse n'est pas de nous montrer quel est dans cette occasion le minimum d'exigence nécessaire de la part du *Père réel* pour qu'il communique, pour qu'il fasse sentir, pour qu'il transmette à l'enfant ... la notion de sa place dans cet *ordre symbolique*.

Il est également présupposé que tout ce qui se passe dans les névroses est quelque chose qui justement est fait par quelque côté pour suppléer à une difficulté, voire à une insuffisance dans la façon dont l'enfant a affaire à ce problème essentiel de l'*œdipe*. Il est certain bien entendu qu'autre chose vient compliquer les éléments qui se produisent, et que l'on appelle des régressions, ces éléments intermédiaires de la relation primitive à la mère, qui déjà comportent un certain symbolisme duel.

Entre cela et le moment où se constitue à proprement parler l'*œdipe*, il peut se produire toutes sortes d'accidents qui ne sont rien d'autre que le fait que différents autres éléments d'échange de l'enfant viennent jouer leur rôle dans cette relation, dans la construction, dans la compréhension de cet *ordre symbolique*, que pour tout dire, le prégénital peut être intégré et venir compliquer l'interrogation, *la question de la névrose*. Dans le cas de *la phobie*, nous avons quelque chose de simple. Personne ne conteste que les choses se passent ainsi dans le cas de la phobie, dans le cas où, au moins pour un moment, l'enfant est arrivé à ce que l'on appelle le stade génital où sont posés dans leur plénitude les problèmes de l'intégration du sexe du sujet, et que donc nous devons concevoir d'une certaine façon la fonction de l'élément phobique.

Ceci a déjà été pleinement articulé par FREUD qui les intégrait comme étant quelque chose du même ordre, homogène à ce qu'on appelle la relation primitive à un certain nombre d'éléments isolés de son temps par l'ethnographie : aux *totems*. C'est quelque chose qui probablement n'est plus très tenable, et à la lumière du progrès actuel dans lequel [Lévi-Strauss] joue un rôle prévalent et axial, c'est par d'autres que les choses seront remplacées, mais pour nous analystes, dans notre expérience pratique, et pour autant qu'en fin de compte ce n'est guère que sur ce plan de la phobie que FREUD a manifesté d'une façon claire que le *totem* prenait sa signification par rapport à l'expérience analytique, nous avons tout de même à le transposer dans une formalisation qui soit en quelque sorte moins sujette à caution que ne l'est la relation totémique.

C'est ce que j'ai appelé la dernière fois : « *la fonction métaphorique de l'objet phobique* ». L'*objet phobique* vient là jouer ce quelque chose qui n'est pas rempli, dans un cas donné, par le personnage du père, en raison de quelque carence, en raison d'une carence réelle en l'occasion, et c'est pour autant qu'elle n'est pas remplie, que nous voyons apparaître l'*objet de la phobie* qui joue le même rôle métaphorique que j'ai essayé la dernière fois de vous illustrer par cette espèce d'image :

« *Sa gerbe n'était par avare ni haineuse...* ».

Je vous ai montré comment le poète utilisait *la métaphore* pour faire apparaître dans son originalité la dimension paternelle à propos de ce vieillard déclinant, pour en quelque sorte le revigorer de tout le jaillissement naturel de cette gerbe.

Le cheval n'a pas d'autre fonction dans cette espèce de poésie vivante qu'est à l'occasion *la phobie*.

Le cheval introduit ce quelque chose autour de quoi vont pouvoir tourner toutes sortes de significations qui, en fin de compte, donneront une espèce d'*élément suppléant à ce qui a manqué au développement du sujet*, aux développements qui lui sont fournis par la dialectique de l'entourage où il est immergé. Mais ce n'est là que d'une façon possible en quelque sorte imaginativement.

Il s'agit d'un signifiant qui est brut, qui n'est pas sans quelque prédisposition véhiculé déjà par tout le charroi de la culture derrière le sujet. En fin de compte, le sujet n'a pas eu à le chercher ailleurs que là où l'on trouve toutes espèces d'héraldismes. C'est un livre d'images. Cela ne veut pas dire des images, cela veut dire des images dessinées par la main de l'homme, comportant tout un présupposé d'histoire, au sens où l'histoire est historiée de mythes en fragments, de folklore. C'est pour autant que dans son livre il a trouvé quelque part, juste en face de la boîte rouge que constitue la cheminée rouge sur laquelle est la cigogne, un cheval qu'on ferre, que nous pouvons toucher du doigt, représenter le cheval.

Assurément nous n'avons pas à nous étonner que telle ou telle forme typique apparaisse toujours dans certains contextes, qu'une certaine connexion, certaines associations qui peuvent échapper à ceux qui en sont les véhicules, que le sujet choisisse pour remplir une fonction, la fonction qui est en quelque sorte cette habilitation momentanée de certains états, dans le cas présent de l'état d'angoisse, que le sujet ne choisisse pour remplir la fonction de transformer cette angoisse en peur localisée, quelque chose qui présente une espèce de *point d'arrêt*, de terme, de *pivot*, de *pilotis* autour de quoi est accroché ce qui vacille et ce qui menace d'être emporté de tout le courant intérieur de la crise de la relation maternelle.

Le cheval, à ce moment là joue un rôle, et assurément il apparaît empêtrer beaucoup le développement de l'enfant, et c'est aussi, pour ceux qui l'entourent, un élément parasitaire, pathologique. Mais il est clair aussi que l'instauration analytique nous montre qu'il y a aussi un rôle d'accrochage, un rôle majeur d'arrêt pour le sujet, de point autour duquel il peut continuer à faire tourner *quelque chose qui autrement se déciderait dans une angoisse impossible à supporter*, et que donc tout le progrès de l'analyse dans ce cas est en somme d'extraire, de mettre à jour *les virtualités* que nous offre cet usage par l'enfant *d'un signifiant essentiel* pour suppléer à sa crise, pour lui permettre à ce signifiant de jouer le rôle

- que lui a réservé *la relation fondamentale de l'enfant au symbolique*,
- que lui a réservé *l'enfant dans la construction de sa névrose*.

Il l'a pris comme secours, comme *point de repère* absolument essentiel dans *l'ordre symbolique*. C'est cela en somme que *la phobie*, dans l'occasion, développe. Elle va permettre à l'enfant de manier d'une certaine façon ce signifiant, et en tirant des possibilités de développement plus riches que celles qu'il contient comme signifiant. Non pas qu'il contienne lui-même à l'avance toutes les significations que nous lui ferons dire : il ne les contient pas en lui-même, il les contient plutôt par *la place qu'il occupe*.

C'est dans la mesure où c'est à cette place où il devrait y avoir *le Père symbolique* et dans la mesure où *ce signifiant* est là comme quelque chose qui correspond *métaphoriquement*, qui permet tous *les transferts nécessaires* de tout ce qui est problématique dans la ligne du *dénominateur* à savoir l'appel à sa fonction phallique, et à savoir l'enfant, à savoir de tout ce qu'il y a de compliqué dans une relation qui à chaque fois nécessite par rapport à la mère réelle, un triangle distinct, et qui soit pour l'enfant immaîtrisable, c'est dans la mesure où quelque chose est posé qui s'appelle quelque chose qui fait peur et même - on articule pourquoi - quelque chose qui mord, c'est pour cela que de l'autre côté de la ligne nous avons l'autre terme : $m + \Pi$, c'est ce qui est le plus menacé, à savoir *le pénis* de l'enfant dans l'occasion.

$$(M + \Phi + A) M \sim m + \Pi$$

Qu'est-ce que *nous montre* l'observation du petit Hans ? C'est justement que dans une structure semblable :

- ce n'est pas en s'attaquant, si on peut dire, à sa vraisemblance ou à son invraisemblance,
- ce n'est pas en disant à l'enfant « *Je te méprise* »,
- ce n'est pas non plus en lui faisant des remarques très pertinentes, à savoir qu'il y a sûrement, lui dit-on, un rapport entre le fait qu'il touche son *fait-pipi* et le fait qu'il éprouve les craintes que lui inspire *la bêtise* d'une façon renforcée, ...qu'on mobilise sérieusement la chose, bien au contraire.

Si vous lisez l'observation, vous vous apercevez, à ce moment là, à la lumière de ce schéma, de la portée que peuvent avoir les réactions de l'enfant à ces interventions qui ne sont pas sans comporter elles-mêmes une certaine portée, mais qui assurément n'ont jamais la portée persuasive directe de l'expérience primordiale initiale, la portée persuasive directe que l'on pourrait souhaiter. Bien entendu, c'est là l'intérêt de l'observation de le montrer d'une façon claire et manifeste, et de voir en particulier qu'à cette occasion l'enfant réagit en renforçant les éléments essentiels de *sa propre formulation symbolique* du problème, en insistant à ce moment-là, en jouant le drame du cache-cache phallique - « *l'a-t-elle, ne l'a-t-elle pas ?* » - avec sa mère, en montrant bien qu'il s'agit là d'un symbole, et de quelque chose auquel il tient comme tel et qu'il s'agit de ne pas lui désorganiser. C'est là que l'on voit à la fois un schéma comme celui-là être important et tout à fait capital pour que nous comprenions ce dont il s'agit pour l'enfant.

Ce dont il s'agit pour l'enfant, c'est peut-être en effet de faire évoluer cela, de lui permettre de développer *les significations* dont le système est gros, qui doivent lui permettre de ne pas s'en tenir simplement à la solution provisoire qui consiste pour lui à être un petit phobique qui a peur des chevaux, mais à ceci que cette équation ne peut être résolue que selon ses lois propres qui sont des lois *d'un discours déterminé, d'une dialectique déterminée* et non pas d'une autre, et qu'il peut commencer par ne pas tenir compte de ce qu'elle fait pour soutenir comme ordre symbolique.

C'est bien pour cela que nous allons pouvoir donner le schéma général de ce qui en est le progrès. Ce qui en est le progrès consiste en ceci, qu'assurément il n'est pas vain que le père, *le grand Père symbolique* est FREUD, comme aussi bien *le petit père* est *ce père aimé* qui en somme n'a là qu'*un tort*, et qui est grand, c'est de ne pas satisfaire à ce dont l'invective le jeune Hans, de remplir sa fonction de père, et pour un temps au moins même sa fonction de père jaloux, *eiferzuchtig*, de dieu jaloux. Il n'est pas vain que l'un et l'autre interviennent.

Si assurément dans un premier temps les interventions du père, qui lui parle avec beaucoup d'affection, de dévouement, mais sans pouvoir être plus qu'il ne l'a été pour lui jusqu'à présent. Et c'est bien parce qu'il n'est pas effectivement dans le réel un père qui remplit - comme tout nous l'indique - pleinement sa fonction - et comme tout l'indique aussi à l'enfant - qu'il n'en fait littéralement, avec sa mère, qu'à sa tête.

Ce qui ne veut pas dire qu'il n'aime pas son père, mais que son père ne remplit pas pour lui la fonction qui permettrait de donner à tout cela son issue schématique et directe, bien loin de là. Nous nous trouvons devant une complication de la situation : le père commence par intervenir directement sur ce terme Π selon les instructions de FREUD, ce qui prouve que les choses ne sont pas encore complètement au point dans l'esprit de FREUD.

Il faut tout de même considérer ce qui se passe, et nous pourrions entrer dans des sortes d'articulations de détail qui nous permettraient de formuler ceci d'une façon complètement rigoureuse, je veux dire de donner une série de formulations algébriques de transformation les unes dans les autres.

Je répugne un peu à le faire, craignant qu'en quelque sorte les esprits ne soient encore complètement habitués, ouverts à ce quelque chose qui, je crois, est tout de même, dans l'ordre de notre analyse clinique et thérapeutique de l'évolution des cas, *l'avenir*. Je veux dire que tout cas devrait pouvoir, au moins dans ses étapes essentielles, arriver à se résumer dans une série de transformations dont je vous ai donné la dernière fois deux exemples, en vous donnant d'abord celle-ci :

$$(M + \Phi + A) M \sim m + \Pi$$

Puis en vous donnant la formulation terminale :

$$\left(\frac{\text{ἸΠΠΟΣ}}{M + \Phi + A} \right) M \sim m + \Pi$$

Et

$$P (\mathcal{M}) (\mathcal{M}') \sim \left(\frac{\alpha}{\Phi} \right) \Pi$$

Je dirais que c'est très évidemment pour autant que tout ceci est pris dans un grand Λ , dans *une logification*.

$$\Lambda \begin{matrix} P \\ p \end{matrix} \left(\frac{\text{ἸΠΠΟΣ}}{M + \Phi + A} \right) M \sim m + \Pi$$

C'est à partir du moment où l'on en parle, et de ce Λ qui est pris entre le *grand P* et le *petit p*, que nous pourrions donner un certain développement, nous pourrions nous demander à quelle occasion, dans quel moment majeur nous pouvons considérer que c'est la transformation, c'est-à-dire : que le petit *p* va intervenir ici : $m + \Pi$, et le grand *P* au niveau de grand *ἸΠΠΟΣ*.

Je ne suis pas entré à proprement parler dans cette formalisation, je veux dire dans ces transformations successives, mais tout de même si nous poursuivons alors au niveau de l'observation, ce qui se passe et la façon dont les choses évoluent, nous voyons que le jour où il y a eu l'intervention de FREUD, tout de suite après se produit *le fantasme de l'enfant* qui joue un rôle tout à fait majeur, et qui donnera ensuite leur place qui nous permettra de comprendre tout ce qui est sous le signe du *Verkehr* c'est-à-dire des *transports*, avec tout le sens ambigu du mot.

C'est que quelque chose se passe qui fait qu'on peut dire que d'une certaine façon s'incarne dans *le fantasme* assez bien *quelque chose* qui représenterait à peu près *le premier terme* de ceci :

$$\left(\frac{\text{Ἰππός}}{M + \Phi + A} \right) M \sim m + \Pi$$

Si vraiment *le fantasme* que Hans développe, celui de voir *le chariot* sur lequel il serait monté pour jouer, entraîné tout d'un coup par *le cheval*, est quelque chose qui est une transformation de ses craintes, qui est un premier essai de dialectisation de la chose, on ne peut pas manquer d'être frappé à quel point il suffirait d'être *sujet de quelque chose*, pour faire apparaître ce qui est ici écrit :

$$\frac{\text{Hans}}{M + \Phi + A} \sim \text{Ἰππός}$$

Je veux dire que le cheval est évidemment là un élément entraînant, et que c'est pour autant que le petit Hans vient se situer sur le même chariot où est accumulé tout le chargement de sacs. La suite nous le dit, c'est précisément ce qui s'est passé pour lui, à savoir tous les enfants possibles, virtuels de la mère, c'est toute la suite de l'observation qui le démontrera, pour autant que rien n'est plus redouté que voir la mère de nouveau chargée, c'est-à-dire grosse, roulant, charroyant - comme toutes ces voitures *chargées* qui lui font si peur - un enfant à l'intérieur de son ventre. Toute la suite de l'observation nous montrera que la voiture, à l'occasion la baignoire, ont cette fonction de représenter la mère : on y mettra un tas de petits enfants, je les mettrai moi-même, on les transportera.

C'est pour autant, bien entendu qu'il s'agit, peut-on dire, d'une espèce de *premier exercice* imaginé dans *une image* qui, elle, est vraiment aussi éloignée que possible de toute espèce d'assentiment naturel de la réalité psychologique, et par contre extrêmement expressive du point de vue de *la structure de l'organisation signifiante*, que nous voyons le petit Hans tirer le premier bénéfice d'une dialectisation de cette fonction du cheval qui est l'élément essentiel de sa phobie. Là nous pourrons le voir.

Déjà nous avons vu le petit Hans tenir beaucoup au maintien de la fonction symbolique, par exemple d'un de ses fantasmes, celui de la girafe, là nous voyons le petit Hans, dans tout ce qui suit cette intervention, faire en quelque sorte toutes les épreuves possibles du jeu de ce groupement.

Le petit Hans est d'abord mis sur la voiture au milieu de tous les éléments hétéroclites dont il craint tellement qu'enfin ils soient entraînés avec lui, Dieu sait où, par une mère qui n'est plus désormais pour lui qu'une puissance sans contrôle, et qu'on ne peut plus prévoir, avec laquelle on ne joue plus, ou comme qui dirait encore [...], pour employer un terme bien expressif de l'argot, avec laquelle il n'y a plus d'amour, c'est-à-dire qu'il n'y a plus *de règle du jeu*, parce que d'autres s'en mêlent, parce que le petit Hans

lui-même commence à compliquer le jeu en faisant intervenir, non plus *un phallus symbolique* avec lequel on joue à cache-cache avec la mère et les petites filles, mais *un petit pénis réel*, et à cause duquel il se fait taper sur les doigts.

Ceci complique singulièrement la tâche, et nous montre donc que l'enfant, en commençant tout de suite après qu'un Monsieur ait parlé comme le *Bon Dieu*, n'a absolument rien cru de ce qu'il racontait, mais il a trouvé qu'il parlait bien, et il en est ressorti que le petit Hans peut commencer à parler, c'est-à-dire qu'il peut commencer à raconter des *contes*. La première chose qu'il fera, ce sera de maintenir avec son père quelque chose qui montre bien *le chemin réel* et *le chemin symbolique*. Il dira :

« Pourquoi a-t-il dit que j'aimais ma mère, alors que c'est toi que j'aime ? »

Il a bien fait la part des choses, et après cela il a fait rendre ce qu'il y a de virtuel, et que le cheval était là accompagné de toutes ses possibilités : c'est quelque chose *qui peut mordre* et *qui peut tomber*. Nous verrons ce que cela va donner, et le petit Hans commencer là tout le mouvement de sa phobie.

Le petit Hans commence à faire rendre au cheval tout ce qu'il peut donner, c'est pour cela que nous avons tous ces paradoxes, et en même temps, et à une époque où *le cheval* est ce signifiant qui est gros de tous les dangers qu'il est supposé recouvrir, c'est ce même signifiant avec lequel à la même époque le petit Hans se permet de jouer avec une désinvolture extrême.

N'oubliez pas ce paradoxe, car au même moment, au moment où il a le plus peur du cheval, le petit Hans se met à jouer au cheval avec une nouvelle bonne, et c'est alors pour lui l'occasion de se livrer avec elle à toutes les incongruités possibles, et à supposer les plus impertinentes façons, à la déshabiller, etc. Tout cela fait partie du rôle des bonnes chez FREUD. Vous voyez que le cheval, à ce moment là, ne l'intimide pas du tout, à tel point que lui, à ce moment là, prend la place du cheval. Nous le trouvons à la fois dans le maintien de la fonction du cheval, et si on peut dire l'usage par l'enfant de tout ce que peut lui réserver d'occasions d'élucidation, d'appréhension du problème, le fait de jouer avec ces signifiants ainsi groupés.

Mais à condition que le mouvement se maintienne, sinon tout ceci n'a plus aucune espèce de sens, et on ne voit pas pourquoi dans ce cas nous retiendrions plus longtemps ce que nous raconte l'enfant.

Je vous l'ai dit, le point de transformation absolument radical est celui où l'enfant découvre *une des propriétés* les plus *essentielles* d'une telle situation, c'est qu'à partir du moment où l'ensemble est logifié c'est-à-dire où on a suffisamment joué avec la chose avec laquelle on peut se livrer à un certain nombre d'échanges et de permutations : ce n'est pas autre chose qui se passe dans cette transformation initiale, et qui sera décisive, à savoir le dévissage de la baignoire, la transformation de la morsure dans ce quelque chose qui est tout à fait différent, en particulier pour le rapport entre les personnages.

C'est un peu autre chose que de *mordre goulûment* la mère comme *acte* ou appréhension de sa signification comme bien naturelle, voire de craindre en retour cette fameuse morsure qu'incarne le cheval, ou de dévisser, de déboulonner la mère, de la mobiliser dans cette affaire, de faire qu'elle entre, elle aussi, et pour la première fois, comme un élément mobile, et du même coup, comme un élément équivalent dans l'ensemble des systèmes de ce qui va à ce moment là alors être une espèce de vaste jeu de boules à partir de quoi l'enfant va essayer de reconstituer une situation tenable, voire d'introduire les nouveaux éléments qui lui permettront de recristalliser toute la situation. C'est bien ce qui se passe dans le moment du *fantasme de la baignoire* qui pourrait par exemple s'inscrire à peu près ainsi, c'est-à-dire que nous aurons une permutation qui ferait :

$$\left(\frac{\text{IΠΠOΣ}}{\text{M} + \text{φ} + \text{A}} \right) \text{Π} \sim \text{M}(m)$$

Π représentant sa fonction sexuelle, et le *petit m* la façon de la faire entrer elle-même dans la dialectique des éléments amovibles, de ceux qui vont en faire un objet, si je puis m'exprimer ainsi, comme un autre, et qui vont lui permettre à ce moment là de manipuler la mère en question. On peut donc dire que toute cette espèce de progrès qu'est l'analyse de la phobie, représente en quelque sorte le déclin par rapport à l'enfant, la maîtrise qu'il prend progressivement de la mère.

L'étape suivante est celle-ci, et c'est cela qui est important, c'est là aussi qu'il faudra que je m'arrête *pour conclure* la prochaine fois, l'étape suivante est tout entière autour de ce quelque chose qui va se passer sur un plan *imaginaire*, donc par rapport à ce qui a été jusqu'à présent d'une certaine façon régressif, *mais d'une autre façon sur le plan imaginaire* où nous allons voir le petit Hans faire entrer en jeu sa sœur elle-même, cet élément si pénible à manier dans le réel, en faire ce quelque chose autour de quoi il déploie *cette sorte d'éblouissante fantaisie*, à savoir sa sœur pour autant qu'il la fait rentrer dans *cette sorte de construction étonnante* qui consiste à d'abord supposer qu'elle a toujours été là à un moment dans la grande boîte, ceci depuis presque toute éternité, peut-on dire.

Vous allez voir comment cela est possible, et combien cela suppose déjà chez lui *une organisation signifiante* extrêmement poussée, comment cette sœur est supposée avoir été et ceci avant même qu'elle vienne au jour, mais à un moment où, dit-il, elle était déjà dans le monde. À quel titre ? À titre *imaginaire*, c'est trop évident.

Là nous avons l'explication de FREUD qu'en quelque sorte quelque chose se présente sous cette forme *imaginaire* indéfiniment répétée, constante, permanente, sous la forme d'une espèce de réminiscence absolument essentielle. La petite Anna a toujours été là, et il souligne bien qu'elle est d'autant plus là qu'en réalité il sait très bien qu'elle n'était pas là. C'est justement la première année où elle n'était pas encore au jour, qu'il souligne qu'elle était au jour, et qu'à ce moment là elle s'est livrée à tout ce à quoi en somme peut se livrer quelqu'un, à tout ce à quoi s'est livré le petit Hans, logiquement, dialectiquement dans son discours et dans ses jeux dans la première partie du traitement. Là, imaginativement dans le fantasme, il nous articule que *la sœur*, non seulement *est là depuis toujours dans la grosse caisse qui est à l'arrière de la voiture*, ou qui voyage séparément suivant les occasions, il nous raconte aussi à un autre moment, qu'elle est à côté du cocher et :
« *qu'elle tient les rênes... non elle ne tenait pas les rênes !* » [14 Avril]

[« Der Kutscher war am Bocke und die Hanna hat die vorige (vorjährige) Peitsche gehabt und hat das Pferd gepeitscht und hat immer gesagt: 'Hiöb's, und das war immer lustig, und der Kutscher hat auch gepeitscht. – Der Kutscher hat gar nicht gepeitscht, weil die Hanna die Peitsche gehabt hat. – Der Kutscher hat die Zügel gehabt – auch die Zügel hat die Hanna gehabt (wir sind jedesmal mit einem Wagen von der Bahn zum Hause gefahren; Hans sucht hier Wirklichkeit und Phantasie in Übereinstimmung zu bringen). In Gmunden haben wir die Hanna vom Pferde heruntergehoben, und sie ist allein über die Stiege gegangen. »]

Il y a là une espèce de difficulté *pour distinguer la réalité de l'imagination*, mais le petit Hans continue son *fantasme* par l'intermédiaire de *cet enfant imaginaire qui est là depuis toujours, et qui sera là toujours d'ailleurs*. Aussi il l'indique, c'est par l'intermédiaire de *cet enfant imaginaire* que cette fois-ci s'ébauche un certain rapport également *imaginaire*, qui est - *je vous l'ai souligné* - celui dans lequel en fin de compte se stabilisera la relation du petit Hans par rapport à *l'objet maternel*, c'est-à-dire à cet objet d'un éternel retour par rapport à cette femme à laquelle ce tout petit homme doit accéder.

C'est par l'intermédiaire de ce jeu *imaginaire*, qui fait que quelqu'un dont ils se sert littéralement comme une sorte d'*idéal du moi*, à savoir sa petite sœur, c'est pour autant que cette petite sœur devient là la maîtresse du signifiant, la maîtresse du cheval, qu'elle le domine, que le petit Hans peut en venir, lui - comme je vous l'ai fait remarquer un jour - à cravacher ce cheval, à le battre, à le dominer, à devenir son maître, à se trouver dans une certaine relation qui est de *maîtrise* par rapport à ce qui sera dès lors essentiellement inscrit dans le registre développé par la suite des créations de son esprit, d'une certaine maîtrise de cet Autre que va être pour lui désormais toute espèce de fantasme féminin, à savoir ce que pourrais appeler « *les filles de son rêve* », « *les filles de son esprit* ».

Et ce sera à cela qu'il aura toujours affaire en tant que cette sorte de fantasme narcissique où vient pour lui s'incarner l'image dominatrice, celle qui résout la question de la possession du *phallus*, mais qui laisse dans un rapport *essentiellement narcissique, essentiellement imaginaire*, le rapport fondamental, la domination pour tout dire, qu'il a prise de la situation critique. C'est cela qui marquera pour la suite de son ambiguïté profonde, tout ce qui va se produire que nous puissions concevoir comme une issue ou comme une normalisation de la situation chez le petit Hans.

Les *étapes* sont suffisamment *indiquées* dans l'observation : c'est après le développement de ses fantasmes, c'est après ce jeu *imaginaire*, cette réduction à l'*imaginaire* des éléments une fois fixés comme signifiant, c'est à partir de là que va se constituer la relation fondamentale qui permettra à l'enfant d'*assumer son sexe*, et de l'assumer d'une façon qui reste si normale, qu'il puisse apparemment être supposé que l'enfant reste tout de même marqué d'une déficience, de quelque chose dont c'est sans doute seulement la prochaine fois que je pourrai vous montrer tous les accents.

Mais déjà aujourd'hui, et en quelque sorte pour terminer sur quelque chose qui vous indique bien à quel point et où se situe le défaut du point où l'enfant parvient pour en quelque sorte remplir ou tenir sa place, je crois que rien n'est plus significatif que ce quelque chose qui s'exprime dans le fantasme de dévissage ou de déboulonnage terminal, celui où l'on change son *assiette* à l'enfant, où on lui donne un plus gros derrière.

Et pourquoi ? Pour remplir en fin de compte cette place qu'il a rendue beaucoup plus *maniable*, beaucoup plus *mobilisable*, cette baignoire à partir de laquelle la dialectique de tomber peut entrer, être évacuée à l'occasion, et cela n'est possible qu'à partir du moment où la baignoire est dévissée.

Je dirais que d'une certaine façon c'est là aussi que se voit le caractère atypique, anomalique, presque inversé de la situation dans cette observation. Je dirais dans une formule normale, que c'est *dans la mesure où l'enfant* - pour parler seulement du garçon - *possède son pénis, qu'il le retrouve en tant qu'il lui est rendu, c'est-à-dire en tant qu'il l'a perdu, en tant qu'il est passé par le complexe de castration.*

N'est-il pas frappant de voir qu'ici où partout est appelé par l'enfant ce *complexe de castration*, où lui-même en suggère la formule, où il en accroche les images...

il somme presque son père de lui en faire subir l'épreuve ou en tout cas d'une façon reflétée,

il en foment et il en organise l'épreuve sur l'image de son père, il le blesse et il souhaite que ceci soit réalisé

...n'est-il pas frappant de voir qu'à travers tous ces vains efforts pour que soit achevée, pour que soit franchie cette sorte de métamorphose fondamentale chez le sujet, ce qui se passe est quelque chose qui n'intéresse pas le sexe, mais qui intéresse essentiellement *son assiette*, son rapport avec sa mère, qui fait qu'il peut meubler la place, mais ceci aux dépens de quelque chose qui ne nous paraît pas dans cette perspective : il s'agit de la dialectique du rapport du sujet à son propre organe.

Là, à moins que ce soit l'organe qui soit changé, c'est le sujet lui-même à la fin de l'observation, tout en s'assurant à ce moment là comme quelque chose qui est une sorte de *père mythique* tel qu'il est arrivé à le concevoir. Et Dieu sait si ce père n'est pas du tout un père comme les autres puisque ce père reste quand même, dans ses fantasmes, peut engendrer - comme on nous le dit dans « *Les mamelles de Tiresias* », d'APOLLINAIRE - un homme, comme le dit le journaliste :

« *Revenez dès ce soir voir comment la nature*

Me donnera sans femme une progéniture. » [L8]

C'est là dessus que l'on ne peut pas dire que tout est assumé de la position relative des sexes, de cette béance qui reste de l'intégration de ces rapports. Nous voulons insister sur ceci que c'est justement dans une notation par + ou par - dans le paradoxe de l'inversion de certains termes que nous pouvons juger véritablement du résultat d'un certain progrès, et donc dire qu'ici, si ce n'est pas par *le complexe de castration* qu'est passé le petit Hans, c'est par quelque chose qui a eu son titre à sa transformation en un autre petit Hans, comme c'est indiqué par le mythe de cet installateur qui lui change le derrière. Et pour tout dire, en fin de compte, si plus tard dans FREUD nous revoyons le petit Hans, c'est pour voir quelqu'un qui lui dit : « *Je ne me souviens plus de rien de tout cela.* » Nous trouvons là le signe et *le témoignage d'une espèce de moment d'aliénation essentiel.*

Vous connaissez l'histoire, comme on la raconte, de ce sujet qui était parti dans une île pour oublier quelque chose, et les gens qui le retrouvent, se rapprochent de lui et lui demandent : « *Qu'est-ce que c'est ?* ». Il était donc parti pour oublier, et quand on lui demande pourquoi, il ne peut pas répondre. Comme dit l'histoire finement : « *Il a oublié* ». Dans le cas du petit Hans, je dirais que quelque chose nous permet de rectifier essentiellement l'accent, je dirais presque aussi *la formule de l'histoire.*

Si le petit Hans, jusqu'à un certain point, peut montrer un des stigmates de l'inachèvement, aussi bien de son analyse que de la solution *adipienne* qui était postulée par *sa phobie*, c'est en ceci : qu'après tous ces tours salutaires qui à partir d'un certain moment ont rendu inutile, voire superflu le recours au signifiant du cheval, pour tout dire ont fait progressivement s'évanouir la phobie, c'est tout de même à partir de quelque chose qu'on peut dire que le petit Hans a oublié.

C'est aujourd'hui notre dernier séminaire de l'année. J'ai laissé la dernière fois derrière moi des choses. Je n'ai pas voulu avoir à m'y prendre tout à fait aujourd'hui pour résumer, pour resituer, pour répéter, ce qui, *quels qu'en soient les effets*, n'est pas une si mauvaise méthode. J'ai donc laissé de côté la dernière fois un certain nombre de choses, et de ce fait je n'ai peut-être pas poussé jusqu'au bout cette analyse.

J'ai formalisé des petites lettres, et j'ai essayé de vous poser dans quel sens on pourrait faire un effort pour s'habituer à *écrire les rapports* de façon à se donner des points de repère fixes, et sur lesquels on ne puisse pas revenir dans la discussion, qu'on ne puisse pas éluder après les avoir posés, en profitant de tout ce qu'il peut y avoir de *trop souple* habituellement dans ce jeu entre *l'imaginaire* et *le symbolique*, si important pour notre *compréhension de l'expérience*. Ce que je vous aurai donc amorcé, c'est un *commencement* de cette formalisation.

Je sais bien que je n'en ai pas absolument motivé tous les termes, je veux dire par là qu'une certaine indétermination peut vous paraître subsister dans la façon de lier ces termes entre eux. On ne peut pas tout expliquer à la fois. Ce que je veux vous dire, c'est que dans l'article qui va paraître dans le 3^{ème} numéro de « *La Psychanalyse* »³⁷, vous y verrez peut-être d'une façon plus proche et plus serrée, la justification de l'ordre de ces formules à savoir respectivement des formules de *la métaphore* et de *la métonymie*. L'important, je crois, au point où nous en arrivons, c'est que de cette suggestion vous ait été donnée la possibilité de l'utilisation de *formules* semblables pour situer des fonctions, des rapports entre le sujet et les différents modes de l'Autre, qui ne peuvent pas en somme être articulés autrement, pour lesquels le langage usuel ne nous donne pas les fondements nécessaires.

J'ai donc laissé derrière moi des choses, et après tout je dirais : pourquoi n'en laisserais-je pas ? Pourquoi vouloir - même dans le propre cas du petit Hans - que nous fournissions une formule absolument complète de ce que le petit Hans pose comme question. Vous savez que c'est dans ce registre des questions posées par FREUD, que j'entends faire mon commentaire, cela ne veut pas dire pour autant que je veuille faire de chacune de ses œuvres un système qui se ferme, ni même de la totalité de ses œuvres un système qui se ferme.

L'important est que vous ayez suffisamment appris, et que vous appreniez chaque jour mieux qu'il change les bases mêmes, si on peut dire, de la considération psychologique, en y introduisant une dimension étrangère à ce que la considération psychologique comme telle, a été jusqu'ici, que c'est le caractère étranger de cette dimension par rapport à toute fixation de l'objet qui constitue l'originalité de notre science et le principe de base dans lequel nous devons y concevoir notre progrès.

Toute autre façon - refermer l'interrogation freudienne, la réduire au champ de la psychologie - conduit à ce que j'appellerai sans plus de formalisme, une psychogenèse délirante, cette psychogenèse que vous voyez se développer chaque jour implicitement, à la façon dont les psychanalystes envisagent les faits et les objets auxquels ils ont affaire, et dont le seul fait qu'elle se survive est si paradoxal, si étranger à toutes les conceptualisations voisines, si choquant, et en même temps si finalement toléré, le seul fait qu'elle se survive est à adjoindre au principal du problème, et doit être résolu en même temps dans la solution que nous apporterons à ce problème de la discussion freudienne, c'est-à-dire de l'inconscient.

J'ai donc laissé de côté en effet tout ce jeu que, je crois, vous pouvez suivre maintenant. Vous en savez suffisamment *les éléments* pour apercevoir à la relecture du texte tout *ce jeu mythique* entre ce que j'appellerai si vous voulez *la réduction à l'imaginaire* de cet élément qui est la séquence du désir maternel tel que je l'ai écrit dans la formule : *M . φ . a* , c'est-à-dire tout le rapport de la mère avec cet *autre imaginaire* qu'est son propre *phallus*, puis tout ce qui peut advenir d'éléments nouveaux, c'est-à-dire les autres enfants, la petite sœur dans l'occasion.

Ce jeu, cette *mythification* par l'enfant dans *ce jeu imaginaire*, tel qu'il a été déclenché par l'intervention, disons, psychothérapique, est quelque chose qui en lui-même nous manifeste un phénomène dont l'originalité comme telle doit être saisie, arrêtée comme un élément essentiel de la *Verarbeitung* de toute la progression analytique en tant qu'elle est un élément dynamique, cristallisant, dans *le progrès symbolique* en quoi consiste la guérison analytique comme telle.

Assurément, si en effet je ne l'ai pas poussé plus loin, je veux quand même vous indiquer les éléments que je n'ai même pas touchés, je veux dire que j'ai indiqués au passage, mais dont je n'ai pas expliqué la fonction exacte par rapport à ces agissements mythiques de l'enfant sous la stimulation de l'intervention analytique.

Il y a là un terme, un élément qui est absolument corrélatif de la grande invention mythique autour de la naissance, spécialement autour de la naissance de la petite Anna, autour de la permanence de toute éternité de la présence de la petite Anna, si joliment fomentée par Hans comme sa *spéculation mythifiante*.

37 Jacques Lacan : « *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* », *La Psychanalyse* N°3, Puf 1957, p. 47 à 81. Écrits p.496.

C'est ce personnage mystérieux et digne vraiment de l'humour noir de la meilleure tradition qu'est *la cigogne*, cette *cigogne* qui arrive avec un petit chapeau, qui salue, qui met la clef dans la serrure, qui arrive quand personne n'est là, qui, je dois dire, présente des aspects tout à fait insolites si on sait entendre ce qu'a dit le petit Hans : « *Elle est venue dans ton lit* », autant dire « *à ta place* », puis il se reprend ensuite : « *dans son lit* », puis qui ressort à l'insu de tous, non sans faire un petit vacarme, histoire de secouer la maison après son départ.

Ce personnage qui va, qui vient, muni d'un air imperturbable, presque inquiétant, n'est assurément pas une des créations les moins énigmatiques de la création du petit Hans. Il mériterait qu'on s'y arrête longuement, et à la vérité, il convient essentiellement d'en indiquer la place dans *l'économie*, à ce moment, du progrès du petit Hans. Si le petit Hans peut arriver, et le petit Hans ne peut arriver à fomentier sa manipulation imaginaire des différents termes en présence, sous la sujétion du père psychothérapeute, coiffé lui-même par FREUD, il ne peut arriver à le faire qu'en dégageant quelque chose qui est bel et bien annoncé juste avant *la grande création mythique : la naissance d'Anna*, et en même temps *la cigogne*.

Nous voyons énoncé par le seul texte de Hans, et par le père, le thème de la mort, par le fait que le petit Hans a un bâton - on ne sait pourquoi, on n'a jamais parlé avant de cette canne - avec lequel il tape le sol, et demande s'il y a des morts dessous. La présence du thème de la mort est strictement corrélatrice du thème de la naissance. C'est une dimension essentielle à relever pour la compréhension et le progrès du cas.

Mais à la vérité, ce thème, cette puissance d'une génération portée à son dernier degré de mystère, entre la vie et la mort, entre l'existence et le néant, est quelque chose qui pose des problèmes particuliers, différents de celui de l'introduction de ce signifiant le cheval. Il n'en est pas l'homologue, il est quelque chose d'autre que peut-être l'année prochaine nous verrons, et que je laisse en réserve en quelque sorte. La rubrique que je choisirai très probablement pour ce que je vous développerai l'année prochaine, sera celle-ci, à savoir : *Les formations de l'inconscient*.

Aussi bien, resoulignerai-je encore qu'il est significatif que le petit Hans, au bout de la crise qui résout et dissout la phobie, s'installe dans quelque chose d'aussi essentiel que le refus de la naissance qu'est l'espèce de traité qui sera dès lors établi avec la cigogne, qui sera établi avec la mère. Vous verrez tout le sens du passage où il s'agit des rapports de la mère et de Dieu, quant à la venue possible d'un enfant, cette chose si élégamment résolue à l'intérieur de l'observation par la petite note de FREUD : « *Ce que femme veut, Dieu le veut* ». C'est bien en effet ce que lui a dit la mère : « *En fin de compte, c'est de moi que ça dépend* ».

D'autre part le petit Hans dit souhaiter avoir des enfants, et du même mouvement ne pas vouloir qu'il y en ait d'autres, il a le désir d'avoir *des enfants imaginaires*, pour autant que toute la situation s'est résolue par une identification au désir maternel. Il aura des enfants de son rêve, de son esprit, il aura des enfants pour tout dire, structurés à la mode du *phallus maternel*, dont en fin de compte il va faire l'objet de son propre désir. Mais il est bien entendu que de nouveaux enfants, il n'y en aura pas, et cette identification au désir de la mère en tant que *désir imaginaire*, ne constitue qu'apparemment un retour au petit Hans qu'il a été autrefois, qui jouait avec des petites filles à ce *jeu de cache-cache* primitif dont son sexe était l'objet.

Mais maintenant Hans ne songe plus du tout à jouer au *jeu de cache-cache*, ou plus exactement il ne songe plus à rien leur montrer si je puis dire, que sa jolie stature de petit Hans, de personnage qui par un certain côté est devenu en fin de compte - c'est là où je veux en venir - lui-même quelque chose comme un objet fétiche, où le petit Hans se situe dans une certaine position passivée, et quelle que soit la légalité hétérosexuelle de son objet, nous ne pouvons considérer qu'elle épuise la légitimité de sa position. Le petit Hans rejoint là *un type* qui ne vous paraîtra pas étranger à notre époque, la génération d'*un certain style que nous connaissons*, qui est le style des années 1945, de ces charmants jeunes gens qui attendent que les entreprises viennent de l'autre bord, qui attendent, pour tout dire, qu'on les déculotte. Tel est celui dont je vois se dessiner l'avenir, de ce charmant petit Hans, tout *hétérosexuel* qu'il paraisse. Entendez-moi bien : rien dans l'*observation* ne nous permet à aucun moment, de penser qu'elle se résolve autrement que par *cette domination du phallus maternel*, en tant que Hans prend sa place, qu'il s'y *identifie*, qu'il le *maîtrise*.

Certes, tout ce qui peut répondre à la phase de castration, ou au *complexe de castration* n'est rien de plus que ce que nous voyons se dessiner dans l'*observation* sous cette forme de la pierre contre laquelle on peut se blesser. L'image qui en affleure, si l'on peut dire, est bien moins celle d'un vagin denté, dirais-je que celle d'un *phallus dentatus*. Cette espèce d'objet figé est un *objet imaginaire* dont sera victime, en s'y blessant, tout assaut masculin. C'est là le sens dans lequel nous pouvons aussi dire que le petit Hans et sa crise œdipienne n'aboutit pas à proprement parler à la formation d'un *surmoi typique*, je veux dire d'un *surmoi* tel qu'il se produit selon le mécanisme qui, déjà est indiqué dans ce que nous avons ici enseigné au niveau de la *Verwerfung*, par exemple ce qui est rejeté du *Symbolique* et répare dans le *Réel*.

C'est là la véritable clef, à un niveau plus proche de ce qui se passe après la *Verwerfung* œdipienne : c'est pour autant que le *complexe de castration* est à la fois franchi, mais qu'il ne peut pas être pleinement assumé par le sujet, qu'il produit ce quelque chose de l'identification avec une sorte d'*image brute* du père, d'image portant les reflets de ses particularités réelles dans ce qu'elles ont littéralement de pesant voire d'écrasant, qui est ce quelque chose par quoi nous voyons une fois de plus renouvelé le mécanisme de la réapparition dans le *réel*, cette fois d'*un réel à la limite du psychique*, à l'intérieur des frontières du *moi*, mais d'un *réel* qui s'impose au sujet littéralement d'une façon quasi hallucinatoire [Cf. *L'Homme aux loups*], dans la mesure où le sujet à un moment, décolle de l'intégration *symbolique* du processus de castration.

Rien de *semblable* dans le cas présent n'est manifesté. Le petit Hans assurément n'a pas à perdre son pénis, puisque aussi bien il ne l'acquiert à aucun moment. Si le petit Hans est identifié en fin de compte au *phallus maternel*, ce n'est pas dire que son pénis pour autant soit quelque chose dont il puisse retrouver, assumer, à proprement parler, la fonction. Il n'y a aucune phase de symbolisation du pénis, le pénis reste en quelque sorte en marge, désengrené, comme quelque chose qui n'a jamais été que honni, réprouvé par la mère, et ce quelque chose qui se produit lui permet d'intégrer sa masculinité.

Ce n'est par aucun autre *mécanisme* que par la formation de l'identification au *phallus maternel*, et qui est aussi bien de l'ordre tout aussi différent que *l'ordre du surmoi*, tout différent de cette fonction sans aucun doute perturbante, mais *équilibrante* aussi, qu'est le *surmoi*. C'est une fonction de l'ordre de *l'idéal du moi*. C'est pour autant que le petit Hans a une certaine idée de son idéal, en tant qu'il est *l'idéal de la mère, à savoir un substitut du phallus, que le petit Hans s'installe dans l'existence*.

Disons que si au lieu d'avoir une mère juive et dans le mouvement du progrès, il avait eu une mère catholique et pieuse, vous voyez par quel *mécanisme* le petit Hans occasionnellement eût doucement été conduit à la prêtrise, sinon à la sainteté. *L'idéal maternel* est très précisément ce qui dans ce cas, situe et donne un certain type de sortie et de formation, de situation dans *le rapport des sexes* au sujet introduit dans une relation *œdipienne atypique*, et dont l'issue se fait par *identification à l'idéal maternel*. Voilà à peu près dessinés, limités, les termes dans lesquels je vous donne *le débouché* du cas du petit Hans.

Tout au long, nous en avons des indices, si on peut dire confirmatifs, et quelquefois combien émouvants à la fin de l'observation, quand le petit Hans, décidément découragé par la carence paternelle, va en quelque sorte faire lui-même sa cérémonie d'initiation fantasmatiquement, en allant se placer tout nu - comme il voulait que le père s'avance - sur ce petit wagonnet sur lequel, littéralement comme un jeune *chevalier*, il est censé veiller toute une nuit, après quoi, grâce encore à quelques pièces de monnaies données au conducteur du train - le même argent qui servira à apaiser la puissance terrifiante du *Storch* [cigogne] - le petit Hans roule sur le grand circuit.

L'affaire est réglée, le petit Hans ne sera pas autre chose que peut-être sans doute *un chevalier, un chevalier* plus ou moins sous le régime des assurances sociales, mais enfin un chevalier, et il n'aura pas de père. Ceci, je ne crois pas que rien de nouveau dans l'expérience de l'existence le lui donnera jamais. Tout de suite après le père essaye - un peu en retard, car l'ouverture de la compréhension du père, à mesure de l'observation, n'est pas non plus une des choses les moins intéressantes - le père, après avoir été franc jeu, croyant dur comme fer à toutes les vérités qu'il a apprises du bon maître FREUD, le père à mesure qu'il progresse et qu'il voit combien cette vérité dans le maniement, est beaucoup plus relative, au moment où le petit Hans va commencer à faire son grand délire mythique, laisse échapper une phrase comme celle-ci, qu'on remarque à peine dans le texte, mais qui a bien son importance. Il s'agit du moment où *on joue à dire*, et où le petit Hans se contredit à chaque instant, où il dit :

- « *C'est vrai... C'est pas vrai... c'est pour rire, mais c'est quand même très sérieux...* »
- « *Tout ce qu'on dit...*
dit le père qui n'est pas un sot et qui en apprend dans cette expérience –
...Tout ce qu'on dit est toujours un peu vrai. » [*« Alles, was man sagt, ist ein bisschen wahr. »* 22 Avril]

Malgré tout, ce père qui n'a pas réussi dans sa propre position puisque c'est lui plutôt qu'il aurait fallu faire passer par l'analyse, le père essaye de remettre cela, quand déjà il est trop tard, et dit au petit Hans : « *En fin de compte, tu m'en as voulu* ».

C'est autour de cette intervention à retardement du père qu'on voit se produire ce très joli petit geste qui est mis dans une sorte d'éclairage spécial dans l'observation : le petit Hans *laisse tomber son petit cheval*. Au moment même où le père lui parle, il laisse tomber le petit cheval. La conversation est dépassée, le dialogue à ce moment là est périmé, le petit Hans s'est installé dans sa nouvelle position dans le monde, celle qui fait de lui un petit homme en puissance d'enfants, capable d'*engendrer* indéfiniment dans son imagination, et de se satisfaire entièrement avec eux. Telle, également, dans son imagination vit la mère.

C'est d'être le petit Hans comme je vous l'ai dit, non pas fils d'une mère, mais fils de deux mères. Point remarquable, *énigmatique*, point sur lequel j'avais déjà arrêté l'observation la dernière fois. Assurément *l'autre mère* est celle qu'il a trop d'occasions et de raisons de connaître, l'occasion et la puissance, c'est *la mère du père*. Néanmoins qu'il assume les conditions de l'équilibre terminal, cette duplicité, ce dédoublement de la figure maternelle, c'est bien encore un des problèmes structuraux que pose l'observation.

Et vous le savez, c'est là-dessus que j'ai terminé mon avant dernier séminaire pour vous faire le rapprochement avec le tableau de Léonard DE VINCI, et du même coup, avec le cas de Léonard DE VINCI dont ce n'est pas par hasard que FREUD y a tellement porté son attention. C'est à lui que nous consacrerons aujourd'hui le temps qui nous reste.

Aussi bien ceci constituera-t-il...

nous ne prétendons pas épuiser ce « *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* » en une seule leçon
...une espèce de petite « *leçon d'avant les vacances* » qu'il est d'usage dans tout mon enseignement de faire à la manière d'une détente à tout groupe attentif comme vous l'êtes et comme je vous en remercie. Ce petit Hans, laissons-le à son sort.

Je vous signale néanmoins que si j'ai fait à son propos une allusion à quelque chose de profondément actuel dans une certaine évolution dans les rapports entre les sexes, et si je me suis rapporté à la génération de 1945, c'est assurément pour ne pas faire une excessive actualité.

Je laisse à dépeindre et à définir ce que peut être la génération actuelle, laissant à d'autres le soin d'en donner une expression directe et symbolique, disons à Françoise SAGAN, que je ne cite pas ici au hasard, pour le seul plaisir de faire de l'actualité, mais pour vous dire que comme lecture de vacances, vous pourrez voir ce qu'un philosophe, austère et habitué à ne se situer qu'au niveau d'HEGEL et de la plus haute politique, peut tirer d'un ouvrage d'apparence aussi frivole. Je vous conseille de lire, dans le numéro de *Critiques*, Août-Septembre 1956, Alexandre KOJÈVE, sous le titre « *Le dernier monde nouveau* », l'étude qu'il a faite sur les deux livres « *Bonjour tristesse* » et « *Un certain sourire* », de l'auteur à succès que je viens de nommer.

Ceci ne manquera pas de vous instruire, et comme on dit : « ça ne vous fera pas de mal », vous ne risquerez rien. Le psychanalyste ne se recrute pas parmi ceux qui se livrent tout entier aux fluctuations de la mode en matière psycho-sexuelle. Vous êtes trop bien orientés, si je puis dire, pour cela, voire même avec un rien de « *fort en thème* » en cette matière.

Ceci en effet, peut vous faire entrer dans une espèce de ban d'actualité de l'activation de la perspective pour ce qui est de ce que vous faites et que vous devez être prêts à entendre quelquefois de vos patients eux-mêmes. Ceci aussi, vous montrera ce quelque chose dont nous devons tenir compte, à savoir les profonds changements des rapports entre l'homme et la femme, qui peuvent se passer au cours d'une période pas plus longue que celle qui nous sépare du temps de FREUD, où, comme on dit, tout ce qui devait être notre histoire était en train de se fomentier.

Tout cela est pour vous dire qu'aussi le *donjuanisme* n'a peut-être pas complètement - quoi qu'en disent les analystes qui ont apporté là-dessus des choses intéressantes - dit son dernier mot. Je veux dire que si quelque chose de juste a été entrevu dans la notion qu'on fait de *l'homosexualité de DON JUAN*, ce n'est certainement pas à prendre comme on le prend d'habitude.

Je crois profondément que le personnage de DON JUAN est précisément un personnage qui est trop loin de nous dans l'ordre culturel, pour que les analystes aient pu justement le percevoir, que le DON JUAN de MOZART, si nous le prenons comme son sommet et comme quelque chose qui signifie effectivement l'aboutissement d'une question à proprement parler, au sens où je l'entends ici, est assurément tout autre chose que ce personnage reflet que RANK a voulu nous construire. Ce n'est certainement pas uniquement sous l'angle et par le biais du double, qu'il doit être compris.

Je pense que contrairement aussi à ce qu'on dit, DON JUAN ne se confond pas purement et simplement, et bien loin de là, avec le séducteur, possesseur de petits trucs qui peuvent réussir à tout coup. Assurément *je crois que DON JUAN aime les femmes*, je dirais même *qu'il les aime assez* pour savoir à l'occasion ne pas leur dire, et *qu'il les aime assez* pour que quand il le leur dit, elles le croient. Ceci n'est pas rien, et montre beaucoup de choses, qu'assurément la situation soit toujours pour lui sans issue. Je crois que c'est dans le sens de la notion de la femme phallique qu'il faut le chercher.

Bien sûr il y a quelque chose qui est en rapport avec un problème de bisexualité dans ces rapports de DON JUAN avec *son objet*, mais c'est précisément dans le sens de ce quelque chose que DON JUAN cherche la femme, et c'est la femme phallique, et bien entendu *comme il la cherche vraiment*, qu'il y va, qu'il ne se contente pas de l'attendre, ni de la contempler, *il ne la trouve pas*, ou il ne finit pas la trouver que sous la forme de *cet invité sinistre* qui est en effet un *au-delà de la femme* auquel il ne s'attend pas, dont ce n'est pas pour rien en effet que c'est le père. Mais n'oublions pas que quand il se présente c'est sous la forme - chose curieuse encore [cf. Hans] - de cet *invité de pierre*, de cette *pierre*, pour tout dire de ce côté absolument mort et fermé et tout à fait au-delà de toute vie de la nature. C'est là qu'il vient en somme se briser et trouver l'achèvement de son destin.

Tout autre sera le problème que nous présente un Léonard DE VINCI. Que FREUD s'y soit intéressé n'est pas quelque chose sur lequel nous ayons à nous poser des questions. *Pourquoi une chose s'est passée plutôt que de ne pas se passer*, c'est bien là ce qui doit être en général le dernier de nos soucis. FREUD est FREUD justement parce qu'il s'est intéressé à Léonard DE VINCI. Il s'agit de savoir maintenant comment il s'y est intéressé. Qu'est-ce que pouvait pour FREUD être Léonard DE VINCI ?

Il n'y a rien de mieux pour cela que de lire ce qu'il a écrit là-dessus : « *Un souvenir d'enfance...* ». Je vous en ai averti à temps pour que quelques uns d'entre vous l'aient fait, et se soient aperçus du caractère profondément énigmatique de cette œuvre. Voici FREUD parvenu en 1910 à quelque chose que nous pouvons appeler le sommet de bonheur de son existence. C'est tout au moins ainsi qu'extérieurement les choses apparaissent, et comme à la vérité il ne manque pas de nous le souligner. Il est internationalement reconnu, n'ayant pas encore connu le drame ni la tristesse des séparations d'avec ses élèves les plus estimés, la veille des grandes crises mais jusque là pouvant se dire avoir rattrapé les dix dernières années en retard de sa vie.

Voici FREUD qui prend un sujet : Léonard DE VINCI, dont bien entendu dans ses antécédents, dans sa culture, dans son amour de l'Italie et de la Renaissance, tout nous permet de comprendre qu'il ait été fasciné par ce personnage. Mais que va-t-il à ce propos nous dire ? Il va nous dire des choses qui, assurément, ne font pas preuve d'une connaissance minime, ni d'une sensibilité réduite au relief du personnage, bien loin de là.

On peut dire que dans l'ensemble « *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* » se relit avec intérêt, je dirais avec un intérêt qui est plutôt croissant avec les âges. J'entends par là que même si c'est un des ouvrages les plus critiqués de FREUD, combien il est paradoxal de voir que c'est l'un de ceux dont il était le plus fier.

Les gens les plus réticents toujours dans ces cas, et Dieu sait s'ils ont pu l'être, je veux dire ceux qu'on appelle les spécialistes de la peinture et de l'histoire de l'art, finissent avec le temps et à mesure que les plus grands défauts apparaissent dans l'œuvre de FREUD, par s'apercevoir quand même de l'importance de ce qu'a dit FREUD. C'est ainsi que dans l'ensemble l'œuvre de FREUD a été à peu près universellement repoussée, méprisée voire dédaignée par les historiens de l'art, et pourtant malgré toutes les réserves qui persistent, ils n'ont plus qu'à se renforcer de l'apport de nouveaux documents. Ce qui prouve que FREUD a fait des erreurs.



Il n'en reste pas moins que quelqu'un comme par exemple Kenneth CLARK³⁸, dans un ouvrage pas très ancien, reconnaît le haut intérêt de l'analyse que FREUD a faite de ce tableau que je vous montrais l'autre jour, à savoir de la *Sainte Anne* du Louvre doublée par le célèbre carton qui se trouve à Londres et sur lequel nous reviendrons également tout à l'heure, à savoir des deux œuvres autour desquelles FREUD a fait tourner tout l'approfondissement qu'il a fait, ou cru faire, du cas de Léonard DE VINCI.

Ceci dit, je suppose que je n'ai pas à vous résumer la marche de ce petit opuscule. Vous savez qu'il y a d'abord une présentation rapide du cas de Léonard DE VINCI, de *son étrangeté*. Cette étrangeté, sur laquelle nous allons nous-même revenir avec nos propres moyens, elle est certainement bien vue, et tout ce qu'a dit FREUD est assurément bien axé par rapport à l'*énigme* du personnage.

Puis FREUD s'interroge sur la *singulière* constitution, voire une prédisposition, sur l'activité paradoxale de ce peintre, alors qu'il était tellement autre chose en même temps, disons pour l'instant ce grand peintre. FREUD va recourir à ce terme que, à cette époque de sa vie, il a mis tellement en relief dans tous les développements, à savoir ce seul souvenir d'enfance que nous ayons de Léonard DE VINCI, à savoir ce souvenir d'enfance qui nous est traduit.

« *Il me semble avoir été destiné à m'occuper du vautour. Un de mes premiers souvenirs d'enfance est en réalité qu'étant encore au berceau, un vautour vint à moi, m'ouvrit la bouche avec sa queue, et me frappa plusieurs fois avec cette queue entre les lèvres.* »

[« *Questo scriver si distintamente del nibio par che sia mio destino, perche nella mia prima ricordanza della mia infantia e mi pareva che essendo io in culla, che un nibio venissi a me e mi aprissi la bocca colla sua coda e molte volte mi percuotessi con tal coda dentro alle labbra.* » folio 66 v.b. Codex atlanticus.]

« *Voici un déconcertant souvenir d'enfance* » [*Eine Kindheits Erinnerung also, und zwar höchst befremdender Art.*] nous dit FREUD, et il enchaîne, et c'est par cet enchaînement qu'il va nous conduire à quelque chose que nous suivons parce que nous sommes habitués à une espèce de jeu de *prestidigitation* qui consiste à faire se superposer dans la dialectique, dans le raisonnement, ce qui très souvent se confond dans l'expérience et dans la clinique.

Ce sont pourtant là deux registres tout à fait différents, et je ne dis pas que FREUD les manie d'une façon impropre, je crois au contraire qu'il les manie d'une façon géniale, c'est-à-dire qu'il va au cœur du phénomène. Seulement, nous le suivons avec une entière paresse d'esprit, à savoir en acceptant par avance, en quelque sorte, tout ce qu'il nous dit, à savoir cette sorte de superposition, de surimposition d'une relation au sein maternel avec quelque chose qu'il nous pose tout de suite et d'emblée, à voir aussi la signification d'une véritable intrusion sexuelle : celle d'une fellation, au moins imaginaire.

³⁸ Kenneth Clark : *Léonard de Vinci*, Le livre de poche, 2005.

Ceci est donné dès le départ par FREUD et c'est là-dessus que FREUD va continuer à articuler sa construction pour nous mener progressivement à l'élaboration de ce qu'a de profondément énigmatique dans le cas de Léonard DE VINCI son rapport avec la mère, et faire reposer là-dessus toutes les particularités, quelles qu'elles soient, de son étrange personnage, à savoir son *inversion* probable d'abord, d'autre part son rapport tout à fait unique et singulier avec sa propre œuvre, faite d'une espèce d'activité toujours *à la limite* si on peut dire, *du réalisable et de l'impossible*, comme lui-même l'écrit à l'occasion, avec cette sorte de série de ruptures dans les différents départs de l'entreprise de sa vie, avec cette singularité qui l'isole au milieu de ses contemporains et fait de lui un personnage qui déjà de son vivant est un personnage de légende et un personnage supposé possesseur de toutes les qualités, de toutes les compétences, de tout ce qui est à proprement parler un génie universel.

Déjà de son temps, tout *ce quelque chose* qui entoure Léonard DE VINCI, FREUD va nous le déduire de *son rapport avec la mère*. Le départ, vous ai-je dit, il le prend dans ce souvenir d'enfance. Cela veut dire que ce vautour, sa queue frémissante qui vient frapper l'enfant est, nous dit-on, d'abord construit comme *le souvenir-écran* de quelque chose qui - et FREUD d'ailleurs n'hésite pas un instant à le poser autrement que comme cela - est le reflet d'un fantasme de fellation .

Il faut tout de même bien reconnaître que pour un esprit non prévenu, il y a là au moins quelque chose qui soulève un problème, car tout ce que la suite développera, c'est précisément l'intérêt de l'investigation freudienne de nous révéler que Léonard très probablement n'a pas eu, jusqu'à un âge probablement situable entre 3 et 4 ans :

- d'autre présence précisément que la présence maternelle,
- d'autres éléments sans doute à proprement parler de *séduction sexuelle*, que ce qu'il appelle *les baisers passionnés de la mère*,
- d'autre objet qui puisse représenter l'objet de son désir, que le sein maternel,

...et qu'en fin de compte c'est bien *sur le plan du fantasme* que la révélation en tant qu'elle peut avoir ce rôle avertissant, est posée par FREUD lui-même. Tout ceci repose en somme sur un point qui n'est autre que *l'identification du vautour à la mère* elle-même, en tant qu'elle est justement ce personnage source de l'intrusion imaginaire dans l'occasion.

Or disons le tout de suite, il est arrivé certainement dans cette affaire ce qu'on peut appeler un accident, voire *une faute, mais c'est une heureuse faute* : FREUD n'a lu ce souvenir d'enfance, et ne s'est fondé pour son travail, que sur la citation du passage dans HERZFELD, c'est-à-dire qu'il l'a lu en allemand, et que HERZFELD a traduit par « *vautour* » ce qui n'est pas un vautour du tout. Nous verrons que peut-être d'ailleurs, FREUD aurait pu avoir un soupçon car il a fait comme d'habitude son travail avec le plus grand soin, et il aurait pu remarquer *l'erreur* car ces choses sont traduites avec les références aux pages des *manuscrits*, dans l'occasion du *Codex Atlanticus*, c'est-à-dire d'un dossier de Léonard DE VINCI qui est à Milan.

Ceci a été traduit à peu près dans toutes les langues, il y a en français une traduction fort insuffisante, mais complète, sous le titre « *Carnets de Léonard de Vinci* », qui est une traduction de ce que Léonard a laissé comme notes manuscrites souvent en marge de ses dessins. Il aurait pu voir où se situait cette référence dans les notes de Léonard DE VINCI qui sont en général des notes de cinq, six, sept lignes, ou d'une demie page au maximum, mêlées à des dessins. Ceci est juste à côté d'un dessin dans un feuillet où il s'agit de l'étude répartie dans différents endroits de l'œuvre de Léonard DE VINCI, du vol des oiseaux. Léonard DE VINCI dit justement : « *Je semble avoir été destiné à m'occuper particulièrement...* » non pas du vautour, mais justement de ce qu'il y a à côté dans le dessin, et qui est un milan.

Que le milan soit particulièrement intéressant pour l'étude du vol des oiseaux, c'est une chose qui est déjà dans PLINE, à savoir que depuis toujours PLINE *L'ancien* le considère comme quelque chose de tout à fait *spécialement intéressant* pour les pilotes parce que, dit-il, le mouvement de sa queue est particulièrement exemplaire pour toute espèce d'action du gouvernail. C'est de la même chose que s'occupe Léonard DE VINCI. Il est très joli de voir à travers les auteurs, ce caractère fondamental de ce milan qui est connu, non seulement depuis l'antiquité avec PLINE *L'ancien*, mais est reproduit à travers toutes sortes d'auteurs - certains dont j'aurai à vous parler incidemment tout à l'heure - et est venu aboutir de nos jours, m'a-t-on assuré, à l'étude sur place du mouvement de la queue du milan, par Monsieur [FOKKER](#) à une certaine époque de l'entre deux guerres qui était en train de *foment* ces très jolies petites préparations de cette manœuvre de l'avion « *en piqué* », véritable parodie dégoûtante, j'espère que vous êtes du même avis que moi là-dessus, du vol naturel, mais enfin il ne fallait pas attendre mieux de la perversité humaine.

Voilà donc ce milan, qui d'ailleurs n'est en lui-même que bien fait pour la provoquer : c'est un animal qui n'a rien de tout spécialement attrayant. BELON qui a fait un très bel ouvrage sur les oiseaux, et qui avait été en Égypte et dans différents autres endroits du monde pour le compte de HENRI II, avait vu en Égypte certains oiseaux qu'il nous dépeint comme sordides et peu gentils. Qu'est-ce que c'est ?



Pierre Bellon : L'histoire de la nature des oiseaux, 1555, p. 130.

Je dois dire que j'ai eu un instant l'espoir que tout allait s'arranger, à savoir que le vautour de FREUD, tout milan qu'il fût, allait bien se trouver être quand même quelque chose qui avait affaire avec l'Égypte, et que le vautour égyptien ce serait cela en fin de compte. Vous voyez comme je désire toujours arranger les choses. Malheureusement il n'en est rien. En fait la situation est compliquée. Il y a des milans en Égypte, et même je peux vous dire qu'étant en train de prendre mon petit déjeuner à Louksor, j'ai eu la surprise de voir dans la partie marginale de mon champ de vision, quelque chose qui fait *frou...out*, et filer obliquement avec une orange qui était sur ma table.

J'ai cru un instant que c'était un faucon : HORUS, le disque solaire... Mais je me suis aussitôt aperçu qu'il n'en était rien. Ce n'était pas un faucon car cette bête avait été se poser au coin d'un toit, et avait posé la petite orange pour montrer que c'était simple histoire de plaisanter. On voyait fort bien que c'était une bête rousse avec un style particulier. Je me suis tout de suite assuré qu'il s'agissait d'un milan. Vous voyez combien le milan est une bête familière, observable. C'est bien à cela que Léonard DE VINCI s'est intéressé au sujet du vol des oiseaux.

Mais il y a autre chose : il y a *un vautour égyptien* qui lui ressemble beaucoup, et c'est cela qui aurait arrangé les choses, c'est celui dont parle BELON, et qu'il appelle *le sacré égyptien*, et dont on parle depuis HÉRODOTE sous le nom de *Hierax* [faucon en grec].

Hierax en Grec, Accipiter-Aegyptius en Latin,
Sacré d'Égypte en Français.



Pierre Bellon : L'histoire de la nature des oiseaux, 1555, p. 110.

Il y en a un grand nombre en Égypte et naturellement il est *sacré*, c'est-à-dire qu'HÉRODOTE nous instruit : on ne pouvait pas le tuer sans avoir les pires ennuis dans l'Égypte antique. Il a un intérêt car il ressemble un peu au milan et au faucon. C'est celui-là qui se trouve dans *les idéogrammes égyptiens* correspondre à peu près à la lettre *aleph* dont je parle dans mes discours sur *les hiéroglyphes* et leur fonction exemplaire pour nous. C'est du vautour, c'est-à-dire à peu près du « *sacré égyptien* » dont il s'agit. Tout irait bien si c'était celui-là qui servait pour la déesse MOUT dont vous savez que FREUD parla à propos du vautour.

Alors cela ne peut pas marcher, FREUD s'est véritablement bien trompé, car malgré tout cet effort de solution le vautour qui sert pour la déesse MOUT, c'est celui-là, celui qui était dessiné à droite sur le tableau.

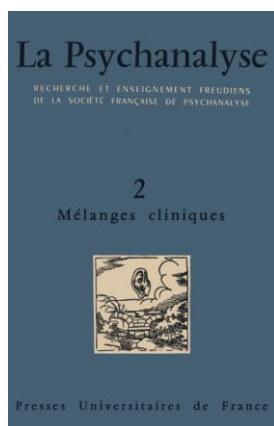


Il n'a pas lui une valeur phonétique comme l'autre. Ce vautour sert d'élément déterminatif, dans ce sens qu'on l'ajoute. Ou bien il désigne par lui-même simplement la déesse MOUT, dans ce cas on lui met un petit drapeau en plus, ou bien il est intégré à tout un signe qui s'écrira MOUT puis le petit *déterminatif*, ou bien qui se contentera de le faire lui-même équivaloir à M, et qui ajoutera quand même un petit t, c'est-à-dire phonétiser quand même le terme. Voir *les dessins des hiéroglyphes* dans l'original. On le trouve dans plus d'une association, il s'agit en effet toujours d'une déesse mère, et dans ce cas là c'est ce vautour tout différent, un véritable *gyps*, et pas du tout cette espèce de vautour à la limite des milans et des faucons et autres animaux voisins, mais toute différente.



C'est de ce véritable *gyps* dont il s'agit quand il s'agit de la déesse mère, et c'est à ce vautour que se rapporte tout ce que FREUD va nous rapporter de tradition du type bestiaire, à savoir par exemple ce qui nous est rapporté dans HORAPOLLO et qui constitue la décadence égyptienne, et dont les écrits d'ailleurs fragmentaires, mille fois transposés, recopiés et déformés, ont fait l'objet au moment de la renaissance, d'un certain nombre de recueils auxquels les graveurs de l'époque apportaient des petits emblèmes, et qui étaient censés nous donner la valeur significative d'un certain nombre d'hiéroglyphes égyptiens majeurs.

Cet ouvrage devrait vous être familier à tous, parce que c'est celui auquel j'ai emprunté le dessin qui orne la revue *La Psychanalyse*.



HORAPOLLO donne la description de ce que je vois ici écrit : « *L'oreille peinte signifie l'ouvrage fait ou que l'on doit faire.* » Voir dessin dans l'original. Mais nous ne nous laisserons pas entraîner là-dessus par les mauvaises habitudes d'une époque où tout n'est pas à prendre. Et c'est dans HORAPOLLO que FREUD a pris cette référence du vautour à la signification non seulement de la mère, mais de quelque chose de beaucoup plus intéressant, et qui lui fait faire un pas dans la dialectique, à savoir d'un oiseau animal chez qui n'existe que le sexe femelle.

Ceci est une vieille bourde zoologique qui, comme beaucoup d'autres, remonte fort loin, et que l'on trouve dans l'antiquité attestée, non pas quand même chez les meilleurs auteurs, mais qui assurément n'en est pas moins généralement reçue dans la culture médiévale. On aurait tout à fait tort de croire - et il suffit de la moindre ouverture, car les « *Carnets de Léonard de Vinci* sont là pour le prouver - que l'esprit de Léonard DE VINCI fit révolution dans une certaine perspective, et ne baignait pas dans les histoires médiévales. FREUD admet que parce que Léonard DE VINCI avait de la lecture, il devait connaître cette histoire là. C'est bien probable, cela n'a rien d'extraordinaire car elle était très répandue, mais ce n'est *pas prouvé*. Et cela a d'autant moins d'intérêt à être prouvé, qu'il ne s'agit toujours pas d'un vautour.

Je vous passe le fait que Saint AMBROISE prenne l'histoire du *vautour femelle* comme étant un exemple que la nature nous montre exprès pour favoriser l'entrée dans notre comprenoire, de *la conception virginale* de JÉSUS. FREUD semble admettre là sans critique, que c'est dans presque tous les Pères de l'Église. À la vérité, je dois vous dire que je n'ai pas été contrôler cela, je sais depuis ce matin que c'est dans Saint AMBROISE.

À la vérité, je le savais déjà, car un certain [Piero VALERIANO](#) qui a fait *une collection de ces éléments légendaires* de l'époque 1566, m'a paru une source particulièrement importante à consulter pour voir aussi ce que pouvait être à l'époque le milan et un certain nombre *d'éléments symboliques*, et signale que Saint AMBROISE en a fait état. Il signale aussi BASILE Le Grand, mais il ne signale pas tous les Pères de l'Église, comme semble l'admettre l'auteur auquel FREUD se réfère.

Le vautour n'était que femelle, de même que l'escargot n'était que mâle. C'était une tradition, et il est intéressant de mettre en rapport l'un avec l'autre, du fait que l'escargot est une bête terrestre, rampante. Tout cela a ses corrélatifs dans le vautour qui est en train, lui, de concevoir dans le ciel, offrant largement sa queue au vent³⁹, comme il y en a une très jolie image.



Piero Valeriano : Hieroglyphica sive de sacris Aegyptiorum literis commentarii, 1556, p. 132

Où tout cela nous conduit-il ? Tout cela nous conduit à ceci qu'assurément *l'histoire du vautour* est une histoire qui a son intérêt comme beaucoup d'autres histoires de cette nature. À la vérité il y a des tas d'histoires de cette espèce qui fourmillent dans Léonard DE VINCI, qui s'intéressait beaucoup à des sortes de fables construites sur ces histoires.

³⁹ Cf. aussi Fr. Noël : *Dictionnaire de la fable*, éd. Le Normant 1810 : « Il [le vautour] est employé pour désigner la mère, parce que selon les Égyptiens, il n'y a que des vautours femelles. Voici, disent-ils, de quelle manière cet oiseau est engendré. « *Lorsqu'il est en amour, il ouvre au vent du nord les parties génitales et en est comme fécondé, pendant cinq jours, durant lesquels il ne mange ni ne boit, tout occupé du soin de se reproduire.* » »

On pourrait en tirer beaucoup d'autres choses, on pourrait en tirer par exemple que le milan est un animal fort porté à l'envie, et qui maltraite ses enfants. Voyez ce qui en serait résulté si FREUD était tombé là-dessus, l'interprétation différente que nous pourrions en donner de la relation avec la mère.

Pour vous montrer que de tout ceci, rien ne subsiste, et qu'il n'y a de toute cette partie de l'élaboration freudienne, rien à retenir. Ce n'est pas pour cela que je vous le raconte, je ne me donnerai pas le facile avantage de critiquer après coup une intervention géniale, et même souvent il arrive qu'avec toutes sortes de défauts, la vue du génie qui était guidée par bien d'autres choses que ces petites recherches accidentelles, était allée beaucoup plus loin que ces supports.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que tout cela nous permet de *voir*, de *retenir* ? Cela nous permet de retenir que *6 ans après* les « *Trois essais sur la sexualité* », *10 ou 12 ans* après les premières perceptions que FREUD a eues de la bisexualité, dans la référence de tout ce que FREUD a jusque là dégagé de la fonction du *complexe de castration* d'une part, de l'importance du *phallus* et du *phallus imaginaire* d'autre part, en tant qu'il est l'objet du *pénis-neid* de la femme, qu'est-ce qu'introduit l'essai de FREUD sur LÉONARD DE VINCI ?

Il introduit, très précisément en Mai 1910, l'importance qu'a la fonction mère phallique, femme phallique, non pas pour celle qui en est le sujet, mais pour l'enfant qui dépend de ce sujet. Voilà l'arrêt, voilà ce qui se dégage d'original de ce que nous apporte en cette occasion, FREUD.

Que l'enfant soit lié à une mère qui d'autre part est quelqu'un qui est lié sur le plan imaginaire à ce phallus en tant que manque, voilà la relation que FREUD introduit comme essentielle, qui se distingue absolument de tout ce que FREUD a pu dire jusque là sur le rapport de la femme et du *phallus*. Et c'est à partir de là, c'est dans cette originalité de la structure qui est - vous le voyez - celle autour de laquelle j'ai fait tourner cette année toute critique fondamentale de *la relation d'objet* en tant qu'elle est destinée à instituer une certaine relation stable entre les sexes, fondée sur *un certain rapport symbolique*.

Cette chose que j'ai fait tourner cette année autour de cela, que je vous ai parfaitement dégagée, du moins je pense que vous l'avez prise comme telle dans l'analyse du petit Hans, là, nous en trouvons le témoignage dans la pensée de FREUD comme étant quelque chose qui à soi tout seul nous permet d'accéder au mystère de la position de LÉONARD DE VINCI. En d'autres termes, le fait que l'enfant en tant que confronté, isolé *par la confrontation duelle avec la femme*, se trouve affronté du même coup au problème du *phallus* en tant que *manque* pour son partenaire féminin - c'est-à-dire pour le partenaire maternel en l'occasion - c'est autour de cela que tout ce que FREUD va construire, élucubrer autour de LÉONARD DE VINCI, tourne. C'est ce qui en fait le relief, l'originalité de cette observation qui se trouve par ailleurs, et pas par hasard, être la première œuvre où FREUD fait mention du terme de narcissisme. *C'est le commencement* donc de la structuration comme telle, *de tout le registre de l'imaginaire dans l'œuvre freudienne*.

Maintenant il nous faut nous arrêter un instant sur ce que j'appellerai *le contraste, le paradoxe du personnage* de LÉONARD DE VINCI, et nous poser la question de l'autre terme, non pas nouveau mais qui apparaît là aussi sous une insistance particulière, d'un autre terme introduit par FREUD, et qui est celui de *la sublimation*.

Je veux dire que de temps en temps FREUD se rapporte à un certain nombre de références à ce qu'on peut appeler les traits névrotiques de LÉONARD DE VINCI. Je veux dire qu'il va à tout instant chercher en quelque sorte des traces d'un passage critique, d'un rapport laissé dans je ne sais quelle répétition de termes, dans des sortes de *lapses* obsessionnels.

Il va aussi à rapprocher ce je ne sais quoi de paradoxal dans la soif de savoir, cette *cupido sciendi* traditionnelle, pour la curiosité de LÉONARD il en fait presque aussi quelque chose d'obsessionnel en ce sens qu'il l'appelle « *une compulsion à fouiner* ». On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas là une certaine indication, néanmoins toute la personnalité de LÉONARD DE VINCI ne s'explique pas par la névrose. Et il fait entrer comme une des issues essentielles de ce qui reste d'une tendance infantile exaltée, voire fixée - précisément celle qui est en cause dans le cas de LÉONARD - il fait intervenir, non sans l'avoir déjà introduit dans les « *Trois essais sur la sexualité* », *la notion de sublimation*.

Vous le savez, FREUD en fin de compte, mis à part que *la sublimation* est une tendance qui en effet va se porter sur des objets qui ne sont pas les objets primitifs, mais qui sont les objets les plus élevés de ce qui est offert à la considération humaine et inter-humaine, FREUD n'a apporté à ceci que plus tard quelque complémentation, en montrant quel rôle pouvait avoir *la sublimation* dans l'instauration des *intérêts du moi*.

Depuis, ce thème de sublimation a été repris par un certain nombre d'auteurs de la communauté psychanalytique, en étant lié par eux à la notion de neutralisation et de « *désinstinctualisation de l'instinct* ». Je dois dire que c'est quelque chose de très difficile à concevoir : une délibidation de la libido, une désagressivité de l'agressivité. Voici les termes les plus aimables que nous voyons le plus couramment dans ce que HARTMANN et LEWENSTEIN écrivaient.

Tout ceci ne nous éclaire guère sur ce que peut représenter véritablement comme mécanisme, *la sublimation*.

L'intérêt d'une observation comme celle de Léonard DE VINCI, telle qu'elle est articulée par FREUD, c'est que nous pouvons y prendre quelques idées, tout au moins amorcer quelque chose qui peut nous permettre de poser le terme où on aurait quelque chose de plus structuré que la notion « *d'un instinct qui se désinstinctualise* », voire d'un objet qui, comme on dit, devient plus sublime, car il semblerait que ce soit cela qui soit le *Saft* [suc, sève] de *la sublimation*.

Léonard DE VINCI a été lui-même l'objet d'une idéalisation sinon d'une sublimation qui a commencé de son vivant et qui tend à en faire une espèce de « *génie universel* », et assurément aussi bien de précurseur étonnant de la pensée moderne pour certains, et même des critiques fort érudits comme ceux qui ont commencé, comme FREUD d'ailleurs, à débroussailler le problème, comme d'autres sur d'autres plans : DUHEM par exemple dit que Léonard DE VINCI avait entrevu la loi de la chute des corps, ou même le principe de l'inertie. Un examen un tant soit peu serré du point de vue de l'histoire des sciences, et qui peut être fait avec méthode, montre qu'il n'en est rien.

Il est clair néanmoins que Léonard DE VINCI a fait des trouvailles étonnantes et que ces sortes de dessins qu'il nous laisse dans l'ordre de la *cinématique*, de la *dynamique*, de la *mécanique*, de la *balistique*, souvent rendent compte de sa perception extraordinairement pertinente, très en avance sur ce qui avait été fait de son temps. Ce qui ne veut pas dire, et ce qui ne nous permet aucunement de croire, qu'il n'y avait pas eu sur tous ces plans, des travaux qui avaient été déjà fort avancés dans la mathématisation, spécialement par exemple de la cinématique.

Néanmoins un reste de tradition aristotélicienne, c'est-à-dire de tradition fondée sur certaines évidences de l'expérience, faisait que la conjonction n'était absolument pas faite de la formalisation mathématique assez avancée qui avait été faite de toute une *cinématique* abstraite, avec ce qu'on peut appeler le domaine de l'expérience, je veux dire des corps réels et existants, de ceux qui nous paraissent livrés à *cette loi de la pesanteur*, et qui a tellement encombré l'esprit humain par son *évidence expérimentielle*, qu'on a mis tout le temps que vous savez pour arriver à en donner une formulation correcte.

Pensez que pour Léonard DE VINCI, nous trouvons encore dans ses dessins et dans les commentaires qui les accompagnent, des assertions telles que celle-ci : qu'un corps tombe d'autant plus vite qu'il est plus lourd...

je pense que vous en avez tous assez retenu de votre enseignement secondaire, pour savoir que c'est un théorème d'une fausseté profonde, encore que bien entendu l'expérience, comme on dit, l'expérience au niveau massif de l'expérience...semble l'imposer. Néanmoins qu'est-ce qui donne l'originalité de ce que nous voyons dans ces dessins ?

Je fais allusion là à une partie de ce qu'il nous a laissé, comme cette œuvre d'ingénieur à proprement parler, qui a tellement étonné, intéressé, voire fasciné, aussi bien les contemporains que les générations successives. Ce sont des choses très souvent extraordinairement en avance en effet sur son temps, mais qui bien entendu ne peuvent pas dépasser certaines limites qui sont encore non franchies, quant à l'utilisation, l'entrée vivante, si on peut dire, des mathématiques dans l'ordre de l'analyse des phénomènes du *réel*. Autrement dit, ce qu'il nous apporte est souvent absolument admirable, je veux dire d'inventivité, de construction, de créativité, et c'est déjà bien assez de voir par exemple l'élégance avec laquelle il détermine les théorèmes qui peuvent servir de base à l'évaluation du changement progressif de l'instance d'une force attachée à un corps *circum mobile*, c'est-à-dire qui peut tourner autour d'un axe.

Cette force est liée à un bras, et le bras tourne. Quelle va être la variation de l'efficacité de cette force au fur et à mesure que le levier va tourner ? Voilà des problèmes que Léonard DE VINCI excellerait à traduire par ce que j'appellerai une espèce de vision du champ de force que détermine, non pas tant son *calcul* que ses dessins. Bref l'élément *intuitif*, l'élément d'*imagination créatrice* est chez lui lié à une certaine prédominance donnée au principe de l'expérience et à la source de toutes sortes d'intuitions fulgurantes, originales, mais malgré tout partielles au niveau *du bleu de l'ingénieur*.

Ce n'est pas rien, car par rapport à ce qui existe dans les livres d'ingénieurs, vous avez toute la différence - nous dit un critique de l'histoire des sciences comme KOYRÉ - qu'il y a *d'un dessin* à un *bleu d'ingénieur*. Mais un *bleu d'ingénieur*, s'il peut manifester à lui tout seul toutes sortes d'éléments intuitifs dans le rapport de certaines quantités, certaines valeurs qui en quelque sorte s'imaginent et se matérialisent dans la seule disposition des appareils, il n'est pas non plus capable de résoudre certains problèmes à des niveaux plus hauts, primaires-symboliques.

Et en fin de compte par exemple, nous verrons dans Léonard DE VINCI une théorie insuffisante voire fautive, du plan incliné qui ne sera assurément résolue qu'avec GALILÉE et - pour employer encore un terme de KOYRÉ - qu'avec cette révolution que constitue, pour ce qui est de la mathématisation du réel, le fait qu'à partir d'un certain moment on se résout à purifier radicalement la méthode, c'est-à-dire à *mettre l'expérience à l'épreuve de termes*, de façons, de positions du problème qui partent carrément de *l'impossible*.

Entendez que c'est à partir seulement du moment où on dégage la formulation des formules soumises à l'hypothèse de toute espèce de prétendue *intuition du réel*, que par exemple on renonce à une évidence qui est celle que ce sont les corps les plus lourds qui vont tomber les plus vite.

En d'autres termes, qu'on a commencé à élaborer à partir d'un autre point de départ comme celui correct de la gravité, c'est-à-dire d'une formule qui ne peut en quelque sorte se satisfaire nulle part car on sera toujours dans des conditions d'expériences impures pour la réaliser parce qu'on part d'une formalisation symbolique pure, que l'expérience peut se réaliser d'une façon correcte, et que commence l'instauration d'une physique mathématisée dont on peut dire que des siècles entiers ont fait des efforts pour y parvenir, et n'y sont jamais parvenus avant que *cette séparation du symbolique et du réel* au départ, n'ait été une chose admise dans la suite des expériences et des tâtonnements, d'ailleurs véritablement passionnants à suivre de génération en génération, de chercheurs.

C'est là l'intérêt d'une histoire des sciences, qu'en somme jusque là on est resté dans cet *entre-deux*, dans cet *incomplet*, dans ce *partiel*, dans cet *imaginatif*, dans ce fulgurant qui a pu faire formuler - c'est là que je veux en venir - à LÉONARD DE VINCI lui-même, qu'en somme son rapport était essentiellement un rapport de *soumission à la nature*. Si le terme « *nature* » joue un rôle si important, si essentiel encore dans l'œuvre de LÉONARD DE VINCI, c'est à tout instant ce dont on doit saisir l'élément essentiel, absolument premier, la présence. C'est encore dans une sorte de façon de s'opposer à *un autre* dont il s'agit de déchiffrer les signes, de l'envers, le double, et comme si on peut dire, le co-créateur. Tous ces termes d'ailleurs sont dans les notes de LÉONARD DE VINCI. C'est la perspective avec laquelle il interroge cette nature, c'est pour, si on peut dire, aboutir à ce que je veux dire dans cette sorte de confusion de *l'imaginaire* avec une sorte d'*autre* qui n'est pas *l'Autre radical* auquel nous avons affaire et que je vous ai appris à situer, à dessiner comme étant la place, le lieu de l'inconscient, qui est cet autre qui...

Il est très important de voir combien LÉONARD DE VINCI insiste pour dire qu'*il n'y a pas de voix dans la nature*, et il en donne des démonstrations tellement amusantes, tellement curieuses, que cela vaudrait la peine de voir à quel point cela devient pour lui quelque chose à proprement parler d'*obsessionnel*, de démontrer qu'il ne pouvait pas y avoir quelqu'un qui lui réponde, qui s'appelle à ce moment-là ce que tout le monde croit, un esprit qui parle quelque part dans l'air.

C'est là quelque chose de toute importance pour lui, il y insiste, et il y revient souvent, et en effet il y avait des gens pour qui c'était là une vérité quasi scandaleuse que de le proclamer. Néanmoins, la façon dont LÉONARD DE VINCI interroge cette nature, est comme cet autre qui à la fois n'est pas un sujet, mais dont il y a lieu de lire les raisons, et quand je dis ceci, je le dis parce que c'est dans LÉONARD DE VINCI :

« *La nature est pleine d'infinies raisons qui n'ont jamais été dans l'expérience.* »

Le paradoxe de cette formule - si nous faisons de LÉONARD DE VINCI, comme on le fait bien souvent, une sorte de précurseur de l'expérimentalisme moderne - est là pour montrer justement la distance et la difficulté qu'il y a à saisir après coup, quand une certaine évolution, quand un certain dégagement dans la pensée s'est accompli, dans quoi est engagée la pensée de celui qu'on appelle généralement un précurseur.

Pour ce qui est de Léonard, sa position vis-à-vis de la nature est celle du rapport avec si vous voulez, cet *autre* qui n'est pas sujet, cet *autre* dont il s'agit pourtant de détecter l'histoire, le signe, l'articulation et la parole, dont il s'agit de saisir la puissance créatrice. Bref cet *autre* est ce quelque chose qui transforme le radical de l'altérité de cet *Autre absolu*, en quelque chose d'*accessible* par une certaine *identification imaginaire*.

C'est cet *autre* que je voudrais vous voir prendre en considération dans le dessin auquel FREUD se rapporte lui-même, et à propos duquel lui-même remarque comme une énigme, cette sorte de confusion des corps qui fait que *Sainte Anne* se distingue mal de *la Vierge*. C'est tellement vrai, que si vous retournez le dessin, vous verrez le tableau du Louvre, et vous vous apercevrez que :

- les jambes de la Sainte Anne sont du côté où étaient d'abord de la façon la plus naturelle, et avec à peu près la même position,
- les jambes de la Vierge, et que là où sont les jambes de la Vierge, c'était auparavant les jambes de la Sainte Anne.

Que ce soit une espèce d'être double, et se détachant l'un derrière l'autre, ceci n'est pas douteux. Que l'enfant dans le dessin de Londres, prolonge le bras de la mère à peu près comme une marionnette dans laquelle est engagé le bras de celui qui l'*agite*, c'est quelque chose qui n'en est pas moins *saisissant*.



Mais à côté de cela, le fait que l'autre femme, sans qu'on sache d'ailleurs laquelle, profile à côté de l'enfant cet index levé que nous retrouvons dans toute l'œuvre de Léonard DE VINCI et qui est aussi une de ses énigmes, c'est aussi quelque chose pour tout dire, où vous verrez imagée cette ambiguïté de *la mère réelle* et de *la mère imaginaire*, de *l'enfant réel* et du *phallus caché* dont je ne fais pas ici du doigt le *symbole* parce qu'il en reproduit grossièrement le profil, mais parce que *ce doigt que l'on retrouve partout dans Léonard DE VINCI, est l'indication de ce manque à être* dont nous retrouvons le terme inscrit partout dans l'œuvre de Léonard.

C'est dans cette certaine prise de position du sujet par rapport à la problématique de cet *autre* qui est, ou bien cet *Autre absolu*, fermé, cet inconscient fermé, cette femme impénétrable, et derrière elle la figure de *la mort* qui est le dernier *Autre absolu*. C'est la façon dont une certaine expérience compose avec ce terme dernier de la relation humaine, dont à l'intérieur de cela elle réintroduit toute la vie des échanges *imaginaires*, dont elle déplace ce dernier et radical rapport à une *altérité* essentielle pour la faire habiter par une *relation de mirage*. C'est cela qui s'appelle *la sublimation*, c'est cela dont à tout instant sur le plan du génie et de la création, l'œuvre de Léonard nous donne l'exemple.

Je crois que c'est cela aussi qui est exprimé dans cette sorte de singulier *cryptogramme* qu'est ce dessin qui n'est pas unique. Ce dessin n'est que le double d'un autre dessin fait pour un tableau que Léonard DE VINCI n'a jamais fait, pour une certaine chapelle, et où il reproduisait ce thème de Sainte ANNE, de la Vierge, de l'enfant et du quatrième terme dont nous avons parlé, à savoir le Saint JEAN qui est ailleurs l'agneau, qui est le quatrième terme dans cette composition à quatre où nous devons retrouver très évidemment - comme chaque fois que je vous en ai parlé, et à partir du moment où *cette relation à quatre* s'incarne - où nous devons retrouver le thème de la mort. Où est-il ? Naturellement il est partout, il passe de l'un à l'autre.

La mort est aussi bien ce *quelque chose* qui laissera morte la sexualité de Léonard DE VINCI, car c'est là son problème essentiel, celui autour duquel FREUD a posé son interrogation. Nulle part nous ne trouvons dans la vie de Léonard DE VINCI l'attestation de quelque chose qui représente un véritable lien, une véritable captivation autre qu'ambiguë, que passagère.

Mais ce n'est pas de cela en fin de compte dont son histoire donne l'impression, c'est d'une sorte de « *paternité de rêve* ». [Cf. Hans] Il a protégé, patronné quelques jeunes gens pour des décors raffinés, qui sont passés dans sa vie, plusieurs, sans pourtant qu'aucun attachement majeur n'ait vraiment marqué son style, et s'il devait y avoir quelqu'un, vu, classé, comme homosexuel, ce serait bien plutôt MICHEL-ANGE.

La mort est-elle dans cette sorte de double ? À savoir celui qui est là, en face de lui, et qui est *si facilement* remplacé par cet agneau au sujet duquel les contemporains, et nommément Pietro DA NOVELLARA⁴⁰ qui écrivait à son correspondant que Florence entière avait défilé pendant deux jours devant ce carton pour la préparation d'une œuvre pour le maître-autel de l'*Annonciata* à Florence, et que Léonard n'a jamais faite ? Mais chacun se penchait sur le sens de cette scène à quatre où nous voyons l'enfant retenu par la mère au moment où il va chevaucher cet agneau. Tout le monde comprend *le signe de ce drame, de sa passion, de sa future destinée*, cependant que la Sainte ANNE qui domine tout, retient la mère pour qu'elle ne l'écarte pas de son propre destin.

C'est là aussi du côté de ce quelque chose qui est son destin et son sacrifice, que peut se situer le terme, et aussi bien la mort essentiellement, de son rapport avec sa mère. Mais *c'est de sa séparation avec elle que FREUD fait partir toute la dramatisation* qui a suivi dans la vie de Léonard DE VINCI, et aussi bien ce personnage dernier, le plus énigmatique de tous, la Sainte ANNE restaurée, instituée dans *ce rapport purement féminin, purement maternel, cet Autre avec un grand A* qui est nécessaire à donner tout son équilibre à la scène, et qui bien entendu - contrairement à ce que dit Monsieur KRIS - est bien loin d'être une invention de Léonard.

Même FREUD n'a pas cru un seul instant que le thème : *Anne, la Vierge, l'enfant avec le quart personnage* qui est introduit ici, fût une invention exclusive de Léonard DE VINCI. Sans aucun doute le quart personnage pose un problème dans l'histoire des motifs religieux qui est assez spécifique de Léonard DE VINCI, mais pour le fait de la représentation ensemble de la *Sainte Anne, de la Vierge et de l'enfant*, il suffit d'avoir la moindre notion, historiquement, de ce qui s'est passé à cette époque, il suffit d'avoir lu un petit peu n'importe quelle histoire pour savoir que c'est précisément dans ces années entre 1485 et 1510 que *le culte de Sainte Anne* a été promu dans la chrétienté, comme un degré d'élévation lié à toute la *critique dogmatique* autour de l'*Immaculée Conception de la Vierge*, qui en a fait à proprement parler à ce moment là l'issue d'un thème de la spiritualité et de bien autre chose que de la spiritualité, puisque c'était l'époque de la campagne des « *indulgences* » et du déferlement sur l'Allemagne de toutes sortes de petits prospectus où étaient effectivement représentés *Anne, la Vierge et l'Enfant*, et moyennant l'achat de quoi, on avait quelques dix mille, voire vingt mille années d'indulgence pour l'autre monde.

Ce n'est pas un thème qu'a *inventé* Léonard DE VINCI, ni non plus dont FREUD ait imputé l'invention à Léonard DE VINCI. Il n'y a que Monsieur Ernst KRIS pour dire que Léonard a été le seul à représenter pareil trio, alors qu'il aurait suffi d'ouvrir FREUD pour voir simplement le thème de ce tableau représenté dans FREUD avec le titre : *Anna Selbstdritt*, c'est-à-dire : *Anna soi-troisième, la trinité*. C'est la même chose en italien : *Anna soi-trois, Anna Metterza*.

40 Pietro da Novellara, dans une lettre à Isabelle d'Este datée du 03 avril 1501, décrit le carton d'une *Sainte Anne* auquel Léonard travaillait alors et qui correspondrait à la composition du Louvre. (Cf. [l'exposition du Louvre du 29 Mars au 25 Juin 2012](#) sur la 19^{ème} œuvre de Léonard de Vinci).

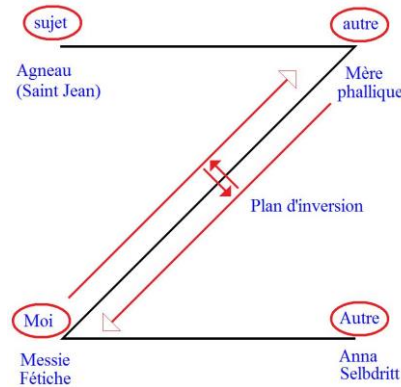
Cette fonction de la trinité d'Anna est dans le fait qu'à un moment sans aucun doute critique...

et s'il ne s'agit pas pour nous de repenser, nous ne pouvons pas nous laisser entraîner

souvent par *les critiques historiques* de la dévotion chrétienne

...nous retrouvons si je puis dire, la constance d'une *sur-trinité* qui prend ici toute sa valeur de trouver dans Léonard DE VINCI son incarnation psychologique.

Je veux dire par là que si Léonard assurément a été un homme placé dans une position profondément *atypique*, dissymétrique quant à sa maturation sexuelle, et que cette dissymétrie est comme la rencontre chez lui d'une sublimation parvenue à des degrés d'activité et de réalisation exceptionnelles, assurément rien dans l'élaboration d'un œuvre cent fois recommencée et véritablement *obsessionnelle*, rien dans son œuvre n'a pu se structurer sans que quelque chose reproduise ce rapport du *moi* à l'*autre*, et la nécessité du *grand Autre* qui est inscrit dans le *schéma* qui est celui au moyen duquel je vous prie quelquefois de vous repérer par rapport à ces problèmes.



Mais ici que devons-nous penser, si je puis dire, de l'atypie réalisée par l'engagement de cet être spécialement dramatique dans les voies de *l'imaginaire* ? Qu'assurément il ne puise en quelque sorte cette habileté de ses créations essentielles que dans cette scène trinitaire qui est la même que celle que nous avons retrouvée à la fin de l'observation du petit Hans, c'est une chose, mais d'autre part ceci ne nous permet-il pas de nous éclairer sur une perturbation corrélative de sa propre position de sujet ?

Je vous indique ceci : *l'inverson* de Léonard DE VINCI - si tant est qu'on puisse parler de son *inverson* - est quelque chose qui pour nous, est loin de pouvoir seulement se réduire au paradoxe, voir à l'anomalie de certains grands, ses relations affectives, et c'est quelque chose qui nous apparaît singulièrement marqué d'une espèce d'inhibition singulière chez cet homme doué de tous les dons, et assurément a-t-on peut-être un peu trop dit qu'il n'y avait nulle part dans Léonard DE VINCI de thème érotique. C'est peut-être aller un peu loin.

Il est vrai qu'au temps de FREUD on n'avait pas découvert le thème de LÉDA, c'est-à-dire une fort belle femme et un cygne qui se conjoint à elle quasiment en un mouvement d'ondulation non moins délicat que ses formes. Il serait évidemment assez frappant de nous apercevoir que c'est là encore l'oiseau qui représente le thème masculin, et assurément un fantasme imaginaire. Mais laissons. Il y a quelque chose que je dois dire, si nous nous en tenons à l'expérience que nous pouvons avoir de Léonard, que nous ne pouvons pas éliminer : ce sont ses *manuscrits*.

Je ne sais pas s'il vous est jamais arrivé d'en feuilleter un volume de reproduction. Cela fait quand même un certain effet quand vous voyez toutes les notes d'un Monsieur être en écriture en miroir, quand vous lisez ensuite ces notes, et quand vous le voyez *se parler* tout le temps à *lui-même*, en s'appelant soi-même :

« Tu feras cela. Tu demanderas à Jean de Paris le secret de la peinture sèche »

ou « Tu iras chercher deux pincées de lavande ou de romarin au magasin du coin ».

Car ce sont des choses de cet ordre, tout est mêlé. C'est là quelque chose qui finit aussi par impressionner et par saisir.

Pour tout dire, dans cette relation d'*identification* du *moi* à l'*autre* qui paraît si essentielle comme instaurée pour comprendre comment se constituent *les identifications* à partir desquelles progresse le *moi* du sujet, il semble venir à l'idée qu'à mesure et corrélativement à toute *sublimation*...

c'est-à-dire à ce processus, si je puis dire, de désobjectivation, de naturalisation de l'*Autre* qui en constituerait le phénomène essentiel dans la mesure même d'une plus ou moins grande totalité ou perfection

...de cette *sublimation* quelque chose se produirait toujours au niveau de *l'imaginaire* qui serait sous une forme plus ou moins accentuée, cette inversion des rapports du *moi* et de l'*autre*, qui ferait que dans un cas comme celui de Léonard DE VINCI, nous aurions vraiment quelqu'un, si je puis dire, s'adressant et se commentant à lui-même à partir de son *autre imaginaire*.

Et que vraiment il faudrait que nous prenions son écriture en miroir comme purement et simplement le fait de sa propre position vis-à-vis de lui-même, de cette sorte d'aliénation radicale qui est celle sur laquelle j'avais également laissé posée la question de la jalousie du petit Hans dans mon dernier séminaire, et par laquelle je poserai assurément la question : si nous ne pouvons pas concevoir que corrélativement à toute une direction d'un processus...

- que nous appellerons *sublimation*,
- que nous appellerons *psychologisation*,
- que nous appellerons *aliénation*,
- que nous appellerons *moi-isation*,

...la dimension par laquelle l'être s'oublie lui-même comme *objet imaginaire* de l'Autre, c'est-à-dire quelque chose qui nous rende compte d'une possibilité fondamentale, essentielle, d'oubli dans *le moi imaginaire*.

[Fin du séminaire 1956-57]

Sigmund Freud : Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben (1909)

Inhalt

[Table des séances](#)

[I. Einleitung](#)

[II. Krankengeschichte und Analyse](#)

[09. April](#)

[11. April](#)

[13. April](#)

[14. April](#)

[17. April](#)

[21. April](#)

[22. April](#)

[24. April](#)

[26. April](#)

[30. April](#)

[02. Mai](#)

[III. Epikrise](#)

[IV Nachschrift](#)

I. Einleitung

Die auf den folgenden Blättern darzustellende Kranken- und Heilungsgeschichte eines sehr jugendlichen Patienten entstammt, streng genommen, nicht meiner Beobachtung. Ich habe zwar den Plan der Behandlung im ganzen geleitet und auch ein einziges Mal in einem Gespräche mit dem Knaben persönlich eingegriffen; die Behandlung selbst hat aber der Vater des Kleinen durchgeführt, dem ich für die Überlassung seiner Notizen zum Zwecke der Veröffentlichung zu erstem Danke verpflichtet bin. Das Verdienst des Vaters reicht aber weiter; ich meine, es wäre einer anderen Person überhaupt nicht gelungen, das Kind zu solchen Bekenntnissen zu bewegen; die Sachkenntnis, vermöge welcher der Vater die Äußerungen seines 5jährigen Sohnes zu deuten verstand, hätte sich nicht ersetzen lassen, die technischen Schwierigkeiten einer Psychoanalyse in so zartem Alter wären unüberwindbar geblieben. Nur die Vereinigung der väterlichen und der ärztlichen Autorität in einer Person, das Zusammentreffen des zärtlichen Interesses mit dem wissenschaftlichen bei derselben, haben es in diesem einen Falle ermöglicht, von der Methode eine Anwendung zu machen, zu welcher sie sonst ungeeignet gewesen wäre.

Der besondere Wert dieser Beobachtung ruht aber in Folgendem: Der Arzt, der einen erwachsenen Nervösen psychoanalytisch behandelt, gelangt durch seine Arbeit des schichtweisen Aufdeckens psychischer Bildungen schließlich zu gewissen Annahmen über die infantile Sexualität, in deren Komponenten er die Triebkräfte aller neurotischen Symptome des späteren Lebens gefunden zu haben glaubt. Ich habe diese Annahmen in meinen 1905 veröffentlichten *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* dargelegt; ich weiß, daß sie dem Fernerstehenden ebenso befremdend erscheinen wie dem Psychoanalytiker unabweisbar. Aber auch der Psychoanalytiker darf sich den Wunsch nach einem direkteren, auf kürzerem Wege gewonnenen Beweise jener fundamentalen Sätze eingestehen. Sollte es denn unmöglich sein, unmittelbar am Kinde in aller Lebensfrische jene sexuellen Regungen und Wunschbildungen zu erfahren, die wir beim Gealterten mit soviel Mühe aus ihren Verschüttungen ausgraben, von denen wir noch überdies behaupten, daß sie konstitutionelles Gemeingut aller Menschen sind und sich beim Neurotiker nur verstärkt oder verzerrt zeigen?

In solcher Absicht pflege ich meine Schüler und Freunde seit Jahren anzueifern, daß sie Beobachtungen über das zumeist geschickt übersehene oder absichtlich verleugnete Sexualleben der Kinder sammeln mögen. Unter dem Material, welches infolge dieser Aufforderung in meine Hände gelangte, nahmen die fortlaufenden Nachrichten über den kleinen Hans bald eine hervorragende Stelle ein. Seine Eltern, die beide zu meinen nächsten Anhängern gehörten, waren übereingekommen, ihr erstes Kind mit nicht mehr Zwang zu erziehen, als zur Erhaltung guter Sitte unbedingt erforderlich werden sollte, und da das Kind sich zu einem heiteren, gutartigen und aufgeweckten Buben entwickelte, nahm der Versuch, ihn ohne Einschüchterung aufwachsen und sich äußern zu lassen, seinen guten Fortgang. Ich gebe nun die Aufzeichnungen des Vaters über den kleinen Hans wieder, wie sie mir zugetragen wurden, und werde mich selbstverständlich jedes Versuches enthalten, Naivität und Aufrichtigkeit der Kinderstube durch konventionelle Entstellungen zu stören.

Die ersten Mitteilungen über Hans datieren aus der Zeit, da er noch nicht ganz drei Jahre alt war. Er äußerte damals durch verschiedene Reden und Fragen ein ganz besonders lebhaftes Interesse für den Teil seines Körpers, den er als »Wiwimacher« zu bezeichnen gewohnt war. So richtete er einmal an seine Mutter die Frage:

Hans: »Mama hast du auch einen Wiwimacher?«

Mama: »Selbstverständlich. Weshalb?«

Hans: »Ich hab' nur gedacht.«

Im gleichen Alter kommt er einmal in einen Stall und sieht, wie eine Kuh gemolken wird. »Schau, aus dem Wiwimacher kommt Milch.«

Schon diese ersten Beobachtungen machen die Erwartung rege, daß vieles, wenn nicht das meiste, was uns der kleine Hans zeigt, sich als typisch für die Sexualentwicklung des Kindes herausstellen wird. Ich habe einmal ausgeführt [\[Fußnote\]Bruchstück einer Hysterie-Analyse \(1905 e\)](#), daß man nicht zu sehr entsetzt zu sein braucht, wenn man bei einem weiblichen Wesen die Vorstellung vom Saugen am männlichen Gliede findet. Diese anstößige Regung habe eine sehr harmlose Abkunft, da sie sich vom Saugen an der Mutterbrust ableitet, wobei das Euter der Kuh – seiner Natur nach eine Mamma, seiner Gestalt und Lage nach ein Penis – eine passende Vermittlung übernimmt. Die Entdeckung des kleinen Hans bestätigt den letzten Teil meiner Aufstellung.

Sein Interesse für den Wiwimacher ist indes kein bloß theoretisches; wie zu vermuten stand, reizt es ihn auch zu Berührungen des Gliedes. Im Alter von 3½ Jahren wird er von der Mutter, die Hand am Penis, betroffen. Diese droht »Wenn du das machst, lass' ich den Dr. A. kommen, der schneidet dir den Wiwimacher ab. Womit wirst du dann Wiwi machen?«

Hans: »Mit dem Popo.«

Er antwortet noch ohne Schuldbewußtsein, aber er erwirbt bei diesem Anlasse den »Kastrationskomplex«, den man in den Analysen der Neurotiker so oft erschließen muß, während sie sich sämtlich gegen die Anerkennung desselben heftig sträuben. Über die Bedeutung dieses Elements der Kindergeschichte wäre viel Wichtiges zu sagen. Der »Kastrationskomplex« hat im Mythos (und zwar nicht nur im griechischen) auffällige Spuren hinterlassen; ich habe seine Rolle in einer Stelle der *Traumdeutung* (S. 385 der zweiten Auflage, 7. Aufl. S. 456) und noch anderwärts gestreift [\[Fußnote\]Die Lehre vom Kastrationskomplex hat seither durch die Beiträge von Lou Andreas, A. Stärke, F. Alexander u. a. einen weiteren Ausbau erfahren. Man hat geltend gemacht, daß der Säugling schon das jedesmalige Zurückziehen der Mutterbrust als Kastration, d. h. als Verlust eines bedeutsamen, zu seinem Besitz gerechneten Körperteils empfinden mußte, daß er die regelmäßige Abgabe des Stuhlgangs nicht anders werten kann, ja daß der Geburtsakt als Trennung von der Mutter, mit der man bis dahin eins war, das Urbild jeder Kastration ist. Unter Anerkennung all dieser Wurzeln des Komplexes habe ich doch die Forderung aufgestellt, daß der Name Kastrationskomplex auf die Erregungen und Wirkungen zu beschränken sei, die mit dem Verlust des Penis verknüpft sind. Wer sich in den Analysen Erwachsener von der Unausbleiblichkeit des Kastrationskomplexes überzeugt hat, wird es natürlich schwierig finden, ihn auf eine zufällige und doch nicht so allgemein vorkommende Androhung zurückzuführen, und wird annehmen müssen, daß das Kind sich diese Gefahr auf die leisesten Andeutungen hin, an denen es ja niemals fehlt, konstruiert. Dies ist ja auch das Motiv, das den Anstoß gegeben hat, nach den allgemein vorfindlichen tieferen Wurzeln des Komplexes zu suchen. Um so wertvoller wird es aber, daß im Falle des kleinen Hans die Kastrationsandrohung von den Eltern berichtet wird, und zwar aus einer Zeit, da seine Phobie noch nicht in Frage kam.](#)

Etwa im gleichen Alter (3½ Jahre) ruft er in Schönbrunn vor dem Löwenkäfige freudig erregt aus: »Ich hab' den Wiwimacher vom Löwen gesehen.«

Die Tiere verdanken ein gutes Stück der Bedeutung, die sie im Mythos und im Märchen haben, der Offenheit, mit der sie dem kleinen, wißbegierigen Menschenkinde ihre Genitalien und ihre sexuellen Funktionen zeigen. Die sexuelle Neugierde unseres Hans leidet wohl keinen Zweifel, aber sie macht ihn auch zum Forscher, gestattet ihm richtige begriffliche Erkenntnisse.

Er sieht auf dem Bahnhofs, 3¾ Jahre alt, wie aus einer Lokomotive Wasser ausgelassen wird. »Schau, die Lokomotive macht Wiwi. Wo hat sie denn den Wiwimacher?«

Nach einer Weile setzt er nachdenklich hinzu: »Ein Hund und ein Pferd hat einen Wiwimacher; ein Tisch und ein Sessel nicht.« So hat er ein wesentliches Kennzeichen für die Unterscheidung des Lebenden vom Leblosen gewonnen.

Wißbegierde und sexuelle Neugierde scheinen untrennbar voneinander zu sein. Hans' Neugierde erstreckt sich ganz besonders auf die Eltern.

Hans, 3¾ Jahre: »Papa, hast du auch einen Wiwimacher?«

Vater: »Ja, natürlich.«

Hans: »Aber ich hab' ihn nie gesehen, wenn du dich ausgezogen hast.«

Ein andermal sieht er gespannt zu, wie sich die Mama vor dem Schlafengehen entkleidet. Diese fragt: »Was schaust du denn so?«

Hans: »Ich schau' nur, ob du auch einen Wiwimacher hast?«

Mama: »Natürlich. Hast du denn das nicht gewußt?«

Hans: »Nein, ich hab' gedacht, weil du so groß bist, hast du einen Wiwimacher wie ein Pferd.«

Wir wollen uns diese Erwartung des kleinen Hans merken; sie wird später zu Bedeutung kommen.

Das große Ereignis in Hansens Leben ist aber die Geburt seiner kleinen Schwester Hanna, als er genau 3½ Jahre alt war (April 1903 bis Oktober 1906). Sein Benehmen bei diesem Anlasse wurde vom Vater unmittelbar notiert:

Früh um 5 Uhr, mit dem Beginne der Wehen, wird Hans' Bett ins Nebenzimmer gebracht; hier erwacht er um 7 Uhr und hört das Stöhnen der Gebärenden, worauf er fragt: »Was hustet denn die Mama?« – Nach einer Pause: »Heut' kommt gewiß der Storch.«

Man hat ihm natürlich in den letzten Tagen oft gesagt, der Storch wird ein Mädel oder Buberl bringen, und er verbindet das ungewohnte Stöhnen ganz richtig mit der Ankunft des Storches.

Später wird er in die Küche gebracht; im Vorzimmer sieht er die Tasche des Arztes und fragt: »Was ist das?«, worauf man ihm sagt: »Eine Tasche.« Er dann überzeugt: »Heut' kommt der Storch.« Nach der Entbindung kommt die Hebamme in die Küche und Hans hört, wie sie anordnet, man möge einen Tee kochen, worauf er sagt: »Aha, weil die Mamma hustet, bekommt sie einen Tee.« Er wird dann ins Zimmer gerufen, schaut aber nicht auf die Mama, sondern auf die Gefäße mit blutigem Wasser, die noch im Zimmer stehen, und bemerkt, auf die blutige Leibschißel deutend, befremdet: »Aber aus meinem Wiwimacher kommt kein Blut.«

Alle seine Aussprüche zeigen, daß er das Ungewöhnliche der Situation mit der Ankunft des Storches in Zusammenhang bringt. Er macht zu allem, was er sieht, eine sehr mißtrauische, gespannte Miene, und *zweifellos hat sich das erste Mißtrauen gegen den Storch bei ihm festgesetzt.*

Hans ist auf den neuen Ankömmling sehr eifersüchtig und sagt, wenn irgendwer sie lobt, schön findet usw., sofort höhnisch: »Aber sie hat noch keine Zähne [\[Fußnote\]Wiederum ein typisches Verhalten. Ein anderer, nur um zwei Jahre älterer Bruder pflegte unter den gleichen Verhältnissen ärgerlich mit dem Ausrufe »zu k\(Lein, zu k\(Lein« abzuwehren.](#)« Als er sie nämlich zum erstenmal sah, war er sehr überrascht, daß sie nicht sprechen kann, und meinte, sie könne nicht sprechen, weil sie keine Zähne habe. Er wird in den ersten Tagen selbstverständlich sehr zurückgesetzt und erkrankt plötzlich an Angina. Im Fieber hört man ihn sagen: »Aber ich will kein Schwesterl haben!«

Nach etwa einem halben Jahre ist die Eifersucht überwunden, und er wird ein ebenso zärtlicher wie seiner Überlegenheit bewußter Bruder [\[Fußnote\]Der Storch soll ihn wieder mitnehmen«, äußerte ein anderes, etwas älteres Kind zum Willkomm des Brüderchens. Vergleiche hiezu, was ich in der Traumdeutung über die Träume vom Tode teurer Verwandter bemerkt habe \(S. 173 ff., 8. Aufl.\).](#)

Ein wenig später sieht Hans zu, wie man seine einwöchentliche Schwester badet. Er bemerkt: »Aber ihr Wiwimacher ist noch klein«, und setzt wie tröstend hinzu: »Wenn sie wächst, wird er schon größer werden [\[Fußnote\]Das nämliche Urteil, in den identischen Worten ausgedrückt und von der gleichen Erwartung gefolgt, wurde mir von zwei anderen Knaben berichtet, als sie den Leib eines kleinen Schwesterchens zuerst neugierig beschauen konnten. Man könnte über diese frühzeitige Verderbnis des kindlichen Intellekts erschrecken. Warum konstatieren diese jugendlichen Forscher nicht, was sie wirklich sehen, nämlich daß kein Wiwimacher vorhanden ist? Für unseren kleinen Hans können wir allerdings die volle Aufklärung seiner fehlerhaften Wahrnehmung geben. Wir wissen, er hat sich durch sorgfältige Induktion den allgemeinen Satz erworben, daß jedes belebte Wesen im Gegensatze zum Unbelebten einen Wiwimacher besitzt; die Mutter hat ihn in dieser Überzeugung bestärkt, indem sie ihm bejahende Auskünfte über solche Personen gab, die sich seiner eigenen Beobachtung entzogen. Er ist nun ganz und gar unfähig, seine Errungenschaft wegen der einen Beobachtung an der kleinen Schwester wieder aufzugeben. Er urteilt also, der Wiwimacher ist auch hier vorhanden, er ist nur noch sehr klein, aber er wird wachsen, bis er so groß geworden ist wie der eines Pferdes.](#)«

Wir wollen zur Ehrenrettung unseres kleinen Hans ein Weiteres tun. Er benimmt sich eigentlich nicht schlechter als ein Philosoph der Wundtschen Schule. Für einen solchen ist das Bewußtsein der nie fehlende Charakter des Seelischen, wie für Hans der Wiwimacher das unentbehrliche Kennzeichen alles Lebenden. Stößt der Philosoph nun auf seelische Vorgänge, die man erschließen muß, an denen aber wirklich nichts von Bewußtsein wahrzunehmen ist – man weiß nämlich nichts von ihnen und kann doch nicht umhin, sie zu erschließen –, so sagt er nicht etwa, dies seien unbewußte seelische Vorgänge, sondern er heißt sie *dunkelbewußte*. Der Wiwimacher ist noch sehr klein! Und bei diesem Vergleiche ist der Vorteil noch auf seiten unseres kleinen Hans. Denn, wie so häufig bei den Sexualforschungen der Kinder, ist auch hier hinter dem Irrtume ein Stück richtiger Erkenntnis verborgen. Das kleine Mädchen besitzt allerdings auch einen kleinen Wiwimacher, den wir Klitoris heißen, wenn er auch nicht wächst, sondern verkümmert bleibt. (Vgl. meine kleine Arbeit »Über infantile Sexualtheorien« (1908 *o*.)

«

Im gleichen Alter, zu 3¼ Jahren, liefert Hans die erste Erzählung eines Traumes. »Heute, wie ich geschlafen habe, habe ich geglaubt, ich bin in Gmunden mit der Mariedl.«

Mariedl ist die 13jährige Tochter des Hausherrn, die oft mit ihm gespielt hat.

Wie nun der Vater den Traum der Mutter in seiner Gegenwart erzählt, bemerkt Hans richtigstellend: »Nicht mit der Mariedl, ganz allein mit der Mariedl.« Hiezu ist zu bemerken:

Hans war im Sommer 1906 in Gmunden, wo er sich den Tag über mit den Hausherrnkindern herumtrieb. Als wir von Gmunden abreisten, glaubten wir, daß ihm der Abschied und die Übersiedlung in die Stadt schwerfallen würden. Dies war überraschenderweise nicht der Fall. Er freute sich offenbar über die Abwechslung und erzählte durch mehrere Wochen sehr wenig von Gmunden. Erst nach Ablauf von Wochen stiegen öfter lebhaft gefärbte Erinnerungen an die in Gmunden verbrachte Zeit in ihm auf. Seit etwa 4 Wochen verarbeitet er diese Erinnerungen zu Phantasien. Er phantasiert, daß er mit den Kindern Berta, Olga und Fritzl spielt, spricht mit ihnen, als ob sie gegenwärtig wären, und ist imstande, sich stundenlang so zu unterhalten. Jetzt, wo er eine Schwester bekommen hat und ihn offenbar das Problem des Kinderkriegens beschäftigt, nennt er Berta und Olga nur mehr »seine Kinder« und fügt einmal hinzu: »Auch meine Kinder, Berta und Olga, hat der Storch gebracht.« Der Traum, jetzt nach 6monatlicher Abwesenheit von Gmunden, ist offenbar als Ausdruck seiner Sehnsucht, nach Gmunden zu fahren, zu verstehen.

So weit der Vater; ich bemerke vorgreifend, daß Hans mit der letzten Äußerung über seine Kinder, die der Storch gebracht haben soll, einem in ihm steckenden Zweifel laut widerspricht. Der Vater hat zum Glück mancherlei notiert, was später zu ungeahntem Werte kommen sollte.

Ich zeichne Hans, der in letzter Zeit öfter in Schönbrunn war, eine Giraffe. Er sagt mir: »Zeichne doch auch den Wiwimacher.« Ich darauf: »Zeichne du ihn selbst dazu.« Hierauf fügt er an das Bild der Giraffe folgenden Strich (die Zeichnung liegt bei), den er zuerst kurz zieht und dem er dann ein Stück hinzufügt, indem er bemerkt: »Der Wiwimacher ist länger.«

Ich gehe mit Hans an einem Pferde vorbei, das uriniert. Er sagt: »Das Pferd hat den Wiwimacher unten so wie ich.«

Er sieht zu, wie man seine 3monatliche Schwester badet, und sagt bedauernd: »Sie hat einen ganz, ganz kleinen Wiwimacher.«



Er erhält eine Puppe zum Spielen, die er auskleidet. Er schaut sie sorgfältig an und sagt: »Die hat aber einen ganz kleinen Wiwimacher.«

Wir wissen bereits, daß es ihm mit dieser Formel möglich gemacht ist, seine Entdeckung (vgl. S. 16) aufrechtzuhalten.

Jeder Forscher ist in Gefahr, gelegentlich dem Irrtume zu verfallen. Ein Trost bleibt es, wenn er, wie unser Hans im nächsten Beispiele, nicht allein irrt, sondern sich zur Entschuldigung auf den Sprachgebrauch berufen kann. Er sieht nämlich in seinem Bilderbuche einen Affen und zeigt auf dessen aufwärts geringelten Schwanz: »Schau, Vatti, der Wiwimacher.«

In seinem Interesse für den Wiwimacher hat er sich ein ganz besonderes Spiel ausgedacht.

Im Vorzimmer ist der Abort und eine dunkle Holzkammer. Seit einiger Zeit geht Hans in die Holzkammer und sagt: »Ich geh' in mein Klosett.« Einmal schau ich hinein, um zu sehen, was er in der dunklen Kammer macht. Er exhibiert und sagt: »Ich mache Wiwi.« Das heißt also: er »spielt« Klosett. Der Spielcharakter erhellt nicht nur daraus, daß er das Wiwimachen bloß fingiert und nicht etwa wirklich ausführt, sondern auch daraus, daß er nicht ins Klosett geht, was eigentlich viel einfacher wäre, vielmehr die Holzkammer vorzieht, die er »sein Klosett« heißt.

Wir würden Hans unrecht tun, wenn wir nur die autoerotischen Züge seines Sexuallebens verfolgten. Sein Vater hat uns ausführliche Beobachtungen über seine Liebesbeziehungen zu anderen Kindern mitzuteilen, aus denen sich eine »Objektwahl« wie beim Erwachsenen ergibt. Freilich auch eine ganz bemerkenswerte Beweglichkeit und polygamische Veranlagung.

Im Winter (3¼ Jahre) nehme ich Hans auf den Eislaufplatz mit und mache ihn mit den beiden etwa 10 Jahre alten Töchterchen meines Kollegen N. bekannt. Hans setzt sich neben sie, die im Gefühle ihres reifen Alters ziemlich verächtlich auf den Knirps herabblicken, und schaut sie verehrungsvoll an, was ihnen keinen großen Eindruck macht. Hans spricht trotzdem von ihnen nur als »meine Mäderln«. »Wo sind denn meine Mäderln? Wann kommen denn meine Mäderln?« und quält mich zu Hause einige Wochen lang mit der Frage: »Wann geh' ich wieder auf den Eisplatz zu meinen Mäderln?«

Ein 5jähriger Cousin von Hans ist bei dem nun 4jährigen zu Besuch. Hans umarmt ihn fortwährend und sagt einmal bei einer solchen zärtlichen Umarmung: »Ich hab' dich aber lieb.«

Es ist dies der erste, aber nicht der letzte Zug von Homosexualität, dem wir bei Hans begegnen werden. Unser kleiner Hans scheint wirklich ein Ausbund aller Schlechtigkeiten zu sein!

Wir sind in eine neue Wohnung eingezogen. (Hans ist 4 Jahre alt.) Von der Küche führt die Tür auf einen Klopfbalkon, von wo aus man in eine vis-à-vis gelegene Hofwohnung sieht. Hier hat Hans ein etwa 7–8jähriges Mäderl entdeckt. Er setzt sich nun, um sie zu bewundern, auf die Stufe, die zum Klopfbalkon führt, und bleibt dort stundenlang sitzen. Speziell um 4 Uhr p. m., wenn das Mäderl aus der Schule kommt, ist er nicht im Zimmer zu halten und läßt sich nicht abbringen, seinen Beobachtungsposten zu beziehen. Einmal, als das Mäderl sich nicht zur gewohnten Stunde beim Fenster zeigt, wird Hans ganz unruhig und belästigt die Hausleute mit Fragen: »Wann kommt das Mäderl? Wo ist das Mäderl?« usw. Wenn sie dann erscheint, ist er ganz selig und wendet den Blick von der Wohnung gegenüber nicht mehr ab. Die Heftigkeit, mit der diese »Liebe per Distanz«

[\[Fußnote\]W. Busch: Und die Liebe per Distanz. Kurzgesagt, mißfällt mir ganz.](#)

auftrat, findet ihre Erklärung darin, daß Hans keinen Kameraden und keine Gespielin hat. Zur normalen Entwicklung des Kindes gehört offenbar reichlicher Verkehr mit anderen Kindern.

Dieser wird dann Hans zuteil, als wir kurz darauf (4½ Jahre) zum Sommeraufenthalte nach Gmunden übersiedeln. In unserem Hause sind seine Spielgefährten die Kinder des Hausherrn: Franzl (etwa 12 Jahre), Fritzl (8 Jahre), Olga (7 Jahre), Berta (5 Jahre) und überdies die Nachbarkinder: Anna (10 Jahre) und noch zwei Mäderl im Alter von 9 und 7 Jahren, deren Namen ich nicht mehr weiß. Sein Liebling ist Fritzl, den er oft umarmt und seiner Liebe versichert. Er wird einmal gefragt: »Welches von den Mäderln hast du denn am liebsten?« Er antwortet: »Den Fritzl.« Gleichzeitig ist er gegen die Mädchen sehr aggressiv, männlich, erobert, umarmt sie und küßt sie ab, was sich namentlich Berta ganz gerne gefallen läßt. Als Berta eines Abends aus dem Zimmer kommt, umhast er sie und sagt im zärtlichsten Tone: »Berta, du bist aber lieb«, was ihn übrigens nicht hindert, auch die anderen zu küssen und seiner Liebe zu versichern. Auch die etwa 14 Jahre alte Mariedl, ebenfalls eine Tochter des Hausherrn, die mit ihm spielt, hat er gerne und sagt eines Abends, als er zu Bette gebracht wird: »Die Mariedl soll bei mir schlafen.« Auf die Antwort: »Das geht nicht«, sagt er: »So soll sie bei der Mamma oder dem Vatti schlafen.« Man erwidert ihm: »Auch das geht nicht, die Mariedl muß bei ihren Eltern schlafen«, und nun entwickelt sich folgender Dialog:

Hans: »So geh' ich halt hinunter zur Mariedl schlafen.«

Mama: »Du willst wirklich von der Mamma weggehen, um unten zu schlafen?«

Hans: »No, früh komm' ich doch wieder herauf zum Kaffeetrinken und Aufdiesitegehen.«

Mama: »Wenn du wirklich von Vatti und Mamma gehen willst, so nimm dir deinen Rock und deine Hose und – adieu!«

Hans nimmt wirklich seine Kleider und geht zur Treppe, um zur Mariedl schlafen zu gehen, wird natürlich zurückgeholt.

(Hinter dem Wunsche: »Die Mariedl soll bei uns schlafen«, steckt natürlich der andere: Die Mariedl, mit der er so gerne beisammen ist, soll in unsere Hausgemeinschaft aufgenommen werden. Zweifellos sind aber dadurch, daß Vater und Mutter Hans, wenn auch nicht allzu häufig, in ihr Bett nahmen, bei diesem Beieinanderliegen erotische Gefühle in ihm erweckt worden, und der Wunsch, bei der Mariedl zu schlafen, hat auch seinen erotischen Sinn. Bei Vater oder Mutter im Bette liegen, ist für Hans wie für alle Kinder eine Quelle erotischer Regungen.)

Unser kleiner Hans hat sich bei der Herausforderung der Mutter benommen wie ein rechter Mann, trotz seiner homosexuellen Anwandlungen.

Auch in dem folgenden Falle sagte Hans zur Mamma: »Du, ich möcht einmal so gerne mit dem Mäderl schlafen.« Dieser Fall gibt uns reichlich Gelegenheit zur Unterhaltung, denn Hans benimmt sich hier wirklich wie ein Großer, der verliebt ist. In das Gasthaus, wo wir zu Mittag essen, kommt seit einigen Tagen ein etwa 8jähriges hübsches Mädchen, in das sich Hans natürlich sofort verliebt. Er dreht sich auf seinem Sessel fortwährend um, um nach ihr zu schielen, stellt sich, nachdem er gegessen hat, in ihrer Nähe auf, um mit ihr zu kokettieren, wird aber feuerrot, wenn man ihn dabei beobachtet. Wird sein Blick von dem Mäderl erwidert, so schaut er sofort verschämt auf die entgegengesetzte Seite. Sein Benehmen ist natürlich ein großes Gaudium für alle Gasthausgäste. Jeden Tag, wenn er ins Gasthaus geführt wird, fragt er: »Glaubst du, wird das Mäderl heute dort sein?« Wenn sie endlich kommt, wird er ganz rot wie ein Erwachsener im gleichen Falle. Einmal kommt er glückselig zu mir und flüstert mir ins Ohr: »Du, ich weiß schon, wo das Mäderl wohnt. Dort und dort habe ich gesehen, wie sie die Stiege hinaufgegangen ist.« Während er sich gegen die Mäderl im Hause aggressiv benimmt, ist er hier ein platonisch schmachtender Verehrer. Dies hängt vielleicht damit zusammen, daß die Mäderl im Hause Dorfkind sind, diese aber eine kultivierte Dame. Daß er einmal sagt, er möchte mit ihr schlafen, ist schon erwähnt worden.

Da ich Hans nicht in der bisherigen seelischen Spannung lassen will, in die ihn seine Liebe zu dem Mäderl versetzt hat, habe ich seine Bekanntschaft mit ihr vermittelt und das Mäderl eingeladen, nachmittags zu ihm in den Garten zu kommen, wenn er seinen Nachmittagsschlaf absolviert hat. Hans ist durch die Erwartung, daß das Mäderl zu ihm kommen wird, so aufgeregt, daß er zum erstenmal am Nachmittage nicht schläft, sondern sich unruhig im Bette hin und her wälzt. Die Mama fragt ihn: »Warum schläfst du nicht? Denkst du vielleicht an das Mäderl?«, worauf er beglückt »ja« sagt. Er hat auch, als er aus dem Gasthose nach Hause kam, allen Leuten im Hause erzählt: »Du, heute kommt mein Mäderl zu mir«, und die 14jährige Mariedl berichtet, daß er sie fortwährend gefragt hat: »Du, glaubst du, daß sie mit mir lieb sein wird? Glaubst du, daß sie mir einen Kuß geben wird, wenn ich sie küß?« u. dgl.

Nachmittags regnete es aber, und so unterblieb der Besuch, worauf sich Hans mit Berta und Olga tröstete.

Weitere Beobachtungen noch aus der Zeit des Sommeraufenthaltes lassen vermuten, daß sich bei dem Kleinen allerlei Neues vorbereitet.

Hans, 4¼ Jahre. Heute früh wird Hans von seiner Mama wie täglich gebadet und nach dem Bade abgetrocknet und eingepudert. Wie die Mama bei seinem Penis, und zwar vorsichtig, um ihn nicht zu berühren, pudert, sagt Hans: »Warum gibst du denn nicht den Finger hin?«

Mama: »Weil das eine Schweinerei ist.«

Hans: »Was ist das? Eine Schweinerei? Warum denn?«

Mama: »Weil es unanständig ist.«

Hans (lachend): »Aber lustig!« [\[Fußnote\]Einen ähnlichen Verführungsversuch berichtete mir eine selbst neurotische Mutter, die an die infantile Masturbation nicht glauben wollte, von ihrem 3½ Jahre alten Töchterchen. Sie hatte der Kleinen Unterhöschen anfertigen lassen und probierte nun, ob sie nicht im Schritt zu eng seien, indem sie mit ihrer Hand an der Innenfläche des Oberschenkels nach aufwärts strich. Die Kleine schloß plötzlich die Beine über die Hand zusammen und bat: »Mama, laß die Hand doch da. Das tut so gut.«](#)

Ein etwa gleichzeitiger Traum unseres Hans kontrastiert recht auffällig mit der Dreistigkeit, die er gegen die Mutter gezeigt hat. Es ist der erste durch Entstellung unkenntliche Traum des Kindes. Dem Scharfsinne des Vaters ist es aber gelungen, ihm die Lösung abzugewinnen.

Hans, 4¼ Jahre. Traum. Heute früh kommt Hans auf und erzählt: »Du, heute nachts habe ich gedacht: *Einer sagt: Wer will zu mir kommen? Dann sagt jemand: Ich. Dann muß er ihn Wiwi machen lassen.*«

Weitere Fragen stellten klar, daß diesem Traume alles Visuelle fehlt, daß er dem reinen *type auditif* angehört. Hans spielt seit einigen Tagen mit den Kindern des Hausherrn, darunter seine Freundinnen Olga (7 Jahre) und Berta (5 Jahre), Gesellschaftsspiele, auch Pfänderauslösen. (A.: Wem gehört das Pfand in meiner Hand? B.: Mir. Dann wird bestimmt, was B. zu tun hat.) Diesem Pfänderspiele ist der Traum nachgebildet, nur wünscht Hans, daß derjenige, der das Pfand gezogen hat, nicht zu den usuellen Küssen oder Ohrfeigen verurteilt werde, sondern zum Wiwimachen, oder genauer: jemand muß ihn Wiwi machen lassen.

Ich lasse mir den Traum noch einmal erzählen; er erzählt ihn mit denselben Worten, nur setzt er anstatt: »dann sagt jemand« – »dann sagt sie«. Diese »sie« ist offenbar Berta oder Olga, mit denen er gespielt hat. Der Traum lautet also übersetzt: Ich spiele mit den Mädeln Pfänderauslösen. Ich frage: Wer will zu mir kommen? Sie (Berta oder Olga) antwortet: Ich. Dann muß sie mich Wiwi machen lassen. (Beim Urinieren behilflich sein, was Hans offenbar angenehm ist.) Es ist klar, daß das Wiwimachenlassen, wobei dem Kinde die Hose geöffnet und der Penis herausgenommen wird, für Hans lustbetont ist. Auf Spaziergängen ist es ja zumeist der Vater, der dem Kinde diese Hilfe leistet, was Anlaß zur Fixierung homosexueller Neigung auf den Vater gibt.

Zwei Tage vorher hat er, wie berichtet, die Mama beim Waschen und Einpudern der Genitalgegend gefragt: »Warum gibst du nicht den Finger hin?« Gestern, als ich Hans auf die Seite gehen ließ, sagte er mir zum erstenmal, ich solle ihn hinter Haus führen, damit niemand zuschauen könne, und fügte hinzu: »Voriges Jahr, wie ich Wiwi gemacht habe, haben mir die Berta und die Olga zugesehen.« Ich meine, das heißt, voriges Jahr war ihm dieses Zuschauen der Mädchen angenehm, jetzt aber nicht mehr. Die Exhibitionslust unterliegt jetzt der Verdrängung. Daß der Wunsch, Berta und Olga mögen ihm beim Wiwimachen zuschauen (oder ihn Wiwi machen lassen), jetzt im Leben verdrängt wird, ist die Erklärung für dessen Auftreten im Traume, in dem er sich die hübsche Einkleidung durch das Pfänderspiel geschaffen hat. – Ich beobachtete seither wiederholt, daß er beim Wiwimachen nicht gesehen werden will.

Ich bemerke hiezu nur, daß auch dieser Traum sich der Regel fügt, die ich in der *Traumdeutung* (S. 283 f., 7. Aufl.) gegeben habe: Reden, die im Traume vorkommen, stammen von gehörten oder selbst gehaltenen Reden der nächstvorigen Tage ab.

Aus der Zeit bald nach der Rückkehr nach Wien hat der Vater noch eine Beobachtung fixiert:

Hans (4½ Jahre) sieht wieder zu, wie seine kleine Schwester gebadet wird, und fängt an zu lachen. Man fragt ihn: »Warum lachst du?«

Hans: »Ich lache über den Wiwimacher der Hanna.« –

»Warum?« –

»Weil der Wiwimacher so schön ist.«

Die Antwort ist natürlich eine falsche. Der Wiwimacher kam ihm eben komisch vor. Es ist übrigens das erstmal, daß er den Unterschied zwischen männlichem und weiblichem Genitale in solcher Weise anerkennt, anstatt ihn zu verleugnen.

II. Krankengeschichte und Analyse

Geehrter Herr Professor! Ich sende Ihnen wieder ein Stückchen Hans, diesmal leider Beiträge zu einer Krankengeschichte. Wie Sie daraus lesen, hat sich bei ihm in den letzten Tagen eine nervöse Störung entwickelt, die mich und meine Frau sehr beunruhigt, weil wir kein Mittel zu ihrer Beseitigung finden konnten. Ich erbitte mit die Erlaubnis, Sie morgen . . . zu besuchen, habe Ihnen aber . . . das verfügbare Material schriftlich aufgezeichnet.

Sexuelle Übererregung durch Zärtlichkeit der Mutter hat wohl den Grund gelegt, aber den Erreger der Störung weiß ich nicht anzugeben. Die Furcht, *daß ihn auf der Gasse ein Pferd beißen werde*, scheint irgendwie damit zusammenzuhängen, daß er durch einen großen Penis geschreckt ist – den großen Penis des Pferdes hat er, wie Sie aus einer früheren Aufzeichnung wissen, schon zeitig bemerkt, und er hat damals den Schluß gezogen, daß die Mama, weil sie so groß ist, einen Wiwimacher haben müsse wie ein Pferd.

Brauchbares weiß ich damit nicht anzufangen. Hat er irgendwo einen Exhibitionisten gesehen? Oder knüpft das Ganze nur an die Mutter an? Es ist uns nicht angenehm, daß er schon jetzt anfängt, Rätsel aufzugeben. Abgesehen von der Furcht, auf die Gasse zu gehen, und der abendlichen Verstimmung ist er übrigens ganz der Alte, lustig, heiter.

Wir wollen uns weder die begreiflichen Sorgen noch die ersten Erklärungsversuche des Vaters zu eigen machen, sondern uns zunächst das mitgeteilte Material beschauen. Es ist gar nicht unsere Aufgabe, einen Krankheitsfall gleich zu »verstehen«, dies kann erst später gelingen, wenn wir uns genug Eindrücke von ihm geholt haben. Vorläufig lassen wir unser Urteil in Schwebe und nehmen alles zu Beobachtende mit gleicher Aufmerksamkeit hin.

Die ersten Mitteilungen aber, die aus den ersten Jännertagen dieses Jahres, 1908, stammen, lauten:

Hans (4¾ Jahre) kommt morgens weinend auf und sagt der Mama auf die Frage, warum er weine: »Wie ich geschlafen hab', hab' ich gedacht, du bist fort und ich hab' keine Mamma zum Schmeicheln« (= lieblosen).

Also ein Angsttraum.

Etwas Ähnliches habe ich schon im Sommer in Gmunden bemerkt. Er wurde abends im Bette meist sehr weich gestimmt und machte einmal die Bemerkung (ungefähr): wenn ich aber keine Mamma hab', wenn du fortgehst, oder ähnlich; ich habe den Wortlaut nicht in Erinnerung. Wenn er in einer solchen elegischen Stimmung war, wurde er leider immer von der Mama ins Bett genommen.

Etwa am 5. Jänner kam er früh zur Mama ins Bett und sagte bei diesem Anlasse: »Weißt du, was Tante M. gesagt hat: »Er hat aber ein liebes Pischl [\[Fußnote\]Pischl = Genitale. Liebkosungen der Kinder genitalien in Worten oder auch Tätlichkeiten von Seiten zärtlicher Verwandter, mitunter auch der Eltern selbst, gehören zu den gewöhnlichsten Vorkommnissen, von denen die Psychoanalysen voll sind.](#)« (Tante M. hatte vor 4 Wochen bei uns gewohnt; sie sah einmal zu, wie meine Frau den Knaben badete, und sagte Obiges tatsächlich leise zu meiner Frau. Hans hat es gehört und suchte es zu verwerten.)

Am 7. Jänner geht er mit dem Kindermädchen wie gewöhnlich in den Stadtpark, fängt auf der Straße an zu weinen und verlangt, daß man mit ihm nach Hause gehe, er wolle mit der Mamma »schmeicheln«. Zu Hause befragt, weshalb er nicht weiter gehen wollte und geweint hat, will er es nicht sagen. Bis zum Abend ist er heiter wie gewöhnlich; abends bekommt er sichtlich Angst, weint und ist von der Mama nicht fortzubringen; er will wieder schmeicheln. Dann wird er wieder heiter und schläft gut.

Am 8. Jänner will die Frau selbst mit ihm spazieren gehen, um zu sehen, was mit ihm los ist, und zwar nach Schönbrunn, wohin er sehr gerne geht. Er fängt wieder an zu weinen, will nicht weggehen, fürchtet sich. Schließlich geht er doch, hat aber auf der Straße sichtlich Angst. Auf der Rückfahrt von Schönbrunn sagt er nach vielem Sträuben zur Mutter: *Ich hab' mich gefürchtet, daß mich ein Pferd beißen wird.* (Tatsächlich wurde er in Schönbrunn unruhig, als er ein Pferd sah.) Abends soll er wieder einen ähnlichen Anfall bekommen haben wie tags vorher, mit Verlangen zu schmeicheln. Man beruhigt ihn. Er sagt weinend: »Ich weiß, ich werde morgen wieder spazieren gehen müssen«, und später: »Das Pferd wird ins Zimmer kommen.«

Am selben Tage fragt ihn die Mama: »Gibst du vielleicht die Hand zum Wiwimacher?« Darauf sagt er: »Ja jeden Abend, wenn ich im Bett bin.« Am nächsten Tage, 9. Jänner, wird er vor dem Nachmittagsschlaf gewarnt, die Hand zum Wiwimacher zu geben. Nach dem Aufwachen befragt, sagt er, er hat sie doch für kurze Zeit hingegeben.

Dies wäre also der Anfang der Angst wie der Phobie. Wir merken ja, daß wir guten Grund haben, die beiden voneinander zu sondern. Das Material erscheint uns übrigens zur Orientierung vollkommen ausreichend, und kein anderer Zeitpunkt ist dem Verständnis so günstig wie ein solches, leider meist vernachlässigtes oder verschwiegenes Anfangsstadium. Die Störung setzt mit ängstlich-zärtlichen Gedanken und dann mit einem Angsttraum ein. Inhalt des letzteren: Die Mutter zu verlieren, so daß er mit ihr nicht schmeicheln kann. Die Zärtlichkeit für die Mutter muß sich also enorm gesteigert haben. Dies das Grundphänomen des Zustandes. Erinnern wir uns noch zur Bestätigung der beiden Verführungsversuche, die er gegen die Mutter unternimmt, von denen der erste noch in den Sommer fällt, der zweite, knapp vor dem Ausbruche der Straßenangst, einfach eine Empfehlung seines Genitales enthält. Diese gesteigerte Zärtlichkeit für die Mutter ist es, die in Angst umschlägt, die, wie wir sagen, der Verdrängung unterliegt. Wir wissen noch nicht, woher der Anstoß zur Verdrängung stammt; vielleicht erfolgt sie bloß aus der für das Kind nicht zu bewältigenden Intensität der Regung, vielleicht wirken andere Mächte, die wir noch nicht erkennen, dabei mit. Wir werden es weiterhin erfahren. Diese, verdrängter erotischer Sehnsucht entsprechende, Angst ist zunächst wie jede Kinderangst objektslos, noch Angst und nicht Furcht. Das Kind kann nicht wissen, wovor es sich fürchtet, und wenn Hans auf dem ersten Spaziergange mit dem Mädchen nicht sagen will, wovor er sich fürchtet, so weiß er es eben noch nicht. Er sagt, was er weiß, daß ihm die Mama auf der Straße fehlt, mit der er schmeicheln kann, und daß er nicht von der Mama weg will. Er verrät da in aller Aufrichtigkeit den ersten Sinn seiner Abneigung gegen die Straße.

Auch seine, an zwei Abenden hintereinander vor dem Schlafengehen wiederholten, ängstlichen und noch deutlich zärtlich getönten Zustände beweisen, daß zu Beginn der Erkrankung eine Phobie vor der Straße oder dem Spaziergange oder gar vor den Pferden noch gar nicht vorhanden ist. Der abendliche Zustand würde dann unerklärlich; wer denkt vor dem Zubettgehen an Straße und Spaziergang? Hingegen ist es vollkommen durchsichtig, daß er abends so ängstlich wird, wenn ihn vor dem Zubettgehen die Libido, deren Objekt die Mutter ist, und deren Ziel etwa sein könnte, bei der Mutter zu schlafen, verstärkt überfällt. Er hat doch die Erfahrung gemacht, daß die Mutter sich durch solche Stimmungen in Gmunden bewegen ließ, ihn in ihr Bett zu nehmen, und er möchte dasselbe hier in Wien erreichen. Nebenbei vergessen wir nicht daran, daß er in Gmunden zeitweise mit der Mutter allein war, da der Vater nicht die ganzen Ferien dort

verbringen konnte; ferner daß sich dort seine Zärtlichkeit auf eine Reihe von Gespielen, Freunde, Freundinnen, verteilt hatte, die ihm hier abgingen, so daß die Libido wieder ungeteilt zur Mutter zurückkehren konnte.

Die Angst entspricht also verdrängter Sehnsucht, aber sie ist nicht dasselbe wie die Sehnsucht; die Verdrängung steht auch für etwas. Die Sehnsucht läßt sich voll in Befriedigung verwandeln, wenn man ihr das ersehnte Objekt zuführt; bei der Angst nützt diese Therapie nichts mehr, sie bleibt, auch wenn die Sehnsucht befriedigt sein könnte, sie ist nicht mehr voll in Libido zurückzuverwandeln; die Libido wird durch irgend etwas in der Verdrängung zurückgehalten [\[Fußnote\]Ehrlich gesagt, wir heißen eben eine ängstlich-sehnsüchtige Empfindung von dem Momente an eine pathologische Angst, wenn sie nicht mehr durch die Zuführung des ersehnten Objektes aufzuheben ist.](#) Dies zeigt sich bei Hans auf dem nächsten Spaziergange, den die Mutter mit ihm macht. Er ist jetzt mit der Mutter und hat doch Angst, d. h. ungestillte Sehnsucht nach ihr. Freilich, die Angst ist geringer, er läßt sich ja doch zum Spaziergange bewegen, während er das Dienstmädchen zum Umkehren gezwungen hat; auch ist die Straße nicht der richtige Ort fürs »Schmeicheln«, oder was der kleine Verliebte sonst möchte. Aber die Angst hat die Probe bestanden und muß jetzt ein Objekt finden. Auf diesem Spaziergange äußert er zunächst die Furcht, daß ihn ein Pferd beißen werde. Woher das Material dieser Phobie stammt? Wahrscheinlich aus jenen noch unbekanntem Komplexen, die zur Verdrängung beigetragen haben und die Libido zur Mutter im verdrängten Zustand erhalten. Das ist noch ein Rätsel des Falles, dessen weitere Entwicklung wir nun verfolgen müssen, um die Lösung zu finden. Gewisse Anhaltspunkte, die wahrscheinlich verlässlich sind, hat uns der Vater schon gegeben, daß er die Pferde wegen ihrer großen Wiwimacher immer mit Interesse beobachtet, daß er angenommen, die Mama müsse einen Wiwimacher haben wie ein Pferd u. dgl. So könnte man meinen, das Pferd sei nur ein Ersatz für die Mama. Aber was soll es heißen, daß Hans am Abend die Furcht äußert, das Pferd werde ins Zimmer kommen? Eine dumme Angstidee eines kleinen Kindes, wird man sagen. Aber die Neurose sagt nichts Dummes, so wenig wie der Traum. Wir schimpfen immer dann, wenn wir nichts verstehen. Das heißt, sich die Aufgabe leicht machen.

Vor dieser Versuchung müssen wir uns noch in einem andern Punkte hüten. Hans hat gestanden, daß er sich jede Nacht vor dem Einschlafen zu Lustzwecken mit seinem Penis beschäftigt. Nun, wird der Praktiker gerne sagen, nun ist alles klar. Das Kind masturbiert, daher also die Angst. Gemach! Daß das Kind sich masturbatorisch Lustgefühle erzeugt, erklärt uns seine Angst keineswegs, macht sie vielmehr erst recht rätselhaft. Angstzustände werden nicht durch Masturbation, überhaupt nicht durch Befriedigung hervorgerufen. Nebenbei dürfen wir annehmen, daß unser Hans, der jetzt 4¾ Jahre alt ist, sich dieses Vergnügen gewiß schon seit einem Jahre (vgl. S. 15) allabendlich gönnt, und werden erfahren, daß er sich gerade jetzt im Abgewöhnungskampfe befindet, was zur Verdrängung und Angstbildung besser paßt.

Auch für die gute und gewiß sehr besorgte Mutter müssen wir Partei nehmen. Der Vater beschuldigt sie, nicht ohne einen Schein von Recht, daß sie durch übergroße Zärtlichkeit und allzu häufige Bereitwilligkeit, das Kind ins Bett zu nehmen, den Ausbruch der Neurose herbeigeführt; wir könnten ihr ebensowohl den Vorwurf machen, daß sie durch ihre energische Abweisung seiner Werbungen (»das ist eine Schweinerei«) den Eintritt der Verdrängung beschleunigt habe. Aber sie spielt eine Schicksalsrolle und hat einen schweren Stand.

Ich verabrede mit dem Vater, daß er dem Knaben sagen solle, das mit den Pferden sei eine Dummheit, weiter nichts. Die Wahrheit sei, daß er die Mama so gern habe und von ihr ins Bett genommen werden wolle. Weil ihn der Wiwimacher der Pferde so sehr interessiert habe, darum fürchte er sich jetzt vor den Pferden. Er habe gemerkt, es sei unrecht, sich mit dem Wiwimacher, auch mit dem eigenen, so intensiv zu beschäftigen, und das sei eine ganz richtige Einsicht. Ferner schlug ich dem Vater vor, den Weg der sexuellen Aufklärung zu betreten. Da wir nach der Vorgeschichte des Kleinen annehmen durften, seine Libido hafte am Wunsche, den Wiwimacher der Mama zu sehen, so solle er ihm dieses Ziel durch die Mitteilung entziehen, daß die Mama und alle anderen weiblichen Wesen, wie er ja von der Hanna wissen könne – einen Wiwimacher überhaupt nicht besitzen. Letztere Aufklärung sei bei passender Gelegenheit im Anschlusse an irgendeine Frage oder Äußerung von Hans zu erteilen.

Die nächsten Nachrichten über unsern Hans umfassen die Zeit vom 1. bis zum 17. März. Die monatlange Pause wird bald ihre Erklärung finden.

Der Aufklärung [\[Fußnote\]Was seine Angst bedeute; noch nichts über den Wiwimacher der Frauen.](#) folgt eine ruhigere Zeit, in der Hans ohne besondere Schwierigkeit zu bewegen ist, täglich in den Stadtpark spazierenzugehen. Seine Furcht vor Pferden verwandelt sich mehr und mehr in den Zwang, auf Pferde hinzusehen. Er sagt: »Ich muß auf die Pferde sehen und dann fürchte ich mich.«

Nach einer Influenza, die ihn für zwei Wochen ans Bett fesselt, verstärkt sich die Phobie wieder so sehr, daß er nicht zu bewegen ist, auszugehen; höchstens geht er auf den Balkon. Sonntags fährt er jede Woche mit mir nach Lainz [\[Fußnote\]Vorort von Wien, wo die Großeltern wohnen.](#), weil an diesem Tage wenig Wagen auf der Straße zu sehen sind und er zur Bahnstation nur einen kurzen Weg hat. In Lainz weigert er sich einmal, aus dem Garten heraus spazierenzugehen, weil ein Wagen vor dem Garten steht. Nach einer weiteren Woche, die er zu Hause bleiben muß, weil ihm die Mandeln geschnitten wurden, verstärkt sich die Phobie wieder sehr. Er geht zwar auf den Balkon, aber nicht spazieren, d. h. er kehrt, wenn er zum Haustor kommt, rasch wieder um. Sonntag, den 1. März entwickelt sich auf dem Wege zum Bahnhofe folgendes Gespräch: Ich suche ihm wieder zu erklären, daß Pferde nicht beißen. Er: »Aber weiße Pferde beißen; in Gmunden ist ein weißes Pferd, das beißt. Wenn man die Finger hinhält, beißt es.« (Es fällt mir auf, daß er sagt: die Finger anstatt: die Hand.) Er erzählt dann folgende Geschichte, die ich hier zusammenhängend wiedergebe: »Wie die Lizzi hat wegfahren müssen, ist ein Wagen mit einem weißen Pferde vor ihrem Hause gestanden, das das Gepäck auf die Bahn bringen sollte. (Lizzi ist, wie er mir erzählt, ein Mädel, das in einem Nachbarhause wohnte.) Ihr Vater ist nahe beim Pferde gestanden und das Pferd hat den Kopf hingewendet (um ihn zu berühren), und er hat zur Lizzi gesagt: *Gib nicht die Finger zum weißen Pferd, sonst beißt es dich.*« Ich sage darauf: »Du, mir scheint, das ist kein Pferd, was du meinst, sondern ein Wiwimacher, zu dem man nicht die Hand geben soll.«

Er: »Aber ein Wiwimacher beißt doch nicht.«

Ich: »Vielleicht doch«, worauf er mir lebhaft beweisen will, daß es wirklich ein weißes Pferd war [\[Fußnote\]Der Vater hat keinen Grund zu bezweifeln, daß Hans hier eine wirkliche Begebenheit erzählt hat. – Die Juckempfindungen an der Eichel, welche die Kinder zur Berührung veranlassen, werden übrigens in der Regel so beschrieben: Es beißt mich.](#)

Am 2. März sage ich ihm, wie er sich wieder fürchtet: »Weißt du was? Die Dummheit« – so nennt er seine Phobie – »wird schwächer werden, wenn du öfter spazierengehst. Jetzt ist sie so stark, weil du nicht aus dem Hause herausgekommen bist, weil du krank warst.«

Er: »O nein, sie ist so stark, weil ich immer wieder die Hand zum Wiwimacher gebe jede Nacht.«

Arzt und Patient, Vater und Sohn, treffen sich also darin, der Onanieangewöhnung die Hauptrolle in der Pathogenese des gegenwärtigen Zustandes zuzuschreiben. Es fehlt aber auch nicht an Anzeichen für die Bedeutung anderer Momente.

Am 3. März ist bei uns ein neues Mädchen eingetreten, das sein besonderes Wohlgefallen erregt. Da sie ihn beim Zimmerreinigen aufsitzen läßt, nennt er sie nur »mein Pferd« und hält sie immer am Rock, »Hüöh« rufend. Am 10. März etwa sagt er zu diesem Kindermädchen: »Wenn Sie das oder das tun, müssen Sie sich ganz ausziehen, auch das Hemd.« (Er meint, zur Strafe, aber es ist leicht, dahinter den Wunsch zu erkennen.)

Sie: »No, was ist da dran? So werd' ich mir denken, ich hab' kein Geld auf Kleider.«

Er: »Aber das ist doch eine Schande, da sieht man doch den Wiwimacher.«

Die alte Neugierde, auf ein neues Objekt geworfen, und wie es den Zeiten der Verdrängung zukommt, mit einer moralisierenden Tendenz verdeckt!

Am 13. März früh sage ich zu Hans: »Weißt du, wenn du nicht mehr die Hand zum Wiwimacher gibst, wird die Dummheit schon schwächer werden.«

Hans: »Aber ich geb' die Hand nicht mehr zum Wiwimacher.«

Ich: »Aber du möchtest sie immer gern geben.«

Hans: »Ja, das schon, aber möchten ist nicht tun, und »tun« ist nicht »möchten.« (!!)

Ich: »Damit du aber nicht möchtest, bekommst du heute einen Sack zum Schlafen.«

Darauf gehen wir vors Haus. Er fürchtet sich zwar, sagt aber, durch die Aussicht auf die Erleichterung des Kampfes sichtlich gehoben: »No morgen, wenn ich den Sack haben werde, wird die Dummheit weg sein.« Er fürchtet sich tatsächlich vor Pferden *viel* weniger und läßt Wagen ziemlich ruhig vorüberfahren.

Am nächsten Sonntag, 15. März, hatte Hans versprochen, mit mir nach Lainz zu fahren. Er sträubt sich erst, endlich geht er doch mit mir. Auf der Gasse fühlt er sich, daß wenige Wagen fahren, sichtlich wohl und sagte: »Das ist gescheit, daß der liebe Gott das Pferd schon ausgelassen hat.« Auf dem Wege erkläre ich ihm, daß seine Schwester keinen Wiwimacher hat wie er. Mädel und Frauen haben keinen Wiwimacher. Die Mammi hat keinen, die Anna nicht usw.

Hans: »Hast du einen Wiwimacher?«

Ich: »Natürlich, was hast du denn geglaubt?«

Hans: (Nach einer Pause) »Wie machen aber Mäderl Wiwi, wenn sie keinen Wiwimacher haben?«

Ich: »Sie haben keinen solchen Wiwimacher wie du. Hast du noch nicht gesehen, wenn die Hanna gebadet worden ist?«

Den ganzen Tag über ist er sehr lustig, fährt Schlitten usw. Erst gegen Abend wird er wieder verstimmt und scheint sich vor Pferden zu fürchten.

Abends ist der nervöse Anfall und das Bedürfnis nach Schmeicheln schwächer als an früheren Tagen. Am nächsten Tage wird er von der Mama in die Stadt mitgenommen, hat auf der Gasse große Furcht. Tags darauf bleibt er zu Hause und ist sehr lustig. Am nächsten Morgen kommt er gegen 6 Uhr ängstlich auf. Auf die Frage, was er habe, erzählt er: »Ich habe den Finger ganz wenig zum Wiwimacher gegeben. Da hab' ich die Mamma ganz nackt im Hemde gesehen und sie hat den Wiwimacher sehen lassen. Ich hab' der Grete [\[Fußnote\]Grete ist eines der Gmundner Mäderl, von der Hans gerade jetzt phantasiert; er spricht und spielt mit ihr. \[Anmerkung des Vaters.\]](#), meiner Grete, gezeigt, was die Mama macht, und hab' ihr meinen Wiwimacher gezeigt. Dann hab' ich die Hand schnell vom Wiwimacher weggegeben.« Auf meinen Einwand, es kann nur heißen: im Hemd *oder* ganz nackt, sagt Hans: »Sie war im Hemd, aber das Hemd war so kurz, daß ich den Wiwimacher gesehen hab'.«

Das ganze ist kein Traum, sondern eine, übrigens einem Traume äquivalente Onanierphantasie. Was er die Mama tun läßt, dient offenbar zu seiner Rechtfertigung: »Wenn die Mamma den Wiwimacher zeigt, darf ich es auch.«

Wir können aus dieser Phantasie zweierlei ersehen, erstens, daß der Verweis der Mutter seinerzeit eine starke Wirkung auf ihn geübt hat, zweitens, daß die Aufklärung, Frauen hätten keinen Wiwimacher, von ihm zunächst nicht akzeptiert wird. Er bedauert es, daß es so sein soll, und hält in der Phantasie an ihm fest. Vielleicht hat er auch seine Gründe, dem Vater fürs erste den Glauben zu versagen.

Wochenbericht des Vaters:

Geehrter Herr Professor! Anbei folgt die Fortsetzung der Geschichte unseres Hans, ein ganz interessantes Stück. Vielleicht werde ich mir erlauben, Sie Montag in der Ordination aufzusuchen und womöglich Hans mitbringen – vorausgesetzt, daß er geht. Ich hab' ihn heute gefragt: »Willst du Montag mit mir zu dem Professor gehen, der dir die Dummheit wegnehmen kann?«

Er: »Nein.«

Ich: »Aber er hat ein sehr schönes Mäderl.« – Darauf hat er bereitwillig und freudig zugestimmt.

Sonntag, 22. März. Um das Sonntagsprogramm zu erweitern, schlage ich Hans vor, zuerst nach Schönbrunn zu fahren und erst mittags von dort nach Lainz. Er hat also nicht bloß den Weg von der Wohnung zur Stadtbahnstation Hauptzollamt zu Fuß zurückzulegen, sondern auch von der Station Hietzing nach Schönbrunn und von dort wieder zur Dampftramwaystation Hietzing, was er auch absolviert, indem er, wenn Pferde kommen, eiligst wegschaut, da ihm offenbar ängstlich zumute ist. Mit dem Wegschauen befolgt er einen Rat der Mama.

In Schönbrunn zeigt er Furcht vor Tieren, die er sonst furchtlos angesehen hat. So will er in das Haus, in dem sich die *Giraffe* befindet, absolut nicht hinein, will auch zum Elefanten nicht, der ihm sonst viel Spaß gemacht hat. Er fürchtet sich vor allen großen Tieren, während er sich bei den kleinen sehr unterhält. Unter den Vögeln fürchtet er diesmal auch den Pelikan, was er früher nie getan hat, offenbar auch wegen seiner Größe.

Ich sage ihm daraufhin: »Weißt du, warum du dich vor den großen Tieren fürchtest? Große Tiere haben einen großen Wiwimacher, und du fürchtest dich eigentlich vor dem großen Wiwimacher.«

Hans: »Aber ich habe noch nie von den großen Tieren den Wiwimacher gesehen.« [\[Fußnote\]Das ist falsch. Vergleiche seinen Ausruf beim Löwenkäfig, S. 16. Wahrscheinlich beginnendes Vergessen infolge der Verdrängung.](#)

Ich: »Aber vom Pferde doch, und das Pferd ist auch ein großes Tier.«

Hans: »Oh, vom Pferd oft. Einmal in Gmunden, wie der Wagen vor dem Hause gestanden ist, einmal vor dem Hauptzollamt.«

Ich: »Wie du klein warst, bist du wahrscheinlich in Gmunden in einen Stall gegangen . . .«

Hans (unterbrechend): »Ja, jeden Tag, wenn in Gmunden die Pferde nach Haus gekommen sind, bin ich in den Stall gegangen.«

Ich: »– und hast dich wahrscheinlich gefürchtet, wie du einmal den großen Wiwimacher vom Pferde gesehen hast, aber davor brauchst du dich nicht zu fürchten. Große Tiere haben große Wiwimacher, kleine Tiere kleine Wiwimacher.«

Hans: »Und alle Menschen haben Wiwimacher, und der Wiwimacher wächst mit mir, wenn ich größer werde; er ist ja angewachsen.«

Damit schloß das Gespräch. In den folgenden Tagen scheint die Furcht wieder etwas größer; er traut sich kaum vors Haustor, wohin man ihn nach dem Essen führt.

Hansens letzte Trostrede wirft ein Licht auf die Situation und gestattet uns, die Behauptungen des Vaters ein wenig zu korrigieren. Es ist wahr, daß er bei den großen Tieren Angst hat, weil er an deren großen Wiwimacher denken muß, aber man kann eigentlich nicht sagen, daß er sich vor dem großen Wiwimacher selbst fürchtet. Die Vorstellung eines solchen war ihm früher entschieden lustbetont, und er versuchte mit allem Eifer, sich dessen Anblick zu verschaffen. Dies Vergnügen ist ihm seither verleidet worden durch die allgemeine Verkehrung von Lust in Unlust, die – auf noch nicht aufgeklärte Weise – seine ganze Sexualforschung betroffen hat, und was uns deutlicher ist, durch gewisse Erfahrungen und Erwägungen, die zu peinlichen Ergebnissen führten. Aus seiner Tröstung: Der Wiwimacher wächst mit mir, wenn ich größer werde, läßt sich schließen, daß er bei seinen Beobachtungen beständig verglichen hat und von der Größe seines eigenen Wiwimachers sehr unbefriedigt geblieben ist. An diesen Defekt erinnern ihn die großen Tiere, die ihm aus diesem Grunde unangenehm sind. Weil aber der ganze Gedankengang wahrscheinlich nicht klar bewußt werden kann, wandelt sich auch diese peinliche Empfindung in Angst, so daß seine gegenwärtige Angst sich auf der ehemaligen Lust wie auf der aktuellen Unlust aufbaut. Wenn einmal der Angstzustand hergestellt ist, so zehrt die Angst alle anderen Empfindungen auf; mit fortschreitender Verdrängung, je mehr die schon bewußt gewesenen affekttragenden Vorstellungen ins Unbewußte rücken, können sich alle Affekte in Angst verwandeln.

Die sonderbare Bemerkung Hansens: »er ist ja angewachsen«, läßt im Zusammenhange der Tröstung vieles erraten, was er nicht aussprechen kann, auch in dieser Analyse nicht ausgesprochen hat. Ich ergänze da ein Stück nach meinen Erfahrungen aus den Analysen Erwachsener, aber ich hoffe, die Einschaltung wird nicht als eine gewaltsame und willkürliche beurteilt werden. »Er ist ja angewachsen«: wenn das zum Trutze und Troste gedacht ist, so läßt es an die alte Drohung der Mutter denken, sie werde ihm den Wiwimacher abschneiden lassen, wenn er fortfahre, sich mit ihm zu beschäftigen. Diese Drohung blieb damals, als er 3½ Jahre alt war, wirkungslos. Er antwortete ungerührt, dann werde er aber mit dem Popo Wiwi machen. Es wäre durchaus das typische Verhalten, wenn die Drohung mit der Kastration jetzt *nachträglich* zur Wirkung käme und er jetzt, 1¼ Jahre später, unter der Angst stünde, das teure Stück seines Ichs einzubüßen. Man kann solche nachträgliche Wirkungen von Geboten und Drohungen in der Kindheit bei anderen Erkrankungsfällen beobachten, wo das Intervall ebensoviel Dezennien und mehr umfaßt. Ja, ich kenne Fälle, in denen der »*nachträgliche Geborsam*« der Verdrängung den wesentlichen Anteil an der Determinierung der Krankheitssymptome hat.

Die Aufklärung, die Hans vor kurzem erhalten hat, daß Frauen wirklich keinen Wiwimacher haben, kann nur erschütternd auf sein Selbstvertrauen und erweckend auf den Kastrationskomplex gewirkt haben. Darum sträubte er sich auch gegen sie, und darum blieb ein therapeutischer Erfolg dieser Mitteilung aus: Soll es also wirklich lebende Wesen geben, die keinen Wiwimacher besitzen? Dann wäre es ja nicht mehr so unglaublich, daß man ihm den Wiwimacher wegnehmen, ihn gleichsam zum Weibe machen könnte! [\[Fußnote\]Ich kann den Zusammenhang nicht so weit unterbrechen, um darzutun, wieviel Typisches an diesen unbewußten Gedankengängen ist, die ich hier dem kleinen Hans zumute. Der Kastrationskomplex ist die tiefste unbewußte Wurzel des Antisemitismus, denn schon in der Kinderstube hört der Knabe, daß dem Juden etwas am Penis – er meint, ein Stück des Penis – abgeschnitten werde, und dies gibt ihm das Recht, den Juden zu verachten. Auch die Überhebung über das Weib hat keine stärkere unbewußte Wurzel. Weininger, jener hochbegabte und sexuell gestörte junge Philosoph, der nach seinem merkwürdigen Buche *Geschlecht und Charakter* sein Leben durch Selbstmord beendigte, hat in einem vielbemerkten Kapitel den Juden und das Weib mit der gleichen Feindschaft bedacht und mit den nämlichen Schmähungen überhäuft. Weininger stand als Neurotiker völlig unter der Herrschaft infantiler Komplexe; die Beziehung zum Kastrationskomplex ist das dem Juden und dem Weibe dort Gemeinsame.](#)

In der Nacht vom 27. zum 28. überrascht uns Hans dadurch, daß er mitten im Dunkel aus seinem Bette aufsteht und zu uns ins Bett kommt. Sein Zimmer ist durch ein Kabinett von unserem Schlafzimmer getrennt. Wir fragen ihn, weshalb; ob er sich vielleicht gefürchtet habe. Er sagt: »Nein, ich werde es morgen sagen«, schläft in unserem Bette ein und wird dann in seines zurückgetragen.

Am nächsten Tage nehme ich ihn ins Gebet, um zu erfahren, weshalb er in der Nacht zu uns gekommen ist, und es entwickelt sich nach einigem Sträuben folgender Dialog, den ich sofort stenographisch festlegte:

Er: » In der Nacht war eine große und eine zerwutzelte Giraffe im Zimmer, und die große hat geschrien, weil ich ihr die zerwutzelte weggenommen hab'. Dann hat sie aufgehört zu schreien, und dann hab' ich mich auf die zerwutzelte Giraffe draufgesetzt.«

Ich, befremdet: »Was? Eine zerwutzelte Giraffe? Wie war das?«

Er: »Ja.« (Holt schnell ein Papier, wutzelt es zusammen und sagt mir:) »So war sie zerwutzelt.«

Ich: »Und du hast dich auf die zerwutzelte Giraffe drauf gesetzt? Wie?«

Er zeigt mir's wieder, setzt sich auf die Erde.

Ich: »Weshalb bist du ins Zimmer gekommen?«

Er: »Das weiß ich selber nicht.«

Ich: »Hast du dich gefürchtet?«

Er: »Nein, bestimmt nicht.«

Ich: »Hast du von den Giraffen geträumt?«

Er: »Nein, nicht geträumt; ich hab' mir's gedacht – das Ganze hab' ich mir gedacht – aufgekomen war ich schon früher.«

Ich: »Was soll das heißen: eine zerwutzelte Giraffe? Du weißt ja, daß man eine Giraffe nicht zusammendrücken kann wie ein Stück Papier.«

Er: »Ich weiß' ja. Ich hab's halt geglaubt. Es gibt's ja eh net auf der Welt [\[Fußnote\]Hans sagt es ganz bestimmt in seiner Sprache, es war eine Phantasie.](#) Die zerwutzelte ist ganz gelegen auf dem Fußboden, und ich hab' sie weggenommen, mit den Händen genommen.«

Ich: »Was, so eine große Giraffe kann man mit den Händen nehmen?«

Er: »Die zerwutzelte hab' ich mit der Hand genommen.«

Ich: »Wo war die große unterdessen?«

Er: »Die große ist halt weiter weg gestanden.«

Ich: »Was hast du mit der zerwutzelten gemacht?«

Er: »Ich hab' sie ein bißchen in der Hand gehalten, bis die große zu schreien aufgehört hat, und wie die große zum schreien aufgehört hat, hab' ich mich drauf gesetzt.«

Ich: »Weshalb hat die große geschrien?«

Er: »Weil ich ihr die kleine weggenommen hab'.« (Bemerkt, daß ich alles notiere, und fragt: »Weshalb schreibst du das auf?«)

Ich: »Weil ich es einem Professor schicke, der dir die Dummheit wegnehmen kann.«

Er: »Aha, da hast du's doch auch aufgeschrieben, daß sich die Mamma das Hemd ausgezogen hat, und gibst das auch dem Professor.«

Ich: »Ja, der wird aber nicht verstehen, wie du glaubst, daß man eine Giraffe zerwutzeln kann.«

Er: »Sag' ihm halt, ich weiß es selber nicht, und da wird er nicht fragen; wenn er aber fragt, was die zerwutzelte Giraffe ist, kann er uns ja schreiben, und wir schreiben hin oder schreiben wir gleich, ich weiß es selber nicht.«

Ich: »Weshalb bist du aber in der Nacht gekommen?«

Er: »Das weiß ich nicht.«

Ich: »Sag' mir halt schnell, woran du jetzt denkst.«

Er (humoristisch): »An einen Himbeersaft.«

Ich: »Was noch?«

Er: »Ein Gewehr zum Totschießen.« [\[Fußnote\]\[Himbeersaft, Gewehr: seine Wünsche\] Der Vater versucht hier in seiner Ratlosigkeit, die klassische Technik der Psychoanalyse zu üben. Diese führt nicht weit, aber was sie ergibt, kann doch im Lichte späterer Eröffnungen sinnvoll werden](#)

Ich: »Du hast es gewiß nicht geträumt?«

Er: »Sicher nicht; nein, ich weiß es ganz bestimmt.«

Er erzählt weiter: »Die Mamma hat mich so lange gebeten, ich soll ihr sagen, weshalb ich in der Nacht gekommen bin. Ich hab's aber nicht sagen wollen, weil ich mich zuerst vor der Mamma geschämt hab'.«

Ich: »Weshalb?«

Er: »Das weiß ich nicht.«

Tatsächlich hat ihn meine Frau den ganzen Vormittag inquiriert, bis er die Giraffengeschichte erzählt hat.

Am selben Tage noch findet der Vater die Auflösung der Giraffenphantasie.

Die große Giraffe bin ich, respektive der große Penis (der lange Hals), die zerwutzelte Giraffe meine Frau, respektive ihr Glied, was also der Erfolg der Aufklärung ist.

Giraffe: vide Ausflug nach Schönbrunn. Übrigens hat er ein Bild einer Giraffe und eines Elefanten über seinem Bette hängen.

Das Ganze ist die Reproduktion einer Szene, die sich fast jeden Morgen in den letzten Tagen abgespielt hat. Hans kommt in der Früh immer zu uns, und meine Frau kann es dann nicht unterlassen, ihn für einige Minuten zu sich ins Bett zu nehmen. Daraufhin fange ich immer an, sie zu warnen, sie möge ihn nicht zu sich nehmen (»die große hat geschrien, weil ich ihr die zerwutzelte weggenommen hab'«), und sie erwidert hie und da, wohl gereizt, das sei doch ein Unsinn, die eine Minute sei doch irrelevant usw. Hans bleibt dann eine kurze Zeit bei ihr. (»Dann hat die große Giraffe aufgehört zu schreien und dann hab' ich mich auf die zerwutzelte Giraffe draufgesetzt.«)

Die Lösung dieser ins Giraffenleben transponierten Eheszene ist also: er hat in der Nacht Sehnsucht nach der Mama bekommen, nach ihren Liebkosungen, ihrem Gliede, und ist deshalb ins Schlafzimmer gekommen. Das Ganze ist die Fortsetzung der Pferdefurcht.

Ich weiß der scharfsinnigen Deutung des Vaters nur hinzuzufügen: »Das *Draufsetzen*« ist wahrscheinlich Hansens Darstellung des *Besitzergreifens*. Das Ganze aber ist eine Trutzphantasie, die mit Befriedigung an den Sieg über den väterlichen Widerstand anknüpft. »Schrei, soviel du willst, die Mamma nimmt mich doch ins Bett und die Mamma gehört mir.« Es läßt sich also mit Recht hinter ihr erraten, was der Vater vermutet: die Angst, daß ihn die Mama nicht mag, weil sich sein Wiwimacher mit dem des Vaters nicht messen kann.

Am nächsten Morgen holt sich der Vater die Bestätigung seiner Deutung.

Sonntag, 29. März, fahre ich mit Hans nach Lainz. In der Tür verabschiede ich mich von meiner Frau scherzhaft: »Adieu, große Giraffe.« Hans fragt: »Warum Giraffe?« Darauf ich: »Die Mamma ist die große Giraffe«, worauf Hans sagt: »Nicht wahr, und die Hanna ist die zerwutzelte Giraffe?«

Auf der Bahn erkläre ich ihm die Giraffenphantasie, worauf er sagt: Ja, das ist richtig, und wie ich ihm sage, ich sei die große Giraffe, der lange Hals habe ihn an einen Wiwimacher erinnert, sagt er: »Die Mamma hat auch einen Hals wie eine Giraffe, das hab' ich gesehen, wie sie sich den weißen Hals gewaschen hat.«

[\[Fußnote\]Hans bestätigt nur die Deutung der beiden Giraffen auf Vater und Mutter, nicht die sexuelle Symbolik, die in der Giraffe selbst eine Vertretung des Penis erblicken will. Wahrscheinlich hat diese Symbolik recht, aber von Hans kann man wahrlich nicht mehr verlangen.](#)

Am Montag, 30. März, früh, kommt Hans zu mir und sagt: »Du, heut hab' ich mir zwei Sachen gedacht. Die erste? Ich bin mit dir in Schönbrunn gewesen bei den Schafen, und dann sind wir unter den Stricken durchgekrochen, und das haben wir dann dem Wachmanne beim Eingang des Gartens gesagt, und der hat uns zusammengepackt.« Das zweite hat er vergessen.

Ich bemerke dazu: Als wir am Sonntag zu den Schafen gehen wollten, war dieser Raum durch einen Strick abgesperrt, so daß wir nicht hingehen konnten. Hans war sehr verwundert, daß man einen Raum nur mit einem Stricke absperrt, unter dem man doch leicht durchschlüpfen kann. Ich sagte ihm, anständige Menschen kriechen nicht unter den Strick. Er meinte, es ist ja ganz leicht, worauf ich erwiderte, es kann dann ein Wachmann kommen, der einen fortführt. Am Eingange von Schönbrunn steht ein Leibgardist, von dem ich Hans einmal gesagt habe, der arretiert schlimme Kinder.

Nach der Rückkehr von dem Besuche bei Ihnen, der am selben Tage vorfiel, beichtete Hans noch ein Stückchen Gelüste, Verbotenes zu tun. »Du, heut früh hab' ich mir wieder etwas gedacht.« »Was?« »Ich bin mit dir in der Eisenbahn gefahren und wir haben ein Fenster zerschlagen und der Wachmann hat uns mitgenommen.«

Die richtige Fortsetzung der Giraffenphantasie. Er ahnt, daß es verboten ist, sich in den Besitz der Mutter zu setzen; er ist auf die Inzestschranke gestoßen. Aber er hält es für verboten an sich. Bei den verbotenen Streichen, die er in der Phantasie ausführt, ist jedesmal der Vater dabei und wird mit ihm eingesperrt.

Der Vater, meint er, tut doch auch jenes rätselhafte Verbotene mit der Mutter, das er sich durch etwas Gewalttätiges wie das Zerschlagen einer Fensterscheibe, durch das Eindringen in einen abgeschlossenen Raum, ersetzt.

An diesem Nachmittage besuchten mich Vater und Sohn in meiner ärztlichen Ordination. Ich kannte den drolligen Knirps schon und hatte ihn, der in seiner Selbstsicherheit doch so liebenswürdig war, jedesmal gern gesehen. Ob er sich meiner erinnerte, weiß ich nicht, aber er benahm sich tadellos, wie ein ganz vernünftiges Mitglied der menschlichen Gesellschaft. Die Konsultation war kurz. Der Vater knüpfte daran an, daß trotz aller Aufklärung die Angst vor den Pferden sich noch nicht gemindert habe. Wir mußten uns auch eingestehen, daß die Beziehungen zwischen den Pferden, vor denen er sich ängstigte, und den aufgedeckten Regungen von Zärtlichkeit für die Mutter wenig ausgiebige waren. Details, wie ich sie jetzt erfuhr, daß ihn besonders geniere, was die Pferde vor den Augen haben, und das Schwarze um deren Mund, ließen sich von dem aus, was wir wußten, gewiß nicht erklären. Aber als ich die beiden so vor mir sitzen sah und dabei die Schilderung seiner Angstpferde hörte, schoß mir ein weiteres Stück der Auflösung durch den Sinn, von dem ich verstand, daß es gerade dem Vater entgegen konnte. Ich fragte Hans scherzend, ob seine Pferde Augengläser tragen, was er verneinte, dann ob sein Vater Augengläser trage, was er gegen alle Evidenz wiederum verneinte, ob er mit dem Schwarzen um den »Mund« den Schnurrbart meine, und eröffnete ihm dann, er fürchte sich vor seinem Vater, eben weil er die Mutter so lieb habe. Er müsse ja glauben, daß ihm der Vater darob böse sei, aber das sei nicht wahr, der Vater habe ihn doch gern, er könne ihm furchtlos alles bekennen. Lange, ehe er auf der Welt war, hätte ich schon gewußt, daß ein kleiner Hans kommen werde, der seine Mutter so lieb hätte, daß er sich darum vor dem Vater fürchten müßte, und hätte es seinem Vater erzählt. »Warum glaubst du denn, daß ich böse auf dich bin«, unterbrach mich hier der Vater, »habe ich dich denn je geschimpft oder geschlagen?« »O ja, du hast mich geschlagen«, verbesserte Hans. »Das ist nicht wahr. Wann denn?« »Heute vormittag«, mahnte der Kleine, und der Vater erinnerte sich, daß Hans ihn ganz unerwartet mit dem Kopfe in den Bauch gestoßen, worauf er ihm wie reflektorisch einen Schlag mit der Hand gegeben. Es war bemerkenswert, daß er dieses Detail nicht in den Zusammenhang der Neurose aufgenommen hatte; er verstand es aber jetzt als Ausdruck der feindseligen Disposition des Kleinen gegen ihn, vielleicht auch als Äußerung des Bedürfnisses, sich dafür eine Bestrafung zu holen [Fußnote]Der Knabe wiederholte diese Reaktion gegen den Vater später in deutlicherer und vollständigerer Weise, indem er dem Vater zuerst einen Schlag auf die Hand gab und dann dieselbe Hand zärtlich küßte.

Auf dem Heimwege fragte Hans den Vater: »Spricht denn der Professor mit dem lieben Gott, daß er das alles vorher wissen kann?« Ich wäre auf diese Anerkennung aus Kindermund außerordentlich stolz, wenn ich sie nicht durch meine scherzhaften Prahlerien selbst provoziert hätte. Ich erhielt von dieser Konsultation an fast täglich Berichte über die Veränderungen im Befinden des kleinen Patienten. Es stand nicht zu erwarten, daß er durch meine Mitteilung mit einem Schlage angstfrei werden könnte, aber es zeigte sich, daß ihm nun die Möglichkeit gegeben war, seine unbewußten Produktionen vorzubringen und seine Phobie abzuwickeln. Er führte von da an ein Programm aus, das ich seinem Vater im Vorhinein mitteilen konnte.

Am 2. April ist die *erste wesentliche Besserung* festzustellen. Während er bisher nie zu bewegen war, für längere Zeit vors Haustor zu gehen, und immer, wenn Pferde kamen, mit allen Zeichen des Schreckens zurück ins Haus rannte, bleibt er diesmal eine Stunde vor dem Haustore, auch wenn Wagen vorüberfahren, was bei uns ziemlich häufig vorkommt. Hier und da läuft er, wenn er von ferne einen Wagen kommen sieht, ins Haus, kehrt jedoch sofort um, als ob er sich anders besinnen würde. Es ist jedenfalls nur ein Rest von Angst vorhanden und der Fortschritt seit der Aufklärung nicht zu verkennen. Abends sagt er: »Wenn wir schon vors Haustor gehen, werden wir auch in den Stadtpark gehen.«

Am 3. April kommt er früh zu mir ins Bett, während er die letzten Tage nicht mehr gekommen war und sogar stolz auf diese Enthaltung schien. Ich frage:

»Weshalb bist du denn heute gekommen?«

Hans: »Bis ich mich nicht fürchten werde, werde ich nicht mehr kommen.«

Ich: »Du kommst also zu mir, weil du dich fürchtest?«

Hans: »Wenn ich nicht bei dir bin, fürchte ich mich; wenn ich nicht bei dir im Bette bin, da fürcht' ich mich. Bis ich mich nicht mehr fürchten werde, komme ich nicht mehr.«

Ich: »Du hast mich also gern und dir ist bange, wenn du früh in deinem Bette bist, deshalb kommst du zu mir?«

Hans: »Ja. Warum hast du mir gesagt, ich hab' die *Mammi* gern, und ich fürcht' mich deshalb, wenn ich *dich* gern hab'?«

Der Kleine zeigt hier eine wirklich überlegene Klarheit. Er gibt zu erkennen, daß in ihm die Liebe zum Vater mit der Feindseligkeit gegen den Vater infolge seiner Nebenbuhlerrolle bei der Mutter ringt, und macht dem Vater den Vorwurf, daß er ihn bisher auf dieses Kräftespiel, das in Angst auslaufen mußte, nicht aufmerksam gemacht hat. Der Vater versteht ihn noch nicht ganz, denn er holt sich erst während dieser Unterhaltung die Überzeugung von der Feindseligkeit des Kleinen gegen ihn, die ich bei unserer Konsultation behauptet hatte. Das Folgende, das ich doch unverändert mitteile, ist eigentlich bedeutsamer für die Aufklärung des Vaters als für den kleinen Patienten.

Diesen Einwand habe ich leider nicht sofort nach seiner Bedeutung aufgefaßt. Weil Hans die Mutter gerne hat, will er mich offenbar weghaben, dann ist er an Vaters Stelle. Dieser unterdrückte feindliche Wunsch wird zur Angst um den Vater, und er kommt früh zu mir, um zu sehen, ob ich fort bin. Ich habe das leider in diesem Momente noch nicht verstanden und sage ihm:

»Wenn du allein bist, ist dir halt bange nach mir und du kommst zu mir.«

Hans: »Wenn du weg bist, fürcht' ich mich, daß du nicht nach Hause kommst.«

Ich: »Hab' ich dir denn einmal gedroht, daß ich nicht nach Hause komme?«

Hans: »Du nicht, aber die Mammi. Die Mammi hat mir gesagt, daß sie nicht mehr kommt.« (Wahrscheinlich war er schlimm, und sie hat ihm mit dem Weggehen gedroht.)

Ich: »Das hat sie gesagt, weil du schlimm warst.«

Hans: »Ja.«

Ich: »Du fürchtest dich also, ich geh' weg, weil du schlimm warst, deshalb kommst du zu mir.«

Beim Frühstück stehe ich vom Tische auf, worauf Hans sagt: Vatti, *renn* mir nicht davon! Daß er »renn« anstatt »lauf« sagt, fällt mir auf, und ich repliziere:

»Oha, du fürchtest dich, das Pferd rennt dir davon.« Wozu er lacht.

Wir wissen, daß dieses Stück der Angst Hansens doppelt gefügt ist: Angst *vor* dem Vater und Angst *um* den Vater. Die erstere stammt von der Feindseligkeit gegen den Vater, die andere von dem Konflikte der Zärtlichkeit, die hier reaktionsweise übertrieben wird, mit der Feindseligkeit.

Der Vater setzt fort:

Das ist zweifellos der Anfang eines wichtigen Stückes. Daß er sich höchstens vors Haus traut, vom Hause aber nicht weggeht, daß er beim ersten Anfall der Angst auf der Hälfte des Weges umkehrt, ist motiviert durch die Furcht, die Eltern nicht zu Hause zu treffen, weil sie weggegangen sind. Er klebt am Hause aus Liebe zur Mutter, er fürchtet sich, daß ich weggehe, aus feindlichen Wünschen gegen mich, dann wäre er der Vater.

Im Sommer bin ich wiederholt von Gmunden nach Wien weggefahren, weil es der Beruf erforderte, dann war er der Vater. Ich erinnere daran, daß die Pferdeangst an das Erlebnis in Gmunden anknüpft, als ein Pferd das Gepäck der *Lizzi* auf den Bahnhof bringen sollte. Der verdrängte Wunsch, ich solle auf den Bahnhof fahren, dann ist er mit der Mutter allein (»das Pferd soll wegfahren«), wird dann zur Angst vor dem Wegfahren der Pferde, und tatsächlich versetzt ihn nichts in größere Angst, als wenn aus dem unserer Wohnung gegenüberliegenden Hofe des Hauptzollamtes ein Wagen wegfährt, Pferde sich in Bewegung setzen.

Dieses neue Stück (feindselige Gesinnung gegen den Vater) konnte erst herauskommen, nachdem er weiß, daß ich nicht böse bin, weil er die Mama so gerne hat.

Nachmittags gehe ich wieder mit ihm vors Haustor; er geht wieder vors Haus und bleibt auch daselbst, wenn Wagen fahren, nur bei einzelnen Wagen hat er Angst und läuft in den Hausflur. Er erklärt mir auch: »Nicht alle weißen Pferde beißen«; d. h.: durch die Analyse sind bereits einige weiße Pferde als »Vatti« erkannt worden, die beißen nicht mehr, allein es bleiben noch andere zum Beißen.

Die Situation vor unserem Haustore ist folgende: Gegenüber ist das Lagerhaus des Verzehrungssteueramtes mit einer Verladungsrampe, wo den ganzen Tag über Wagen vorfahren, um Kisten u. dgl. abzuholen. Gegen die Straße sperrt ein Gitter diesen Hofraum. Vis-à-vis von unserer Wohnung ist das Einfahrtstor des Hofraumes (Fig. 2).

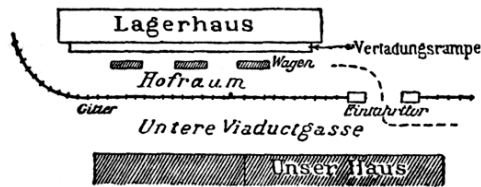


Fig. 2

Ich bemerke schon seit einigen Tagen, daß Hans sich besonders fürchtet, wenn Wagen aus dem Hofe heraus- oder hineinfahren, wobei sie eine Schwenkung machen müssen. Ich habe seinerzeit gefragt, warum er sich so fürchtet, worauf er sagt: »Ich fürcht' mich, daß die Pferde umfallen, wenn der Wagen umwendet (A).« Ebenso sehr fürchtet er sich, wenn Wagen, die bei der Verladungsrampe stehen, sich plötzlich in Bewegung setzen, um fortzufahren (B). Er fürchtet sich ferner (C) vor großen Lastpferden mehr als vor kleinen Pferden, vor bäuerischen Pferden mehr als vor eleganten (wie z. B. Fiaker-)Pferden. Auch fürchtet er sich mehr, wenn ein Wagen schnell vorüberfährt (D), als wenn die Pferde langsam dahertrotten. Diese Differenzierungen sind natürlich erst in den letzten Tagen deutlich hervorgetreten.

Ich möchte sagen, infolge der Analyse hat nicht nur der Patient, sondern auch seine Phobie mehr Courage bekommen und wagt es, sich zu zeigen.

Am 5. April kommt Hans wieder ins Schlafzimmer und wird in sein Bett zurückgeschickt. Ich sage ihm: »Solange du früh ins Zimmer kommst, wird die Pferdeangst nicht besser werden.« Er trotzt aber und antwortet: »Ich werde doch kommen, auch wenn ich mich fürchte.« Er will sich also den Besuch bei der Mama nicht verbieten lassen.

Nach dem Frühstück sollen wir hinuntergehen. Hans freut sich sehr darauf und plant, anstatt wie gewöhnlich vor dem Haustore zu bleiben, über die Gasse in den Hofraum zu gehen, wo er oft genug Gassenbuben spielen sah. Ich sage ihm, es werde mich freuen, wenn er hinübergehen werde, und benütze die Gelegenheit, um zu fragen, weshalb er sich so fürchte, wenn die beladenen Wagen sich an der Verladungsrampe in Bewegung setzen (B).

Hans: »Ich fürcht' mich, wenn ich am Wagen steh' und der Wagen geschwind wegfährt, und ich steh' drauf und ich will dort auf das Brett gehen (die Verladungsrampe) und ich fahre mit dem Wagen weg.«



Fig. 3

Ich: »Und wenn der Wagen steht? Dann fürchtest du dich nicht? Weshalb nicht?«

Hans: »Wenn der Wagen steht, geh' ich geschwind auf den Wagen und geh' auf das Brett.«

(Hans plant also, über einen Wagen auf die Verladungsrampe zu klettern und fürchtet sich, daß der Wagen davonfährt, wenn er auf dem Wagen oben ist.)

Ich: »Fürchtest du dich vielleicht, daß du nicht mehr nach Hause kommst, wenn du mit dem Wagen davonfährst?«

Hans: »O nein; ich kann ja immer noch zur Mama kommen, mit dem Wagen oder mit einem Fiaker. Ich kann ihm ja auch die Hausnummer sagen.«

Ich: »Also weshalb fürchtest du dich eigentlich?«

Hans: »Das weiß ich nicht, der Professor wird's aber wissen. Glaubst du, daß er es wissen wird?«

Ich: »Warum willst du eigentlich hinüber aufs Brett?«

Hans: »Weil ich noch nie drüben war, und da hab' ich so gern wollen dort sein, und weißt du, warum ich hab' wollen hingehen? Weil ich hab' wollen Gepäck aufladen und einladen und auf dem Gepäcke dort hab' ich wollen herumklettern. Da mag ich so gerne herumklettern. Weißt du, von wem ich das Herumklettern gelernt habe? Buben haben auf dem Gepäcke geklettert und das hab' ich auch gesehen und das will ich auch machen.«

Sein Wunsch ging nicht in Erfüllung, denn wenn Hans sich auch wieder vors Haustor getraute, die wenigen Schritte über die Gasse in den Hofraum wecken in ihm zu große Widerstände, weil im Hofe fortwährend Wagen fahren.

Der Professor weiß auch nur, daß dieses beabsichtigte Spiel Hansens mit den beladenen Wagen in eine symbolische, ersetzende Beziehung zu einem andern Wunsche geraten sein muß, von dem er noch nichts geäußert hat. Aber dieser Wunsch ließe sich, wenn es nicht zu kühn schiene, schon jetzt konstruieren.

Nachmittags gehen wir wieder vors Haustor, und zurückgekehrt frage ich Hans:

»Vor welchen Pferden fürchtest du dich eigentlich am meisten?«

Hans: »Vor allen.«

Ich: »Das ist nicht wahr.«

Hans: »Am meisten fürcht' ich mich vor den Pferden, die am Munde so etwas haben.«

Ich: »Was meinst du? Das Eisen, das sie im Munde haben?«

Hans: »Nein, sie haben etwas Schwarzes am Munde (deckt seinen Mund mit der Hand zu).«

Ich: »Was, vielleicht einen Schnurrbart?«

Hans (lacht): »O nein.«

Ich: »Haben das alle?«

Hans: »Nein, nur einige.«

Ich: »Was ist das, was sie am Munde haben?«

Hans: »So etwas Schwarzes.« – Ich glaube, es ist in der Realität das dicke Riemenzeug der Lastpferde über der Schnauze.

Fig. 4

»Auch vor einem Möbelwagen fürcht' ich mich am meisten.«

Ich: »Warum?«

Hans: »Ich glaub', wenn die Möbelpferde einen schweren Wagen ziehen, fallen sie um.«

Ich: »Bei einem kleinen Wagen fürchtest du dich also nicht?«

Hans: »Nein, bei einem kleinen Wagen und einem Postwagen fürcht' ich mich nicht. Auch wenn ein Stellwagen kommt, fürcht' ich mich am meisten.«

Ich: »Warum, weil er so groß ist?«

Hans: »Nein, weil einmal bei so einem Wagen ein Pferd umgefallen ist.«

Ich: »Wann?«

Hans: »Einmal, wie ich mit der Mammi gegangen bin trotz der »Dummheit, wie ich die Weste gekauft hab'.«

(Dies wird nachträglich von der Mutter bestätigt.)

Ich: »Was hast du dir gedacht, wie das Pferd umgefallen ist?«

Hans: »Das wird jetzt immer sein. Alle Pferde werden beim Stellwagen umfallen.«

Ich: »Bei jedem Stellwagen?«

Hans: »Ja! Und auch beim Möbelwagen. Beim Möbelwagen nicht so oft.«

Ich: »Du hast damals die Dummheit schon gehabt?«

Hans: »Nein, ich hab' sie erst gekriegt. Wie das Pferd vom Stellwagen umgefallen ist, hab' ich mich so sehr erschrocken, wirklich! Wie ich gegangen bin, hab' ich sie gekriegt.«

Ich: »Die Dummheit war doch, daß du dir gedacht hast, ein Pferd wird dich beißen, und jetzt sagst du, du hast dich gefürchtet, daß ein Pferd umfallen wird.«

Hans: »Umfallen und beißen wird.« [\[Fußnote\]Hans hat recht, so unwahrscheinlich diese Vereinigung auch klingt. Der Zusammenhang ist nämlich, wie sich zeigen wird, daß das Pferd \(der Vater\) ihn beißen werde wegen seines Wunsches, daß es \(der Vater\) umfallen möge.](#)

Ich: »Weshalb bist du so erschrocken?«

Hans: »Weil das Pferd mit den Füßen so gemacht hat (legt sich auf die Erde hin und macht mir das Zappeln vor). Ich hab' mich erschrocken, weil es einen ›Krawall gemacht hat mit den Füßen.«

Ich: »Wo warst du damals mit der Mamma?«

Hans: »Zuerst am Eislaufplatze, dann im Kaffeehaus, dann eine Weste kaufen, dann beim Zuckerbäcker mit der Mamma und dann nach Hause am Abend; da sind wir durch den Stadtpark durchgegangen.«

(Das alles wird von meiner Frau bestätigt, auch daß unmittelbar nachher die Angst ausgebrochen ist.)

Ich: »War das Pferd tot, wie es umgefallen ist?«

Hans: »Ja!«

Ich: »Woher weißt du das?«

Hans: »Weil ich's gesehen hab' (lacht). Nein, es war gar nicht tot.«

Ich: »Vielleicht hast du dir gedacht, daß es tot ist.«

Hans: »Nein, gewiß nicht. Ich hab's nur im Spaß gesagt.« (Seine Miene war aber damals ernst.)

Da er müde ist, lasse ich ihn laufen. Er erzählt mir nur noch, daß er sich zuerst vor Stellwagenpferden, dann vor allen anderen und zuletzt erst vor Möbelwagenpferden gefürchtet habe.

Auf dem Rückwege nach Lainz noch einige Fragen:

Ich: »Wie das Stellwagenpferd gefallen ist, was für Farbe hat es gehabt? Weiß, rot, braun, grau?«

Hans: »Schwarz, beide Pferde waren schwarz.«

Ich: »War es groß oder klein?«

Hans: »Groß.«

Ich: »Dick oder dünn?«

Hans: »Dick, sehr groß und dick.«

Ich: »Hast du, wie das Pferd gefallen ist, an den Vatti gedacht?«

Hans: »Vielleicht. Ja. Es ist möglich.«

Der Vater mag an manchen Stellen ohne Erfolg geforscht haben; aber es schadet nichts, eine solche Phobie, die man gerne nach ihrem neuen Objekte benennen möchte, aus der Nähe kennenzulernen. Wir erfahren so, wie diffus sie eigentlich ist. Sie geht auf Pferde und auf Wagen, darauf, daß Pferde fallen, und daß sie beißen, auf Pferde besonderer Beschaffenheit, auf Wagen, die schwer beladen sind. Verraten wir gleich, daß alle diese Eigentümlichkeiten daher rühren, daß die Angst ursprünglich gar nicht den Pferden galt, sondern sekundär auf sie transponiert wurde und sich nun an den Stellen des Pferdekomplexes fixierte, die sich zu gewissen Übertragungen geeignet zeigten. Ein wesentliches Ergebnis der Inquisition des Vaters müssen wir besonders anerkennen. Wir haben den aktuellen Anlaß erfahren, nach welchem die Phobie ausbrach. Dies war, als der Knabe ein großes schweres Pferd fallen sah, und wenigstens eine der Deutungen dieses Eindruckes scheint die vom Vater betonte zu sein, daß Hans damals den Wunsch verspürte, der Vater möge so fallen – und tot sein. Die ernste Miene bei der Erzählung galt wohl diesem unbewußten Sinne. Ob nicht noch anderer Sinn sich dahinter verbirgt? Und was soll das Krawallmachen mit den Beinen bedeuten?

Hans spielt seit einiger Zeit im Zimmer Pferd, rennt herum, fällt nieder, zappelt mit den Füßen, wiehert. Einmal bindet er sich ein Sackerl wie einen Futtersack um. Wiederholt läuft er auf mich zu und beißt mich.

Er akzeptiert so die letzten Deutungen entschiedener, als er es mit Worten kann, natürlich aber mit Rollenvertauschung, da das Spiel im Dienste einer Wunschphantasie steht. Also er ist das Pferd, er beißt den Vater, übrigens identifiziert er sich dabei mit dem Vater.

Seit zwei Tagen bemerke ich, daß Hans sich in entschiedenster Weise gegen mich auflehnt, nicht frech, sondern ganz lustig. Ist es, weil er sich vor mir, dem Pferd, nicht mehr fürchtet?

6. April. Am Nachmittage mit Hans vor dem Hause. Ich frage ihn bei allen Pferden, ob er bei ihnen das »Schwarze am Munde« sieht: er verneint es bei allen. Ich frage ihn, wie das Schwarze eigentlich ausschaut; er sagt, es ist schwarzes Eisen. Meine erste Vermutung, er meine die dicken Lederriemen des Geschirres bei den Lastpferden, bestätigt sich also nicht. Ich frage, ob das »Schwarze« an einen Schnurrbart erinnert; er sagt: nur durch die Farbe. Was es in Wirklichkeit ist, weiß ich bis jetzt also nicht.

Die Furcht ist geringer; er wagt sich diesmal schon bis zum Nachbarhause, kehrt aber schnell um, wenn er in der Ferne Pferdetraben hört. Als ein Wagen bei unserem Haustore vorfährt und hält, gerät er in Angst und läuft ins Haus, da das Pferd mit dem Fuße scharrt. Ich frage ihn, weshalb er sich fürchte, ob er sich vielleicht ängstige, weil es so gemacht habe (stampfe mit dem Fuße auf). Er sagt: »Mach' doch keinen solchen Krawall mit den Füßen!« Vergleiche dazu die Äußerung über das gefallene Stellwagenpferd.

Besonders schreckt ihn das Vorüberfahren eines Möbelwagens. Er läuft dann ins Hausinnere. Ich frage ihn gleichgültig: »Sieht so ein Möbelwagen eigentlich nicht wie ein Stellwagen aus?« Er sagt nichts. Ich wiederhole die Frage. Er sagt dann: »Na natürlich, sonst würde ich mich nicht so vor einem Möbelwagen fürchten.«

7. April. Heute frage ich wieder, wie das »Schwarze am Munde« der Pferde aussieht. Hans sagt: wie ein Maulkorb. Das Merkwürdigste ist, daß seit 3 Tagen kein Pferd vorüberkommt, an dem er diesen »Maulkorb« konstatieren kann; ich selbst habe bei keinem Spaziergange ein solches Pferd gesehen, obzwar Hans beteuert, daß es solche gebe. Ich vermute, daß ihn wirklich eine Art von Kopfzäumung der Pferde – das dicke Riemenzeug um den Mund etwa – an einen Schnurrbart erinnert hat und daß mit meiner Andeutung *auch* diese Furcht verschwunden ist.

Die Besserung Hansens ist konstant, der Radius seines Aktionskreises mit dem Haustore als Zentrum größer; er unternimmt sogar das für ihn bisher unmögliche Kunststück, aufs Trottoir vis-à-vis hinüberzulaufen. Alle Furcht, die übrig ist, hängt mit der Stellwagenszene zusammen, deren Sinn mir allerdings noch nicht klar ist.

9. April.

Heute früh kommt Hans dazu, wie ich mich mit entblößtem Oberkörper wasche.

Hans: »Vatti, du bist aber schön, so weiß!«

Ich: »Nicht wahr, wie ein weißes Pferd.«

Hans: »Nur der Schnurrbart ist schwarz (fortfahrend). Oder ist es vielleicht der schwarze Maulkorb?«

Ich erzähle ihm dann, daß ich am Abende vorher beim Professor war, und sage: »Der will einiges wissen«, worauf Hans: »Da bin ich aber neugierig.«

Ich sage ihm, ich weiß, bei welcher Gelegenheit er mit den Füßen Krawall macht. Er unterbricht mich: »Nicht wahr, wenn ich einen ›Zurn‹ habe oder wenn ich Lumpf machen soll und lieber spielen will.« (Im Zorne hat er allerdings die Gewohnheit, mit den Füßen Krawall zu machen, d. h.: aufzustampfen. – »Lumpf machen« bedeutet auf die große Seite gehen. Als Hans klein war, sagte er eines Tages, vom Topfe aufstehend: »Schau den Lumpf!« [Er meinte: Strumpf wegen der Form und der Farbe.] Diese Bezeichnung ist geblieben bis heute. – In ganz frühen Zeiten, wenn er auf den Topf gesetzt werden sollte und sich weigerte, das Spiel stehenzulassen, stampfte er wütend mit den Füßen auf, zappelte und warf sich eventuell auch auf den Boden.)

»Du zappelst auch mit den Füßen, wenn du Wiwi machen sollst und nicht gehen willst, weil du lieber spielen möchtest.«

Er: »Du, ich muß Wiwi machen« – und geht hinaus, wohl als Bestätigung.

Der Vater hatte bei seinem Besuche die Frage an mich gerichtet, woran wohl das Zappeln mit den Füßen beim gefallenen Pferde Hans erinnert haben möchte, und ich hatte vorgebracht, daß dies wohl seine eigene Reaktion bei zurückgehaltenem Harndrange gewesen sein könnte. Das bestätigt nun Hans durch das Wiederauftreten des Harndranges im Gespräche und fügt noch andere Bedeutungen des Krawallmachens mit den Füßen hinzu.

Dann gehen wir vors Haustor. Er sagt mir, als ein Kohlenwagen kommt: »Du, vor einem Kohlenwagen fürchte ich mich auch stark.« Ich: »Vielleicht, weil er auch so groß ist wie ein Stellwagen.« Hans: »Ja, und weil er so schwer beladen ist und die Pferde haben soviel zu ziehen und können leicht fallen. Wenn ein Wagen leer ist, fürcht' ich mich nicht.« Tatsächlich versetzt ihn, wie schon früher konstatiert, nur Schwerfuhrwerk in Angst.

Bei alledem ist die Situation recht undurchsichtig. Die Analyse macht wenig Fortschritte; ihre Darstellung, fürchte ich, wird dem Leser bald langweilig werden. Indes, es gibt in jeder Psychoanalyse solche dunklen Zeiten. Hans begibt sich jetzt bald auf ein von uns nicht in Erwartung gezogenes Gebiet.

Ich komme nach Hause und spreche mit meiner Frau, die verschiedene Einkäufe gemacht hat und sie mir zeigt. Darunter ist eine gelbe Unterhose. Hans sagt einige Male: »Pfu!«, wirft sich auf die Erde und spuckt aus. Meine Frau sagt, er habe das schon einige Male getan, sowie er die Hose gesehen habe. Ich frage:

»Warum sagst du Pfu!«

Hans: »Wegen der Hose.«

Ich: »Warum, wegen der Farbe, weil sie gelb ist und an Wiwi oder an Lumpf erinnert?«

Hans: »Lumpf ist ja nicht gelb, er ist weiß oder schwarz.« – Unmittelbar darauf: »Du, macht man leicht Lumpf, wenn man Käse ißt?« (Das hatte ich einmal gesagt, als er mich fragte, wozu ich Käse esse.)

Ich: »Ja.«

Hans: »Deshalb gehst du immer früh gleich Lumpf machen? Ich möchte so gerne Käse auf Butterbrot essen.«

Gestern schon fragte er mich, als er auf der Gasse herumsprang: »Du, nicht wahr, wenn man soviel herumspringt, macht man leicht Lumpf?« – Seit jeher macht sein Stuhlgang Schwierigkeiten, Kindermeth und Klystiere werden häufig gebraucht. Einmal war seine habituelle Verstopfung so stark, daß meine Frau Dr. L. um Rat fragte. Dieser meinte, Hans werde überfüttert, was ja auch stimmte, und empfahl mäßigere Kost, was den Zustand auch sofort behob. In der letzten Zeit trat Verstopfung wieder häufiger auf.

Nach dem Essen sage ich: »Wir werden dem Professor wieder schreiben«, und er diktierte mir: »Wie ich die gelbe Hose gesehen habe, habe ich gesagt: Pfu, da spei' ich, hab' mich niedergeworfen, hab' die Augen zugemacht und hab' nicht geschaut.«

Ich: »Warum?«

Hans: »Weil ich die gelbe Hose gesehen habe, und bei der schwarzen Hose [\[Fußnote\]Meine Frau ist seit einigen Wochen im Besitze einer schwarzen Reformhose für Radfahrpartien. \[Anmerkung des Vaters.\]](#) habe ich auch so etwas gemacht. Die schwarze ist auch so eine Hose, nur schwarz war sie.« (Sich unterbrechend.) »Du, ich bin froh; wenn ich dem Professor schreiben kann, bin ich immer so froh.«

Ich: »Weshalb hast du Pfu gesagt? Hast du dich geekelt?«

Hans: »Ja, weil ich das gesehen hab'. Ich hab' geglaubt, ich muß Lumpf machen.«

Ich: »Warum?«

Hans: »Ich weiß nicht.«

Ich: »Wann hast du die schwarze Hose gesehen?«

Hans: »Einmal, wie die Anna (unser Mädchen) längst da war – bei der Mama – sie hat sie erst vom Kaufen nach Hause gebracht.« (Diese Angabe wird von meiner Frau bestätigt.)

Ich: »Hast du dich auch geekelt?«

Hans: »Ja.«

Ich: »Hast du die *Mammi* in einer solchen Hose gesehen?«

Hans: »Nein.«

Ich: »Wenn sie sich angezogen hat?«

Hans: »Die gelbe hab' ich schon einmal gesehen, wie sie sie gekauft hat. (Widerspruch! Wie die Mama die gelbe gekauft hat, hat er sie zum erstenmal gesehen.) Die schwarze hat sie heute auch an (richtig!), weil ich gesehen hab', wie sie in der Früh' sie sich ausgezogen hat.«

Ich: »Was? In der Früh' hat sie sich die schwarze Hose ausgezogen?«

Hans: »In der Früh', wie sie weggegangen ist, hat sie sich die schwarze Hose ausgezogen, und wie sie gekommen ist, hat sie sich noch einmal die schwarze angezogen.«

Ich frage meine Frau, weil mir dies unsinnig vorkommt. Sie sagt auch, das ist gar nicht wahr; sie hat beim Weggehen natürlich nicht die Hose gewechselt.

Ich frage Hans sofort: »Du hast doch erzählt, die Mammi hat sich eine schwarze Hose angezogen, und wie sie weggegangen ist, hat sie sie ausgezogen, und wie sie gekommen ist, hat sie sie noch einmal angezogen. Die Mammi sagt aber, das ist nicht wahr.«

Hans: »Mir scheint, ich hab' vielleicht vergessen, daß sie sie nicht ausgezogen hat. (Unwillig.) Laß' mich endlich in Ruh'.«

Zur Erläuterung dieser Hosengeschichte bemerke ich nun: Hans heuchelt offenbar, wenn er sich so froh stellt, daß er nun über diese Angelegenheit Rede stehen darf. Am Ende wirft er die Maske ab und wird grob gegen seinen Vater. Es handelt sich um Dinge, die ihm früher *viel Lust* bereitet haben und deren er sich jetzt nach eingetretener Verdrängung sehr schämt, zu ekeln vorgibt. Er lügt geradezu, um dem beobachteten Hosenwechsel der Mama andere Veranlassungen unterzuschieben; in Wirklichkeit gehört das An- und Ausziehen der Hose in den »Lumpf«-Zusammenhang. Der Vater weiß genau, worauf es hier ankommt und was Hans verbergen will.

Ich frage meine Frau, ob Hans öfter dabei war, wenn sie sich aufs Klosett begab. Sie sagt: Ja, oft, er »penzt« so lange, bis sie es ihm erlaubt; das täten alle Kinder.

Wir wollen uns aber die heute bereits verdrängte Lust, die Mama beim Lumpfmachen zu sehen, gut merken.

Wir gehen vors Haus. Er ist sehr lustig, und wie er fortwährend gleichsam als Pferd herumhopt, frage ich: »Du, wer ist eigentlich ein Stellwagenpferd? Ich, du oder die Mammi?«

Hans (sofort): »Ich, ich bin ein junges Pferd.«

Als er in der stärksten Angstzeit Pferde springen sah, Angst hatte und mich fragte, warum sie das täten, sagte ich, um ihn zu beruhigen: »Weißt du, das sind junge Pferde, die springen halt wie die jungen Buben. Du springst ja auch und bist ein Bub.« Seither, wenn er Pferde springen sieht, sagt er: »Das ist wahr, das sind junge Pferde!«

Auf der Treppe frage ich beim Heraufgehen fast gedankenlos: »Hast du in Gmunden mit den Kindern Pferdl gespielt?«

Er: »Ja! (Nachdenklich.) Mir scheint, da hab' ich die Dummheit gekriegt.«

Ich: »Wer war das Pferdl?«

Er: »Ich, und die Berta war der Kutscher.«

Ich: »Bist du vielleicht gefallen, wie du Pferdl warst?«

Hans: »Nein! Wenn die Berta gesagt hat: Hüh, bin ich schnell gelaufen, sogar gerannt.« [\[Fußnote\]Er hatte auch ein Pferdchenspiel mit Glöckchen. \[Anmerkung des Vaters.\]](#)

Ich: »Stellwagen habt ihr nie gespielt?«

Hans: »Nein, gewöhnlichen Wagen und Pferd ohne Wagen. Wenn das Pferd einen Wagen hat, kann es ja auch ohne Wagen gehen und der Wagen kann ja zu Hause sein.«

Ich: »Habt ihr oft Pferdl gespielt?«

Hans: »Sehr oft. Der Fritzl (wie bekannt auch ein Hausherrnkind) ist auch einmal Pferdl gewesen und der Franzl Kutscher und der Fritzl ist so stark gelaufen und auf einmal ist er auf einen Stein getreten und hat geblutet.«

Ich: »Ist er vielleicht gefallen?«

Hans: »Nein, er hat den Fuß in ein Wasser hingegeben und dann hat er sich ein Tuch daraufgegeben.« [\[Fußnote\]Siehe darüber später. Der Vater vermutet ganz richtig, daß Fritzl damals gefallen ist.](#)

Ich: »Warst du oft Pferde?«

Hans: »O ja.«

Ich: »Und da hast du die Dummheit gekriegt.«

Hans: »Weil sie immer gesagt haben: »wegen dem Pferde« (er betont das »wegen«), und so hab' ich vielleicht, weil sie so geredet haben »wegen dem Pferde, hab ich vielleicht die Dummheit gekriegt.« [\[Fußnote\]Ich erläutere, Hans will nicht behaupten, daß er damals die Dummheit gekriegt hat, sondern im Zusammenhange damit. Es muß ja wohl so zugehen, die Theorie fordert es, daß dasselbe einmal Gegenstand einer hohen Lust war, was heute das Objekt der Phobie ist. Und dann ergänze ich für ihn, was das Kind ja nicht zu sagen weiß, daß das Wörtchen »wegen« der Ausbreitung der Phobie vom Pferde auf die Wagen \(oder wie Hans zu hören und zu sprechen gewohnt ist: Wagen\) den Weg eröffnet hat. Man darf nie daran vergessen, um wieviel dinglicher das Kind die Worte behandelt als der Erwachsene, wie bedeutungsvoll ihm darum Wortgleichklänge sind.](#)

Der Vater forscht eine Weile fruchtlos auf anderen Pfaden.

Ich: »Haben sie was erzählt vom Pferde?«

Hans: »Ja!«

Ich: »Was?«

Hans: »Ich hab's vergessen.«

Ich: »Haben sie vielleicht erzählt vom Wiwimacher?«

Hans: »O nein!«

Ich: »Hast du dich dort schon vor dem Pferde gefürchtet?«

Hans: »O nein, ich hab' mich gar nicht gefürchtet.«

Ich: »Hat vielleicht die Berta davon gesprochen, daß ein Pferd . . .«

Hans: (unterbrechend) »Wiwi macht? Nein!«

Am 10. April knüpfte ich an das gestrige Gespräch an und will wissen, was das »wegen dem Pferde« bedeutet habe. Hans weiß sich nicht zu erinnern, er weiß nur, daß früh mehrere Kinder vor dem Haustore gestanden sind und »wegen dem Pferde, wegen dem Pferde« gesagt haben. Er selbst war dabei. Wie ich dringender werde, erklärt er, sie hätten gar nicht »wegen dem Pferde« gesagt, er habe sich falsch erinnert.

Ich: »Ihr waret doch auch oft im Stalle, da habt ihr gewiß vom Pferde gesprochen.« – »Wir haben nicht gesprochen.« – »Wovon habt ihr gesprochen?« – »Von nichts.« – »Soviel Kinder waret ihr und ihr habt von nichts gesprochen?« – »Etwas haben wir schon gesprochen, aber nicht vom Pferde.« – »Was denn?« – »Das weiß ich jetzt nicht mehr.«

Ich lasse das fallen, weil die Widerstände offenbar zu groß sind [\[Fußnote\]Es ist da nämlich nichts anderes zu holen als die Wortanknüpfung, die dem Vater entgeht. Ein gutes Beispiel von den Bedingungen, unter denen die analytische Bemühung fehlschlägt.](#), und frage: »Mit der Berta hast du gern gespielt?«

Er: »Ja, sehr gern, mit der Olga nicht; weißt, was die Olga getan hat? Die Grete droben hat mir einmal einen Papierball geschenkt und die Olga hat ihn ganz zerrissen. Die Berta hätt' mir den Ball nie zerrissen. Mit der Berta hab' ich sehr gern gespielt.«

Ich: »Hast du gesehen, wie der Wiwimacher von der Berta aussieht?«

Er: »Nein, vom Pferde aber, weil ich immer im Stalle war, und da hab' ich vom Pferde den Wiwimacher gesehen.«

Ich: »Und da warst du neugierig, wie sieht der Wiwimacher von der Berta und von der Mamma aus?«

Er: »Ja!«

Ich erinnere ihn daran, daß er mir einmal geklagt hat, die Mäderl wollen immer zuschauen, wenn er Wiwi macht.

Er: »Die Berta hat mir auch immer zugeschaut (durchaus nicht gekränkt, sondern sehr befriedigt), öfters. Wo der kleine Garten ist, wo die Rettige sind, hab' ich Wiwi gemacht, und sie ist vor dem Haustore gestanden und hat hergeschaut.«

Ich: »Und wenn sie Wiwi gemacht hat, hast du zugeschaut?«

Er: »Sie ist ja aufs Klosett gegangen.«

Ich: »Und du warst neugierig?«

Er: »Ich war ja im Klosett drinnen, wenn sie drin war.«

(Das stimmt; die Hausleute haben es uns einmal erzählt, und ich erinnere mich, wir haben es Hans verboten.)

Ich: »Hast du ihr gesagt, du willst hineingehen?«

Er: »Ich bin allein hineingegangen und weil die Berta erlaubt hat. Es ist ja keine Schande.«

Ich: »Und du hättest gerne den Wiwimacher gesehen.«

Er: »Ja, ich hab' ihn aber nicht gesehen.«

Ich erinnere ihn an den Gmundner Traum: Was soll das Pfand in meiner Hand usw., und frage: Hast du in Gmunden gewünscht, daß dich die Berta Wiwi machen lassen soll?«

Er: »Gesagt hab' ich ihr nie.«

Ich: »Warum hast du's ihr nie gesagt?«

Er: »Weil ich nicht daran gedenkt hab'. (Sich unterbrechend.) Wenn ich alles dem Professor schreib', wird die Dummheit sehr bald vorüber sein, nicht wahr?«

Ich: »Warum hast du gewünscht, daß die Berta dich Wiwi machen lassen soll?«

Er: »Ich weiß nicht. Weil sie zugeschaut hat.«

Ich: »Hast du dir gedacht, sie soll die Hand zum Wiwimacher geben?«

Er: »Ja. (Ablenkend.) In Gmunden war's sehr lustig. In dem kleinen Garten, wo die Rettige drin sind, ist ein kleiner Sandhaufen, dort spiel' ich mit der Schaufel.«

(Das ist der Garten, wo er immer Wiwi gemacht hat.)

Ich: »Hast du in Gmunden, wenn du im Bette gelegen bist, die Hand zum Wiwimacher gegeben?«

Er: »Nein, noch nicht. In Gmunden hab' ich so gut geschlafen, daß ich gar nicht daran gedenkt hab'. Nur in der —gasse [\[Fußnote\]In der früheren Wohnung vor dem Umzuge.](#) und jetzt hab ich's getan.«

Ich: »Die Berta hat aber nie die Hand zu deinem Wiwimacher gegeben?«

Er: »Sie hat es nie getan, nein, weil ich ihr's nie gesagt hab'.«

Ich: »Wann hast du dir's denn gewünscht?«

Er: »Einen Tag halt in Gmunden.«

Ich: »Nur einmal?«

Er: »Ja, öfters.«

Ich: »Immer wenn du Wiwi gemacht hast, hat sie hergeschaut; sie war vielleicht neugierig, wie du Wiwi machen tust.«

Er: »Vielleicht war sie neugierig, wie mein Wiwimacher aussieht.«

Ich: »Du warst aber auch neugierig; nur auf die Berta?«

Er: »Auf die Berta, auf die Olga.«

Ich: »Auf wen noch?«

Er: »Auf niemand andern.«

Ich: »Das ist ja nicht wahr. Auf die Mamma auch.«

Er: »Auf die Mamma schon.«

Ich: »Jetzt bist du doch nicht mehr neugierig. Du weißt doch, wie der Wiwimacher der Hanna aussieht?«

Er: »Er wird aber wachsen, nicht?« [\[Fußnote\]Er will die Sicherheit haben, daß sein eigener Wiwimacher wachsen wird.](#)

Ich: »Ja gewiß, aber wann er wächst, wird er nicht ausschaun wie deiner.«

Er: »Das weiß ich. Er wird so sein« (sc. wie er jetzt ist), »nur größer.«

Ich: »Warst du neugierig in Gmunden, wenn die Mama sich ausgezogen hat?«

Er: »Ja, auch bei der Hanna beim Baden hab ich den Wiwimacher gesehen.«

Ich: »Bei der Mammi auch?«

Er: »Nein!«

Ich: »Du hast dich geekelt, wenn du die Hose von der Mammi gesehen hast.«

Er: »Nur wenn ich die schwarze gesehen hab', wenn sie sie gekauft hat, dann spei ich, aber wenn sie sich die Hose anzieht oder auszieht, dann spei ich nicht.

Dann spei ich, weil die schwarze Hose doch schwarz ist wie ein Lumpf und die gelbe wie ein Wiwi, und da glaub' ich, ich muß Wiwi machen. Wenn die Mammi die Hose trägt, dann seh' ich sie nicht, dann hat sie doch die Kleider vor.«

Ich: »Und wenn sie sich die Kleider auszieht?«

Er: »Dann spei ich nicht. Wenn sie aber neu ist, dann sieht sie aus wie ein Lumpf. Wenn sie alt ist, geht die Farbe herunter und sie wird schmutzig. Wenn man sie gekauft hat, ist sie ganz rein, zu Hause hat man sie schon schmutzig gemacht. Wenn sie gekauft ist, ist sie neu, und wenn sie nicht gekauft ist, ist sie alt.«

Ich: »Vor der alten ekelt dich also nicht?«

Er: »Wenn sie alt ist, ist sie ja viel schwärzer als ein Lumpf, nicht wahr? Ein bisschen schwärzer ist sie.« [\[Fußnote\]Unser Hans ringt da mit einem Thema, das er nicht darzustellen weiß, und wir haben es schwer, ihn zu verstehen. Vielleicht meint er, daß die Hosen die Ekelerinnerung nur dann erwecken, wenn er sie für sich sieht; sobald sie am Leibe der Mutter sind, bringt er sie nicht mehr mit Lumpf oder Wiwi in Zusammenhang, dann interessieren sie ihn in anderer Weise.](#)

Ich: »Mit der Mammi warst du oft im Klosett?«

Er: »Sehr oft.«

Ich: »Da hast du dich geekelt?«

Er: »Ja . . . Nein!«

Ich: »Du bist gerne dabei, wenn die Mammi Wiwi oder Lumpf macht?«

Er: »Sehr gerne.«

Ich: »Warum so gerne?«

Er: »Das weiß ich nicht.«

Ich: »Weil du glaubst, daß du den Wiwimacher sehen wirst.«

Er: »Ja, das glaub' ich auch.«

Ich: »Warum willst du aber in Lainz nie ins Klosett gehen?«

(Er bittet in Lainz immer, ich soll ihn nicht ins Klosett führen; er fürchtete sich einmal vor dem Lärme, den das herabstürzende Spülwasser macht.)

Er: »Vielleicht, weil es einen Krawall macht, wenn man herunterzieht.«

Ich: »Da fürchtest du dich.«

Er: »Ja!«

Ich: »Und in unserem Klosett hier?«

Er: »Hier nicht. In Lainz erschreck ich, wenn du herunterläßt. Wenn ich drin bin und es geht herunter, dann erschrecke ich auch.«

Um mir zu zeigen, daß er sich in unserer Wohnung nicht fürchte, fordert er mich auf, ins Klosett zu gehen und die Wasserspülung in Bewegung zu setzen. Dann erklärt er mir:

»Zuerst ist ein starker, dann ein lockerer Krawall (wenn das Wasser herabstürzt). Wenn es einen starken Krawall macht, bleib' ich lieber drin, wenn es einen schwachen macht, geh' ich lieber hinaus.«

Ich: »Weil du dich fürchtest?«

Er: »Weil ich immer so gerne mag einen starken Krawall sehen (korrigiert sich), hören, und da bleib' ich lieber drin, daß ich ihn fest hör'.«

Ich: »Woran erinnert dich ein starker Krawall?«

Er: »Daß ich im Klosett Lumpf machen muß.« (Also dasselbe wie die schwarze Hose.)

Ich: »Warum?«

Er: »Ich weiß nicht. Ich weiß es, ein starker Krawall hört sich so an, wie wenn man Lumpf macht. Ein großer Krawall erinnert an Lumpf, ein kleiner an Wiwi (vgl. die schwarze und die gelbe Hose).«

Ich: »Du, hat das Stellwagenpferd nicht dieselbe Farbe gehabt wie ein Lumpf?« (Es war nach seiner Angabe schwarz.)

Er (sehr betroffen): »Ja!«

Ich muß da einige Worte einschalten. Der Vater fragt zu viel und forscht nach eigenen Vorsätzen, anstatt den Kleinen sich äußern zu lassen. Dadurch wird die Analyse undurchsichtig und unsicher. Hans geht seinen eigenen Weg und leistet nichts, wenn man ihn von diesem ablocken will. Sein Interesse ist jetzt offenbar bei Lumpf und Wiwi, wir wissen nicht, weshalb. Die Krawallgeschichte ist so wenig befriedigend aufgeklärt wie die mit der gelben und schwarzen Hose. Ich vermute, sein scharfes Ohr hat die Verschiedenheit der Geräusche, wenn ein Mann oder ein Weib uriniert, sehr wohl bemerkt. Die Analyse hat das Material aber etwas künstlich in den Gegensatz der beiden Bedürfnisse gepreßt. Dem Leser, der noch selbst keine Analyse gemacht hat, kann ich nur den Rat geben, nicht alles sogleich verstehen zu wollen, sondern allem, was kommt, eine gewisse unparteiische Aufmerksamkeit zu schenken und das Weitere abzuwarten.

11. April.

Heute früh kommt Hans wieder ins Zimmer und wird, wie in allen den letzten Tagen, hinausgewiesen.

Später erzählt er: »Du, ich hab mir was gedacht:

»Ich bin in der Badewanne[Fußnote]Hans wird von der Mama gebadet. [Anmerkung des Vaters.], da kommt der Schlosser und schraubt sie los[Fußnote]Um sie in Reparatur zu nehmen. [Anmerkung des Vaters.]. Da nimmt er einen großen Bobrer und stoßt mich in den Bauch.«

Der Vater übersetzt sich diese Phantasie.

»Ich bin im Bette bei der Mama. Da kommt der Papa und treibt mich weg. Mit seinem großen Penis verdrängt er mich von der Mama.«

Wir wollen unser Urteil noch aufgeschoben halten.

Ferner erzählt er etwas zweites, was er sich ausgedacht: »Wir fahren im Zuge nach Gmunden. In der Station ziehen wir die Kleider an, werden damit aber nicht fertig und der Zug fährt mit uns davon.«

Später frage ich: »Hast du schon einmal ein Pferd Lumpf machen gesehen?«

Hans: »Ja, sehr oft.«

Ich: »Macht es einen starken Krawall beim Lumpf machen?«

Hans: »Ja!«

Ich: »An was erinnert dich der Krawall?«

Hans: »Wie wenn der Lumpf in den Topf fällt.«

Das Stellwagenpferd, das umfällt und Krawall mit den Füßen macht, ist wohl – ein Lumpf, der herabfällt und dabei Geräusch macht. Die Furcht vor der Defäkation, die Furcht vor schwer beladenen Wagen ist überhaupt gleich der Furcht vor schwer beladenem Bauche.

Auf diesen Umwegen dämmert dem Vater der richtige Sachverhalt.

11. April. Hans sagt beim Mittagessen: »Wenn wir nur in Gmunden eine Badewanne hätten, damit ich nicht in die Badeanstalt gehen muß.« Er wurde in Gmunden nämlich, um ihn warm zu baden, immer in die nahe gelegene Badeanstalt geführt, wogegen er mit heftigem Weinen zu protestieren pflegte. Auch in Wien schreit er immer, wenn er zum Baden in die große Wanne gesetzt oder gelegt wird. Er muß knieend oder stehend gebadet werden.

Diese Rede Hansens, der nun anfängt, der Analyse durch selbständige Äußerungen Nahrung zu geben, stellt die Verbindung zwischen seinen beiden letzten Phantasien (vom Schlosser, der die Badewanne abschraubt, und von der mißglückten Reise nach Gmunden) her. Der Vater hatte mit Recht aus letzterer eine Abneigung gegen Gmunden erschlossen. Übrigens wieder eine gute Mahnung daran, daß man das aus dem Unbewußten Auftauchende nicht mit Hilfe des Vorhergegangenen, sondern des Nachkommenden zu verstehen hat.

Ich frage ihn, ob und wovor er sich fürchtet.

Ich: »Weil ich hineinfällt.«

Ich: »Warum hast du dich aber nie gefürchtet, wenn du in der kleinen Badewanne gebadet worden bist?«

Hans: »Da bin ich ja gesessen, da hab' ich mich nicht legen können, die war ja zu klein.«

Ich: »Wenn du in Gmunden Schinakel gefahren bist, hast du dich nicht gefürchtet, daß du ins Wasser fällst?«

Hans: »Nein, weil ich mich angehalten hab', und da kann ich nicht hineinfallen. Ich fürcht' mich nur in der großen Badewanne, daß ich hineinfällt.«

Ich: »Da badest dich doch die Mama. Fürchtest du dich, daß dich die Mammi ins Wasser werfen wird?«

Hans: »Daß sie die Hände weggeben wird und ich falle ins Wasser mit dem Kopf.«

Ich: »Du weißt doch, die Mammi hat dich lieb, sie wird doch nicht die Hände weggeben.«

Hans: »Ich hab's halt geglaubt.«

Ich: »Warum?«

Hans: »Das weiß ich bestimmt nicht.«

Ich: »Vielleicht weil du schlimm warst und du geglaubt hast, daß sie dich nicht mehr gerne hat?«

Hans: »Ja!«

Ich: »Wenn du dabei warst, wie die Mammi die Hanna gebadet hat, hast du vielleicht gewünscht, sie soll die Hand loslassen, damit die Hanna hineinfällt?«

Hans: »Ja.«

Wir glauben, dies hat der Vater sehr richtig erraten.

12. April. Auf der Rückfahrt von Lainz in der zweiten Klasse sagt Hans, wie er die schwarzen Lederpöster sieht: »Pfui, da spei ich, bei den schwarzen Hosen und den schwarzen Pferden spei ich auch, weil ich muß Lumpf machen.«

Ich: »Hast du vielleicht bei der Mammi etwas Schwarzes gesehen, was dich erschreckt hat?«

Hans: »Ja!«

Ich: »Was denn?«

Hans: »Ich weiß nicht. Eine schwarze Bluse oder schwarze Strümpfe.«

Ich: »Vielleicht beim Wiwimacher schwarze Haare, wenn du neugierig warst und hingeschaut hast.«

Hans (entschuldigend): »Aber den Wiwimacher hab' ich nicht gesehen.«

Als er sich wieder einmal fürchtete, wie aus dem Hofort vis-à-vis ein Wagen fuhr, fragte ich: »Sieht dieses Tor nicht aus wie ein Podl?«

Er: »Und die Pferde sind die Lumpfe!« Seitdem sagt er immer, wenn er einen Wagen herausfahren sieht: »Schau, ein Lumpf kommt.« Die Form Lumpf ist ihm sonst ganz fremd, sie klingt wie ein Kosewort. Meine Schwägerin heißt ihr Kind immer »Wumpf«.

Am 13. April sieht er in der Suppe ein Stück Leber und sagt: »Pfui, ein Lumpf.« Auch faschirtes Fleisch ißt er sichtlich ungerne wegen der Form und Farbe, die ihn an einen Lumpf erinnern.

Abends erzählt meine Frau, Hans sei auf dem Balkon gewesen und habe dann gesagt: »Ich hab' gedacht, die Hanna ist am Balkon gewesen und ist hinuntergefallen.« Ich hatte ihm öfter gesagt, er soll, wenn die Hanna auf dem Balkon ist, achtgeben, daß sie nicht zu nah ans Geländer kommt, das von einem sezessionistischen Schlosser höchst ungeschickt – mit großen Öffnungen, die ich erst mit einem Drahtnetz verkleinern lassen mußte – konstruiert worden ist. Der verdrängte Wunsch Hansens ist sehr durchsichtig. Die Mama fragt ihn, ob es ihm lieber wäre, wenn die Hanna nicht da wäre, was er bejaht.

14. April.

Das Thema Hanna steht im Vordergrund. Er hatte, wie aus früheren Aufzeichnungen erinnerlich, gegen das neugeborene Kind, das ihm einen Teil der Liebe der Eltern raubte, eine große Aversion, die auch jetzt noch nicht ganz geschwunden und durch übergroße Zärtlichkeit nur zum Teil überkompensiert ist [Fußnote]Wenn das Thema »Hanna« das Thema »Lumpf« direkt ablöst, so leuchtet uns der Grund dafür endlich ein. Die Hanna ist selbst ein »Lumpf«, Kinder sind Lumpfe! Er äußerte sich öfter schon, der Storch solle kein Kind mehr bringen, wir sollen ihm Geld geben, daß er keines mehr aus der großen Kiste, worin die Kinder sind, bringe. (Vgl. die Furcht vor dem Möbelwagen. Sieht nicht ein Stellwagen wie eine große Kiste aus?) Die Hanna mache soviel Geschrei, das sei ihm lästig.

Einmal sagt er plötzlich: »Kannst du dich erinnern, wie die Hanna gekommen ist? Sie ist bei der Mammi im Bette gelegen, so lieb und brav.« (Dieses Lob hat verdächtig falsch geklungen!)

Dann unten vor dem Hause. Es ist abermals ein großer Fortschritt zu bemerken. Selbst Lastwagen flößen ihm geringere Furcht ein. Einmal ruft er fast freudig: »Da kommt ein Pferd mit was Schwarzem am Munde«, und ich kann endlich konstatieren, daß es ein Pferd mit einem Maulkorbe aus Leder ist. Hans hat aber gar keine Angst vor diesem Pferde.

Einmal schlägt er mit seinem Stocke auf das Pflaster und fragt: »Du, ist da ein Mann unten . . . einer, der begraben ist . . . , oder gibt's das nur am Friedhofe?« Ihn beschäftigt also nicht nur das Rätsel des Lebens, sondern auch das des Todes.

Zurückgekehrt sehe ich eine Kiste im Vorzimmer stehen und Hans sagt: »Hanna ist in so einer Kiste nach Gmunden mitgefahren. Immer wenn wir nach Gmunden gefahren sind, ist sie mitgefahren in der Kiste. Du glaubst mir schon wieder nicht? Wirklich, Vatti. Glaub' mir. Wir haben eine große Kiste gekriegt und da sind lauter Kinder drin, in der Badewanne sitzen sie drin. (In der Kiste ist eine kleine Badewanne eingepackt worden.) Ich hab' sie hineingesetzt, wirklich. Ich kann mich gut erinnern.« [\[Fußnote\]Er beginnt nun zu phantasieren. Wir erfahren, daß Kiste und Badewanne ihm das gleiche bedeuten. Vertretungen des Raumes, in dem sich die Kinder befinden. Beachten wir seine wiederholten Beteuerungen!](#)

Ich: »Was kannst du dich erinnern?«

Hans: »Daß die Hanna in der Kiste gefahren ist, weil ich's nicht vergessen hab'. Mein Ehrenwort!«

Ich: »Aber voriges Jahr ist doch die Hanna im Coupé mitgefahren.«

Hans: »Aber immer früher ist sie in der Kiste mitgefahren.«

Ich: »Hat die Mammi nicht die Kiste gehabt?«

Hans: »Ja, die Mammi hat sie gehabt!«

Ich: »Wo denn?«

Hans: »Zu Hause am Boden.«

Ich: »Hat sie sie vielleicht mit sich herumgetragen?« [\[Fußnote\]Die Kiste ist natürlich der Mutterleib. Der Vater will Hans andeuten, daß er dies versteht. Auch das Kästchen, in dem die Helden des Mythos ausgesetzt werden, von König Sargon von Agade an, ist nichts anderes. – Vgl. Ranks Studie: Der Mythos von der Geburt des Helden 1909 \(zweite Auflage 1922\).](#)

Hans: »Nein! Wenn wir jetzt nach Gmunden fahren, wird die Hanna auch in der Kiste fahren.«

Ich: »Wie ist sie denn aus der Kiste herausgekommen?«

Hans: »Man hat sie herausgenommen.«

Ich: »Die Mammi?«

Hans: »Ich und die Mammi, dann sind wir in den Wagen eingestiegen und die Hanna ist am Pferde geritten und der Kutscher hat »Hüöh« gesagt. Der Kutscher war am Bocke. Warst du mit? Die Mammi weiß es sogar. Die Mammi weiß es nicht, sie hat es schon wieder vergessen, aber nichts ihr sagen!«

Ich lasse mir alles wiederholen.

Hans: »Dann ist die Hanna ausgestiegen.«

Ich: »Sie hat noch gar nicht gehen können.«

Hans: »Wir haben sie dann heruntergehoben.«

Ich: »Wie hat sie denn am Pferde sitzen können, sie hat ja voriges Jahr noch gar nicht sitzen können.«

Hans: »O ja, sie hat schon gesessen und hat gerufen »Hüöh« und gepeitscht »Hüöh, hüöh« mit der Peitsche, die ich früher gehabt hab'. Das Pferd hat gar keinen Steigbügel gehabt und die Hanna hat geritten; Vatti, aber nicht im Spaße vielleicht.«

Was soll dieser hartnäckig festgehaltene Unsinn? Oh, es ist kein Unsinn, es ist Parodie und Hansens Rache an seinem Vater. Es heißt soviel als: *Kannst du mir zumuten, daß ich glauben soll, der Storch habe die Hanna im Oktober gebracht, wo ich doch den großen Leib der Mutter schon im Sommer, wie wir nach Gmunden gefahren sind, bemerkt hab', so kann ich verlangen, daß du mir meine Lügen glaubst.* Was kann die Behauptung, daß die Hanna schon im vorigen Sommer »in der Kiste« nach Gmunden mitgefahren ist, anderes bedeuten als sein Wissen um die Gravidität der Mutter? Daß er die Wiederholung dieser Fahrt in der Kiste für jedes folgende Jahr in Aussicht stellt, entspricht einer häufigen Form des Auftauchens eines unbewußten Gedankens – nein, der Storch hat sie in *ih*r Bett gelegt. Es war schon ganz seine Angst aus, eine solche Gravidität zur nächsten Sommerreise wiederholt zu sehen. Wir haben jetzt auch erfahren, durch welchen Zusammenhang ihm die Reise nach Gmunden verleidet war, was seine zweite Phantasie andeutete.

Später frage ich ihn, wie die Hanna nach ihrer Geburt eigentlich ins Bett der Mama gekommen ist.

Da kann er nun loslegen und den Vater »frotzeln«.

Hans: »Die Hanna ist halt gekommen. Die Frau Kraus (die Hebamme) hat sie ins Bett gelegt. Sie hat ja nicht gehen können. Aber der Storch hat sie im Schnabel getragen. Gehen hat sie ja nicht können. (In einem Zuge fortfahrend.) Der Storch ist bis im Gang gegangen auf der Stiegen und dann hat er geklopft und da haben alle geschlafen und er hat den richtigen Schlüssel gehabt und hat aufgesperrt und hat die Hanna in *dein* [\[Fußnote\]Hohn natürlich! Sowie die spätere Bitte, der Mama nichts von dem Geheimnis zu verraten.](#) Bett gelegt und die Mammi hat geschlafen – nein, der Storch hat sie in *ih*r Bett gelegt. Es war schon ganz Nacht, und dann hat sie der Storch ganz ruhig ins Bett gelegt, hat gar nicht gestrampelt, und dann hat er sich den Hut genommen, und dann ist er wieder weggegangen. Nein, Hut hat er nicht gehabt.«

Ich: »Wer hat sich den Hut genommen? Der Doktor vielleicht?«

Hans: »Dann ist der Storch weggegangen, nach Hause gegangen und dann hat er angeläutet und alle Leute im Hause haben nicht mehr geschlafen. Aber erzähl' das nicht der Mammi und der Tinni (der Köchin). Das ist Geheimnis!«

Ich: »Hast du die Hanna gerne?«

Hans: »O ja, sehr gerne.«

Ich: »Wäre es dir lieber, wenn die Hanna nicht auf die Welt gekommen wäre, oder ist es dir lieber, daß sie auf der Welt ist?«

Hans: »Mir wär' lieber, daß sie nicht auf die Welt gekommen wär'.«

Ich: »Warum?«

Hans: »Wenigstens schreit sie nicht so und ich kann das Schreien nicht aushalten.«

Ich: »Du schreist ja selbst.«

Hans: »Die Hanna schreit ja auch.«

Ich: »Warum kannst du es nicht aushalten?«

Hans: »Weil sie so stark schreit.«

Ich: »Aber sie schreit ja gar nicht.«

Hans: »Wenn man sie am nackten Popo haut, dann schreit sie.«

Ich: »Hast du sie einmal gehaut?«

Hans: »Wenn die Mammi sie auf den Popo haut, dann schreit sie.«

Ich: »Das hast du nicht gerne?«

Hans: »Nein . . . Warum? Weil sie so einen Krawall macht mit dem Schreien.«

Ich: »Wenn du lieber hättest, daß sie nicht auf der Welt wär', hast du sie ja gar nicht gern.«

Hans: »Hm, hm« (zustimmend).

Ich: »Deshalb hast du gedacht, wenn die Mammi sie badet, wenn sie die Hände weggeben möchte', dann möchte sie ins Wasser fallen . . . «

Hans (ergänzt): – »und sterben.«

Ich: »Und du wärst dann allein mit der Mammi. Und ein braver Bub' wünscht das doch nicht.«

Hans: »Aber denken darf er's.«

Ich: »Das ist aber nicht gut.«

Hans: »Wenn er's denken tut, ist es doch gut, damit man's dem Professor schreibt.« [\[Fußnote\]Wacker, kleiner Hans! Ich wünschte mir bei keinem Erwachsenen ein besseres Verständnis der Psychoanalyse.](#)

Später sag' ich ihm: »Weißt du, wenn die Hanna größer sein wird und wird sprechen können, wirst du sie schon lieber haben.«

Hans: »O nein. Ich hab' sie ja lieb. Wenn sie im Herbst groß sein wird, werd' ich mit ihr ganz allein in den Stadtpark gehen und werd' ihr alles erklären.«

Wie ich mit einer weiteren Aufklärung anfangen will, unterbricht er mich, wahrscheinlich, um mir zu erklären, daß es nicht so schlimm ist, wenn er der Hanna den Tod wünscht.

Hans: »Du, sie war doch schon längst auf der Welt, auch wie sie noch nicht da war. Beim Störche war sie doch auch auf der Welt.«

Ich: »Nein, beim Störche war sie vielleicht doch nicht.«

Hans: »Wer hat sie denn gebracht? Der Storch hat sie gehabt.«

Ich: »Woher hat er sie denn gebracht?«

Hans: »Na, von ihm.«

Ich: »Wo hat er sie denn gehabt?«

Hans: »In der Kiste, in der *Storchenkiste*.«

Ich: »Wie sieht denn die Kiste aus?«

Hans: »Rot. Rot angestrichen.« (Blut?)

Ich: »Wer hat dir's denn gesagt?«

Hans: »Die Mammi – ich hab' mir's gedacht – im Buche steht's.«

Ich: »In welchem Buche?«

Hans: »Im Bilderbuche.« (Ich lasse mir sein erstes Bilderbuch bringen. Dort ist ein Storchennest mit Störchen abgebildet auf einem roten Kamin. Das ist die Kiste; sonderbarerweise ist auf demselben Blatt ein Pferd zu sehen, das beschlagen wird. In die Kiste verlegt Hans die Kinder, da er sie im Neste nicht findet.)

Ich: »Was hat denn der Storch mit ihr gemacht?«

Hans: »Dann hat er die Hanna hergebracht. Im Schnabel. Weißt, der Storch, der in Schönbrunn ist, der in den Schirm beißt.« (Reminiszenz an einen kleinen Vorfall in Schönbrunn.)

Ich: »Hast du gesehen, wie der Storch die Hanna gebracht hat?«

Hans: »Du, da hab' ich doch noch geschlafen. In der Früh kann kein Storch ein Mädel oder einen Buben bringen.«

Ich: »Warum?«

Hans: »Das kann er nicht. Das kann ein Storch nicht. Weißt warum? Daß die Leute nicht sehen, und auf einmal, wenn Früh ist, ist ein Mädel da.« [\[Fußnote\]Man halte sich über Hansens Inkonsequenz nicht auf. Im vorigen Gespräch ist der Unglaube an den Storch aus seinem Unbewußten zum Vorschein gekommen, der mit seiner Erbitterung gegen den geheimtuerischen Vater verknüpft war. Jetzt ist er ruhiger geworden und antwortet mit offiziellen Gedanken, in denen er sich für die vielen mit der Storchhypothese verbundenen Schwierigkeiten Erklärungen zurecht gemacht hat.](#)

Ich: »Du warst aber damals doch neugierig, wie das der Storch gemacht hat?«

Hans: »O ja!«

Ich: »Wie hat die Hanna ausgesehen, wie sie gekommen ist?«

Hans (falsch): »Ganz weiß und lieb. Wie goldig.«

Ich: »Wie du sie aber das erstmal gesehen hast, hat sie dir aber nicht gefallen.«

Hans: »O sehr!«

Ich: »Du warst doch überrascht, daß sie so klein ist?«

Hans: »Ja!«

Ich: »Wie klein war sie?«

Hans: »Wie ein junger Storch.«

Ich: »Wie war's noch? Wie ein Lumpf vielleicht?«

Hans: »O nein, ein Lumpf ist viel größer . . . bissel kleiner, wie die Hanna wirklich.«

Ich hatte dem Vater vorhergesagt, daß die Phobie des Kleinen sich auf die Gedanken und Wünsche aus Anlaß der Geburt des Schwesterchens werde zurückführen lassen, aber ich hatte versäumt, ihn aufmerksam zu machen, daß ein Kind ein »Lumpf« für die infantile Sexualtheorie sei, so daß Hans den Exkrementalkomplex passieren werde. Aus dieser meiner Nachlässigkeit entsprang die zeitweise Verdunkelung der Kur. Jetzt nach erfolgter Klärung versucht der Vater, Hans über diesen wichtigen Punkt ein zweites Mal zu vernehmen.

Am nächsten Tage lasse ich mir die gestern erzählte Geschichte nochmals wiederholen. Hans erzählt: »Die Hanna ist in der großen Kiste nach Gmunden gefahren, und die Mammi im Coupé und die Hanna ist im Lastzuge mit der Kiste gefahren, und dann, wie wir in Gmunden waren, haben ich und die Mammi die Hanna herausgehoben, haben sie aufs Pferd gesetzt. Der Kutscher war am Bocke und die Hanna hat die vorige (vorjährige) Peitsche gehabt und hat das Pferd gepeitscht und hat immer gesagt: »Hüöh, und das war immer lustig, und der Kutscher hat auch gepeitscht. – Der Kutscher hat gar nicht gepeitscht, weil die Hanna die Peitsche gehabt hat. – Der Kutscher hat die Zügel gehabt – auch die Zügel hat die Hanna gehabt (wir sind jedesmal mit einem Wagen von der Bahn zum Hause gefahren; Hans sucht hier Wirklichkeit und Phantasie in Übereinstimmung zu bringen). In Gmunden haben wir die Hanna vom Pferde heruntergehoben, und sie ist allein über die Stiege gegangen.« (Als Hanna voriges Jahr in Gmunden war, war sie 8 Monate alt. Ein Jahr früher, worauf sich offenbar Hans' Phantasie bezieht, waren bei der Ankunft in Gmunden 5 Monate der Gravidität verstrichen.)

Ich: »Das vorige Jahr war die Hanna schon da.«

Hans: »Voriges Jahr ist sie im Wagen gefahren, aber ein Jahr vorher, wie sie bei uns auf der Welt war . . .«

Ich: »Bei uns war sie schon?«

Hans: »Ja, du bist doch schon immer gekommen, mit mir Schinakel zu fahren, und die Anna hat dich bedient.«

Ich: »Das war aber nicht voriges Jahr, da war die Hanna noch gar nicht auf der Welt.«

Hans: »Ja, da war sie auf der Welt. Wie sie erst in der Kiste gefahren ist, hat sie schon laufen können, schon »Anna« sagen.« (Das kann sie erst seit 4 Monaten.)

Ich: »Aber da war sie doch noch gar nicht bei uns.«

Hans: »O ja, da war sie doch beim Störche.«

Ich: »Wie alt ist denn die Hanna?«

Hans: »Sie wird im Herbst 2 Jahre. Die Hanna war doch da, du weißt es doch.«

Ich: »Und wann war sie beim Störche in der Storchenkiste?«

Hans: »Schon lange, bevor sie in der Kiste gefahren ist. Schon sehr lange.«

Ich: »Wie lange kann denn die Hanna gehen? Wie sie in Gmunden war, hat sie noch nicht gehen können.«

Hans: »Voriges Jahr nicht, sonst schon.«

Ich: »Die Hanna war doch nur einmal in Gmunden.«

Hans: »Nein! Sie war zweimal; ja, das ist richtig. Ich kann mich sehr gut erinnern. Frag' nur die Mammi, die wird dir's schon sagen.«

Ich: »Das ist doch nicht wahr.«

Hans: »Ja, das ist wahr. *Wie sie in Gmunden das erstmal war, hat sie geben und reiten können und später hat man sie tragen müssen.* – Nein, später ist sie erst geritten und voriges Jahr hat man sie tragen müssen.«

Ich: »Sie geht aber doch erst ganz kurze Zeit. In Gmunden hat sie nicht gehen können.«

Hans: »Ja, schreib's nur auf. Ich kann mich ganz gut erinnern. – Warum lachst du?«

Ich: »Weil du ein Schwindler bist, weil du ganz gut weißt, daß die Hanna nur einmal in Gmunden war.«

Hans: »Nein, das ist nicht wahr. Das erstmal ist sie auf dem Pferde geritten . . . und das zweitemal (wird offenbar unsicher).«

Ich: »War das Pferd vielleicht die Mammi?«

Hans: »Nein, ein wirkliches Pferd, beim Einspänner.«

Ich: »Wir sind doch immer mit einem Zweispänner gefahren.«
Hans: »So war's halt ein Fiaker.«
Ich: »Was hat die Hanna in der Kiste gegessen?«
Hans: »Man hat ihr ein Butterbrot und Hering und Rettig (ein Gmundner Nachtmahl) hineingegeben, und daweil die Hanna gefahren ist, hat sie sich das Butterbrot aufgeschmiert und hat 50mal gegessen.«
Ich: »Hat die Hanna nicht geschrien?«
Hans: »Nein!«
Ich: »Was hat sie denn gemacht?«
Hans: »Ganz ruhig d'rin gesessen.«
Ich: »Hat sie nicht gestoßen?«
Hans: »Nein, sie hat fortwährend gegessen und hat sich nicht einmal gerührt. Zwei große Häfen Kaffee hat sie ausgetrunken – bis in der Früh war alles weg und den Mist hat sie in der Kiste gelassen, die Blätter von den zwei Rettigen und ein Messer zum Rettigschneiden; sie hat alles zusammengeputzt wie ein Has', in einer Minute und sie war fertig. Das war eine Hetz'. Ich und die Hanna bin sogar mitgefahren in der Kiste, ich hab' in der Kiste geschlafen die ganze Nacht (wir sind vor 2 Jahren tatsächlich in der Nacht nach Gmunden gefahren) und die Mamma ist im Coupé gefahren. Immer haben wir gegessen auch im Wagen, das war eine Gaude. – Sie ist gar nicht am Pferde geritten (er ist jetzt unsicher geworden, weil er weiß, daß wir im Zweispänner gefahren sind) . . . sie ist im Wagen gesessen. Das ist das Richtige, aber ganz allein bin ich und die Hanna gefahren . . . die Mamma ist auf dem Pferde geritten, die Karolin' (unser Mädchen vom vorigen Jahre) auf dem andern . . . Du, was ich dir da erzähl', ist nicht einmal wahr.«
Ich: »Was ist nicht wahr?«
Hans: »Alles nicht. Du, wir setzen sie und mich in die Kiste [\[Fußnote\]Die Kiste für das Gmundner Gepäck, die im Vorzimmer steht. \[Anmerkung des Vaters.\]](#) und ich werde in die Kiste Wiwi machen. Ich werd' halt in die Hosen Wiwi machen, liegt mir gar nichts d'ran, ist gar keine Schand'. Du, das ist aber kein Spaß, aber lustig ist es schon!«
Er erzählt dann die Geschichte, wie der Storch gekommen ist, wie gestern, nur nicht, daß er beim Weggehen den Hut genommen hat.
Ich: »Wo hat der Storch den Türschlüssel gehabt?«
Hans: »In der Tasche.«
Ich: »Wo hat denn der Storch eine Tasche?«
Hans: »Im Schnabel.«
Ich: »Im Schnabel hat er ihn gehabt! Ich hab' noch keinen Storch gesehen, der einen Schlüssel im Schnabel gehabt hat.«
Hans: »Wie hat er denn hineinkommen können? Wie kommt denn der Storch von der Tür hinein? Das ist ja nicht wahr, ich hab' mich nur geirrt; der Storch läutet an und jemand macht auf.«
Ich: »Wie läutet er denn?«
Hans: »Auf der Glocke.«
Ich: »Wie macht er das?«
Hans: »Er nimmt den Schnabel und drückt mit dem Schnabel an.«
Ich: »Und er hat die Tür wieder zugemacht?«
Hans: »Nein, ein Dienstmädchen hat sie zugemacht. Die war ja schon auf, die hat ihm aufgemacht und zugemacht.«
Ich: »Wo ist der Storch zu Hause?«
Hans: »Wo? In der Kiste, wo er die Mäderl hat. In Schönbrunn vielleicht.«
Ich: »Ich hab' in Schönbrunn keine Kiste gesehen.«
Hans: »Die wird halt weiter weg sein. – Weißt, wie der Storch die Kiste aufmacht? Er nimmt den Schnabel – die Kiste hat auch einen Schlüssel – er nimmt den Schnabel und eins (eine Schnabelhälfte) läßt er auf und sperrt so auf (demonstriert es mir am Schreibtischschlosse). Das ist ja auch ein Henkel.«
Ich: »Ist so ein Mäderl nicht zu schwer für ihn?«
Hans: »O nein!«
Ich: »Du, sieht ein Stellwagen nicht wie eine Storchenkiste aus?«
Hans: »Ja!«
Ich: »Und ein Möbelwagen?«
Hans: »Ein Gsindelwerkwagen (Gsindelwerk: Schimpfwort für unartige Kinder) auch.«

17. April.

Gestern hat Hans seinen lange geplanten Vorsatz ausgeführt und ist in den Hof vis-à-vis hinübergewandert. Heute wollte er es nicht tun, weil gerade gegenüber dem Einfahrtstore ein Wagen an der Ausladerampe stand. Er sagte mir: »Wenn dort ein Wagen steht, so fürcht' ich mich, daß *ich die Pferde necken werde* und sie fallen um und machen mit den Füßen Krawall.«
Ich: »Wie neckt man denn Pferde?«
Hans: »Wenn man mit ihnen schimpft, dann neckt man sie, wenn man Hühü schreit.« [\[Fußnote\]Es hat ihm oft große Furcht eingejagt, wenn Kutscher die Pferde schlugen und Hü schrien. \[Anmerkung des Vaters.\]](#)
Ich: »Hast du Pferde schon geneckt?«
Hans: »Ja, schon öfter. Fürchten tu ich mich, daß ich's tu, aber wahr ist es nicht.«
Ich: »Hast du schon in Gmunden Pferde geneckt?«
Hans: »Nein!«
Ich: »Du neckst aber gerne Pferde?«
Hans: »O ja, sehr gerne!«
Ich: »Möchtest du sie gerne peitschen?«
Hans: »Ja!«
Ich: »Möchtest du die Pferde so schlagen, wie die Mamma die Hanna? Das hast du ja auch gerne.«
Hans: »Den Pferden schadet es ja nichts, wenn man sie schlägt. (So hab' ich ihm seinerzeit gesagt, um seine Furcht vor dem Peitschen der Pferde zu mäßigen.) Ich hab's einmal wirklich getan. Ich hab' einmal die Peitsche gehabt und hab' das Pferd gepeitscht und es ist umgefallen und hat mit den Füßen Krawall gemacht.«
Ich: »Wann?«
Hans: »In Gmunden.«
Ich: »Ein wirkliches Pferd? Das am Wagen angespannt war?«
Hans: »Es war außer'm Wagen.«
Ich: »Wo war's denn?«
Hans: »Ich hab's halt gehalten, daß es nicht davonrennen soll.« (Das klang natürlich alles unwahrscheinlich.)
Ich: »Wo war das?«
Hans: »Beim Brunnen.«
Ich: »Wer hat's dir erlaubt? Hat's der Kutscher dort stehen lassen?«
Hans: »Halt ein Pferd vom Stalle.«

Ich: »Wie ist es zum Brunnen gekommen?«
Hans: »Ich hab's hingeführt.«
Ich: »Woher? Aus dem Stalle?«
Hans: »Ich hab's herausgeführt, weil ich es hab' wollen peitschen.«
Ich: »War im Stalle niemand?«
Hans: »O ja, der Loisl (der Kutscher in Gmunden).«
Ich: »Hat er dir's erlaubt?«
Hans: »Ich hab' mit ihm lieb geredet, und er hat gesagt, ich darf es tun.«
Ich: »Was hast du ihm gesagt?«
Hans: »Ob ich das Pferd nehmen darf und peitschen und schreien. Er hat gesagt, ja.«
Ich: »Hast du's viel gepeitscht?«
Hans: »*Was ich dir da erzähl', ist gar nicht wahr.*«
Ich: »Was ist davon wahr?«
Hans: »Nix ist davon wahr, das hab' ich dir nur im Spaße erzählt.«
Ich: »Du hast nie ein Pferd aus dem Stalle geführt?«
Hans: »O nein!«
Ich: »Gewünscht hast du dir's.«
Hans: »O, gewünscht schon, gedacht hab' ich mir's.«
Ich: »In Gmunden?«
Hans: »Nein, erst hier. In der Früh' hab' ich mir's schon gedacht, wie ich ganz angezogen war; nein, in der Früh' im Bette.«
Ich: »Warum hast du mir's nie erzählt?«
Hans: »Ich hab' nicht d'ran gedacht.«
Ich: »Du hast dir's gedacht, weil du auf die Straßen gesehen hast.«
Hans: »Ja!«
Ich: »Wen möchtest du eigentlich gerne schlagen, die Mamma, die Hanna oder mich?«
Hans: »Die Mamma.«
Ich: »Warum?«
Hans: »Ich möcht' sie halt schlagen.«
Ich: »Wann hast du gesehen, daß jemand eine Mamma schlägt?«
Hans: »Ich hab's noch nie gesehen, in meinem Leben nie.«
Ich: »Und du möchtest es halt doch machen. Wie möchtest du das tun?«
Hans: »Mit dem Pracker.« (Mit dem Pracker droht die Mama öfter ihn zu schlagen.)
Für heute mußte ich das Gespräch abbrechen.
Auf der Gasse erklärte mir Hans: Stellwagen, Möbelwagen, Kohlenwagen seien Storchkistenwagen.
Das heißt also: gravide Frauen. Die sadistische Anwendung unmittelbar vorher kann nicht außer Zusammenhang mit unserem Thema sein.

21. April.

Heute früh erzählt Hans, er habe sich gedacht: »Ein Zug war in Lainz und ich bin mit der Lainzer Großmama nach Hauptzollamt gefahren. Du warst noch nicht herunter von der Brücke und der zweite Zug war schon in St. Veit. Wie du heruntergekommen bist, war der Zug schon da und da sind wir eingestiegen.« (Gestern war Hans in Lainz. Um auf den Einsteigeperron zu kommen, muß man über eine Brücke gehen. Von dem Perron sieht man die Schienen entlang bis zur Station St. Veit. Die Sache ist etwas undeutlich. Ursprünglich hat sich Hans wohl gedacht: er ist mit dem ersten Zuge, den ich versäumt habe, davongefahren, dann ist aus Unter-St. Veit ein zweiter Zug gekommen, mit dem ich nachgefahren bin. Ein Stück dieser Ausreißerphantasie hat er entstellt, so daß er schließlich sagt: »Wir sind beide erst mit dem zweiten Zuge weggefahren.« Diese Phantasie steht in Beziehung zu der letzten ungedeuteten, die davon handelt, wir hätten in Gmunden zuviel Zeit verbraucht, um die Kleider in der Bahn anzuziehen, und der Zug wäre davongefahren.)
Nachmittag vor dem Haus. Hans läuft plötzlich ins Haus, als ein Wagen mit zwei Pferden kommt, an dem ich nichts Außergewöhnliches bemerken kann. Ich frage ihn, was er hat. Er sagt: »Ich fürchte mich, weil die Pferde so stolz sind, daß sie umfallen.« (Die Pferde wurden vom Kutscher scharf am Zügel gehalten, so daß sie in kurzem Schritte gingen, die Köpfe hochhaltend – sie hatten wirklich einen stolzen Gang.)
Ich frage ihn, wer denn eigentlich so stolz sei.
Er: »Du, wenn ich ins Bett zur Mamma komm'.«
Ich: »Du wünschst also, ich soll umfallen?«
Er: »Ja, du sollst als Nackter (er meint: barfüßig wie seinerzeit Fritzl) auf einen Stein anstoßen und da soll Blut fließen und wenigstens kann ich mit der Mamma ein bißchen allein sein. Wenn du in die Wohnung heraufkommst, kann ich geschwind weglaufer von der Mamma, daß du's nicht siehst.«
Ich: »Kannst du dich erinnern, wer sich am Steine angestoßen hat?«
Er: »Ja, der Fritzl.«
Ich: »Wie der Fritzl hingefallen ist, was hast du dir gedacht?« [\[Fußnote\]Fritzl ist also tatsächlich gefallen, was er seinerzeit geleugnet hat.](#)
Er: »Daß du am Steine hinfliegen sollst.«
Ich: »Du möchtest also gerne zur Mamma?«
Er: »Ja!«
Ich: »Weshalb schimpf ich denn eigentlich?«
Er: »Das weiß ich nicht.« (!!)
Ich: »Warum?«
Er: »Weil du eifern tust.«
Ich: »Das ist doch nicht wahr!«
Er: »Ja, das ist wahr, du tust eifern, das weiß ich. Das muß wahr sein.«
Meine Erklärung, daß nur kleine Buben zur Mamma ins Bett kommen, große in ihrem eigenen Bett schlafen, hat ihm also nicht sehr imponiert.
Ich vermute, daß der Wunsch, das Pferd zu »necken« i. e. schlagen, anschreien, nicht, wie er angab, auf die Mama, sondern auf mich geht. Er hat die Mama wohl nur vorgeschoben, weil er mir das andere nicht eingestehen wollte. In den letzten Tagen ist er von besonderer Zärtlichkeit gegen mich.
Mit der Überlegenheit, die man »nachträglich« so leicht erwirbt, wollen wir den Vater korrigieren, daß der Wunsch Hansens, das Pferd zu »necken«, doppelt gefügt ist, zusammengesetzt aus einem dunkeln, sadistischen Gelüste auf die Mutter und einem klaren Rachedrange gegen den Vater. Der letztere konnte nicht eher reproduziert werden, als bis im Zusammenhange des Graviditätskomplexes das erstere an die Reihe gekommen war. Bei der Bildung der Phobie aus den unbewußten Gedanken findet ja eine Verdichtung statt; darum kann der Weg der Analyse niemals den Entwicklungsgang der Neurose wiederholen.

22. April.

Heute früh hat sich Hans wieder etwas gedacht: »Ein Gassenbube ist auf dem Wagerl gefahren und der Kondukteur ist gekommen und hat den Buben ganz nackt ausgezogen und bis in der Früh dort stehenlassen, und in der Früh hat der Bub dem Kondukteur 50 000 Gulden gegeben, damit er mit dem Wagerl fahren darf.«

(Vis-à-vis von uns fährt die Nordbahn. Auf einem Stockgeleise steht eine Draisine, auf der Hans einmal einen Gassenbuben fahren sah, was er auch tun wollte. Ich habe ihm gesagt, das dürfe man nicht, sonst käme der Kondukteur. Ein zweites Element der Phantasie ist der verdrängte Nacktheitswunsch.)

Wir merken schon seit einiger Zeit, daß Hansens Phantasie »im Zeichen des Verkehrs« schafft und konsequenterweise vom Pferde, das den Wagen zieht, zur Eisenbahn fortschreitet. So gesellt sich ja auch zu jeder Straßenphobie mit der Zeit die Eisenbahnangst hinzu.

Mittags höre ich, daß Hans *den ganzen Vormittag mit einer Gummipuppe gespielt habe, die er Grete nannte. Er hat durch die Öffnung, in der einmal das kleine Blechpfleichen befestigt war, ein kleines Taschenmesser hineingesteckt und ihr dann die Füße voneinandergerissen, um das Messer herausfallen zu lassen. Dem Kindermädchen sagte er, zwischen die Füße der Puppe zeigend: »Schau, hier ist der Wiwimacher!«*

Ich: »Was hast du denn heute eigentlich mit der Puppe gespielt?«

Er: »Ich hab' die Füße auseinandergerissen, weißt warum? Weil ein Messerl drin war, was die Mammi gehabt hat. Das hab' ich hineingegeben, wo der Knopf quietscht, und dann hab' ich die Fuß' auseinandergerissen und dort ist es hinausgegangen.«

Ich: »Weshalb hast du die Füße auseinandergerissen? Damit du den Wiwimacher sehen kannst?«

Er: »Er war ja auch zuerst da, da hab' ich ihn auch sehen können.«

Ich: »Weshalb hast du das Messer hineingegeben?«

Er: »Ich weiß es nicht.«

Ich: »Wie sieht denn das Messerl aus?«

Er bringt es mir.

Ich: »Hast du dir gedacht, es ist vielleicht ein kleines Kind?«

Er: »Nein, ich hab' mir gar nichts gedacht, aber der Storch hat, mir scheint, einmal ein kleines Kind gekriegt – oder wer.«

Ich: »Wann?«

Er: »Einmal. Ich hab's gehört, oder hab' ichs gar nicht gehört, oder hab' ich mich verredet?«

Ich: »Was heißt verredet?«

Er: »Es ist nicht wahr.«

Ich: »Alles, was man sagt, ist ein bisschen wahr.«

Er: »No ja, ein bißchen.«

Ich (nach einem Übergange): »Wie hast du dir gedacht, kommen die Hendl auf die Welt?«

Er: »Der Storch laßt sie halt wachsen, der Storch laßt die Hendl wachsen – nein, der liebe Gott.«

Ich erkläre ihm, daß die Hendl Eier legen und aus den Eiern wieder Hendl kommen.

Hans lacht.

Ich: »Warum lachst du?«

Er: »Weil mir's gefällt, was du mir da erzählst.«

Er sagt, er habe das bereits gesehen.

Ich: »Wo denn?«

Hans: »Bei dir!«

Ich: »Wo hab' ich ein Ei gelegt?«

Hans: »In Gmunden, ins Gras hast du ein Ei gelegt und auf einmal ist ein Hendl außigsprungen. Du hast einmal ein Ei gelegt, das weiß ich, das weiß ich ganz bestimmt. Weil mir's die Mammi gesagt hat.«

Ich: »Ich werde die Mammi fragen, ob das wahr ist.«

Hans: »Das ist gar nicht wahr, aber *ich* hab' schon einmal ein Ei gelegt, da ist ein Hendl außigsprungen.«

Ich: »Wo?«

Hans: »In Gmunden habe ich mich ins Gras gelegt, nein gekniet und da haben die Kinder gar nicht hergeschaut und auf einmal in der Früh hab' ich gesagt: Suchts, Kinder, gestern hab' ich ein Ei gelegt! Und auf einmal haben sie geschaut und auf einmal haben sie ein Ei gesehen und aus dem ist ein kleiner Hans gekommen. Was lachst du denn? Die Mammi weiß es nicht und die Karolin' weiß es nicht, weil niemand zugeschaut hat und auf einmal hab' ich ein Ei gelegt und auf einmal war's da. Wirklich. Vatti, wann wächst ein Hendl aus dem Ei? Wenn man es stehenläßt? Muß man das essen?«

Ich erkläre ihm das.

Hans: »No ja, lassen's wir bei der Henne, dann wächst ein Hendl. Packen wir's in die Kiste und lassen wir's nach Gmunden fahren.«

Hans hat die Leitung der Analyse mit einem kühnen Griff an sich gerissen, da die Eltern mit den längst berechtigten Aufklärungen zögerten, und in einer glänzenden Symptomhandlung mitgeteilt: »*Seht ihr, so stelle ich mir eine Geburt vor.*« Was er dem Dienstmädchen über den Sinn seines Spieles mit der Puppe gesagt, war nicht aufrichtig; dem Vater gegenüber weist er es direkt ab, daß er nur den Wiwimacher sehen wollte. Nachdem ihm der Vater gleichsam als Abschlagszahlung die Entstehung der Hühnchen aus dem Ei erzählt hat, vereinigen sich seine Unbefriedigung, sein Mißtrauen und sein Besserwissen zu einer herrlichen Persiflage, die sich in seinen letzten Worten zu einer deutlichen Anspielung auf die Geburt der Schwester steigert.

Ich: »Was hast du mit der Puppe gespielt?«

Hans: »Ich hab' ihr Grete gesagt.«

Ich: »Warum?«

Hans: »Weil ich ihr Grete gesagt hab'.«

Ich: »Wie hast du dich gespielt?«

Hans: »Ich hab' sie halt so gepflegt wie ein wirkliches Kind.«

Ich: »Möchtest du gerne ein kleines Mädel haben?«

Hans: »O ja. Warum nicht? Ich mag eins kriegen, aber die Mammi darf keines kriegen, ich mag's nicht.«

(Er hat sich schon oft so ausgesprochen. Er fürchtet durch ein drittes Kind noch weiter verkürzt zu werden.)

Ich: »Es bekommt doch nur eine Frau ein Kind.«

Hans: »Ich krieg ein Mädel.«

Ich: »Wo kriegst du es denn her?«

Hans: »No, vom Storch. *Er nimmt das Mädel heraus*, und das Mädel legt auf einmal ein Ei und aus dem Ei kommt dann noch eine Hanna heraus, noch eine Hanna. Aus der Hanna kommt noch eine Hanna. Nein, es kommt *eine* Hanna heraus.«

Ich: »Du möchtest gerne ein Mädel haben.«

Hans: »*Ja, nächstes Jahr krieg' ich eins*, das wird auch Hanna heißen.«

Ich: »Warum soll denn die Mammi kein Mädel bekommen?«

Hans: »Weil ich einmal ein Mädel mag.«

Ich: »Du kannst aber kein Mädel bekommen.«

Hans: »O ja, ein Bub kriegt ein Mädel und ein Mädel kriegt einen Buben.« [\[Fußnote\]Wiederum ein Stück infantiler Sexualtheorie mit ungeahntem Sinne.](#)

Ich: »Ein Bub bekommt keine Kinder. Kinder bekommen nur Frauen, Mammis.«

Hans: »Warum denn ich nicht?«

Ich: »Weil der liebe Gott es so eingerichtet hat.«

Hans: »Warum kriegst denn du keines? O ja, du wirst schon eins kriegen, nur warten.«

Ich: »Da kann ich lang warten.«

Hans: »Ich gehör' doch dir.«

Ich: »Aber die Mammi hat dich auf die Welt gebracht. Du gehörst dann der Mammi und mir.«

Hans: »Gehört die Hanna mir oder der Mammi?«

Ich: »Der Mammi.«

Hans: »Nein, mir. *Warum denn nicht mir und der Mammi?*«

Ich: »Die Hanna gehört mir, der Mammi und dir.«

Hans: »Na also!«

Ein wesentliches Stück fehlt natürlich dem Kinde im Verständnis der Sexualbeziehungen, solange das weibliche Genitale unentdeckt ist.

[Am 24. April](#) wird Hans von mir und meiner Frau soweit aufgeklärt, daß Kinder in der Mammi wachsen und dann, was große Schmerzen bereite, mittels Drückens wie ein »Lumpf« in die Welt gesetzt werden. Nachmittags sind wir vor dem Haus. Es ist bei ihm eine sichtliche Erleichterung eingetreten, er läuft Wagen nach, und nur der Umstand, daß er sich aus der Nähe des Haupttores nicht wegtraut, respektive zu keinem größeren Spaziergange zu bewegen ist, verrät den Rest von Angst.

Am 25. April rennt mir Hans mit dem Kopfe in den Bauch, was er schon früher einmal getan hat. Ich frage ihn, ob er eine Ziege ist.

Er sagt: »Ja ein Wieder« (Widder). – »Wo er einen Widder gesehen hat?«

Er: »In Gmunden, der Fritzl hat einen gehabt.« (Der Fritzl hat ein kleines, lebendes Schaf zum Spielen gehabt.)

Ich: »Von dem Lamperl mußt du mir erzählen, was hat es gemacht?«

Hans: »Du weißt, das Fräulein Mizzi (eine Lehrerin, die im Hause wohnte) hat immer die Hanna auf das Lamperl gesetzt, da hat es aber nicht aufstehen können, da hat es nicht stoßen können. Wenn man hingehet, stößt es schon, weil es Hörner hat. Der Fritzl tut's halt an der Schnur führen und an einen Baum anbinden.

Er bindet's immer an einen Baum an.«

Ich: »Hat das Lamperl dich gestoßen?«

Hans: »Hinaufgesprungen ist es auf mich, der Fritzl hat mich einmal hingegeben . . . ich bin einmal hingegangen und hab's nicht gewußt, und auf einmal ist es auf mich hinaufgesprungen. Das war so lustig – erschrocken bin ich nicht.«

Das ist gewiß unwahr.

Ich: »Hast du den Vatti gern?«

Hans: »O ja.«

Ich: »Vielleicht auch nicht?«

Hans (spielt mit einem kleinen Pferdel. In diesem Moment fällt das Pferdel um. Er schreit:) »Das Pferdel ist umgefallen! Siehst du, wie's Krawall macht!«

Ich: »Etwas ärgert dich am Vatti, daß ihn die Mammi gern hat.«

Hans: »Nein.«

Ich: »Weshalb weinst du also immer, wenn die Mammi mir einen Kuß gibt? Weil du eifersüchtig bist.«

Hans: »Das schon.«

Ich: »Was möchtest du denn machen, wenn du der Vatti wärst?«

Hans: »Und du der Hans? – Da möchte ich dich jeden Sonntag nach Lainz fahren, nein, auch jeden Wochentag. Wenn ich der Vatti wär', wär' ich gar brav.«

Ich: »Was möchtest du mit der Mammi machen?«

Hans: »Auch nach Lainz mitnehmen.«

Ich: »Was sonst noch?«

Hans: »Nix.«

Ich: »Weshalb bist du denn eifersüchtig?«

Hans: »Das weiß ich nicht.«

Ich: »In Gmunden warst du auch eifersüchtig?«

Hans: »In Gmunden nicht (das ist nicht wahr). In Gmunden hab' ich meine Sachen gehabt, einen Garten hab' ich in Gmunden gehabt und auch Kinder.«

Ich: »Kannst du dich erinnern, wie die Kuh das Kalberl bekommen hat?«

Hans: »O ja. Es ist mit einem Wagen dahergekommen (– das hat man ihm wohl damals in Gmunden gesagt; auch ein Stoß gegen die Storchtheorie –) und eine andere Kuh hat es aus dem Podl herausgedrückt.« (Das ist bereits die Frucht der Aufklärung, die er mit der »Wagerltheorie« in Einklang bringen will.)

Ich: »Das ist ja nicht wahr, daß es mit einem Wagerl gekommen ist; es ist aus der Kuh gekommen, die im Stalle war.«

Hans bestreitet es, sagt, er habe den Wagen in der Früh gesehen. Ich mache ihn aufmerksam, daß man ihm das wahrscheinlich erzählt hat, daß das Kalberl im Wagen gekommen sei. Er gibt es schließlich zu: »Es hat mir's wahrscheinlich die Berta gesagt oder nein – oder vielleicht der Hausherr. Er war dabei und es war doch Nacht, deshalb ist es doch wahr, wie ich's dir sage, oder mir scheint, es hat mir's niemand gesagt, ich hab' mir's in der Nacht gedacht.«

Das Kalberl wurde, wenn ich nicht irre, im Wagen weggeführt; daher die Verwechslung.

Ich: »Warum hast du dir nicht gedacht, der Storch hat's gebracht?«

Hans: »Das hab' ich mir nicht denken wollen.«

Ich: »Aber, daß die Hanna der Storch gebracht hat, hast du dir gedacht?«

Hans: »In der Früh (der Entbindung) hab' ich mir's gedacht. – Du Vatti, war der Herr Reisenbichler (der Hausherr) dabei, wie das Kalberl von der Kuh gekommen ist?« [\[Fußnote\]Hans, der Grund hat, gegen die Mitteilungen der Erwachsenen mißtrauisch zu sein, erwägt hier, ob der Hausherr glaubwürdiger sei als der Vater.](#)

Ich: »Ich weiß nicht. Glaubst du?«

Hans: »Ich glaub schon . . . Vatti, hast du schon öfter gesehen, wie ein Pferd etwas Schwarzes am Mund hat?«

Ich: »Ich hab's schon öfter gesehen auf der Straße in Gmunden.« [\[Fußnote\]Der Zusammenhang ist der: Das mit dem Schwarzen am Munde der Pferde hat ihm der Vater lange nicht glauben wollen, bis es sich endlich hat verifizieren lassen.](#)

Ich: »In Gmunden warst du oft im Bett bei der Mammi?«

Hans: »Ja.«

Ich: »Und dann hast dir gedacht, du bist der Vatti?«

Hans: »Ja.«

Ich: »Und dann hast du dich vor dem Vatti gefürchtet?«

Hans: » *Du weißt ja alles, ich hab' nichts gewußt.*«

Ich: »Wie der Fritzl gefallen ist, hast du dir gedacht, wenn der Vatti so fallen möchte, und wie dich das Lamperl gestoßen hat, wenn es den Vatti stoßen möcht'.

Kannst du dich an das Begräbnis in Gmunden erinnern?« (Das erste Begräbnis, das Hans sah. Er erinnert sich öfter daran, eine zweifellose Deckerinnerung.)

Hans: »Ja, was war da?«

Ich: »Da hast du gedacht, wenn der Vatti sterben möcht', wärst du der Vatti.«

Hans: »Ja.«

Ich: »Vor welchen Wagen fürchtest du dich eigentlich noch?«

Hans: »Vor allen.«

Ich: »Das ist doch nicht wahr.«

Hans: »Vor Fiakern, Einspannern nicht. Vor Stellwagen, vor Gepäckwagen, aber nur, wenn sie aufgeladen haben, wenn sie aber leer sind, nicht. Wenn es ein Pferd ist und voll aufgeladen hat, da fürcht' ich mich, und wenn's zwei Pferde sind und voll aufgeladen haben, da fürcht' ich mich nicht.«

Ich: »Vor den Stellwagen fürchtest du dich, weil drin soviel Leute sind?«

Hans: »Weil am Dach soviel Gepäck ist.«

Ich: »Hat die Mammi, wie sie die Hanna bekommen hat, nicht auch voll aufgeladen?«

Hans: »Die Mammi wird wieder voll aufgeladen sein, wenn sie wieder einmal eins haben wird, bis wieder eins wachsen wird, bis wieder eins drin sein wird.«

Ich: »Das möchtest du halt gern.«

Hans: »Ja.«

Ich: »Du hast gesagt, du willst nicht, daß die Mammi noch ein Kind bekommen soll.«

Hans: »So wird sie halt nicht mehr aufgeladen sein. Die Mammi hat gesagt, wenn die Mammi keins will, will's der liebe Gott auch nicht. Wird die Mammi auch keins wollen, so wird sie keins bekommen.«

(Hans hat natürlich gestern auch gefragt, ob in der Mammi noch Kinder sind. Ich habe ihm gesagt, nein, wenn der liebe Gott nicht will, wird's in ihr auch nicht wachsen.)

Hans: »Aber die Mammi hat mir gesagt, wenn sie nicht will, wird keins mehr wachsen, und du sagst, wenn der liebe Gott nicht will.«

Ich sagte ihm also, daß es so ist, wie ich gesagt habe, worauf er bemerkt: »Du warst doch dabei? Du weißt es gewiß besser.« – Er stellte also die Mama zur Rede, und die stellte die Konkordanz her, indem sie erklärte, wenn sie nicht wolle, wolle auch der liebe Gott nicht [\[Fußnote\]Ce que femme veut Dieu veut. Hans hat hier in seinem Scharfsinne wieder ein sehr ernsthaftes Problem entdeckt.](#)

¹ [Möglicherweise müßte das ganze Stück des Dialogs von den Worten »Hans hat natürlich gestern...« bis »wolle auch der liebe Gott nicht« in Klammern gesetzt werden, da alles sich am Tage vorher abgespielt hatte und nun erst berichtet wird. Als Freud von seinen englischen Übersetzern (im Jahre 1923) darauf aufmerksam gemacht wurde, gab er zu, daß es wahrscheinlich so gewesen sei, meinte aber, man sollte den Text doch unverändert lassen, da es sich um die Nachschrift der Aufzeichnungen von Hansens Vater handele.]

Ich: »Mir scheint, du wünschst doch, die Mammi soll ein Kind bekommen?«

Hans: »Aber haben will ich's nicht.«

Ich: »Aber du wünschst es?«

Hans: »Wünschen schon.«

Ich: »Weißt du, warum du es wünschst? Weil du gern der Vatti sein möchtest.«

Hans: »Ja . . . Wie ist die Geschichte?«

Ich: »Welche Geschichte?«

Hans: »Ein Vatti kriegt doch kein Kind, wie ist die Geschichte' dann, wenn ich gern der Vatti sein möchte?«

Ich: »Du möchtest der Vatti sein und mit der Mammi verheiratet sein, möchtest so groß sein wie ich und einen Schnurrbart haben und möchtest, daß die Mammi ein Kind bekommen soll.«

Hans: »Vatti, und bis ich verheiratet sein werde, werde ich nur eines kriegen, wenn ich will, wenn ich mit der Mammi verheiratet sein werde, und wenn ich kein Kind will, will der liebe Gott auch nicht, wenn ich geheiratet hab'«

Ich: »Möchtest du gern mit der Mammi verheiratet sein?«

Hans: »O ja.«

Man merkt es deutlich, wie das Glück in der Phantasie noch durch die Unsicherheit über die Rolle des Vaters und die Zweifel an der Beherrschung des Kinderkriegens gestört wird.

Am Abend desselben Tages sagt Hans, wie er ins Bett gelegt wird, zu mir: »Du, weißt du, was ich jetzt mach'? Jetzt sprech' ich noch bis 10 Uhr mit der Grete, die ist bei mir im Bett. Immer sind meine Kinder bei mir im Bett. Kannst du mir sagen, wie das ist?« – Da er schon sehr schläfrig ist, verspreche ich ihm, wir würden das morgen aufschreiben, und er schläft ein.

Aus den früheren Aufzeichnungen ergibt sich, daß Hans seit seiner Rückkehr von Gmunden immer von seinen »Kindern« phantasiert, er führt mit ihnen Gespräche usw. [\[Fußnote\]Es ist keine Nötigung, hier bei Hans einen femininen Zug von Sehnsucht nach Kinderhaben anzunehmen. Da er seine beseligenden Erlebnisse als Kind bei der Mutter gehabt hat, wiederholt er diese nun in aktiver Rolle, wobei er selbst die Mutter spielen muß.](#)

[Am 26. April](#) frage ich ihn also, warum er denn immer von seinen Kindern spricht.

Hans: »Warum? *Weil ich so gerne Kinder haben mag, aber ich wünsch' mir's nie, haben mag ich sie nicht.*« [\[Fußnote\]Der so auffällige Widerspruch ist der zwischen Phantasie und Wirklichkeit – wünschen und haben. Er weiß, daß er in Wirklichkeit Kind ist, da würden ihn andere Kinder nur stören, in der Phantasie ist er Mutter und braucht Kinder, mit denen er die selbst erlebten Zärtlichkeiten wiederholen kann.](#)

Ich: »Hast du dir immer vorgestellt, die Berta, die Olga usw. sind deine Kinder?«

Hans: »Ja, der Franzl, der Fritzl und der Paul (sein Gespieler in Lainz) auch und die Lodi.« Ein fingierter Name. Sein Lieblingskind, von dem er am öftesten spricht. – Ich betone hier, daß die Persönlichkeit der Lodi nicht erst seit einigen Tagen, seit dem Datum der letzten Aufklärung (24. April), besteht.

Ich: »Wer ist die Lodi? Ist sie in Gmunden?«

Hans: »Nein.«

Ich: »Gibts eine Lodi?«

Hans: »Ja, ich kenn' sie schon.«

Ich: »Welche denn?«

Hans: »Die da, die ich hab'.«

Ich: »Wie sieht sie denn aus?«

Hans: »Wie? Schwarze Augen, schwarze Haare . . . ich hab' sie einmal mit der Mariedl (in Gmunden) getroffen, wie ich in die Stadt gegangen bin.«

Wie ich Näheres wissen will, stellt sich heraus, daß dies erfunden ist [\[Fußnote\]Es könnte doch sein, daß Hans eine zufällige Begegnung in Gmunden zum Ideal erhoben hat, das übrigens in der Farbe von Augen und Haaren der Mutter nachgebildet ist.](#)

Ich: »Du hast also gedacht, du bist die Mammi?«

Hans: »Ich war auch wirklich die Mammi.«

Ich: »Was hast du denn mit den Kindern gemacht?«

Hans: »Bei mir hab' ich sie schlafen lassen, Mädeln und Buben.«

Ich: »Jeden Tag?«

Hans: »Na freilich.«

Ich: »Hast du mit ihnen gesprochen?«

Hans: »Wenn alle Kinder nicht ins Bett hineingegangen sind, habe ich welche Kinder aufs Sofa gelegt und welche in den Kinderwagen gesetzt, wenn noch übrig geblieben sind, hab' ich sie am Boden getragen und in die Kiste gelegt, da waren noch Kinder und ich hab' sie in die andere Kiste gelegt.«

Ich: »Also die Storchkinderkisten sind am Boden gestanden?«

Hans: »Ja.«

Ich: »Wann hast du die Kinder bekommen? War die Hanna schon auf der Welt?«

Hans: »Ja, schon lange.«

Ich: »Aber von wem hast du dir gedacht, daß du die Kinder bekommen hast?«

Hans: »No, von mir.« [\[Fußnote\]Hans kann nicht anders als vom Standpunkte des Autoerotismus antworten.](#)

Ich: »Damals hast du aber noch gar nicht gewußt, daß die Kinder von einem kommen.«

Hans: »Ich hab' mir gedacht, der Storch hat sie gebracht.« (Offenbar Lüge und Ausflucht) [\[Fußnote\]Es sind Phantasie-, d. h. Onaniekinder.](#)

Ich: »Gestern war die Grete bei dir, aber du weißt doch schon, daß ein Bub keine Kinder haben kann.«
Hans: »No ja, ich glaub's aber doch.«
Ich: »Wie bist du auf den Namen Lodi gekommen? So heißt doch kein Mädel. Vielleicht Lotti?«
Hans: »O nein, Lodi. Ich weiß nicht, aber ein schöner Name ist es doch.«
Ich (scherzend): »Meinst du vielleicht eine Schokolodi?«
Hans (sofort): »Nein, eine Saffalodi [[Fußnote](#)][Saffaladi = Zervelatwurst. Meine Frau erzählt gern, daß ihre Tante immer Soffilodi sagt, das mag er gehört haben. \[Anmerkung des Vaters.\]](#) . . . weil ich so gern Wurst essen tu, Salami auch.«
Ich: »Du, sieht eine Saffalodi nicht wie ein Lumpf aus?«
Hans: »Ja!«
Ich: »Wie sieht denn ein Lumpf aus?«
Hans: »Schwarz. Weißt (zeigt auf meine Augenbrauen und Schnurrbart) wie das und das.«
Ich: »Wie noch? Rund wie eine Saffalodi?«
Hans: »Ja.«
Ich: »Wenn du am Topf gesessen bist und ein Lumpf gekommen ist, hast du dir gedacht, daß du ein Kind bekommst?«
Hans (lachend): »Ja, in der —gasse schon und auch hier.«
Ich: »Weißt du, wie die Stellwagenpferde umgefallen sind? Der Wagen sieht doch wie eine Kinderkiste aus, und wenn das schwarze Pferd umgefallen ist, war es so . . .«
Hans (ergänzend): »Wie wenn man ein Kind bekommt.«
Ich: »Und was hast du dir gedacht, wie es mit den Füßen Krawall gemacht hat?«
Hans: »Na, wenn ich mich nicht will am Topf setzen und lieber spielen, dann mach' ich so mit den Füßen Krawall.« (Er stampft mit den Füßen auf.)
Daher interessierte es ihn so sehr, ob man *gern* oder *ungern* Kinder bekommt.
Hans spielt heute fortwährend Gepäckkisten auf- und abladen, wünscht sich auch einen Leiterwagen mit solchen Kisten als Spielzeug. Im Hofe des Hauptzollamtes gegenüber interessierte ihn am meisten das Auf- und Abladen der Wagen. Er erschrak auch am heftigsten, wenn ein Wagen aufgeladen hatte und fortfahren sollte. »Die Pferde werden fallen.« [[Fußnote](#)][Heißt man es nicht »niederkommen«, wenn eine Frau gebärt?](#) Die Türen des Hauptzollamtsschuppens nannte er »Loch« (das erste, zweite, dritte . . . Loch). Jetzt sagt er »Podlloch.«
Die Angst ist fast gänzlich geschwunden, nur will er in der Nähe des Hauses bleiben, um einen Rückzug zu haben, wenn er sich fürchten sollte. Er flüchtet aber nie mehr ins Haus hinein, bleibt immer auf der Straße. Bekanntlich hat das Kranksein damit begonnen, daß er auf dem Spaziergange weinend umkehrte, und als man ihn ein zweites Mal zwang, spazierenzugehen, nur bis zur Stadtbahnstation »Hauptzollamt« ging, von der aus man unsere Wohnung noch sieht. Bei der Entbindung der Frau war er natürlich von ihr getrennt, und die jetzige Angst, die ihn hindert, die Nähe des Hauses aufzugeben, ist noch die damalige Sehnsucht.

30. April.

Da Hans wieder mit seinen imaginären Kindern spielt, sage ich ihm: »Wieso leben denn deine Kinder noch? Du weißt ja, daß ein Bub keine Kinder bekommen kann.«
Hans: »Das weiß ich. Früher war ich die Mammi, *jetzt bin ich der Vatti*.«
Ich: »Und wer ist die Mammi zu den Kindern?«
Hans: »No, die Mammi, und du bist der *Großmatti*.«
Ich: »Also du möchtest so groß sein wie ich, mit der Mammi verheiratet sein, und sie soll dann Kinder bekommen.«
Hans: »Ja, das möcht' ich und die *Lainzerin* (meine Mutter) ist dann die Großmammi.«
Es geht alles gut aus. Der kleine Ödipus hat eine glücklichere Lösung gefunden, als vom Schicksal vorgeschrieben ist. Er gönnt seinem Vater, anstatt ihn zu beseitigen, dasselbe Glück, das er für sich verlangt; er ernennt ihn zum Großvater und verheiratet auch ihn mit der eigenen Mutter.
Am 1. Mai kommt Hans mittags zu mir und sagt: »Weißt was? Schreiben wir was für den Professor auf.«
Ich: »Was denn?«
Hans: »Vormittag war ich mit allen meinen Kindern auf dem Klosett. Zuerst hab' ich Lumpf gemacht und Wiwi und sie haben zugeschaut. Dann hab' ich sie aufs Klosett gesetzt und sie haben Wiwi und Lumpf gemacht und ich hab' ihnen den Podl mit Papier ausgewischt. Weißt warum? Weil ich so gerne Kinder haben möcht', dann möcht' ich ihnen alles tun, sie aufs Klosett führen, ihnen den Podl abputzen, halt alles, was man mit Kindern tut.«
Es wird nach dem Geständnisse dieser Phantasie wohl kaum angehen, die an die exkrementellen Funktionen geknüpfte Lust bei Hans in Abrede zu stellen. Nachmittags wagt er sich zum erstenmal in den Stadtpark. Da es 1. Mai ist, fahren wohl weniger Wagen als sonst, immerhin genug, die ihn bisher abgeschreckt haben. Er ist sehr stolz auf seine Leistung, und ich muß mit ihm nach der Jause noch einmal in den Stadtpark gehen. Auf dem Wege treffen wir einen Stellwagen, den er mir zeigt: »Schau, einen Storchenkistenwagen!« Wenn er, wie geplant ist, morgen mit mir wieder in den Stadtpark geht, kann man die Krankheit wohl als geheilt ansehen.

[Am 2. Mai](#) früh kommt Hans: »Du, ich hab' mir heute was gedacht.« Zuerst hat er's vergessen, später erzählt er unter beträchtlichen Widerständen: »*Es ist der Installateur gekommen und hat mir mit einer Zange zuerst den Podl weggenommen und hat mir dann einen andern gegeben und dann den Wiwimacher.* Er hat gesagt: Laß den Podl sehen und ich hab' mich umdrehen müssen, und er hat ihn weggenommen und dann hat er gesagt: Laß den Wiwimacher sehen.«

Der Vater erfaßt den Charakter der Wunschphantasie und zweifelt keinen Moment an der einzig gestatteten Deutung.

Ich: »Er hat dir einen *größeren* Wiwimacher und einen *größeren* Podl gegeben.«

Hans: »Ja.«

Ich: »Wie der Vatti sie hat, weil du gerne der Vatti sein möchtest?«

Hans: »Ja, und so einen Schnurrbart wie du möcht' ich auch haben und solche Haare.« (Deutet auf die Haare an meiner Brust.)

Die Deutung der vor einiger Zeit erzählten Phantasie: Der Installateur ist gekommen und hat die Badewanne abgeschraubt und hat mir dann einen Bohrer in den Bauch eingesetzt, rektifiziert sich demnach: Die große Badewanne bedeutet den »Podl«, der Bohrer oder Schraubenzieher, wie damals schon gedeutet, den Wiwimacher [[Fußnote](#)][Vielleicht darf man hinzusetzen, daß der »Bohrer« nicht ohne Beziehung auf das Wort »geboren«, »Geburt« gewählt worden ist. Das Kind würde so zwischen »gebohrt« und »geboren« keinen Unterschied machen. Ich akzeptiere diese mir von einem kundigen Kollegen mitgeteilte Vermutung, weiß aber nicht zu sagen, ob hier ein tieferer allgemeiner Zusammenhang oder die Ausnützung eines dem Deutschen eigentümlichen Sprachzufalles vorliegt. Auch Prometheus \(Pramantha\), der Menschenschöpfer, ist etymologisch der »Bohrer«. Vgl. Abraham, *Traum und Mythos*. 4. Heft der *Schriften zur angewandten Seelenkunde*, 1909.](#) Es sind identische Phantasien. Es eröffnet sich auch ein neuer Zugang zu Hansens Furcht vor der großen Badewanne, die übrigens auch bereits abgenommen hat. Es ist ihm unlieb, daß sein »Podl« zu klein ist für die große Wanne.

In den nächsten Tagen nimmt die Mutter wiederholt das Wort, um ihrer Freude über die Herstellung des Kleinen Ausdruck zu geben.

Nachtrag des Vaters eine Woche später:

Geehrter Herr Professor! Ich möchte die Krankengeschichte Hansens noch durch folgendes ergänzen:

1. Die Remission nach der ersten Aufklärung war nicht so vollständig, wie ich sie vielleicht dargestellt habe. Hans ging allerdings spazieren, aber nur gezwungen und mit großer Angst. Einmal ging er mit mir bis zur Station »Hauptzollamt«, von wo man noch die Wohnung sieht, und war nicht weiter zu bringen.
2. Ad: Himbeersaft, Schießgewehr. Himbeersaft bekommt Hans bei der Verstopfung. Schießen und Scheißen ist eine auch ihm geläufige Wortvertauschung.
3. Als Hans aus unserem Schlafzimmer in ein eigenes Zimmer separiert wurde, war er ungefähr 4 Jahre alt.

4. Ein Rest ist noch jetzt da, der sich nicht mehr in Furcht, sondern in normalem Fragetrieb äußert. Die Fragen beziehen sich meist darauf, woraus die Dinge verfertigt sind (Tramways, Maschinen usw.), wer die Dinge macht usw. Charakteristisch für die meisten Fragen ist, daß Hans fragt, obzwar er sich die Antwort bereits selbst gegeben hat. Er will sich nur vergewissern. Als er mich einmal mit Fragen sehr ermüdet hatte und ich ihm sagte: »Glaubst du denn, daß ich dir auf alles antworten kann, was du fragst?«, meinte er: »No, ich hab' geglaubt, weil du das vom Pferd gewußt hast, daß du das auch weißt.«

5. Von der Krankheit spricht Hans nur mehr historisch: »Damals, wie ich die Dummheit gehabt hab'.«

6. Der ungelöste Rest ist der, daß Hans sich den Kopf zerbricht, was der Vater mit dem Kinde zu tun hat, da doch die Mutter das Kind zur Welt bringt. Man kann das aus den Fragen schließen, wie: »Nicht wahr, ich gehör' auch dir.« (Er meint, nicht nur der Mutter.) Das: wieso er mir gehört, ist ihm nicht klar. Dagegen habe ich keinen direkten Beweis, daß er, wie Sie meinen, einen Koitus der Eltern belauscht hätte.

7. Bei einer Darstellung müßte vielleicht doch auf die Heftigkeit der Angst aufmerksam gemacht werden, da man sonst sagen würde: »Hätte man ihn nur ordentlich durchgeprügelt, so wäre er schon spazierengegangen.«

Ich setze abschließend hinzu: Mit der letzten Phantasie Hansens war auch die vom Kastrationskomplex stammende Angst überwunden, die peinliche Erwartung ins Beglückende gewendet. Ja, der Arzt, Installateur usw. kommt, er nimmt den Penis ab, aber nur um einen größeren dafür zu geben. Im übrigen mag unser kleiner Forscher nur frühzeitig die Erfahrung machen, daß alles Wissen Stückwerk ist und daß auf jeder Stufe ein ungelöster Rest bleibt.

III. Epikrise

Nach drei Richtungen werde ich nun diese Beobachtung von der Entwicklung und Lösung einer Phobie bei einem noch nicht fünfjährigen Knaben zu prüfen haben: erstens, inwieweit sie die Behauptungen unterstützt, die ich in den *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, (1905 d), aufgestellt habe; zweitens, was sie zum Verständnis der so häufigen Krankheitsform zu leisten vermag; drittens, was sich ihr etwa zur Aufklärung des kindlichen Seelenlebens und zur Kritik unserer Erziehungsabsichten abgewinnen läßt.

1

Mein Eindruck geht dahin, daß das Bild des kindlichen Sexuallebens, wie es aus der Beobachtung des kleinen Hans hervortritt, in sehr guter Übereinstimmung mit der Schilderung steht, die ich in meiner *Sexualtheorie* nach psychoanalytischen Untersuchungen an Erwachsenen entworfen habe. Aber ehe ich daran gehe, die Einzelheiten dieser Übereinstimmung zu verfolgen, werde ich zwei Einwendungen erledigen müssen, welche sich gegen die Verwertung dieser Analyse erheben. Die erste lautet: Der kleine Hans sei kein normales Kind, sondern, wie die Folge, eben die Erkrankung, lehrt, ein zur Neurose disponiertes, ein kleiner »Hereditärer«, und es sei darum unstatthaft, Schlüsse, die vielleicht für ihn Geltung haben, auf andere, normale Kinder zu übertragen. Ich werde diesen Einwand, da er den Wert der Beobachtung bloß einschränkt, nicht völlig aufhebt, später berücksichtigen. Der zweite und strengere Einspruch wird behaupten, daß die Analyse eines Kindes durch seinen Vater, der, in *meinen* theoretischen Anschauungen befangen, mit *meinen* Vorurteilen behaftet, an die Arbeit geht, überhaupt eines objektiven Wertes entbehre. Ein Kind sei selbstverständlich in hohem Grade suggestierbar, vielleicht gegen keine Person mehr als gegen seinen Vater; es lasse sich alles dem Vater zuliebe aufdrängen zum Dank dafür, daß er sich soviel mit ihm beschäftige, seine Aussagen hätten keine Beweiskraft und seine Produktionen in Einfällen, Phantasien und Träumen erfolgten natürlich in der Richtung, nach welcher man es mit allen Mitteln gedrängt habe. Kurz, es sei wieder einmal alles »Suggestion« und deren Entlarvung beim Kinde nur sehr erleichtert im Vergleiche mit dem Erwachsenen.

Sonderbar; ich weiß mich zu erinnern, als ich mich vor 22 Jahren in den Streit der wissenschaftlichen Meinungen einzumengen begann, mit welchem Spotte damals von der älteren Generation der Neurologen und Psychiater die Aufstellung der Suggestion und ihrer Wirkungen angegriffen wurde. Seither hat sich die Situation gründlich geändert; der Widerwille ist in allzu entgegenkommende Bereitwilligkeit umgeschlagen, und dies nicht allein infolge der Wirkung, welche die Arbeiten Liebeaults, Bernheims und ihrer Schüler im Laufe dieser Dezennien entfalten mußten, sondern auch, weil unterdes die Entdeckung gemacht wurde, welche Denkensparnis mit der Anwendung des Schlagwortes »Suggestion« verbunden werden kann. Weiß doch niemand und bekümmert sich auch niemand zu wissen, was die Suggestion ist, woher sie rührt und wann sie sich einstellt; genug, daß man alles im Psychischen Unbequeme »Suggestion« heißen darf.

Ich teile nicht die gegenwärtig beliebte Ansicht, daß Kinderaussagen durchwegs willkürlich und unverläßlich seien. Willkür gibt es im Psychischen überhaupt nicht; die Unverläßlichkeit in den Aussagen der Kinder rührt her von der Übermacht ihrer Phantasie, wie die Unverläßlichkeit der Aussagen Erwachsener von der Übermacht ihrer Vorurteile. Sonst lügt auch das Kind nicht ohne Grund und hat im ganzen mehr Neigung zur Wahrheitsliebe als die Großen. Mit einer Verwerfung der Angaben unseres kleinen Hans in Bausch und Bogen täte man ihm gewiß schweres Unrecht; man kann vielmehr ganz deutlich unterscheiden, wo er unter dem Zwange eines Widerstandes fälscht oder zurückhält, wo er, selbst unentschieden, dem Vater beipflichtet, was man nicht als beweisend gelten lassen muß, und wo er, vom Drucke befreit, übersprudelnd mitteilt, was seine innere Wahrheit ist, und was er bisher allein gewußt hat. Größere Sicherheiten bieten auch die Angaben der Erwachsenen nicht. Bedauerlich bleibt, daß keine Darstellung einer Psychoanalyse die Eindrücke wiedergeben kann, die man während ihrer Ausführung empfängt, daß die endgültige Überzeugung nie durchs Lesen, sondern nur durchs Erleben vermittelt werden kann. Aber dieser Mangel haftet den Analysen mit Erwachsenen in gleichem Maße an.

Den kleinen Hans schildern seine Eltern als ein heiteres, aufrichtiges Kind, und so dürfte er auch durch die Erziehung geworden sein, die ihm die Eltern schenken, die wesentlich in der Unterlassung unserer gebräuchlichen Erziehungssünden bestand. Solange er in fröhlicher Naivität seine Forschungen pflegen konnte, ohne Ahnung der aus ihnen bald erwachsenden Konflikte, teilte er sich auch rückhaltlos mit, und die Beobachtungen aus der Zeit vor seiner Phobie unterliegen auch keinem Zweifel und keiner Beanstandung. In der Zeit der Krankheit und während der Analyse beginnen für ihn die Inkongruenzen zwischen dem, was er sagt, und dem, was er denkt, zum Teil darin begründet, daß sich ihm unbewußtes Material aufdrängt, das er nicht mit einem Male zu bewältigen weiß, zum andern Teil infolge der inhaltlichen Abhaltungen, die aus seinem Verhältnisse zu den Eltern stammen. Ich behaupte, daß ich unparteiisch bleibe, wenn ich das Urteil ausspreche, daß auch diese Schwierigkeiten nicht größer ausgefallen sind als in soviel anderen Analysen mit Erwachsenen.

Während der Analyse allerdings muß ihm vieles gesagt werden, was er selbst nicht zu sagen weiß, müssen ihm Gedanken eingegeben werden, von denen sich noch nichts bei ihm gezeigt hat, muß seine Aufmerksamkeit die Einstellung nach jenen Richtungen erfahren, von denen her der Vater das Kommende erwartet. Das schwächt die Beweiskraft der Analyse; aber in jeder verfährt man so. Eine Psychoanalyse ist eben keine tendenzlose, wissenschaftliche Untersuchung, sondern ein therapeutischer Eingriff; sie will an sich nichts beweisen, sondern nur etwas ändern. Jedesmal gibt der Arzt in der Psychoanalyse dem Patienten die bewußten Erwartungsvorstellungen, mit deren Hilfe er instande sein soll, das Unbewußte zu erkennen und zu erfassen, das eine Mal in reichlicherem, das andere in bescheidenerem Ausmaße. Es gibt eben Fälle, die mehr, und andere, die weniger Nachhilfe brauchen. Ohne solche Hilfe kommt niemand aus. Was man etwa bei sich allein zu Ende bringen kann, sind leichte Störungen, niemals eine Neurose, die sich dem Ich wie etwas Fremdes entgegengestellt hat; zur Bewältigung einer solchen braucht es den andern, und soweit der andere helfen kann, soweit ist die Neurose heilbar. Wenn es im Wesen einer Neurose liegt, sich .vom »andern« abzuwenden, wie es die Charakteristik der als *Dementia praecox* zusammengefaßten Zustände zu enthalten scheint, so sind eben darum diese Zustände für unsere Bemühung unheilbar. Es ist nun zugegeben, daß das Kind wegen der geringen Entwicklung seiner intellektuellen Systeme einer besonders intensiven Nachhilfe bedarf. Aber was der Arzt dem Patienten mitteilt, stammt doch selbst wieder aus analytischen Erfahrungen, und es ist wirklich beweisend genug, wenn mit dem Aufwande dieser ärztlichen Einnengung der Zusammenhang und die Lösung des pathogenen Materials erreicht wird.

Und doch hat unser kleiner Patient auch während der Analyse Selbständigkeit genug bewiesen, um ihn von dem Verdikte der »Suggestion« freisprechen zu können. Seine kindlichen Sexualtheorien wendet er auf sein Material an wie alle Kinder, ohne dazu eine Anregung zu erhalten. Dieselben sind dem Erwachsenen so überaus ferne gerückt; ja, in diesem Falle hatte ich es geradezu versäumt, den Vater darauf vorzubereiten, daß der Weg zum Thema der Geburt für Hans über den Exkretionskomplex führen müsse. Was infolge meiner Flüchtigkeit zu einer dunkeln Partie der Analyse wurde, ergab dann wenigstens ein gutes Zeugnis für die Echtheit und Selbständigkeit in Hansens Gedankenarbeit. Er war auf einmal mit dem »Lumpf« beschäftigt, ohne daß der angeblich suggestierende Vater verstehen konnte, wie er dazu kam und was daraus werden sollte. Ebenso wenig Anteil kann man dem Vater an der Entwicklung der beiden Phantasien vom Installateur zuschreiben, die von dem frühzeitig erworbenen »Kastrationskomplexe« ausgehen. Ich muß hier das Geständnis ablegen, daß ich dem Vater die Erwartung dieses Zusammenhanges völlig verschwiegen habe, aus theoretischem Interesse, um nur die Beweiskraft eines sonst schwer erreichbaren Beleges nicht verkümmern zu lassen.

Bei weiterer Vertiefung in das Detail der Analyse würden sich noch reichlich neue Beweise für die Unabhängigkeit unseres Hans von der »Suggestion« ergeben, aber ich breche hier die Behandlung des ersten Einwandes ab. Ich weiß, daß ich auch durch diese Analyse keinen überzeugen werde, der sich nicht überzeugen

lassen will, und ich setze die Bearbeitung dieser Beobachtung für jene Leser fort, die sich eine Überzeugung von der Objektivität des unbewußten pathogenen Materials bereits erworben haben, nicht ohne die angenehme Gewißheit zu betonen, daß die Anzahl der letzteren in beständiger Zunahme begriffen ist.

Der erste dem Sexualleben zuzurechnende Zug bei dem kleinen Hans ist ein ganz besonders lebhaftes Interesse für seinen »Wiwimacher«, wie dies Organ nach der kaum minder wichtigen seiner beiden Funktionen und nach jener, die in der Kinderstube nicht zu umgehen ist, genannt wird. Dieses Interesse macht ihn zum Forscher; er entdeckt so, daß man auf Grund des Vorhandenseins oder Fehlens des Wiwimachers Lebendes und Lebloses unterscheiden könne. Bei allen Lebewesen, die er als sich ähnlich beurteilt, setzt er diesen bedeutsamen Körperteil voraus, studiert ihn an den großen Tieren, vermutet ihn bei beiden Eltern und läßt sich auch durch den Augenschein nicht abhalten, ihn bei seiner neugeborenen Schwester zu statuieren. Es wäre eine zu gewaltige Erschütterung seiner »Weltanschauung«, könnte man sagen, wenn er sich entschließen sollte, bei einem ihm ähnlichen Wesen auf ihn zu verzichten; es wäre so, als würde er ihm selbst entrissen. Eine Drohung der Mutter, die nichts geringeres als den Verlust des Wiwimachers zum Inhalte hat, wird darum wahrscheinlich eiligst zurückgedrängt und darf erst in späteren Zeiten ihre Wirkung äußern. Die Einmischung der Mutter war erfolgt, weil er sich durch Berührung dieses Gliedes Lustgefühle zu verschaffen liebte; der Kleine hat die gewöhnlichste und – normalste Art der autoerotischen Sexualität begonnen.

In einer Weise, die Alf. Adler sehr passend als »*Triebverschränkung*« bezeichnet hat [\[Fußnote\]Der Aggressionstrieb im Leben und in der Neurose \(1908\)](#), verknüpft sich die Lust am eigenen Geschlechtsgliede mit der Schaulust in ihrer aktiven und ihrer passiven Ausbildung. Der Kleine sucht den Wiwimacher anderer Personen zu Gesicht zu bekommen, er entwickelt sexuelle Neugierde und liebt es, seinen eigenen zu zeigen. Einer seiner Träume aus der ersten Zeit der Verdrängung hat den Wunsch zum Inhalte, daß eine seiner kleinen Freundinnen ihm beim Wiwimachen behilflich sein, also dieses Anblickes teilhaftig werden solle. Der Traum bezeugt so, daß der Wunsch bis dahin unverdrängt bestanden hat, so wie spätere Mitteilungen bestätigen, daß er seine Befriedigung zu finden pflegte. Die aktive Richtung der sexuellen Schaulust verbindet sich bei ihm bald mit einem bestimmten Motiv. Wenn er sowohl dem Vater wie der Mutter wiederholt sein Bedauern zu erkennen gibt, daß er deren Wiwimacher noch nie gesehen habe, so drängt ihn dazu wahrscheinlich das Bedürfnis, zu *vergleichen*. Das Ich bleibt der Maßstab, mit dem man die Welt ausmißt; durch beständiges Vergleichen mit der eigenen Person lernt man sie verstehen. Hans hat beobachtet, daß die großen Tiere soviel größere Wiwimacher haben als er; darum vermutet er das gleiche Verhältnis auch bei seinen Eltern und möchte sich davon überzeugen. Die Mama, meint er, hat gewiß einen Wiwimacher »wie ein Pferd«. Er hat dann den Trost bereit, daß der Wiwimacher mit ihm wachsen werde; es ist, als ob der Größenwunsch des Kindes sich aufs Genitale geworfen hätte.

In der Sexualkonstitution des kleinen Hans ist also die Genitalzone von vornherein die am intensivsten lustbetonte unter den erogenen Zonen. Neben ihr ist nur noch die exkrementelle, an die Orifizen der Harn- und Stuhlentleerung geknüpfte Lust bei ihm bezeugt. Wenn er in seiner letzten Glücksphantasie, mit der sein Kranksein überwunden ist, Kinder hat, die er aufs Klosett führt, sie Wiwi machen läßt und ihnen den Podl auswischt, kurz »alles mit ihnen tun, was man mit Kindern tun kann«, so scheint es unabweisbar anzunehmen, daß diese selben Verrichtungen während seiner Kinderpflege eine Quelle der Lustempfindung für ihn waren. Diese Lust von erogenen Zonen wurde für ihn mit Hilfe der ihn pflegenden Person, der Mutter, gewonnen, führt also bereits zur Objektwahl; es bleibt aber möglich, daß er in noch früheren Zeiten gewohnt war, sich dieselbe autoerotisch zu verschaffen, daß er zu jenen Kindern gehört hat, die die Exkrete zurückzuhalten lieben, bis ihnen deren Entleerung einen Wollustreiz bereiten kann. Ich sage nur, es ist möglich, denn es ist in der Analyse nicht klaggestellt worden; das »Krawallmachen mit den Beinen« (Zappeln), vor dem er sich später so sehr fürchtet, deutet nach dieser Richtung. Eine auffällige Betonung, wie bei anderen Kindern so häufig, haben diese Lustquellen bei ihm übrigens nicht. Er ist bald rein geworden, Bettnässen und tägliche Inkontinenz haben keine Rolle in seinen ersten Jahren gespielt; von der am Erwachsenen so häßlichen Neigung, mit den Exkrementen zu spielen, die am Ausgange der psychischen Rückbildungsprozesse wieder aufzutreten pflegt, ist an ihm nichts beobachtet worden.

Heben wir gleich an dieser Stelle hervor, daß während seiner Phobie die Verdrängung dieser beiden bei ihm gut ausgebildeten Komponenten der Sexualtätigkeit unverkennbar ist. Er schämt sich, vor anderen zu urinieren, klagt sich an, daß er den Finger zum Wiwimacher gebe, bemüht sich, auch die Onanie aufzugeben, und ekelt sich vor »Lumpf«, »Wiwi« und allem, was daran erinnert. In der Phantasie von der Kinderpflege nimmt er diese letztere Verdrängung wieder zurück. Eine Sexualkonstitution wie die unseres kleinen Hans scheint die Disposition zur Entwicklung von Perversionen oder ihrem Negativ (beschränken wir uns hier auf die Hysterie) nicht zu enthalten. Soviel ich erfahren habe (es ist hier wirklich noch Zurückhaltung geboten), zeichnet sich die angeborene Konstitution der Hysteriker – bei den Perversen versteht es sich beinahe von selbst – durch das Zurücktreten der Genitalzonen gegen andere erogene Zonen aus. Eine einzige »Abirung« des Sexuallebens muß von dieser Regel ausdrücklich ausgenommen werden. Bei den später Homosexuellen, die nach meiner Erwartung und nach den Beobachtungen von J. Sadger alle in der Kindheit eine amphigene Phase durchmachen, trifft man auf die nämliche infantile Präponderanz der Genitalzone, speziell des Penis. Ja, diese Hochschätzung des männlichen Gliedes wird zum Schicksal für die Homosexuellen. Sie wählen das Weib zum Sexualobjekt in ihrer Kindheit, solange sie auch beim Weibe die Existenz dieses ihnen unentbehrlich dünkenden Körperteiles voraussetzen; mit der Überzeugung, daß das Weib sie in diesem Punkte getäuscht hat, wird das Weib für sie als Sexualobjekt unannehmbar. Sie können den Penis bei der Person, die sie zum Sexualverkehre reizen soll, nicht entbehren und fixieren ihre Libido im günstigen Falle auf »das Weib mit dem Penis«, den feminin erscheinenden Jüngling. Die Homosexuellen sind also Personen, welche durch die erogene Bedeutung des eigenen Genitales gehindert worden sind, bei ihrem Sexualobjekt auf diese Übereinstimmung mit der eigenen Person zu verzichten. Sie sind in der Entwicklung vom Autoerotismus zur Objektliebe an einer Stelle, dem Autoerotismus näher, fixiert geblieben.

Es ist ganz und gar unzulässig, einen besonderen homosexuellen Trieb zu unterscheiden; es ist nicht eine Besonderheit des Trieblebens, sondern der Objektwahl, die den Homosexuellen ausmacht. Ich verweise darauf, was ich in der *Sexualtheorie* ausgeführt habe, daß wir uns irrigerweise die Vereinigung von Trieb und Objekt im Sexualleben als eine zu innige vorgestellt haben. Der Homosexuelle kommt mit seinen – vielleicht normalen – Trieben von einem, durch eine bestimmte Bedingung ausgezeichneten Objekt nicht mehr los; in seiner Kindheit kann er sich, weil diese Bedingung überall als selbstverständlich erfüllt gilt, benehmen wie unser kleiner Hans, der unterschiedslos zärtlich ist mit Buben wie mit Mädchen und gelegentlich seinen Freund Fritz für »sein liebstes Mädel« erklärt. Hans ist homosexuell, wie es alle Kinder sein können, ganz im Einklange mit der nicht zu übersehenden Tatsache, daß er nur *eine Art von Genitale kennt*, ein Genitale wie das seinige [\[Fußnote\]Ich habe später \(1923 a\) hervorgehoben, daß die Periode der Sexualentwicklung, in der sich auch unser kleiner Patient befindet, ganz allgemein dadurch ausgezeichnet ist, daß sie nur ein Genitale, das männliche, kennt; zum Unterschied von der späteren Periode der Reife besteht in ihr nicht ein Genitalprimat, sondern das Primat des Phallus.](#)

Die weitere Entwicklung unseres kleinen Erotikers geht aber nicht zur Homosexualität, sondern zu einer energischen, sich polygam gebärdenden Männlichkeit, die sich je nach ihren wechselnden weiblichen Objekten anders zu benehmen weiß, hier dreist zugreift und dort sehnsüchtig und verschämt schmachtet. In einer Zeit der Armut an anderen Objekten zur Liebe geht diese Neigung auf die Mutter zurück, von der her sie sich zu anderen gewendet hatte, um bei der Mutter in der Neurose zu scheitern. Erst dann erfahren wir, zu welcher Intensität die Liebe zur Mutter sich entwickelt und welche Schicksale sie durchgemacht hatte. Das Sexualziel, das er bei seinen Gespielinnen verfolgte, fuhr ihnen zu *schlafen*, rührte bereits von der Mutter her; es ist in die Worte gefaßt, die es auch im reifen Leben beibehalten kann, wengleich der Inhalt dieser Worte eine Bereicherung erfahren wird. Der Knabe hatte auf dem gewöhnlichen Wege, von der Kinderpflege aus, den Weg zur Objektliebe gefunden, und ein neues Lusterlebnis war für ihn bestimmend geworden, das Schlafen neben der Mutter, aus dessen Zusammensetzung wir die Berührungslust der Haut, die uns allen konstitutionell eignet, herausheben würden, während es nach der uns artifiziell erscheinenden Nomenklatur von Moll als Befriedigung des Kontraktionstriebes zu bezeichnen wäre.

In seinem Verhältnisse zu Vater und Mutter bestätigt Hans auf's grellste und greifbarste alles, was ich in der *Traumdeutung* und in der *Sexualtheorie* über die Sexualbeziehungen der Kinder zu den Eltern behauptet habe. Er ist wirklich ein kleiner Ödipus, der den Vater »weg«, beseitigt haben möchte, um mit der schönen Mutter allein zu sein, bei ihr zu schlafen. Dieser Wunsch entstand im Sommeraufenthalte, als die Abwechslungen von Anwesenheit und Abwesenheit des Vaters ihn auf die Bedingung hinwies, an welche die ersehnte Intimität mit der Mutter gebunden war. Er begnügte sich damals mit der Fassung, der Vater solle »wegfahren«, an welche später die Angst, von einem weißen Pferde gebissen zu werden, unmittelbar anknüpfen konnte, dank einem akzidentellen Eindrucke bei einer anderen Abreise. Er erhob sich später, wahrscheinlich erst in Wien, wo auf Verreisen des Vaters nicht mehr zu rechnen war, zum Inhalte, der Vater solle dauernd weg, solle »tot« sein. Die aus diesem Todeswunsche gegen den Vater entspringende, also normal zu motivierende Angst vor dem Vater bildete das größte Hindernis der Analyse, bis sie in der Aussprache in meiner Ordination beseitigt wurde [\[Fußnote\]Die beiden Einfälle Hansens: Himbeersaft und Gewehr zum Totschießen werden gewiß nicht nur einseitig determiniert gewesen sein. Sie haben wahrscheinlich mit dem Hasse gegen den Vater ebensowie zu tun wie mit dem Verstopfungskomplex. Der Vater, der die letzte Zurückführung selbst errät, denkt bei »Himbeersaft« auch an »Blut«.](#)

Unser Hans ist aber wahrlich kein Bösewicht, nicht einmal ein Kind, bei welchem die grausamen und gewalttätigen Neigungen der menschlichen Natur um diese Zeit des Lebens noch ungehemmt entfaltet sind. Er ist im Gegenteil von ungewöhnlich gutmütigem und zärtlichem Wesen; der Vater hat notiert, daß sich die Verwandlung der Aggressionsneigung in Mitleiden bei ihm sehr frühzeitig vollzogen hat. Lange vor der Phobie wurde er unruhig, wenn er im Ringelspiel die Pferde schlagen sah, und er blieb nie ungerührt, wenn jemand in seiner Gegenwart weinte. An einer Stelle der Analyse kommt in einem gewissen Zusammenhange ein unterdrücktes Stück Sadismus bei ihm zum Vorschein [\[Fußnote\]Die Pferde schlagen und necken wollen.](#); aber es war unterdrückt, und wir werden später aus dem Zusammenhange zu erraten haben, wofür es steht und was es ersetzen soll. Hans liebt auch den Vater innig, gegen den er diese Todeswünsche hegt, und während seine Intelligenz den Widerspruch beanständet [\[Fußnote\]Vgl. die kritischen Fragen an den Vater \(oben S. 42\).](#), muß er dessen tatsächliches Vorhandensein demonstrieren, indem er den Vater schlägt und sofort darauf die geschlagene Stelle küßt. Auch wir wollen uns hüten, diesen Widerspruch anstößig zu finden; aus solchen Gegensatzpaaren ist das Gefühlsleben der Menschen überhaupt zusammengesetzt [\[Fußnote\]»Das macht, ich bin kein ausgeklügeltes Buch.](#)

[Ich bin ein Mensch mit seinem Widerspruch.»](#)

[C. F. Meyer, Huttens letzte Tage.](#); ja, es käme vielleicht nicht zur Verdrängung und zur Neurose, wenn es anders wäre. Diese Gefühlsgegensätze, die dem Erwachsenen gewöhnlich nur in der höchsten Liebesleidenschaft gleichzeitig bewußt werden, sonst einander zu unterdrücken pflegen, bis es dem einen gelingt, das andere verdeckt zu halten, finden im Seelenleben des Kindes eine ganze Weile über friedlich nebeneinander Raum.

Die größte Bedeutung für die psychosexuelle Entwicklung unseres Knaben hat die Geburt einer kleinen Schwester gehabt, als er 3½ Jahre alt war. Dieses Ereignis hat seine Beziehungen zu den Eltern verschärft, seinem Denken unlösliche Aufgaben gestellt, und das Zuschauen bei der Kinderpflege hat dann die Erinnerungsspuren seiner eigenen frühesten Lusterlebnisse wiederbelebt. Auch dieser Einfluß ist ein typischer; in einer unerwartet großen Anzahl von Lebens- und Krankengeschichten muß man dieses Aufflammen der sexuellen Lust und der sexuellen Wißbegierde, das an die Geburt des nächsten Kindes anknüpft, zum Ausgangspunkt nehmen. Hansens Benehmen gegen den Ankömmling ist das in der [Traumdeutung](#) [\[Fußnote\]S. 172, 8. Aufl.](#) geschilderte. Im Fieber wenige Tage nachher verrät er, wie wenig er mit diesem Zuwachs einverstanden ist. Hier ist die Feindseligkeit das zeitlich Vorangehende, die Zärtlichkeit mag nachfolgen [\[Fußnote\]Vgl. seine Vorsätze, wenn die Kleine erst sprechen kann \(oben S. 66\).](#) Die Angst, daß noch ein neues Kind nachkommen könne, hat seither eine Stelle in seinem bewußten Denken. In der Neurose ist die bereits unterdrückte Feindseligkeit durch eine besondere Angst, die vor der Badewanne, vertreten; in der Analyse bringt er den Todeswunsch gegen die Schwester unverhohlen zum Ausdruck, nicht bloß in Anspielungen, die der Vater vervollständigen muß. Seine Selbstkritik läßt ihm diesen Wunsch nicht so arg erscheinen wie den analogen gegen den Vater; aber er hat offenbar beide Personen in gleicher Weise im Unbewußten behandelt, weil sie beide ihm die Mamma wegnehmen, ihn im Alleinssein mit ihr stören.

Dies Ereignis und die mit ihm verknüpften Erweckungen haben übrigens seinen Wünschen eine neue Richtung gegeben. In der sieghaften Schlußphantasie zieht er dann die Summe aller seiner erotischen Wünschelungen, der aus der autoerotischen Phase stammenden und der mit der Objektliebe zusammenhängenden. Er ist mit der schönen Mutter verheiratet und hat ungezählte Kinder, die er nach seiner Weise pflegen kann.

2

Hans erkrankt eines Tages an Angst auf der Straße. Er kann noch nicht sagen, wovor er sich fürchtet, aber zu Beginn seines Angstzustandes verrät er auch dem Vater das Motiv seines Krankseins, den Krankheitsgewinn. Er will bei der Mutter bleiben, mit ihr schmeicheln; die Erinnerung, daß er auch von ihr getrennt war zur Zeit, als das Kind kam, mag, wie der Vater meint, zu dieser Sehnsucht beitragen. Bald erweist sich, daß diese Angst nicht mehr in Sehnsucht zurückzuübersetzen ist, er fürchtet sich auch, wenn die Mutter mit ihm geht. Unterdes erhalten wir Anzeichen von dem, woran sich die zur Angst gewordene Libido fixiert hat. Er äußert die ganz spezialisierte Furcht, daß ihn ein weißes Pferd beißen wird.

Wir benennen einen solchen Krankheitszustand eine »Phobie« und könnten den Fall unseres Kleinen der Agoraphobie zurechnen, wenn diese Affektion nicht dadurch ausgezeichnet wäre, daß die sonst unmögliche Leistung im Raume jedesmal durch die Begleitung einer gewissen dazu auserwählten Person, im äußersten Falle des Arztes, leicht möglich wird. Hansens Phobie hält diese Bedingung nicht ein, sieht bald vom Raume ab und nimmt immer deutlicher das Pferd zum Objekte; in den ersten Tagen äußert er auf der Höhe des Angstzustandes die Befürchtung: »Das Pferd wird ins Zimmer kommen«, die mir das Verständnis seiner Angst so sehr erleichtert hat.

Die Stellung der »Phobien« im System der Neurosen ist bisher eine unbestimmte gewesen. Sicher scheint, daß man in den Phobien nur Syndrome erblicken darf, die verschiedenen Neurosen angehören können, ihnen nicht die Bedeutung besonderer Krankheitsprozesse einzuräumen braucht. Für die Phobien von der Art wie die unseres kleinen Patienten, die ja die häufigsten sind, scheint mir die Bezeichnung »Angsthyserie« nicht unzweckmäßig; ich habe sie Herrn Dr. W. Stekel vorgeschlagen, als er die Darstellung der nervösen Angstzustände unternahm, und ich hoffe, daß sie sich einbürgern wird [\[Fußnote\]W. Stekel, Nervöse Angstzustände und ihre Behandlung, 1908.](#) Sie rechtfertigt sich durch die vollkommene Übereinstimmung im psychischen Mechanismus dieser Phobien mit der Hysterie bis auf einen, aber entscheidenden und zur Sonderung geeigneten Punkt. Die aus dem pathogenen Material durch die Verdrängung entbundene Libido wird nämlich nicht *konvertiert*, aus dem Seelischen heraus zu einer körperlichen Innervation verwendet, sondern wird als Angst frei. In den vorkommenden Krankheitsfällen kann sich diese »Angsthyserie« mit der »*Konversionshyserie*« in beliebigem Ausmaße vermengen. Es gibt auch reine Konversionshyserie ohne jede Angst sowie bloße Angsthyserie, die sich in Angstempfindungen und Phobien äußert, ohne Konversionszusatz; ein Fall letzterer Art ist der unseres kleinen Hans.

Die Angsthyserien sind die häufigsten aller psychoneurotischen Erkrankungen, vor allem aber die zuerst im Leben auftretenden, es sind geradezu die Neurosen der Kindheit. Wenn eine Mutter etwa von ihrem Kind erzählt, es sei sehr »nervös«, so kann man in 9 unter 10 Fällen darauf rechnen, daß das Kind irgendeine Art von Angst oder viele Ängstlichkeiten zugleich hat. Leider ist der feinere Mechanismus dieser so bedeutsamen Erkrankungen noch nicht genügend studiert; es ist noch nicht festgestellt, ob die Angsthyserie zum Unterschiede von der Konversionshyserie und von anderen Neurosen ihre einzige Bedingung in konstitutionellen Momenten oder im akzidentellen Erleben hat, oder in welcher Vereinigung von beiden sie sie findet [\[Fußnote\]Die hier aufgeworfene Frage ist zwar nicht weiter verfolgt worden. Es besteht aber kein Grund, für die Angsthyserie eine Ausnahme von der Regel anzunehmen, daß Anlage und Erleben für die Ätiologie einer Neurose zusammenwirken müssen. Ein besonderes Licht auf die in der Kindheit so starke Disposition zur Angsthyserie scheint die Auffassung Ranks von der Wirkung des Geburtstraumas zu werfen.](#) Es scheint mir, daß es diejenige neurotische Erkrankung ist, welche die geringsten Ansprüche auf eine besondere Konstitution erhebt und im Zusammenhange damit am leichtesten zu jeder Lebenszeit akquiriert werden kann.

Ein wesentlicher Charakter der Angsthyserien läßt sich leicht hervorheben. Die Angsthyserie entwickelt sich immer mehr zur »Phobie«, am Ende kann der Kranke angstfrei geworden sein, aber nur auf Kosten von Hemmungen und Einschränkungen, denen er sich unterwerfen mußte. Es gibt bei der Angsthyserie eine von Anfang an fortgesetzte psychische Arbeit, um die frei gewordene Angst wieder psychisch zu binden, aber diese Arbeit kann weder die Rückverwandlung der Angst in Libido herbeiführen noch an dieselben Komplexe anknüpfen, von denen die Libido herrührt. Es bleibt ihr nichts anderes übrig, als jeden der möglichen Anlässe zur Angstentwicklung durch einen psychischen Vorbau von der Art einer Vorsicht, einer Hemmung, eines Verbots zu sperren, und diese Schutzbauten sind es, die uns als Phobien erscheinen und für unsere Wahrnehmung das Wesen der Krankheit ausmachen.

Man darf sagen, daß die Behandlung der Angsthyserie bisher eine rein negative gewesen ist. Die Erfahrung hat gezeigt, daß es unmöglich, ja unter Umständen gefährlich ist, die Heilung der Phobie auf gewalttätige Art zu erreichen, indem man den Kranken in eine Situation bringt, in welcher er die Angstentbindung durchmachen muß, nachdem man ihm seine Deckung entzogen hat. So läßt man ihn notgedrungen Schutz suchen, wo er ihn zu finden glaubt, und bezeugt ihm eine wirkungslose Verachtung wegen seiner »unbegreiflichen Feigheit«.

Für die Eltern unseres kleinen Patienten stand von Beginn der Erkrankung an fest, daß man ihn weder auslachen noch brutalisieren dürfe, sondern den Zugang zu seinen verdrängten Wünschen auf psychoanalytischem Wege suchen müsse. Der Erfolg belohnte die außerordentliche Bemühung seines Vaters, dessen Mitteilungen uns Gelegenheit geben werden, in das Gefüge einer solchen Phobie einzudringen und den Weg der bei ihr vorgekommenen Analyse zu verfolgen.

Es ist mir nicht unwahrscheinlich, daß die Analyse durch ihre Ausdehnung und Ausführlichkeit dem Leser einigermaßen undurchsichtig geworden ist. Ich will darum zuerst ihren Verlauf verkürzt wiederholen mit Weglassung alles störenden Beiwerks und Hervorhebung der Ergebnisse, die sich schrittweise erkennen lassen.

Wir erfahren zunächst, daß der Ausbruch des Angstzustandes kein so plötzlicher war, wie es auf den ersten Blick erschien. Einige Tage vorher war das Kind aus einem Angsttraum erwacht, dessen Inhalt war, die Mama sei weg und er habe jetzt keine Mama zum Schmeicheln. Schon dieser Traum weist auf einen

Verdrängungsvorgang von bedenklicher Intensität. Seine Aufklärung kann nicht lauten, wie bei vielen Angstträumen sonst, daß das Kind aus irgendwelchen somatischen Quellen im Traume Angst verspürt und diese Angst nun zur Erfüllung eines sonst intensiv verdrängten Wunsches aus dem Unbewußten benutzt hat (vgl. *Traumdeutung*), sondern es ist ein echter Straf- und Verdrängungstraum, bei dem auch die Funktion des Traumes fehlschlägt, da das Kind mit Angst aus dem Schlaf erwacht. Der eigentliche Vorgang im Unbewußten läßt sich leicht rekonstruieren. Das Kind hat von Zärtlichkeiten mit der Mutter geträumt, bei ihr geschlafen, alle Lust ist in Angst und aller Vorstellungsinhalt in sein Gegenteil verwandelt worden. Die Verdrängung hat den Sieg über den Traummechanismus davongetragen.

Aber die Anfänge dieser psychologischen Situation gehen noch weiter zurück. Schon im Sommer gab es ähnliche sehnsüchtig-ängstliche Stimmungen, in denen er ähnliches äußerte, und die ihm damals den Vorteil brachten, daß ihn die Mutter zu sich ins Bett nahm. Seit dieser Zeit etwa dürften wir den Bestand einer gesteigerten sexuellen Erregung bei Hans annehmen, deren Objekt die Mutter ist, deren Intensität sich in zwei Verführungsversuchen an der Mutter äußert – der letzte ganz kurz vor dem Ausbruche der Angst – und die sich nebenbei in allabendlicher masturbatorischer Befriedigung entlädt. Ob dann der Umschlag dieser Erregung sich spontan vollzieht oder infolge der Abweisung der Mutter oder durch die zufällige Erweckung früherer Eindrücke bei der später zu erfahrenden »Veranlassung« der Erkrankung, das ist nicht zu entscheiden, ist wohl auch gleichgültig, da die drei verschiedenen Fälle nicht als Gegensätze aufgefaßt werden können. Die Tatsache ist die des Umschlags der sexuellen Erregung in die Angst.

Vom dem Benennen des Kindes in der ersten Zeit der Angst haben wir schon gehört, auch daß der erste Inhalt, den es seiner Angst gibt, lautet: *Ein Pferd wird es beißen*. Hier findet nun die erste Einmischung der Therapie statt. Die Eltern weisen darauf hin, daß die Angst die Folge der Masturbation sei, und leiten ihn zur Entwöhnung von derselben an. Ich Sorge dafür, daß die Zärtlichkeit für die Mutter, die er gegen die Angst vor den Pferden vertauschen möchte, kräftig vor ihm betont werde. Eine geringfügige Besserung nach dieser ersten Einflußnahme geht bald in einer Zeit körperlichen Krankseins unter. Der Zustand ist unverändert. Bald darauf findet Hans die Ableitung der Furcht, daß ihn ein Pferd beißen wird, von der Reminiszenz eines Eindruckes in Gmunden. Ein Vater warnte damals sein Kind bei der Abreise: Gib den Finger nicht zum Pferde, sonst wird es dich beißen. Der Wortlaut, in den Hans die Warnung des Vaters kleidet, erinnert an die Wortfassung der Onanieverwarnung (den Finger hingeben). Die Eltern scheinen so zuerst recht zu behalten, daß Hans sich vor seiner onanistischen Befriedigung schreckt. Der Zusammenhang ist aber noch ein loser und das Pferd scheint zu seiner Schreckenrolle recht zufällig geraten zu sein. Ich hatte die Vermutung geäußert, daß sein verdrängter Wunsch jetzt lauten könnte, er wolle durchaus den Wiwimacher der Mutter sehen. Da sein Benennen gegen ein neu eingetretenes Hausmädchen dazu stimmt, wird ihm vom Vater die erste Aufklärung erteilt: Frauen haben keinen Wiwimacher. Er reagiert auf diese erste Hilfeleistung mit der Mitteilung einer Phantasie, er habe die Mama gesehen, wie sie ihren Wiwimacher gezeigt habe [\[Fußnote\]Aus dem Zusammenhänge ist zu ergänzen: und dabei berührt habe \(S. 33\). Er kann ja seinen Wiwimacher nicht zeigen, ohne ihn zu berühren.](#) Diese Phantasie und eine im Gespräch geäußerte Bemerkung, sein Wiwimacher sei doch angewachsen, gestatten den ersten Einblick in die unbewußten Gedankengänge des Patienten. Er stand wirklich unter dem nachträglichen Eindruck der Kastrationsdrohung der Mutter, die 1¼ Jahre früher vorgefallen war, denn die Phantasie, daß die Mutter das gleiche tue, die gewöhnliche »Retourkutsche« beschuldigter Kinder, soll ja seiner Entlastung dienen; sie ist eine Schutz- und Abwehrphantasie. Indes müssen wir uns sagen, daß es die Eltern waren, welche aus dem in Hans wirksamen pathogenen Material das Thema der Beschäftigung mit dem Wiwimacher hervorgeholt haben. Er ist ihnen darin gefolgt, hat aber noch nicht selbsttätig in die Analyse eingegriffen. Ein therapeutischer Erfolg ist nicht zu beobachten. Die Analyse ist weit weg von den Pferden, und die Mitteilung, daß Frauen keinen Wiwimacher haben, ist durch ihren Inhalt eher geeignet, seine Besorgnis um die Erhaltung des eigenen Wiwimachers zu steigern.

Es ist aber nicht der therapeutische Erfolg, den wir an erster Stelle anstreben, sondern wir wollen den Patienten in den Stand setzen, seine unbewußten Wünschungen bewußt zu erfassen. Dies erreichen wir, indem wir auf Grund der Andeutungen, die er uns macht, mit Hilfe unserer Deuterkunst den unbewußten Komplex *mit unseren Worten* vor sein Bewußtsein bringen. Das Stück Ähnlichkeit zwischen dem, was er gehört hat, und dem, was er sucht, das sich selbst, trotz aller Widerstände, zum Bewußtsein durchdrängen will, setzt ihn in den Stand, das Unbewußte zu finden. Der Arzt ist ihm im Verständnis um ein Stück voraus; er kommt auf seinen eigenen Wegen nach, bis sie sich am bezeichneten Ziel treffen. Anfänger in der Psychoanalyse pflegen diese beiden Momente zu verschmelzen und den Zeitpunkt, in dem ihnen ein unbewußter Komplex des Kranken kenntlich geworden ist, auch für den zu halten, in dem der Kranke ihn erfährt. Sie erwarten zu viel, wenn sie mit der Mitteilung dieser Erkenntnis den Kranken heilen wollen, während er das Mitgeteilte nur dazu verwenden kann, mit dessen Hilfe den unbewußten Komplex in seinem Unbewußten, *dort wo er verankert ist*, aufzufinden. Einen ersten Erfolg dieser Art erzielen wir nun bei Hans. Er ist jetzt nach der partiellen Bewältigung des Kastrationskomplexes imstande, seine Wünsche auf die Mutter mitzuteilen, und er tut dies in noch entstellter Form durch die *Phantasie von den beiden Giraffen*, von denen die eine erfolglos schreit, weil er von der anderen Besitz ergreift. Die Besitzergreifung stellt er unter dem Bilde des Sichdaraufsetzens dar. Der Vater erkennt in dieser Phantasie eine Reproduktion einer Szene, die sich morgens im Schlafzimmer zwischen den Eltern und dem Kinde abgespielt hat, und versäumt nicht, dem Wunsche die ihm noch anhaftende Entstellung abzustreifen. Er und die Mutter sind die beiden Giraffen. Die Einkleidung in die Giraffenphantasie ist hinreichend determiniert durch den Besuch bei diesen großen Tieren in Schönbrunn wenige Tage vorher, durch die Giraffenzeichnung, die der Vater aus früheren Zeiten aufbewahrt hat, vielleicht auch durch eine unbewußte Vergleichung, die an den langen und steifen Hals der Giraffe anknüpft [\[Fußnote\]Dazu stimmt die spätere Bewunderung Hansens für den Hals seines Vaters.](#) Wir merken, daß die Giraffe als großes und durch seinen Wiwimacher interessantes Tier ein Konkurrent der Pferde in ihrer Angstrolle hätte werden können, und auch daß Vater und Mutter beide als Giraffen vorgeführt werden, gibt einen vorläufig noch nicht verwerteten Wink für die Deutung der Angstpferde.

Zwei kleinere Phantasien, die Hans unmittelbar nach der Giraffendichtung bringt, daß er in Schönbrunn sich in einen verbotenen Raum drängt, daß er in der Stadtbahn ein Fenster zerschlägt, wobei beide Male das Strafbare der Handlung betont ist und der Vater als Mitschuldiger erscheint, entziehen sich leider der Deutung des Vaters. Ihre Mitteilung bringt darum auch Hans keinen Nutzen. Aber was so verstanden geblieben ist, das kommt wieder; es ruht nicht, wie ein unerlöster Geist, bis er zur Lösung und Erlösung gekommen ist.

Das Verständnis der beiden verbrecherischen Phantasien bietet uns keine Schwierigkeiten. Sie gehören zum Komplex des Besitzergreifens von der Mutter. In dem Kinde ringt es wie eine Ahnung von etwas, was er mit der Mutter machen könnte, womit die Besitzergreifung vollzogen wäre, und er findet für das Unfaßbare gewisse bildliche Vertretungen, denen das Gewalttätige, Verbotene gemeinsam ist, deren Inhalt uns so merkwürdig gut zur verborgenen Wirklichkeit zu stimmen scheint. Wir können nur sagen, es sind symbolische Koitusphantasien, und es ist keineswegs nebensächlich, daß der Vater dabei mittut: »Ich möchte mit der Mama etwas tun, etwas Verbotenes, ich weiß nicht was, aber ich weiß, du tust es auch.«

Die Giraffenphantasie hatte bei mir eine Überzeugung verstärkt, die sich bereits bei der Äußerung des kleinen Hans: »Das Pferd wird ins Zimmer kommen«, geregt hatte, und ich fand den Moment geeignet, ihm als ein wesentlich zu postulierendes Stück seiner unbewußten Regungen mitzuteilen: seine Angst vor dem Vater wegen seiner eifersüchtigen und feindseligen Wünsche gegen ihn. Damit hatte ich ihm teilweise die Angst vor den Pferden gedeutet, der Vater mußte das Pferd sein, vor dem er sich mit guter innerer Begründung fürchtete. Gewisse Einzelheiten, das Schwarze am Munde und das vor den Augen (Schnurrbart und Augengläser als Vorrechte des erwachsenen Mannes), vor denen Hans Angst äußerte, schienen mir direkt vom Vater auf die Pferde versetzt zu sein.

Mit dieser Aufklärung hatte ich den wirksamsten Widerstand gegen die Bewußtmachung der unbewußten Gedanken bei Hans beseitigt, da ja der Vater selbst die Rolle des Arztes bei ihm spielte. Die Höhe des Zustandes war von da an überschritten, das Material floß reichlich, der kleine Patient zeigte Mut, die Einzelheiten seiner Phobie mitzuteilen, und griff bald selbständig in den Ablauf der Analyse ein [\[Fußnote\]Die Angst vor dem Vater spielt noch in den Analysen, die man als Arzt mit Fremden vornimmt, eine der bedeutsamsten Rollen als Widerstand gegen die Reproduktion des unbewußten pathogenen Materials. Die Widerstände sind zum Teil von der Natur der »Motive«, überdies ist, wie in diesem Beispiel, ein Stück des unbewußten Materials inhaltlich befähigt, als Hemmung gegen die Reproduktion eines andern Stückes zu dienen.](#)

Man erfährt erst jetzt, vor welchen Objekten und Eindrücken Hans Angst hat. Nicht allein vor Pferden und daß Pferde ihn beißen, davon wird es bald stille, sondern auch vor Wagen, Möbelwagen und Stellwagen, als deren Gemeinsames sich alsbald die schwere Belastung herausstellt, vor Pferden, die sich in Bewegung setzen, Pferden, die groß und schwer aussehen, Pferden, die schnell fahren. Den Sinn dieser Bestimmungen gibt Hans dann selbst an; er hat Angst, daß die Pferde *umfallen*, und macht so alles zum Inhalte seiner Phobie, was dies Umfallen der Pferde zu erleichtern scheint.

Es ist gar nicht selten, daß man den eigentlichen Inhalt einer Phobie, den richtigen Wortlaut eines Zwangsimpulses u. dgl. erst nach einem Stücke psychoanalytischer Bemühung zu hören bekommt. Die Verdrängung hat nicht nur die unbewußten Komplexe getroffen, sie richtet sich auch noch fortwährend gegen deren Abkömmlinge und hindert den Kranken an der Wahrnehmung seiner Krankheitsprodukte selbst. Man ist da in der seltsamen Lage, als Arzt der Krankheit zu Hilfe zu kommen, um Aufmerksamkeit für sie zu werben, aber nur wer das Wesen der Psychoanalyse völlig verkennt, wird diese Phase der

Bemühung hervorheben und darob eine Schädigung durch die Analyse erwarten. Die Wahrheit ist, daß die Nürnberger keinen henken, den sie nicht zuvor in die Hand bekommen haben, und daß es einiger Arbeit bedarf, um der krankhaften Bildungen, die man zerstören will, habhaft zu werden.

Ich erwähnte schon in den die Krankengeschichte begleitenden Glossen, daß es sehr instruktiv ist, sich so in das Detail einer Phobie zu vertiefen und sich den sicheren Eindruck einer sekundär hergestellten Beziehung zwischen der Angst und ihren Objekten zu holen. Daher das eigentümlich diffuse und dann wiederum so streng bedingte Wesen einer Phobie. Das Material zu diesen Speziallösungen hat sich unser kleiner Patient offenbar aus den Eindrücken geholt, die er infolge der Lage der Wohnung gegenüber dem Hauptzollamt tagsüber vor Augen haben kann. Er verrät auch in diesem Zusammenhang eine jetzt durch die Angst gehemmte Regung, mit den Ladungen der Wagen, dem Gepäck, den Fässern und Kisten wie die Buben der Gasse zu spielen.

In diesem Stadium der Analyse findet er das an sich nicht bedeutsame Erlebnis wieder, welches dem Ausbruche der Krankheit unmittelbar vorausgegangen ist, und das wohl als die Veranlassung für diesen Ausbruch angesehen werden darf. Er ging mit der Mama spazieren und sah ein Stellwagenpferd umfallen und mit den Füßen zappeln. Dies machte auf ihn einen großen Eindruck. Er erschrak heftig, meinte, das Pferd sei tot; von jetzt ab würden alle Pferde umfallen. Der Vater weist ihn darauf hin, daß er bei dem fallenden Pferde an ihn, den Vater, gedacht und gewünscht haben muß, er solle so fallen und tot sein. Hans sträubt sich nicht gegen diese Deutung; ein Weilchen später akzeptiert er durch ein Spiel, das er aufführt, indem er den Vater beißt, die Identifizierung des Vaters mit dem gefürchteten Pferde und benimmt sich von da ab frei und furchtlos, ja, selbst ein wenig übermütig gegen seinen Vater. Die Angst vor Pferden hält aber noch an, und infolge welcher Verkettung das fallende Pferd seine unbewußten Wünsche aufgeführt hat, ist uns noch nicht klar.

Fassen wir zusammen, was sich bisher ergeben hat: Hinter der erst geäußerten Angst, das Pferd werde ihn beißen, ist die tiefer liegende Angst, die Pferde werden umfallen, aufgedeckt worden, und beide, das beißende wie das fallende Pferd, sind der Vater, der ihn strafen wird, weil er so böse Wünsche gegen ihn hegt. Von der Mutter sind wir unterdes in der Analyse abgekommen.

Ganz unerwartet und gewiß ohne Dazutun des Vaters beginnt nun Hans sich mit dem »Lumpfkomplex« zu beschäftigen und Ekel vor Dingen zu zeigen, die ihn an die Stuhlentleerung erinnern. Der Vater, der hier nur ungenirten geht, setzt mittendrin die Fortsetzung der Analyse durch, wie er sie leiten möchte, und bringt Hans zur Erinnerung eines Erlebnisses in Gmunden, dessen Eindruck sich hinter dem des fallenden Stellwagenpferdes verbarg. Fritz, sein geliebter Spielgenosse, vielleicht auch sein Konkurrent bei den vielen Gespielinnen, hatte im Pferdespiele mit dem Fuße an einen Stein gestoßen, war umgefallen, und der Fuß hatte geblutet. An diesen Unfall hatte das Erlebnis mit dem fallenden Stellwagenpferd erinnert. Es ist bemerkenswert, daß Hans, der zur Zeit mit anderen Dingen beschäftigt ist, das Umfallen Fritzs, das den Zusammenhang herstellt, zuerst leugnet, erst in einem späteren Stadium der Analyse zugesteht. Für uns mag es aber interessant sein hervorzuheben, wie sich die Verwandlung von Libido in Angst auf das Hauptobjekt der Phobie, das Pferd, projiziert. Pferde waren ihm die interessantesten großen Tiere, Pferdespiel das liebste Spiel mit seinen kindlichen Genossen. Die Vermutung, daß der Vater ihm zuerst als Pferd gedient hat, wird durch Erkundigung beim Vater bestätigt, und so konnte sich bei dem Unfälle in Gmunden der Person des Vaters die Fritzs substituieren. Nach eingetretenem Verdrängungsumschwung mußte er sich nun vor den Pferden fürchten, an die er vorher so viel Lust geknüpft hatte.

Aber wir sagten schon, daß wir diese letzte bedeutsame Aufklärung über die Wirksamkeit des Krankheitsanlasses dem Eingreifen des Vaters verdanken. Hans ist bei seinen Lumpfinteressen, und wir müssen ihm endlich dorthin folgen. Wir erfahren, daß er sich früher der Mutter als Begleiter aufs Klosett aufzudrängen pflegte und daß er dies bei der damaligen Stellvertreterin der Mutter, seiner Freundin Berta, wiederholte, bis es bekannt und verboten wurde. Die Lust, bei den Verrichtungen einer geliebten Person zuzuschauen, entspricht auch einer »Triebverschränkung«, von der wir bei Hans bereits ein Beispiel bemerkt hatten. Endlich geht auch der Vater auf die Lumpfsymbolik ein und anerkennt eine Analogie zwischen einem schwer beladenen Wagen und einem mit Stuhlmassen belasteten Leibe, der Art, wie der Wagen aus dem Tore hinausfährt und wie man den Stuhl aus dem Leibe entläßt u. dgl..

Die Stellung Hansens in der Analyse hat sich aber gegen frühere Stadien wesentlich geändert. Konnte ihm der Vater früher voraussagen, was kommen würde, bis Hans, der Andeutung folgend, nachgetraut war, so ilt er jetzt mit sicherem Schritte voraus, und der Vater hat Mühe, ihm zu folgen. Hans bringt wie unvermittelt eine neue Phantasie: Der Schlosser oder Installateur hat die Badewanne losgeschraubt, in welcher Hans sich befindet, und ihm dann mit seinem großen Bohrer in den Bauch gestoßen. Von jetzt an hinkt unser Verständnis dem Materiale nach. Wir können erst später erraten, daß dies die angestinstellte Umarbeitung einer *Zeugungsphantasie* ist. Die große Badewanne, in der Hans im Wasser sitzt, ist der Mutterleib; der »Bohrer«, der schon dem Vater als ein großer Penis kenntlich wird, dankt seine Erwähnung dem Geborenwerden. Es klingt natürlich sehr merkwürdig, wenn wir der Phantasie die Deutung geben müssen: Mit deinem großen Penis hast du mich »gebohrt« (zur Geburt gebracht) und mich in den Mutterleib hineingesetzt. Aber vorläufig entgeht die Phantasie der Deutung und dient Hans nur als Anknüpfung zur Fortführung seiner Mitteilungen.

Vor dem Baden in der großen Wanne zeigt Hans eine Angst, die wiederum zusammengesetzt ist. Ein Anteil derselben entgeht uns noch, der andere wird durch eine Beziehung zum Baden der kleinen Schwester alsbald aufgeklärt. Hans gibt den Wunsch zu, daß die Mutter die Kleine beim Baden fallen lassen möge, so daß sie sterbe; seine eigene Angst beim Baden war die vor der Vergeltung für diesen bösen Wunsch, vor der Strafe, daß es ihm so ergehen werde. Er verläßt nun das Thema des Lumpfes und übergeht unmittelbar darauf auf das der kleinen Schwester. Aber wir können ahnen, was diese Aneinanderreihung bedeutet. Nichts anderes, als daß die kleine Hanna selbst ein Lumpf ist, daß alle Kinder Lumpfe sind und wie Lumpfe geboren werden. Wir verstehen nun, daß alle Möbel-, Stell- und Lastwagen nur Storchenkistenwagen sind, auch nur als symbolische Vertretungen der Gravidität Interesse für ihn hatten und daß er im Umfallen der schweren oder schwer belasteten Pferde nichts anderes gesehen haben kann als eine – Entbindung, ein Niederkommen. Das fallende Pferd war also nicht nur der sterbende Vater, sondern auch die Mutter in der Niederkunft.

Und nun bringt Hans die Überraschung, auf welche wir in der Tat nicht vorbereitet waren. Er hat die Gravidität der Mutter, die ja mit der Geburt der Kleinen endigte, als er 3½ Jahre war, bemerkt und sich den richtigen Sachverhalt, wenigstens nach der Entbindung, konstruiert, wohl ohne ihn zu äußern, vielleicht ohne ihn äußern zu können; es war damals nur zu beobachten, daß er unmittelbar nach der Entbindung sich so sehr skeptisch gegen alle Zeichen, die auf die Anwesenheit des Storches deuten sollten, benahm. *Aber daß er im Unbewußten und ganz im Gegensatz zu seinen offiziellen Reden gewußt, woher das Kind kam und wo es früher weilt hatte*, das wird durch diese Analyse gegen jeden Zweifel sicher dargetan; es ist vielleicht das unerschütterlichste Stück derselben.

Den zwingenden Beweis dafür erbringt die hartnäckig festgehaltene, mit soviel Einzelheiten ausgeschmückte Phantasie, daß Hanna schon im Sommer vor ihrer Geburt mit ihnen in Gmunden war, wie sie hingereist ist und damals soviel mehr leisten konnte als ein Jahr später, nach ihrer Geburt. Die Frechheit, mit der Hans diese Phantasie vorträgt, die ungezählten tollen Lügen, die er in sie einflucht, sind beileibe nicht sinnlos; das alles soll seiner Rache am Vater dienen, dem er wegen der Irreführung durch das Storchmärchen grollt. Es ist ganz so, als ob er sagen wollte: hast du mich für so dumm gehalten und mir zugemutet zu glauben, daß der Storch die Hanna gebracht hat, so kann ich dafür von dir verlangen, daß du meine Erfindungen für Wahrheit nimmst. In durchsichtigem Zusammenhange mit diesem Racheakte des kleinen Forschers an seinem Vater reiht sich nun die Phantasie vom Necken und Schlagen der Pferde an. Sie ist wiederum doppelt gefügt, lehnt sich einerseits an die Neckerei an, der er eben den Vater unterzogen hat, und bringt andererseits jene dunkeln sadistischen Gelüste gegen die Mutter wieder, die sich, zuerst von uns noch unverstanden, in den Phantasien vom verbotenen Tun geäußert hatten. Bewußt gesteht er auch die Lust, die Mamma zu schlagen, ein.

Nun haben wir nicht mehr viel Rätsel zu erwarten. Eine dunkle Phantasie vom Zugversäumen scheint eine Vorläuferin der späteren Unterbringung des Vaters bei der Großmutter in Lainz zu sein, da sie eine Reise nach Lainz behandelt und die Großmutter in ihr vorkommt. Eine andere Phantasie, in der ein Bub dem Kondukteur 50 000 fl. gibt, damit er ihn mit dem Wagen fahren läßt, klingt fast wie ein Plan, dem Vater, dessen Stärke ja zum Teil in seinem Reichtume liegt, die Mutter abzukaufen. Dann gesteht er den Wunsch, den Vater zu beseitigen, und die Begründung desselben, weil er seine Intimität mit der Mutter störe, mit einer Offenheit ein, zu welcher er es bisher noch nicht gebracht hatte. Wir dürfen uns nicht verwundern, wenn dieselben Wunschregungen im Laufe der Analyse wiederholt auftreten; die Monotonie entsteht nämlich erst durch die angeknüpften Deutungen; für Hans sind es nicht bloße Wiederholungen, sondern fortschreitende Entwicklungen von der schüchternen Andeutung bis zur vollbewußten, von jeder Entstellung freien Klarheit.

Was nun noch folgt, sind solche von Hans ausgehende Betätigungen der für unsere Deutung bereits gesicherten analytischen Ergebnisse. Er zeigt in einer unzweideutigen Symptomhandlung, die er nur vor dem Hausmädchen, nicht vor dem Vater, leicht verkleidet, wie er sich eine Geburt vorstellt; aber wenn wir genauer zusehen, zeigt er noch mehr, deutet auf etwas hin, was in der Analyse nicht mehr zur Sprache kommt. Durch die runde Lücke im Gummileibe einer Puppe steckt er ein kleines Messerchen hinein, das der Mama gehört, und läßt es wieder herausfallen, indem er ihr die Beine auseinanderrißt. Die darauffolgende Aufklärung durch die Eltern, daß Kinder tatsächlich im Leibe der Mutter wachsen und wie ein Lumpf herausbefördert werden, kommt zu spät; sie kann ihm nichts mehr Neues sagen. Durch eine andere, wie zufällig erfolgende Symptomhandlung gibt er zu, daß er den Vater tot gewünscht hat, indem er ein Pferd, mit dem er spielt, umfallen läßt, d. h. umwirft, in dem Momente, da der Vater von diesem Todeswunsche spricht. Mit Worten bekräftigt er, daß die

schwer beladenen Wagen ihm die Gravidität der Mutter vorstellten, und daß das Umfallen des Pferdes so war, wie wenn man ein Kind bekommt. Die köstlichste Bestätigung in diesem Zusammenhange, der Beweis, daß Kinder »Lumpfe« sind, durch die Erfindung des Namens »Lodi« für sein Lieblingskind kommt nur verspätet zu unserer Kenntnis, denn wir hören, daß er mit diesem Wurstkinde schon die längste Zeit gespielt hat [\[Fußnote\]Ein zunächst befremdender Einfall des genialen Zeichners Th. Th. Heine, der auf einem Blatte im *Simplizissimus* darstellt, wie das Kind des Selchmeisters in die Wurstmaschine gerät und dann als Würstchen von den Eltern betrauert, eingesegnet wird und gen Himmel fliegt, findet durch die Lodiepisode unserer Analyse seine Zurückführung auf eine infantile Wurzel.](#)

Die beiden abschließenden Phantasien Hansens, mit denen seine Herstellung vollkommen wird, haben wir bereits gewürdigt. Die eine, vom Installateur, der ihm einen neuen und, wie der Vater errät, größeren Wiwimacher ansetzt, ist doch nicht bloß die Wiederholung der früheren, die sich mit dem Installateur und der Badewanne beschäftigte. Sie ist eine siegreiche Wunschphantase und enthält die Überwindung der Kastrationsangst. Die zweite Phantasie, die den Wunsch eingesteht, mit der Mutter verheiratet zu sein und viele Kinder mit ihr zu haben, erschöpft nicht bloß den Inhalt jener unbewußten Komplexe, die sich beim Anblicke des fallenden Pferdes gerührt und Angst entwickelt hatten – sie korrigiert auch, was an jenen Gedanken schlechterdings unannehmbar war, indem sie, anstatt den Vater zu töten, ihn durch Erhöhung zur Ehe mit der Großmutter unschädlich macht. Mit dieser Phantasie schließen Krankheit und Analyse berechtigterweise ab.

Während der Analyse eines Krankheitsfalles kann man einen anschaulichen Eindruck von der Struktur und Entwicklung der Neurose nicht gewinnen. Es ist das die Sache einer synthetischen Arbeit, der man sich nachher unterziehen muß. Wenn wir diese Synthese bei der Phobie unseres kleinen Hans unternehmen, so knüpfen wir an die Schilderung seiner Konstitution, seiner leitenden sexuellen Wünsche und seiner Erlebnisse bis zur Geburt der Schwester an, die wir auf früheren Seiten dieser Abhandlung gegeben haben.

Die Ankunft dieser Schwester brachte ihm mehrerlei, was ihn von nun an nicht zur Ruhe kommen ließ. Zunächst ein Stück Entbehrung, zu Anfang eine zeitweilige Trennung von der Mutter und dann später eine dauernde Verminderung ihrer Fürsorge und Aufmerksamkeit, die er mit der Schwester zu teilen sich gewöhnen mußte. Zuzweit eine Wiederbelebung seiner Lusterlebnisse aus der Kinderpflege, hervorgerufen durch all das, was er die Mutter mit der kleinen Schwester vornehmen sah. Aus beiden Einflüssen ergab sich eine Steigerung seiner erotischen Bedürftigkeit, der es an Befriedigung zu mangeln begann. Für den Verlust, den ihm die Schwester gebracht hatte, entschädigt er sich durch die Phantasie, daß er selbst Kinder habe, und solange er (bei seinem zweiten Aufenthalte) in Gmunden mit diesen Kindern wirklich spielen konnte, fand seine Zärtlichkeit genügende Ableitung. Aber nach Wien zurückgekehrt, war er wieder einsam, heftete alle seine Ansprüche an die Mutter und litt weitere Entbehrung, da er seit dem Alter von 4½ Jahren aus dem Schlafzimmer der Eltern verbannt worden war. Seine gesteigerte erotische Erregbarkeit äußerte sich nun in Phantasien, welche die Sommergespielen in seine Einsamkeit beschworen, und in regelmäßigen autoerotischen Befriedigungen durch masturbatorische Reizung des Genitales.

Drittens brachte ihm aber die Geburt der Schwester die Anregung zu einer Denkarbeit, die einerseits nicht zur Lösung zu bringen war, andererseits ihn in Gefühlskonflikte verstrickte. Das große Rätsel stellte sich für ihn ein, woher die Kinder kommen, das erste Problem vielleicht, dessen Lösung die Geisteskräfte des Kindes in Anspruch nimmt, von dem das Rätsel der thebanischen Sphinx wahrscheinlich nur eine Entstellung wiedergibt. Die ihm gebotene Aufklärung, der Storch habe die Hanna gebracht, wies er ab. Er hatte doch bemerkt, daß die Mutter Monate vor der Geburt der Kleinen einen großen Leib bekommen hatte, daß sie dann zu Bett gelegen, bei der Geburt gestöhnt hatte und dann schlank aufgestanden war. Er schloß also, die Hanna sei im Leibe der Mutter gewesen und dann herausgekommen wie ein »Lumpfe«. Dieses Gebären konnte er sich lustvoll vorstellen, unter Anknüpfung an eigene früheste Lustempfindungen beim Stuhlgange, konnte sich also mit doppelter Motivierung wünschen, selbst Kinder zu haben, um sie mit Lust zu gebären und dann (mit Vergeltungslust gleichsam) zu pflegen. In all dem lag nichts, was ihn zu Zweifel oder zu Konflikt geführt hätte.

Aber es war noch etwas anderes da, was ihn stören mußte. Der Vater mußte etwas mit der *Geburt* der kleinen Hanna zu tun haben, denn er behauptete, Hanna und er selbst, Hans, seien seine Kinder. Er hatte sie aber gewiß nicht in die Welt gesetzt, sondern die Mama. Dieser Vater war ihm bei der Mutter im Wege. Wenn er da war, konnte er nicht bei der Mutter schlafen, und wenn die Mutter Hans ins Bett nehmen wollte, schrie der Vater. Hans hatte erfahren, wie gut er's bei Abwesenheit des Vaters haben könnte, und der Wunsch, den Vater zu beseitigen, war nur gerechtfertigt. Nun erhielt diese Feindseligkeit eine Verstärkung. Der Vater hatte ihm die Lüge vom Storch erzählt, und es ihm damit unmöglich gemacht, ihn in diesen Dingen um Aufklärung zu bitten. Er hinderte ihn nicht nur, bei der Mutter im Bette zu sein, sondern vorenthielt ihm auch das Wissen, nach dem er strebte. Er benachteiligte ihn nach beiden Richtungen, und dies offenbar zu seinem eigenen Vorteile.

Daß er nun diesen selben Vater, den er als Konkurrenten hassen mußte, seit jeher geliebt hatte und weiter lieben mußte, daß er ihm Vorbild war, sein erster Spielgenosse und gleichfalls sein Pfleger aus den ersten Jahren, das ergab den ersten, zunächst nicht lösbaren Gefühlskonflikt. Wie Hansens Natur sich entwickelt hatte, mußte die Liebe vorläufig die Oberhand behalten und den Haß unterdrücken, ohne ihn aufheben zu können, denn er wurde von der Liebe zur Mutter her immer von neuem gespeist.

Der Vater wußte aber nicht nur, woher die Kinder kommen, er übte es auch wirklich aus, das, was Hans nur dunkel ahnen konnte. Der Wiwimacher mußte etwas damit zu tun haben, dessen Erregung all diese Gedanken begleitete, und zwar ein großer, größer als Hans seinen fand. Folgte man den Empfindungsandeutungen, die sich da ergaben, so mußte es sich um eine Gewalttätigkeit handeln, die man an der Mama verübte, um ein Zerschlagen, ein Öffnungschaffen, ein Eindringen in einen abgeschlossenen Raum, den Impuls dazu konnte das Kind in sich verspüren; aber obwohl es auf dem Wege war, von seinen Penissensationen aus, die Vagina zu postulieren, so konnte es doch das Rätsel nicht lösen, denn so etwas, wie der Wiwimacher es brauchte, bestand ja in seiner Kenntnis nicht; vielmehr stand der Lösung die Überzeugung im Wege, daß die Mama einen Wiwimacher wie er besitze. Der Lösungsversuch, was man mit der Mama anfangen mußte, damit sie Kinder bekomme, versank im Unbewußten, und beiderlei aktive Impulse, der feindselige gegen den Vater wie der sadistisch-zärtliche gegen die Mutter, blieben verwendungslos, der eine infolge der neben dem Hasse vorhandenen Liebe, der andere vermöge der Ratlosigkeit, die sich aus den infantilen Sexualtheorien ergab.

Nur in dieser Weise vermag ich, auf die Resultate der Analyse gestützt, die unbewußten Komplexe und Wunschregungen zu konstruieren, deren Verdrängung und Wiedererweckung die Phobie des kleinen Hans zum Vorschein brachte. Ich weiß, daß damit dem Denkvermögen eines Kindes zwischen 4 und 5 Jahren viel zugemutet ist, aber ich lasse mich von dem leiten, was wir neu erfahren haben, und halte mich durch die Vorurteile unserer Unwissenheit nicht für gebunden. Vielleicht hätte man die Angst vor dem »Krawallmachen mit den Beinen« benutzen können, um noch Lücken in unserem Beweisverfahren auszufüllen. Hans gab zwar an, es erinnere ihn an das Zappeln mit den Beinen, wenn er gezwungen werden sollte, sein Spiel zu unterbrechen, um Lumpf zu machen, so daß dieses Element der Neurose in Beziehung zu dem Problem gerät, ob die Mama gerne oder nur gezwungen Kinder bekomme, aber ich habe nicht den Eindruck, daß hiemit die volle Aufklärung für das »Krawallmachen mit den Beinen« gegeben ist. Meine Vermutung, daß sich bei dem Kinde eine Reminiszenz an einen von ihm im Schlafzimmer beobachteten sexuellen Verkehr der Eltern geregt habe, konnte der Vater nicht bestätigen. Begnügen wir uns also mit dem, was wir erfahren haben.

Durch welchen Einfluß es in der geschilderten Situation bei Hans zum Umkippen, zur Verwandlung der libidinösen Sehnsucht in Angst gekommen ist, an welchem Ende da die Verdrängung eingesetzt hat, das ist schwer zu sagen und könnte wohl nur durch die Vergleichung mit mehreren ähnlichen Analysen zu entscheiden sein; ob das intellektuelle Unvermögen des Kindes, das schwierige Problem der Kinderzeugung zu lösen und die durch die Annäherung an die Lösung entbundenen aggressiven Impulse zu verwerten, den Ausschlag gab oder ein somatisches Unvermögen, eine Intoleranz seiner Konstitution gegen die regelmäßig geübte masturbatorische Befriedigung, ob die bloße Fortdauer der sexuellen Erregung in so hoher Intensität zum Umschlage führen mußte, das stelle ich als fraglich hin, bis uns weitere Erfahrung zu Hilfe kommt.

Dem Gelegenheitsanlasse für den Ausbruch der Krankheit zu viel Einfluß zuzuschreiben, verbieten die zeitlichen Verhältnisse, denn Andeutungen von Ängstlichkeit waren bei Hans lange vorher, ehe er das Stellwagenpferd auf der Straße umfallen sah, zu beobachten.

Immerhin knüpfte die Neurose direkt an dieses akzidentelle Erlebnis an und bewahrte die Spur desselben in der Erhebung des Pferdes zum Angstobjekt. Eine »traumatische Kraft« kommt diesem Eindrucke an und für sich nicht zu; nur die frühere Bedeutung des Pferdes als Gegenstand der Vorliebe und des Interesses und die Anknüpfung an das traumatisch geeignete Erlebnis in Gmunden, wie Fritzl beim Pferdespiele umfiel, sowie der leichte Assoziationsweg von Fritzl zum Vater, haben den zufällig beobachteten Unfall mit so großer Wirksamkeit ausgestattet. Ja, wahrscheinlich hätten auch diese Beziehungen nicht ausgereicht, wenn nicht dank der Schmiegsamkeit und der Vieldeutigkeit der Assoziationsverknüpfungen der gleiche Eindruck sich auch geeignet erwiesen hätte, an den

zweiten der im Unbewußten bei Hans lauernden Komplexe, an den von der Niederkunft der graviden Mutter, zu rühren. Von da an war der Weg zur Wiederkehr des Verdrängten eröffnet, und nun wurde er in der Weise beschritten, daß *das pathogene Material auf den Pferdekomplex umgearbeitet (transponiert) und die begleitenden Affekte uniform in Angst verwandelt erschienen.*

Bemerkenswerterweise mußte sich der nunmehrige Vorstellungsinhalt der Phobie noch eine Entstellung und Ersetzung gefallen lassen, ehe das Bewußtsein Kenntnis von ihm nahm. Der erste Wortlaut der Angst, den Hans äußerte, war: das Pferd wird mich beißen; er rührt aus einer anderen Szene in Gmunden her, die einerseits Beziehung zum feindseligen Wunsche gegen den Vater hat, andererseits an die Onanieverwarnung erinnert. Es hat sich da ein ablenkender Einfluß geltend gemacht, der vielleicht von den Eltern ausging; ich bin nicht sicher, ob die Berichte über Hans damals sorgfältig genug abgefaßt wurden, um uns entscheiden zu lassen, ob er seiner Angst diesen Ausdruck gegeben, *ehe oder erst nachdem* ihn die Mutter wegen seiner Masturbation zur Rede gestellt hatte. Im Gegensatz zur Darstellung der Krankengeschichte möchte ich das letztere vermuten. Im übrigen ist unverkennbar, daß der feindselige Komplex gegen den Vater bei Hans überall den lusternen gegen die Mutter verdeckt, so wie er auch in der Analyse zuerst aufgedeckt und erledigt wurde.

In anderen Krankheitsfällen fände sich weit mehr über die Struktur einer Neurose, ihre Entwicklung und Ausbreitung zu sagen, aber die Krankheitsgeschichte unseres kleinen Hans ist sehr kurz; sie wird alsbald nach ihrem Beginne von der Behandlungsgeschichte abgelöst. Wenn die Phobie sich während der Behandlung dann weiter zu entwickeln schien, neue Objekte und neue Bedingungen in ihren Bereich zog, so war der selbst behandelnde Vater natürlich einsichtsvoll genug, darin nur ein Zumvorscheinkommen des bereits Fertigen und nicht eine Neuproduktion, die man der Behandlung zur Last legen könnte, zu erblicken. Auf solche Einsicht darf man dann in anderen Fällen von Behandlung nicht immer rechnen.

Ehe ich diese Synthese für beendet erkläre, muß ich noch einen andern Gesichtspunkt würdigen, bei dem wir mitten in die Schwierigkeiten der Auffassung neurotischer Zustände geraten werden. Wir sehen, wie unser kleiner Patient von einem wichtigen Verdrängungsschube befallen wird, der gerade seine herrschenden sexuellen Komponenten betrifft. [\[Fußnote\]Der Vater hat sogar beobachtet, daß gleichzeitig mit dieser Verdrängung ein Stück Sublimierung bei ihm eintritt. Er zeigt vom Beginne der Ängstlichkeit an ein gesteigertes Interesse für Musik und entwickelt seine hereditäre musikalische Begabung.](#) Er entäußert sich der Onanie, er weist mit Ekel von sich, was an Exkremente und an Zuschauen bei den Verrichtungen erinnert. Es sind aber nicht diese Komponenten, welche beim Krankheitsanlasse (beim Anblicke des fallenden Pferdes) angeregt werden und die das Material für die Symptome, den Inhalt der Phobie, liefern.

Man hat also da Anlaß, eine prinzipielle Unterscheidung aufzustellen. Wahrscheinlich gelangt man zu einem tieferen Verständnis des Krankheitsfalles, wenn man sich jenen anderen Komponenten zuwendet, welche die beiden letztgenannten Bedingungen erfüllen. Dies sind bei Hans Regungen, die bereits vorher unterdrückt waren und sich, soviel wir erfahren, niemals ungehemmt äußern konnten, feindselig-eifersüchtige Gefühle gegen den Vater und sadistische, Koitusahnungen entsprechende, Antriebe gegen die Mutter. In diesen frühzeitigen Unterdrückungen liegt vielleicht die Disposition für die spätere Erkrankung. Diese aggressiven Neigungen haben bei Hans keinen Ausweg gefunden, und sobald sie in einer Zeit der Entbehrung und gesteigerten sexuellen Erregung verstärkt hervorbrechen wollen, entbrennt jener Kampf, den wir die »Phobie« nennen. Während derselben dringt ein Teil der verdrängten Vorstellungen als Inhalt der Phobie, entstellt und auf einen anderen Komplex überschrieben, ins Bewußtsein; aber kein Zweifel, daß dies ein kümmerlicher Erfolg ist. Der Sieg verbleibt der Verdrängung, *die bei dieser Gelegenheit auf andere als die vordringliche Komponente übergreift.* Das ändert nichts daran, daß das Wesen des Krankheitszustandes durchaus an die Natur der zurückzuweisenden Triebkomponenten gebunden bleibt. Absicht und Inhalt der Phobie ist eine weitgehende Einschränkung der Bewegungsfreiheit, sie ist also eine machtvolle Reaktion gegen die dunklen Bewegungsimpulse, die sich besonders gegen die Mutter wenden wollten. Das Pferd war für den Knaben immer das Vorbild der Bewegungslust (»Ich bin ein junges Pferd«, sagt Hans im Herumspringen), aber da diese Bewegungslust den Koitusimpuls einschließt, wird die Bewegungslust von der Neurose eingeschränkt und das Pferd zum Sinnbild des Schreckens erhoben. Es scheint, daß den verdrängten Trieben in der Neurose nichts anderes verbleibt als die Ehre, der Angst im Bewußtsein die Vorwände zu liefern. Aber so deutlich auch der Sieg der Sexualablehnung in der Phobie ist, so läßt doch die Kompromißnatur der Krankheit nicht zu, daß das Verdrängte nichts anderes erreiche. Die Phobie vor dem Pferde ist doch wieder ein Hindernis, auf die Gasse zu gehen, und kann als Mittel dienen, um bei der geliebten Mutter im Hause zu bleiben. Darin hat sich also die Zärtlichkeit für die Mutter siegreich durchgesetzt; der Liebhaber klammert sich infolge der Phobie an sein geliebtes Objekt, aber freilich ist nun dafür gesorgt, daß er unschädlich bleibt. In diesen beiden Wirkungen offenbart sich die eigentliche Natur einer neurotischen Erkrankung.

Alf. Adler hat kürzlich in einer gedankenreichen Arbeit, der ich vorhin die Bezeichnung Triebverschränkung entnommen habe, ausgeführt, daß die Angst durch die Unterdrückung des von ihm so genannten »Aggressionstriebes« entstehe, und in weitumfassender Synthese diesem Triebe die Hauptrolle im Geschehen, »im Leben und in der Neurose« zugewiesen. Wenn wir zum Schlusse gelangt sind, daß in unserem Falle von Phobie die Angst durch die Verdrängung jener Aggressionsneigungen, der feindseligen gegen den Vater und der sadistischen gegen die Mutter, zu erklären sei, scheinen wir eine eklatante Bestätigung für die Anschauung Adlers erbracht zu haben. Und doch kann ich derselben, die ich für eine irreführende Verallgemeinerung halte, nicht beipflichten. Ich kann mich nicht entschließen, einen besonderen Aggressionstrieb neben und gleichberechtigt mit den uns vertrauten Selbsterhaltungs- und Sexualtrieben anzunehmen. [\[Fußnote\]Das im Text Stehende ist zu einer Zeit geschrieben worden, da Adler noch auf dem Boden der Psychoanalyse zu stehen schien, vor seiner Aufstellung des männlichen Protests und seiner Verleugnung der Verdrängung. Ich habe seither auch einen »Aggressionstrieb« statuieren müssen, der nicht mit dem Adler'schen zusammenfällt. Ich ziehe es vor, ihn »Destruktions- oder Todestrieb« zu heißen \(*Jenseits des Lustprinzips, Das Ich und das Es*\). Sein Gegensatz zu den libidinösen Trieben kommt in der bekannten Polarität von Lieben und Hassen zum Ausdruck. Auch mein Widerspruch gegen die Adler'sche Aufstellung, die einen allgemeinen Charakter der Triebe überhaupt zu Gunsten eines einzigen beeinträchtigt, bleibt aufrecht.](#) Es scheint mir, daß Adler einen allgemeinen und unerläßlichen Charakter aller Triebe, eben das »Triebhafte«, Drängende in ihnen, was wir als die Fähigkeit, der Motilität Anstoß zu geben, beschreiben können, zu einem besonderen Triebe mit Unrecht hypostasiert habe. Von den anderen Trieben erübrigte dann nichts anderes als die Beziehung zu einem Ziele, nachdem ihnen die Beziehung zu den Mitteln, dieses Ziel zu erreichen, durch den »Aggressionstrieb« abgenommen wird; trotz all der Unsicherheit und Ungeklärtheit unserer Trieblehre möchte ich vorläufig an der gewohnten Auffassung festhalten, welche jedem Triebe sein eigenes Vermögen, aggressiv zu werden, beläßt, und in den beiden bei unserem Hans zur Verdrängung gelangenden Trieben würde ich altbekannte Komponenten der sexuellen Libido erkennen.

3

Ehe ich nun in die voraussichtlich kurz gehaltenen Erörterungen eintrete, was aus der Phobie des kleinen Hans allgemein Wertvolles für Kinderleben und Kindererziehung zu entnehmen ist, muß ich dem lange aufgesparten Einwande begegnen, der uns mahnt, daß Hans ein Neurotiker, Hereditärer, Dégénére ist, kein normales Kind, von dem aus auf andere Kinder übertragen werden darf. Es tut mir lange schon leid, daran zu denken, wie alle die Bekenner des »Normalmenschen« unseren armen kleinen Hans mißhandeln werden, nachdem sie erst erfahren haben, daß ihm tatsächlich hereditäre Belastung nachgewiesen werden kann. Seiner schönen Mutter, die in einem Konflikte ihrer Mädchenzeit neurotisch erkrankte, hatte ich damals Hilfe geleistet, und dies war sogar der Anfang meiner Beziehungen zu seinen Eltern. Ich getraue mich nur ganz schüchtern, einiges zu seinen Gunsten vorzubringen. Zunächst, daß Hans nicht das ist, was man sich nach der strengen Observanz unter einem degenerierten, zur Nervosität erblich bestimmten Kinde vorstellen würde, sondern vielmehr ein körperlich wohlgebildeter, heiterer, liebenswürdiger und geistig reger Geselle, an dem nicht nur der eigene Vater seine Freude haben kann. An seiner sexuellen Frühreife freilich ist kein Zweifel, aber es fehlt da viel Vergleichsmaterial zum richtigen Urteile. Aus einer Sammeluntersuchung aus amerikanischer Quelle habe ich z. B. ersehen, daß ähnlich frühe Objektwahl und Liebesempfinden bei Knaben nicht gar so selten angetroffen wird, und aus der Kindergeschichte von später als »groß« erkannten Männern weiß man das nämliche, so daß ich meinen möchte, die sexuelle Frühreife sei ein selten fehlendes Korrelat der intellektuellen, und darum bei begabten Kindern häufiger anzutreffen, als man erwarten sollte.

Ferner mache ich in meiner eingestandenen Parteilichkeit für den kleinen Hans geltend, daß er nicht das einzige Kind ist, das zu irgendeiner Zeit seiner Kinderjahre von Phobien befallen wird. Solche Erkrankungen sind bekanntlich ganz außerordentlich häufig, auch bei Kindern, deren Erziehung an Strenge nichts zu wünschen übrig läßt. Die betreffenden Kinder werden später entweder neurotisch, oder sie bleiben gesund. Ihre Phobien werden in der Kinderstube niedergeschrien, weil sie der Behandlung unzugänglich und gewiß sehr un bequem sind. Sie lassen dann im Laufe von Monaten oder Jahren nach, heilen anscheinend; welche psychischen Veränderungen eine solche Heilung bedingt, welche Charakterveränderungen mit ihr verknüpft sind, darin hat niemand Einsicht. Wenn man dann einmal einen erwachsenen Neurotiker in psychoanalytische Behandlung nimmt, der, nehmen wir an, erst in reifen Jahren manifest erkrankt ist, so erfährt man regelmäßig, daß seine Neurose an jene Kinderangst anknüpft, die Fortsetzung derselben darstellt, und daß also eine unausgesetzte, aber auch ungestörte psychische Arbeit sich von jenen Kinderkonflikten an durchs Leben fortgesponnen hat, ohne Rücksicht darauf, ob deren erstes Symptom

Bestand hatte oder unter dem Drange der Verhältnisse zurückgezogen wurde. Ich meine also, unser Hans ist vielleicht nicht stärker erkrankt gewesen als so viele andere Kinder, die nicht als »Degenerierte« gebrandmarkt werden; aber da er ohne Einschüchterung, mit möglicher Schonung und möglichst geringem Zwang erzogen wurde, hat sich seine Angst kühner hervorgewagt. Die Motive des schlechten Gewissens und der Furcht vor der Strafe haben ihr gefehlt, die sonst gewiß zu ihrer Verkleinerung beitragen. Mir will scheinen, wir geben zu viel auf Symptome und kümmern uns zu wenig um das, woraus sie hervorgehen. In der Kindererziehung gar wollen wir nichts anderes als in Ruhe gelassen werden, keine Schwierigkeiten erleben, kurz, das brave Kind züchten und achten sehr wenig darauf, ob dieser Entwicklungsgang dem Kinde auch frommt. Ich könnte mir also vorstellen, daß es heilsam für unseren Hans war, diese Phobie produziert zu haben, weil sie die Aufmerksamkeit der Eltern auf die unvermeidlichen Schwierigkeiten lenkte, welche die Überwindung der angeborenen Triebkomponenten in der Kulturerziehung dem Kinde bereiten muß, und weil diese seine Störung die Hilfeleistung des Vaters nach sich zog. Vielleicht hat er nun vor anderen Kindern das voraus, daß er nicht mehr jenen Keim verdrängter Komplexe in sich trägt, der fürs spätere Leben jedesmal etwas bedeuten muß, der gewiß Charakterverbildung in irgendeinem Ausmaße mit sich bringt, wenn nicht die Disposition zu einer späteren Neurose. Ich bin geneigt, so zu denken, aber ich weiß nicht, ob noch viele andere mein Urteil teilen werden, weiß auch nicht, ob die Erfahrung mir recht geben wird.

Ich muß aber fragen, was hat nun bei Hans das Anszichtziehen der nicht nur von den Kindern verdrängten, sondern auch von den Eltern gefürchteten Komplexe geschadet? Hat der Kleine nun etwa Ernst gemacht mit seinen Ansprüchen auf die Mutter, oder sind an Stelle der bösen Absichten gegen den Vater Tätlichkeiten getreten? Sicherlich werden das viele befürchtet haben, die das Wesen der Psychoanalyse verkennen und meinen, man verstärke die bösen Triebe, wenn man sie bewußt mache. Diese Weisen handeln dann nur konsequent, wenn sie um Gotteswillen von jeder Beschäftigung mit den bösen Dingen abraten, die hinter den Neurosen stecken. Sie vergessen dabei allerdings, daß sie Ärzte sind, und geraten in eine fatale Ähnlichkeit mit Shakespeares Holzapfel in *Viel Lärm um nichts*, der der ausgeschickten Wache gleichfalls den Rat gibt, sich von jeder Berührung mit den etwa angetroffenen Dieben, Einbrechern recht fernzuhalten. Solches Gesindel sei kein Umgang für ehrliche Leute [\[Fußnote\]Ich kann die verwunderte Frage hier nicht unterdrücken, woher diese Gegner meiner Anschauungen ihr so sicher vorgetragenem Wissen beziehen, ob die verdrängten Sexualtriebe eine Rolle in der Ätiologie der Neurosen spielen und welche, wenn sie den Patienten den Mund verschließen, sobald sie von ihren Komplexen und deren Abkömmlingen zu reden beginnen? Meine und meiner Anhänger Mitteilungen sind ja dann die einzige Wissenschaft, die ihnen zugänglich bleibt.](#)

Die einzigen Folgen der Analyse sind vielmehr, daß Hans gesund wird, sich vor Pferden nicht mehr fürchtet, und daß er mit seinem Vater, wie dieser belustigt mitteilt, eher familiär verkehrt. Aber was der Vater an Respekt etwa einbüßt, das gewinnt er an Vertrauen zurück: »Ich hab' geglaubt, du weißt alles, weil du das vom Pferd gewußt hast.« Die Analyse macht nämlich den *Erfolg* der Verdrängung nicht rückgängig; die Triebe, die damals unterdrückt wurden, bleiben die unterdrückten, aber sie erreicht diesen Erfolg auf anderem Weg, ersetzt den Prozeß der Verdrängung, der ein automatischer und exzessiver ist, durch die maß- und zielvolle Bewältigung mit Hilfe der höchsten seelischen Instanzen, mit einem Worte: *sie ersetzt die Verdrängung durch die Verurteilung*. Sie scheint uns den lang gehegten Beweis zu erbringen, daß das Bewußtsein eine biologische Funktion hat, daß mit seinem Inspieltreten ein bedeutsamer Vorteil verbunden ist [\[Fußnote\]Ich gebrauche hiedurch das Wort Bewußtsein in einem Sinne, den ich später vermieden habe, für unser normales bewußtseinsfähiges Denken. Wir wissen, daß auch solche Denkprozesse vorbewußt vor sich gehen können und tun gut, deren »Bewußtsein« rein phänomenologisch zu werten. Natürlich wird der Erwartung, auch das Bewußtwerden erfülle eine biologische Funktion, hiemit nicht widersprochen.](#)

Hätte ich allein die Verfügung darüber gehabt, so hätte ich's gewagt, dem Kinde auch noch die eine Aufklärung zu geben, welche ihm von den Eltern vorenthalten wurde. Ich hätte seine triebhaften Ahnungen bestätigt, indem ich ihm von der Existenz der Vagina und des Koitus erzählt hätte, so den ungelösten Rest um ein weiteres Stück verkleinert und seinem Fragedrang ein Ende gemacht. Ich bin überzeugt, er hätte weder die Liebe zur Mutter noch sein kindliches Wesen infolge dieser Aufklärungen verloren und hätte eingesehen, daß seine Beschäftigung mit diesen wichtigen, ja imposanten Dingen nun ruhen muß, bis sich sein Wunsch, groß zu werden, erfüllt hat. Aber das pädagogische Experiment wurde nicht so weit geführt.

Daß man zwischen »nervösen« und »normalen« Kindern und Erwachsenen keine scharfe Grenze ziehen darf, daß »Krankheit« ein rein praktischer Summationsbegriff ist, daß Disposition und Erleben zusammentreffen müssen, um die Schwelle für die Erreichung dieser Summation überschreiten zu lassen, daß infolgedessen fortwährend viele Individuen aus der Klasse der Gesunden in die der nervös Kranken übertreten und eine weit geringere Anzahl den Weg auch in umgekehrter Richtung macht, das sind Dinge, die so oft gesagt worden sind und soviel Anklang gefunden haben, daß ich mit ihrer Behauptung gewiß nicht allein stehe. Daß die Erziehung des Kindes einen mächtigen Einfluß geltend machen kann, zugunsten oder Ungunsten der bei dieser Summation in Betracht kommenden Krankheitsdisposition, ist zum mindesten sehr wahrscheinlich, aber was die Erziehung anzustreben und wo sie eingreifen hat, das erscheint noch durchaus fragwürdig. Sie hat sich bisher immer nur die Beherrschung, oft richtiger Unterdrückung der Triebe zur Aufgabe gestellt; der Erfolg war kein befriedigender und dort, wo es gelang, geschah es zum Vorteil einer kleinen Anzahl bevorzugter Menschen, von denen Triebunterdrückung nicht gefordert wird. Man fragte auch nicht danach, auf welchem Wege und mit welchen Opfern die Unterdrückung der unbequemen Triebe erreicht wurde. Substituiert man dieser Aufgabe eine andere, das Individuum mit der geringsten Einbuße an seiner Aktivität kulturfähig und sozial verwertbar zu machen, so haben die durch die Psychoanalyse gewonnenen Aufklärungen über die Herkunft der pathogenen Komplexe und über den Kern einer jeden Neurose eigentlich den Anspruch, vom Erzieher als unschätzbare Winke für sein Benehmen gegen das Kind gewürdigt zu werden. Welche praktischen Schlüsse sich hieraus ergeben, und inwieweit die Erfahrung die Anwendung derselben innerhalb unserer sozialen Verhältnisse rechtfertigen kann, dies überlasse ich anderen zur Erprobung und Entscheidung.

Ich kann von der Phobie unseres kleinen Patienten nicht Abschied nehmen, ohne die Vermutung auszusprechen, welche mir deren zur Heilung führende Analyse besonders wertvoll macht. Ich habe aus dieser Analyse, strenggenommen, nichts Neues erfahren, nichts, was ich nicht schon, oft in weniger deutlicher und mehr vermittelter Weise, bei anderen im reifen Alter behandelten Patienten hatte erraten können. Und da die Neurosen dieser anderen Kranken jedesmal auf die nämlichen infantilen Komplexe zurückzuführen waren, die sich hinter der Phobie Hansens aufdecken ließen, bin ich versucht, für diese Kinderneurose eine typische und vorbildliche Bedeutung in Anspruch zu nehmen, als ob die Mannigfaltigkeit der neurotischen Verdrängungserscheinungen und die Reichhaltigkeit des pathogenen Materials einer Ableitung von sehr wenigen Prozessen an den nämlichen Vorstellungskomplexen nicht im Wege stünden.

Nachschrift zur Analyse des kleinen Hans

Vor einigen Monaten – im Frühjahr des Jahres 1922 – stellte sich mir ein junger Mann vor und erklärte, er sei der »kleine Hans«, über dessen kindliche Neurose ich im Jahre 1909 berichtet hatte. Ich war sehr froh, ihn wiederzusehen, denn er war mir etwa zwei Jahre nach Abschluß seiner Analyse aus den Augen geraten, und ich hatte seit länger als einem Jahrzehnt nichts von seinen Schicksalen erfahren. Die Veröffentlichung dieser ersten Analyse an einem Kinde hatte viel Aufsehen und noch mehr Entrüstung hervorgerufen, und dem armen Jungen war großes Unheil prophezeit worden, weil er in so zartem Alter »entharmlost« und zum Opfer einer Psychoanalyse gemacht worden war.

Nichts von all diesen Befürchtungen ist aber eingetroffen. Der kleine Hans war jetzt ein stattlicher Jüngling von 19 Jahren. Er behauptete, sich durchaus wohl zu befinden und an keinerlei Beschwerden oder Hemmungen zu leiden. Er war nicht nur ohne Schädigung durch die Pubertät gegangen, sondern hatte auch eine der schwersten Belastungsproben für sein Gefühlsleben gut bestanden. Seine Eltern hatten sich voneinander geschieden und jeder Teil eine neue Ehe geschlossen. Er lebe infolgedessen allein, stehe aber mit beiden Eltern gut und bedaure nur, daß er durch die Auflösung der Familie von seiner lieben jüngeren Schwester getrennt worden sei.

Eine Mitteilung des kleinen Hans war mir besonders merkwürdig. Ich getraue mich auch nicht, eine Erklärung für sie zu geben. Als er seine Krankengeschichte las, erzählte er, es sei ihm alles fremd vorgekommen, er erkannte sich nicht, konnte sich an nichts erinnern, und nur als er auf die Reise nach Gmunden stieß, dämmerte ihm etwas wie ein Schimmer von Erinnerung auf, das könnte er selbst gewesen sein. Die Analyse hatte also die Begebenheit nicht vor der Amnesie bewahrt, sondern war selbst der Amnesie verfallen. Ähnlich ergeht es dem mit der Psychoanalyse Vertrauten manchmal im Schlafe. Er wird durch einen Traum geweckt, beschließt ihn ohne Aufschub zu analysieren, schläft, mit dem Ergebnis seiner Bemühung zufrieden, wieder ein, und am nächsten Morgen sind Traum und Analyse vergessen.

Inhalt

[I. Kapitel](#)

[II. Kapitel](#)

[III. Kapitel](#)

[IV. Kapitel](#)

[V. Kapitel](#)

[VI. Kapitel](#)

I. Kapitel

Wenn die seelenärztliche Forschung, die sich sonst mit schwächlichem Menschenmaterial begnügt, an einen der Großen des Menschengeschlechts herantritt, so folgt sie dabei nicht den Motiven, die ihr von den Laien so häufig zugeschoben werden. Sie strebt nicht danach, »das Strahlende zu schwärzen und das Erhabene in den Staub zu ziehen«; es bereitet ihr keine Befriedigung, den Abstand zwischen jener Vollkommenheit und der Unzulänglichkeit ihrer gewöhnlichen Objekte zu verringern. Sondern sie kann nicht anders, als alles des Verständnisses wert finden, was sich an jenen Vorbildern erkennen läßt, und sie meint, es sei niemand so groß, daß es für ihn eine Schande wäre, den Gesetzen zu unterliegen, die normales und krankhaftes Tun mit gleicher Strenge beherrschen.

Als einer der größten Männer der italienischen Renaissance ist Leonardo da Vinci (1452–1519) schon von den Zeitgenossen bewundert worden und doch bereits ihnen rätselhaft erschienen, wie auch jetzt noch uns. Ein allseitiges Genie, »dessen Umrisse man nur ahnen kann – nie ergründen« [Fußnote], übte er den maßgebendsten Einfluß auf seine Zeit als Maler aus; erst uns blieb es vorbehalten, die Größe des Naturforschers (und Technikers) zu erkennen, der sich in ihm mit dem Künstler verband. Wenngleich er Meisterwerke der Malerei hinterlassen, während seine wissenschaftlichen Entdeckungen unveröffentlicht und unverwertet blieben, hat doch in seiner Entwicklung der Forscher den Künstler nie ganz freigelassen, ihn oftmals schwer beeinträchtigt und ihn vielleicht am Ende unterdrückt. Vasari legt ihm in seiner letzten Lebensstunde den Selbstvorwurf in den Mund, daß er Gott und die Menschen beleidigt, indem er in seiner Kunst nicht seine Pflicht getan [Fußnote]. Und wenn auch diese 92 Erzählung Vasaris weder die äußere noch viel innere Wahrscheinlichkeit für sich hat, sondern der Legende angehört, die sich um den geheimnisvollen Meister schon zu seinen Lebzeiten zu bilden begann, so verbleibt ihr doch als Zeugnis für das Urteil jener Menschen und jener Zeiten ein unbestreitbarer Wert.

Was war es, was die Persönlichkeit Leonardos dem Verständnis seiner Zeitgenossen entrückte? Gewiß nicht die Vielseitigkeit seiner Anlagen und Kenntnisse, die ihm gestattete, sich am Hofe des Lodovico Sforza, zubenannt il Moro, Herzogs von Mailand, als Lautenspieler auf einem von ihm neugeformten Instrumente einzuführen, oder ihn jenen merkwürdigen Brief an eben denselben schreiben ließ, in dem er sich seiner Leistungen als Bau- und Kriegingenieur berühmte. Denn an solche Vereinigung vielfältigen Könnens in einer Person waren die Zeiten der Renaissance wohl gewöhnt; allerdings war Leonardo selbst eines der glänzendsten Beispiele dafür. Auch gehörte er nicht jenem Typus genialer Menschen an, die, von der Natur äußerlich karg bedacht, ihrerseits keinen Wert auf die äußerlichen Formen des Lebens legen und in der schmerzlichen Verdüsterung ihrer Stimmung den Verkehr der Menschen fliehen. Er war vielmehr groß und ebenmäßig gewachsen, von vollendeter Schönheit des Gesichts und von ungewöhnlicher Körperkraft, bezaubernd in den Formen seines Umgangs, ein Meister der Rede, heiter und liebenswürdig gegen alle; er liebte die Schönheit auch an den Dingen, die ihn umgaben, trug gern prunkvolle Gewänder und schätzte jede Verfeinerung der Lebensführung. In einer für seine heitere Genußfähigkeit bedeutsamen Stelle des Traktats über Malerei [Fußnote] hat er die Malerei mit ihren Schwesterkünsten verglichen und die Beschwerden der Arbeit des Bildhauers geschildert: »Da hat er das Gesicht ganz beschmiert und mit Marmorstaub eingepudert, so daß er wie ein Bäcker ausschaut, und ist mit kleinen Marmorsplittern über und über bedeckt, daß es aussieht, als hätte es ihm auf den Buckel geschneit, und seine Behausung, die ist voll Steinsplitter und Staub. Ganz das Gegenteil von alle diesem ist beim Maler der Fall – ... denn der Maler sitzt mit großer Bequemlichkeit vor seinem Werke, wohlgekleidet, und regt den ganz leichten Pinsel mit den anmutigen Farben. Mit Kleidern ist er 93 geschmückt, wie es ihm gefällt. Und seine Behausung, die ist voll heiterer Malereien und glänzend reinlich. Oft hat er Gesellschaft, von Musik, oder von Vorlesern verschiedener schöner Werke, und das wird ohne Hammergedröhn oder sonstigen Lärm mit großem Vergnügen angehört.«

Es ist ja sehr wohl möglich, daß die Vorstellung eines strahlend heiteren und genußfrohen Leonardo nur für die erste, längere Lebensperiode des Meisters recht hat. Von da an, als der Niedergang der Herrschaft des Lodovico Moro ihn zwang, Mailand, seinen Wirkungskreis und seine gesicherte Stellung zu verlassen, um ein unstetes, an äußeren Erfolgen wenig reiches Leben bis zum letzten Asyl in Frankreich zu führen, mag der Glanz seiner Stimmung verblichen und mancher befremdliche Zug seines Wesens stärker hervorgetreten sein. Auch die mit den Jahren zunehmende Wendung seiner Interessen von seiner Kunst zur Wissenschaft mußte dazu beitragen, die Kluft zwischen seiner Person und seinen Zeitgenossen zu erweitern. Alle die Versuche, mit denen er nach ihrer Meinung seine Zeit verträdelte, anstatt emsig auf Bestellung zu malen und sich zu bereichern, wie etwa sein ehemaliger Mitschüler Perugino, erschienen ihnen als grillenhafte Spielereien oder brachten ihn selbst in den Verdacht, der »schwarzen Kunst« zu dienen. Wir verstehen ihn hierin besser, die wir aus seinen Aufzeichnungen wissen, welche Künste er übte. In einer Zeit, welche die Autorität der Kirche mit der der Antike zu vertauschen begann und voraussetzungslose Forschung noch nicht kannte, war er, der Vorläufer, ja ein nicht unwürdiger Mitbewerber von Bacon und Kopernikus, notwendig vereinsamt. Wenn er Pferde- und Menschenleichen zerlegte, Flugapparate baute, die Ernährung der Pflanzen und ihr Verhalten gegen Gifte studierte, rückte er allerdings weit ab von den Kommentatoren des Aristoteles und kam in die Nähe der verachteten Alchymisten, in deren Laboratorien die experimentelle Forschung wenigstens eine Zuflucht während dieser ungünstigen Zeiten gefunden hatte.

Für seine Malerei hatte dies die Folge, daß er ungerne den Pinsel zur Hand nahm, immer weniger und seltener malte, das Angefangene meist unfertig stehenließ und sich um das weitere Schicksal seiner Werke wenig kümmerte. Das war es auch, was ihm seine Zeitgenossen zum Vorwurf machten, denen sein Verhältnis zur Kunst ein Rätsel blieb.

Mehrere der späteren Bewunderer Leonardos haben es versucht, den Makel der Unstetigkeit von seinem Charakter zu tilgen. Sie machen geltend, daß das, was man an Leonardo tadelt, Eigentümlichkeit der großen 94 Künstler überhaupt sei. Auch der tatkräftige, sich in die Arbeit verbeißende Michelangelo habe viele seiner Werke unvollendet gelassen, und es sei so wenig seine Schuld gewesen wie die Leonardos im gleichen Falle. Auch sei so manches Bild nicht so sehr unfertig geblieben, als von ihm dafür erklärt worden. Was dem Laien schon ein Meisterwerk scheine, das sei für den Schöpfer des Kunstwerks immer noch eine unbefriedigende Verkörperung seiner Absichten; ihm schwebte eine Vollkommenheit vor, die er im Abbild wiederzugeben jedesmal verzege. Am wenigsten ginge es aber an, den Künstler für das endliche Schicksal verantwortlich zu machen, das seine Werke trafe.

So stichhaltig manche dieser Entschuldigungen auch sein mögen, so decken sie doch nicht den ganzen Sachverhalt, der uns bei Leonardo begegnet. Das peinliche Ringen mit dem Werke, die endliche Flucht vor ihm und die Gleichgültigkeit gegen sein weiteres Schicksal mag bei vielen anderen Künstlern wiederkehren; gewiß aber zeigte Leonardo dies Benehmen im höchsten Grade. Edm. Solmi zitiert (1910, 12) die Äußerung eines seiner Schüler: »*Pareva, che ad ogni ora tremasse, quando si poneva a dipingere, e però non diede mal fine ad alcuna cosa cominciata, considerando la grandezza dell' arte, tal che egli scorgeva errori in quelle cose, che ad altri parevano miracoli.*« Seine letzten Bilder, die Leda, die Madonna di Sant' Onofrio, der Bacchus und der San Giovanni Battista giovane seien unvollendet geblieben »*come quasi intervenne di tutte le cose sue...*« Lomazzo, der eine Kopie des Abendmahls anfertigte, berief sich auf die bekannte Unfähigkeit Leonardos, etwas fertig zu malen, in einem Sonett:

*»Protogen che il penel di sue pitture
Non levava, agguaglio il Vinci Dino,
Di cui opra non è finita pure.«* [Fußnote]

Die Langsamkeit, mit welcher Leonardo arbeitete, war sprichwörtlich. Am Abendmahl im Kloster zu Santa Maria delle Grazie zu Mailand malte er nach den gründlichsten Vorstudien drei Jahre lang. Ein Zeitgenosse, der Novellenschreiber Matteo Bandelli, der damals als junger Mönch dem Kloster angehörte, erzählt, daß Leonardo häufig schon früh 95 am Morgen das Gerüst bestiegen habe, um bis zur Dämmerung den Pinsel nicht aus der Hand zu legen, ohne an Essen und Trinken zu denken. Dann seien Tage verstrichen, ohne daß er Hand daran anlegte, bisweilen habe er stundenlang vor dem Gemälde verweilt und sich damit begnügt, es innerlich zu prüfen. Andere Male sei er aus dem Hofe des Mailänder Schlosses, wo er das Modell des Reiterstandbildes für Francesco Sforza formte, geradewegs ins Kloster gekommen, um ein paar Pinselstriche an einer Gestalt zu machen, dann aber unverzüglich aufgebrochen [Fußnote]. An dem Porträt der Mona Lisa, Gemahlin des Florentiners Francesco del Giocondo, malte er nach Vasaris Angabe vier Jahre lang, ohne es zur letzten Vollendung bringen zu können, wozu auch der Umstand stimmen mag, daß das Bild nicht dem Besteller abgeliefert wurde, sondern bei Leonardo verblieb, der es nach Frankreich mitnahm [Fußnote]. Von König Franz I. angekauft, bildet es heute einen der größten Schätze des Louvre.

Wenn man diese Berichte über die Arbeitsweise Leonardos mit dem Zeugnis der außerordentlich zahlreich von ihm erhaltenen Skizzen und Studienblätter zusammenhält, die jedes in seinen Bildern vorkommende Motiv auf das vielfältigste variieren, so muß man die Auffassung weit von sich weisen, als hätten Züge von Flüchtigkeit und Unbeständigkeit den mindesten Einfluß auf Leonardos Verhältnis zu seiner Kunst gewonnen. Man merkt im Gegenteil eine ganz außerordentliche Vertiefung, einen Reichtum an Möglichkeiten, zwischen denen die Entscheidung nur zögernd gefällt wird, Ansprüche, denen kaum zu

genügen ist, und eine Hemmung in der Ausführung, die sich eigentlich auch durch das notwendige Zurückbleiben des Künstlers hinter seinem idealen Vorsatz nicht erklärt. Die Langsamkeit, die an Leonardos Arbeiten von jeher auffiel, erweist sich als ein Symptom dieser Hemmung, als der Vorbote der Abwendung von der Malerei, die später eintrat [Fußnote]. Sie war es auch, die das nicht unverschuldeten Schicksal des Abendmahls bestimmte. Leonardo konnte sich nicht mit der Malerei al fresco befreunden, die ein rasches Arbeiten, solange der Malgrund noch feucht ist, erfordert; darum wählte er Ölfarben, deren Eintrocknen ihm gestattete, die Vervollendung des Bildes nach Stimmung und Maße hinauszuziehen. Diese Farben lösten sich aber von dem Grunde, auf dem sie aufgetragen wurden und der sie von der Mauer isolierte; die Fehler dieser Mauer und die Schicksale des Raumes kamen hinzu, um die, wie es scheint, unabwendbare Verderbnis des Bildes zu entscheiden [Fußnote].

Durch das Mißglücken eines ähnlichen technischen Versuchs scheint das Bild der Reiterschlacht bei Anghiari untergegangen zu sein, das er später in einer Konkurrenz mit Michelangelo an eine Wand der Sala del Consiglio in Florenz zu malen begann und auch im unfertigen Zustand im Stiche ließ. Es ist hier, als ob ein fremdes Interesse, das des Experimentators, das künstlerische zunächst verstärkte habe, um dann das Kunstwerk zu schädigen.

Der Charakter des Mannes Leonardo zeigte noch manche andere ungewöhnliche Züge und anscheinende Widersprüche. Eine gewisse Inaktivität und Indifferenz schien an ihm unverkennbar. Zu einer Zeit, da jedes Individuum den breitesten Raum für seine Betätigung zu gewinnen suchte, was nicht ohne Entfaltung energischer Aggression gegen andere abgehen kann, fiel er durch ruhige Friedfertigkeit, durch Vermeidung aller Gegnerschaften und Streitigkeiten auf. Er war mild und gütig gegen alle, lehnte angeblich die Fleischnahrung ab, weil er es nicht für gerechtfertigt hielt, Tieren das Leben zu rauben, und machte sich einen besonderen Genuß daraus, Vögeln, die er auf dem Markte kaufte, die Freiheit zu schenken [Fußnote]. Er verurteilte Krieg und Blutvergießen und hieß den Menschen nicht so sehr den König der Tierwelt als vielmehr die ärgste der wilden Bestien [Fußnote]. Aber diese weibliche Zartheit des Empfindens hielt ihn nicht ab, verurteilte Verbrecher auf ihrem Wege zur Hinrichtung zu begleiten, um deren von Angst verzerrte Mienen zu studieren und in seinem Taschenbuche abzuzeichnen, hinderte ihn nicht, die grausamsten Angriffswaffen zu entwerfen und als oberster Kriegingenieur in die Dienste des Cesare Borgia zu treten. Er erschien oft wie indifferent gegen Gut und Böse, oder er verlangte mit einem besonderen Maße gemessen zu werden. In einer maßgebenden Stellung machte er den Feldzug des Cesare mit, der diesen rücksichtslosesten und treulosesten aller Gegner in den Besitz der Romagna brachte. Nicht eine Zeile der Aufzeichnungen Leonardos verrät eine Kritik oder Anteilnahme an den Vorgängen jener Tage. Der Vergleich mit Goethe während der Campagne in Frankreich ist hier nicht ganz abzuweisen.

97 Wenn ein biographischer Versuch wirklich zum Verständnis des Seelenlebens seines Helden durchdringen will, darf er nicht, wie dies in den meisten Biographien aus Diskretion oder aus Prüderie geschieht, die sexuelle Betätigung, die geschlechtliche Eigenart des Untersuchten mit Stillschweigen übergehen. Was hierüber bei Leonardo bekannt ist, ist wenig, aber dieses wenige bedeutungsvoll. In einer Zeit, die schrankenlose Sinnlichkeit mit düsterer Askese ringen sah, war Leonardo ein Beispiel von kühler Sexualablehnung, die man beim Künstler und Darsteller der Frauenschönheit nicht erwarten würde. Solmi [Fußnote] zitiert von ihm folgenden Satz, der seine Frigidität kennzeichnet: »Der Zeugungsakt und alles, was damit in Verbindung steht, ist so abscheulich, daß die Menschen bald aussterben würden, wäre es nicht eine althergebrachte Sitte und gäbe es nicht noch hübsche Gesichter und sinnliche Veranlagungen.« Seine hinterlassenen Schriften, die ja nicht nur die höchsten wissenschaftlichen Probleme behandeln, sondern auch Harmlosigkeiten enthalten, welche uns eines so großen Geistes kaum würdig erscheinen (eine allegorische Naturgeschichte, Tierfabeln, Schwänke, Prophezeiungen [Fußnote]), sind in einem Grade keusch – man möchte sagen: abstinent –, der in einem Werke der schönen Literatur auch heute wundernehmen würde. Sie weichen allem Sexuellen so entschieden aus, als wäre allein der Eros, der alles Lebende erhält, kein würdiger Stoff für den Wissensdrang des Forschers [Fußnote]. Es ist bekannt, wie häufig große Künstler sich darin gefallen, ihre Phantasie in erotischen und selbst derb obszönen Darstellungen auszutoben; von Leonardo besitzen wir zum Gegensatz nur einige anatomische Zeichnungen über die inneren Genitalien des Weibes, die Lage der Frucht im Mutterleib und dgl. [Fußnote]

98 Es ist zweifelhaft, ob Leonardo jemals ein Weib in Liebe umarmt hat; auch von einer intimen seelischen Beziehung zu einer Frau, wie die Michelangelos zur Vittoria Colonna, ist nichts bekannt. Als er noch als Lehrling im Hause seines Meisters Verrocchio lebte, traf ihn mit 99 anderen jungen Leuten eine Anzeige wegen verbotenen homosexuellen Umganges, die mit seinem Freispruch endete. Es scheint, daß er in diesen Verdacht geriet, weil er sich eines übel beleumundeten Knaben als Modells bediente [Fußnote]. Als Meister umgab er sich mit schönen Knaben und 100 Jünglingen, die er zu Schülern annahm. Der letzte dieser Schüler, Francesco Melzi, begleitete ihn nach Frankreich, blieb bis zu seinem Tode bei ihm und wurde von ihm zum Erben eingesetzt. Ohne die Sicherheit seiner modernen Biographen zu teilen, die die Möglichkeit eines sexuellen Verkehrs zwischen ihm und seinen Schülern natürlich als eine grundlose Beschimpfung des großen Mannes verwerfen, mag man es für weitaus wahrscheinlicher halten, daß die zärtlichen Beziehungen Leonardos zu den jungen Leuten, die nach damaliger Schülerart sein Leben teilten, nicht in geschlechtliche Betätigung ausliefen. Man wird ihm auch von sexueller Aktivität kein hohes Maß zumuten dürfen.

Die Eigenart dieses Gefühls- und Geschlechtslebens läßt sich im Zusammenhalt mit Leonardos Doppelnatur als Künstler und Forscher nur in einer Weise begreifen. Von den Biographen, denen psychologische Gesichtspunkte oft sehr ferne liegen, hat meines Wissens nur einer, Edm. Solmi, sich der Lösung des Rätsels genähert; ein Dichter aber, der Leonardo zum Helden eines großen historischen Romans gewählt hat, Dmitry Sergewitsch Mereschkowsky, hat seine Darstellung auf solches Verständnis des ungewöhnlichen Mannes gegründet und seine Auffassung, wenn auch nicht in dürren Worten, so doch nach der Weise des Dichters in plastischem Ausdruck unverkennbar geäußert [Fußnote]. Solmi urteilt über Leonardo: »Aber das unstillbare Verlangen, alles ihn Umgebende zu erkennen und mit kalter Überlegenheit das tiefste Geheimnis alles Vollkommenen zu ergründen, hatte Leonardos Werke dazu verdammt, stets unfertig zu bleiben.« [Fußnote] In einem Aufsätze der *Conférence Fiorentina* wird die Äußerung Leonardos zitiert, die sein Glaubensbekenntnis und den Schlüssel zu seinem Wesen ausliefert:

»Nessuna cosa si può amare nè odiare, se prima non si ha cognition di quella.« [Fußnote]

Also: Man hat kein Recht, etwas zu lieben oder zu hassen, wenn man sich nicht eine gründliche Erkenntnis seines Wesens verschafft hat. Und dasselbe wiederholt Leonardo an einer Stelle des Traktats von der Malerei, wo er sich gegen den Vorwurf der Irreligiosität zu verteidigen scheint:

101 »Solche Tadel mögen aber stillschweigen. Denn jenes (Tun) ist die Weise, den Werkmeister so vieler bewundernswerter Dinge kennenzulernen, und dies der Weg, einen so großen Erfinder zu lieben. Denn wahrlich, große Liebe entspringt aus großer Erkenntnis des geliebten Gegenstandes, und wenn du diesen wenig kennst, so wirst du ihn nur wenig oder gar nicht lieben können ...« [Fußnote]

Der Wert dieser Äußerungen Leonardos kann nicht darin gesucht werden, daß sie eine bedeutsame psychologische Tatsache mitteilen, denn was sie behaupten, ist offenkundig falsch, und Leonardo mußte dies ebensogut wissen wie wir. Es ist nicht wahr, daß die Menschen mit ihrer Liebe oder ihrem Haß warten, bis sie den Gegenstand, dem diese Affekte gelten, studiert und in seinem Wesen erkannt haben, vielmehr lieben sie impulsiv auf Gefühlsmotive hin, die mit Erkenntnis nichts zu tun haben und deren Wirkung durch Besinnung und Nachdenken höchstens abgeschwächt wird. Leonardo konnte also nur gemeint haben, was die Menschen üben, das sei nicht die richtige, einwandfreie Liebe, man *sollte* so lieben, daß man den Affekt aufhalte, ihn der Gedankenarbeit unterwerfe und erst frei gewähren lasse, nachdem er die Prüfung durch das Denken bestanden hat. Und wir verstehen dabei, daß er uns sagen will, bei ihm sei es so; es wäre für alle anderen erstrebenswert, wenn sie es mit Liebe und Haß so hielten wie er selbst.

Und bei ihm scheint es wirklich so gewesen zu sein. Seine Affekte waren gebändig, dem Forschertrieb unterworfen; er liebte und haßte nicht, sondern fragte sich, woher das komme, was er lieben oder hassen solle, und was es bedeute, und so mußte er zunächst indifferent erscheinen gegen Gut und Böse, gegen Schönes und Häßliches. Während dieser Forscherarbeit warfen Liebe und Haß ihre Vorzeichen ab und wandelten sich gleichmäßig in Denkkinteresse um. In Wirklichkeit war Leonardo nicht leidenschaftslos, er entbehrte nicht des göttlichen Funkens, der mittelbar oder unmittelbar die Triebkraft – *il primo motore* – alles menschlichen Tuns ist. Er hatte die Leidenschaft nur in Wissensdrang verwandelt; er ergab sich nun der Forschung mit jener Ausdauer, Stetigkeit, Vertiefung, die sich aus der Leidenschaft ableiten, und auf der Höhe der geistigen Arbeit, nach gewonnener Erkenntnis, läßt er den lange zurückgehaltenen Affekt losbrechen, frei abströmen wie einen vom Strome abgeleiteten Wasserarm, nachdem er das Werk getrieben hat. Auf der Höhe ihrer Erkenntnis, wenn er ein großes Stück des 102 Zusammenhanges überschauen kann, dann erfährt ihn das Pathos und er preist in schwärmerischen Worten die Großartigkeit jenes Stückes der Schöpfung, das er studiert hat, oder – in religiöser Einkleidung – die Größe seines Schöpfers. Solmi hat diesen Prozeß der Umwandlung bei Leonardo richtig erfährt. Nach dem Zitat einer solchen Stelle, in der Leonardo den hehren Zwang der Natur (*«O mirabile necessità...»*) gefeiert hat, sagt er: *Tale trasfigurazione della scienza della natura in emozione, quasi direi, religiosa, è uno dei tratti caratteristici de' manoscritti vinciani, e si trova cento e cento volte espressa ...* [Fußnote]

Man hat Leonardo wegen seines unersättlichen und unermüdlischen Forscherdranges den italienischen Faust geheißt. Aber von allen Bedenken gegen die mögliche Rückverwandlung des Forschertriebs in Lebenslust abgesehen, die wir als die Voraussetzung der Fausttragödie annehmen müssen, möchte man die Bemerkung wagen, daß die Entwicklung Leonardos an spinozistische Denkweise streift.

Die Umsetzungen der psychischen Triebkraft in verschiedene Formen der Betätigung sind vielleicht ebensowenig ohne Einbuße konvertierbar wie die der physikalischen Kräfte. Das Beispiel Leonardos lehrt, wie vielerlei anderes an diesen Prozessen zu verfolgen ist. Aus dem Aufschub, erst zu lieben, nachdem man erkannt hat, wird ein Ersatz. Man liebt und haßt nicht mehr recht, wenn man zur Erkenntnis durchgedrungen ist; man bleibt jenseits von Liebe und Haß. Man hat geforscht, anstatt zu lieben. Und darum vielleicht ist Leonardos Leben so viel ärmer an Liebe gewesen als das anderer Großer und anderer Künstler. Die stürmischen Leidenschaften erhebender und verzehrender Natur, in denen andere ihr Bestes erlebten, scheinen ihn nicht getroffen zu haben.

Und noch andere Folgen. Man hat auch geforscht, anstatt zu handeln, zu schaffen. Wer die Großartigkeit des Weltzusammenhanges und dessen Notwendigkeiten zu ahnen begonnen hat, der verliert leicht sein eigenes kleines Ich. In Bewunderung versunken, wahrhaft demütig geworden, verißt man zu leicht, daß man selbst ein Stück jener wirkenden Kräfte ist und es versuchen darf, nach dem Ausmaß seiner persönlichen Kraft ein Stückchen jenes notwendigen Ablaufes der Welt abzuändern, der Welt, in welcher das Kleine doch nicht minder wunderbar und bedeutsam ist als das Große.

Leonardo hatte vielleicht, wie Solmi meint, im Dienste seiner Kunst zu 103 forschen begonnen [Fußnote], er bemühte sich um die Eigenschaften und Gesetze des Lichts, der Farben, Schatten, der Perspektive, um sich die Meisterschaft in der Nachahmung der Natur zu sichern und anderen den gleichen Weg zu weisen. Wahrscheinlich überschätzte er schon damals den Wert dieser Kenntnisse für den Künstler. Dann trieb es ihn, noch immer am Leitseil des malerischen Bedürfnisses, zur Erforschung der Objekte der Malerei, der Tiere und Pflanzen, der Proportionen des menschlichen Körpers, vom Äußeren derselben weg zur Kenntnis ihres inneren Baues und ihrer Lebensfunktionen, die sich ja auch in ihrer Erscheinung ausdrücken und von der Kunst Darstellung verlangen. Und endlich riß ihn der übermächtig gewordene Trieb fort, bis der Zusammenhang mit den Anforderungen seiner Kunst zerriß, so daß er die allgemeinen Gesetze der Mechanik auffand, daß er die Geschichte der Ablagerungen und Versteinerungen im Arnotal erriet und bis daß er in sein Buch mit großen Buchstaben die Erkenntnis eintragen konnte: *Il sole non si move*. Auf so ziemlich alle Gebiete der Naturwissenschaft dehnte er seine Forschungen aus, auf jedem einzelnen ein Entdecker oder wenigstens Vorhersager und Pfadfinder [Fußnote]. Doch blieb sein Wissensdrang auf die Außenwelt gerichtet, von der Erforschung des Seelenlebens der Menschen hielt ihn etwas fern; in der »Academia Vinciana«, für die er kunstvoll verschlungene Embleme zeichnete, war für die Psychologie wenig Raum.

Versuchte er dann von der Forschung zur Kunstübung zurückzukehren, von der er ausgegangen war, so erfuhr er an sich die Störung durch die neue Einstellung seiner Interessen und die veränderte Natur seiner psychischen Arbeit. Am Bild interessierte ihn vor allem ein Problem, und hinter diesem einen sah er ungezählte andere Probleme auftauchen, wie er es in der endlosen und unabschließbaren Naturforschung gewohnt war. Er brachte sich nicht mehr dazu, seinen Anspruch zu beschränken, das Kunstwerk zu isolieren, es aus dem großen Zusammenhang zu reißen, in 104 den er es gehörig wußte. Nach den erschöpfendsten Bemühungen, alles in ihm zum Ausdruck zu bringen, was sich in seinen Gedanken daran knüpfte, mußte er es unfertig im Stiche lassen oder es für unvollendet erklären.

Der Künstler hatte einst den Forscher als Handlanger in seinen Dienst genommen, nun war der Diener der Stärkere geworden und unterdrückte seinen Herrn. Wenn wir im Charakterbilde einer Person einen einzigen Trieb überstark ausgebildet finden, wie bei Leonardo die Wißbegierde, so berufen wir uns zur Erklärung auf eine besondere Anlage, über deren wahrscheinlich organische Bedingtheit meist noch nichts Näheres bekannt ist. Durch unsere psychoanalytischen Studien an Nervösen werden wir aber zwei weiteren Erwartungen geneigt, die wir gern in jedem einzelnen Falle bestätigt finden möchten. Wir halten es für wahrscheinlich, daß jener überstarke Trieb sich bereits in der frühesten Kindheit der Person betätigt hat und daß seine Oberherrschaft durch Eindrücke des Kinderlebens festgelegt wurde, und wir nehmen ferner an, daß er ursprünglich sexuelle Triebkräfte zu seiner Verstärkung herangezogen hat, so daß er späterhin ein Stück des Sexuallebens vertreten kann. Ein solcher Mensch würde also zum Beispiel forschen mit jener leidenschaftlichen Hingabe, mit der ein anderer seine Liebe ausstatter, und er könnte forschen, anstatt zu lieben. Nicht nur beim Forschertrieb, sondern auch in den meisten anderen Fällen von besonderer Intensität eines Triebes würden wir den Schluß auf eine sexuelle Verstärkung desselben wagen.

Die Beobachtung des täglichen Lebens der Menschen zeigt uns, daß es den meisten gelingt, ganz ansehnliche Anteile ihrer sexuellen Triebkräfte auf ihre Berufstätigkeit zu leiten. Der Sexualtrieb eignet sich ganz besonders dazu, solche Beiträge abzugeben, da er mit der Fähigkeit der Sublimierung begabt, das heißt imstande ist, sein nächstes Ziel gegen andere, eventuell höher gewertete und nicht sexuelle, Ziele zu vertauschen. Wir halten diesen Vorgang für erwiesen, wenn uns die Kindergeschichte, also die seelische Entwicklungsgeschichte, einer Person zeigt, daß zur Kinderzeit der übermächtige Trieb im Dienste sexueller Interessen stand. Wir finden eine weitere Bestätigung darin, wenn sich im Sexualleben reifer Jahre eine auffällige Verkümmderung dartut, gleichsam als ob ein Stück der Sexualbetätigung nun durch die Betätigung des übermächtigen Triebes ersetzt wäre.

Die Anwendung dieser Erwartungen auf den Fall des übermächtigen Forschertriebes scheint besonderen Schwierigkeiten zu unterliegen, da 105 man gerade den Kindern weder diesen ernsthaften Trieb noch bemerkenswerte sexuelle Interessen zutrauen möchte. Indes sind diese Schwierigkeiten leicht zu beheben. Von der Wißbegierde der kleinen Kinder zeugt deren unermüdlische Fragelust, die dem Erwachsenen rätselhaft ist, solange er nicht versteht, daß alle diese Fragen nur Umschweife sind und daß sie kein Ende nehmen können, weil das Kind durch sie nur eine Frage ersetzen will, die es doch nicht stellt. Ist das Kind größer und einsichtsvoller geworden, so bricht diese Äußerung der Wißbegierde oft plötzlich ab. Eine volle Aufklärung gibt uns aber die psychoanalytische Untersuchung, indem sie uns lehrt, daß viele, vielleicht die meisten, jedenfalls die bestbegabten Kinder etwa vom dritten Lebensjahr an eine Periode durchmachen, die man als die der *infantilen Sexualforschung* bezeichnen darf. Die Wißbegierde erwacht bei den Kindern dieses Alters, soviel wir wissen, nicht spontan, sondern wird durch den Eindruck eines wichtigen Erlebnisses geweckt, durch die erfolgte oder nach auswärtigen Erfahrungen gefürchtete Geburt eines Geschwisterchens, in der das Kind eine Bedrohung seiner egoistischen Interessen erblickt. Die Forschung richtet sich auf die Frage, woher die Kinder kommen, geradeso, als ob das Kind nach Mitteln und Wegen suchte, ein so unerwünschtes Ereignis zu verhüten. Wir haben so mit Erstaunen erfahren, daß das Kind den ihm gegebenen Auskünften den Glauben verweigert, zum Beispiel die mythologisch so sinnreiche Storchfabel energisch abweist, daß es von diesem Akte des Unglaubens an seine geistige Selbständigkeit datiert, sich oft in erstem Gegensatz zu den Erwachsenen fühlt und diesen eigentlich niemals mehr verzeiht, daß es bei diesem Anlasse um die Wahrheit betrogen wurde. Es forscht auf eigenen Wegen, errät den Aufenthalt des Kindes im Mutterleibe und schafft sich, von den Regungen der eigenen Sexualität geleitet, Ansichten über die Herkunft des Kindes vom Essen, über sein Geborenwerden durch den Darm, über die schwer zu ergründende Rolle des Vaters, und es ahnt bereits damals die Existenz des sexuellen Aktes, der ihm als etwas Feindseliges und Gewalttätiges erscheint. Aber wie seine eigene Sexualkonstitution der Aufgabe der Kinderzeugung noch nicht gewachsen ist, so muß auch seine Forschung, woher die Kinder kommen, im Sande verlaufen und als unvollständig im Stiche gelassen werden. Der Eindruck dieses Mißglückens bei der ersten Probe intellektueller Selbständigkeit scheint ein nachhaltiger und tief depressierender zu sein [Fußnote].

106 Wenn die Periode der infantilen Sexualforschung durch einen Schub energischer Sexualverdrängung abgeschlossen worden ist, leiten sich für das weitere Schicksal des Forschertriebes drei verschiedene Möglichkeiten aus seiner frühzeitlichen Verknüpfung mit sexuellen Interessen ab. Entweder die Forschung teilt das Schicksal der Sexualität, die Wißbegierde bleibt von da an gehemmt und die freie Betätigung der Intelligenz vielleicht für Lebenszeit eingeschränkt, besonders da kurze Zeit nachher durch die Erziehung die mächtige religiöse Denkhemmung zur Geltung gebracht wird. Dies ist der Typus der neurotischen Hemmung. Wir verstehen sehr wohl, daß die so erworbene Denkschwäche dem Ausbruch einer neurotischen Erkrankung wirksamen Vorschub leistet. In einem zweiten Typus ist die intellektuelle Entwicklung kräftig genug, um der ihr zerrenden Sexualverdrängung zu widerstehen. Einige Zeit nach dem Untergang der infantilen Sexualforschung, wenn die Intelligenz erstarkt ist, bietet sie eingedenk der alten Verbindung ihre Hilfe zur Umgehung der Sexualverdrängung, und die unterdrückte Sexualforschung kehrt als Grübelzwang aus dem Unbewußten zurück, allerdings entstellt und unfrei, aber mächtig genug, um das Denken selbst zu sexualisieren und die intellektuellen Operationen mit der Lust und der Angst der eigentlichen Sexualvorgänge zu betonen. Das Forschen wird hier zur Sexualbetätigung, oft zur ausschließlichen, das Gefühl der Erledigung in Gedanken, der Klärung, wird an die Stelle der sexuellen Befriedigung gesetzt; aber der unabschließbare Charakter der Kinderforschung wiederholt sich auch darin, daß dies Grübeln nie ein Ende findet und daß das gesuchte intellektuelle Gefühl der Lösung immer weiter in die Ferne rückt.

Der dritte, seltenste und vollkommenste, Typus entsteht kraft besonderer Anlage der Denkhemmung wie dem neurotischen Denkwang. Die Sexualverdrängung tritt zwar auch hier ein, aber es gelingt ihr nicht, einen Partialtrieb der Sexualität ins Unbewußte zu weisen, sondern die Libido entzieht sich dem Schicksal der Verdrängung, indem sie sich von Anfang an in Wißbegierde sublimiert und sich zu dem kräftigen Forschertrieb als Verstärkung schlägt. Auch

hier wird das Forschen gewissermaßen zum Zwang und zum Ersatz der Sexualbetätigung, aber infolge 107 der völligen Verschiedenheit der zugrunde liegenden psychischen Prozesse (Sublimierung anstelle des Durchbruchs aus dem Unbewußten) bleibt der Charakter der Neurose aus, die Gebundenheit an die ursprünglichen Komplexe der infantilen Sexualforschung entfällt, und der Trieb kann sich frei im Dienste des intellektuellen Interesses betätigen. Der Sexualverdrängung, die ihn durch den Zuschuß von sublimierter Libido so stark gemacht hat, trägt er noch Rechnung, indem er die Beschäftigung mit sexuellen Themen vermeidet.

Wenn wir das Zusammentreffen des übermächtigen Forschertriebes bei Leonardo mit der Verkümmerng seines Sexuallebens erwägen, welches sich auf sogenannte ideale Homosexualität einschränkt, werden wir geneigt sein, ihn als einen Musterfall unseres dritten Typus in Anspruch zu nehmen. Daß es ihm nach infantiler Betätigung der Wißbegierde im Dienste sexueller Interessen dann gelungen ist, den größeren Anteil seiner Libido in Forscherdrang zu sublimieren, das wäre der Kern und das Geheimnis seines Wesens. Aber freilich der Beweis für diese Auffassung ist nicht leicht zu erbringen. Wir bedürften hierzu eines Einblickes in die seelische Entwicklung seiner ersten Kinderjahre, und es erscheint töricht, auf solches Material zu hoffen, wenn die Nachrichten über sein Leben so spärlich und so unsicher sind und wenn es sich überdies um Auskünfte über Verhältnisse handelt, die sich noch bei Personen unserer eigenen Generation der Aufmerksamkeit der Beobachter entziehen.

Wir wissen sehr wenig von der Jugend Leonardos. Er wurde 1452 in dem kleinen Städtchen Vinci zwischen Florenz und Empoli geboren; er war ein uneheliches Kind, was in jener Zeit gewiß nicht als schwerer bürgerlicher Makel betrachtet wurde; sein Vater war Ser Piero da Vinci, ein Notar und Abkömmling einer Familie von Notaren und Landbauern, die ihren Namen nach dem Orte Vinci führten; seine Mutter eine Caterina, wahrscheinlich ein Bauernmädchen, die später mit einem anderen Einwohner von Vinci verheiratet war. Diese Mutter kommt in der Lebensgeschichte Leonardos nicht mehr vor, nur der Dichter Mereschkowski glaubt ihre Spur nachweisen zu können. Die einzige sichere Auskunft über Leonardos Kindheit gibt ein amtliches Dokument aus dem Jahre 1457, ein Florentiner Steuerkataster, in welchem unter den Hausgenossen der Familie Vinci Leonardo als fünfjähriges illegitimes Kind des Ser Piero angeführt wird [Fußnote]. Die Ehe Ser Pieros mit einer Donna Albiera blieb kinderlos, darum konnte der kleine Leonardo im Hause seines Vaters aufgezogen werden. Dies Vaterhaus verließ er erst, als er, unbekannt in welchem Alter, als Lehrling in die Werkstatt des Andrea del Verrocchio eintrat. Im Jahre 1472 findet sich Leonardos Name bereits im Verzeichnis der Mitglieder der »*Compagnia dei Pittori*«. Das ist alles.

II. Kapitel

Ein einziges Mal, soviel mir bekannt ist, hat Leonardo in eine seiner wissenschaftlichen Niederschriften eine Mitteilung aus seiner Kindheit eingestreut. An einer Stelle, die vom Fluge des Geiers handelt, unterbricht er sich plötzlich, um einer in ihm auftauchenden Erinnerung aus sehr frühen Jahren zu folgen.

»Es scheint, daß es mir schon vorher bestimmt war, mich so gründlich mit dem Geier zu befassen, denn es kommt mir als eine ganz frühe Erinnerung in den Sinn, als ich noch in der Wiege lag, ist ein Geier zu mir herabgekommen, hat mir den Mund mit seinem Schwanz geöffnet und viele Male mit diesem seinen Schwanz gegen meine Lippen gestoßen.« [Fußnote]

Eine Kindheitserinnerung also, und zwar höchst befremdender Art. Befremdend wegen ihres Inhaltes und wegen der Lebenszeit, in die sie verlegt wird. Daß ein Mensch eine Erinnerung an seine Säuglingszeit bewahren könne, ist vielleicht nicht unmöglich, kann aber keineswegs als gesichert gelten. Was jedoch diese Erinnerung Leonardos behauptet, daß ein Geier dem Kinde mit seinem Schwanz den Mund geöffnet, das klingt so unwahrscheinlich, so märchenhaft, daß eine andere Auffassung, die beiden Schwierigkeiten mit einem Schlage ein Ende macht, sich unserem Urteile besser empfiehlt. Jene Szene mit dem Geier wird nicht eine Erinnerung Leonardos sein, sondern eine Phantasie, die er sich später gebildet und in seine Kindheit versetzt hat [Fußnote]. Die 110

Kindheitserinnerungen der Menschen haben oft keine andere Herkunft; sie werden überhaupt nicht, wie die bewußten Erinnerungen aus der Zeit der Reife, vom Erlebnis an fixiert und wiederholt, sondern erst in späterer Zeit, wenn die Kindheit schon vorüber ist, hervorgeholt, dabei verändert, verfälscht, in den Dienst späterer Tendenzen gestellt, so daß sie sich ganz allgemein von Phantasien nicht strenge scheiden lassen. Vielleicht kann man sich ihre Natur nicht besser klarmachen, als indem man an die Art und Weise denkt, wie bei den alten Völkern die Geschichtsschreibung entstanden ist. Solange das Volk klein und schwach war, dachte es nicht daran, seine Geschichte zu schreiben; man bearbeitete den Boden des Landes, wehrte sich seiner Existenz gegen die Nachbarn, suchte ihnen Land abzugewinnen und zu Reichtum zu kommen. Es war eine heroische und unhistorische Zeit. Dann brach eine andere Zeit an, in der man zur Besinnung kam, sich reich und mächtig fühlte, und nun entstand das Bedürfnis zu erfahren, woher man gekommen und wie man geworden war. Die Geschichtsschreibung, welche begonnen hatte, die Erlebnisse der Jetztzeit fortlaufend zu verzeichnen, warf den Blick auch nach rückwärts in die Vergangenheit, sammelte Traditionen und Sagen, deutete die Überbleibsel alter Zeiten in Sitten und Gebräuchen und schuf so eine Geschichte der Vorzeit. Es war unvermeidlich, daß diese Vorgeschichte eher ein Ausdruck der Meinungen und Wünsche der Gegenwart als ein Abbild der Vergangenheit wurde, denn vieles war von dem Gedächtnis des Volkes beseitigt, anderes entstellt worden, manche Spur der Vergangenheit wurde mißverständlich im Sinne der Gegenwart gedeutet, und überdies schrieb man ja nicht Geschichte aus den Motiven objektiver Wißbegierde, sondern weil man auf seine Zeitgenossen wirken, sie aneignen, erheben oder ihnen einen Spiegel vorhalten wollte. Das bewußte Gedächtnis eines Menschen von den Erlebnissen seiner Reifezeit ist nun durchaus jener Geschichtsschreibung zu vergleichen, und seine Kindheitserinnerungen entsprechen nach ihrer Entstehung und Verlässlichkeit wirklich 111 der spät und tendenziös zurechtgemachten Geschichte der Urzeit eines Volkes.

Wenn die Erzählung Leonardos vom Geier, der ihn in der Wiege besucht, also nur eine spätgeborene Phantasie ist, so sollte man meinen, es könne sich kaum verlohnen, länger bei ihr zu verweilen. Zu ihrer Erklärung könnte man sich ja mit der offen kundgegebenen Tendenz begnügen, seiner Beschäftigung mit dem Problem des Vogelfluges die Weihe einer Schicksalsbestimmung zu leihen. Allein mit dieser Geringschätzung beginge man ein ähnliches Unrecht, wie wenn man das Material von Sagen, Traditionen und Deutungen in der Vorgeschichte eines Volkes leichthin verwerfen würde. Allen Entstellungen und Mißverständnissen zum Trotz ist die Realität der Vergangenheit doch durch sie repräsentiert; sie sind das, was das Volk aus den Erlebnissen seiner Urzeit gestaltet hat, unter der Herrschaft einstens mächtiger und heute noch wirksamer Motive, und könnte man nur durch die Kenntnis aller wirkenden Kräfte diese Entstellungen rückgängig machen, so müßte man hinter diesem sagenhaften Material die historische Wahrheit aufdecken können. Gleiches gilt für die Kindheitserinnerungen oder Phantasien der einzelnen. Es ist nicht gleichgültig, was ein Mensch aus seiner Kindheit zu erinnern glaubt; in der Regel sind hinter den von ihm selbst nicht verstandenen Erinnerungsresten unschätzbare Zeugnisse für die bedeutsamsten Züge seiner seelischen Entwicklung verborgen [Fußnote]. Da wir nun in den psychoanalytischen Techniken vortreffliche Hilfsmittel besitzen, um dies Verborgene ans Licht zu ziehen, wird uns der Versuch gestattet sein, die Lücke in Leonardos Lebensgeschichte durch die Analyse seiner Kindheitsphantasie auszufüllen. Erreichen wir dabei keinen befriedigenden Grad von Sicherheit, so müssen wir uns damit trösten, daß so vielen anderen Untersuchungen über den großen und rätselhaften Mann kein besseres Schicksal beschieden war.

Wenn wir aber die Geierphantasie Leonardos mit dem Auge des Psychoanalytikers betrachten, so erscheint sie uns nicht lange fremdartig; wir glauben uns zu erinnern, daß wir oftmals, zum Beispiel in Träumen, ähnliches gefunden haben, so daß wir uns getrauen können, diese Phantasie aus der ihr eigentümlichen Sprache in gemeinverständliche Worte zu übersetzen. Die Übersetzung zielt dann aufs Erotische. Schwanz, »codas«, ist eines der bekanntesten Symbole und Ersatzbezeichnungen des männlichen Gliedes, im Italienischen nicht minder als in anderen Sprachen; die in der Phantasie enthaltene Situation, daß ein Geier den Mund des Kindes öffnet und mit dem Schwanz tüchtig darin herumarbeitet, entspricht der Vorstellung einer Fellatio, eines sexuellen Aktes, bei dem das Glied in den Mund der gebrauchten Person eingeführt wird. Sonderbar genug, daß diese Phantasie so durchwegs passiven Charakter an sich trägt; sie ähnelt auch gewissen Träumen und Phantasien von Frauen oder passiven Homosexuellen (die im Sexualverkehr die weibliche Rolle spielen).

Möge der Leser nun an sich halten und nicht in aufflammender Entrüstung der Psychoanalyse die Gefolgschaft verweigern, weil sie schon in ihren ersten Anwendungen zu einer unverzeihlichen Schmähung des Andenkens eines großen und reinen Mannes führt. Es ist doch offenbar, daß diese Entrüstung uns niemals wird sagen können, was die Kindheitsphantasie Leonardos bedeutet; andererseits hat sich Leonardo in unzweideutigster Weise zu dieser Phantasie bekannt, und wir lassen die Erwartung – wenn man will: das Vorurteil – nicht fallen, daß eine solche Phantasie wie jede psychische Schöpfung, wie ein Traum, eine Vision, ein Delirium, irgendeine Bedeutung haben muß. Schenken wir darum 113 lieber der analytischen Arbeit, die ja noch nicht ihr letztes Wort gesprochen hat, für eine Weile gerechtes Gehör.

Die Neigung, das Glied des Mannes in den Mund zu nehmen, um daran zu saugen, die in der bürgerlichen Gesellschaft zu den abscheulichen sexuellen Perversionen gerechnet wird, kommt doch bei den Frauen unserer Zeit – und, wie alte Bildwerke beweisen, auch früherer Zeiten – sehr häufig vor und scheint im Zustande der Verliebtheit ihren anstößigen Charakter völlig abzustreifen. Der Arzt begegnet Phantasien, die sich auf diese Neigung gründen, auch bei weiblichen Personen, die nicht durch die Lektüre der *Psychopathia sexualis* von v. Krafft-Ebing oder durch sonstige Mitteilung zur Kenntnis von der Möglichkeit einer derartigen Sexualbefriedigung gelangt sind. Es scheint, daß es den Frauen leicht wird, aus Eigenem solche Wunschphantasien zu schaffen [Fußnote]. Die Nachforschung lehrt uns denn auch, daß diese von der Sitte so schwer geächtete Situation die harmloseste Ableitung zuläßt. Sie ist nichts anderes als die Umarbeitung einer anderen Situation, in welcher wir uns einst alle behaglich fühlten, als wir im Säuglingsalter (»essendo io in culla«) die Brustwarze der Mutter oder Amme in den Mund nahmen, um an ihr zu saugen. Der organische Eindruck dieses unseres ersten Lebensgenusses ist wohl unzerstörbar eingepreßt geblieben; wenn das Kind später das Euter der Kuh kennenlernt, das seiner Funktion nach einer Brustwarze, seiner Gestalt und Lage am Unterleib nach aber einem Penis gleichkommt, hat es die Vorstufe für die spätere Bildung jener anstößigen sexuellen Phantasie gewonnen.

Wir verstehen jetzt, warum Leonardo die Erinnerung an das angebliche Erlebnis mit dem Geier in seine Säuglingszeit verlegt. Hinter dieser Phantasie verbirgt sich doch nichts anderes als eine Reminiscenz an das Saugen – oder Gesäugtwerden – an der Mutterbrust, welche menschlich schöne Szene er wie so viele andere Künstler an der Mutter Gottes und ihrem Kinde mit dem Pinsel darzustellen unternommen hat. Allerdings wollen wir auch festhalten, was wir noch nicht verstehen, daß diese für beide Geschlechter gleich bedeutsame Reminiscenz von dem Manne Leonardo zu einer passiven homosexuellen Phantasie umgearbeitet worden ist. Wir werden die Frage vorläufig beiseite lassen, welcher Zusammenhang etwa die Homosexualität mit dem Saugen an der 114 Mutterbrust verbindet, und uns bloß daran erinnern, daß die Tradition Leonardo wirklich als einen homosexuell Fühlenden bezeichnet. Dabei gilt es uns gleich, ob jene Anklage gegen den Jüngling Leonardo berechtigt war oder nicht; nicht die reale Betätigung, sondern die Einstellung des Gefühls entscheidet für uns darüber, ob wir irgend jemand die Eigentümlichkeit der Inversion zuerkennen sollen.

Ein anderer unverstandener Zug der Kindheitsphantasie Leonardos nimmt unser Interesse zunächst in Anspruch. Wir deuten die Phantasie auf das Gesäugtwerden durch die Mutter und finden die Mutter ersetzt durch einen – Geier. Woher rührt dieser Geier, und wie kommt er an diese Stelle?

Ein Einfall bietet sich da, so fernab liegend, daß man versucht wäre, auf ihn zu verzichten. In der heiligen Bilderschrift der alten Ägypter wird die Mutter allerdings mit dem Bilde des Geiers geschrieben [Fußnote]. Diese Ägypter verehrten auch eine mütterliche Gottheit, die geierköpfig gebildet wurde oder mit mehreren Köpfen, von denen wenigstens einer der eines Geiers war [Fußnote]. Der Name dieser Göttin wurde *Mut* ausgesprochen; ob die Lautähnlichkeit mit

unserem Worte »Mutter« nur eine zufällige ist? So steht der Geier wirklich in Beziehung zur Mutter, aber was kann uns das helfen? Dürfen wir Leonardo denn diese Kenntnis zumuten, wenn die Lesung der Hieroglyphen erst François Champollion (1790–1832) gelungen ist? [Fußnote]

Man möchte sich dafür interessieren, auf welchem Wege auch nur die alten Ägypter dazu gekommen sind, den Geier zum Symbol der Mütterlichkeit zu wählen. Nun war die Religion und Kultur der Ägypter bereits den Griechen und Römern Gegenstand wissenschaftlicher Neugierde, und lange, ehe wir selbst die Denkmäler Ägyptens lesen konnten, standen uns einzelne Mitteilungen darüber aus erhaltenen Schriften des klassischen Altertums zu Gebote, Schriften, die teils von bekannten Autoren herrühren, wie Strabo, Plutarch, Ammianus Marcellus, teils unbekannte Namen tragen und unsicher in ihrer Herkunft und Abfassungszeit sind wie die *Hieroglyphica* des Horapollo Nilus und das unter dem Götternamen des Hermes Trismegistos überlieferte Buch orientalischer Priesterweisheit. Aus diesen Quellen erfahren wir, daß der 115 Geier als Symbol der Mütterlichkeit galt, weil man glaubte, es gäbe nur weibliche Geier und keine männlichen von dieser Vogelart [Fußnote]. Die Naturgeschichte der Alten kannte auch ein Gegenstück zu dieser Einschränkung; bei den Skarabäen, den von den Ägyptern als göttlich verehrten Käfern, meinten sie, gebe es nur Männchen [Fußnote].

Wie sollte nun die Befruchtung der Geier vor sich gehen, wenn sie alle nur Weibchen waren? Darüber gibt eine Stelle des Horapollo [Fußnote] guten Aufschluß. Zu einer gewissen Zeit halten diese Vögel im Fluge inne, öffnen ihre Scheide und empfangen vom Winde.

Wir sind jetzt unerwarteterweise dazu gelangt, etwas für recht wahrscheinlich zu halten, was wir vor kurzem noch als absurd zurückweisen mußten. Leonardo kann das wissenschaftliche Märchen, dem es der Geier verdankt, daß die Ägypter mit seinem Bilde den Begriff der Mutter schrieben, sehr wohl gekannt haben. Er war ein Vielleser, dessen Interesse alle Gebiete der Literatur und des Wissens umfaßte. Wir besitzen im *Codex atlanticus* ein Verzeichnis aller Bücher, die er zu einer gewissen Zeit besaß [Fußnote], dazu zahlreiche Notizen über andere Bücher, die er von Freunden entlehnt hatte, und nach den Exzerpten, die Fr. Richter [Fußnote] aus seinen Aufzeichnungen zusammengestellt hat, können wir den Umfang seiner Lektüre kaum überschätzen. Unter dieser Zahl fehlen auch ältere wie gleichzeitige Werke von naturwissenschaftlichem Inhalte nicht. Alle diese Bücher waren zu jener Zeit schon im Drucke vorhanden, und gerade Mailand war für Italien die Hauptstätte der jungen Buchdruckerkunst.

Wenn wir nun weitergehen, stoßen wir auf eine Nachricht, welche die Wahrscheinlichkeit, Leonardo habe das Geiermärchen gekannt, zur Sicherheit steigern kann. Der gelehrte Herausgeber und Kommentator des 116 Horapollo bemerkt zu dem bereits zitierten Text (172): »*Caeterum hanc fabulam de vulturibus cupide amplexi sunt Patres Ecclesiastici, ut ita argumento ex rerum natura petito refutarent eos, qui Virginis partum negabant; itaque apud omnes fere huius rei mentio occurrit.*«

Also die Fabel von der Eingeschlechtigkeit und der Empfängnis der Geier war keineswegs eine indifferente Anekdote geblieben wie die analoge von den Skarabäen; die Kirchenväter hatten sich ihrer bemächtigt, um gegen die Zweifler an der heiligen Geschichte ein Argument aus der Naturgeschichte zur Hand zu haben. Wenn nach den besten Nachrichten aus dem Altertum die Geier darauf angewiesen waren, sich vom Winde befruchten zu lassen, warum sollte nicht auch einmal das gleiche mit einem menschlichen Weibe vorgegangen sein? Dieser Verwertbarkeit wegen pflegten die Kirchenväter »fast alle« die Geierfabel zu erzählen, und nun kann es kaum zweifelhaft sein, daß sie durch so mächtige Patronanz auch Leonardo bekannt geworden ist.

Die Entstehung der Geierphantasie Leonardos können wir uns nun in folgender Weise vorstellen. Als er einmal bei einem Kirchenvater oder in einem naturwissenschaftlichen Buche davon las, die Geier seien alle Weibchen und wüßten sich ohne Mithilfe von Männchen fortzupflanzen, da tauchte in ihm eine Erinnerung auf, die sich zu jener Phantasie umgestaltete, die aber besagen wollte, er sei ja auch so ein Geierkind gewesen, das eine Mutter, aber keinen Vater gehabt habe, und dazu gesellte sich in der Art, wie so alte Eindrücke sich allein äußern können, ein Nachhall des Genusses, der ihm an der Mutterbrust zuteil geworden war. Die von den Autoren hergestellte Anspielung auf die jedem Künstler teure Vorstellung der heiligen Jungfrau mit dem Kinde mußte dazu beitragen, ihm diese Phantasie wertvoll und bedeutsam erscheinen zu lassen. Kam er doch so dazu, sich mit dem Christusknaben, dem Tröster und Erlöser nicht nur des einen Weibes, zu identifizieren.

Wenn wir eine Kindheitsphantasie zersetzen, streben wir danach, deren realen Erinnerungsinhalt von den späteren Motiven zu sondern, welche denselben modifizieren und entstellen. Im Falle Leonardos glauben wir jetzt den realen Inhalt der Phantasie zu kennen; die Ersetzung der Mutter durch den Geier weist darauf hin, daß das Kind den Vater 117 vermißt und sich mit der Mutter allein gefunden hat. Die Tatsache der illegitimen Geburt Leonardos stimmt zu seiner Geierphantasie; nur darum konnte er sich einem Geierkinde vergleichen. Aber wir haben als die nächste gesicherte Tatsache aus seiner Jugend erfahren, daß er im Alter von fünf Jahren in den Haushalt seines Vaters aufgenommen war; wann dies geschah, ob wenige Monate nach seiner Geburt, ob wenige Wochen vor der Aufnahme jenes Katasters, ist uns völlig unbekannt. Da tritt nun die Deutung der Geierphantasie ein und will uns belehren, daß Leonardo die entscheidenden ersten Jahre seines Lebens nicht bei seinem Vater und seiner Stiefmutter, sondern bei der armen, verlassenen, echten Mutter verbrachte, so daß er Zeit hatte, seinen Vater zu vermissen. Dies scheint ein mageres und dabei noch immer gewagtes Ergebnis der psychoanalytischen Bemühung, allein es wird bei weiterer Vertiefung an Bedeutung gewinnen. Der Sicherheit kommt noch die Erwägung der tatsächlichen Verhältnisse in der Kindheit Leonardos zu Hilfe. Den Berichten nach heiratete sein Vater Ser Piero da Vinci noch im Jahre von Leonardos Geburt die vornehme Donna Albiera; der Kinderlosigkeit dieser Ehe verdankte der Knabe seine im fünften Jahre dokumentarisch bestätigte Aufnahme ins väterliche oder vielmehr großväterliche Haus. Nun ist es nicht gebräuchlich, daß man der jungen Frau, die noch auf Kindersegen rechnet, von Anfang an einen illegitimen Sprößling zur Pflege übergibt. Es mußten wohl erst Jahre von Enttäuschung hingegangen sein, ehe man sich entschloß, das wahrscheinlich reizend entwickelte uneheliche Kind zur Entschädigung für die vergeblich erhofften ehelichen Kinder anzunehmen. Es steht im besten Einklang mit der Deutung der Geierphantasie, wenn mindestens drei Jahre, vielleicht fünf, von Leonardos Leben verflossen waren, ehe er seine einsame Mutter gegen ein Elternpaar vertauschen konnte. Dann aber war es bereits zu spät geworden. In den ersten drei oder vier Lebensjahren fixieren sich Eindrücke und bahnen sich Reaktionsweisen gegen die Außenwelt an, die durch kein späteres Erleben mehr ihrer Bedeutung beraubt werden können.

Wenn es richtig ist, daß die unverständlichen Kindheits Erinnerungen und die auf sie gebauten Phantasien eines Menschen stets das Wichtigste aus seiner seelischen Entwicklung herausheben, so muß die durch die Geierphantasie erhärtete Tatsache, daß Leonardo seine ersten Lebensjahre allein mit der Mutter verbracht hat, von entscheidendstem Einfluß auf die Gestaltung seines inneren Lebens gewesen sein. Unter den Wirkungen dieser Konstellation kann es nicht gefehlt haben, daß das Kind, 118 welches in seinem jungen Leben ein Problem mehr vorfand als andere Kinder, mit besonderer Leidenschaft über diese Rätsel zu grübeln begann und so frühzeitig ein Forscher wurde, den die großen Fragen quälten, woher die Kinder kommen und was der Vater mit ihrer Entstehung zu tun habe. Die Ahnung dieses Zusammenhanges zwischen seiner Forschung und seiner Kindheitsgeschichte hat ihm dann später den Ausruf entlockt, ihm sei es wohl von jeher bestimmt gewesen, sich in das Problem des Vogelfluges zu vertiefen, da er schon in der Wiege von einem Geier heimgesucht worden war. Die Wißbegierde, die sich auf den Vogelflug richtete, von der infantilen Sexualforschung abzuleiten, wird eine spätere, unschwer zu erledigende Aufgabe sein.

III. Kapitel

In der Kindheitsphantasie Leonardos repräsentierte uns das Element des Geiers den realen Erinnerungsinhalt; der Zusammenhang, in den Leonardo selbst seine Phantasie gestellt hatte, warf ein helles Licht auf die Bedeutung dieses Inhalts für sein späteres Leben. Bei fortschreitender Deutungsarbeit stoßen wir nun auf das befremdliche Problem, warum dieser Erinnerungsinhalt in eine homosexuelle Situation umgearbeitet worden ist. Die Mutter, die das Kind säugt – besser: an der das Kind saugt –, ist in einen Geiervogel verwandelt, der dem Kinde seinen Schwanz in den Mund steckt. Wir behaupten, daß die »*codon*« des Geiers nach gemeinem substituierendem Sprachgebrauch gar nichts anderes als ein männliches Genitale, einen Penis, bedeuten kann. Aber wir verstehen nicht, wie die Phantasietätigkeit dazu gelangen kann, gerade den mütterlichen Vogel mit dem Abzeichen der Männlichkeit auszustatten, und werden angesichts dieser Absurdität an der Möglichkeit irre, dieses Phantasiegebilde auf einen vernünftigen Sinn zu reduzieren.

Indes wir dürfen nicht verzagen. Wieviel scheinbar absurde Träume haben wir nicht schon genötigt, ihren Sinn einzugestehen! Warum sollte es bei einer Kindheitsphantasie schwieriger werden als bei einem Traum!

Erinnern wir uns daran, daß es nicht gut ist, wenn sich eine Sonderbarkeit vereinzelt findet, und beilen wir uns, ihr eine zweite, noch auffälligere, zur Seite zu stellen.

Die geierköpfig gebildete Göttin Mut der Ägypter, eine Gestalt von ganz unpersönlichem Charakter, wie Drexler in Roschers Lexikon urteilt, wurde häufig mit anderen mütterlichen Gottheiten von lebendiger Individualität wie Isis und Hathor verschmolzen, behielt aber daneben ihre gesonderte Existenz und Verehrung. Es war eine besondere Eigentümlichkeit des ägyptischen Pantheons, daß die einzelnen Götter nicht im Synkretismus untergingen. Neben der Götterkomposition blieb die einfache Göttergestalt in ihrer Selbständigkeit bestehen. Diese 120 geierköpfige mütterliche Gottheit wurde nun von den Ägyptern in den meisten Darstellungen phallisch gebildet [Fußnote]; ihr durch die Brüste als weiblich gekennzeichneten Körper trug auch ein männliches Glied im Zustande der Erektion.

Bei der Göttin Mut also dieselbe Vereinigung mütterlicher und männlicher Charaktere wie in der Geierphantasie Leonardos! Sollen wir dies Zusammentreffen durch die Annahme aufklären, Leonardo habe aus seinen Bücherstudien auch die androgyne Natur des mütterlichen Geiers gekannt? Solche Möglichkeit ist mehr als fraglich; es scheint, daß die ihm zugänglichen Quellen von dieser merkwürdigen Bestimmung nichts enthielten. Es liegt wohl näher, die Übereinstimmung auf ein gemeinsames, hier wie dort wirksames und noch unbekanntes Motiv zurückzuführen.

Die Mythologie kann uns berichten, daß die androgyne Bildung, die Vereinigung männlicher und weiblicher Geschlechtscharaktere, nicht nur der Mut zukam, sondern auch anderen Gottheiten wie der Isis und Hathor, aber diesen vielleicht nur, insofern sie auch mütterliche Natur hatten und mit der Mut verschmolzen wurden [Fußnote]. Sie lehrt uns ferner, daß andere Gottheiten der Ägypter, wie die Neith von Sais, aus der später die griechische Athene wurde, ursprünglich androgyne, d. i. hermaphroditisch aufgefaßt wurden und daß das gleiche für viele der *griechischen* Götter besonders aus dem Kreise des Dionysos, aber auch für die später zur weiblichen Liebesgöttin eingeschränkte Aphrodite galt. Sie mag dann die Erklärung versuchen, daß der dem weiblichen Körper angefügte Phallus die schöpferische Urkraft der Natur bedeuten solle und daß alle diese hermaphroditischen Götterbildungen die Idee ausdrücken, erst die Vereinigung von Männlichem und Weiblichem könne eine würdige Darstellung der göttlichen Vollkommenheit ergeben. Aber keine dieser Bemerkungen klärt uns das psychologische Rätsel, daß die Phantasie der Menschen keinen Anstoß daran nimmt, eine Gestalt, die ihr das Wesen der Mutter verkörpern soll, mit dem zur Mütterlichkeit gegensätzlichen Zeichen der männlichen Kraft zu versehen.

Die Aufklärung kommt von Seiten der infantilen Sexualtheorien. Es hatte allerdings eine Zeit gegeben, in der das männliche Genitale mit der Darstellung der Mutter vereinbar gefunden wurde. Wenn das männliche Kind seine Wißbegierde zuerst auf die Rätsel des Geschlechtslebens richtet, wird es von dem Interesse für sein eigenes Genitale 121 beherrscht. Es findet diesen Teil seines Körpers zu wertvoll und zu wichtig, als daß es glauben könnte, er würde anderen Personen fehlen, denen es sich so ähnlich fühlt. Da es nicht erraten kann, daß es noch einen anderen, gleichwertigen Typus von Genitalbildung gibt, muß es zur Annahme greifen, daß alle Menschen, auch die Frauen, ein solches Glied wie er besitzen. Dieses Vorurteil setzt sich bei dem jugendlichen Forscher so fest, daß es auch durch die ersten Beobachtungen an den Genitalien kleiner Mädchen nicht zerstört wird. Die Wahrnehmung sagt ihm allerdings, daß da etwas anders ist als bei ihm, aber er ist nicht imstande, sich als Inhalt dieser Wahrnehmung einzugestehen, daß er beim Mädchen das Glied nicht finden könne. Daß das Glied fehlen könne, ist ihm eine unheimliche, unerträgliche Vorstellung, er versucht darum eine vermittelnde Entscheidung: das Glied sei auch beim Mädchen vorhanden, aber es sei noch sehr klein; es werde später wachsen [Fußnote]. Scheint sich diese Erwartung bei späteren Beobachtungen nicht zu erfüllen, so bietet sich ihm ein anderer Ausweg. Das Glied war auch beim kleinen Mädchen da, aber es ist abgeschnitten worden, an seiner Stelle ist eine Wunde geblieben. Dieser Fortschritt der Theorie verwertet bereits eigene Erfahrungen von peinlichem Charakter; er hat unterdes die Drohung gehört, daß man ihm das teure Organ wegnehmen wird, wenn er sein Interesse dafür allzu deutlich betätigt. Unter dem Einfluß dieser Kastrationsandrohung deutet er jetzt seine Auffassung des weiblichen Genitales um; er wird von nun an für seine Männlichkeit zittern, dabei aber die unglücklichen Geschöpfe verachten, an denen nach seiner Meinung die grausame Bestrafung bereits vollzogen worden ist [Fußnote].

Ehe das Kind unter die Herrschaft des Kastrationskomplexes geriet, zur Zeit, als ihm das Weib noch als vollwertig galt, begann eine intensive Schaulust als erotische Triebbetätigung sich bei ihm zu äußern. Es wollte die Genitalien anderer Personen sehen, ursprünglich wahrscheinlich, um 122 sie mit den eigenen zu vergleichen. Die erotische Anziehung, die von der Person der Mutter ausging, gipfelte bald in der Sehnsucht nach ihrem für einen Penis gehaltenen Genitale. Mit der erst spät erworbenen Erkenntnis, daß das Weib keinen Penis besitzt, schlägt diese Sehnsucht oft in ihr Gegenteil um, macht einem Abscheu Platz, der in den Jahren der Pubertät zur Ursache der psychischen Impotenz, der Misogynie, der dauernden Homosexualität werden kann. Aber die Fixierung an das einst heißbegehrte Objekt, den Penis des Weibes, hinterläßt unauslöschliche Spuren im Seelenleben des Kindes, welches jenes Stück infantiler Sexualforschung mit besonderer Vertiefung durchgemacht hat. Die fetischartige Verehrung des weiblichen Fußes und Schuhs scheint den Fuß nur als Ersatzsymbol für das einst verehrte, seither vermißte Glied des Weibes zu nehmen; die »Zopfabsteiner« spielen, ohne es zu wissen, die Rolle von Personen, die am weiblichen Genitale den Akt der Kastration ausführen.

Man wird zu den Betätigungen der kindlichen Sexualität kein richtiges Verhältnis gewinnen und wahrscheinlich zur Auskunft greifen, diese Mitteilungen für unglaubwürdig zu erklären, solange man den Standpunkt unserer kulturellen Geringschätzung der Genitalien und der Geschlechtsfunktionen überhaupt nicht verläßt. Zum Verständnis des kindlichen Seelenlebens bedarf es uralter Analogien. Für uns sind die Genitalien schon seit einer langen Reihe von Generationen die *Pudenda*, Gegenstände der Scham, und bei weiter gediehener Sexualverdrängung sogar des Ekels. Wirft man einen umfassenden Blick auf das Sexualleben unserer Zeit, besonders das der die menschliche Kultur tragenden Schichten, so ist man versucht zu sagen: Widerwillig nur fügen sich die heute Lebenden in ihrer Mehrheit den Geboten der Fortpflanzung und fühlen sich dabei in ihrer menschlichen Würde gekränkt und herabgesetzt. Was an anderer Auffassung des Geschlechtslebens unter uns vorhanden ist, hat sich auf die roh gebliebenen, niedrigen Volksschichten zurückgezogen, versteckt sich bei den höheren und verfeinerten als kulturell minderwertig und wagt seine Betätigung nur unter den verbitternden Mahnungen eines schlechten Gewissens. Anders war es in den Urzeiten des Menschengeschlechts. Aus den mühseligen Sammlungen der Kulturforscher kann man sich die Überzeugung holen, daß die Genitalien ursprünglich der Stolz und die Hoffnung der Lebenden waren, göttliche Verehrung genossen und die Göttlichkeit ihrer Funktionen auf alle neu 123 erlernten Tätigkeiten der Menschen übertragen. Ungezählte Göttergestalten erhoben sich durch Sublimierung aus ihrem Wesen, und zur Zeit, da der Zusammenhang der offiziellen Religionen mit der Geschlechtstätigkeit bereits dem allgemeinen Bewußtsein verhüllt war, bemühten sich Geheimkulte, ihn bei einer Anzahl von Eingeweihten lebend zu erhalten. Endlich geschah es im Laufe der Kulturentwicklung, daß so viel Göttliches und Heiliges aus der Geschlechtlichkeit extrahiert war, bis der erschöpfte Rest der Verachtung verfiel. Aber bei der Unverfügbarkeit, die in der Natur aller seelischen Spuren liegt, darf man sich nicht verwundern, daß selbst die primitivsten Formen von Anbetung der Genitalien bis in ganz rezente Zeiten nachzuweisen sind und daß Sprachgebrauch, Sitten und Aberglauben der heutigen Menschheit die Überlebensphasen dieses Entwicklungsganges enthalten [Fußnote]

Wir sind durch gewichtige biologische Analogien darauf vorbereitet, daß die seelische Entwicklung des Einzelnen den Lauf der Menschheitsentwicklung abgekürzt wiederhole, und werden darum nicht unwahrscheinlich finden, was die psychoanalytische Erforschung der Kinderseele über die infantile Schätzung der Genitalien ergeben hat. Die kindliche Annahme des mütterlichen Penis ist nun die gemeinsame Quelle, aus der sich die androgyne Bildung der mütterlichen Gottheiten wie der ägyptischen Mut und die »*codon*« des Geiers in Leonardos Kindheitsphantasie ableiten. Wir heißen ja diese Götterdarstellungen nur mißverständlich hermaphroditisch im ärztlichen Sinne des Wortes. Keine von ihnen vereinigt die wirklichen Genitalien beider Geschlechter, wie sie in manchen

Mißbildungen vereinigt sind zum Abscheu jedes menschlichen Auges; sie fügen bloß den Brüsten als Abzeichen der Mütterlichkeit das männliche Glied hinzu, wie es in der ersten Vorstellung des Kindes vom Leibe der Mutter vorhanden war. Die Mythologie hat diese ehrwürdige, uranfänglich phantasierte Körperbildung der Mutter für die Gläubigen erhalten. Die Hervorhebung des Geierschwanzes in der Phantasie Leonardos können wir nun so übersetzen: Damals, als sich meine zärtliche Neugierde auf die Mutter richtete und ich ihr noch ein Genitale wie mein eigenes zuschrieb. Ein weiteres Zeugnis für die frühzeitige Sexualforschung Leonardos, die nach unserer Meinung ausschlaggebend für sein ganzes späteres Leben wurde.

Eine kurze Überlegung mahnt uns jetzt, daß wir uns mit der 124 Aufklärung des Geierschwanzes in Leonardos Kindheitsphantasie nicht begnügen dürfen. Es scheint mehr in ihr enthalten, was wir noch nicht verstehen. Ihr auffälligster Zug war doch, daß sie das Saugen an der Mutterbrust in ein Gesäugtwerden, also in Passivität und damit in eine Situation von unzweifelhaft homosexuellem Charakter verwandelte. Eingedenk der historischen Wahrscheinlichkeit, daß sich Leonardo im Leben wie ein homosexuell Fühlender benahm, drängt sich uns die Frage auf, ob diese Phantasie nicht auf eine ursächliche Beziehung zwischen Leonardos Kinderverhältnis zu seiner Mutter und seiner späteren Manifesten, wenn auch ideellen Homosexualität hinweist. Wir würden uns nicht getrauen, eine solche aus der entstellten Reminiszenz Leonardos zu erschließen, wenn wir nicht aus den psychoanalytischen Untersuchungen von homosexuellen Patienten wüßten, daß eine solche besteht, ja daß sie eine innige und notwendige ist.

Die homosexuellen Männer, die in unseren Tagen eine energische Aktion gegen die gesetzliche Einschränkung ihrer Sexualbetätigung unternommen haben, lieben es, sich durch ihre theoretischen Wortführer als eine von Anfang an gesonderte geschlechtliche Abart, als sexuelle Zwischenstufen, als ein »drittes Geschlecht« hinstellen zu lassen. Sie seien Männer, denen organische Bedingungen vom Keime an das Wohlgefallen am Mann aufgenötigt, das am Weibe versagt hätten. So gerne man nun aus humanen Rücksichten ihre Forderungen unterschreibt, so zurückhaltend darf man gegen ihre Theorien sein, die ohne Berücksichtigung der psychischen Genese der Homosexualität aufgestellt worden sind. Die Psychoanalyse bietet die Mittel, diese Lücke auszufüllen und die Behauptungen der Homosexuellen der Probe zu unterziehen. Sie hat dieser Aufgabe erst bei einer geringen Zahl von Personen genügen können, aber alle bisher vorgenommenen Untersuchungen brachten das nämliche überraschende Ergebnis [Fußnote]. Bei allen unseren homosexuellen Männern gab es in der ersten, vom Individuum später vergessenen Kindheit eine sehr intensive erotische Bindung an eine weibliche Person, in der Regel an die Mutter, hervorgerufen oder begünstigt durch die Überzärtlichkeit der Mutter selbst, ferner unterstützt durch ein Zurücktreten des Vaters im kindlichen Leben. Sadger hebt hervor, daß die Mütter seiner homosexuellen Patienten häufig Mannweiber waren, Frauen mit energischen Charakterzügen, die den Vater aus der ihm gebührenden Stellung 125 drängen konnten; ich habe gelegentlich das gleiche gesehen, aber stärkeren Eindruck von jenen Fällen empfangen, in denen der Vater von Anfang an fehlte oder frühzeitig wegfiel, so daß der Knabe dem weiblichen Einfluß preisgegeben war. Sieht es doch fast so aus, als ob das Vorhandensein eines starken Vaters dem Sohne die richtige Entscheidung in der Objektwahl für das entgegengesetzte Geschlecht versichern würde [Fußnote].

Nach diesem Vorstadium tritt eine Umwandlung ein, deren Mechanismus uns bekannt ist, deren treibende Kräfte wir noch nicht erfassen. Die Liebe zur Mutter kann die weitere bewußte Entwicklung nicht mitmachen, sie verfällt der Verdrängung. Der Knabe verdrängt die Liebe zur Mutter, indem er sich selbst an deren Stelle setzt, sich mit der Mutter identifiziert und seine eigene Person zum Vorbild nimmt, in dessen Ähnlichkeit er seine neuen Liebesobjekte auswählt. Er ist so homosexuell geworden; eigentlich ist er in den Autorotismus zurückgeglitten, da die Knaben, die der Heranwachsende jetzt liebt, doch nur Ersatzpersonen und Erneuerungen seiner eigenen kindlichen Person sind, die er so liebt, wie die Mutter ihn als Kind geliebt hat. Wir sagen, er findet seine Liebesobjekte auf dem Wege des *Narzissmus*, da die griechische Sage einen Jüngling Narzissus nennt, dem nichts so wohl gefiel wie das eigene Spiegelbild und der in die schöne Blume dieses Namens verwandelt wurde.

Tieferreichende psychologische Erwägungen rechtfertigen die Behauptung, daß der auf solchem Wege homosexuell Gewordene im Unbewußten an das Erinnerungsbild seiner Mutter fixiert bleibt. Durch die 126 Verdrängung der Liebe zur Mutter konserviert er dieselbe in seinem Unbewußten und bleibt von nun an der Mutter treu. Wenn er als Liebhaber Knaben nachzulaufen scheint, so läuft er in Wirklichkeit vor den anderen Frauen davon, die ihn untreu machen könnten. Wir haben auch durch direkte Einzelbeobachtung nachweisen können, daß der scheinbar nur für männlichen Reiz Empfängliche in Wahrheit der Anziehung, die vom Weibe ausgeht, unterliegt wie ein Normaler; aber er beiläufig jedesmal, die vom Weibe empfangene Erregung auf ein männliches Objekt zu überschreiben, und wiederholt auf solche Weise immer wieder den Mechanismus, durch den er seine Homosexualität erworben hat.

Es liegt uns ferne, die Bedeutung dieser Aufklärungen über die psychische Genese der Homosexualität zu übertreiben. Es ist ganz unverkennbar, daß sie den offiziellen Theorien der homosexuellen Wortführer grell widersprechen, aber wir wissen, daß sie nicht umfassend genug sind, um eine endgültige Klärung des Problems zu ermöglichen. Was man aus praktischen Gründen Homosexualität heißt, mag aus mannigfaltigen psychosexuellen Hemmungsprozessen hervorgehen, und der von uns erkannte Vorgang ist vielleicht nur einer unter vielen und bezieht sich nur auf einen Typus von »Homosexualität«. Wir müssen auch zugestehen, daß bei unserem homosexuellen Typus die Anzahl der Fälle, in denen die von uns geforderten Bedingungen aufzeigbar sind, weitaus die jener Fälle übersteigt, in denen der abgeleitete Effekt wirklich eintritt, so daß auch wir die Mitwirkung unbekannter konstitutioneller Faktoren nicht abweisen können, von denen man sonst das Ganze der Homosexualität abzuleiten pflegt. Wir hätten überhaupt keinen Anlaß gehabt, auf die psychische Genese der von uns studierten Form von Homosexualität einzugehen, wenn nicht eine starke Vermutung dafür spräche, daß gerade Leonardo, von dessen Geierphantasie wir ausgegangen sind, diesem einen Typus der Homosexuellen angehört.

So wenig Näheres über das geschlechtliche Verhalten des großen Künstlers und Forschers bekannt ist, so darf man sich doch der Wahrscheinlichkeit anvertrauen, daß die Aussagen seiner Zeitgenossen nicht im größten Irrengehen. Im Lichte dieser Überlieferungen erscheint er uns also als ein Mann, dessen sexuelle Bedürftigkeit und Aktivität 127 außerordentlich herabgesetzt war, als hätte ein höheres Streben ihn über die gemeine animalische Not der Menschen erhoben. Es mag dahingestellt bleiben, ob er jemals und auf welchem Wege er die direkte sexuelle Befriedigung gesucht oder ob er ihrer gänzlich entraten konnte. Wir haben aber ein Recht, auch bei ihm nach jenen Gefühlsströmungen zu suchen, die andere gebieterisch zur sexuellen Tat drängen, denn wir können kein menschliches Seelenleben glauben, an dessen Aufbau nicht das sexuelle Begehren im weitesten Sinne, die Libido, ihren Anteil hätte, mag dasselbe sich auch weit vom ursprünglichen Ziel entfernt oder von der Ausführung zurückgehalten haben.

Anderes als Spuren von unverwandelter sexueller Neigung werden wir bei Leonardo nicht erwarten dürfen. Diese weisen aber nach einer Richtung und gestatten, ihn noch den Homosexuellen zuzurechnen. Es wurde von jeher hervorgehoben, daß er nur auffällig schöne Knaben und Jünglinge zu seinen Schülern nahm. Er war gütig und nachsichtig gegen sie, besorgte sie und pflegte sie selbst, wenn sie krank waren, wie eine Mutter ihre Kinder pflegt, wie seine eigene Mutter ihn betreut haben mochte. Da er sie nach ihrer Schönheit und nicht nach ihrem Talent ausgewählt hatte, wurde keiner von ihnen: Cesare da Sesto, G. Boltraffio, Andrea Salaino, Francesco Melzi und andere, ein bedeutender Maler. Meist brachten sie es nicht dazu, ihre Selbständigkeit vom Meister zu erringen, sie verschwanden nach seinem Tode, ohne der Kunstgeschichte eine bestimmtere Physiognomie zu hinterlassen. Die anderen, die sich nach ihrem Schaffen mit Recht seine Schüler nennen durften, wie Luini und Bazzi, genannt Sodoma, hat er wahrscheinlich persönlich nicht gekannt.

Wir wissen, daß wir der Einwendung zu begegnen haben, das Verhalten Leonardos gegen seine Schüler habe mit geschlechtlichen Motiven überhaupt nichts zu tun und gestatte keinen Schluß auf seine sexuelle Eigenart. Dagegen wollen wir mit aller Vorsicht geltend machen, daß unsere Auffassung einige sonderbare Züge im Benehmen des Meisters aufklärt, die sonst rätselhaft bleiben müßten. Leonardo führte ein Tagebuch; er machte in seiner kleinen, von rechts nach links geführten Schrift Aufzeichnungen, die nur für ihn bestimmt waren. In diesem Tagebuch redete er sich bemerkenswerterweise mit »du« an: »Lerne bei Meister Luca die Multiplikation der Wurzeln.« [Fußnote] – »Laß dir vom Meister d'Abacco die Quadratur des Zirkels zeigen.« [Fußnote] – 128 Oder bei Anlaß einer Reise [Fußnote]: »Ich gehe meiner Gartenangelegenheit wegen nach Mailand ... Lasse zwei Tragsäcke machen. Lasse dir die Drechselbank von Boltraffio zeigen und einen Stein darauf bearbeiten. – Lasse das Buch dem Meister Andrea il Todesco.« [Fußnote] Oder, ein Vorsatz von ganz anderer Bedeutung: »Du hast in deiner Abhandlung zu zeigen, daß die Erde ein Stern ist, wie der Mond oder ungefähr, und so den Adel unserer Welt zu erweisen.« [Fußnote]

In diesem Tagebuch, welches übrigens – wie die Tagebücher anderer Sterblicher – oft die bedeutsamsten Begebenheiten des Tages nur mit wenigen Worten streift oder völlig verschweigt, finden sich einige Eintragungen, die ihrer Sonderbarkeit wegen von allen Biographen Leonardos zitiert werden. Es sind Aufzeichnungen über kleine Ausgaben des Meisters von einer peinlichen Exaktheit, als sollten sie von einem philiströs gestrengen und sparsamen Hausvater herrühren, während die Nachweise über die Verwendung größerer Summen fehlen und nichts sonst dafür spricht, daß der Künstler sich auf Wirtschaft verstanden habe. Eine dieser Aufschreibungen betrifft einen neuen Mantel, den er dem Schüler Andrea Salaino gekauft [Fußnote]:

kat

mt zum Bes

Eine andere sehr ausführliche Notiz stellt alle die Ausgaben zusammen, die ihm ein anderer Schüler [Fußnote] durch seine schlechten Eigenschaften und seine Neigung zum Diebstahl verursacht: »Am Tage 21 des April 1490 begann ich dieses Buch und begann wieder das Pferd [Fußnote]. Jacomo kam zu mir am Magdalenenstage tausend 490, im Alter von 10 Jahren. (Randbemerkung: diebisch, lügnerrisch, eigensinnig, gefräßig.) Am zweiten Tage ließ ich ihm zwei Hemden schneiden, ein Paar Hosen und einen Wams, und als ich mir das Geld beiseite legte, um genannte Sachen zu bezahlen, stahl er mir das Geld aus der Geldtasche, und war es nie 129 möglich, ihn das beichten zu machen, obwohl ich davon eine wahre Sicherheit hatte (Randnote: 4 Lire ...).« So geht der Bericht über die Misstaten des Kleinen weiter und schließt mit der Kostenrechnung: »Im ersten Jahr, ein Mantel, Lire 2; 6 Hemden, Lire 4; 3 Wämser, Lire 6; 4 Paar Strümpfe, Lire 7 usw.« [Fußnote]

Die Biographen Leonardos, denen nichts ferner liegt, als die Rätsel im Seelenleben ihres Helden aus seinen kleinen Schwächen und Eigenheiten ergründen zu wollen, pflegen an diese sonderbaren Verrechnungen eine Bemerkung anzuknüpfen, welche die Güte und Nachsicht des Meisters gegen seine Schüler betont. Sie vergessen daran, daß nicht Leonardos Benehmen, sondern die Tatsache, daß er uns diese Zeugnisse desselben hinterließ, einer Erklärung bedarf. Da man ihm unmöglich das Motiv zuschreiben kann, uns Belege für seine Gutmütigkeit in die Hände zu spielen, müssen wir die Annahme machen, daß ein anderes, affektives Motiv ihn zu diesen Niederschriften veranlaßt hat. Es ist nicht leicht zu erraten, welches, und wir würden keines anzugeben wissen, wenn nicht eine andere unter Leonardos Papieren gefundene Rechnung ein helles Licht auf diese seltsam kleinlichen Notizen über Schülerkleidungen u. dgl. würde:

n nach dem Tode zum Begräbnis der Kath:

Wachs

Fragen und Aufrichten des Kreuzes

räger

istische und 4 Kleriker

läuten

engräbern

Genehmigung – den Beamten

Auslagen:

st

ter und Lichte

summarum

[Fußnot

130 Der Dichter Mereschkowski ist der einzige, der uns zu sagen weiß, wer diese Katharina war. Aus zwei anderen kurzen Notizen erschließt er, daß die Mutter Leonardos, die arme Bäuerin aus Vinci, im Jahre 1493 nach Mailand gekommen war, um ihren damals 41jährigen Sohn zu besuchen, daß sie dort erkrankte, von Leonardo im Spital untergebracht, und als sie starb, von ihm unter so ehrenvollem Aufwand zu Grabe gebracht worden sei [Fußnote].

Erweisbar ist diese Deutung des seelenkundigen Romanschreibers nicht, aber sie kann auf so viel innere Wahrscheinlichkeit Anspruch machen, stimmt so gut zu allem, was wir sonst von Leonardos Gefühlsbetätigung wissen, daß ich mich nicht enthalten kann, sie als richtig anzuerkennen. Er hatte es zustande gebracht, seine Gefühle unter das Joch der Forschung zu zwingen und den freien Ausdruck derselben zu hemmen; aber es gab auch für ihn Fälle, in denen das Unterdrückte sich eine Äußerung erzwang, und der Tod der einst so heiß geliebten Mutter war ein solcher. In dieser Rechnung über die Begräbniskosten haben wir die bis zur Unkenntlichkeit entstellte Äußerung der Trauer um die Mutter vor uns. Wir verwundern uns, wie solche Entstellung zustande kommen konnte, und können es auch unter den Gesichtspunkten der normalen seelischen Vorgänge nicht verstehen. Aber unter den abnormen Bedingungen der Neurosen und ganz besonders der sogenannten *Zwangsneurose* ist uns ähnliches wohlbekannt. Dort sehen wir die Äußerung intensiver, aber durch Verdrängung unbewußt gewordener Gefühle auf geringfügige, ja läppische Verrichtungen verschoben. Es ist den widerstrebenden Mächten gelungen, den Ausdruck dieser verdrängten Gefühle so sehr zu erniedrigen, daß man die Intensität dieser Gefühle für eine höchst geringfügige einschätzen müßte; aber in dem gebieterischen Zwang, mit dem sich diese kleinliche Ausdruckshandlung durchsetzt, verrät sich die wirkliche, im Unbewußten wurzelnde Macht der Regungen, die das Bewußtsein verleugnen möchte. Nur ein solcher Anklang an das Geschehen bei der Zwangsneurose kann die Leichenkostenrechnung Leonardos beim Tode seiner Mutter erklären. Im Unbewußten war er noch wie in Kinderzeiten durch erotisch gefärbte Neigung an sie gebunden; der Widerstreit der später eingetretenen Verdrängung dieser Kinderliebe gestattete nicht, daß ihr im Tagebuche ein anderes, würdigeres Denkmal gesetzt werde, aber was sich als Kompromiß aus diesem neurotischen Konflikt ergab, das mußte ausgeführt werden, und so wurde die Rechnung eingetragen und kam als Unbegreiflichkeit zur Kenntnis der Nachwelt.

Es scheint kein Wagnis, die an der Leichenrechnung gewonnene Einsicht auf die Schülerkostenrechnungen zu übertragen. Demnach wäre auch dies ein Fall, in dem sich bei Leonardo die spärlichen Reste libidinöser Regungen zwangsartig einen entstellten Ausdruck schufen. Die Mutter und die Schüler, die Ebenbilder seiner eigenen knabenhaften Schönheit, wären seine Sexualobjekte gewesen – soweit die sein Wesen beherrschende Sexualverdrängung eine solche Kennzeichnung zuläßt –, und der Zwang, die für sie gemachten Ausgaben mit peinlicher Ausführlichkeit zu notieren, wäre der befremdliche Verrat dieser rudimentären Konflikte. Es würde sich so ergeben, daß Leonardos Liebesleben wirklich dem Typus von Homosexualität angehört, dessen psychische Entwicklung wir aufdecken konnten, und das Auftreten der homosexuellen Situation in seiner Geierphantasie würde uns verständlich, denn es besagte nichts anderes, als was wir vorhin von jenem Typus behauptet haben. Es erforderte die Übersetzung: Durch diese erotische Beziehung zur Mutter bin ich ein Homosexueller geworden [Fußnote]

IV. Kapitel

Die Geierphantasie Leonardos hält uns noch immer fest. In Worten, welche nur allzu deutlich an die Beschreibung eines Sexualaktes anklingen (»und hat viele Male mit seinem Schwanz gegen meine Lippen gestoßen«), betont Leonardo die Intensität der erotischen Beziehungen zwischen Mutter und Kind. Es hält nicht schwer, aus dieser Verbindung der Aktivität der Mutter (des Geiers) mit der Hervorhebung der Mundzone einen zweiten Erinnerungsinhalt der Phantasie zu erraten. Wir können übersetzen: Die Mutter hat mir ungezählte leidenschaftliche Küsse auf den Mund gedrückt. Die Phantasie ist zusammengesetzt aus der Erinnerung an das Gesäugtwerden und an das Geküßtwerden durch die Mutter.

Dem Künstler hat eine gütige Natur gegeben, seine geheimsten, ihm selbst verborgenen Seelenregungen durch Schöpfungen zum Ausdruck zu bringen, welche die anderen, dem Künstler Fremden, mächtig ergreifen, ohne daß sie selbst anzugeben wüßten, woher diese Ergriffenheit rührt. Sollte in dem Lebenswerk Leonardos nichts Zeugnis ablegen von dem, was seine Erinnerung als den stärksten Eindruck seiner Kindheit bewahrt hat? Man müßte es erwarten. Wenn man aber erwägt, was für tiefgreifende Umwandlungen ein Lebenseindruck des Künstlers durchzumachen hat, ehe er seinen Beitrag zum Kunstwerk stellen darf, wird man gerade bei Leonardo den Anspruch auf Sicherheit des Nachweises auf ein ganz bescheidenes Maß herabsetzen müssen. Wer an Leonardos Bilder denkt, den wird die Erinnerung an ein merkwürdiges, berückendes und rätselhaftes Lächeln mahnen, das er auf die Lippen seiner weiblichen Figuren gezaubert hat. Ein stehendes Lächeln auf langgezogenen, geschwungenen Lippen; es ist für ihn charakteristisch geworden und wird vorzugsweise »leonardesk« genannt [Fußnote]. In dem fremdartig schönen Antlitz der Florentinerin Mona Lisa del 133 Giocondo hat es die Beschauer am stärksten ergriffen und in Verwirrung gebracht. Dies Lächeln verlangte nach einer Deutung und fand die verschiedenartigsten, von denen keine befriedigte. »*Voilà quatre siècles bientôt que Monna Lisa fait perdre la tête à tous ceux qui parlent d'elle, après l'avoir longtemps regardée.*« [Fußnote]



Leonardo da Vinci: Mona Lisa

Muther [Fußnote]: »Was den Betrachter namentlich bannt, ist der dämonische Zauber dieses Lächelns. Hunderte von Dichtern und Schriftstellern haben über dieses Weib geschrieben, das bald verführerisch uns anzulächeln, bald kalt und seelenlos ins Leere zu starren scheint, und niemand hat ihr Lächeln enträtselt, niemand ihre Gedanken gedeutet. Alles, auch die Landschaft ist geheimnisvoll traumhaft, wie in gewitterschwüler Sinnlichkeit zitternd.«

Die Ahnung, daß sich in dem Lächeln der Mona Lisa zwei verschiedene Elemente vereinigen, hat sich bei mehreren Beurteilern geregt. Sie erblicken darum in dem Mienenspiel der schönen Florentinerin die vollkommenste Darstellung der Gegensätze, die das Liebesleben des Weibes beherrschen, der Reserve und der Verführung, der hingebungsvollen Zärtlichkeit und der rücksichtslos heischenden, den Mann wie etwas Fremdes verzehrenden Sinnlichkeit. So äußert Müntz [Fußnote]: »*On sait quelle énigme indéchiffrable et passionnante Monna Lisa Gioconda ne cesse depuis bientôt quatre siècles, de proposer aux admirateurs pressés devant elle. Jamais artiste (s'emprunte la plume du délicat écrivain qui se cache sous le pseudonyme de Pierre de Corlay) »—il traduit ainsi l'essence même de la féminité: tendresse et coquetterie, pudeur et sourde volupté, tout le mystère d'un cœur qui se réserve, d'un cerveau qui réfléchit, d'une personnalité qui se garde et ne livre d'elle-même que son rayonnement ...*«

Der Italiener Angelo Conti [Fußnote] sieht das Bild im Louvre von einem Sonnenstrahl belebt. »*La donna sorrideva in una calma regale: i suoi istinti di conquista, di ferocia, tutta l'eredità della specie, la volontà della seduzione e dell' agguato, la grazia del inganno, la bontà che cela un proposito crudele, tutto ciò appariva alternativamente e scompariva dietro il velo ridente e si fondeva nel pama del suo sorriso ... Buona e malvagia, crudele e compassionevole, graziosa e felina, ella rideva ...*«

134 Leonardo malte vier Jahre an diesem Bilde, vielleicht von 1503 bis 1507, während seines zweiten Aufenthaltes in Florenz, selbst über 50 Jahre alt. Er wendete nach Vasaris Bericht die ausgesuchtesten Künste an, um die Dame während der Sitzungen zu zerstreuen und jenes Lächeln auf ihren Zügen festzuhalten. Von all den Feinheiten, die sein Pinsel damals auf der Leinwand wiedergab, hat das Bild in seinem heutigen Zustand wenig nur bewahrt; es galt, als es im Entstehen war, als das höchste, was die Kunst leisten konnte; sicher ist aber, daß es Leonardo selbst nicht befriedigte, daß er es für nicht vollendet erklärte, dem Besteller nicht ablieferte und mit sich nach Frankreich nahm, wo sein Beschützer Franz I. es von ihm für das Louvre erwarb.

Lassen wir das physiognomische Rätsel der Mona Lisa ungelöst und verzeichnen wir die unzweifelhafte Tatsache, daß ihr Lächeln den Künstler nicht minder stark fasziniert hat als alle die Beschauer seit 400 Jahren. Dies berückende Lächeln kehrt seitdem auf allen seinen Bildern und denen seiner Schüler wieder. Da die Mona Lisa Leonardos ein Porträt ist, können wir nicht annehmen, er habe ihrem Angesicht aus eigenem einen so ausdruckschweren Zug geliehen, den sie selbst nicht besaß. Es scheint, wir können kaum anders als glauben, daß er dies Lächeln bei seinem Modell fand und so sehr unter dessen Zauber geriet, daß er von da an die freien Schöpfungen seiner Phantasie mit ihm ausstattete. Dieser naheliegenden Auffassung gibt zum Beispiel A. Konstantinowa [Fußnote] Ausdruck:

»Während der langen Zeit, in welcher sich der Meister mit dem Porträt der Mona Lisa del Giocondo beschäftigte, hatte er sich mit solcher Teilnahme des Gefühls in die physiognomischen Feinheiten dieses Frauenantlitzes hineingelebt, daß er diese Züge – besonders das geheimnisvolle Lächeln und den seltsamen Blick – auf alle Gesichter übertrug, welche er in der Folge malte oder zeichnete; die mimische Eigentümlichkeit der Gioconda kann selbst auf dem Bilde Johannes des Täufers im Louvre wahrgenommen werden; – vor allem aber sind sie in Marias Gesichtszügen auf dem Anna Selbdritt-Bilde deutlich erkennbar.«



Leonardo da Vinci: Heilige Anna Selbtritt

Allein es kann auch anders zugegangen sein. Das Bedürfnis nach einer tieferen Begründung jener Anziehung, mit welcher das Lächeln der Gioconda den Künstler ergriff, um ihn nicht mehr freizulassen, hat sich bei 135 mehr als einem seiner Biographen geregt. W. Pater, der in dem Bilde der Mona Lisa die »Verkörperung aller Liebeserfahrung der Kulturmenschheit« sieht und sehr fein »jenes unergründliche Lächeln, welches bei Leonardo stets wie mit etwas Unheilverkündendem verbunden scheint«, behandelt, führt uns auf eine andere Spur, wenn er äußert [Fußnote]:

»Übrigens ist das Bild ein Porträt. Wir können verfolgen, wie es sich von Kindheit auf in das Gewebe seiner Träume mischt, so daß man, sprächen nicht ausdrückliche Zeugnisse dagegen, glauben möchte, es sei sein endlich gefundenes und verkörpertes Frauenideal ...«

Etwas ganz Ähnliches hat wohl M. Herzfeld im Sinne, wenn sie ausspricht, in der Mona Lisa habe Leonardo sich selbst begegnet, darum sei es ihm möglich geworden, soviel von seinem eigenen Wesen in das Bild einzutragen, »dessen Züge von jeher in rätselhafter Sympathie in Leonardos Seele gelegen haben.« [Fußnote]

Versuchen wir diese Andeutungen zur Klarheit zu entwickeln. Es mag also so gewesen sein, daß Leonardo vom Lächeln der Mona Lisa gefesselt wurde, weil dieses etwas in ihm aufweckte, was seit langer Zeit in seiner Seele geschlummert hatte, eine alte Erinnerung wahrscheinlich. Diese Erinnerung war bedeutsam genug, um ihn nicht mehr loszulassen, nachdem sie einmal erweckt worden war; er mußte ihr immer wieder neuen Ausdruck geben. Die Versicherung Paters, daß wir verfolgen können, wie sich ein Gesicht wie das der Mona Lisa von Kindheit auf in das Gewebe seiner Träume mischt, scheint glaubwürdig und verdient wörtlich verstanden zu werden.

Vasari erwähnt als seine ersten künstlerischen Versuche »teste di femmine, che ridono« [Fußnote]. Die Stelle, die ganz unverdächtig ist, weil sie nichts erweisen will, lautet vollständiger in deutscher Übersetzung [Fußnote]: »indem er in seiner Jugend einige lachende weibliche Köpfe aus Erde formte, die in Gips vervielfältigt wurden, und einige Kinderköpfe, so schön, als ob sie von Meisterhand gebildet wären ...«

Wir erfahren also, daß seine Kunstübung mit der Darstellung von zweierlei Objekten begann, die uns an die zweierlei Sexualobjekte mahnen müssen, welche wir aus der Analyse seiner Geierphantasie erschlossen haben. Waren die schönen Kinderköpfe Vervielfältigungen seiner 136 eigenen kindlichen Person, so sind die lächelnden Frauen nichts anderes als Wiederholungen der Caterina, seiner Mutter, und wir beginnen die Möglichkeit zu ahnen, daß seine Mutter das geheimnisvolle Lächeln besessen, das er verloren hatte und das ihn so fesselte, als er es bei der Florentiner Dame wiederfand [Fußnote].

Das Gemälde Leonardos, welches der Mona Lisa zeitlich am nächsten steht, ist die sogenannte »heilige Anna selbtritt«, die heilige Anna mit Maria und dem Christusknaben. Es zeigt das leonardeske Lächeln in schönster Ausprägung an beiden Frauenköpfen. Es ist nicht zu ermitteln, um wieviel früher oder später als am Porträt der Mona Lisa Leonardo daran zu malen begann. Da beide Arbeiten sich über Jahre erstreckten, darf man wohl annehmen, daß sie den Meister gleichzeitig beschäftigt haben. Zu unserer Erwartung würde es am besten stimmen, wenn gerade die Vertiefung in die Züge der Mona Lisa Leonardo angeregt hätte, die Komposition der heiligen Anna aus seiner Phantasie zu gestalten. Denn wenn das Lächeln der Gioconda die Erinnerung an die Mutter in ihm heraufbeschwor, so verstehen wir, daß es ihn zunächst dazu trieb, eine Verherrlichung der Mütterlichkeit zu schaffen und das Lächeln, das er bei der vornehmen Dame gefunden hatte, der Mutter wiederzugeben. So dürfen wir denn unser Interesse vom Porträt der Mona Lisa auf dies andere, kaum minder schöne Bild, das sich jetzt auch im Louvre befindet, hinübergleiten lassen.

Die heilige Anna mit Tochter und Enkelkind ist ein in der italienischen Malerei selten behandelter Gegenstand; die Darstellung Leonardos weicht jedenfalls weit von allen sonst bekannten ab. Muther sagt [Fußnote]:

»Einige Meister, wie Hans Fries, der ältere Holbein und Girolamo dai Libri, ließen Anna neben Maria sitzen und stellten zwischen beide das Kind. Andere, wie Jakob Cornelisz in seinem Berliner Bilde, zeigten im eigentlichen Wortsinn die »heilige Anna selbtritt«, das heißt, sie stellten sie dar, wie sie im Arme das kleine Figürchen Marias hält, auf dem das noch kleinere des Christkinds sitzt.« Bei Leonardo sitzt Maria auf dem Schoße ihrer Mutter vorgeneigt und greift mit beiden Armen nach dem Knaben, der mit einem Lämmchen spielt, es wohl ein wenig mißhandelt. Die Großmutter hat den einen unverdeckten Arm in die Hüfte 137 gestemmt und blickt mit seligem Lächeln auf die beiden herab. Die Gruppierung ist gewiß nicht ganz ungezwungen. Aber das Lächeln, welches auf den Lippen beider Frauen spielt, hat, obwohl unverkennbar dasselbe wie im Bilde der Mona Lisa, seinen unheimlichen und rätselhaften Charakter verloren; es drückt Innigkeit und stille Seligkeit aus [Fußnote].

Bei einer gewissen Vertiefung in dieses Bild kommt es wie ein plötzliches Verständnis über den Beschauer: Nur Leonardo konnte dieses Bild malen, wie nur er die Geierphantasie dichten konnte. In dieses Bild ist die Synthese seiner Kindheitsgeschichte eingetragen; die Einzelheiten desselben sind aus den allerpersönlichsten Lebenseindrücken Leonardos erklärlich. Im Hause seines Vaters fand er nicht nur die gute Stiefmutter Donna Albiera, sondern auch die Großmutter, Mutter seines Vaters, Monna Lucia, die, wir wollen es annehmen, nicht unzärtlicher gegen ihn war, als Großmütter zu sein pflegen. Dieser Umstand mochte ihm die Darstellung der von Mutter und Großmutter behüteten Kindheit nahebringen. Ein anderer auffälliger Zug des Bildes gewinnt eine noch größere Bedeutung. Die heilige Anna, die Mutter der Maria und Großmutter des Knaben, die eine Matrone sein mußte, ist hier vielleicht etwas reifer und erster als die heilige Maria, aber noch als junge Frau von unverwelkter Schönheit gebildet. Leonardo hat in Wirklichkeit dem Knaben zwei Mütter gegeben, eine, die die Arme nach ihm ausstreckt, und eine andere im Hintergrunde, und beide mit dem seligen Lächeln des Mutterglückes ausgestattet. Diese Eigentümlichkeit des Bildes hat nicht verfehlt, die Verwunderung der Autoren zu erregen; Muther meint zum Beispiel, daß Leonardo sich nicht entschließen konnte, Alter, Falten und Runzeln zu malen, und darum auch Anna zu einer Frau von strahlender Schönheit machte. Ob man sich mit dieser Erklärung zufrieden geben kann? Andere haben zur Auskunft gegriffen, die »Gleichaltrigkeit von Mutter und Tochter« überhaupt in Abrede zu stellen [Fußnote]. Aber der Muthersche Erklärungsversuch genügt wohl für den Beweis, daß der Eindruck von der Verjüngung der heiligen Anna dem Bilde entnommen und nicht durch eine Tendenz vorgetäuscht ist.

Leonardos Kindheit war gerade so merkwürdig gewesen wie dieses Bild. Er hatte zwei Mütter gehabt, die erste seine wahre Mutter, die Catarina, der er im Alter zwischen drei und fünf Jahren entrissen 138 wurde, und eine junge und zärtliche Stiefmutter, die Frau seines Vaters, Donna Albiera. Indem er diese Tatsache seiner Kindheit mit der ersterwähnten, der Anwesenheit von Mutter und Großmutter, zusammenzog, sie zu einer Mischeinheit verdichtete, gestaltete sich ihm die Komposition der heiligen Anna selbtritt. Die mütterliche Gestalt weiter weg vom Knaben, die Großmutter heißt, entspricht nach ihrer Erscheinung und

ihrem räumlichen Verhältnis zum Knaben der echten früheren Mutter Caterina. Mit dem seligen Lächeln der heiligen Anna hat der Künstler wohl den Neid verleugnet und überdeckt, den die Unglückliche verspürte, als sie der vornehmeren Rivalin wie früher den Mann, so auch den Sohn abtreten mußte [Fußnote]. 139 So wären wir von einem anderen Werke Leonardos her zur Bestätigung der Ahnung gekommen, daß das Lächeln der Mona Lisa del Giocondo in dem Manne die Erinnerung an die Mutter seiner ersten Kinderjahre erweckt hatte. Madonnen und vornehme Damen zeigten von da an bei den Malern Italiens die demütige Kopfneigung und das seltsam-selige Lächeln des armen Bauernmädchens Catarina, das der Welt den herrlichen, zum Malen, Forschen und Dulden bestimmten Sohn geboren hatte.

Wenn es Leonardo gelang, im Angesicht der Mona Lisa den doppelten Sinn wiederzugeben, den dies Lächeln hatte, das Versprechen schrankenloser Zärtlichkeit wie die unheilverkündende Drohung (nach Paters Worten), so war er auch darin dem Inhalte seiner frühesten Erinnerung treugeblieben. Denn die Zärtlichkeit der Mutter wurde ihm zum Verhängnis, bestimmte sein Schicksal und die Entbehrungen, die seiner warteten. Die Heftigkeit der Liebkosungen, auf die seine Geierphantasie deutet, war nur allzu natürlich; die arme verlassene Mutter mußte all ihre Erinnerungen an genossene Zärtlichkeiten wie ihre Sehnsucht nach neuen in die Mutterliebe einfließen lassen; sie war dazu gedrängt, nicht nur sich dafür zu entschädigen, daß sie keinen Mann, sondern auch das Kind, daß es keinen Vater hatte, der es liebkosen wollte. So nahm sie nach der Art aller unbefriedigten Mütter den kleinen Sohn anstelle ihres Mannes an und raubte ihm durch die allzu frühe Reifung seiner Erotik ein Stück seiner Männlichkeit. Die Liebe der Mutter zum Säugling, den sie nährt und pflegt, ist etwas weit tiefgreifenderes als ihre spätere Affektion für das heranwachsende Kind. Sie ist von der Natur eines vollbefriedigenden Liebesverhältnisses, das nicht nur alle seelischen Wünsche, sondern auch alle körperlichen Bedürfnisse erfüllt, und wenn sie eine der Formen des dem Menschen erreichbaren Glückes darstellt, so rührt dies nicht zum mindesten von der Möglichkeit her, auch langst verdrängte und pervers zu nennende Wunschregungen ohne Vorwurf zu befriedigen [Fußnote]. In der glücklichsten jungen Ehe verspürt es der Vater, daß das Kind, besonders der kleine Sohn, sein Nebenbuhler geworden ist, und eine tief im Unbewußten wurzelnde Gegnerschaft gegen den Bevorzugten nimmt von daher ihren Ausgang.

Als Leonardo auf der Höhe seines Lebens jenem selig verzückten Lächeln 141 wieder begegnete, wie es einst den Mund seiner Mutter bei ihren Liebkosungen umspielt hatte, stand er längst unter der Herrschaft einer Hemmung, die ihm verbot, je wieder solche Zärtlichkeiten von Frauenlippen zu begehren. Aber er war Maler geworden, und so bemühte er sich, dieses Lächeln mit dem Pinsel wieder zu erschaffen, und er gab es allen seinen Bildern, ob er sie nun selbst ausführte oder unter seiner Leitung von seinen Schülern ausführen ließ, der Leda, dem Johannes und dem Bacchus. Die beiden letzten sind Abänderungen desselben Typus. Muther sagt: »Aus dem Heuschreckenesser der Bibel hat Leonardo einen Bacchus, einen Apollino gemacht, der, ein rätselhaftes Lächeln auf den Lippen, die weichen Schenkel übereinander geschlagen, uns mit sinnbetörendem Auge anblickt.« Diese Bilder atmen eine Mystik, in deren Geheimnis einzudringen man nicht wagt; man kann es höchstens versuchen, den Anschluß an die früheren Schöpfungen Leonardos herzustellen. Die Gestalten sind wieder mannweiblich, aber nicht mehr im Sinne der Geierphantasie, es sind schöne Jünglinge von weiblicher Zartheit mit weibischen Formen; sie schlagen die Augen nicht nieder, sondern blicken geheimnisvoll triumphierend, als wüßten sie von einem großen Glückserfolg, von dem man schweigen muß; das bekannte berückende Lächeln läßt ahnen, daß es ein Liebesgeheimnis ist. Möglich, daß Leonardo in diesen Gestalten das Unglück seines Liebeslebens verleugnet und künstlerisch überwinden hat, indem er die Wunscherfüllung des von der Mutter betörten Knaben in solch seliger Vereinigung von männlichem und weiblichem Wesen darstellte.

V. Kapitel

Unter den Eintragungen in den Tagebüchern Leonardos findet sich eine, die durch ihren bedeutsamen Inhalt und wegen eines winzigen formalen Fehlers die Aufmerksamkeit des Lesers festhält:

Er schreibt im Juli 1504:

»Adì 9 di Luglio 1504 mercoledì a ore 7 morì Ser Piero da Vinci, notalio al palazzo del Potestà, mio padre, a ore 7. Era d'età d'anni 80, lasciò 10 figliuoli maschi e 2 femmine.«

[Fußnote]

Die Notiz handelt also vom Tode des Vaters Leonardos. Die kleine Irrung in ihrer Form besteht darin, daß die Zeitbestimmung »a ore 7« zweimal wiederholt wird, als hätte Leonardo am Ende des Satzes vergessen, daß er sie zu Anfang bereits hingeschrieben. Es ist nur eine Kleinigkeit, aus der ein anderer als ein Psychoanalytiker nichts machen würde. Vielleicht würde er sie nicht bemerken, und auf sie aufmerksam gemacht, würde er sagen: Das kann in der Zerstreuung oder im Affekt jedem passieren und hat weiter keine Bedeutung.

Der Psychoanalytiker denkt anders; ihm ist nichts zu klein als Äußerung verborgener seelischer Vorgänge; er hat längst gelernt, daß solches Vergessen oder Wiederholen bedeutungsvoll ist, und daß man es der »Zerstreuung« danken muß, wenn sie den Verrat sonst verborgener Regungen gestattet.

Wir werden sagen, auch diese Notiz entspricht, wie die Leichenrechnung der Caterina, die Kostenrechnungen der Schüler, einem Falle, in dem Leonardo die Unterdrückung seiner Affekte mißglückte und das lange Verhohlene sich einen entstellten Ausdruck erzwang. Auch die Form ist eine ähnliche, dieselbe pedantische Genauigkeit, die gleiche Vordringlichkeit der Zahlen [Fußnote].

Wir heißen eine solche Wiederholung eine Perseveration. Sie ist ein ausgezeichnetes Hilfsmittel, um die affektive Betonung anzuzeigen. Man 143 denke zum Beispiel an die Zornesrede des heiligen Petrus gegen seinen unwürdigen Stellvertreter auf Erden in Dantes *Paradiso* [Fußnote]:

»Quegli ch'usurpa in terra il luogo mio,

Il luogo mio, il luogo mio, che vaca

Nella presenza del Figliuol di Dio,

Fatto ha del cimiterio mio cloaca.«

Ohne Leonardos Affekthemmung hätte die Eintragung im Tagebuch etwa lauten können: Heute um 7 Uhr starb mein Vater, Ser Piero da Vinci, mein armer Vater! Aber die Verschiebung der Perseveration auf die gleichgültigste Bestimmung der Todesnachricht, auf die Sterbestunde, raubt der Notiz jedes Pathos und läßt uns gerade noch erkennen, daß hier etwas zu verbergen und zu unterdrücken war.

Ser Piero da Vinci, Notar und Abkömmling von Notaren, war ein Mann von großer Lebenskraft, der es zu Ansehen und Wohlstand brachte. Er war viermal verheiratet, die beiden ersten Frauen starben ihm kinderlos weg, erst von der dritten erzielte er 1476 den ersten legitimen Sohn, als Leonardo bereits 24 Jahre alt war und das Vaterhaus längst gegen das Atelier seines Meisters Verrocchio vertauscht hatte; mit der vierten und letzten Frau, die er bereits als Fünfziger geheiratet hatte, zeugte er noch neun Söhne und zwei Töchter [Fußnote].

Gewiß ist auch dieser Vater für die psychosexuelle Entwicklung Leonardos bedeutsam geworden, und zwar nicht nur negativ, durch seinen Wegfall in den ersten Kinderjahren des Knaben, sondern auch unmittelbar durch seine Gegenwart in dessen späterer Kindheit. Wer als Kind die Mutter begehrt, der kann es nicht vermeiden, sich an die Stelle des Vaters setzen zu wollen, sich in seiner Phantasie mit ihm zu identifizieren und später seine Überwindung zur Lebensaufgabe zu machen. Als Leonardo, noch nicht fünf Jahre alt, ins großväterliche Haus aufgenommen wurde, trat gewiß die junge Stiefmutter Albiera an die Stelle seiner Mutter in seinem Fühlen, und er kam in jenes normal zu nennende Rivalitätsverhältnis zum Vater. Die Entscheidung zur Homosexualität tritt 144 bekanntlich erst in der Nähe der Pubertätsjahre auf. Als diese für Leonardo gefallen war, verlor die Identifizierung mit dem Vater jede Bedeutung für sein Sexualeben, setzte sich aber auf anderen Gebieten von nicht erotischer Betätigung fort. Wir hören, daß er Prunk und schöne Kleider liebte, sich Diener und Pferde hielt, obwohl er nach Vasaris Worten »fast nichts besaß und wenig arbeitete«; wir werden nicht allein seinen Schönheitssinn für diese Vorlieben verantwortlich machen, wir erkennen in ihnen auch den Zwang, den Vater zu kopieren und zu übertreffen. Der Vater war gegen das arme Bauernmädchen der vornehme Herr gewesen, daher verblieb in dem Sohne der Stachel, auch den vornehmen Herrn zu spielen, der Drang »to out–herod Herods«, dem Vater vorzuzulhalten, wie erst die richtige Vornehmheit aussehe.

Wer als Künstler schafft, der fühlt sich gegen seine Werke gewiß auch als Vater. Für Leonardos Schaffen als Maler hatte die Identifizierung mit dem Vater eine verhängnisvolle Folge. Er schuf sie und kümmerte sich nicht mehr um sie, wie sein Vater sich nicht um ihn bekümmert hatte. Die spätere Sorge des Vaters konnte an diesem Zwange nichts ändern, denn dieser leitete sich von den Eindrücken der ersten Kinderjahre ab, und das unbewußt gebliebene Verdrängte ist unkorrigierbar durch spätere Erfahrungen.

Zur Zeit der Renaissance bedurfte jeder Künstler – wie auch noch viel später – eines hohen Herrn und Gönners, eines Padrone, der ihm Aufträge gab, in dessen Händen sein Schicksal ruhte. Leonardo fand seinen Padrone in dem hochstrebenden, prachtliebenden, diplomatisch verschlagenen, aber unstaten und unverlässlichen Lodovico Sforza, zubenannt: *il Moro*. An seinem Hofe in Mailand verbrachte er die glänzendste Zeit seines Lebens, in seinen Diensten entfaltetete er am ungehemmtesten die Schaffenskraft, von der das Abendmahl und das Reiterstandbild des Francesco Sforza Zeugnis ablegten. Er verließ Mailand, ehe die Katastrophe über Lodovico Moro hereinbrach, der als Gefangener in einem französischen Kerker starb. Als die Nachricht vom Schicksal seines Gönners Leonardo erreichte, schrieb er in sein Tagebuch: »Der Herzog verlor sein Land, seinen Besitz, seine Freiheit, und keines der Werke, die er unternommen, wurde zu Ende geführt.« [Fußnote] Es ist merkwürdig und gewiß nicht bedeutungslos, daß er hier gegen seinen Padrone den nämlichen Vorwurf erhob, den die Nachwelt gegen ihn wenden sollte, als wollte er eine Person aus der Vaterreihe dafür verantwortlich machen, 145 daß er selbst seine Werke unvollendet ließ. In Wirklichkeit hatte er auch gegen den Herzog nicht unrecht.

Aber wenn die Nachahmung des Vaters ihn als Künstler schädigte, so war die Auflehnung gegen den Vater die infantile Bedingung seiner vielleicht ebenso großartigen Leistung als Forscher. Er glich, nach dem schönen Gleichnis Mereschkowskis, einem Menschen, der in der Finsternis zu früh erwacht war, während die anderen noch alle schliefen [Fußnote]. Er wagte es, den kühnen Satz auszusprechen, der doch die Rechtfertigung jeder freien Forschung enthält: *Wer im Streite der Meinungen sich auf die Autorität beruft, der arbeitet mit seinem Gedächtnis anstatt mit seinem Verstand* [Fußnote]. So wurde der erste moderne Naturforscher, und eine Fülle von Erkenntnissen und Ahnungen belohnte seinen Mut, seit den Zeiten der Griechen als der erste, nur auf Beobachtung und eigenes Urteil gestützt, an die Geheimnisse der Natur zu rühren. Aber wenn er die Autorität geringschätzen und die Nachahmung der »Alten« verwerfen lehrte und immer wieder auf das Studium der Natur als auf die Quelle aller Wahrheit hinwies, so wiederholte er nur in der höchsten dem Menschen erreichbaren Sublimierung die Parteinahme, die sich bereits dem kleinen, verwundert in die Welt blickenden Knaben aufgedrängt hatte. Aus der wissenschaftlichen Abstraktion in die konkrete individuelle Erfahrung rückübersetzt, entsprachen die Alten und die Autorität doch nur dem Vater, und die Natur wurde wieder die zärtliche, gütige Mutter, die ihn genährt hatte. Während bei den meisten anderen Menschenkindern – auch noch heute wie in Urzeiten – das Bedürfnis nach dem Anhalt an irgendeine Autorität so gebieterisch ist, daß ihnen die Welt ins Wanken gerät, wenn diese Autorität bedroht wird, konnte Leonardo allein dieser Stütze entbehren; er hätte es nicht können, wenn er nicht in den ersten Lebensjahren gelernt hätte, auf den Vater zu verzichten. Die Kühnheit und Unabhängigkeit seiner späteren wissenschaftlichen Forschung setzt die vom Vater ungehemmte infantile Sexualforschung voraus und setzt sie unter Abwendung vom Sexuellen fort.

Wenn jemand wie Leonardo in seiner ersten Kindheit der Einschüchterung durch den Vater entgangen ist und in seiner Forschung die Fesseln der Autorität abgeworfen hat, so wäre es der grellste Widerspruch 146 gegen unsere Erwartung, wenn wir fänden, daß derselbe Mann ein Gläubiger geblieben ist und es nicht vermocht hat, sich der dogmatischen Religion zu entziehen. Die Psychoanalyse hat uns den intimen Zusammenhang zwischen dem Vaterkomplex und der Gottesgläubigkeit kennengelehrt, hat uns gezeigt, daß der persönliche Gott psychologisch nichts anderes ist als ein erhöhter Vater, und führt uns täglich vor Augen, wie jugendliche Personen den religiösen Glauben verlieren, sobald die Autorität des Vaters bei ihnen zusammenbricht. Im Elternkomplex erkennen wir so die Wurzel des religiösen Bedürfnisses; der allmächtige, gerechte Gott und die gütige Natur erscheinen uns als großartige Sublimierungen von Vater und Mutter, vielmehr als Erneuerungen und Wiederherstellungen der frühkindlichen Vorstellungen von beiden. Die Religiosität führt sich biologisch auf die lang anhaltende Hilflosigkeit und Hilfsbedürftigkeit des kleinen Menschenkindes zurück, welches, wenn es später seine wirkliche Verlassenheit und Schwäche gegen die großen Mächte des Lebens erkannt hat, seine Lage ähnlich wie in der Kindheit empfindet und deren Trostlosigkeit durch die regressive Erneuerung der infantilen Schutzmächte zu verleugnen sucht. Der Schutz gegen neurotische Erkrankung, den die Religion ihren Gläubigen gewährt, erklärt sich leicht daraus,

daß sie ihnen den Elternkomplex abnimmt, an dem das Schuldbewußtsein des einzelnen wie der ganzen Menschheit hängt, und ihn für sie erledigt, während der Ungläubige mit dieser Aufgabe allein fertig werden muß.

Es scheint nicht, daß das Beispiel Leonardos diese Auffassung der religiösen Gläubigkeit des Irrtums überführen könnte. Anklagen, die ihn des Unglaubens, oder, was jener Zeit ebensoviel hieß, des Abfalles vom Christenglauben beschuldigten, regten sich bereits zu seinen Lebzeiten und haben in der ersten Lebensbeschreibung, die Vasari von ihm gab, einen bestimmten Ausdruck gefunden [Fußnote]. In der zweiten Ausgabe seiner *Vite* 1568 hat Vasari diese Bemerkungen weggelassen. Uns ist es vollkommen begreiflich, wenn Leonardo angesichts der außerordentlichen Empfindlichkeit seines Zeitalters in religiösen Dingen sich direkter Äußerungen über seine Stellung zum Christentum auch in seinen Aufzeichnungen enthielt. Als Forscher ließ er sich durch die Schöpfungsberichte der Heiligen Schrift nicht im mindesten beirren; er bestritt zum 147 Beispiel die Möglichkeit einer universellen Sündflut und rechnete in der Geologie ebenso unbedenklich wie die Modernen mit Jahrhunderttausenden.

Unter seinen »Prophezeiungen« finden sich so manche, die das Feingefühl eines gläubigen Christen beleidigen müßten, zum Beispiel [Fußnote]: Die Bilder der Heiligen angebetet.

»Es werden die Menschen mit Menschen reden, die nichts vernehmen, welche die Augen offen haben und nicht sehen; sie werden zu diesen reden und keine Antwort bekommen; sie werden Gnaden erbitten von dem, welcher Ohren hat und nicht hört; sie werden Lichter anzünden für den, der blind ist.« Oder: Vom Klagen am Karfreitag (l. c. 297).

»In allen Teilen Europas wird von großen Völkern geweint werden um den Tod eines einzigen Mannes, der im Orient gestorben.«

Von Leonardos Kunst hat man geurteilt, daß er den heiligen Gestalten den letzten Rest kirchlicher Gebundenheit benahm und sie ins Menschliche zog, um große und schöne menschliche Empfindungen an ihnen darzustellen. Muther rühmt von ihm, daß er die Dekadenzstimmung überwand und den Menschen das Recht auf Sinnlichkeit und frohen Lebensgenuß wiedergab. In den Aufzeichnungen, welche Leonardo in die Ergründung der großen Naturrätsel vertieft zeigen, fehlt es nicht an Äußerungen der Bewunderung für den Schöpfer, den letzten Grund all dieser herrlichen Geheimnisse, aber nichts deutet darauf hin, daß er eine persönliche Beziehung zu dieser Gottesmacht festhalten wollte. Die Sätze, in welche er die tiefe Weisheit seiner letzten Lebensjahre gelegt hat, atmen die Resignation des Menschen, der sich der *Ἀνάγκη*, den Gesetzen der Natur, unterwirft und von der Güte oder Gnade Gottes keine Milderung erwartet. Es ist kaum ein Zweifel, daß Leonardo die dogmatische wie die persönliche Religion überwunden und sich durch seine Forscherarbeit weit von der Weltanschauung des gläubigen Christen entfernt hatte.

Aus unseren vorhin erwähnten Einsichten in die Entwicklung des kindlichen Seelenlebens wird uns die Annahme nahegelegt, daß auch Leonardos erste Forschungen im Kindesalter sich mit den Problemen der Sexualität beschäftigten. Er verrät es uns aber selbst in 148 durchsichtiger Verhüllung, indem er seinen Forscherdrang an die Geierphantasie knüpft und das Problem des Vogelfluges als eines hervorhebt, das ihm durch besondere Schicksalsverketzung zur Bearbeitung zugefallen sei. Eine recht dunkle, wie eine Prophezeiung klingende Stelle in seinen Aufzeichnungen, die den Vogelflug behandeln, bezeugt aufs schönste, mit wie viel Affektinteresse er an dem Wunsche hing, die Kunst des Fliegens selbst nachahmen zu können: »Es wird seinen ersten Flug nehmen der große Vogel, vom Rücken seines großen Schwanes aus, das Universum mit Verblüffung, alle Schriften mit seinem Ruhme füllen und ewige Glorie sein dem Neste, wo er geboren ward.« [Fußnote] Er hoffte wahrscheinlich, selbst einmal fliegen zu können, und wir wissen aus den wunscherfüllenden Träumen der Menschen, welche Seligkeit man sich von der Erfüllung dieser Hoffnung erwartet.

Warum träumen aber so viele Menschen vom Fliegenkönnen? Die Psychoanalyse gibt hierauf die Antwort, weil das Fliegen oder Vogel sein nur die Verhüllung eines anderen Wunsches ist, zu dessen Erkennung mehr als eine sprachliche und sachliche Brücke führt. Wenn man der wißbegierigen Jugend erzählt, ein großer Vogel, wie der Storch, bringe die kleinen Kinder, wenn die Alten den Phallus geflügelt gebildet haben, wenn die gebräuchlichste Bezeichnung der Geschlechtstätigkeit des Mannes im Deutschen »vögeln« lautet, das Glied des Mannes bei den Italienern direkt *l'uccello* (Vogel) heißt, so sind das nur kleine Bruchstücke aus einem großen Zusammenhange, der uns lehrt, daß der Wunsch, fliegen zu können, im Traume nichts anderes bedeutet als die Sehnsucht, geschlechtlicher Leistungen fähig zu sein [Fußnote]. Es ist dies ein frühinfantiler Wunsch. Wenn der Erwachsene seiner Kindheit gedenkt, so erscheint sie ihm als eine glückliche Zeit, in der man sich des Augenblicks freute und wunschlos der Zukunft entgegenging, und darum beneidet er die Kinder. Aber die Kinder selbst, wenn sie früher Auskunft geben könnten, würden wahrscheinlich anderes berichten. Es scheint, daß die Kindheit nicht jenes selige Idyll ist, zu dem wir es nachträglich entstellen, daß die Kinder vielmehr von dem einen Wunsch, groß zu werden, es den Erwachsenen gleichzutun, durch die Jahre der Kindheit gepetscht werden. 149 Dieser Wunsch treibt alle ihre Spiele. Ahnen die Kinder im Verlaufe ihrer Sexualexploration, daß der Erwachsene auf dem einen rätselvollen und doch so wichtigen Gebiete etwas Großartiges kann, was ihnen zu wissen und zu tun versagt ist, so regt sich in ihnen ein ungestümer Wunsch, dasselbe zu können, und sie träumen davon in der Form des Fliegens oder bereiten diese Einkleidung des Wunsches für ihre späteren Flugträume vor. So hat also auch die Aviatik, die in unseren Zeiten endlich ihr Ziel erreicht, ihre infantile erotische Wurzel.

Indem uns Leonardo eingesteht, daß er zu dem Problem des Fliegens von Kindheit an eine besondere persönliche Beziehung verspürt hat, bestätigt er uns, daß seine Kinderforschung auf Sexuelles gerichtet war, wie wir es nach unseren Untersuchungen an den Kindern unserer Zeit vermuten mußten. Dies eine Problem wenigstens hatte sich der Verdrängung entzogen, die ihn später der Sexualität entfremdete; von den Kinderjahren an bis in die Zeit der vollsten intellektuellen Reife war ihm das nämliche mit leichter Sinnesabänderung interessant geblieben, und es ist sehr wohl möglich, daß ihm die gewünschte Kunst im primären sexuellen Sinne ebensowenig gelang wie im mechanischen, daß beide für ihn versagte Wünsche blieben.

Der große Leonardo blieb überhaupt sein ganzes Leben über in manchen Stücken kindlich; man sagt, daß alle großen Männer etwas Infantiles bewahren müssen. Er spielte auch als Erwachsener weiter und wurde auch dadurch manchmal seinen Zeitgenossen unheimlich und unbegreiflich. Wenn er zu höfischen Festlichkeiten und feierlichen Empfängen die kunstvollsten mechanischen Spielereien verfertigte, so sind nur wir damit unzufrieden, die den Meister nicht gem seine Kraft an solchen Tand wenden sehen; er selbst scheint sich nicht ungern mit diesen Dingen abgegeben zu haben, denn Vasari berichtet, daß er ähnliches machte, wo kein Auftrag ihn dazu nötigte: »Dort (in Rom) verfertigte er einen Teig von Wachs und formte daraus, wenn er fließend war, sehr zarte Tiere, mit Luft gefüllt; blies er hinein, so flogen sie, war die Luft heraus, so fielen sie zur Erde. Einer seltsamen Eidechse, welche der Winzer von Belvedere fand, machte er Flügel aus der abgezogenen Haut anderer Eidechsen, welche er mit Quecksilber füllte, so daß sie sich bewegten und zitterten, wenn sie ging; sodann machte er ihr Augen, Bart und Hörner, zähmte sie, tat sie in eine Schachtel und jagte alle seine Freunde damit in Furcht.« [Fußnote] Oft dienten ihm solche Spielereien zum Ausdruck 150 inhaltschwerer Gedanken: »Oftmals ließ er die Därme eines Hammels so fein ausputzen, daß man sie in der hohlen Hand hätte halten können; diese trug er in ein großes Zimmer, brachte in eine anstoßende Stube ein paar Schmiedeblasebälge, befestigte daran die Därme und blies sie auf, bis sie das ganze Zimmer einnahmen und man in eine Ecke flüchten mußte. So zeigte er, wie sie allmählich durchsichtig und von Luft erfüllt wurden, und indem sie, anfangs auf einen kleinen Platz beschränkt, sich mehr und mehr in den weiten Raum ausbreiteten, verglich er sie dem Genie.« [Fußnote] Dieselbe spielerische Lust am harmlosen Verbergen und kunstvollen Einkleiden bezeugen seine Fabeln und Rätsel, letztere in die Form von »Prophezeiungen« gebracht, fast alle gedankenreich und in bemerkenswertem Maße des Witzes entbehrend.

Die Spiele und Sprünge, die Leonardo seiner Phantasie gestattete, haben in einigen Fällen seine Biographen, die diesen Charakter verkannten, in argen Irrtum gebracht. In den Mailänder Manuskripten Leonardos finden sich zum Beispiel Entwürfe zu Briefen an den »Diodario von Sorio (Syrien), Statthalter des heiligen Sultan von Babylonien«, in denen Leonardo sich als Ingenieur einführt, der in diese Gegenden des Orients geschickt wurde, um gewisse Arbeiten auszuführen, sich gegen den Vorwurf der Trägheit verteidigt, geographische Beschreibungen von Städten und Bergen liefert und endlich ein großes Elementarereignis schildert, das dort in Leonardos Anwesenheit vorgefallen ist [Fußnote].

J. P. Richter hat im Jahre 1883 aus diesen Schriftstücken zu beweisen gesucht, daß Leonardo wirklich im Dienste des Sultans von Ägypten diese Reisebeobachtungen angestellt und selbst im Orient die mohammedanische Religion angenommen habe. Dieser Aufenthalt sollte in die Zeit vor 1483, also vor der Übersiedlung an den Hof des Herzogs von Mailand fallen. Allein der Kritik anderer Autoren ist es nicht schwer geworden, die Belege für die angebliche Orientreise Leonardos als das zu erkennen, was sie in Wirklichkeit sind, phantastische Produktionen des jugendlichen Künstlers, die er zu seiner eigenen Unterhaltung schuf, in denen er vielleicht seine Wünsche, die Welt zu sehen und Abenteuer zu erleben, zum Ausdruck brachte.

Ein Phantasiegebilde ist wahrscheinlich auch die »Academia Vinciana«, deren Annahme auf dem Vorhandensein von fünf oder sechs höchst 151 künstlich verschlungenen Emblemen mit der Inschrift der Akademie beruht. Vasari erwähnt diese Zeichnungen, aber nicht die Akademie [Fußnote]. Müntz, der ein solches Ornament auf den Deckel seines großen Leonardowerkes gesetzt hat, gehört zu den wenigen, die an die Realität einer »Academia Vinciana« glauben.

Es ist wahrscheinlich, daß dieser Spieltrieb Leonardos in seinen reiferen Jahren schwand, daß auch er in die Forschartätigkeit einmündete, welche die letzte und höchste Entfaltung seiner Persönlichkeit bedeutete. Aber seine lange Erhaltung kann uns lehren, wie langsam sich von seiner Kindheit losreißt, wer in seinen Kinderzeiten die höchste, später nicht wieder erreichte, erotische Seligkeit genossen hat.

VI. Kapitel

Es wäre vergeblich, sich darüber zu täuschen, daß die Leser heute alle Pathographie unschmackhaft finden. Die Ablehnung bekleidet sich mit dem Vorwurf, bei einer pathographischen Bearbeitung eines großen Mannes gelange man nie zum Verständnis seiner Bedeutung und seiner Leistung; es sei daher unnützer Mutwillen, an ihm Dinge zu studieren, die man ebensowohl beim erstbesten anderen finden könne. Allein diese Kritik ist so offenbar ungerecht, daß sie nur als Vorwand und Verhüllung verständlich wird. Die Pathographie setzt sich überhaupt nicht das Ziel, die Leistung des großen Mannes verständlich zu machen; man darf doch niemand zum Vorwurf machen, daß er etwas nicht gehalten hat, was er niemals versprochen hatte. Die wirklichen Motive des Widerstrebens sind andere. Man findet sie auf, wenn man in Erwägung zieht, daß Biographen in ganz eigentümlicher Weise an ihren Helden fixiert sind. Sie haben ihn häufig zum Objekt ihrer Studien gewählt, weil sie ihm aus Gründen ihres persönlichen Gefühlslebens von vornherein eine besondere Affektion entgegenbrachten. Sie geben sich dann einer Idealisierungsarbeit hin, die bestrebt ist, den großen Mann in die Reihe ihrer infantilen Vorbilder einzutragen, etwa die kindliche Vorstellung des Vaters in ihm neu zu beleben. Sie löschen diesem Wunsche zuliebe die individuellen Züge in seiner Physiognomie aus, glätten die Spuren seines Lebenskampfes mit inneren und äußeren Widerständen, dulden an ihm keinen Rest von menschlicher Schwäche oder Unvollkommenheit und geben uns dann wirklich eine kalte, fremde Idealgestalt anstatt des Menschen, dem wir uns entfernt verwandt fühlen könnten. Es ist zu bedauern, daß sie dies tun, denn sie opfern damit die Wahrheit einer Illusion und verzichten zugunsten ihrer infantilen Phantasien auf die Gelegenheit, in die reizvollsten Geheimnisse der menschlichen Natur einzudringen [Fußnote].

Leonardo selbst hätte in seiner Wahrheitsliebe und seinem Wissensdrange den Versuch nicht abgewehrt, aus den kleinen Seltsamkeiten und Rätseln seines Wesens die Bedingungen seiner seelischen und 153 intellektuellen Entwicklung zu erraten. Wir huldigen ihm, indem wir an ihm lernen. Es beeinträchtigt seine Größe nicht, wenn wir die Opfer studieren, die seine Entwicklung aus dem Kinde kosten mußte, und die Momente zusammentragen, die seiner Person den tragischen Zug des Mißglückens eingeprägt haben.

Heben wir ausdrücklich hervor, daß wir Leonardo niemals zu den Neurotikern oder »Nervenkranken«, wie das ungeschickte Wort lautet, gezählt haben. Wer sich darüber beklagt, daß wir es überhaupt wagen, aus der Pathologie gewonnene Gesichtspunkte auf ihn anzuwenden, der hält noch an Vorurteilen fest, die wir heute mit Recht aufgegeben haben. Wir glauben nicht mehr, daß Gesundheit und Krankheit, Normale und Nervöse, scharf voneinander zu sondern sind und daß neurotische Züge als Beweise einer allgemeinen Minderwertigkeit beurteilt werden müssen. Wir wissen heute, daß die neurotischen Symptome Ersatzbildungen für gewisse Verdrängungsleistungen sind, welche wir im Laufe unserer Entwicklung vom Kinde bis zum Kulturmenschen zu vollbringen haben, daß wir alle solche Ersatzbildungen produzieren, und daß nur die Anzahl, Intensität und Verteilung dieser Ersatzbildungen den praktischen Begriff des Krankseins und den Schluß auf konstitutionelle Minderwertigkeit rechtfertigen. Nach den kleinen Anzeichen an Leonardos Persönlichkeit dürfen wir ihn in die Nähe jenes neurotischen Typus stellen, den wir als »Zwangstypus« bezeichnen, sein Forschen mit dem »Grübelzwang« der Neurotiker, seine Hemmungen mit den sogenannten Abulien derselben vergleichen.

Das Ziel unserer Arbeit war die Erklärung der Hemmungen in Leonardos Sexualeben und in seiner künstlerischen Tätigkeit. Es ist uns gestattet, zu diesem Zwecke zusammenzufassen, was wir über den Verlauf seiner psychischen Entwicklung erraten konnten.

Die Einsicht in seine hereditären Verhältnisse ist uns versagt, dagegen erkennen wir, daß die akzidentellen Umstände seiner Kindheit eine tiefgreifende störende Wirkung ausübten. Seine illegitime Geburt entzieht ihn bis vielleicht zum fünften Jahre dem Einflusse des Vaters und überläßt ihn der zärtlichen Verführung einer Mutter, deren einziger Trost er ist. Von ihr zur sexuellen Frühreife emporgeküßt, muß er wohl in eine Phase infantiler Sexualbetätigung eingetreten sein, von welcher nur eine einzige Äußerung sicher bezeugt ist, die Intensität seiner infantilen Sexualforschung. Schau- und Wißtrieb werden durch seine frühkindlichen Eindrücke am stärksten erregt; die erogene Mundzone empfängt eine Betonung, die sie nie mehr abgibt. Aus dem später 154 gegenteiligen Verhalten, wie dem übergroßen Mitleid mit Tieren, können wir schließen, daß es in dieser Kindheitsperiode an kräftigen sadistischen Zügen nicht fehlte.

Ein energischer Verdrängungsschub bereitet diesem kindlichen Übermaß ein Ende und stellt die Dispositionen fest, die in den Jahren der Pubertät zum Vorschein kommen werden. Die Abwendung von jeder grobsinnlichen Betätigung wird das augenfälligste Ergebnis der Umwandlung sein; Leonardo wird abstinent leben können und den Eindruck eines asexuellen Menschen machen. Wenn die Fluten der Pubertätsregung über den Knaben kommen, werden sie ihn aber nicht krank machen, indem sie ihn zu kostspieligen und schädlichen Ersatzbildungen nötigen; der größere Anteil der Bedürftigkeit des Geschlechtstriebes wird sich dank der frühzeitigen Bevorzugung der sexuellen Wißbegierde zu allgemeinem Wissensdrang sublimieren können und so der Verdrängung ausweichen. Ein weit geringerer Anteil der Libido wird sexuellen Zielen zugewendet bleiben und das verkümmerte Geschlechtsleben des Erwachsenen repräsentieren. Infolge der Verdrängung der Liebe zur Mutter wird dieser Anteil in homosexuelle Einstellung gedrängt werden und sich als ideale Knabenliebe kundgeben. Im Unbewußten bleibt die Fixierung an die Mutter und an die seligen Erinnerungen des Verkehrs mit ihr bewahrt, verhartet aber vorläufig in inaktivem Zustand. In solcher Weise teilen sich Verdrängung, Fixierung und Sublimierung in die Verfügung über die Beiträge, welche der Sexualtrieb zum Seelenleben Leonardos leistet.

Aus dunkler Knabenzeit taucht Leonardo als Künstler, Maler und Plastiker vor uns auf, dank einer spezifischen Begabung, die der frühzeitigen Erweckung des Schautriebes in den ersten Kinderjahren eine Verstärkung schulden mag. Gerne würden wir angeben wollen, in welcher Weise sich die künstlerische Betätigung auf die seelischen Urtriebe zurückführt, wenn nicht gerade hier unsere Mittel versagen würden. Wir bescheiden uns, die kaum mehr zweifelhafte Tatsache hervorzuheben, daß das Schaffen des Künstlers auch seinem sexuellen Begehren Ableitung gibt, und für Leonardo auf die von Vasari übermittelte Nachricht hinzuweisen, daß Köpfe von lächelnden Frauen und schönen Knaben, also Darstellungen seiner Sexualobjekte, unter seinen ersten künstlerischen Versuchen auffielen. In aufblühender Jugend scheint Leonardo zunächst ungehemmt zu arbeiten. Wie er in seiner äußeren Lebensführung den Vater zum Vorbild nimmt, so durchlebt er eine Zeit von männlicher Schaffenskraft und künstlerischer 155 Produktivität in Mailand, wo ihn die Gunst des Schicksals im Herzog Lodovico Moro einen Vaterersatz finden läßt. Aber bald bewährt sich an ihm die Erfahrung, daß die fast völlige Unterdrückung des realen Sexualebens nicht die günstigsten Bedingungen für die Betätigung der sublimierten sexuellen Strebungen ergibt. Die Vorbildlichkeit des Sexualebens macht sich geltend, die Aktivität und die Fähigkeit zu raschem Entschluß beginnen zu erlahmen, die Neigung zum Erwägen und Verzögern wird schon beim heiligen Abendmahl störend bemerkbar und bestimmt durch die Beeinflussung der Technik das Schicksal dieses großartigen Werkes. Langsam vollzieht sich nun bei ihm ein Vorgang, den man nur den Regressionen bei Neurotikern an die Seite stellen kann. Die Pubertätsentfaltung seines Wesens zum Künstler wird durch die frühinfantil bedingte zum Forscher überholt, die zweite Sublimierung seiner erotischen Triebe tritt gegen die uranfängliche, bei der ersten Verdrängung vorbereitete zurück. Er wird zum Forscher, zuerst noch im Dienste seiner Kunst, später unabhängig von ihr und von ihr weg. Mit dem Verlust des den Vater ersetzenden Gönners und der zunehmenden Verdüsterung im Leben greift diese regressive Ersetzung immer mehr um sich. Er wird »*impacientissimo al pennello*«, wie ein Korrespondent der Markgräfin Isabella d'Este berichtet, die durchaus noch ein Bild von seiner Hand besitzen will [Fußnote]. Seine kindliche Vergangenheit hat Macht über ihn bekommen. Das Forschen aber, das ihm nun das künstlerische Schaffen ersetzt, scheint einige der Züge an sich zu tragen, welche die Betätigung unbewußter Triebe kennzeichnen, die Unersättlichkeit, die rücksichtslose Starrheit, den Mangel an Fähigkeit, sich realen Verhältnissen anzupassen.

Auf der Höhe seines Lebens, in den ersten Fünfzigerjahren, zu einer Zeit, da beim Weibe die Geschlechtscharaktere bereits rückgebildet sind, beim Manne nicht selten die Libido noch einen energischen Vorstoß wagt, kommt eine neue Wandlung über ihn. Noch tiefere Schichten seines seelischen Inhaltes werden von neuem aktiv; aber diese weitere Regression kommt seiner Kunst zugute, die im Verkümmern war. Er begegnet dem Weibe, welches die Erinnerung an das glückliche und sinnlich verzückte Lächeln der Mutter bei ihm weckt, und unter dem Einfluß dieser Erweckung gewinnt er den Antrieb wieder, der ihn zu Beginn seiner künstlerischen Versuche, als er die lächelnden Frauen bildete, geleitet. Er malt die Mona Lisa, die heilige Anna selbdritt und die 156 Reihe der geheimnisvollen, durch das rätselhafte Lächeln ausgezeichneten Bilder. Mit Hilfe seiner ältesten erotischen Regungen feiert er den Triumph, die Hemmung in seiner Kunst noch einmal zu überwinden. Diese letzte Entwicklung schwimmt für uns im Dunkel des herannahenden Alters. Sein Intellekt hat sich noch vorher zu den höchsten Leistungen seiner Zeit weit hinter sich lassenden Weltanschauung aufgeschwungen.

Ich habe in den voranstehenden Abschnitten angeführt, was zu einer solchen Darstellung des Entwicklungsganges Leonardos, zu einer derartigen Gliederung seines Lebens und Aufklärung seines Schwankens zwischen Kunst und Wissenschaft berechtigen kann. Sollte ich mit diesen Ausführungen auch bei Freunden und Kennern der Psychoanalyse das Urteil hervorrufen, daß ich bloß einen psychoanalytischen Roman geschrieben habe, so werde ich antworten, daß ich die

Sicherheit dieser Ergebnisse gewiß nicht überschätze. Ich bin wie andere der Anziehung unterlegen, die von diesem großen und rätselhaften Manne ausgeht, in dessen Wesen man mächtige triebhafte Leidenschaften zu verspüren glaubt, die sich doch nur so merkwürdig gedämpft äußern können. Was immer aber die Wahrheit über Leonardos Leben sein mag, wir können von unserem Versuche, sie psychoanalytisch zu ergründen, nicht eher ablassen, als bis wir eine andere Aufgabe erledigt haben. Wir müssen ganz allgemein die Grenzen abstecken, welche der Leistungsfähigkeit der Psychoanalyse in der Biographik gesetzt sind, damit uns nicht jede unterbliebene Erklärung als ein Mißerfolg ausgelegt werde. Der psychoanalytischen Untersuchung stehen als Material die Daten der Lebensgeschichte zur Verfügung, einerseits die Zufälligkeiten der Begebenheiten und Milieueinflüsse, andererseits die berichteten Reaktionen des Individuums. Gestützt auf ihre Kenntnis der psychischen Mechanismen sucht sie nun das Wesen des Individuums aus seinen Reaktionen dynamisch zu ergründen, seine ursprünglichen seelischen Triebkräfte aufzudecken sowie deren spätere Umwandlungen und Entwicklungen. Gelingt dies, so ist das Lebensverhalten der Persönlichkeit durch das Zusammenwirken von Konstitution und Schicksal, inneren Kräften und äußeren Mächten aufgeklärt. Wenn ein solches Unternehmen, wie vielleicht im Falle Leonardos, keine gesicherten Resultate ergibt, so liegt die Schuld nicht an der fehlerhaften oder unzulänglichen Methodik der Psychoanalyse, sondern an der Unsicherheit und Lückenhaftigkeit des Materials, welches die Überlieferung für diese Person beistellt. Für das Mißglücken ist also nur der Autor verantwortlich zu machen, der die 157 Psychoanalyse genötigt hat, auf so unzureichendes Material hin ein Gutachten abzugeben.

Aber selbst bei ausgiebigster Verfügung über das historische Material und bei gesicherter Handhabung der psychischen Mechanismen würde eine psychoanalytische Untersuchung an zwei bedeutsamen Stellen die Einsicht in die Notwendigkeit nicht ergeben können, daß das Individuum nur so und nicht anders werden konnte. Wir haben bei Leonardo die Ansicht vertreten müssen, daß die Zufälligkeit seiner illegitimen Geburt und die Überzärtlichkeit seiner Mutter den entscheidendsten Einfluß auf seine Charakterbildung und sein späteres Schicksal übten, indem die nach dieser Kindheitsphase eintretende Sexualverdrängung ihn zur Sublimierung der Libido in Wissensdrang veranlaßte und seine sexuelle Inaktivität fürs ganze spätere Leben feststellte. Aber diese Verdrängung nach den ersten erotischen Befriedigungen der Kindheit hätte nicht eintreten müssen; sie wäre bei einem anderen Individuum vielleicht nicht eingetreten oder wäre weit weniger ausgiebig ausgefallen. Wir müssen hier einen Grad von Freiheit anerkennen, der psychoanalytisch nicht mehr aufzulösen ist. Ebenso wenig darf man den Ausgang dieses Verdrängungsschubes als den einzig möglichen Ausgang hinstellen wollen. Einer anderen Person wäre es wahrscheinlich nicht geglückt, den Hauptanteil der Libido der Verdrängung durch die Sublimierung zur Wißbegierde zu entziehen; unter den gleichen Einwirkungen wie Leonardo hätte sie eine dauernde Beeinträchtigung der Denkarbeit oder eine nicht zu bewältigende Disposition zur Zwangsneurose davongetragen. Diese zwei Eigentümlichkeiten Leonardos erübrigen also als unerklärbar durch psychoanalytische Bemühung: seine ganz besondere Neigung zu Triebverdrängungen und seine außerordentliche Fähigkeit zur Sublimierung der primitiven Triebe.

Die Triebe und ihre Umwandlungen sind das letzte, das die Psychoanalyse erkennen kann. Von da an räumt sie der biologischen Forschung den Platz. Verdrängungsneigung sowie Sublimierungsfähigkeit sind wir genötigt, auf die organischen Grundlagen des Charakters zurückzuführen, über welche erst sich das seelische Gebäude erhebt. Da die künstlerische Begabung und Leistungsfähigkeit mit der Sublimierung innig zusammenhängt, müssen wir zugestehen, daß auch das Wesen der künstlerischen Leistung uns psychoanalytisch unzugänglich ist. Die biologische Forschung unserer Zeit neigt dazu, die Hauptzüge der organischen Konstitution eines Menschen durch die Vermengung männlicher und weiblicher Anlagen im stofflichen Sinne zu erklären; 158 die Körperschönheit wie die Linkshändigkeit Leonardos gestatteten hier manche Anlehnung. Doch wir wollen den Boden rein psychologischer Forschung nicht verlassen. Unser Ziel bleibt der Nachweis des Zusammenhanges zwischen äußeren Erlebnissen und Reaktionen der Person über den Weg der Triebbetätigung. Wenn uns die Psychoanalyse auch die Tatsache der Künstlerschaft Leonardos nicht aufklärt, so macht sie uns doch die Äußerungen und die Einschränkungen derselben verständlich. Scheint es doch, als hätte nur ein Mann mit den Kindheitserlebnissen Leonardos die Mona Lisa und die heilige Anna selbtritt malen, seinen Werken jenes traurige Schicksal bereiten und so unerhörten Aufschwung als Naturforscher nehmen können, als läge der Schlüssel zu all seinen Leistungen und seinem Mißgeschick in der Kindheitsphantasie vom Geier verborgen.

Darf man aber nicht Anstoß nehmen an den Ergebnissen einer Untersuchung, welche den Zufälligkeiten der Elternkonstellation einen so entscheidenden Einfluß auf das Schicksal eines Menschen einräumt, das Schicksal Leonardos zum Beispiel von seiner illegitimen Geburt und der Unfruchtbarkeit seiner ersten Stiefmutter Donna Albiera abhängig macht? Ich glaube, man hat kein Recht dazu; wenn man den Zufall für unwürdig hält, über unser Schicksal zu entscheiden, ist es bloß ein Rückfall in die fromme Weltanschauung, deren Überwindung Leonardo selbst vorbereitete, als er niederschrieb, die Sonne bewege sich nicht. Wir sind natürlich gekränkt darüber, daß ein gerechter Gott und eine gütige Vorsehung uns nicht besser vor solchen Einwirkungen in unserer wehrlosesten Lebenszeit behüten. Wir vergessen dabei gern, daß eigentlich alles an unserem Leben Zufall ist, von unserer Entstehung an durch das Zusammentreffen von Spermatozoon und Ei, Zufall, der darum doch an der Gesetzmäßigkeit und Notwendigkeit der Natur seinen Anteil hat, bloß der Beziehung zu unseren Wünschen und Illusionen entbehrt. Die Aufteilung unserer Lebensdeterminierung zwischen den »Notwendigkeiten« unserer Konstitution und den »Zufälligkeiten« unserer Kindheit mag im einzelnen noch ungesichert sein; im ganzen läßt sich aber ein Zweifel an der Bedeutsamkeit gerade unserer ersten Kinderjahre nicht mehr festhalten. Wir zeigen alle noch zu wenig Respekt vor der Natur, die nach Leonardos dunklen, an Hamlets Rede gemahnenden Worten »voll ist zahlloser Ursachen, die niemals in die 159 Erfahrung traten« (*La natura è piena d'infinitè ragioni che non furono mai in isperienza*. M. Herzfeld, 1906, 11).

Jedes von uns Menschenwesen entspricht einem der ungezählten Experimente, in denen diese *ragioni* der Natur sich in die Erfahrung drängen.

[Table des séances](#)